





ABRÉGÉ
DU
VOYAGE
DU
JEUNE ANACHARSIS
EN GRECE,

DANS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIECLE
AVANT L'ÈRE VULGAIRE.

Par Jean Jacques Barthélemy

À L'USAGE DES ÉCOLES.

À NUREMBERG
CHEZ GRATTENAUER.
MDCC. XCIV.

AVANT-PROPOS

DE L'EDITEUR.

L'accueil que le public a fait au voyage du jeune Anacharſis, me diſpenſe d'en faire l'éloge. On ſait que cet excellent ouvrage, le ſeul dans ſon genre, eſt également inſtructif pour les ſavans qui font profeſſion de l'ancienne littérature, et pour les jeunes gens qui, ſe deſtinant à la carriere des lettres, cherchent à ſe mettre en état d'y paroître un jour avec honneur. C'eſt en faveur de cette derniere claſſe de lecteurs que j'ai entrepris d'en faire cet abrégé. On enſeigne la langue françoiſe à peu près dans toutes les grandes écoles d'Allemagne. J'ai cru qu'en ſubſtituant ce voyage aux livres qu'on y explique ordinairement, on pourroit, en développant les

principes et le génie de la langue, remplir en même temps leur esprit de tout ce que l'ancienne Grèce avoit de plus grand et de plus curieux.

Jusqu'à présent on s'est servi communément pour cet effet, des avantures de Télémaque, qui assurément passeront toujours pour un ouvrage inimitable; mais je laisse à juger, si celui de M. l'Abbé Barthélemi, qui peut lui être comparé pour la pureté et la douceur du style, n'est pas infiniment plus utile pour les choses qu'il contient.

Quoiqu'il en soit, je dois rendre compte ici des principes qui m'ont guidé dans mon travail. Il est clair que pour reserrer neuf volumes en un seul, on est obligé de retrancher bien des choses, qu'autrement on n'eût pas supprimées. Il s'agit donc uniquement de savoir si ce que j'ai conservé mérite d'être préféré au reste.

Comme j'ai eu les écoles en vue, je me suis attaché sur-tout à donner une connoissance parfaite des anciens écrivains. J'ai recueil-

recueilli a peu près tout ce que l'auteur a dit sur la religion, les lois, les moeurs, les usages des Grecs; j'ai suivi le fil de leur histoire et leurs progrès dans les arts et les sciences, parce que tout cela peut répandre des lumieres sur les ouvrages qu'ils nous ont laissés. J'ai supprimé au contraire les détails trop circonstanciés des guerres et des batailles, la stérile topographie des villes, la description des batimens, des statues, des peintures et de tout ce qui n'intéresse que l'artiste de profession qui peut consulter l'orginal. J'ai abrégé aussi l'histoire des révolutions, parce qu'elles m'auroient entrainé trop loin, et c'est par une pareille raison que j'ai passé entierement sous silence la description de certaines provinces de la Grèce qui n'offroient rien de trop remarquable.

Au reste j'ai conservé le style de mon original dans toute sa pureté. Content de retrancher ce qui ne répondoit point à mon but, je ne me suis permis presque aucun changement pour le reste. J'ai fait parfois quelques petites additions,

néceſſaires pour les tranſitions, mais comme elles ſont indiquées par des parenthèſes () on ne pourra les confondre avec le texte.

Cet abrégé peut donc être regardé comme une ſuite de morceaux auſſi piquans qu'utiless tirés de l'ouvrage immmortel de M. Barthélémy pour l'inſtruction de la jeuneſſe et l'uſage de ceux qui n'ont pas l'original dans les mains. Il ne me reſte qu'à ſouhaiter qu'il opère tout le bien que j'ai eu en vue y conſacrant mes veilles.

J. H. Meynier.



AVER-



AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Je suppose qu'un Scythe, nommé Anacharsis, vient en Grèce quelques années avant la naissance d'Alexandre, et que d'Athènes, son séjour ordinaire, il fait plusieurs voyages dans les provinces voisines, observant par-tout les moeurs et les usages des peuples, assistant à leurs fêtes, étudiant la nature de leurs gouvernemens, quelquefois consacrant ses loisirs à des recherches sur les progrès de l'esprit humain, d'autres fois conversant avec les grands hommes qui florissoient alors, tels qu'Epaminondas, Phocion, Xénophon, Platon, Aristote, Démosthène, &c. Dès qu'il voit la Grèce asservie à Philippe, père d'Alexandre, il retourne en Scythie; il y met en ordre la suite de ses voyages; et pour n'être pas forcé d'inter-

terrompre sa narration, il rend compte dans une introduction des faits mémorables qui s'étoient passés en Grèce avant qu'il eût quitté la Scythie.

L'époque que j'ai choisie, une des plus intéressantes que nous offre l'histoire des nations, peut être envisagée sous deux aspects. Du coté des lettres et des arts, elle lie le siècle de Périclès à celui d'Alexandre. Mon Scythe a fréquenté quantité d'Athéniens qui avoient vécu avec Sophocle, Euripide, Aristophane, Thucydide, Socrate, Zéuxis et Parrhasius. Je viens de citer quelques-uns des écrivains célèbres qu'il a connus; il a vu paroître les chefs-d'oeuvre de Praxitèle, d'Euphranor et de Pamphile, ainsi que les premiers essais d'Apelle et de Protogène; et dans une des dernieres années de son séjour en Grèce, nâquirent Epicure et Ménandre.

Sous le second aspect, cette époque n'est pas moins remarquable. Anacharsis fut témoin

moin de la révolution qui changea la face de la Grèce, et qui, quelque temps après, détruisit l'Empire des Perses. A son arrivée, il trouva le jeune Philippe auprès d'Epaminondas; il le vit monter sur le trône de Macédoine, déployer pendant vingt-deux ans contre les Grecs toutes les ressources de son génie, et obliger enfin ces fiers républicains à se jeter entre ses bras.

J'ai composé un voyage plutôt qu'une histoire, parce que tout est en action dans un voyage, et qu'on y permet des détails interdits à l'historien. Ces détails, quand ils ont rapport à des usages, ne sont souvent qu'indiqués dans les auteurs anciens; souvent ils ont partagé les critiques modernes. Je les ai tous discutés avant que d'en faire usage. J'en ai même, dans une revision, supprimé une grande partie; et peut-être n'ai-je pas poussé le sacrifice assez loin.

J'ai commencé cet ouvrage en 1757; je n'ai cessé d'y travailler depuis. Je ne l'aurois pas entrepris, si moins ébloui de la beauté du sujet, j'avois plus consulté mes forces que mon courage.



TABLE DES CHAPITRES.

CHAP.

CHA-

CHA-

La



INTRODUCTION

AU

VOYAGE DE LA GRECE.

S'il faut s'en rapporter aux traditions anciennes les premiers habitans de la Grèce n'avoient pour demeures que des antres profonds, et n'en sortoient que pour disputer aux animaux des alimens grossiers et quelquefois nuisibles. Réunis dans la suite sous des chefs audacieux, ils augmentèrent leurs lumières, leurs besoins et leurs maux. La guerre commença; de grandes passions s'allumèrent; les suites en furent effroyables. Il falloit des torrens de sang pour s'assurer la possession d'un pays. Les vainqueurs dévoroient les vaincus; la mort étoit sur toutes les têtes et la vengeance dans tous les coeurs.

Mais soit que l'homme se lasse enfin de sa férocité; soit que le climat de la Grèce adoucisse tôt ou tard le caractère de ceux qui l'habitent, plusieurs hordes de sauvages coururent au devant des legislateurs qui entreprirent de les policer. Ces legislateurs étoient des Egyptiens qui venoient d'aborder sur les côtes de l'Argolide. Ils y cherchoient un asyle: ils y fondèrent un empire: et ce fut sans douteun beau spectacle de voir des peuples agrestes et cruels, s'approcher en tremblant de la colonie étrangère, en admirer les travaux paisibles, abattre leurs forêts aussi anciennes que le monde, découvrir sous leurs pas même une terre inconnue, et la rendre fertile, se repandre avec leurs trou-

peaux dans la plaine, et parvenir enfin à couler dans l'innocence ces jours tranquilles et sereins qui font donner le nom d'âge d'or à ces siècles reculés.

Cette revolution commença sous Inachus (en 1970 avant J. C.) qui avoit conduit la première colonie Egyptienne. Dans un court espace de temps, l'Argolide, l'Arcadie, et les regions voisines changèrent de face.

Environ trois siècles après, Cécrops, Cadmus et Danaüs (Cécrops, en 1657 avant J. C. Cadmus, en 1594. Danaüs, en 1586.) parurent l'un dans l'Attique, l'autre dans la Béotie, et le troisième dans l'Argolide. Ils amenoient avec eux de nouvelles colonies d'Egyptiens et de Phéniciens. L'industrie et les arts franchirent les bornes du Péloponèse, et leurs progrès ajoutèrent, pour ainsi dire de nouveaux peuples au genre humain.

Depuis Cécrops jusqu' à la fin de la guerre du Péloponèse, il s'est écoulé environ 1250 ans. Je les partage en deux intervalles, l'un finit à la première des olympiades; l'autre à la prise d'Athènes par les Lacédémoniens. (Premiere olymp. en 776 avant, J. C. Prise d'Athènes en 404.) Je vais rapporter les principaux événemens qui se sont passés dans l'un et dans l'autre; je m'attacherai surtout à ceux qui regardent les Athéniens; et j'avertis que, sous la première de ces périodes, les faits véritables, les faits fabuleux, également nécessaires à connoître pour l'intelligence de la religion, des usages et des monumens de la Grèce, seront confondus dans ma narration, comme ils le sont dans les traditions anciennes. Peut-être même que mon style se ressentira de la lecture des auteurs que j'ai consultés. Quand on est dans le pays des fictions il est difficile de n'en pas emprunter quelquefois le langage.

PRE-

PREMIERE PARTIE.

La colonie de Cécrops avoit quitté les bords fortunés du Nil, pour se soustraire à la loi d'un vainqueur inexorable; et après une longue navigation elle étoit parvenue aux rivages de l'Attique. Cécrops conçut le projet de faire le bonheur de la patrie qu'il venoit d'adopter.

Les anciens habitans de cette contrée voyoient renaître tous les ans les fruits sauvages du chêne, et se reposoient sur la nature d'une reproduction qui assuroit leur subsistance. Cécrops leur présenta une nourriture plus douce et leur apprit à la perpétuer. Différentes espèces de grains furent confiées à la terre. L'olivier fut transporté de l'Egypte dans l'Attique; des arbres, auparavant inconnus, étendirent sur de riches moissons leur branches chargées de fruit.

Le mariage fut soumis à des lois, et ces réglemens, sources d'un nouvel ordre de vertus et de plaisirs, firent connoître les avantages de la décence, les attraits de la pudeur, le desir de plaire, le bonheur d'aimer, la nécessité d'aimer toujours. Le père entendit, au fond de son coeur, la voix secrete de la nature; il l'entendit dans le coeur de son épouse et de ses enfans; il se surprit versant des larmes, que ne lui arrachoit plus la douleur, et apprit à s'estimer en devenant sensible. Bientôt les familles se rapprochèrent par des alliances ou par des besoins mutuels; des chaines sans nombre embrassèrent tous les membres de la société. Les biens dont ils jouissoient ne leur furent plus personnels; et les maux qu'ils n'éprouvoient pas ne leur furent plus étrangers.

 D'autres

D'autres motifs facilitèrent la pratique des devoirs. Les premiers Grecs offroient leurs hommages à des dieux dont ils ignoroient les noms. Les colonies étrangères donnèrent à ces divinités les noms qu'elles avoient en Egypte, en Libie en Phénicie et leur attribuèrent à chacune un empire limité et des fonctions particulières. La ville d'Argos fut spécialement consacrée à Junon; celle d'Athènes à Minerve, celle de Thèbes à Bacchus. Cécrops leur éleva de toutes parts des temples & des autels; mais il défendit d'y verser le sang des victimes. L'hommage qu'il leur offrit étoit plus digne de leur bonté; c'étoient des épis ou des grains, prémices des moissons dont ils enrichissoient l'Attique, et des gateaux, tribut de l'industrie que ses habitans commençoient à connoître.

Tous les règlemens de Cécrops respiroient la sagesse et l'humanité. Il en fit pour procurer à ses sujets une vie tranquille, et leur attirer des respects au-delà même du trépas. Il voulut qu'on déposât leurs dépouilles mortelles dans le sein de la mère commune des hommes, et qu'on ensemençat aussitôt la terre qui les couvroit, afin que cette portion de terrein ne fût point enlevée au cultivateur. Les parens, la tête ornée d'une couronne, donnoient un repas funèbre; et c'est là que, sans écouter la voix de la flatterie ou de l'amitié on honoroit la mémoire de l'homme vertueux, on flétrissoit celle du méchant.

La même sagesse brilloit dans l'établissement d'un tribunal qui paroit s'être formé vers les dernieres années de ce prince, ou au commencement du règne de son successeur: c'est celui de l'Aréopage qui depuis son origine n'a jamais prononcé un jugement dont on ait pu se plaindre, et qui contribua le plus à donner aux Grecs les premières notions de la justice.

L'effet

L'effet que produisirent ces institutions fut si prompt, que l'Attique se trouva bientôt peuplée de vingt mille habitans qui furent divisés en quatre tribus.

Des progrès si rapides attirèrent l'attention des peuples qui ne vivoient que de rapines. Des corsaires descendirent sur les côtes de l'Attique; des Béotiens en ravagèrent les frontières; ils repandirent la terreur de tous cotés. Cécrops en profita pour persuader à ses sujets de rapprocher leurs demeures, alors éparses dans la campagne, et de les garantir, par une enceinte, des insultes qu'ils venoient d'éprouver. Les fondemens d'Athènes furent jetés sur la colline où l'on voit aujourd'hui la citadelle. Onze autres villes s'élévèrent en différens endroits; et les habitans saisis de frayeur, firent sans peine le sacrifice qui devoit leur couter le plus. Ils renoncèrent à la liberté de la vie champêtre.

Cécrops mourut après un règne de cinquante ans. Les Athéniens conservent encore son tombeau et son souvenir est gravé, en caractères ineffaçables dans la constellation du verseau qu'ils lui ont consacrée.

Quelques années après Cécrops, les lumières de l'Orient pénétrèrent en Béotie. Cadmus, à la tête d'une colonie de Phéniciens, y porta le plus sublime de tous les arts, celui de retenir par de simples traits les sons fugitifs de la parole et les plus fines opérations de l'esprit. Le secret de l'écriture, introduit en Attique, y fut destiné quelque tems après, à conserver le souvenir des événemens remarquables.

Nous ne pouvons fixer d'une manière précise le temps où les autres arts y furent connus; et nous n'avons à cet égard que des traditions à rapporter. Sous le règne d'Erichtonius, la colonie de Cécrops accoutuma les chevaux, déja dociles au frein, à trainer péniblement un chariot,

phe des enfers, et qu'il fit triompher les dieux dans les combats qu'ils livrèrent aux géans.

Son histoire est un tissu de prodiges, ou plutôt, c'est l'histoire de tous ceux qui ont porté le même nom et subi les mêmes travaux que lui. On a exagéré leurs exploits; et en les réunissant sur un seul homme, et en lui attribuant toutes les grandes entreprises dont on ignoroit les auteurs, on l'a couvert d'un éclat qui semble rejaillir sur l'espèce humaine: car Hercule qu'on adore, est un phantôme de grandeur, élevé entre le ciel et la terre comme pour en combler l'intervalle. Le véritable Hercule ne différoit des autres hommes que par sa force, et ne ressembloit aux dieux des Grecs, que par ses foiblesses: les biens et les maux qu'il fit dans ses expéditions fréquentes, lui attirèrent pendant sa vie une célébrité, qui valut à la Grèce un nouveau défenseur en la personne de Thésée.

Ce prince étoit fils d'Egée, roi d'Athènes, et d'Ethra, fille du sage Pitthée qui gouvernoit Trézène: il étoit élevé, dans cette ville, où le bruit des actions d'Hercule l'agitoit sans cesse. Pour contenter son courage bouillant, Ethra découvre à son fils le secret de sa naissance; elle le conduit vers un rocher énorme, et lui ordonne de le soulever: il y trouve une épée et d'autres signes auxquels son père devoit le reconnoître un jour. Muni de ce dépot il prend la route d'Athènes, et bientôt il se trouve en présence de Sinnis. Cet homme cruel attachoit les vaincus à des branches d'arbres qu'il courboit avec effort, et qui se relevoient chargées des membres sanglans de ces malheureux. Plus loin, Sciron occupoit un sentier étroit sur une montagne, d'où il précipitoit les passans dans la mer. Plus loin encore, Procruste les étendoit sur un lit, dont la longueur devoit être la juste mesure de leur corps qu'il réduisoit ou prolongeoit par d'affreux tourmens.

Thé-

Théfée attaque ces brigands et les fait périr par les fupplices qu'ils avoient inventés.

Après des combats et des fuccès multipliés, il arrive à la cour de fon père qui le reconnoît et le fait reconnoître à fon peuple. Les Pallantides, famille puiffante d'Athènes fe revoltent; Théfée les diffipe et vole foudain aux champ de Marathon, qu'un taureau furieux ravageoit depuis quelques années; il l'attaque, le faifit, et l'expofe, chargé de chaines, aux yeux des Athéniens non moins étonnés de la victoire qu'effrayés du combat.

Un autre trait épuifa bientôt leur admiration. Minos roi de Crète, les accufoit d'avoir fait périr fon fils Androgée, et les avoit contraints par la force des armes, à lui livrer à des intervalles marqués, un certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles. Le fort devoit les choifir; l'efclavage ou la mort devenir leur partage. C'étoit pour la troifième fois qu'on venoit arracher à de malheureux parens, les gages de leur tendreffe. Athènes étoit en pleurs; mais Théfée la raffure; il fe propofe de l'affranchir de ce tribut odieux; et pour remplir un fi noble projet, il fe met lui même au nombre des victimes, et s'embarque pour la Crète.

Les Athéniens difent qu'en arrivant dans cette île, leurs enfans étoient renfermés dans un labyrinthe, et bientôt après, dévorés par le Minotaure, monftre moitié homme moitié taureau, iffu des amours infames de Pafiphaé, reine de Crète; ils ajoutent que Théfée ayant tué le Minotaure, ramena les jeunes Athéniens, et fut accompagné, à fon retour par Ariadne, fille de Minos, qui l'avoit aidé à fortir du labyrinthe, et qu'il abandonna fur les rives de Naxos. Les Crétois difent au contraire, que les ôtages Athéniens étoient deftinés aux vainqueurs dans les jeux célébrés en l'honneur d'Androgée; que Thé-

 fée

fée ayant obtenu la permiſſion d'entrer en lice; vainquit Taurus, général des troupes de Minos, et que ce prince fut aſſez généreux, pour rendre juſtice à ſa valeur et pardonner aux Athéniens.

Le témoignage des Crétois eſt plus conforme au caractère d'un prince renommé par ſa juſtice et ſa ſageſſe: celui des Athéniens n'eſt peut-être que l'effet de leur haine éternelle pour les vainqueurs qui les ont humiliés: mais de ces deux opinions, il reſulte également que Théſée délivra ſa nation d'une ſervitude honteuſe; et qu'en expoſant ſes jours, il achéva de mériter le trône qui reſtoit vacant par la mort d'Egée.

A peine y fut-il aſſis, qu'il voulut mettre des bornes à ſon autorité, et donner au gouvernement une forme plus ſtable et plus regulière. Il fut réglé qu' Athènes deviendroit la métropole et le centre de l'empire; que les ſénats des villes feroient obolis; que la puiſſance legislative reſideroit dans l'aſſemblée générale de la nation &c. Par ces diſpoſitions, le gouvernement d'Athènes devint eſſentiellement démocratique.

Tout ſembloit alors favoriſer ſes voeux. Il jouiſſoit d'avance de cette vénération profonde que les ſiècles attachent par degré à la mémoire des grands hommes. Cependant il ne le fut pas aſſez lui même pour achever l'ouvrage de ſa gloire. Il ſe laſſa des hommages paiſibles qu'il recevoit, et des vertus faciles qui en étoient la ſource.

Hercule, Théſée, Pirithoüs (roi d'une partie de la Theſſalie) amis et rivaux généreux, déchaînés tous trois dans la carrière, ne reſpirant que les dangers et la victoire, faiſant pâlir le crime et trembler l'innocence, fixoient alors les regards de la Grèce entière. Tantôt à la ſuite du premier, tantôt ſuivi du ſecond, quelquefois ſe mêlant dans la foule des héros, Théſée étoit appelé à toutes les expéditions éclatantes. Il triompha, dit-on, des Amazones; il parut à la chaſſe de cet énorme ſanglier

glier de Calydon; il se signala contre les Centaures de Thessalie, ces hommes audacieux, qui s'étant exercés les premiers à combattre à cheval, avoient plus de moyens pour donner la mort et pour l'éviter.

Au milieu de tant d'actions glorieusens, mais inutiles au bonheur de son peuple, il resolut avec Pirithoüs, d'enlever la princesse de Sparte, et celle d'Epire, distinguées toutes deux par une beauté qui les rendit célèbres et malheureuses; l'une étoit cette Hélène, dont les charmes firent depuis couler tant de sang et de pleurs; l'autre étoit Proserpine, fille d'Aidonée, roi des Molosses.

Ils trouvèrent Hélène exécutant une danse dans le temple de Diane; et l'ayant arrachée du milieu de ses compagnes, ils se dérobèrent par la fuite au chatiment qui les ménaceoit à Lacédémone, et qui les attendoit à Epire: car Aidonée, instruit de leurs desseins, livra Pirithoüs à des dogues affreux qui le dévorèrent, et précipita Thésée dans les horreurs d'une prison dont il ne fut délivré que par les soins officieux d'Hercule.

De retour dans ses états, il trouva sa famille couverte d'opprobres, et la ville déchirée par des factions. Les peuple avoit perdu, dans l'exercice de l'autorité, l'amour de l'ordre et le sentiment de la reconnoissance. Il venoit d'être aigri par la présence et par les plaintes de Castor et de Pollux, frères d'Hélène, qui, avant de la retirer des mains auxquelles Thésée l'avoit confiée, avoient ravagé l'Attique et excité des murmures contre un roi qui sacrifioit tout à ses passions et abandonnoit le soin de son empire, pour aller au loin tenter des aventures ignominieuses, et en expier la honte dans les fers.

Thésée chercha vainement à dissiper de si funestes impressions. On lui faisoit un crime de son absence, de ses exploits, de ses malheurs; et quand

il

il voulut employer la force, il apprit que rien n'est si foible qu'un souverain avili aux yeux de ses sujets.

Dans cette extrémité il se refugia auprès du roi Lycomède dans l'île de Scyros où il périt quelque temps après. — Ses actions, et l'impression qu'elles firent sur les esprits, pendant sa jeunesse, au commencement de son règne, et à la fin de ses jours, nous l'offrent successivement sous l'image d'un héros, d'un roi, d'un aventurier, et suivant ces rapports différens, il mérita l'admiration, l'amour et le mépris des Athéniens. Ils ont depuis rougi de leur revolte. Cimon transporta par ordre de l'oracle ses ossemens dans les murs d'Athènes.

La colère des Dieux, qui l'avoit banni de ses états, s'appésantissoit sur le royaume de Thèbes. Laïus, après avoir perdu et recouvré deux fois la couronne, épousa Epicaste ou Jocaste, fille de Ménöcée; c'est à cet hymen qu'étoient reservées les plus affreuses calamités. L'enfant qui en naîtra, disoit un oracle, sera le meurtrier de son père et l'époux de sa mère. Le fils naquit, et les auteurs de ses jours le condamnèrent à devenir la proie des bêtes féroces. Ses cris, ou le hasard, le firent découvrir dans un endroit solitaire. Il fut présenté à la reine de Corinthe, qui l'éléva dans sa cour, sous le nom d'Oedipe, et comme son fils adoptif.

Au sortir de l'enfance, instruit des dangers qu'il avoit courus, il consulta les Dieux; et leurs ministres ayant confirmé, par leur reponse, l'oracle qui avoit précédé sa naissance, il fut entrainé dans le malheur qu'il voulut éviter. Resolu de ne plus retourner à Corinthe, qu'il regardoit comme sa patrie, il prit le chemin de la Phocide, et rencontra dans un sentier, un vieillard qui lui prescrivit avec hauteur de laisser le passage libre, et voulut l'y contraindre par la force. C'étoit Laïus:

Oedi-

Oedipe se précipita sur lui, et le fit périr sous ses coups.

Après ce funeste accident, le royaume de Thèbes, et la main de Jocaste, furent promis à celui qui délivreroit les Thébains des maux dont ils étoient affligés. Sphinge, fille naturelle de Laïus, s'étant associée à des brigands, ravageoit la plaine, arrêtoit les voyageurs par des questions captieuses, et les égaroit dans les détours du mont Phicée, pour les livrer à ses perfides compagnons. Oedipe démêla ses pièges, dissipa les complices de ses crimes; et en recueillant le fruit de sa victoire, il remplit l'oracle dans toute son étendue.

L'inceste triomphoit sur la terre; mais le ciel se hâta d'en arrêter le cours. Des lumières odieuses vinrent effrayer les deux époux. Jocaste termina ses infortunes par une mort violente. Oedipe, à ce que rapportent quelques auteurs, s'arracha les yeux, et mourut dans l'Attique, ou Thésée lui avoit accordé un asile. Mais suivant d'autres traditions, il fut condamné à supporter la lumière du jour, pour voir encore des lieux témoins de ses forfaits; et la vie, pour la donner à des enfans plus coupables et aussi malheureux que lui. C'étoient Etéocle, Polynice, Antigone et Ismène, qu'il eut d'Euriganée, sa seconde femme.

Les deux princes ne furent pas plutôt en âge de règner, qu'ils réléguèrent Oedipe au fond de son palois, et convinrent ensemble de tenir chacun à son tour les rênes du gouvernement pendant une année entière. Etéocle monta le premier sur ce trône, sous lequel l'abime restoit toujours ouvert, et refusa d'en descendre. Polynice se rendit auprès d'Adraste, roi d'Argos, qui lui donna sa fille en mariage, et lui promit de puissans secours.

Telle fut l'occasion de la première expédition où les Grecs montrèrent quelques connoissances de l'art militaire (en 1329. avant J. C.) Jusqu'alors

alors on avoit vu des troupes, sans soldats, inonder tout à coup un pays voisin, et se retirer après des hostilités et des cruautes passagères. Dans la guerre de Thèbes, on vit des projets concertés avec prudence, et suivis avec fermeté; des peuples différens, renfermés dans un même camp, et soumis à la même autorité, opposant un courage égal aux rigueurs des saisons, aux lenteurs d'un siège, et aux dangers des combats journaliers.

L'armée dont d'Adraste avoit partagé le commandement avec Polynice força les troupes d'Etéocle à se renfermer dans les murs de Thèbes.

Les Grecs ne connoissoient pas encore l'art de s'emparer d'une place défendue par une forte garnison. Tous les efforts des assiégeans se dirigeoient vers les portes; toute l'espérance des assiégés consistoit dans leurs fréquentes sorties. Les actions qu'elles occasionnoient, avoient déja fait périr beaucoup de monde, de part et d'autre; lorsque Etéocle et Polynice resolurent de terminer entr'eux leurs différends. Le jour pris, le lieu fixé, les peuples en pleurs, les armées en silence, les deux princes fondirent l'un sur l'autre; et après s'être percés de coups ils rendirent les derniers soupirs, sans pouvoir assouvir leur rage.

Je passe sous silence les autres circonstances de cette guerre. Thersander, fils de Polynice, monta sur le trône, mais il fut tué quelques années après en allant à la guèrre de Troie. Après sa mort deux princes de la même famille regnèrent à Thèbes; mais le second fut tout à coup saisi d'une noire frénésie; et les Thébains persuadés que les Furies s'attacheroient au sang d'Oedipe, tant qu'il en resterait une goutte sur la terre, mirent une autre famille sur le trône.

Quelque temps après la guerre de Thèbes un événement subit fit éclater celle de Troie.

GUER-

GUERRE DE TROIE.

Sur la côte de l'Asie, à l'opposite de la Grèce, vivoit paisiblement un prince, qui ne comptoit que des souverains pour ayeux et qui se trouvoit à la tête d'une nombreuse famille, presque toute composée de jeunes héros: Priam régnoit à Troie; et son royaume, autant par l'opulence et par le courage des peuples soumis à ses lois, que par ses liaisons avec les rois d'Assyrie, repandoit en ce canton de l'Asie, le même éclat que le royaume de Mycènes dans la Grèce.

La maison d'Argos, établie en cette dernière ville, reconnoissoit pour chef Agamemnon fils d'Atrée. Sa puissance augmentée de celle de Ménélas son frère, qui venoit d'épouser Hélène, héritière du royaume de Sparte, lui donnoit une grande influence sur cette partie de la Grèce, qui de Pélops, son ayeul, a pris le nom de Péloponèse.

Paris, fils de Priam vint en Grèce et se rendit à la cour de Ménélas, où la beauté d'Hélène fixoit tous les regards. Aux avantages de la figure, le prince Troyen réunissoit le désir de plaire, et l'heureux concours des talens agréables. Ces qualités, animées par l'espoir du succès, firent une telle impression sur la reine de Sparte, qu'elle abandonna tout pour le suivre. Les Atrides voulurent en vain obtenir par la douceur une satisfaction proportionnée à l'offence; Priam ne vit dans son fils, que le reparateur des torts que sa maison et l'Asie entière avoient éprouvés auparavant de la part des Grecs, et rejetá les voies de conciliation qu'on lui proposoit.

A cette étrange nouvelle, ces cris tumultueux et sanguinaires, ces bruits avant-coureurs des combats et de la mort éclatent et se repandent de toutes parts. Les rois de la Grèce jurent de reconnoître Agamemnon pour chef de l'entreprise, de venger Ménélas, de reduire Ilium en cendres. Si

des

des princes refusent d'abord d'entrer dans la confédération, ils sont bientôt entraînés par l'éloquence persuasive du vieux Nestor, roi de Pylos; par les discours insidieux d'Ulysse, roi d'Ithaque; par l'exemple d'Ajax de Salamine, de Diomède d'Argos, d'Idoménée de Crète, d'Achille, fils de Pélée, qui régnoit dans un canton de la Thessalie, et d'une foule de jeunes guerriers, ivres d'avance des succès qu'ils se promettent.

Après de longs préparatifs, l'armée, forte d'environ cent mille hommes, se rassembla au port d'Aulide; et près de douze cens voiles la transportent sur les rives de la Troade.

La ville de Troie, défendue par des remparts et des tours, étoit encore protégée par une armée nombreuse, que commandoit Hector, fils de Priam; il avoit sous lui quantité de princes alliés qui avoient joint leur troupes à celles des Troyens. Assemblés sur le rivage, elles présentoient un front redoutable à l'armée des Grecs qui, après les avoir repoussées, se renfermerent dans un camp, avec la plus grande partie de leurs vaisseaux.

Troie étoit située au pied du mont Ida, à quelque distance de la mer; les tentes et les vaisseaux des Grecs occupoient le rivage; l'espace du milieu étoit le théatre de la bravoure et de la férocité: les Troyens et les Grecs, armés de piques, de massues, d'épées, de flèches et de javelots; couverts de casques, de cuirasses et de boucliers; les rangs pressés, les généraux à leur tête, s'avançoient les uns contre les autres; les premiers avec de grands cris; les seconds dans un silence plus effrayant; aussitôt les chefs devenus soldats, plus jaloux de donner de grands exemples que de sages conseils, se précipitoient dans le danger; et laissoient presque toujours au hasard le soin d'un succès qu'ils ne savoient ni préparer ni suivre; les troupes se heurtoient et se brisoient avec confusion,

fusion, comme les flots que le vent pousse et repousse dans le détroit de l'Eubée. La nuit séparoit les combattans; la ville ou les retranchemens servoient d'asile aux vaincus; la victoire coutoit du sang et ne produisoit rien.

Les jours suivans, la flamme du bucher dévoroit ceux que la mort avoit moissonnés: on honoroit leur mémoire par des larmes et par des jeux funèbres. La trève expiroit, et l'on en venoit encore aux mains.

Souvent, au plus fort de la mêlée, un guerrier élevoit sa voix, et défioit au combat un guerrier du parti contraire. Les troupes, en silence, les voyoient tantôt se lancer des traits ou d'énormes quartiers de pierre, tantôt se joindre l'épée à la main, et presque toûjours s'insulter mutuellement pour aigrir leur fureur. La haine du vainqueur survivoit à son triomphe: s'il ne pouvoit outrager le corps de son ennemi, et le priver de la sépulture, il tâchoit du moins de le dépouiller de ses armes. Mais dans l'instant, les troupes s'avançoient de part et d'autre, soit pour lui ravir sa proie, soit pour la lui assurer, et l'action devenoit génréale.

Elle le devenoit aussi, lorsqu'une des armées avoit trop à craindre pour les jours de son guerrier, ou lorsque lui même cherchoit à les prolonger par la fuite. Les circonstances pouvoient justifier ce dernier parti: l'insulte et le mépris flétrissoient à jamais celui qui fuyoit sans combattre, parce qu'il faut dans tous les temps savoir affronter la mort, pour mériter de vivre. On reservoit l'indulgence pour celui qui ne se déroboit à la supériorité de son adversaire qu'après l'avoir éprouvée.

Toute la terre avoit les yeux fixés sur les campagnes de Troie. On voyoit les armées se détruire, et les guerriers disparoître: Hector, Sarpédon, Ajax, Achille lui même avoient mordu la

poussière. Enfin après dix ans de résistance et de travaux, après avoir perdu l'élite de sa jeunesse et de ses héros, la ville tomba sous les efforts des Grecs; et sa chûte fit un si grand bruit dans la Grèce, qu'elle sert encore de principale époque aux annales des nations. (L'an 1282 avant J. C.) Ses murs, ses maisons, ses temples reduits en poudre; Priam expirant au pied des autels; ses fils égorgés autour de lui; Hécube son épouse, Cassandre sa fille, Androniaque, veuve d'Hector, plusieurs autres princesses, chargées de fers, et traînées comme des esclaves, à travers le sang qui ruisseloit dans les rues, au milieu d'un peuple entier, dévoré par la flamme, ou détruit par le fer vengeur: tel fut le dénouement de cette fatale guerre. Les Grecs assouvirent leur fureur; mais ce plaisir cruel fut le terme de leur prospérité, et le commencement de leurs desastres.

Leur retour fut marqué par les plus sinistres revers. Mnesthée, roi d'Athènes, finit ses jours dans l'île de Mélos; Ajax, roi des Locriens, périt avec sa flotte; Ulysse plus malheureux, eut souvent à craindre le même sort, pendant les dix ans entiers qu'il erra sur les flots; d'autres, encore plus à plaindre, furent reçus dans leur famille, comme des étrangers revêtus de titres qu'une longue absence avoit fait oublier, qu'un retour imprévu rendoit odieux. Au lieu des transports que devoit exciter leur présence, ils n'entendirent autour d'eux que les cris revoltans de l'ambition, de l'adultère et du plus sordide intérêt: trahis par leurs parens et leurs amis, la plûpart allèrent, sous la conduite d'Idomenée, de Philoctète, de Diomède et de Teucer, en chercher de nouveaux en des pays inconnus.

La maison d'Argos se couvrit de forfaits, et déchira ses entrailles de ses propres mains; Agamemnon trouva son trône et son lit profanés par un indigne usurpateur; il mourut assassiné par Clytem-

temnestre, son épouse, qui, quelque temps après, fut massacrée par Oreste son fils.

Dans l'espace de quelques générations, on vit tomber et s'éteindre la plûpart des maisons souveraines, qui avoient détruit celle de Priam; et quatre-vingts ans après la ruine de Troie, une partie du Péloponèse passa entre les mains des Héraclides, ou descendans d'Hercule.

REFLEXIONS SUR LES SIECLES HEROIQUES.

On ne voyoit anciennement que des monarchies dans la Grèce; on n'y voit presque partout aujourd'hui que des republiques. Les premiers rois ne possédoient qu'une ville, ou qu'un canton; quelques uns étendirent leur puissance, aux dépens de leurs voisins, et se formèrent de grands états; leurs successeurs voulurent augmenter leur autorité, au préjudice de leurs sujets, et la perdirent.

S'il n'étoit pas venu dans la Grèce d'autres colonies que celle de Cécrops, les Athéniens, plus éclairés, et par conséquent plus puissans que les autres sauvages, les auroient assujétis par degrés; et la Grèce n'eût formé qu'un grand royaume, qui subsisteroit aujourd'hui comme ceux d'Egypte et de Perse. Mais les diverses peuplades venues de l'Orient, la divisèrent en plusieurs états; et les Grecs adoptèrent partout le gouvernement monarchique, parce que ceux qui les policèrent n'en connoissoient pas d'autres.

Les rois exerçoient les fonctions de pontife, de général et de juge; leur puissance qu'ils transmettoient à leurs descendans, étoit très étendue, et néanmoins tempérée par un conseil dont ils prenoient les avis, et dont ils communiquoient les décisions à l'assemblée générale de la nation.

 Quel-

Quelquefois, après une longue guerre, les deux prétendans au trône, ou les deux guerriers qu'ils avoient choisis, se présentoient les armes à la main; et le droit de gouverner les hommes, dépendoit de la force ou de l'adresse du vainqueur.

Rien ne donnoit plus d'éclat au rang suprême, et d'essor au courage, que l'esprit d'héroïsme; rien ne s'assortissoit plus aux moeurs de la nation, qui étoient presque par-tout les mêmes. Les corps robustes le devenoient encore plus par l'éducation; les ames sans souplesse et sans apprêt, étoient actives, entreprenantes, aimant ou haïssant à l'excès, toujours entraînées par les sens, toujours prêtes à s'échaper: la nature moins contrainte dans ceux qui étoient revêtus du pouvoir, se développoit chez eux avec plus d'énergie, que chez le peuple: ils repoussoient une offense par l'outrage, ou par la force, et plus foibles dans la douleur que dans les revers, si c'est pourtant une foiblesse de paroître sensible, ils pleuroient sur un affront dont ils ne pouvoient se venger: doux et faciles, dès qu'on les prévenoit par des égards; impétueux et terribles, quand on y manquoit, ils passoient de la plus grande violence aux plus grands remords, et réparoient leur faute avec la même simplicité qu'ils en faisoient l'aveu.

Ces coeurs, mâles et altiers, ne pouvoient éprouver des émotions languissantes. Deux grands sentimens les agitoient à-la-fois, l'amour et l'amitié; avec cette différence que l'amour étoit pour eux une flamme dévorante et passagère; l'amitié une chaleur vive et continue: l'amitié produisoit des actions regardées aujourd'hui comme des prodiges, autrefois comme des devoirs. Oreste et Pylade, voulant mourir l'un pour l'autre, ne faisoient que ce qu'avoient fait avant eux d'autres héros. L'amour, violent dans ses transports, cruel dans sa jalousie, avoit souvent des suites funestes:

nestes: sur des coeurs plus sensibles que tendres, la beauté plus d'empire que les qualités qui l'embellissent; elle faisoit l'ornement de ces fêtes superbes que donnoient les princes, lorsqu'ils contractoient une alliance. Là se rassembloient avec les rois et les guerriers, des princesses dont la présence et la jalousie étoient une source de divisions et de malheurs.

Un autre genre de spectacles réunissoit les prices et les héros: ils accouroient aux funérailles d'un souverain et déployoient leur magnificence et leur adresse dans les jeux qu'on célébroit pour honorer sa mémoire. On donnoit les jeux sur un tombeau, parce que la douleur n'avoit pas besoin de bienséances. Cette délicatesse qui rejette toute consolation est dans le sentiment un excès, ou une perfection qu'on ne connoissoit pas encore; mais ce qu'on savoit, c'étoit de verser des larmes sincères.

Un certain extérieur ménaçant ne quittoit jamais ces héros: les uns jettoient sur leurs épaules la dépouille des tigres et des lions dont ils avoient triomphé; les autres paroissoient avec de lourdes massues ou des armes de différentes espèces, enlevées aux brigands dont ils avoient délivré la Grèce.

C'est dans cet appareil qu'ils se présentèrent pour jouir des droits de l'hospitalité, droits circonscrits aujourd'hui entre certaines familles, alors communs à toutes. A la voix d'un étranger toutes les portes s'ouvroient, tous les soins étoient prodigués; et pour rendre à l'humanité le plus beau des hommages, on ne s'informoit de son état et de sa naissance qu'après avoir prévenu ses besoins.

Toutefois, dans les siècles où brilloient de si beaux exemples d'humanité, on vit éclore des crimes atroces et inbuis. Quelques-uns de ces forfaits ont existé sans doute; ils étoient les fruits de

de l'ambition et de la vengeance. Les autres ne durent leur origine qu'à la poésie qui, dans ses tableaux altère les faits de l'histoire, comme ceux de la nature. Nous détestons cette Médée que Jason emmena de Colchide, et dont la vie ne fut, dit-on, qu'un tissu d'horreurs. Peut-être n'eut-elle d'autre magie que ses charmes, et d'autre crime que son amour; et peut-être aussi la plupart de ces princes, dont la mémoire est aujourd'hui couverte d'opprobres, n'étoient pas plus coupables que Médée. Ce n'étoit pas la barbarie, qui régnoit le plus dans ces siècles reculés; c'étoit une certaine violence de caractère, qui souvent, à force d'agir à découvert, se trahissoit elle-même.

Ni le rang ni le sexe ne dispensoient des soins domestiques, qui cessent d'être vils, dès qu'ils sont communs à tous les états. On les associoit quelquefois avec des talens agréables, tels que la musique et la danse; et plus souvent encore avec des plaisirs tumultueux, tels que la chasse et les exercices qui entretiennent la force du corps, ou la développent.

Les lois étoient en petit nombre, et fort simples, parce qu'il falloit moins statuer sur l'injustice, que sur l'insulte; et plutôt reprimer les passions dans leur fougue, que poursuivre les vices dans leurs détours.

Les grandes vérités de la morale, d'abord découvertes par cet instinct admirable, qui porte l'homme au bien, furent bientôt confirmées à ses yeux par l'utilité qu'il retiroit de leur pratique.

De toutes les qualités de l'esprit, l'imagination fut cultivée la première, parce que c'est celle qui se manifeste le plutôt dans l'enfance des hommes et des peuples, et que chez les Grecs en particulier, le climat qu'ils habitoient, et les liaisons qu'ils contractoient avec les orientaux contribuèrent à la développer.

En

En Egypte, où le soleil est toujours ardent, où les vents, les accroissemens du Nil, et les autres phénomènes sont assujétis à un ordre constant; où la stabilité et l'uniformité de la nature semblent prouver son éternité, l'imagination agrandissoit tout; et s'élançant de tous cotés dans l'infini, elle remplissoit le peuple d'étonnement et de respect.

Dans la Grèce, où le ciel, quelquefois troublé par des orages, étincelle presque toujours d'une lumière pure; ou la diversité des aspects et des saisons offre sans cesse des contrastes frappans, où à chaque pas, à chaque instant, la nature paroît en action, parce qu'elle diffère toujours d'elle-même, l'imagination, plus riche et plus active qu'en Egypte, embellissoit tout, et repandoit une chaleur aussi douce que féconde, dans les opérations de l'esprit.

Ainsi les Grecs sortis de leurs forêts, ne virent plus les objets sous un voile effrayant et sombre; ainsi les Egyptiens transportés en Grèce, adoucirent peu-à-peu les traits sévères et fiers de leurs tableaux: les uns et les autres ne faisant plus qu'un même peuple, se formèrent un langage qui brilloit déxpressions figurées; ils revêtirent leurs anciennes opinions de couleurs qui en altéroient a simplicité, mais qui les rendoient plus séduisantes, et comme les êtres qui avoient du mouvement, leur parurent pleins de vie, et qu'ils rapportoient à autant de causes particulières les phénomènes dont ils ne connoissoient pas la liaison, l'univers fut à leurs yeux une superbe décoration, dont les ressorts se mouvoient au gré d'un nombre infini d'agens invisibles.

Alors se forma cette philosophie ou plutôt cette religion qui subsiste encore parmi le peuple; mélange confus de vérités et de mensonges, de traditions respectables et de fictions riantes: systême qui flatte les sens, et revolte l'esprit; qui

respire le plaisir en préconisant la vertu, et dont il faut tracer une légère esquisse, parce qu'il porte l'empreinte du siècle qui l'a vu naître.

Quelle puissance a tiré l'univers du chaos? L'être infini, la lumière pure, la source de la vie: donnons lui le plus beau de ses titres; c'est l'amour même, cet amour dont la présence rétablit par-tout l'harmonie, et à qui les hommes et les dieux rapportent leur origine.

Ces êtres intelligens se disputèrent l'empire du monde; mais terrassés dans ces combats terribles, les hommes furent pour toujours soumis à leurs vainqueurs.

La race des immortels s'est multipliée, ainsi que celle des hommes. Saturne, issu du commerce du ciel et de la terre, eut trois fils qui se sont partagé le domaine de l'univers; Jupiter règne dans le ciel, Neptune sur la mer, Pluton dans les enfers, et tous trois sur la terre: tous trois sont environnés d'une foule de divinités chargées d'exécuter leurs ordres.

Jupiter est le plus puissant des dieux, car il lance la foudre: sa cour est la plus brillante de toutes; c'est le séjour de la lumière éternelle, et ce doit être celui du bonheur, puisque tous les biens de la terre viennent du ciel.

On implore les divinités des mers et des enfers, en certains lieux et en certaines circonstances; les dieux célestes par-tout, et dans tous les momens de la vie. Ils surpassent les autres en pouvoir, puisqu'ils sont au dessus de nos têtes; tandis que les autres sont à nos côtés, ou sous nos pieds.

Les dieux distribuent aux hommes la vie, la santé, les richesses, la sagesse et la valeur. Nous les accusons d'être les auteurs de nos maux; ils nous reprochent d'être malheureux par notre faute. Pluton est odieux aux mortels, parce qu'il est inflexible. Les autres dieux se laissent toucher

par

par nos prières, et sur-tout par nos sacrifices, dont l'odeur est pour eux un parfum délicieux.

S'ils ont des sens comme nous, ils doivent avoir les mêmes passions. La beauté fait sur leur coeur l'impression qu'elle fait sur le nôtre. On les a vus souvent chercher sur la terre des plaisirs devenus plus vifs par l'oubli de la grandeur et l'ombre du mistère.

Les Grecs, par ce bizarre assortiment d'idées, n'avoient pas voulu dégrader la divinité. Accoutumés à juger d'après eux-mêmes de tous les êtres vivans, ils prêtoient leurs foiblesses aux dieux, et leurs sentimens aux animaux; sans prétendre abaisser les premiers, ni élever les seconds.

Quand ils voulurent se former une idée du bonheur du ciel, et des soins qu'on y prenoit du gouvernement de l'univers, ils jetèrent leurs regards autour d'eux et dirent:

Sur la terre un peuple est heureux, lorsqu'il passe ses jours dans les fêtes; un souverain lorsqu'il rassemble à sa table les princes et les princesses qui règnent dans les contrées voisines; lorsque de jeunes esclaves parfumées d'essences, y versent le vin à pleines coupes, et que des chantres habiles y marient leur voix au son de la lyre; ainsi dans les repas fréquens qui réunissent les habitans du ciel, la jeunesse et la beauté, sous les traits d'Hébé, distribuent le Nectar et l'Ambroisie; les chants d'Apollon et des Muses font retentir les voûtes de l'Olympe, et la joie brille dans tous les yeux.

Quelquefois Jupiter assemble les immortels auprès de son trône: il agite avec eux les intérêts de la terre, de la même manière qu'un souverain discute, avec les grands de son royaume, les intérêts de ses états. Les dieux proposent des avis différens; et pendant qu'ils les soutiennent avec chaleur, Jupiter prononce, et tout rentre dans le silence.

Les dieux revêtus de son autorité, impriment le mouvement à l'univers, et sont les auteurs des phénomènes qui nous étonnent.

Tous les matins une jeune déesse ouvre les portes de l'orient, et repand la fraîcheur dans les airs, les fleurs dans la campagne, les rubis sur la route du sòleil. A cette annonce, la terre se reveille, et s'apprête à recevoir le dieu qui lui donne tous les jours une nouvelle vie: il paroit, il se montre avec la magnificence qui convient au souverain des cieux; son char, conduit par les Heures, vole, et senfonce dans l'espace immense qu'il remplit de flammes et de lumière. Dès qu'il parvient au palais de la souveraine des mers, la nuit qui marche éternellement sur ses traces, étend ses voiles sombres, et attache des feux sans nombre à la voûte céleste. Alors s'élève un autre char dont la clarté douce et consolante porte les coeurs sensibles à la rêverie. Une déesse le conduit. Elle vient en silence recevoir les tendres hommages d'Endymion. Cet arc qui brille de si riches couleurs, et qui se courbe d'un point de l'horizon à l'autre, ce sont les traces lumineuses du passage d'Iris, qui porte à la terre les ordres de Junon. Ces vents agréables, ces tempêtes horribles, ce sont des génies qui tantôt se jouent dans les airs, tantôt luttent les uns contre les autres, pour soulever les flots. Au pied de ce côteau, est une grotte, asile de la fraîcheur et de la paix. C'est là qu'un Nymphe bienfaisante verse, de son urne intarrissable, le ruisseau qui fertilise la plaine voisine; c'est de là qu'elle écoute les voeux de la jeune beauté qui vient contempler ses attraits dans l'onde fugitive. Entrez dans ce bois sombre; ce n'est ni le silence, ni la solitude, qui occupe votre esprit: vous êtes dans la demeure des Dryades et des Sylvains; et le secret effroi que vous éprouvez, est l'effet de la majesté divine.

De

De quelque côté que nous tournions nos pas, nous sommes en présence des dieux; nous les trouvons au dehors, au dedans de nous; ils se sont partagé l'empire des ames, et dirigent nos penchans; les uns président à la guerre et aux arts de la paix; les autres nous inspirent l'amour de la sagesse, ou celui des plaisirs: tous chérissent la justice, et protègent la vertu: trente mille divinités, dispersées au milieu de nous, veillent continuellement sur nos pensées et sur nos actions. Quand nous faisons le bien, le ciel augmente nos jours et notre bonheur; il nous punit quand nous faisons le mal. A la voix du crime, Némésis et les noires Furies sortent en mugissant du fond des enfers; elles se glissent dans le coeur du coupable, et le tourmentent jour et nuit par des cris funèbres et perçans. Ces cris sont les remords. Si le scélérat néglige avant sa mort, de les appaiser par les cérémonies saintes, les Furies attachées à son ame, comme à leur proie, le trainent dans les gouffres du Tartare: car les anciens Grecs étoient généralement persuadés que l'ame est immortelle; et telle étoit l'idée que, daprès les Egyptiens, ils se faisoient de cette substance si peu connue.

L'ame spirituelle, c'est-à-dire, l'esprit ou l'entendement, est enveloppée d'une ame sensitive, qui n'est autre chose qu'une matière lumineuse et subtile, image fidelle de notre corps, sur lequel elle s'est moulée, et dont elle conserve à jamais la ressemblance et les dimensions. Ces deux ames sont étroitement unies pendant que nous vivons: la mort les sépare; et tandis que l'ame spirituelle monte dans les cieux, l'autre ame s'envole, sous la conduite de Mercure, aux extrémités de la terre, où sont les enfers, le trône de Pluton, et le tribunal de Minos. Abandonnée de tout l'univers, et n'ayant pour elle que ses actions, l'ame comparoît devant ce tribunal redoutable; elle entend

tend son arrêt, et se rend dans les champs Elysées, ou dans le Tartare.

Les Grecs, qui n'avoient fondé le bonheur des dieux que sur les plaisirs des sens, ne purent imaginer d'autres avantages pour les champs Elysées, qu'un climat délicieux, et une tranquillité profonde, mais uniforme: foibles avantages qui n'empêchoient pas les ames vertueuses de soupirer après la lumière du jour, et de regretter leurs passions et leurs plaisirs.

Le Tartare est le séjour des pleurs et du désespoir: les coupables y sont livrés à des tourmens épouvantables; des vautours cruels leur déchirent les entrailles; des roues brulantes les entrainent autour de leur axe. C'est là que Tantale expire à tout moment de faim et de soif, au milieu d'une onde pure, et sous des arbes chargés de fruits; que les filles de Danaüs sont condamnées à remplir un tonneau, d'où l'eau s'échape à l'instant; et Sisyphe, à fixer sur le haut d'une montagne, un rocher qu'il soulève avec effort, et qui, sur le point de parvenir au terme, retombe aussitôt de lui-même. Des besoins insurmontables, et toujours aigris par la présence des objets propres à les satisfaire; des travaux toujours les mêmes, et éternellment infructueux; quels supplices!

Tels étoient à-peu-près les progrès de l'esprit chez les Grecs, lorsque Codrus sacrifia ses jours pour le salut de sa patrie. Ce prince, attaqué par les Héraclides, ayant appris que l'oracle promettoit la victoire à celle des deux armées qui perdroit son général dans la bataille, s'exposa volontairement à la mort, et ce sacrifice enflamma tellement ses troupes, qu'elles mirent les ennemis en fuite.

Les Athéniens, frappés de ce trait de grandeur, abolirent le titre de roi; ils dirent que Codrus l'avoit élevé si haut, qu'il seroit désormais impossible

possible d'y atteindre: en conséquence, ils reconnurent Jupiter pour leur souverain; et ayant placé Médon, fils de Codrus, à côté du trône, ils le nommèrent Archonte, ou chef perpétuel. (En 1092 avant J. C.) en l'obligeant néanmoins de rendre compte de son administration au peuple. Ils bornèrent dans la suite l'exercice de cette dignité à l'espace de dix ans, (L'an 752 avant J. C.) et la partagèrent enfin entre neuf magistrats annuels (L'an 684 avant J. C.) qui portent encore le nom d'Archontes.

Ce sont là à peu près les mouvemens que nous présente l'histoire d'Athènes depuis la mort de Codrus, jusqu'à la première olympiade, pendant l'espace de 316 ans. Ces siècles s'écouloient dans le silence, ou plutôt ils furent remplis par trois des plus grands hommes qui ayent jamais existé; Homère, Lycurgue et Aristomène. C'est à Lacédémone et en Messénie, qu'on apprend à connoître les deux derniers; c'est dans tous les temps et dans tous les lieux, qu'on peut s'occuper du génie d'Homère.

HOMÈRE.

Homère florissoit environ quatre siècles après la guerre de Troie. (Vers l'an 900 avant J. C.) De son temps la poésie étoit fort cultivée parmi les Grecs: la source des fictions, qui sont son essence ou sa parure devenoit de jour en jour plus abodnante; la langue brilloit d'images, et se prêtoit d'autant plus aux besoins du poète, qu'elle étoit plus irrégulière. Deux événemens remarquables; la guerre de Thèbes et celle de Troie, exerçoient les talens: de toutes parts des chantres, la lyre à la main, annonocient aux Grecs les exploits de leurs anciens guerriers.

On avoit déjà vu paroître Orphée, Linus, Musée, et quantité d'autres poètes, dont les ouvra-

ouvrages sont perdus, et qui n'en sont peut-être que plus célèbres; déja venoit d'entrer dans la carrière cet Hésiode, qui fut, dit-on, le rival d'Homère, et qui dans un style plein de douceur et d'harmonie, décrivit les généalogies des dieux, les travaux de la campagne, et d'autres objets qu'il sut rendre intéressans.

Homère trouva donc un art qui, depuis quelque temps, étoit sorti de l'enfance, et dont l'émulation hâtoit sans cesse les progès: il le prit dans son développement, et le porta si loin, qu'il paroît en être le créateur.

Il chanta, dit-on, la guerre de Thèbes; il composa plusieurs ouvrages, qui l'auroient égalé aux premiers poètes de son temps; mais l'iliade et l'odyssée le mettent au dessus de tous les poètes qui ont écrit avant et après lui.

Dans le premier de ces poèmes, il a décrit quelques circonstances de la guerre de Troie; et dans le second, le retour d'Ulysse dans ses états.

Il s'étoit passé pendant le siège de Troie, un événement qui avoit fixé l'attention d'Homère. Achille, insulté par Agamemnon se retira dans son camp: son absence affoiblit l'armée des Grecs; et ranima le courage des Troyens, qui sortirent de leurs murailles, et livrèrent plusieurs combats, où ils furent presque toujours vainqueurs: ils portoient déja la flamme sur les vaisseaux ennemis, lorsque Patrocle parut revêtu des armes d'Achille. Hector l'attaque, et lui fait mordre la poussière. Achille, que n'avoient pu fléchir les prières des chefs de l'armée, revole au combat, venge la mort de Patrocle, par celle du général des Troyens; ordonne les funérailles de son ami, et livre pour une rançon au malheureux Priam le corps de son fils Hector.

Ces faits, arrivés dans l'espace d'un très petit nombre de jours, étoient une suite de la colère d'Achille contre Agamemnon, et formoient, dans

le cours du siège un épisode qu'on pouvoit en détacher aisément, et qu'Homère choisit pour le sujet de l'iliade: en le traitant, il s'assujétit à l'ordre historique; mais pour donner plus d'éclat à son sujet, il supposa suivant le système reçu de son temps, que depuis le commencement de la guerre, les dieux s'étoient partagés entre les Grecs et les Troyens; et pour le rendre plus intéressant, il mit les personnes en action: artifice peut-être inconnu jusqu' à lui, qui a donné naissance au genre dramatique, et qu' Homère employa dans l'odyssée avec le même succès.

On trouve plus d'art et de savoir dans ce dernier poème. Dix ans s'étoient écoulés, depuis qu' Ulysse avoit quitté les rivages d'ilium. D'injustes ravisseurs dissipoient ses biens; ils vouloient contraindre son épouse désolée, à contracter un second hymen, et à faire un choix qu'elle ne pouvoit plus différer. C'est à ce moment que s'ouvre la scène de l'odyssée. Télémaque, fils d'Ulysse, va dans le continent de la Grèce, interroger Nestor et Ménélas sur le sort de son père. Pendant qu'il est à Lacédémone, Ulysse part de l'île de Calypso, et, après une navigation pénible, il est jeté par la tempête, dans l'île des Phéaciens, voisine d'Ithaque. Dans un temps où le commerce n'avoit pas encore rapproché les peuples, on s'assembloit autour d'un étranger, pour entendre le récit de ses aventures. Ulysse, pressé de satisfaire une cour, où l'ignorance et le goût du merveilleux régnoient à l'excès, lui raconte les prodiges qu'il a vus, l'attendrit par la peinture des maux qu'il a soufferts, et en obtient des secours pour retourner dans ses états: il arrive, il se fait reconnoître à son fils, et prend avec lui des mesures efficaces pour se venger de leurs ennemis communs.

L'action de l'odyssée ne dure que quarante jours; mais à la faveur du plan qu'il a choisi, Ho-

mère a trouvé le secret de décrire toutes les circonstances du retour d'Ulysse; de rappeler plusieurs détails de la guerre de Troie, et de déployer les connoissances qu'il avoit lui-même acquises dans ses voyages. Il paroît avoir composé cet ouvrage dans un âge avancé; on croit le reconnoître à la multiplicité des recits, ainsi qu'au caractère paisible des personnages, et à une certaine chaleur douce, comme celle du soleil à son couchant.

L'iliade et l'odyssée étoient à peine connuès dans la Grèce, lorsque Lycurgue parut en Ionie: le génie du poète parla aussitôt au génie du législateur. Lycurgue découvrit des leçons de sagesse, où le commun des hommes ne voyoit que des fictions agréables: il copia les deux poèmes, et en enrichit sa patrie. De là ils passèrent chez tous les Grecs; on vit des acteurs connus sous le nom de Rhapsodes, en détacher des fragmens, et parcourir la Grèce, ravie de les entendre. Les uns chantoient la valeur de Diomède; les autres les adieux d'Andromaque; d'autres la mort de Patrocle, celle de Hector &c.

Les poèmes d'Homère, livrés à l'enthousiasme et à l'ignorance de ceux qui les chantoient ou les interprêtoient publiquement, s'altéroient tous les jours dans leur bouche: ils y faisoient des pertes considerables; le tissu s'en détruisoit, ils se chargeoient de vers étrangers à l'auteur. Pisistrate et Hipparque son fils, entreprirent de rétablir le texte dans sa pureté: ils consultèrent des grammairiens habiles, ils promirent des recompenses à ceux qui rapporteroient des fragmens authentiques de l'iliade et de l'odyssée; et après un travail long et pénible, ils exposèrent ces deux magnifiques tableaux aux yeux des Grecs, également étonnés de la beauté des plans, et de la richesse des détails.

Les

Les Grecs n'ont jamais été aussi instruits qu'aujourd'hui; jamais leur admiration pour ce poëte fut si profonde. Ses vers retentissent dans toute la Grèce, et font l'ornement de ses brillantes fêtes. C'est là que la jeunesse trouve se prémières instructions; qu'Eschyle, Sophocle, Archiloque, Hérodote, Démosthène, Platon, et les meilleurs auteurs ont puisé la plus grande partie des beautés qu'ils ont semées dans leurs écrits; que le sculpteur Phidias et le peintre Euphranor, ont appris à représenter dignement le maître des dieux.

Je ne suis qu'un Scythe, et l'harmonie des vers d'Homère, cette harmonie qui transporte les Grecs, échappe souvent à mes organes trop grossiers; mais je ne suis plus maître de mon admiration quand je le vois s'élever et planer pour ainsi dire sur l'univers; lançant de toutes parts ses regards embrasés; recueillant les feux et les couleurs dont les objets etincellent à sa vue; assistant au conseil des dieux; sondant les replis du coeur humain; et, bientôt riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature, et ne pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, la repandre avec profusion dans ses tableaux et dans ses expressions; mettre aux prises le ciel avec la terre, et les passions avec elles-mêmes; nous éblouir par ces traits de lumière, qui n'appartiennent qu'au génie; nous entrainer par ces saillies de sentiment, qui sont le vrai sublime, et toujours laisser dans notre ame une impression profonde qui semble l'étendre et l'agrandir: car ce qui distingue surtout Homère, c'est de tout animer, et de nous pénétrer sans cesse des mouvemens qui l'agitent; c'est de tout subordenner à la passion principale; de la suivre dans ses fougues, dans ses écarts dans ses inconséquences; de la porter jusqu' aux nues, et de la faire tomber, quand il le faut, par la force du sentiment et de la vertu, comme la flamme de l'Etna, que le vent repousse au-

au fond de l'abyme: c'eſt d'avoir ſaiſi de grands caractères, d'avoir différencié la puiſſance, la bravoure, et les autres qualités de ſes perſonnages, non par des deſcriptions froides et faſtidieuſes, mais par des coups de pinceau rapides et vigoureux, ou par des fictions neuves et ſemées preſque au haſard dans ſes ouvrages. Je monte avec lui dans les cieux; je reconnois Vénus toute entière à cette ceinture d'où s'échapent ſans ceſſe les feux de l'amour, les deſirs impatiens, les graces ſéduiſantes, et les charmes inexprimables du langage et des yeux; je reconnois Pallas et ſes fureurs, à cette égide où ſont ſuſpendues la terreur, la diſcorde la violence, et la tête épouvantable de l'horrible Gorgone: Jupiter et Neptune ſont les plus puiſſans des dieux; mais il faut à Neptune un trident pour ſécouer la terre; à Jupiter un clin d'oeil pour ébranler l'Olympe. Je deſcends ſur la terre: Achille, Ajax et Diomède ſont les plus redoutables des Grecs; mais Diomède ſe retire à l'aſpect de l'armée Troyenne; Ajax ne cède qu'après l'avoir repouſſée pluſieurs fois; Achille ſe montre et elle diſparoît.

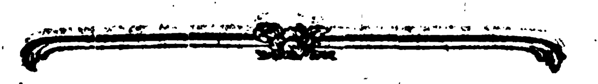
Platon ne trouvoit pas aſſez de dignité dans la douleur d'Achille, ni dans celle de Priam, lorſque le premier ſe roule dans la pouſſière, après la mort de Patrocle; lorſque le ſecond haſarde une démarche humiliante, pour obtenir le corps de ſon fils. Mais quelle étrange dignité que celle qui étouffe le ſentiment! Pour moi je loue Homère d'avoir, comme la nature, placé la foibleſſe à côté de la force; et l'abyme à côté de l'élevation; je le loue encore plus de m'avoir montré le meilleur des pères dans le plus puiſſant des rois, et le plus tendre des amis dans le plus fougueux des héros.

J'ai vu blâmer les diſcours outrageans que le poëte fait tenir à ſes héros, ſoit dans leurs aſſemblées, ſoit au milieu des combats; alors j'ai jeté les

les yeux sur les enfans qui tiennent de plus près à la nature que nous, sur le peuple qui est toujours enfant, sur les sauvages qui sont toujours peuple; et j'ai observé que chez eux tous, avant que de s'exprimer par des effets, la colère s'annonce par l'ostentation, par l'insolence et l'outrage. J'ai vu reprocher à Homère d'avoir peint, dans leur simplicité, les moeurs des temps qui l'avoient précédé; j'ai ri de la critique et j'ai gardé le silence.

Que ceux qui peuvent résister aux beautés d'Homère, s'appésantissent sur ses défauts. Car pourquoi le dissimuler? il se repose souvent, et quelquefois il someille; mais son repos est comme celui de l'Aigle, qui, après avoir parcouru dans les airs ses vastes domaines, tombe, accablé de fatigue, sur une haute montagne; et son sommeil ressemble à celui de Jupiter, qui, suivant Homère lui-même, se reveille en lançant le tonnère.

Quand on voudra juger Homère non par discussion, mais par sentiment; non sur des règles souvent arbitraires, mais d'après les lois immuables de la nature, on se convaincra, sans doute, qu'il mérite le rang, que les Grecs lui ont assigné, et qu'il fut le principal ornement des siècles dont je viens d'abréger l'histoire.



SECONDE PARTIE.

Ce n'est qu'environ 150 ans après la première Olympiade, que commence, à proprement parler, l'histoire des Athéniens. Aussi ne renferme-t-elle que 300 ans, si on la conduit jusqu'à nos jours, qu'environ 200, si on la termine à

la prise d'Athènes. On y voit en des intervalles assez marqués, les commencemens, les progrès et la décadence de leur empire. Qu'il me soit permis de désigner ces intervalles par des caractères particuliers. Je nommerai le premier, le siècle de Solon, ou des lois: le second le siècle de Thémistocle ou d'Aristide; c'est celui de la gloire: le troisième, celui de Périclès; c'est celui du luxe et des arts.

SECTION PREMIERE.

SIECLE DE SOLON.

La forme du gouvernement établie par Thésée avoit éprouvé des altérations sensibles: le peuple avoit encore le droit de s'assembler; mais le pouvoir souverain étoit entre les mains des riches: la république étoit dirigée par neuf Archontes ou magistrats annuels, qui n'avoient pas assez d'autorité pour maintenir la tranquillité de l'état. La licence restoit sans punition, ou ne recevoit que des peines arbitraires: la vie et la fortune des particuliers étoient confiées à des magistrats, qui, n'ayant aucune règle fixe, n'étoient que trop disposés à écouter leurs préventions ou leurs intérêts.

Dans cette confusion, qui menaçoit l'état d'une ruine prochaine, Dracon fut choisi pour embrasser la legislation dans son ensemble, et l'étendre jusqu' aux plus petits détails. Il fit un code de lois et de morale, il prit le citoyen au moment de sa naissance, prescrivit la manière dont on devoit le nourrir et l'élever, et le suivit dans les différentes époques de la vie.

Il avoit mis dans ses lois l'empreinte de son caractère; elles sont aussi sévères que ses moeurs l'avoient toujours été. La mort est le chatiment dont il punit l'oisiveté, et le seul qu'il destine aux crimes les plus légers, ainsi qu'aux forfaits les

plus

plus atroces. Il semble que son ame forte et vertueuse à l'excès, n'étoit capable d'aucune indulgence pour des vices dont elle étoit revoltée, ni pour des foiblesses dont elle triomphoit sans peine. Peut-être aussi pensa-t-il que dans la carrière du crime les premiers pas conduisent infailliblement aux plus grands précipices.

Comme il n'avoit pas touché à la forme du gouvernement, les divisions intestines augmentèrent de jour en jour. On se vit bientôt reduit à cette extrémité, où il ne reste d'autre alternative à un état que de périr ou de s'abandonner au génie d'un seul homme. Solon fut, d'une voix unanime, élevé à la dignité de premier magistrat, de législateur et d'arbitre souverain. (Vers l'an 684 avant J. C.)

Solon descendoit des anciens rois d'Athènes; il s'appliqua dès sa jeunesse au commerce. Après avoir acquis dans cette profession assez de bien pour se mettre à l'abri du besoin, ainsi que des offres généreuses de ses amis, il ne voyagea plus que pour augmenter ses connoissances.

Le dépot des lumières étoit alors entre les mains de quelques hommes vertueux, connus sous le nom de sages. Leur unique étude avoit pour objet l'homme, ce qu'il est, ce qu'il doit être, comment il faut l'instruire et le gouverner. Ils recueilloient le petit nombre des vérités de la morale et de la politique, et les renfermoient dans des maximes assez claires pour être saisies au premier aspect, assez précises pour être ou pour paroître profondes. Chacun d'eux en choisissoit une de préférence, qui étoit comme sa devise et la règle de sa conduite. „Rien de trop disoit l'un: „Connoissez-vous vous-même disoit un autre.„ Cette précision que les Spartiates ont conservée dans leur style, se trouvoit dans les reponses que faisoient autrefois les sages aux questions fréquentes des rois et des particuliers. Liés d'une amitié qui

 ne

ne fut jamais altérée par leur célébrité, ils se réunissoient quelquefois dans un même lieu, pour se communiquer leurs lumières, et s'occuper des interêts de l'humanité.

Dans ces assemblées augustes paroissoient Thalès de Milet, Pittacus de Mitylène, Bias de Priène, Cléobule de Lindus, Myson de Chen, Chilon de Lacédémone, et Solon d'Athènes le plus illustre de tous. Les liens du sang ne me permettent pas d'oublier Anacharsis, que le bruit de leur reputation attira du fond de la Scythie. — Ce fut dans le commerce de ces sages que Solon puisa la plus grande partie de ses connoissances, auxquelles il joignoit des talens distingués.

Le premier acte d'autorité qu'il exerça, lorsqu'il fut à la tête de la republique, paroît caractériser un courage supérieur. Les pauvres resolus de tout entreprendre pour sortir de l'oppression, demandoient à grands cris un nouveau partage de terres, précédé de l'abolition des dettes. Les riches s'opposoient avec chaleur à des pretentions, qui, suivant eux, ne pouvoient manquer de bouleverser l'état. Dans cette extrêmité, Solon abolit les dettes des particuliers, et refusa la repartition des terres. Les riches et les pauvres crurent d'abord avoir tout perdu; mais bientôt les murmures furent remplacés par des sentimens de reconnoissance; et le peuple frappé de la sagesse de son législateur, ajouta de nouveaux pouvoirs à ceux dont il l'avoit déja révêtu.

Solon en profita pour revoir les lois de Dracon, dont les Athéniens demandoient l'abolition. A l'égard de la forme du gouvernement il fut réglé que la puissance suprême resideroit dans les assemblées, où tous les citoyens auroient droit d'assister. Mais pour les diriger dans leurs jugemens, Solon établit un sénat composé de 400 personnes, qui furent comme les députés et les représentans de la nation. Il fut ordonné de plus, que dans ces

assem-

assemblées générales les premiers opinans seroient agés de 50 ans, afin que des gens sans expérience n'entraînassent pas la multitude.

Après avoir pourvu à la manière dont la puissance suprême doit annoncer ses volontés, il falloit choisir des magistrats destinés à les exécuter. Solon jugea convenable de laisser les magistratures entre les mains des riches, qui en avoient joui jusqu' alors; mais il ordonna, qu'on les confèreroit tous les ans; que les principales seroient électives, et que les autres seroient tirées au sort. Pour dédommager la classe nombreuse des citoyens d'une telle exclusion, il voulut que tous, sans distinction, se présenteroient pour remplir les places de juges, et que le sort décideroit entr'eux.

De nouvelles lois vinrent à l'appui de ces dispositions. Solon décerna des peines contre ceux qui, dans un temps de troubles, ne se déclareroient pas ouvertement pour un des partis. Son objet, dans ce réglement admirable, étoit de tirer les gens de bien d'une inaction funeste; de les jeter au milieu des factieux, et de sauver la republique par le courage et l'ascendant de la vertu. Une seconde loi condamne à la mort le citoyen convaincu d'avoir voulu s'emparer de l'autorité souveraine.

Enfin dans le cas, où un autre gouvernement s'éleveroit sur les ruines du gouvernement populaire, il ne voit qu'un moyen pour reveiller la nation; c'est d'obliger les magistrats à se démettre de leurs emplois; et de là ce décret foudroyant: Il sera permis à chaque citoyen d'arracher la vie, non seulement à un tyran et à ses complices, mais encore au magistrat qui continuera ses fonctions après la destruction de la démocratie.

Telle est en abrégé la republique de Solon. Voici le precis d'une partie de ses lois civiles:

Si quelqu' un insulte un enfant, une femme un homme libre ou esclave, il sera permis à tout

Athénien de l'attaquer en justice. — Les citoyens ne pourront engager leur liberté ni pour dettes ni sous quelque prétexte que ce soit; ils n'auront pas le droit de disposer de celle de leurs fils; il leur sera permis de vendre leur fille ou leur soeur, mais seulement dans le cas, où chargé de leur conduite, ils auroient été témoins de leur deshonneur — Lorsqu'un Athénien attente à ses jours, il est coupable envers l'état qu'il prive d'un citoyen. On enterrera séparément sa main, et cette circonstance sera une flétrissure.

Mais s'il attente à la vie de son père, quel sera le chatiment prescrit par les lois? Elles gardent le silence sur ce forfait. Pour en inspirer plus d'horreur, Solon a supposé qu'il n'étoit pas dans l'ordre des choses possibles.

Les autres lois de Dracon sur l'homicide furent conservées en entier, et on lessuit encore dans les tribunaux.

Voyons à présent quels sont les devoirs du citoyen dans la plupart des obligations qu'il contracte.

Dans une republique sagement réglée, il ne faut pas que le nombre des habitans soit trop grand ni trop petit. Pour conserver la proportion requise Solon ne permet de naturaliser les étrangers que sous des conditions difficiles à remplir: pour éviter, d'un autre coté, l'extinction des familles, il veut que leurs chefs, après leur mort, soient représentés par des enfans légitimes ou adoptifs; et dans le cas, où un particulier meurt sans postérité, il ordonne qu'on substitue juridiquement au citoyen décédé un de ses héritiers naturels, qui prendra son nom et perpétuera sa famille.

Un Athénien qui a des enfans, ne peut disposer de ses biens qu'en leur faveur, s'il n'en a point, et qu'il meure sans testament, la succession va de droit à ceux, à qui le sang l'unissoit de plus

près;

près; s'il laisse une fille unique héritière de son bien, c'est au plus proche parent de l'épouser.

Une Orpheline, fille unique, ou ainée de ses soeurs peut, si elle n'a pas de bien, forcer son plus proche parent à l'épouser ou à lui constituer une dot.

Il est permis au citoyen qui meurt sans enfans de disposer de son bien à sa volonté.

L'infamie est assignée à l'oisiveté.

Un fils est obligé de nourrir dans leur vieillesse ceux dont il a reçu le jour. Mais les enfans qui sont nés d'une courtisane, sont dispensés de cette obligation à l'égard de leur père: car après tout, ils ne lui sont redevables que de l'opprobre de leur naissance.

L'Archonte qui, après avoir perdu sa raison dans les plaisirs de la table, ose paroître en public avec les marques de sa dignité, est condamné à la mort.

Tel fut le système général de Solon. Ses lois civiles et criminelles ont toujours été regardées comme des oracles par les Athéniens, comme des modèles par les autres peuples. Cependant elles ne devoient conserver leur force que pendant un siècle. Solon avoit fixé ce terme pour ne pas revolter les Athéniens par la perspective d'un joug éternel.

Quand on les eut méditées à loisir, Solon fut assiégé d'une foule d'importuns, qui l'accabloient de questions, de conseils, de louanges ou de reproches. Ayant épuisé les voies de la douceur, il comprit que le temps seul pouvoit consolider son ouvrage; il partit, après avoir demandé la permission de s'absenter pendant dix ans, et engagé les Athéniens, par un serment solennel, à ne point toucher à ses lois pendant son absence.

A son retour, il trouva les Athéniens près de retomber dans l'anarchie. Ils desiroient un changement dans la constitution, sans autre motif

 qu'une

qu'une inquiétude secrète, sans autre objet que des esperances incertaines.

Solon, accueilli avec les honneurs les plus distingués, voulut profiter de ces dispositions favorables, pour calmer des dissentions trop souvent renaissantes: il se crut d'abord puissamment secondé par Pisistrate; mais il ne tarda pas à s'appercevoir que ce profond politique cachoit, sous une feinte modération, une ambition déméfurée.

PISISTRATE.

Jamais homme ne réunit plus de qualités pour captiver les esprits. Une naissance illustre, des richesses considérables, une valeur brillante et souvent éprouvée, une figure imposante, une éloquence persuasive, à laquelle le son de la voix prétoit de nouveaux charmes, un esprit enrichi des agrémens que la nature donne, et des connoissances que procure l'étude: jamais homme d'ailleurs, ne fut plus maître de ses passions et ne sut mieux faire valoir les vertus qu'il possédoit en effet, et celles dont il n'avoit que les apparences.

Avec de si grands avantages, Pisistrate, accessible aux moindres citoyens, leur prodiguoit les consolations et les sécours qui tarissent la source des maux, ou qui en corrigent l'amertume. Solon, attentif à ses démarches, pénétra ses intentions; mais tandis qu'il s'occupoit du soin d'en prévenir les suites, Pisistrate parut dans la place publique, couvert de blessures qu'il s'étoit adroitement ménagées, implorant la protection de ce peuple qu'il avoit si souvent protégé lui-même. On convoque l'assemblée: il accuse le sénat et les chefs des autres factions d'avoir attenté à ses jours; et montrant ses playes encore sanglantes: „Voilà s'écrie-t-il, le prix de mon amour pour la „démocratie, et du zèle avec lequel j'ai défendu „vos droits.„

Acca

A ces mots des cris ménaçans éclatent de toutes parts : les principaux citoyens étonnés, gardent le silence, ou prennent la fuite. Solon, indigné de leur lâcheté et de l'aveuglement du peuple, tâche vainement de ranimer le courage des uns, de dissiper l'illusion des autres : sa voix que les années ont affoiblie, est facilement étouffée par les clameurs qu'excitent la pitié, la fureur et la crainte. L'assemblée se termine par accorder à Pisistrate un corps redoutable de satellites, chargés d'accompagner ses pas, et de veiller à sa conservation. Dès ce moment, tous ses projets furent remplis ; il employa bientôt ses forces à s'emparer de la citadelle ; et après avoir désarmé la multitude, il se revêtit de l'autorité suprême. Solon ne survécut pas long-tems à l'asservissement de sa patrie.

Trente-trois années s'écoulèrent depuis la revolution jusqu' à la mort de Pisistrate. (L'an 528. avant J. C.) Tant qu'il fut à la tête de l'administration, ses jours consacrés à l'utilité publique, furent marqués ou par de nouveaux bienfaits, ou par de nouvelles vertus.

Ses lois, en banissant l'oisiveté, encouragèrent l'agriculture et l'industrie ; il ranima la valeur des troupes, en assignant aux soldats invalides une substance assurée pour le reste de leurs jours. Aux champs, dans la place publique, dans ses jardins ouverts à tout le monde, il paroissoit comme un père au milieu de ses enfans ; toujours prêt à écouter les plaintes des malheureux ; faisant des remises aux uns, des avances aux autres, des offres à tous. Il embellissoit la ville par des temples, des gymnases, des fontaines ; et comme il ne craignoit pas les progrès des lumières, il publioit une nouvelle édition des ouvrages d'Homère, et formoit pour l'usage des Athéniens, une bibliothèque composée des meilleurs livres que l'on connoissoit alors.

Ajou-

Ajoutons ici quelques traits qui manifestent plus particulièrement l'élevation de son ame. Jamais il n'eut la foiblesse de se venger des insultes qu'il pouvoit facilement punir.

Sa fille assistoit à une cérémonie religieuse; un jeune homme qui l'aimoit éperdûment, courut l'embrasser, et quelque temps après entreprit de l'enlever. Pisistrate repondit à sa famille qui l'exhortoit à la vengeance: „Si nous haïssons ceux „qui nous aiment, que ferons nous à ceux qui „nous haïssent?„ et sans différer davantage, il choisit ce jeune homme pour l'époux de sa fille.

Des gens ivres insultèrent publiquement sa femme: le lendemain ils vinrent, fondant en larmes, solliciter un pardon qu'ils n'osoient espérer. „Vous „vous trompez, leur dit Pisistrate, ma femme ne „sortit point hier de toute la journée.„ Enfin, quelques-uns de ses amis resolus de se soustraire à son obéissance, se retirèrent dans une place forte. Il les suivit aussitôt, avec des esclaves qui portoient son bagage; et, comme ces conjurés lui demandèrent quel étoit son dessein: „Il faut, „leur dit-il, que vous me persuadiés de rester avec „vous, ou que je vous persuade de revenir „avec moi.„

Ces actes de modération et de clémence multipliés pendant sa vie et rehaussés par l'éclat de son administration, adoucissoient insensiblement l'humeur intraitable des Athéniens. Cependant il faut l'avouer: quoique dans une monarchie, Pisistrate eut été le modèle du meilleur des rois, dans la republique d'Athènes, on fut en général plus frappé du vice de son usurpation, que des avantages qui en resultoient pour l'état.

Le joug que son fils Hippias appésantissoit après sa mort sur les Athéniens, fut brisé (l'an 514. a. J. C.) par Clisthène, chef des Alcméonides, maison puissante d'Athènes de tout temps ennemie des Pisistrates. Il rassembla tous les mécontens auprès

de

de lui et ayant obtenu le secours des Lacédémoniens il marcha contre Hippias et le força d'abdiquer la tyrannie. Il raffermit alors la constitution que Solon avoit établie et que les Pisistrades ne songèrent jamais à détruire.

Jamais, en effet, ces princes ne prirent le titre de Roi, quoiqu'ils se crussent issus des anciens souverains d'Athènes. Ils maintinrent les lois de Solon, autant par leur exemple, que par leur autorité. Pisistrate, accusé d'un meurtre, vint comme le moindre citoyen se justifier devant l'Aréopage. Enfin, ils conservèrent les parties essentielles de l'ancienne constitution, le sénat, les assemblées du peuple, et les magistratures dont ils eurent soin de se revêtir eux-mêmes. C'étoit donc comme premiers magistrats, qu'ils agissoient, et qu'ils avoient tant d'influence sur les délibérations publiques.

REFLEXIONS SUR LA LEGISLATION DE SOLON.

Il ne falloit pas attendre de Solon une Législation semblable à celle de Lycurgue. Ils se trouvoient l'un et l'autre dans des circonstances trop différentes.

La réforme de Lycurgue précéda celle de Solon d'environ deux siècles et demi. Les Spartiates bornés dans leurs arts, dans leurs connoissances, dans leurs passions mêmes, étoient moins avancés dans le bien et dans le mal que ne le furent les Athéniens du temps de Solon. Ces derniers, après avoir éprouvé toutes les espèces de gouvernemens, s'étoient dégoutés de la servitude et de la liberté, sans pouvoir se passer de l'une et de l'autre. Industrieux, éclairés, vains et difficiles à conduire; tous jusqu'aux moindres particuliers s'étoient familiarisés avec l'intrigue, l'ambition et toutes les grandes passions qui s'élèvent

dans les fréquentes fecouffes d'un état; ils avoient déja les vices qu'on trouve dans les nations formées; ils avoient de plus cette activité inquiète et cette légèreté d'efprit qu'on ne trouve chez aucune autre nation.

La maifon de Lycurgue occupoit depuis longtemps le trône de Lacédémone. Solon fimple particulier, revêtu d'une autorité paffagère, entouré de factions puiffantes, averti par l'exemple recent de Dracon que les voies de févérité ne convenoient point aux Athéniens, ne pouvoit hafarder de grandes innovations, fans en occafionner de plus grandes encore, et fans replonger l'état dans des malheurs peut-être irréparables.

Je ne parle point des qualités perfonnelles des deux législateurs. Rien ne reffemble moins au génie de Lycurgue que les talens de Solon, ni à l'ame vigoureufe du premier que le caractère de douceur et de circonfpection du fecond. Mis à la place l'un de l'autre, Solon n'auroit pas fait de fi grandes chofes que Lycurgue. On peut douter que Lycurgue en eut fait de plus belles que Solon.

Ce dernier fentit le poids dont il s'étoit chargé, et lorfque, interrogé s'il avoit donné aux Athéniens les meilleures de toutes les lois, il repondit les meilleures qu'ils pouvoient fupporter, il peignit d'un feul trait le caractère indifciplinable des Athéniens et la funefte contrainte où il s'étoit trouvé.

Solon fut obligé de préférer le gouvernement populaire, parce que le peuple, qui fe fouvenoit d'en avoir joui pendant plufieurs fiècles ne pouvoit plus fupporter la tyrannie des riches. On réproche à Solon d'avoir hâté la corruption de cette conftitution par la loi, qui attribue indiftinctement à tous les citoyens le foin de rendre la juftice, et de les avoir appelés à cette importante fonction par la voie du fort; mais 1°. elle

eſt non ſeulement adoptée mais encore très utile dans les démocraties les mieux organiſées 2°. Solon ne dut jamais préſumer que le peuple abandonneroit ſes travaux, pour le ſtérile plaiſir de juger les différends des particuliers.

C'eſt principalement aux victoires que les Athéniens remportèrent ſur les Perſes, qu'on doit attribuer la ruine de l'ancienne conſtitution. Après la bataille de Platée, on ordonna que les citoyens des dernières claſſes, exclus par Solon des principales magiſtratures, auroient déſormais le droit d'y parvenir. Le ſage Ariſtide, qui préſenta ce décret, donna le plus funeſte des exemples à ceux qui lui ſuccédèrent dans le commandement. Il leur fallut d'abord flatter la multitude, et enſuite ramper devant elle.

Auparavant elle dédaignoit de venir aux aſſemblées générales; mais dès que le gouvernement eut accordé une gratification de trois oboles à chaque aſſiſtant, elle s'y rendit en foule, en éloigna les riches par ſa préſence autant que par ſes fureurs, et ſubſtitua inſolemment ſes caprices aux lois.

Périclès, le plus dangereux de ſes courtiſans, la dégoûta du travail, et d'un reſte de vertu, par des libéralités qui épuiſoient le tréſor public, et qui, entre autres avantages, lui facilitoient l'entrée des ſpectacles; et comme s'il eut conjuré la ruine des moeurs, pour accélérer celle de la conſtitution, il reduiſit l'Aréopage au ſilence, en le dépouillant de preſque tous ſes privilèges.

Alors diſparurent ou reſtèrent ſans effets, ces précautions ſi ſagement imaginées par Solon, pour ſouſtraire les grands intérêts de l'état aux inconſéquences d'une populace ignorante et forcenée. Elle briſa tous les freins; elle ne voulut plus obéir qu'à des chefs qui l'égarèrent, et recula ſi loin les bornes de ſon autorité, que ceſſant de les apper-

appercevoir lui-même, il crut qu'elles avoient cessé d'exister.

SECTION SECONDE.

SIECLE DE THEMISTOCLE ET D'ARISTIDE.

C'est avec peine que je me détermine à décrire des combats; mais l'exemple d'une nation qui préfère la mort à la servitude est trop grand et trop instructif, pour être passé sous silence.

Darius, roi de Perse ne dissimuloit pas le desir qu'il avoit de reculer les frontières de son empire du coté de la Grèce. Les Ioniens, et les peuples de Carie et de l'île de Chypre venoient de se soustraire à son obéissance, les Athéniens avoient favorisé leur revolte. Darius ne fut pas insensible à cette conduite; il jura d'en tirer une vengeance éclatante. Il fit embarquer une puissante armée, qui, sous prétexte de punir les Athéniens, devoit lui rendre la Grèce tributaire; mais une violente tempête écrasa une partie de ses vaisseaux et de ses soldats contre les rochers du mont Athos.

Ce desastre n'étoit pas capable de détourner l'orage qui ménaçoit la Grèce. Darius avant que d'en venir à une rupture ouverte, envoya par-tout des hérauts, pour demander en son nom la terre et l'eau. C'est la formule que les Perses emploient pour exiger l'hommage des nations. La plupart des îles et des peuples du continent le rendirent sans hésiter: les Athéniens et les Lacédémoniens, non seulement le refusèrent, mais par une violation manifeste du droit des gens, ils jetèrent dans une fosse profonde, les ambassadeurs du roi. Les premiers poussèrent leur indignation encore plus loin; ils condamnèrent à mort l'interprête qui avoit souillé la langue Grecque, en expliquant les ordres d'un barbare.

A

A cette nouvelle Darius mit à la tête de ſes troupes un Mède, nommé Datis: il lui ordonna de détruire la ville d'Athènes, et de lui en amèner les habitans chargés de chaines.

Cependant les Athéniens avoient envain imloré le ſécours des autres villes de la Grèce. Les unes s'étoient ſoumiſes à Darius; les autres trembloient au ſeul nom des Mèdes ou des Perſes. Les Lacédémoniens ſeuls promirent des troupes; mais divers obſtacles ne leur permettoient pas de les joindre ſur-le-champ à celles d'Athènes.

Heureuſement il parut alors trois hommes deſtinés à donner un nouvel eſſor aux ſentimens de la nation. C'étoient Miltiade, Ariſtide et Thémiſtocle. Il ne faut qu'un ſeul trait pour peindre Ariſtide; il fut le plus juſte et le plus vertueux des Athéniens: il en faudroit pluſieurs pour tracer le caractère des deux autres.

L'exemple et les diſcours de ces trois illuſtres citoyens enflammèrent les eſprits. On fit des levées. Les dix tribus fournirent chacune 1000 hommes de pieds. Dès que ces troupes furent raſſemblées, elles ſortirent de la ville, et deſcendirent dans la plaine de Marathon, où ceux de Platée en Béotie leur envoyèrent un renfort de 1000 hommes de pied.

A peine furent-ils en préſence de l'ennemi que Miltiade propoſa de l'attaquer. La bataille fut reſolue. Miltiade rangea ſes troupes au pied d'une montagne. Un intervalle de 8 ſtades (environ 750 toiſes) ſéparoit l'armée Grecque de celle des Perſes. Au premier ſignal, les Grecs franchirent en courant cet eſpace. Après quelques heures d'un combat opiniâtre, les deux ailes de l'armée Grecque commencent à fixer la victoire. La droite diſperſe les ennemis dans la plaine; la gauche les replie dans un marais. Toutes deux volent au ſecours d'Ariſtide et de Thémiſtocle, près de ſuccomber ſous les meilleures troupes que Datis avoit

placées dans son corps de bataille. Dès ce moment, la déroute devient générale. Les Perses repoussés de tous cotés ne trouvent d'asyle que dans leur flotte qui s'étoit rapprochée du rivage. Datis, fut obligé, de se retirer sur les côtes de l'Asie.

Darius n'apprit qu'avec indignation la défaite de son armée. Pour se venger des Grecs, il ordonna de nouvelles levées, et fit des préparatifs immenses.

Les Athéniens ne tardèrent pas eux-mêmes à se venger. Ils avoient élevé Miltiade si haut, qu'ils commencèrent à le craindre. La jalousie représentoit que pendant qu'il commandoit en Thrace, il avoit exercé tous les droits de la souveraineté. Le mauvais succés d'une expédition qu'il entreprit contre l'île de Paros, fournit un nouveau prétexte à la haine de ses ennemis. On l'accusa de s'être laissé corrompre par l'argent des Perses; et malgré les sollicitations et les cris des citoyens les plus honnêtes, il fut condamné à être jeté dans la fosse où l'on fait périr les malfaiteurs. Le magistrat s'étant opposé à l'exécution de cet infame décret, la peine fut commuée en une amende de 50 talens (270,000 livres;) et comme il n'étoit pas en état de la payer, on vit le vainqueur de Darius expirer dans les fers, des blessures qu'il avoit reçues au service de l'état.

Cependant Thémistocle, tourmenté jour et nuit par le souvenir des trophées de Miltiade, flattoit sans cesse, par de nouveaux décrets, l'orgueil d'un peuple enivré de sa victoire; Aristide ne s'occupoit qu'à maintenir les lois et les moeurs qui l'avoient préparée: tous deux opposés dans leurs principes et dans leurs projets, remplissoient tellement la place publique de leurs divisions, qu'un jour Aristide, après avoir, contre toute raison, remporté un avantage sur son adversaire, ne put s'empêcher de dire que c'en étoit fait de la républi-

que,

que, si on ne le jetoit lui et Thémistocle dans une fosse profonde.

A la fin les talens et l'intrigue triomphèrent de la vertu. Comme Aristide se portoit pour arbitre dans les différends des particuliers, la réputation de son équité fit désertêr les tribunaux de justice. La faction de Thémistocle l'accusa de s'établir une royauté d'autant plus rédoutable, qu'elle étoit fondée sur l'amour du peuple, et conclut à la peine de l'exil; les tribus étoient assemblées et devoient donner leurs suffrages par écrit Aristide assistoit au jugement. Un citoyen obscur, assis à ses cotés, le pria d'inscrire le nom de l'accusé sur une petite coquille qu'il lui présenta. „Vous a-t-il „fait quelque tort„, repondit Aristide? — Non „dit cet inconnu; mais je suis ennuyé de l'enten„dre par-tout nommer le Juste.„ Aristide écrivit son nom; fut condamné, et sortit de la ville, en formant des voeux pour sa patrie.

Son exil suivit de près la mort de Darius. Son fils Xerxès fut l'héritier de son trône (l'an 485 a. J. C.) sans l'être d'aucune de ses grandes qualités. Il conçut le projet de réunir la Grèce et l'Europe entière à l'empire des Perses.

Aux préparatifs énormes qu'avoit fait Darius, on ajouta des préparatifs encore plus effrayans. Quatre années furent employées à lever des troupes, à établir des magasins sur la route, à transporter sur les ports de la mer, des provisions de guerre et de bouche, à construire dans tous les ports, des galères et des vaisseaux de charge.

Au printemps de la quatrième année de la soixante-quatorzième olympiade (en 480 avant J. C.,) Xerxès se rendit sur les bords de l'Hellespont. Dans cet endroit la côte de l'Asie n'est séparée de celle de l'Europe que par un bras de mer de 7 stades de largeur (environ 375 toises.) Deux ponts de bateaux affermis sur leurs ancres, rapprochèrent les rivages opposés. Des Egyptiens

et des Phéniciens avoient d'abord été chargés de le construire. Une tempête violente ayant détruit leur ouvrage; Xerxès fit couper la tête aux ouvriers; et voulant traiter la mer en esclave révoltée, ordonna de la frapper à grands coups de fouet, de la marquer d'un fer chaud, et de jetter dans son sein une paire de chaines.

Son armée employa sept jours et sept nuits à passer le détroit. Elle étoit forte de 1,700,000 hommes de pied, et de 80,000 chevaux; 20,000 Arabes et Libyens conduisoient les chameaux et les chariots. Sa flotte étoit composée de 1207 galères à trois rangs de rames. Chacune pouvoit contenir 200 hommes, et toutes ensemble 241,400 hommes. Elles étoient accompagnées de 3000 vaisseaux de charge, dans lesquels on présume qu'il y avoit 240,000 hommes.

Telles étoient les forces qu'il avoit amenées de l'Asie: elles furent bientôt augmentées de 300,000 combattans tirés de la Thrace de la Macédoine, de la Päonnie, et de plusieurs autres régions Européennes soumises à Xerxès. Les îles voisines fournirent de plus 120 galères, sur lesquelles étoient 24,000 hommes. Si l'on joint à cette multitude immense un nombre presque égal de gens nécessaires ou inutiles, qui marchoient à la suite de l'armée, on trouvera que cinq millions d'hommes avoient été arrachés à leur patrie, et alloient détruire des nations entières, pour satisfaire l'ambition de leur chef.

Tandis que l'armée continuoit sa route vers la Thessalie; ravageant les campagnes; consumant dans un jour, les récoltes de plusieurs années; entrainant au combat les nations qu'elle avoit réduites à l'indigence; la flotte de Xerxès traversoit le mont Athos, au lieu de le doubler.

Ce mont se prolonge dans une presqu'île, qui n'est attachée au continent que par un isthme de 12 stades de large (environ une demi-lieue.)

Xer-

Xerxès avoit ordonné de le percer; et quantité d'ouvriers furent pendant longtemps occupés à creuser un canal, où deux galères pouvoient passer de front. Xerxès le vit, et crut qu'après avoir jeté un pont sur la mer, et s'être ouvert un chemin à travers les montagnes, rien ne resisteroit plus à sa puissance.

Pendant que ce prince continuoit sa marche, il fut résolu dans une diète que les Grecs avoient assemblée à l'isthme de Corinthe, qu'un corps de troupes, sous la conduite de Léonidas, roi de Sparte, s'empareroit du passage des Thermopyles, situé entre la Thessalie et la Locride; que l'armée navale des Grecs attendroit celle des Perses aux parages voisins, dans un détroit formé par les côtes de Thessalie, et par celles de l'Eubée.

Léonidas, en apprenant le choix de la diète, prévit sa destinée, et s'y soumit avec cette grandeur d'ame qui caractérisoit alors sa nation: il ne prit pour l'accompagner, que 300 Spartiates, qui l'égaloient en courage, et dont il connoissoit les sentimens. Les Ephores lui ayant représenté qu'un si petit nombre de soldats ne pouvoit lui suffire, „Ils sont bien peu, repondit-il, pour arrêter l'en„nemi; mais ils ne sont que trop pour l'objet „qu'ils se proposent. Et quel est donc cet objet, „demandèrent les Ephores? Notre devoir, repli„qua-t-il, est de défendre le passage; notre réso„lution d'y périr. Trois cens victimes suffisent à „l'honneur de Sparte.„

COMBAT DES THERMOPYLES.

Avec ces 300 hommes Léonidas alla se camper aux Termopyles. Bientôt arrivèrent successivement 1000 soldats de Tégée, 120 d'Orchomène, 1000 des autres villes de l'Arcadie, 400 de Thèbes, 400 de Corinthe, 200 de Phlionte, 80 de Mycènes, 700 de Thespie, 1000 de la Phocide &c.

Ce détachement qui montoit à 7000 hommes environ, devoit être suivi de l'Armée Grecque. On croyoit que Xerxès étoit encore loin des Thermopyles. Ce pas est l'unique voie par laquelle une armée puisse pénétrer de la Thessalie dans la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique et les régions voisines.

Dans ce pas le chemin n'offre d'abord que la largeur nécessaire pour le passage d'un chariot : il se prolonge ensuite entre des marais que forment les eaux de la mer, et des rochers presque inaccessibles qui terminent la chaine des montagnes connues sous le nom d'Oeta. Plus loin est le bourg d'Anthéla. Au sortir de la plaine qui l'entoure on trouve un chemin, ou plutôt une chaussée qui n'a que 7 à 8 pieds de large. Ce point est à remarquer. Les Phocéens y construisirent autrefois un mur, pour se garentir des incursions des Thessaliens.)

Après avoir passé le Phönix, on rencontre un dernier défilé, dont la largeur est d'un demiplèthre (7 à 8 toises.) La voie s'élargit ensuite jusqu'à la Thrachinie qui est habitée par les Maliens. Tout le détroit depuis le premier défilé jusqu'au dernier peut avoir 48 stades de long (environ 2 lieues.)

Léonidas plaça son armée auprès d'Anthéla, rétablit le mur des Phocéens, et jèta en avant quelques troupes pour en défendre l'entrée. Mais il ne suffisoit pas de garder le passage qui est au pied de la montagne : il existoit sur la montagne même, un sentier qui commençoit à la plaine de Trachis et qui, après différens détours, aboutissoit auprès du premier défilé. Léonidas en confia la défense aux mille Phocéens qu'il avoit avec lui, et qui allèrent se placer sur les hauteurs du mont Oeta.

Ces dispositions étoient à peine achevées, que l'on vit l'armée de Xerxès se repandre dans la Trachi-

Trachinie, et couvrir la plaine d'un nombre infini de tentes.

Alors parut un cavalier Perse, envoyé par Xerxès pour reconnoître les ennemis. Le poste avancé des Grecs étoit, ce jour là, composé des Spartiates: les uns s'exerçoient à la lutte; les autres peignoient leur chevelure: car leur premier soin dans ces sortes de dangers, est de parer leurs têtes. Le cavalier eut le loisir d'en approcher, de les compter, de se retirer sans qu'on daignât prendre garde à lui. Comme le mur lui déroboit la vue du reste de l'armée il ne rendit compte à Xerxès, que des trois cents hommes qu'il avoit vus à l'entrée du défilé.

Le roi étonné de la tranquillité des Lacédémoniens, attendit quelques jours pour leur laisser le temps de la réflexion. Le cinquième il écrivit à Léonidas: „Si tu veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce.„ Léonidas répondit: „J'aime mieux mourir pour ma patrie que de l'asservir„. Une seconde lettre du roi ne contenoit que ces mots: „Rends-moi tes armes.„ Léonidas écrivit au dessous: „Viens les prendre.„

Xerxès outré de colère fait marcher les Mèdes et les Cissiens, avec ordre de prendre ces hommes en vie, et de les lui amener sur-le-champ. Les Mèdes s'avancent en fureur: leurs premiers rangs tombent percés de coups. De nouvelles troupes se succèdent vainement pour les soutenir; ils sont repoussés, ils fugent et Xerxès témoin de leur fuite s'élança, dit-on, plus d'une fois de son trône, et craignit pour son armée.

Le lendemain le combat recommença, mais avec si peu de succès de la part des Perses, que Xerxès désespéroit de forcer le passage. L'inquiétude et la honte agitoient son ame orgueilleuse et pusillanime, lorsqu'un habitant de ces cantons vint lui découvrir le sentier fatal, par lequel on pouvoit tourner les Grecs. Xerxès transporté de joie

détacha auſſitôt Hydarnes; avec le corps des Immortels: ils partent au commencement de la nuit; ils pénètrent le bois de chènes dont les flancs de ces montagnes ſont couverts, et parvienrent vers les lieux où Léonidas avoit placé un détachement de Phocéens. Hydarnès ſe préparoit au combat, lorſqu'il vit tes derniers, après une légère défenſe, ſe refugier ſur les hauteurs voiſines. Les Perſes continuerent leur route.

Léonidas, inſtruit de leur ſuccès, conjura les chefs des Grecs de s'éloigner et de ſe réſerver pour des temps plus heureux. Il déclara que quant à lui et à ſes compagnons, il ne leur étoit pas permis de quitter un poſte que Sparte lui avoit confié. Les Theſpiens proteſtèrent qu'ils n'abandonneroient point les Spartiates; les 400 Thébains prirent le même parti; le reſte de l'armée eut le temps de ſortir du défilé.

Cependant ce prince ſe diſpoſoit à la plus hardie des entrèpriſes: „Ce n'eſt point ici, dit-il à „ſes compagnons, que nous devons combattre: „il faut marcher à la tente de Xerxès, l'immoler „ou périr au milieu de ſon camp.„ Ses ſoldats ne repondirent que par un cris de joie. Il leur fait prendre un répas frugal, en ajoutant: „Nous „en prendrons bientôt un autre chez Pluton.„ Toutes ces paroles laiſſoient une impreſſion profonde dans les eſprits. Près d'attaquer l'ennemi, il eſt ému ſur le ſort de deux Spartiates qui lui étoient unis par le ſang et par l'Amitié; il donne au premier une lettre, au ſecond une commiſſion ſecrète pour les magiſtrats de Lacédémone. „Nous „ne ſommes pas ici leur diſent-ils, pour porter „des ordres, mais pour combattre; et ſans attendre ſa réponſe, ils vont ſe placer dans les rangs qu'on leur avoit aſſignés.

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, ſortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renverſent les poſtes avan-

cés,

cés; et pénètrent dans la tente de Xerxès qui avoit déja pris la fuite; ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp, et se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent, se reproduit à chaque pas, à chaque instant, avec des circonstantes effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux annoncent que les troupes d'Hydarnès sont détruites; que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des Perses ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jetoient au hazard dans la mêlée, et périssoient par les mains les uns des autres; lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs. Ils se forment aussitôt et attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'enlever son corps engage un combat terrible entre ses compagnons, et les troupes les plus aguerries de l'armée Persanne. Deux frères de Xerxes, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. A la fin les Grecs, quoique épuisés et affoiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite; et après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, et vont se placer sur la petite colline qui est auprès d'Anthéla; ils s'y défendirent encore quelques momens et contre les troupes qui les suivoient, et contre celles qu' Hydarnès amenoit de l'autre coté du détroit.

Lacédémone s'enorgueillit de la perte de ses guerriers. Tout ce qui les concerne inspire de l'interêt. Pendant qu'ils étoient aux Thermopyles, un Trachinien voulant leur donner une haute idée de l'armée de Xerxès, leur disoit que le nombre de leurs traits suffiroit pour obscurcir le soleil. Tant mieux, repondit le Spartiate Diénécès, nous combattrons à l'ombre. Un autre envoyé par

Léonidas à Lacédémone, étoit détenu ou bourg d'Alpénus, par une fluxion sur les yeux. On vint lui dire que le détachement d'Hydarnès étoit descendu de la montagne, et pénétroit dans le défilé: il prend aussitôt ses armes, ordonne à son esclave de le conduire à l'ennemi, l'attaque au hasard, et reçoit la mort qu'il en attendoit.

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons, produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante: il apprit aux Grecs le secret de leurs forces, aux Perses celui de leur foiblesse.

Cependant l'armée des Grecs s'étoit placée à l'Isthme de Corinthe, et ne songeoit plus qu' à disputer l'entrée du Péloponèse. Ce projet déconcertoit les vues des Athéniens, qui jusqu' alors s'étoient flattés que la Béotie, et non l'Attique seroit le théatre de la guerre. Abandonnés de leurs alliés ils se seroient peut-être abandonnés eux-mêmes. Mais Thémistocle avoit pris de si justes mesures que cet évènement même ne servit qu'à justifier le système de défence, qu'il avoit conçu dès le commencement de la guerre Médique.

En public, en particulier, il représentoit aux Athéniens qu'il étoit temps de quitter des lieux que la colère céleste livroit à la fureur des Perses; que la flotte leur offroit un asile assuré; qu'ils trouveroient une nouvelle patrie, par-tout où ils pourroient conserver leur liberté. Le peuple confirma enfin ce décret qu'il avoit proposé: „Que „la ville seroit mise sous la protection de Minerve; „que tous les habitans en état de porter les ar„mes, passeroient sur les vaisseaux; que chaque „particulier pourvoiroit à la sureté de sa femme, „de ses enfans et de ses esclaves.„

L'exécution de ce décret offrit un spectacle attendrissant. Les habitans de l'Attique, obligés de quitter leurs foyers, leurs campagnes, les temples de leurs Dieux, les tombeaux de leurs pères, faisoient retentir les plaines de cris lugubres.

Les

Les vieillards que leurs infirmités ne permettoient pas de transporter, ne pouvoient s'arracher des bras de leur famille désolée; les hommes en état de servir la république, recevoient sur les rivages de la mer les adieux et les pleurs de leurs femmes, de leurs enfans, et de ceux dont ils avoient reçu le jour. Ils les faisoient embarquer à la hâte sur des vaisseaux qui devoient les conduire à Egine, à Trézène, à Salamine; et ils se rendoient tout de suite sur la flotte, portant en eux mêmes le poids d'une douleur qui n'attendoit que le moment de la vengeance.

BATAILLE DE SALAMINE.

L'armée navale des Perses mouilloit dans la rade de Phalère, à 20 stades d'Athènes (une petit lieue); celle des Grecs, sur les côtes de Salamine. Cette île, placée en face d'Eléusis, forme une assez grande baie où l'on pénètre par deux détroits; l'un à l'est, du coté de l'Attique, l'autre à l'ouest, du coté de Mégare. Le premier, à l'entrée duquel est la petite île de Psyttolie, peut avoir en certains endroits, 7 à 8 stades de large (7 à 800 toises), beaucoup plus en d'autres; le second est plus étroit.

Les Perses s'avancèrent; et après avoir bloqué les issues par où les Grecs auroient pu s'échapper, ils mirent 400 hommes dans l'île de Psyttalie, placée entre le continent et la pointe orientale de Salamine. Le combat devoit se donner en cet endroit.

Par les nouveaux renforts que les deux flottes avoient reçus, celle des Perses montoit à 1207 vaisseaux; celle des Grecs à 380.

Xerxès voulant animer son armée par sa présence, vint se placer sur une hauteur voisine, entouré de secrétaires qui devoient décrire toutes les circonstances du combat. Dès qu'il parut, les deux ailes des Perses se mirent en mouvement, et s'avan-

s'avancèrent jusqu'au-delà de l'île de Psyttalie. Elles conservèrent leurs rangs, tant qu'elles purent s'étendre; mais elles étoient forcées de les rompre, à mesure qu'elles approchoient de l'île et du continent. Outre ce désavantage, elles avoient à lutter contre le vent qui leur étoit contraire, contre la pésanteur de leurs vaisseaux qui se prêtoient difficilement à la manöuvre, et qui, loin de se soutenir mutuellement, s'embarrassoient, et s'entre-heurtoient sans cesse.

Le sort de la bataille dépendoit de ce qui se feroit à l'aile droite des Grecs, à l'aile gauche des Perses. C'étoit là que se trouvoit l'élite des deux armées. Les Phéniciens et les Athéniens se poussoient et se repoussoient dans le défilé. Ariabignès, un des frères de Xerxès, conduisoit les premiers au combat, comme s'il les eut menés à la victoire. Thémistocle étoit présent à tous les lieux, à tous les dangers. Pendant qu'il ranimoit ou modéroit l'ardeur des siens, Ariabignès s'avançoit, et faisoit déja pleuvoir sur lui, comme du haut d'un rempart, une grêle de flèches et de traits. Dans l'instant même, une galère Athénienne fondit avec impétuosité sur l'Amiral Phénicien; et le jeune prince indigné, s'étant élancé sur cette galère, fut aussitôt percé de coups.

La mort du général répandit la consternation parmi les Phéniciens; et la multiplicité des chefs y mit une confusion qui accéléra leur perte: leurs gros vaisseaux portés sur les rochers des côtes voisines, brisés les uns contre les autres, entrouverts dans leurs flancs par les éperons des galères Athéniennes, couvroient la mer de leurs débris; les sécours mêmes qu'on leur envoyoit ne servoient qu'à augmenter le desordre. Vainement les Cypriotes et les autres nations de l'orient voulurent retablir le combat, après une assez longue résistance, ils se dispersèrent, à l'exemple des Phéniciens.

L'ar-

L'armée des Perſes ſe retira au port de Phalère. Deux cents de leurs vaiſſeaux avoient péri; quantité d'autres étoient pris: les Grecs n'avoient perdu que 40 galères.

Tant que dura le combat, Xerxès fut agité par la joie, la crainte le deſespoir; tour à tour prodiguant des promeſſes, et diétant des ordres ſanguinaires; faiſant enrégiſtrer par ſes ſecrétaires, les noms de ceux qui ſe ſignaloient dans l'action: faiſant exécuter par ſes eſclaves, les officiers qui venoient auprès de lui juſtifier leur conduite. Quand il ne fut plus ſoutenu par l'eſpérance, ou par la fureur, il tomba dans un abattement profond; et quoiqu'il eût encore aſſez de force pour ſoumettre l'univers, il vit ſa flotte prête à ſe révolter, et les Grecs prêts à bruler le pont de bateaux qu'il avoit ſur l'Héleſpont.

Alors ſon général Mardonius, premier auteur de cette guerre, s'approchant de lui, "Seigneur, lui dit-il, daignez rappeler votre courage. „Vous n'aviez pas fondé vos eſpérances ſur votre „flotte, mais ſur cette armée rédoutable que vous „m'avez confiée. Les Grecs ne ſont pas plus en „état de vous réſiſter qu'auparavant: rien ne peut „les dérober à la punition que méritent leurs an„ciennes offenſes et le ſtérile avantage qu'il vien„nent de remporter. Si nous prenions le parti de „la retraite, nous ſerions à jamais l'objet de leur „dériſion, et vous feriés rejaillir ſur vos fidèles „Perſes, l'opprobre dont viennent de ſe couvrir „les Phéniciens, les Egyptiens, et les autres „peuples qui combattoient ſur vos vaiſſeaux. Je „conçois un autre moyen de ſauver leur gloire et „la vôtre; ce ſeroit de ramener le plus grand „nombre de vos troupes en Perſe, et de me laiſ„ſer 300,000 hommes, avec leſquels je reduirai „toute la Grèce en ſervitude.„

Xerxès, intérieurement pénétré de joie, aſſembla ſon conſeil; qui fut auſſi d'avis que le partie le plus

plus sage qu'il pût prendre seroit de laisser à Mardonius le soin d'achever son ouvrage, et de retourner au plutôt dans ses états.

Alors il ne différa plus. Sa flotte eut ordre de se rendre incessamment à l'Hellespont, et de veiller à la conservation du pont de bateaux. Quelques jours après la bataille il prit le chemin de la Thessalie, ou Mardonius mit en quartier d'hiver les 300,000 hommes qu'il avoit demandés et choisis dans toute l'armée: de là continuant sa route, il arriva sur les bords de l'Hellespont, avec un très petit nombre de troupes; le reste faute de vivres, avoit péri par les maladies, ou s'étoit dispersé dans la Macédoine et dans la Thrace. Pour comble d'infortune, le pont ne subsistoit plus; la tempête l'avoit détruit. Le roi se jeta dans un bateau, passa la mer en fugitif, environ six mois après l'avoir traversée en conquérant, et se rendit en Phrygie, pour y batir des palais superbes qu'il eut l'attention de fortifier.

(Je n'entrerai point dans le détail d'une troisième bataille qui se donna à Platée en Béotie. Il suffira de savoir que l'armée Persanne fut entièrement défaite par Pausanias et Aristide, et que Mardonius tomba lui-même atteint d'un coup mortel.)

Le même jour la flotte des Grecs remporta une victoire signalée sur les Perses auprès du promontoire de Mycale en Ionie.

Telle fut la fin de la guerre de Xerxès, plus connue sous le nom de guerre Médique: elle avoit duré deux ans; et jamais peut-être dans un si court intervalle de temps, il ne s'est passé de si grandes choses, et jamais aussi de tels événemens n'ont opéré de si rapides révolutions dans les idées, dans les intérêts, et dans les gouvernemens des peuples. Ils produisirent sur les Lacédémoniens et sur les Athéniens des effets différens, suivant la diversité de leurs caractères et de leurs institutions. Les premiers ne cherchèrent

rent qu'à se reposer de leurs succès, et laissèrent à peine échapper quelques traits de jalousie contre les Athéniens. Ces derniers se livrèrent tout-à-coup à l'ambition la plus effrénée, et se proposèrent à la fois de dépouiller les Lacédémoniens de la prééminence qu'ils avoient dans la Grèce, et de protéger contre les Perses les Ioniens qui venoient de recouvrer leur liberté.

Tandis que les Athéniens relevoient les murailles de leur ville que Xerxès avoit rasées, les alliés se préparoient à délivrer les villes Grecques où les Perses avoient laissé des garnisons. Une flotte nombreuse, sous les ordres de Pausanias et d'Aristide, obligea l'ennemi [illegible] l'île de Chypre et la ville de Byzance, située sur l'Hellespont. Ces succès perdirent Pausanias, desormais incapable de porter le poids de sa gloire.

Ce n'étoit plus ce Spartiate rigide, qui, dans les champs de Platée insultoit au faste et à la servitude des Mèdes; c'étoit un satrape entièrement subjugué par les mœurs des peuples vaincus, et sans cesse entouré de satellites étrangers qui le rendoient inaccessible. Les alliés qui n'en obtenoient que des réponses dures et humiliantes, que des ordres impérieux et sanguinaires, se révoltèrent enfin contre cette tyrannie. Les Lacédémoniens rappelèrent aussitôt Pausanias, accusé de vexation envers les villes de la Grèce, et soupçonné d'intelligence avec les Perses. On eût alors des preuves de ses vexations, et on lui ôta le commandement de l'armée; on en eut, quelque temps après, de sa trahison, et on lui ôta la vie.

Thémistocle eut à peu près le même sort. Il s'étoit attiré la haine des alliés, par les exactions et les violences qu'il exerçoit dans les îles de la mer Egée. Une foule de particuliers se plaignoient de ses injustices; d'autres des richesses qu'il avoit acquises; tous du désir extrême qu'il avoit de dominer. L'envie qui recueilloit les

moin-

moindres de ses actions et de ses paroles, goûtoit le cruel plaisir de répandre des nuages sur sa gloire. Lui-même la voyoit se flétrir de jour en jour; et pour en soutenir l'éclat, il s'abaissoit à fatiguer le peuple du recit de ses exploits, sans s'appercevoit qu'il est aussi dangereux qu'inutile de rappeler des services oubliés: il fit construire auprès de sa maison un temple consacré à DIANE AUTEUR DES BONS CONSEILS. Cette inscription, monument de ceux qu'il avoit donnés aux Athéniens pendant la guerre Médique, parut un réproche, et par conséquent un outrage fait à la nation. Ses ennemis prévalurent: il fut banni, et se retira dans le Péloponèse; mais bientôt accusé d'entretenir une correspondance criminelle avec Artaxerxes, successeur de Xerxès, il fut poursuivi de ville en ville, et contraint de se réfugier chez les Perses. Ils honorèrent dans leur vainqueur suppliant, des talens qui les avoient humiliés, mais qui n'étoient plus à craindre.

Les Athéniens s'apperçurent à peine de cette perte: ils possédoient Aristide, et Cimon, fils de Miltiade. Cimon réunissoit à la valeur de son père la prudence de Thémistocle, et presque toutes les vertus d'Aristide dont il avoit étudié les exemples, et écouté les leçons.

REFLEXIONS SUR LE SIECLE DE THEMISTOCLE ET D'ARISTIDE.

Lorsque les Perses parurent dans la Grèce, deux sortes de craintes engagèrent les Athéniens à leur opposer une vigoureuse résistance; la crainte de l'esclavage, qui, dans une nation libre, a toujours produit plus de vertus que les principes de l'institution; et la crainte de l'opinion publique, qui chez toutes les nations supplée souvent aux vertus. Il régnoit alors dans les ames cette pudeur qui rougit de la lâcheté et qui fait que

chaque citoyen se renferme dans les bornes de son état ou de ses talens.

On fuyoit les emplois, parçe qu'on en étoit digne; on n'osoit aspirer aux distinctions, parce que la considération publique suffisoit pour payer les services rendus à l'état. Aristide et Thémistocle sauvèrent la république, qui ne leur décerna pas même une couronne de laurier. Miltiade, après la bataille de Marathon, sollicita cet honneur dans l'assemblée du peuple. Un homme se leva, et lui dit: „Miltiade, quand vous repousserez tout „seul les barbares, vous aurez tout seul une cou„ronne.„

Comme chaque citoyen pouvoit être utile, ils savoient tous qu'ils pourroient acquerir une considération personnelle.

Je ne citerai point à l'avantage de ce siècle l'hommage éclatant que les Athéniens rendirent à la probité d'Aristide: ce fut à la représentation d'une pièce d'Eschyle. L'acteur ayant dit, qu'Amphiaraüs étoit moins jaloux de paroître homme de bien, que de l'être en effet, tous les yeux se tournèrent rapidement vers Aristide. Une nation corrompue pourroit faire une pareille application: mais les Athéniens eurent toujours plus de déférence pour les avis d'Aristide, que pour ceux de Thémistocle; et c'est ce qu'on ne verroit pas dans une nation corrompue.

Après leurs succès contre les Perses, l'orgueil que donne la victoire se joignit dans leurs coeurs aux vertus qui l'avoient procurée; et cet orgueil étoit d'autant plus légitime, que jamais on ne combattit pour une cause plus juste et plus importante.

Lors de la seconde invasion des Perses, Miltiade proposa de les combattre en rase campagne. Ce projet étoit digne du vainqueur de Marathon. Celui de Thémistocle fut plus hardi peut-être: il osa conseiller aux Athéniens de confier leur desti-

née au hazard d'une bataille navale. De puissantes raisons s'élevoient contre ce plan de défense. Les Athéniens savoient à peine alors gouverner leurs foibles navires: ils n'étoient point exercés aux combats de mer. On ne pouvoit pas prévoir que Xerxès attaqueroit les Grecs dans un détroit. Enfin Thémistocle devoit-il se flatter, comme il l'assuroit, qu' à tout événement il s'ouvriroit un passage à travers la flotte ennemie, et transporteroit le peuple d'Athènes dans un pays éloigné? Quoiqu'il en soit, le succès justifia ses vues.

Mais si l'établissement de la marine fut le salut d'Athènes, elle devint bientôt l'instrument de son ambition et de sa perte. Thémistocle, qui vouloit rendre sa nation la plus puissante de la Grèce, pour en être le premier citoyen, fit creuser un nouveau port, construire un plus grand nombre de galères, descendre sur ses flottes les soldats, les ouvriers, les laboureurs, et cette multitude d'étrangers qu'il avoit attirés de tous cotés. Après avoir conseillé d'épargner les peuples du continent, qui s'étoient unis à Xerxès, il attaqua sans ménagement les îles qui avoient été forcées de céder aux Perses: il ravissoit leurs trésors; et, de retour dans sa patrie, il en achetoit des partisans qu'il retenoit et révoltoit par son faste. Cimon et les autres généraux, enrichis par la même voie, étalèrent une magnificence inconnue jusqu' alors: ils n'avoient plus d'autre objet, à l'exemple de Thémistocle, que de concourir à l'agrandissement de la république. Cette idée dominoit dans tous les esprits.

Le peuple, enorgueilli de voir ses généraux mettre à ses pieds les dépouilles et les soumissions volontaires ou forcées de villes réunies à son domaine, se repandoit avec impétuosité sur toutes les mers, et paroissoit sur tous les rivages; ils multiplioient des conquêtes qui altéroient insensiblement le caractère de leur valeur nationale; ils ne

s'exer-

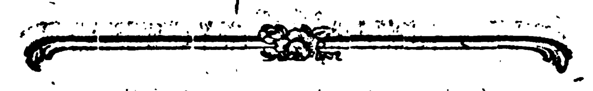
s'exerçoient, le plus souvent, qu'à tenter des descentes avec précaution, qu'à surprendre des villes sans défense, qu'à ravager des terres abandonnées.

Les moeurs reçurent l'atteinte funeste que le commerce des étrangers, la rivalité de puissance ou de crédit, l'esprit de conquêtes et l'espoir du gain portent à un gouvernement fondé sur la vertu. Cette foule de citoyens obscurs qui servoient sur les flottes, et auxquels la république devoit des égards, puisqu'elle leur devoit sa gloire, contractèrent dans leur courses les vices des pirates; et devenant tous les jours plus entreprenans, ils dominèrent dans la place publique, et firent passer l'autorité entre les mains du peuple, ce qui arrive presque toujours dans un état où la marine est florissante. Deux ou trois traits montreront avec quelle rapidité les principes de droiture et d'équité s'affoiblirent dans la nation.

Après la bataille de Platée, Thémistocle annonça publiquement qu'il avoit formé un projet important, et dont le succès ne pouvoit être assuré que par le sécret le plus impénétrable. Le peuple répondit: „Qu' Aristide en soit le dépositaire, „nous nous en rapporterons à lui.„ Thémistocle tira ce dernier à l'écart, et lui dit: „La flotte de „nos alliés séjourne, sans défiance, dans le port „de Pagase; je propose de la bruler, et nous „sommes les maîtres de la Grèce. Athéniens, dit „alors Aristide, rien de si utile que le projet de „Thémistocle; mais rien de si injuste.„ Nous n'en voulons point, s'écria tout d'une voix l'assemblée.

Quelques années après, les Samiens proposèrent aux Athéniens de violer un article du traité qu'on avoit fait avec les alliés. Le peuple demanda l'avis d'Aristide: „Celui des Samiens est in„juste repondit-il, mais il est utile.„ Le peuple approuva le projet des Samiens. Enfin, après

un court intervalle de temps, et sous Périclès, les Athéniens, dans plus d'une occasion, eurent l'insolence d'avouer qu'ils ne connoissoient plus d'autre droit des gens que la force.



SECTION TROISIEME

SIECLE DE PERICLES.

(Depuis l'an 444 *jusqu'à l'an* 404 *avant. J. C.)*

Périclès consacra ses premières années à l'étude de la philosophie, sans se mêler des affaires publiques, et ne paroissant ambitionner d'autre distinction que celle de la valeur.

Après la mort d'Aristide et l'exil de Thémistocle, Cimon prit les rênes du gouvernement; mais souvent occupé d'expéditions lointaines, il laissoit la confiance des Athéniens flotter entre plusieurs concurrens incapables de la fixer. On vit alors Périclès se retirer de la société, renoncer aux plaisirs, attirer l'attention de la multitude par une démarche lente, un maintien décent, un extérieur modeste et des moeurs irréprochables. Il parut enfin à la tribune, et ses premiers essais étonnèrent les Athéniens. Il devoit à la nature d'être le plus éloquent des hommes, et au travail d'être le premier des orateurs de la Grèce.

On trouvoit dans ses discours une majesté imposante, sous laquelle les esprits restoient accablés. On n'étoit pas moins frappé de la dextérité avec laquelle il pressoit ses adversaires, et se déroboit à leur poursuite. L'un des plus grands antagonistes de Périclès disoit souvent: „Quand je „l'ai terrassé, et que je le tiens sous moi, il s'é-

„crie

„rie qu'il n'eſt point vaincu, et le perſuade à tout „le monde.„

On conçut une haute idée du pouvoir qu'il avoit ſur ſon ame, lorſqu'un jour que l'aſſemblée ſe prolongea juſqu'à la nuit, on vit un ſimple particulier ne ceſſer de l'interrompre et de l'outrager, le ſuivre avec des injures juſque dans ſa maiſon; et Péricles ordonner froidement à l'un de ſes eſclaves de prendre un flambeau, et de reconduire cet homme chez lui.

Quand on vit enfin que par-tout il montroit, non-ſeulement le talent, mais encore la vertu propre à la circonſtance; dans ſon intérieur la modeſtie et la frugalité des temps anciens; dans les emplois de l'adminiſtration, un deſintéreſſement et une probité inaltérables; dans le commandement des armées, l'attention à ne rien donner au haſard, et à riſquer plutôt ſa réputation que le ſalut de l'état; on penſa qu'une ame, qui ſavoit mépriſer les louanges et l'inſulte, devoit avoir pour le bien public cette chaleur dévorante qui étouffe les autres paſſions, ou qui du moins les réunit dans un ſentiment unique. Ce fut ſur-tout cette illuſion qui éleva Péricles; et il ſut l'entretenir pendant 40 ans.

Il partagea d'abord ſa faveur avant que de l'obtenir toute entière. Cimon étoit à la tête des nobles et des riches; Péricles ſe déclara pour la multitude qu'il mépriſoit, et qui lui donna un parti conſidérable. Cimon, qui, par des voies légitimes avoit acquis dans ſes expéditons une fortune immenſe, l'employoit à décorer la ville, et à ſoulager les malheureux. Péricles, par la force de ſon aſcendant, diſpoſa du tréſor public des Athéniens, et de celui des alliés, remplit Athènes des chefs-d'oeuvre de l'art, aſſigna des penſions aux citoyens pauvres, leur diſtribua une partie des terres conquiſes, multiplia les fêtes, accorda un droit de préſence aux juges, à ceux qui

assisteroient aux spectacles et à l'assemblée générale. Le peuple ne voyant que la main qui donnoit, fermoit les yeux sur la source où elle puisoit. Il s'unissoit de plus en plus avec Périclès, qui, pour se l'attacher plus fortement encore, le rendit complice de ses injustices, et se servit de lui, pour frapper ces grands coups qui augmentent le crédit en se manifestant. Il fit bannir Cimon, faussement accusé d'entretenir des liaisons suspectes avec les Lacédémoniens; et sous de frivoles prétextes, il détruisit l'autorité de l'Aréopage, qui s'opposoit avec vigueur à la licence des moeurs et des innovations.

Alors Périclès changea de système: il avoit subjugué le parti des riches, en flattant la multitude; il subjugua la multitude, en réprimant ses caprices, tantôt par une opposition invincible, tantôt par la sagesse de ses conseils, ou par les charmes de son éloquence. Tout s'opéroit par ses volontés; tout se faisoit en apparence suivant les règles établies; et la liberté rassurée par le maintien des formes républicaines, expiroit, sans qu'on s'en apperçût, sous le poids du génie.

Périclès étendit, par des victoires éclatantes, les domaines de la république: mais quand il vit la puissance des Athéniens à une certaine élévation, il crut que ce seroit une honte de la laisser s'affoiblir, et un malheur de l'augmenter encore. Cette vue dirigea toutes ses opérations; et le triomphe de sa politique fut d'avoir, pendant si long-temps, retenu les Athéniens dans l'inaction, leurs alliés dans la dépendance, et ceux de Lacédémone dans le respect.

Cependant les Athéniens donnèrent tous les jours de nouvelles preuves du despotisme qu'ils exerçoient sur leurs alliés. Corcyre faisoit depuis quelques années la guerre à Corinthe, dont elle tire son origine. Suivant le droit public de la Grèce, une puissance étrangère ne doit point se

mêler

mêler des différends élevés entre une métropole et sa colonie. Mais il étoit de l'interêt des Athéniens de s'attacher un peuple dont la marine étoit florissante, et qui pouvoit, par sa position favoriser le passage de leurs flottes en Sicile et en Italie. Ils le reçurent dans leur alliance, et lui envoyèrent des secours. Les Corinthiens publièrent que les Athéniens avoient rompu la trève, et suscitèrent contre eux une guerre générale.

Ce fut là l'origine de la fameuse guerre du Péloponèse, la plus longue et la plus funeste qui ait désolé la Grèce. Elle dura vingt-sept ans et finit par la prise d'Athènes qui fut entièrement subjuguée par la ligue du Péloponèse. Il seroit ennuyeux d'exposer toutes les circonstances de cette guerre. Elle n'offre qu'une continuité d'actions particulières, de courses rapides, d'entreprises qui sembloient étrangères à l'objet qu'on se proposoit de part et d'autre. Ce qu'il importe de savoir, c'est qu'au commencement de la seconde année la peste se déclara dans Athènes, et que Périclès en fut la victime avec une grand nombre de citoyens.

Après la prise de cette ville, les murailles furent abattues au son des instrumens, comme si la Grèce avoit recouvré sa liberté, et, quelques mois après, les vainqueurs permirent au peuple d'élire 30 magistrats, qui devoient établir une autre forme de gouvernement, et qui finirent par usurper l'autorité. (Vers l'été de l'an 404 avant J C.)

Ils sévirent d'abord contre quantité de délateurs odieux aux gens de bien, ensuite contre leurs ennemis particuliers, bientôt après contre ceux dont ils vouloient envahir les richesses. L'exil les fers, la mort étoient le partage de ceux qui se déclaroient contre la tyrannie. Elle ne subsista que pendant huit mois; et dans ce court espace de

temps, plus de 1500 citoyens furent indignement massacrés et privés des honneurs funèbres.

La gloire de sauver enfin sa patrie étoit reservée à Trasybule. Ce généreux citoyen, placé à la tête de ceux qui avoient pris la fuite, s'empara du port et appela le peuple à la liberté. Quelques uns des tyrans périrent les armes à la main; d'autres furent condamnés à perdre la vie. Une amnistie générale rapprocha les deux partis et ramena la tranquillité dans Athènes.

Dans le cours de la guerre du Péloponèse se signala particulièrement Alcibiade.

Des historiens ont flétri la mémoire de cet Athénien; d'autres l'ont relevée par des éloges, sans qu'on puisse les accuser d'injustice ou de partialité. Il semble que la nature avoit essayé de réunir en lui tout ce qu'elle peut produire de plus fort en vices et en vertus.

Une origine illustre, des richesses considérables, la figure la plus distinguée, les graces les plus séduisantes, un esprit facile et étendu; l'honneur enfin d'appartenir à Périclès: tels furent les avantages qui éblouirent d'abord les Athéniens, et dont il fut ébloui le premier.

Il étonna ses maîtres par sa docilité, et les Athéniens par la licence de sa conduite. Quand il entra dans la carrière des honneurs, il voulut devoir ses succès moins à l'éclat de sa magnificence et de ses libéralités, qu'aux attraits de son éloquence: il parut à la tribune. Un leger défaut de prononciation prêtait à ses paroles les graces naïves de l'enfance; et quoqu'il hésitât quelquefois pour trouver le mot propre, il fut regardé comme un des plus grands orateurs d'Athènes. Il avoit déja donné des preuves de sa valeur; et d'après ses premières campagnes on augura qu'il seroit un jour le plus habile général de la Grèce. Je ne parlerai point de sa douceur, de son affabilité, ni de tant d'autres qualités qui con-

concoururent à le rendre le plus aimable des hommes.

Il ne falloit pas chercher dans son coeur l'élevation que produit la vertu; mais on y trouvoit la hardiesse, que donne l'instinct de la supériorité. Aucun obstacle, aucun malheur ne pouvoit ni le surprendre, ni le décourager. Ses nombreux exploits ne furent jamais ternis par aucun revers.

Chez tous les peuples il s'attira les régards, et maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité; les Thraces de son intempérence; les Béotiens de son amour pour les exercices les plus violens, les Ioniens, de son goût pour la pareffe et la volupté; les satrapes de l'Asie d'un luxe qu'ils ne pouvoient égaler. Il se fût montré le plus vertueux des hommes, s'il n'avoit jamais eu l'exemple du vice, mais le vice l'entraînoit sans l'affervir. Les traits de légèreté, de frivolité, d'imprudence, échappés à sa jeunesse ou à son oisiveté, disparoissoient dans les occasions qui demandoient de la réflexion et de la constance. Alors il joignoit la prudence à l'activité; et les plaisirs ne lui déroboient aucun des instans qu'il devoit à sa gloire ou à ses intérêts.

Sa vanité auroit tôt ou tard dégénéré en ambition. Aussi fut-il toute sa vie suspect aux principaux citoyens, dont les uns redoutoient ses talens, les autres ses excès, et tour à tour adoré, craint et haï du peuple qui ne pouvoit se passer de lui.

Un jour qu'il avoit, du haut de la tribune, enlevé les suffrages du public, et qu'il revenoit chez lui escorté de toute l'assemblée, Timon, surnommé le Misanthrope, le rencontra, et lui serrant la main: „Courage mon fils, lui dit il, continue „de t'agrandir, et je te devrai la perte des Athéniens.„ —

La guerre contre la Sicile étoit résolue, lorsque Alcibiade qui devoit commander la flotte avec

 deux

deux autres généraux, fut dénoncé pour avoir, avec quelques compagnons de ses débauches, mutilé pendant la nuit les statues de Mercure, placées dans les différens quartiers de la ville, et représenté à l'issue d'un souper, les cérémonies des redoutables mystères d'Eleusis. Le peuple, capable de lui tout pardonner en toute autre occasion, ne respiroit que sa fureur et la vengeance. Alcibiade, d'abord effrayé du soulèvement des esprits, bientôt rassuré par les dispositions favorables de l'armée et de la flotte, se présente à l'assemblée; il détruit les soupçons élevés contre lui, et demande la mort, s'il est coupable; une satisfaction éclatante, s'il ne l'est pas. Ses ennemis font différer le jugement jusqu'après son retour. Mais à peine étoit-il arrivé devant Syracuse qu'on fit partir une galère qui devoit le ramener à Athènes.

Alcibiade avoit d'abord formé le dessein d'aller confondre ses accusateurs; mais quand il fut à Thurium, ayant réfléchi sur les injustices des Athéniens, il trompa la vigilance de ses guides, et se retira dans le Péloponèse, où il servit avec le plus grand succès les ennemis de sa patrie.

La guerre du Péloponèse eut été bientôt finie si Alcibiade, poursuivi par Agis, roi de Lacédémone, dont il avoit séduit l'épouse, et par les autres chefs de la ligue à qui sa gloire faisoit ombrage, n'eut enfin compris qu'après s'être vengé de la patrie, il ne lui restoit plus qu'à la garentir d'une perte certaine. Les Athéniens revoquèrent le décret de son bannissement et bientôt le proscrivirent une seconde fois. Il se retira alors dans une bourgade de Phrigie, où il fut assassiné dans la suite par ordre du satrape Pharnabaze. Sa mort est une tâche pour Lacédémone, s'il est vrai, que ses magistrats ayent engagé Pharnabaze à commettre ce lâche attentât. Mais d'au-

d'autres prétendent qu'il s'y porta de lui-même et pour des intérêts particuliers.

REFLEXIONS SUR LE SIECLE DE PERICLES.

Au commencement de la guerre du Péloponèse les Athéniens durent être extrêmement surpris de se trouver si différens de leurs pères. Tout ce que pour la conservation des moeurs, les siècles précédens avoient accumulés de lois, d'institutions, de maximes et d'exemples, quelques années avoient suffi pour en détruire l'autorité. Jamais il ne fut prouvé d'une manière plus terrible, que les grands succès sont aussi dangereux pour les vainqueurs que pour les vaincus.

Le gouvernement s'abandonnoit ou délire d'un orgueil qui se croyoit tout permis parce qu'il pouvoit tout oser; les particuliers, à son exemple, sécouoient toutes les espèces de contraintes qu'imposent la nature et la société.

Bientôt le mérite n'obtint que l'estime; la considération fut reservée pour le crédit: toutes les passions se dirigérent vers l'intérêt personnel; et toutes les sources de corruption se répandirent avec profusion dans l'état. L'amour, qui auparavant se couvroit des voiles de l'hymen et de la pudeur, brula ouvertement de feux illégitimes. Les courtisannes se multiplièrent dans l'Attique et dans toute la Grèce.

Périclès, témoin de l'abus, n'essaya point de le corriger. Plus il étoit sévère dans ses moeurs, plus il songeoit à corrompre celles des Athéniens, qu'il amolissoit par une succession rapide de fêtes et de jeux.

La célèbre Aspasie, née à Milet en Ionie, seconda les vues de Périclès dont elle fut successivement la maîtresse et l'épouse. Elle eut sur lui un tel ascendant, qu'on l'accusa d'avoir plus d'une fois suscité la guerre, pour venger ses injures per-

personnelles. Elle osa former une société de courtisannes, dont les attraits devoient attacher les jeunes Athéniens aux intérêts de leur fondatrice.

Périclès autorisa la licence: Aspasie l'étendit; Alcibiade la rendit aimable: sa vie fut tâchée de toutes les dissolutions; mais elles étoient accompagnées de tant de qualités brillantes, et si souvent mêlées d'actions honnêtes, que la censure publique ne savoit où se fixer. D'ailleurs, comment résister à l'attrait d'un poison que les Graces elles mêmes sembloient distribuer? Comment condamner un homme à qui il ne manquoit rien pour plaire, et qui ne manquoit à rien pour seduire; qui étoit le premier à se condamner; qui réparoit les moindres offenses par des attentions si touchantes, et sembloit moins commettre des fautes que les laisser échapper.

Les jeunes Athéniens arrêtoient leurs yeux sur ce dangereux modèle; et n'en pouvant imiter les beautés, ils croyoient en approcher, en copiant, et sur tout en chargeant ses défauts. Ils devinrent frivoles, parce qu'il étoit leger; insolens, parce qu'il étoit hardi; indépendans des lois, parce qu'il l'étoit des moeurs. Quelques uns, moins riches que lui, aussi prodigues étalèrent un faste qui les couvrit de ridicule, et qui ruina leurs familles: ils transmirent ces desordres à leurs descendans; et l'influence d'Alcibiade subsista longtems après sa mort.

La guerre du Péloponèse fut si longue, les Athéniens essuyèrent tant de revers que leur caractère en fut sensiblement altéré. Leur vengeance n'étoit pas satisfaite si elle ne surpassoit l'offense. Plus d'une fois ils lancèrent des décrets de mort contre les insulaires qui abandonnoient leur alliance; plus d'une fois leurs généraux firent souffrir des tourmens horribles aux prisonniers qui tomboient entre leurs mains. Ils ne se souvenoient donc plus alors d'une ancienne institution,

sui-

suivant laquelle les Grecs célébroient par des chants d'alégresse, les victoires remportées sur les barbares; par des pleurs et des lamentations, les avantages obtenus sur les autres Grecs.

Des philosophes qui remontent aux causes des grands événemens, ont dit que chaque siècle porte, en quelque manière, dans son sein, le siècle qui va le suivre. Cette métaphore hardie couvre une vérité importante, et confirmée par l'histoire d'Athènes. Le siècle des lois et des vertus prépara celui de la valeur et de la gloire; ce dernier produisit celui des conquêtes et du luxe, qui a fini par la destruction de la république.

Détournons à présent nos regards de ces scènes affligeantes, pour les porter sur des objets plus agréables et plus intéressans. Vers le temps de la guerre du Péloponèse, la nature redoubla ses efforts, et fit soudain éclore une foule de génies dans tous les genres. Athènes en produisit plusieurs: elle en vit un plus grand nombre venir chez elle briguer l'honneur de ses suffrages.

Sans parler d'un Gorgias, d'un Parménide, d'un Protagoras et de tant d'autres sophistes éloquens, qui, en semant leurs doutes dans la société, y multiplioient les idées; Sophocle, Euripide, Aristophane brilloient sur la scène, entourés de rivaux qui partageoient leur gloire; l'astronome Méton calculoit les mouvemens des cieux, et fixoit les limites de l'année; les orateurs Antiphon, Andocide, Lysias, se distinguoient dans les différens genres d'éloquence; Thucydide, encore frappé des applaudissemens qu'avoit reçu Hérodote, lorsqu'il lut son histoire aux Athéniens, se préparoit à en mériter de semblables; Socrate transmettoit une doctrine sublime à des disciples, dont plusieurs ont fondé des écoles; d'habiles généraux faisoient triompher les armes de la république; les plus superbes édifices s'élevoient sur les dessins des plus savans architectes; les pinceaux

ceaux de Polygnote, de Parrhasius et de Zeuxis, les ciseaux de Phidias et d'Alcamène, décoroient à l'envi les temples, les portiques et les places publiques. Tous ces grands hommes, tous ceux qui florissoient dans d'autres cantons de la Grèce, se reproduisoient dans des élèves dignes de les remplacer; et il étoit aisé de voir que le siècle le plus corrompu seroit bientôt le plus éclairé des siècles.

Ainsi, pendant que les différens peuples de cette contrée étoient menacés de perdre l'empire des mers et de la terre, une classe paisible de citoyens travailloit à lui assurer pour jamais l'empire de l'esprit: ils construisoient, en l'honneur de leur nation, un temple dont les fondemens avoient été posés dans le siècle antérieur, et qui devoit résister à l'effort des siècles suivans. Les sciences s'annonçoient tous les jours par de nouvelles lumières, et les arts par de nouveaux progrès: la poésie n'augmentoit pas son éclat; mais en le conservant, elle l'employoit par préférence, à orner la tragédie et la comédie portées tout à coup à leur perfection: l'histoire, assujettie aux lois de la critique, rejetoit le merveilleux, discutoit les faits, et devenoit une leçon puissante que le passé donnoit à l'avenir. A mesure que l'édifice s'élevoit, on voyoit au loin des champs à défricher, d'autres qui attendoient une meilleure culture. Les règles de la logique et de la rhétorique, les abstractions de la métaphysique, les maximes de la morale, furent développées dans des ouvrages qui réunissoient à la régularité des plans, la justesse des idées, et l'élégance du style.

La Grèce dut en partie ces avantages à l'influence de la philosophie, qui sortit de l'obscurité, après les victoires remportées sur les Perses. Zénon y parut, et les Athéniens s'exercèrent aux subtilités de l'école d'Elée. Anaxagore leur apporta les lumières de celle de Thalès; et quel-

ques-uns furent persuadés que les éclipses, les monstres et les divers écarts de la nature, ne devoient plus être mis au rang des prodiges: mais ils étoient obligés de se le dire en confidence; car le peuple, accoutumé à regarder certains phénomènes comme des avertissemens du ciel, sévissoit contre les philosophes qui vouloient lui ôter des mains cette branche de superstition. Persécutés, bannis, ils apprirent que la vérité, pour être admise parmi les hommes, ne doit pas se présenter à visage découvert, mais se glisser furtivement à la suite de l'erreur.

Les arts ne trouvant point de préjugés populaires à combattre, prirent tout à coup leur essor. Le temple de Jupiter, commencé par Pisistrate, celui de Thésée, construit sous Cimon, offroient aux architectes des modèles à suivre; mais les tableaux et les statues qui existoient, ne présentoient aux peintres et aux sculpteurs, que des essais à perfectionner.

Quelques années avant la guerre du Péloponèse, Panénus, frère de Phidias, peignit dans un portique d'Athènes, la bataille de Marathon; et la surprise des spectateurs fut extrême, lorsqu'ils crurent reconnoître dans ces tableaux les chefs des deux armées. Il surpassa ceux qui l'avoient devancé, et fut presque dans l'instant même effacé par Polygnote de Thasos, Apollodore d'Athènes, Zeuxis d'Héraclée, et Parrhasius d'Ephèse.

Polygnote fut le premier qui varia les mouvemens du visage, et s'écarta de la manière sèche et servile de ses prédécesseurs; le premier encore qui embellit les figures des femmes, et les revêtit de robes brillantes et légères. Ses personnages portent l'empreinte de la beauté morale, dont l'idée étoit profondément gravée dans son ame. On ne doit pas le blamer de n'avoir pas assez diversifié le ton de sa couleur: c'étoit le défaut de l'art, qui ne faisoit pour ainsi dire que de naître.

Apol-

Apollodore eut pour cette partie les ressources qui manquèrent à Polygnote: il fit un heureux mélange des ombres et des lumières. Zeuxis aussitôt perfectionna cette découverte; et Apollodore voulant constater sa gloire, releva celle de son rival: il dit dans une pièce de poésie qu'il publia: „J'avois trouvé pour la distribution des „ombres, des secrets inconnus jusqu'à nous; on „me les a ravis. L'art est entre les mains de „Zeuxis.„

Ce dernier étudioit la nature, avec le même soin qu'il terminoit ses ouvrages: ils étincellent de beautés; dans son tableau de Pénélope, il semble avoir peint les moeurs et le caractère de cette princesse; mais en général, il a moins réussi dans cette partie, que Polygnote.

Zeuxis accéléra les progrès de l'art, par la beauté de son coloris; Parrhasius son émule, par la pureté du trait, et la correction du dessin. Il posséda la science des proportions; celles qu'il donna aux dieux et aux héros parurent si convenables, que les artistes n'hésitèrent pas à les adopter, et lui décernèrent le nom de législateur. D'autres titres durent exciter leur admiration: il fit voir pour la première fois, des airs de tête très piquans; des bouches embellies par les grâces, et des cheveux traités avec légèreté.

A ces deux artistes succédèrent Timanthe dont les ouvrages faisant plus entendre qu'ils n'expriment, décèlent le grand artiste; et encore plus l'homme d'esprit; Pamphile, qui s'acquit tant d'autorité par son mérite, qu'il fit établir dans plusieurs villes de la Grèce, des écoles de dessin, interdites aux esclaves; Euphranor, qui toujours égal à lui-même, se distingua dans toutes les parties de la peinture. J'ai connu quelques-uns de ces artistes, et j'ai appris depuis, qu'un élève que j'avois vu chez Pamphile, et qui se nomme Apelle, les avoit tous surpassés.

Les

Les succès de la sculpture ne furent pas moins surprenans que ceux de la peinture. Il suffit pour le prouver, de citer en particulier les noms de Phidias, de Polyclète, d'Alcamène, de Scopas, de Praxitèle. Le premier vivoit du temps de Périclès. J'ai eu des liaisons avec le dernier. Ainsi, dans l'espace de moins d'un siècle, cet art est parvenu à un tel degré d'excellence, que les anciens auroient maintenant à rougir de leurs productions et de leur célébrité.

Si à ces diverses générations de talens, nous ajoutons celles qui les précédèrent, en remontant depuis Périclès jusqu'à Thalès, le plus ancien des philosophes de la Grèce, nous trouverons que l'esprit humain a plus acquis dans l'espace d'environ 200 ans, que dans la longue suite des siècles antérieurs. Quelle main puissante lui imprima tout-à-coup, et lui a conservé jusqu'à nos jours un mouvement si fécond et si rapide?

Je pense que de temps en temps, peut-être même à chaque génération, la nature repand sur la terre un certain nombre de talens qui restent ensevelis, lorsque rien ne contribue à les développer, et qui s'éveillent comme d'un profond sommeil, lorsque l'un d'entre eux ouvre par hasard une nouvelle carrière. Ceux qui s'y précipitent les premiers, se partagent, pour ainsi dire, les provinces de ce nouvel empire; leurs successeurs ont le mérite de les cultiver, et de leur donner des lois. Mais il est un terme aux lumières de l'esprit, comme il en est un aux entreprises des conquérans et des voyageurs. Les grandes découvertes immortalisent ceux qui les ont faites, et ceux qui les ont perfectionnées; dans la suite les hommes de génie n'ayant plus les mêmes ressources, n'ont plus les mêmes succès, et sont presque rélégués dans la classe des hommes ordinaires.

A cette cause générale, il faut en joindre plusieurs particulières. Au commencement de la grande révolution dont je parle, le philosophe Phérécyde de Scyros, les historiens Cadmus et Hécatée de Milet, introduisirent dans leurs écrits l'usage de la prose, plus propre que celui de la poésie au commerce des idées. Vers le même temps, Thalès, Pythagore et d'autres Grecs, rapportèrent d'Egypte et de quelques régions orientales, des connoissances qu'ils transmirent à leurs disciples. Pendant qu'elles germoient en silence dans les écoles établies en Sicile, en Italie et sur les côtes de l'Asie, tout concouroit au développement des arts.

Ceux qui dépendent de l'imagination, sont spécialement destinés parmi les Grecs, à l'embellissement des fêtes et des temples; ils le sont encore à célébrer les exploits des nations, et les noms des vainqueurs aux jeux solennels de la Grèce. Dispensateurs de la gloire qu'ils partagent, ils trouvèrent dans les années qui suivirent la guerre des Perses, plus d'occasions de s'exercer qu'auparavant.

La Grèce, après avoir joui pendant quelque temps d'une prospérité qui augmenta sa puissance, fut livrée à des dissentions qui donnèrent une activité surprenante à tous les esprits. On vit à la fois se multiplier dans son sein les guerres et les victoires, les richesses et le faste, les artistes et les monumens: les fêtes devinrent plus brillantes, les spectacles plus communs; les temples se couvrirent de peintures; les environs de Delphes et d'Olympie, de statues. Au moindre succès, la piété, ou plutôt la vanité nationale, payoit un tribut à l'industrie, excitée d'ailleurs par une institution qui tournoit à l'avantage des arts. Falloit-il décorer une place, un édifice public? plusieurs artistes traitoient le même sujet: ils exposoient leurs ouvrages ou leurs plans; et la préféren-

férence étoit accordée à celui qui réunissoit en plus grand nombre les suffrages du public. Des concours plus solennels en faveur de la peinture et de la musique, furent établis à Delphes, à Corinthe, à Athènes, et en d'autres lieux. Les villes de la Grèce qui n'avoient connu que la rivalité des armes, connurent celle des talens: la plûpart prirent une nouvelle face, à l'exemple d'Athènes qui les surpassa toutes en magnificence.

Périclès, voulant occuper un peuple redoutable à ses chefs dans les loisirs de la paix, résolut de consacrer à l'embellissement de la ville une grande partie des contributions que fournissoient les alliés pour soutenir la guerre contre les Perses, et qu'on avoit tenues jusqu'alors en réserve dans la citadelle. Il représenta qu'en faisant circuler ces richesses, elles procureroient à la nation l'abondance dans le moment, et une gloire immortelle pour l'avenir. Aussitôt les manufactures, les ateliers, les places publiques se remplirent d'une infinité d'ouvriers et de manoeuvres, dont les travaux étoient dirigés par des artistes intelligens, d'après les dessins de Phidias. Ces ouvrages, qu'une grande puissance n'auroit osé entreprendre, et dont l'exécution sembloit exiger un long espace de temps, furent achevés par une petite république, dans l'espace de quelques années, sous l'administration d'un seul homme, sans qu'une si étonnante diligence a nuisit leur élégance ou à leur solidité. Ils coutèrent environ trois mille talens. (17,100,000 liv.)

Pendant qu'on y travailloit, les ennemis de Périclès lui reprochèrent de dissiper les finances de l'état. „Pensez-vouz, dit-il un jour à l'assemblée générale, que la dépense soit trop forte? „Beaucoup trop, répondit-on.„ Eh bien, reprit-il, „elle coulera toute entière sur mon compte; et „j'inscrirai mon nom sur ces monumens. — Non „non, s'écria le peuple: qu'ils soient construits

„aux dépens du trésor; et n'épargnez rien pour „les achever.„

Le goût des arts commençoit à s'introduire parmi un petit nombre de citoyens; celui des tableaux et des statues, chez les gens riches. La multitude juge de la force d'un état, par la magnificence qu'il étale. De-là cette considération pour les artistes qui se distinguoient par d'heureuses hardiesses. On en vit qui travaillèrent gratuitement pour la république, et on leur décerna des honneurs; d'autres qui s'enrichirent, soit en formant des élèves, soit en exigeant un tribut de ceux qui venoient dans leur attelier admirer les chef-d'oeuvres sortis de leurs mains. Quelques-uns, enorgueillis de l'approbation générale, trouvèrent une récompense plus flatteuse encore dans le sentiment de leur supériorité, et dans l'hommage qu'ils rendoient eux mêmes à leurs propres talens: ils ne rougissoient pas d'inscrire sur leurs tableaux: „Il sera plus aisé de le censurer que de l'imiter.„ Zeuxis parvint à une si grande opulence que sur la fin de ses jours, il faisoit présent de ses tableaux, sous prétexte que personne n'étoit en état de les payer. Parrhasius avoit une telle opinion de lui-même qu'il se donnoit une origine céleste. A l'ivresse de leur orgueil se joignoit celle de l'admiration publique.

Quoique les lettres ayent été cultivées de meilleure heure, et avec autant de succès que les arts, on peut avancer qu'à l'exception de la poésie, elles ont reçu moins d'encouragement parmi les Grecs. Ils ont montré de l'estime pour l'éloquence et pour l'histoire, parce que la première est nécessaire à la discussion de leurs intérêts; et la seconde à leur vanité: mais les autres branches de la littérature doivent leur accroissement plutôt à la vigueur du sol, qu'à la protection du gouvernement. On trouve en plusieurs villes, des écoles d'Athlèthes entretenues aux dépens du

public;

public; nulle part, des établissemens durables pour les exercices de l'esprit. Ce n'est que depuis quelque temps, que l'étude de l'arithmétique et de la géométrie fait partie de l'éducation, et que l'on commence à n'être plus effarouché des notions de la physique.

Sous Périclès les recherches philosophiques furent sévèrement proscrites par les Athéniens; et tandis que les devins étoient quelquefois entretenus avec distinction, les philosophes osoient à peine confier leurs dogmes à des disciples fidèles. Ils n'étoient pas mieux accueillis chez les autres peuples. Par-tout objets de la haine ou du mépris, ils n'échappoient aux fureurs du fanatisme qu'en tenant la vérité captive; et à celles de l'envie, que par une pauvreté volontaire ou forcée. Plus tolérés aujourd'hui, ils sont encore surveillés de si près, qu'à la moindre licence la philosophie éprouveroit les mêmes outrages qu'autrefois.

On peut conclure de ces réflexions, 1°. que les Grecs ont toujours plus honoré les talens qui servent à leurs plaisirs que ceux qui contribuent à leur instruction; 2°. que les causes physiques ont plus influé que les morales sur le progrès des lettres; les morales plus que les physiques, à celui des arts; 3°. que les Athéniens ne sont pas fondés à s'attribuer l'origine ou du moins la perfection des arts et des sciences. Ils ont créé le genre dramatique; ils ont eu de célèbres orateurs, deux ou trois historiens, un très petit nombre de peintres, de sculpteurs et d'architectes habiles; mais, dans presque tous les genres, le reste de la Grèce peut leur opposer une foule de noms illustres. Je ne sais même si le climat de l'Attique est aussi favorable aux productions de l'esprit que ceux de l'Ionie et de la Sicile.

Athènes est moins le berceau que le séjour des talens. Ses richesses la mettent en état de les em-

 plo-

ployer, et ses lumières de les apprécier: l'éclat de ses fêtes, la douceur de ses loix, le nombre et le caractère facile de ses habitans suffiroient pour fixer dans son enceinte des hommes avides de gloire, et auxquels il faut un théatre, des rivaux et des juges.

Périclès se les attachoit par la supériorité de son crédit; Aspasie, par les charmes de sa conversation; l'un et l'autre, par une estime éclairée. On ne pouvoit comparer Aspasie qu'à elle même. Les Grecs furent encore moins étonnés de sa beauté, que son éloquence, que de la profondeur et des agrémens de son esprit. Socrate, Alcibiade, les gens de lettres et les artistes les plus renommés, les Athéniens et les Athéniennes les plus aimables, s'assembloient auprès de cette femme singulière, qui parloit à tous leur langue, et qui s'attiroit les regards de tous.

Cette société fut le modèle de celles qui se sont formés depuis. L'amour des lettres, des arts et des plaisirs, qui rapproche les hommes et confond les états, fit sentir le mérite du choix dans les expressions et dans les manières. Ceux qui avoient reçu de la nature le ton de plaire, voulurent plaire en effet; et le desir ajouta de nouvelles graces au talent. Bientôt on distingua le ton de la bonne compagnie. Comme il est fondé en partie sur des convenances arbitraires, et qu'il suppose de la finesse et de la tranquillité dans l'esprit, il fut longtems à s'épurer, et ne put jamais pénétrer dans toutes les conditions. Enfin la politesse, qui ne fut d'abord que l'expression de l'estime, le devint insensiblement de la dissimulation. On eut soin de prodiguer aux autres des attentions, pour en obtenir de plus fortes, et de respecter leur amour-propre, pour n'être pas inquiété dans le sien.

Fin de l'Introduction.

VOYA-



VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS EN GRECE,

DANS LE MILIEU DU 4e. SIECLE AVANT J. C.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Scythie. Le Pont-Euxin (la mer Noire). Etat de la Grèce, depuis la prise d'Athènes, en 404 avant J. C. jusqu'au moment du Voyage. Le Bosphore de Thrace. Arrivée à Byzance (Constantinople.)

Anacharsis, Scythe de nation, fils de Toxaris, est l'auteur de cet ouvrage qu'il adresse à ses amis. Il commence par leur exposer les motifs qui l'engagèrent à voyager.

Vous savez que je descends du sage Anacharsis, si célèbre parmi les Grecs et si indignement traité chez les Scythes. L'histoire de sa vie et de sa mort m'inspira dès ma plus tendre enfance de l'estime pour la nation qui avoit honoré ses vertus, et de l'éloignement pour celle qui les avoit méconnus.

Ce dégoût fut augmenté par l'arrivée d'un esclave Grec dont je fis l'acquisition. Il étoit d'une des principales familles de Thèbes en Béotie. Timagène, c'étoit le nom de ce Thébain, m'attiroit et m'humilioit par les charmes de sa conver-

 sation

sation et par la supériorité de ses lumières. L'histoire des Grecs, leurs moeurs, leurs gouvernemens, leurs sciences, leurs arts, leurs fêtes, leurs spectacles, étoient le sujet intarrissable de nos entretiens. Je l'interrogeois, je l'écoutois avec transport: je venois d'entrer dans ma dix-huitième année, mon imagination ajoutoit les plus vives couleurs à ses riches tableaux. Je n'avois vu jusqu'alors que des tentes, des troupeaux et des déserts. Incapable desormais de supporter la vie errante que j'avois menée, et l'ignorance profonde à laquelle j'étois condamné, je résolus d'abandonner un climat, où la nature se prêtoit à peine aux besoins de l'homme, et une nation qui ne me paroissoit avoir d'autres vertus que de ne pas connoître tous les vices.

Vers la fin de la première année de la 104e. olympiade, je partis avec Timagène à qui je venois de rendre la liberté. Après avoir traversé de vastes solitudes, nous arrivâmes sur les bords du Tanaïs, près de l'endroit où il se jette dans une espèce de mer, connue sous le nom de lac ou de Palus Méotide. Là nous étant embarqués nous nous rendîmes à la ville de Panticapée capitale d'un petit empire gouverné alors par Leucon, prince magnifique et généreux, qui plus d'une fois avoit dissipé des conjurations, et remporté des victoires par son courage et son habileté.

On citoit de lui un mot dont je frisonne encore. Ses favoris, par de fausses accusations, avoient écarté plusieurs de ses amis, et s'étoient emparés de leurs biens. Il s'en apperçut enfin; et l'un d'eux ayant hasardé une nouvelle délation: „Malheureux, lui dit-il, je te ferois mourir, si des scélérats tels que toi n'étoient nécessaires aux despotes.„

Nous trouvâmes un vaisseau de Lesbos près de mettre à la voile. Cléomède, qui le commandoit, consentit à nous prendre sur son bord. En atten-

attendant le jour du départ, j'allois, je venois; je ne pouvois me rassasier de revoir la citadelle, l'arsenal, le port, les vaisseaux etc. Mes sensations étoient vives, mes recits animés; j'en parlois à tout le monde: tout ce qui me frappoit, je courois l'annoncer à Timagène, comme une découverte pour lui, ainsi que pour moi; je lui demandois si le lac Méotide n'étoit pas la plus grande des mers; si Panticapée n'étoit pas la plus belle ville de l'univers.

Dans le cours de mes voyages, et sur-tout au commencement, j'éprouvois de pareilles émotions, toutes les fois que la nature ou l'industrie m'offroient des objets nouveaux; et lorsqu'ils étoient faits pour élever une ame, mon admiration avoit besoin de se soulager par des larmes que je ne pouvois retenir, ou par des excès de joie que Timagène ne pouvoit modérer. Dans la suite ma surprise, en s'affoiblissant, a fait évanouir les plaisirs dont elle étoit la source; et j'ai vu avec peine, que nous perdons du côté des sensations, ce que nous gagnons du côté de l'expérience.

Je ne décrirai point les mouvemens dont je fus agité, lorsqu'à la sortie du Bosphore Cimmérien, la mer qu'on nomme le Pont Euxin, se développa insensiblement à mes regards. C'est un immense bassin, presque par-tout entouré de montagnes plus ou moins éloignées du rivage, et dans lequel près de 40 fleuves versent les eaux d'une partie de l'Asie et de l'Europe. Sa longueur est, dit-on de 11700 stades, (environ 419 lieues et demie;) sa plus grande largeur de 3300. (124 lieues.) Sur ses bords habitent des nations qui diffèrent entre elles d'origine, de moeurs et de langage. On y trouve par intervalles, et principalement sur les côtes méridionales, des villes Grecques, fondées par ceux de Milet, de Mégare et d'Athènes; la plûpart construites dans des lieux fertiles et propres au commerce. A l'est la Colchide, célèbre

par le voyage des Argonautes, que les fables ont embelli, et qui fit mieux connoître aux Grecs ces pays éloignés.

Pendant que nous voguions sur cette mer, Cléomède nous dit un jour, qu'il avoit lu autrefois l'histoire de l'expédition du jeune Cyrus. La Grèce s'est donc occupée de nos malheurs, dit Timagène, qui avoit été fait prisonnier dans cette expédition: ils sont moins amers pour ceux qui ont eu la fatalité d'y survivre. Et quelle est la main qui en traça le tableau? Ce fut, répondit Cléomède, l'un des généraux qui ramenèrent les Grecs dans leur patrie, Xénophon d'Athènes. Hélas! reprit Timagène, depuis environ 37 ans que le sort me sépara de lui, voici la première nouvelle que j'ai de son retour. Ah, qu'il m'eut été doux de le revoir après une si longue absence! mais je crains bien que la mort. . . .

Rassurez-vous, dit Cléomède, il vit encore. Que les dieux soient bénis, reprit Timagène! Il vit, il recevra les embrassemens d'une soldat, d'un ami dont il sauva plus d'une fois les jours. Sans doute que les Athéniens l'ont comblé d'honneurs? Ils l'ont exilé, répondit Cléomède, parce qu'il paroissoit trop attaché aux Lacédémoniens. — Mais du moins dans sa retraite il attire les regards de toute la Grèce? — Non, ils sont tous fixés sur Epaminondas de Thèbes. — Epaminondas! Son âge, le nom de son père? — Il a près de 50 ans, il est fils de Polymnis, et frère de Caphisias. C'est lui, reprit Timagène avec émotion; c'est lui-même.

Je l'ai connu dès son enfance. Ses traits sont encore présens à mes yeux: les liens du sang nous unirent de bonne heure. Je n'avois que quelques années de plus que lui: il fut élevé dans l'amour de la vertu. Jamais des progrès plus rapides dans les exercices du corps, dans ceux de l'esprit. Ses maîtres ne suffisoient pas au besoin qu'il avoit

de

de s'instruire. On prévoyoit l'ascendant qu'il auroit un jour sur les autres hommes. Excusez mon importunité. Comment a-t-il rempli de si belles espérances?

Cléomède répondit: Il a élevé sa nation; et par ses exploits, elle est devenue la première puissance de la Grèce. O Thèbes! s'écria Timagène; o ma patrie! heureux séjour de mon enfance! plus heureux Epaminondas! . . . Un saisissement involontaire l'empêcha d'achever.

Après quelques momens de silence, il demanda comment s'étoit opérée une revolution si glorieuse aux Thébains. Vous n'attendez pas de moi, dit Cléomède, le détail circonstancié de tout ce qui s'est passé depuis votre départ. Je m'attâcherai aux principaux évènemens: ils suffiront pour vous instruire de l'état actuel de la Grèce.

Vous aurez su que par la prise d'Athènes, toutes nos républiques se trouvèrent, en quelque manière, asservies aux Lacédémoniens; les unes furent forcées de solliciter leur alliance, et les autres de l'accepter. Les qualités brillantes et les exploits éclatans d'Agésilas, roi de Lacédémone les ménaçoient d'un long esclavage. Pour s'en affranchir, Thèbes, Corinthe, Argos, et d'autres peuples, formèrent une ligue puissante, et rassemblèrent leurs troupes dans les champs de Coronée en Béotie (l'an 398. a. J. C.) Elles en vinrent bientôt aux mains avec celles d'Agésilas. Xénophon qui combattit auprès de ce prince, disoit qu'il n'avoit jamais vu une bataille si meurtrière. Les Lacédémoniens eurent l'honneur de la victoire; les Thébains, celui de s'être retirés sans prendre la fuite. Ces derniers furent obligés de reconnoître l'indépendance des villes de la Béotie.

Peu d'années après (l'an 382. a. J. C.), le Spartiate Phébidas passant dans la Béotie avec un corps de troupes, les fit camper auprès de Thèbes,

bes. La ville étoit divisée en deux factions, ayant chacune un des principaux magistrats à sa tête. Léontiadès, chef du parti devoué aux Lacédémoniens, engagea Phébidas à s'emparer de la citadelle. et lui en facilita les moyens. C'étoit en pleine paix, et dans un moment où, sans crainte, sans soupçons, les Thébains célébroient la fête de Cérès.

Un cri général s'eleva dans la Grèce. Les Lacédémoniens frémissoient d'indignation; ils demandoient avec fureur si Phébidas avoit reçu des ordres pour commettre un pareil attentat. Agésilas répond qu'il est permis à un général d'outrepasser ses pouvoirs quand le bien de l'état l'exige. Léontiadès se trouvoit alors à Lacédémone: il calma les esprits en les aigrissant contre les Thébains. Il fut décidé qu'on garderoit la citadelle de Thèbes, et que Phébidas seroit condamné à une amende de 100,000 drachmes (90,000 livres).

Ainsi, dit Timagène en interrompant Cléomède, Lacédémone profita du crime, et punit le coupable. Et quelle fut alors la conduite d'Agésilas? On l'accusa, répondit Cléomode, d'avoir été l'auteur secret de l'entreprise, et du décret qui en avoit consommé l'iniquité. Vous m'aviez inspiré de l'estime pour ce prince, reprit Timagène, mais après une pareille infamie. . .

Arrêtez, lui dit Cléomède, apprenez que le vertueux Xénophon n'a cessé d'admirer, d'estimer et d'aimer Agésilas. J'ai moi-même fait plusieurs campagnes sous ce prince. Je ne vous parle pas de ses talens militaires: vous verrez ses trophées élevés dans plusieurs provinces de la Grèce et de l'Asie. Mais je puis vous protester qu'il étoit adoré des soldats dont il partageoit les travaux et les dangers; que dans son expédition d'Asie, il étonnoit les barbares par la simplicité de son extérieur, et par l'élévation de ses sentimens; que dans tous les temps il nous étonnoit par de nouveaux

veaux traits de desintéressement, de frugalité, de modération et de bonté; que sans se souvenir de sa grandeur, sans craindre que les autres l'oubliassent, il étoit d'un accès facile, d'une familiarité touchante, sans fiel, sans jalousie, toujours prêt à écouter nos plaintes: enfin le spartiate le plus rigide n'avoit pas de moeurs plus austères; l'Athénien le plus aimable n'eut jamais plus d'agrément dans l'esprit. Je n'ajoute qu'un trait à cet éloge: dans ces conquêtes brillantes qu'il fit en Asie, son premier soin fut toujours d'adoucir le sort des prisonniers, et de rendre la liberté aux esclaves.

Eh, qu'importent toutes ces qualités, répliqua Timagène, s'il les a ternies en souscrivant à l'injustice exercée contre les Thébains? Cependant, répondit Cléomède, il regardoit la justice comme la première des vertus. J'avoue qu'il la violoit quelquefois; et sans prétendre l'excuser, j'observe que ce n'étoit qu'en faveur de ses amis, jamais contre ses ennemis. Il changea de conduite à l'égard des Thébains, soit que toutes les voies lui parussent légitimes pour abattre une puissance rivale de Sparte, soit qu'il crut devoir saisir l'occasion de venger ses injures personnelles. Il s'étoit rendu maître de toutes les passions, à l'exception d'une seule qui le maîtrisoit, et qui, enrichie de la dépouille des autres, étoit devenue tyrannique, injuste, incapable de pardonner une offense: c'étoit un amour excessif de la gloire; et ce sentiment, les Thébains l'avoient blessé plus d'une fois, sur-tout lorsqu'ils déconcertèrent le projet qu'il avoit conçu de détrôner le roi de Perse.

Le décret des Lacédémoniens fut l'époque de leur décadence. La plupart de leurs alliés les abandonnèrent; et trois ou quatre ans après, les Thébains brisèrent un joug odieux. Quelques citoyens intrépides détruisirent dans une nuit,

dans

dans un inſtant les partiſans de la tyrannie; et le peuple ayant ſecondé leurs premiers efforts, les Spartiates évacuèrent la citadelle. Le jeune Pélopidas fut un des premiers auteurs de cette conjuration.

Toute voie de conciliation ſe trouvoit deſormais interdite aux deux nations. Agéſilas conduiſit deux fois en Béotie ſes ſoldats accoutumés à vaincre ſous ſes ordres. Les Thébains, après avoir d'abord laiſſé ravager leurs campagnes, eſſayèrent leurs forces dans de petits combats qui bientôt ſe multiplièrent. Pélopidas les menoit chaque jour à l'ennemi, et leur apprenoit lentement à braver ces Spartiates, dont ils redoutoient la valeur et encore plus la réputation. Lui-même inſtruit par ſes fautes et par les exemples d'Agéſilas, s'approprioit l'expérience du plus habile général de la Grèce: il recueillit dans une des campagnes ſuivantes, le fruit de ſes travaux et de ſes réflexions.

Il étoit dans la Béotie; il s'avançoit vers Thèbes (l'an 375 a. J. C.), un corps de Lacédémoniens, beaucoup plus nombreux que le ſien, retournoit par le même chemin; un cavalier Thébain, qui s'étoit avancé et qui les apperçut ſortant d'un défilé, court à Pélopidas: „Nous ſommes tombés, s'écria-t-il, entre les mains de l'ennemi: Et pourquoi ne ſeroient-ils pas tombés entre les nôtres? répondit le général.„ Juſqu'à ce moment aucune nation n'avoit oſé attaquer les Lacédémoniens avec de forces égales, encore moins avec des forces inférieures. La mêlée fut ſanglante, la victoire long-tems indéciſe. Les Lacédémoniens ayant perdu leurs deux généraux et l'élite de leurs guerriers, s'ouvrent enfin, ſans perdre leurs rangs, pour laiſſer paſſer l'ennemi: mais Pélopidas, qui veut reſter maître du champ de bataille, fond de nouveau ſur eux, et goûte enfin le plaiſir de les diſperſer dans la plaine.

Ce

Ce succès inattendu étonna Lacédémone, Athènes et toutes les républiques de la Grèce. Fatiguées des malheurs de la guerre, elles résolurent de terminer leurs différends à l'amiable; mais les Lacédémoniens, entraînés vers leur ruine par un esprit de vertige, donnèrent ordre au roi Cléombrote, qui commandoit en Phocide l'armée du Péloponèse de la conduire en Béotie. Elle étoit forte de 10000 hommes de pied, et de 1000 chevaux. Les Thébains ne pouvoient leur opposer que 6000 hommes d'Infanterie, et un petit nombre de chevaux, mais Epaminondas étoit à leur tête et avoit Pélopidas sous lui.

On citoit des augures sinistres: il répondit que le meilleur des présages étoit de défendre sa patrie. On rapportoit des oracles favorables: il les accrédita tellement, qu'on le soupçonnoit d'en être l'auteur. Ses troupes étoient aguerries et pleines de son esprit. La cavalerie de l'ennemi, ramassée presque au hasard n'avoit ni expérience ni émulation.

Les deux armées étoient dans un endroit de la Béotie, nommé Leuctres. La veille de la bataille, pendant qu'Epaminondas faisoit ses dispositions, inquiet d'un évènement qui alloit décider du sort de sa patrie, il apprit qu'un officier de distinction venoit d'expirer tranquillement dans sa tente: „Eh, bons dieux, s'écria-t- il, comment „a-t-on le temps de mourir dans une pareille circonstance!„

Le lendemain (371. a. J. C.), se donna une bataille que les talens du général Thébain rendront à jamais mémorable. Cléombrote périt dans le combat; son armée fut battue et obligée de se retirer dans son camp.

Le premier bruit de cette victoire n'excita dans Athènes qu'une jalousie indécente contre les Thébains. A Sparte il réveilla ces sentimens extraordinaires que les lois de Lycurgue impriment dans

tous

Taumelgeist
Narrengeist

tous les coeurs. Le peuple assistoit à des jeux solennels où les hommes de tout âge disputoient le prix de la lutte et des autres exercices du gymnase. A l'arrivée du courier, les magistrats prévirent que c'en étoit fait de Lacédémone; et sans interrompre le spectacle, ils firent instruire chaque famille de la perte qu'elle venoit d'essuyer, en exhortant les mères et les épouses à contenir leur douleur dans le silence. Le lendemain on vit ces familles, la joie peinte sur le visage, courir aux temples, à la place publique, remercier les dieux, et se féliciter mutuellement d'avoir donné à l'état des citoyens si courageux. Les autres n'osoient s'exposer aux regards du public, ou ne se montroient qu'avec l'appareil de la tristesse ou du deuil. La douleur de la honte et l'amour de la patrie prévalurent tellement dans la plupart d'entre elles, que les époux ne pouvoient soutenir les regards de leurs épouses, et que les mères craignoient le retour de leurs fils.

Les Thébains furent si enorgueillis de ce succès, que le philosophe Antisthène disoit: „Je „crois voir des écoliers tout fiers d'avoir battu „leur maître.„

Deux ans après, Épaminondas et Pélopidas furent nommés Béotarques ou chefs de la ligue Béotienne. Ce fut avec ce fidèle compagnon de ses travaux et de sa gloire, qu'Épaminondas entra dans le Péloponèse, portant la terreur et la désolation chez les peuples attachés aux Spartiates. Il conduisit son armée à Lacédémone, résolu d'attaquer ses habitans jusque dans leurs foyers; mais Agésilas avoit garni les éminences de la ville de ses troupes, l'hiver étoit fort avancé, les Thébains manquoient de vivres, les Athéniens et d'autres peuples faisoient des levées en faveur de Lacédémone: toutes ces raisons engagèrent Épaminondas à se retirer.

Les

Les chefs de la ligue Béotienne ne sont en exercice que pendant une année; au bout de laquelle ils doivent remettre le commandement à leurs successeurs. Epaminondas et Pélopidas l'avoient conservé quatre mois entiers au delà du terme prescrit par la loi. Ils furent accusés et traduits en justice. Le dernier se défendit sans dignité: il eut recours aux prières. Epaminondas parut devant ses juges, avec la même tranquillité qu'à la tête de son armée. „La loi me condamne, leur „dit-il; je mérite la mort; je demande seulement „qu'on grave cette inscription sur mon tombeau: „Les Thébains ont fait mourir Epaminondas, par„ce qu'à Leuctres il les força d'attaquer et de „vaincre ces Lacédémoniens qu'ils n'osoient pas „auparavant regarder en face; parce que sa victoi„re sauva sa patrie, et rendit la liberté à la „Grèce; parce que sous sa conduite, les Thébains „assiégèrent Lacédémone, qui s'estima trop heu„reuse d'échapper à sa ruine; parce qu'il rétablit „Messène, et l'entoura de fortes murailles.„ Les assistans applaudirent au discours d'Epaminondas et les juges n'osèrent pas le condamner.

L'envie qui s'accroît par ses défaites, crut avoir trouvé l'occasion de l'humilier. Dans la distribution des emplois, le vainqueur de Leuctres fut chargé de veiller à la propreté des rues, et à l'entretien des égoûts de la ville. Il releva cette commission, et montra, comme il l'avoit dit lui-même, qu'il ne faut pas juger des hommes par les places, mais des places par ceux qui les remplissent.

Pendant six années qui se sont écoulées depuis, nous avons vu plus d'une fois Epaminondas faire respecter les armes Thébaines dans le Péloponèse, et Pélopidas les faire triompher dans la Thessalie. Ce dernier a péri depuis dans un combat; mais Epaminondas se propose de porter les derniers coups à Lacédémone. Toutes les

républiques de la Grèce se partagent et forment des ligues; le printemps prochain décidera de cette grande querelle. Tel fut le récit de Cléomède.

Après plusieurs jours de navigation heureuse, nous arrivâmes au Bosphore de Thrace qui sépare l'Europe de l'Asie. De chaque coté de ce canal le terrain s'éléve en Amphithéatre, et présente les aspects les plus agréables et les plus diversifiés. On voit sur les hauteurs des monumens de la piété des peuples; sur le rivage des maisons riantes, des ports tranquilles, des villes et des bourgs enrichis par le commerce, des ruisseaux qui apportent le tribut de leurs eaux. En certaines saisons, ces tableaux sont animés par quantité de bateaux destinés à la pêche, et de vaisseaux qui vont au Pont-Euxin, ou qui en rapportent les dépouilles.

Vers le milieu du canal, on nous montra l'endroit où Darius, roi de Perse, fit passer sur un pont de bateaux 700,000 hommes qu'il conduisoit contre les Scythes. Le détroit qui n'a plus que cinq stades de large (472 toises et demie), s'y trouve resserré par un promontoire, sur lequel est un temple de Mercure. Là, deux hommes placés, l'un en Asie, l'autre en Europe, peuvent s'entendre facilement. Bientôt après, nous apperçumes la citadelle et les murs de Byzance, et nous entrâmes dans son port.

CHAPITRE II.

Byzance. Voyage de cette ville à Lesbos. Le détroit de l'Hellespont. Colonies Grecques.

Byzance est située sur un promontoire dont la forme est à peu près triangulaire et dont la citadelle occupe la pointe.

Outre

Outre un gymnase et plusieurs espèces d'édifices publics, on trouve dans cette ville toutes les commodités qu'un peuple riche et nombreux peut se procurer. Il s'assemble dans une place assez vaste pour y mettre une petite armée en bataille. Il y confirme ou rejette les décrets d'un sénat plus éclairé que lui. Cette inconséquence m'a frappé dans plusieurs villes de la Grèce; et je me suis souvent rappelé le mot d'Anacharsis à Solon: „Parmi vous, ce sont les sages qui discutent et les fous qui décident.„

Après que Cléomede eut terminé ses affaires dans cette ville, nous sortîmes du port, et nous entrâmes dans la Propontide.

Les mers que nous avions parcourues, offroient sur leurs rivages plusieurs établissemens formés par les peuples de la Grèce. J'en devois trouver d'autres dans l'Hellespont, et sans doute dans des mers plus éloignées. Quels furent les motifs de ces émigrations? De quel coté furent-elles dirigées? Les colonies ont-elles conservé des rélations avec leurs métropoles? Cléomede étendit quelques cartes sous mes yeux; et Timagène s'empressa de répondre à mes questions.

La Grèce, me dit-il, est une presqu'île bornée, à l'occident, par la mer Ionienne; à l'orient par la mer Egée. Elle comprend aujourd'hui le Péloponèse, l'Attique, la Phocide, la Béotie, la Thessalie, l'Etholie, l'Acarnanie, une partie de l'Epire, et quelques autres petites provinces. C'est là que parmi plusieurs villes florissantes, on distingue Lacédémone, Corinthe, Athènes et Thèbes.

Ce pays est d'une très médiocre étendue (environ 1900 lieues quarrées), en général stérile, et presque par-tout hérissé de montagnes. Les sauvages qui l'habitoient autrefois se réunirent par le besoin, et dans la suite des temps se répandirent en différentes contrées. Jetons un coup d'oeil rapide sur l'état actuel de nos possessions.

A l'occident nous occupons les îles voisines, telles que Zacynthe, Céphalénie, Corcyre; nous avons même quelques établissemens sur les côtes de l'Illyrie. Plus loin, nous avons formé des sociétés nombreuses et puissantes dans la partie méridionale de l'Italie, et dans presque toute la Sicile. Plus loin encore, au pays des Celtes, vous trouverez Marseille fondée par les Phocéens, mère de plusieurs colonies établies sur les côtes voisines.

En Afrique, l'opulente ville de Cyrène, capitale d'un royaume de même nom, et celle de Naucratis, située à l'une des embouchures du Nil, sont sous notre domination.

En revenant vers le Nord, vous nous trouverez en possession de presque toute l'île de Chypre, de celles de Rhodes et de Crète, de celles de la mer Egée, d'une grande partie des bords de l'Asie opposés à ces îles, de ceux de l'Hellespont, de plusieurs côtes de la Propontide et du Pont-Euxin.

Les habitans de l'Ionie et de plusieurs îles de la mer Egée sont Athéniens d'origine. Plusieurs villes ont été fondées par les Corinthiens en Sicile, et par les Lacédémoniens dans la grande Grèce.

L'excès de population dans un canton, l'ambition dans les chefs, l'amour de la liberté dans les particuliers, des maladies contagieuses et fréquentes, des oracles imposteurs, des vœux indiscrets, donnèrent lieu à plusieurs émigrations; des vues de commerce et de politique occasionnèrent les plus récentes. Les unes et les autres ont ajouté de nouveaux pays à la Grèce, et introduit dans le droit public les lois de la nature et du sentiment.

La métropole doit naturellement protéger ses colonies, qui, de leur coté, se font un devoir de voler à son secours, quand elle est attaquée.

C'est

C'est de sa main que souvent elles reçoivent leurs prêtres, leurs magistrats, leurs généraux; elles adoptent ou conservent ses lois, ses usages et le culte de ses dieux: elles envoient tous les ans dans ses temples, les prémices de leurs moissons. Ses citoyens ont chez elles la première part dans la distribution des victimes, et les places les plus distinguées, dans les jeux et dans les assemblées du peuple. Cependant les colonies sont libres dans leur dépendance, comme les enfans le sont dans les hommages qu'ils rendent à des parens dignes de leur tendresse. Mais les mêmes causes qui, parmi les particuliers, éteignent les sentimens de la nature, jettent tous les jours le trouble dans ces familles de villes.

Les lois, dont je viens de parler, n'obligent que les colonies qui se sont expatriées par ordre ou de l'aveu de leur métropole: les autres, et surtout celles qui sont éloignées, se bornent à conserver un tendre souvenir pour les lieux de leur origine. Voilà ce que Timagène eut à me dire sur l'etat des colonies Grecques.

L'Hellespont étoit le troisième détroit que je trouvois sur ma route depuis que j'avois quitté la Scythie. Sa longueur est de 400 stades (15 lieues 300 toises) Nous le parcourumes en peu de temps. Le vent étoit favorable le courant rapide: les bords de la rivière, car c'est le nom qu'on peut donner à ce bras de mer, sont entrecoupés de collines, et couverts de villes et de hameaux. Près de la ville de Sestos est la tour de Héro. C'est là, me dit-on, qu'une jeune prêtresse de Venus se précipita dans les flots. Ils venoient d'engloutir Léandre son amant, qui, pour se rendre auprès d'elle, étoit obligé de traverser le canal à la nage.

Ici, disoit-on encore, le détroit n'a plus que 7 stades de largeur. Xerxès, à la tête de la plus formidable des armées, y traversa la mer sur un dou-

double pont qu'il avoit fait construire. Il y repassa peu de temps après, dans un bateau de pêcheur. De ce coté-ci, est le tombeau d'Hécube; de l'autre, celui d'Ajax. Voici le port d'où la flotte d'Agamemnon se rendit en Asie; et voilà les côtes du royaume de Priam.

Nous étions alors à l'extrémité du détroit: j'étois tout plein d'Homère et de ses passions: je demandai avec instance que l'on me mit à terre. Je m'élançai sur le rivage. Je vis Vulcain verser des torrens de flammes sur les vagues écumantes du Scamandre soulevé contre Achille. Je m'approchai des portes de la ville et mon coeur fut déchiré des tendres adieux d'Andromaque et d'Hector. Je vis sur le mont Ida Paris adjuger le prix de la beauté à la mère des amours. J'y vis arriver Junon: la terre sourioit en sa présence; les fleurs naissoient sous ses pas: elle avoit la ceinture de Vénus. Jamais elle ne mérita mieux d'être appelée la reine des dieux.

Mais une si douce illusion ne tarda pas à se dissiper, et je ne pus reconnoître les lieux immortalisés par les poëmes d'Homère. Il ne reste aucun vestige de la ville de Troie; ses ruines mêmes ont disparu. Des atterrissemens et des tremblemens de terre ont changé toute la face de cette contrée.

Je remontai sur le vaisseau, et je tressaillis de joie en apprenant que notre voyage alloit finir. En effet le lendemain nous nous trouvâmes en face de Mytilène, une des principales villes de Lesbos, et bientôt après nous entrâmes dans le port. Cléomède trouva sur le rivage ses parens et ses amis qui le reçurent avec des transports de joie.

CHA-

CHAPITRE III.

Lesbos. Pittacus, Alcée, Sapho.

Lesbos est le séjour des plaisirs, ou plutôt de la licence la plus effrénée. Les habitans ont sur la morale des principes qui se courbent à volonté Rien peut-être ne m'a autant surpris dans le cours de mes voyages qu'une pareille dissolution, et les changemens passagers qu'elle opéra dans mon ame. J'avois reçu sans examen les impressions de l'enfance; et ma raison, formée sur la foi et sur l'exemple de celle des autres, se trouva tout à coup étrangère chez un peuple plus éclairé. Il régnoit dans ce nouveau monde une liberté d'idées et de sentimens qui m'affligea d'abord; mais insensiblement les hommes m'apprirent à rougir de ma sobriété, et les femmes de ma retenue. Mes progrès furent moins rapides dans la politesse des manières et du langage; j'étois comme un arbre qu'on transporteroit d'une forêt dans un jardin, et dont les branches ne pourroient qu'à la longue se plier au gré du jardinier.

Pendant le cours de cette éducation, je m'occupois des personnages célèbres que Lesbos a produits. Je placerai à la tête des noms les plus distingués, celui de Pittacus, que la Grèce a mis au nombre de ses sages.

Plus de deux siècles écoulés depuis sa mort, n'ont fait qu'ajouter un nouvel éclat à sa gloire.

Par sa valeur et pas sa prudence, il délivra Mytilène, sa patrie, des tyrans qui l'opprimoient, de la guerre qu'elle soutenoit contre les Athéniens, et des divisions intestines dont elle étoit déchirée. Quand le pouvoir qu'elle exerçoit sur elle même et sur toute l'île, fut déposé entre ses mains

mains, il ne l'accepta que pour rétablir la paix dans son sein, et lui donner les lois dont elle avoit besoin. Il en est une qui à mérité l'attention des philosophes; c'est celle qui inflige une double peine aux fautes commises dans l'ivresse. Elle ne paroissoit pas proportionnée au délit; mais il étoit nécessaire d'ôter le prétexte de l'ignorance aux excès où l'amour du vin précipitoit les Lesbiens. Louvrage de sa législation étant achevé, il résolut de consacrer le reste de ses jours à l'étude de la sagesse, et abdiqua sans faste le pouvoir souverain. On lui en demanda la raison. Il répondit: J'ai été effrayé de voir Périandre de Corinthe devenir le tyran de ses sujets, après en avoir été le père. Il est trop difficile d'être toujours vertueux.

La musique et la poésie ont fait de grands progrès à Lesbos: Cette île possède une école de musique qui remonteroit aux siècles les plus reculés s'il en falloit croire une certaine tradition que j'ai quelque honte de rapporter. Orphée, dit-on, dont les chants opéroient tant de prodiges, ayant été mis en pièces par les bacchantes, sa tête et sa lyre furent jetées dans l'Hébre, fleuve de Thrace, et transportées par les flots de la mer, jusqu'aux rivages de Méthymne. Pendant le trajet, la voix d'Orphée faisoit entendre des sons touchans, et soutenus par ceux de la lyre, dont le vent agitoit doucement les cordes. Les habitans de Méthymne ensevelirent cette tête dans un endroit qu'on me montra, et suspendirent la lyre au temple d'Apollon. Le Dieu pour les récompenser leur inspira le goût de la musique, et fit éclore parmi eux une foule de talens.

Lesbos a produit une succession de bons musiciens, qui se sont transmis l'honneur de surpasser les autres Grècs dans l'art de jouer la cythare. Les noms d'Arion de Méthymne et de Terpandre d'Antissa, décorent cette liste nombreuse.

Le

Le premier, qui vivoit il y a environ 300 ans, a laissé un recueil de poésies qu'il chantoit au son de sa lyre. Après avoir inventé, ou du moins perfectionné les dithyrambes, il les accompagna de danses en rond, usage qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Périandre, tyran de Corinthe l'arrêta long-temps dans cette ville. Il en partit pour se rendre en Sicile.

S'étant ensuite embarqué à Tarente sur un vaisseau Corinthien, les matelots résolurent de le jeter à la mer, pour profiter de ses dépouilles. Il s'y précipita lui-même après avoir vainement tenté de les fléchir par la beauté de sa voix. Un dauphin plus sensible le transporta, dit-on, au promontoire de Ténare.

Terpandre vivoit à peu près dans le même temps qu'Arion. Il ajouta trois cordes à la lyre, qui auparavant n'en avoit que quatre; composa pour divers instrumens des airs qui servirent de modèles; introduisit de nouveaux rhythmes dans la poésie, et mit une action, et par conséquent un intérêt, dans les hymnes qui concouroient aux combats de musique. On lui doit savoir gré d'avoir fixé par des notes le chant qui convenoit aux poésies d'Homère. Les Lacédémoniens l'appellent par excellence le Chantre de Lesbos et les autres Grecs conservent pour lui l'estime profonde dont ils honorent les talens qui contribuent à leurs plaisirs.

Environ 50 ans après Terpandre, florissoient à Mytilène Alcée et Sapho, tous deux placés au premier rang des poètes lyriques. Alcée étoit né avec un esprit inquiet et turbulent, qui lui attira toute sorte de disgraces. La poésie, l'amour et le vin l'en consolèrent. Il avoit dans ses premiers écrits exhalé sa haîne contre la tyrannie. Il chanta depuis les dieux, et sur-tout ceux qui président aux plaisirs; il chanta ses amours, ses travaux guerriers, ses voyages et les malheurs de

de l'exil. Son génie avoit besoin d'être excité par l'intempérance; et c'étoit dans une sorte d'ivresse qu'il composoit ces ouvrages qui ont fait l'admiration de la postérité. Son style, toujours assorti aux matières qu'il traite, n'a d'autres défauts que ceux de la langue qu'on parle à Lesbos. Il réunit la douceur à la force, la richesse à la précision et à la clarté; il s'élève presque à la hauteur d'Homère, lorsqu'il s'agit de décrire des combats, et d'épouvanter un tyran.

Alcée avoit conçu de l'amour pour Sapho. Il lui écrivit un jour: je voudrois m'expliquer, mais la honte me retient. Votre front n'auroit pas à rougir, lui répondit-elle, si votre coeur n'étoit pas coupable.

Sapho disoit: J'ai reçu en partage l'amour des plaisirs et de la vertu. Sans elle, rien de si dangereux que la richesse; et le bonheur consiste dans la réunion de l'une et de l'autre. Elle disoit encore: Cette personne est distinguée par sa figure; celle-ci par ses vertus. L'une paroît belle au premier coup d'oeil; l'autre ne le paroît pas moins au second.

Je rapportois un jour ces expressions, et beaucoup d'autres semblables, à un citoyen de Mytilène, et j'ajoutois: L'image de Sapho est empreinte sur vos monnoies: vous êtes remplis de vénération pour sa mémoire. Comment concilier les sentimens qu'elle a déposés dans ses écrits, et les honneurs que vous lui décernés en public, avec les moeurs infames qu'on lui attribue sourdement? il me répondit: Nous ne connoissons pas assez les détails de sa vie, pour en juger *). A parler exactement, on ne pourroit rien conclure.

*) Il faut observer, que tout ce qu'on raconte des moeurs dissolues de Sapho, ne se trouve que dans des écrivains fort postérieurs au temps où elle vivoit.

clure en sa faveur, de la justice qu'elle rend à la vertu, et de celle que nous rendons à ses talens. Quand je lis quelques uns de ses ouvrages, je n'ose pas l'absoudre; mais elle eut des ennemis; je n'ose pas la condamner.

Sapho étoit extrêmement sensible. Elle étoit donc extrêmement malheureuse, lui dis-je. Elle le fut sans doute, reprit-il. Elle aima Phaon dont elle fut abandonnée: elle fit de vains efforts pour le ramener; et desespérant d'être desormais heureuse avec lui et sans lui, elle tenta le saut de Leucade, et périt dans les flots. La mort n'a pas encore effacé la tache imprimée sur sa conduite: et peut-être, ajouta-t-il, ne sera-t-elle jamais effacée: car l'envie, qui s'attache aux noms illustres, meurt à la vérité, mais elle laisse après elle la calomnie qui ne meurt jamais.

Sapho a fait des hymnes, des odes, des élégies et quantité d'autres pièces, la plupart sur des rhythmes qu'elle avoit introduits elle-même, toutes brillantes d'heureuses expressions dont elle enrichit la langue.

Plusieurs femmes de la Grèce ont cultivé la poésie avec succès; aucune n'a pu jusqu'à présent égaler Sapho; et parmi les autres poètes, il en est très-peu qui méritent de lui être préférés. Quelle attention dans le choix des sujets et des mots! Elle a peint tout ce que la nature offre de plus riant. Elle l'a peint avec les couleurs les mieux assorties; et ces couleurs, elle sait au besoin tellement les nuancer, qu'il en résulte toujours un heureux mélange d'ombres et de lumières. Son goût brille jusques dans le mécanisme de son style. Là, par un artifice qui ne sent jamais le travail, point de heurtemens pénibles, point de chocs violens entre les élémens du langage; et l'oreille la plus délicate trouveroit à peine dans une pièce entière, quelques sons qu'elle voulût supprimer. Cette harmonie ravis-

ravissante fait que, dans la plupart de ses ouvrages, ses vers coulent avec plus de grâce et de mollesse que ceux d'Anacréon et de Simonide.

Mais avec quelle force de génie nous entraine-t-elle, lorsqu'elle décrit les charmes, les transports et l'ivresse de l'amour! Quels tableaux! quelle chaleur! Dominée, comme la Pythie, par le dieu qui l'agite, elle jette sur le papier des expressions enflammées. Ses sentimens y tombent comme une grêle de traits, comme une pluie de feu qui va tout consumer. Tous les symptômes de cette passion s'animent et se personnifient pour exciter les plus fortes émotions dans nos ames. Nous la voyons foible, tremblante, frappée comme d'un coup de tonnerre, qui la prive de l'usage de son esprit et des sens, rougir, palir, respirer à peine, et ceder tour-à-tour aux mouvemens divers et tumultueux de sa passion, ou plutôt de toutes les passions qui s'entrechoquoient dans son ame. Telle est l'éloquence du sentiment.

CHAPITRE IV.

Séjour à Thèbes. Epaminondas, Philippe de Macédoine.

Nous quittâmes Mytilène avec regrêt. Après un trajet des plus heureux nous arrivâmes à Chalcis; et de là continuant notre route, nous approchâmes bientôt de la grande ville de Thèbes. A l'aspect de la citadelle, Timagène ne pouvoit plus retenir ses sanglots. L'espérance et la crainte se peignoient tour-à-tour sur son visage. Voici ma patrie, disoit-il; voilà où je laissai un père une mère, qui m'aimoient si tendrement. Je ne puis pas me flatter de les retrouver. Mais j'avois un frère et une soeur: la mort les aura-t elle épar-

épargnés? Ces réflexions, auxquelles nous revenions sans cesse, déchiroient son ame et la mienne. Ah! combien il m'intéressoit dans ce moment! combien il me parut à plaindre le moment d'après! Nous arrivâmes à Thèbes; et les premiers éclaircissemens plongèrent le poignard dans le sein de mon ami. Les regrets de son absence avoient précipité dans le tombeau les auteurs de ses jours. Son frère avoit péri dans un combat; sa soeur avoit été mariée à Athènes: elle n'étoit plus, et n'avoit laissé qu'un fils et une fille. Sa douleur fut amère; mais les marques d'attention et de tendresse qu'il reçut des citoyens de tous les états et sur-tout d'Epaminondas, adoucirent ses peines et le dédommagèrent en quelque façon, de ses pertes.

Nous vîmes tous les jours cet illustre Thébain. Nous assistions aux entretiens qu'il avoit avec les hommes les plus éclairés, avec les officiers les plus habiles. Quoiqu'il eût enrichi son esprit de toutes les connoissances, il aimoit mieux écouter que de parler. Ses réflexions étoient toujours justes et profondes. Dans les occasions d'éclat, lorsqu'il s'agissoit de se défendre, ses réponses étoient promptes, vigoureuses et précises. La conversation l'intéressoit infiniment lorsqu'elle rouloit sur des matières de philosophie et de politique.

Je me souviens avec un plaisir mêlé d'orgueil, d'avoir vécu familièrement avec le plus grand homme peut-être que la Grèce ait produit. Et pourquoi ne pas accorder ce titre au général qui perfectionna l'art de la guerre, qui effaça la gloire des généraux les plus célèbres, et ne fut jamais vaincu que par la fortune; à l'homme d'état qui donna aux Thébains une supériorité qu'ils n'avoient jamais eue, et qu'ils perdirent à sa mort; au négociateur qui prit toujours dans les diètes l'ascendant sur les autres députés de la Grèce, et

qui

qui fut retenir dans l'alliance de Thèbes sa patrie les nations jalouses de l'accroissement de cette nouvelle puissance; à celui qui fut aussi éloquent que la plupart des orateurs d'Athènes, aussi dévoué à sa patrie que Léonidas, et plus juste peut-être qu'Aristide lui-même.

Le portrait fidèle de son esprit et de son coeur seroit le seul éloge digne de lui; mais qui pourroit développer cette philosophie sublime qui éclairoit et dirigeoit ses actions; ce génie si étincelant de lumière, si fécond en ressources; ces plans concertés avec tant de prudence, exécutés avec tant de promptitude? Comment représenter encore cette égalité d'ame, cette intégrité de moeurs, cette dignité dans le maintien et dans les manières, son attenion à respecter la vérité jusques dans les moindres choses, la douceur, sa bonté, la patience avec laquelle il supportoit les injustices du peuple, et celles de quelques uns de ses amis?

Dans une vie, où l'homme privé n'est pas moins admirable que l'homme public, il suffira de choisir au hasard quelques traits qui serviront à caractériser l'un et l'autre. J'ai déja rapporté ses principaux exploits dans le premier chapitre de cet ouvrage.

Sa maison étoit moins l'asile que le sanctuaire de la pauvreté. Elle y régnoit avec la joie pure de l'innocence, avec la paix inaltérable du bonheur. Elle y régnoit dans un dénuement si absolu, qu'on auroit de la peine à le croire. Prêt à faire une irruption dans le Péloponèse, Epaminondas fut obligé de travailler à son équipage. Il emprunta 50 drachmes (45 livres); et c'étoit à peu près dans le temps qu'il rejetoit avec indignation 50 pièces d'or qu'un prince de Thessalie avoit osé lui offrir. Quelques Thébains essayèrent vainement de partager leur fortune avec lui; mais il leur faisoit partager l'honneur de soulager les malheureux.

Nous

Nous le trouvâmes un jour avec plusieurs de ses amis qu'il avoit rassemblés. Il leur disoit: Sphondrias a une fille en âge d'être mariée. Il est trop pauvre pour lui constituer une dot. Je vous ai taxés chacun en particulier suivant vos facultés. Je suis obligé de rester quelques jours chez moi; mais à ma première sortie je vous présenterai cet honnête citoyen. Il est juste qu'il reçoive de vous ce bienfait, et qu'il en connoisse les auteurs. Tous souscrivirent à cet arrangement, et le quittèrent en le remerciant de sa confiance. Timagène inquiet de ce projet de retraite, lui en demanda le motif. Il répondit simplement: Je suis obligé de faire blanchir mon manteau. En effet il n'en avoit qu'un.

Un moment après entra Micythus. C'étoit un jeune homme qu'il aimoit beaucoup. Diomédon de Cyzique est arrivé, dit Micythus; il s'est adressé à moi pour l'introduire auprès de vous. Il a des propositions à vous faire de la part du roi de Perse, qui l'a chargé de vous remettre une somme considérable. Il m'a même forcé d'accepter cinq talens. Faites-le venir, dit Epaminondas. „Ecoutez, Diomédon, lui dit-il; si les vues d'Artaxerxès sont conformes aux intérêts de ma patrie, je n'ai pas besoin de ses présens. Si elles „ne le sont pas, tout l'or de son empire ne me „feroit pas trahir mon devoir. Vous avez jugé „de mon coeur par le vôtre; je vous le pardonne; mais sortez au plutôt de cette ville, de peur „que vous ne corrompiez les habitans. Et vous, „Micythus, si vous ne rendez à l'instant même „l'argent que vous avez reçu, je vais vous livrer au magistrat.„ Nous nous étions écartés pendant cette conversation, et Micythus nous en fit le recit le moment d'après.

Zélé disciple de Pythagore, il en imitoit la frugalité. Il s'étoit interdit l'usage du vin, et prenoit souvent un peu de miel pour toute nourriture.

La musique qu'il avoit apprise sous les plus habiles maîtres, charmoit quelquefois ses loisirs. Il excelloit dans le jeu de la flûte; et dans les repas où il étoit prié; il chantoit à son tour en s'accompagnant de la lyre.

Plus il étoit facile dans la société, plus il étoit sévère lorsqu'il falloit maintenir la décence de chaque état. Un homme de la lie du peuple, et perdu de débauche, étoit détenu en prison. Pourquoi, dit-Pélopidas à son ami, m'avez-vous refusé sa grace pour l'accorder à une courtisane? „C'est, répondit Epaminondas, qu'il ne convenoit pas à un homme tel que vous, de vous „intéresser à un homme tel que lui.„

Jamais il ne brigua ni ne refusa les charges publiques. Plus d'une fois il servit comme simple soldat, sous des généraux sans expérience, que l'intrigue lui avoit fait préférer. Plus d'une fois les troupes assiégées dans leur camp, et réduites aux plus fâcheuses extrémités, implorèrent son secours. Alors il dirigeoit les opérations, repoussoit l'ennemi et ramenoit tranquillement l'armée, sans se souvenir de l'injustice de sa patrie, ni du service qu'il venoit de lui rendre.

Il ne négligeoit aucune circonstance pour relever le courage de sa nation et la rendre redoutable aux autres peuples. Avant sa première campagne du Péloponèse, il engagea quelques Thébains à lutter contre des Lacédémoniens qui se trouvoient à Thèbes. Les premiers eurent l'avantage; et, dès ce moment, ses soldats commencèrent à ne plus craindre les Lacédémoniens. Il campoit en Arcadie; c'étoit en hiver. Les députés d'une ville voisine vinrent lui proposer d'y entrer et d'y prendre des logemens. „Non, dit „Epaminondas à ses officiers; s'ils nous voyoient „assis auprès du feu, ils nous prendroient pour „des hommes ordinaires. Nous resterons ici malgré la rigueur de la saison. Témoins de nos

„luttes et de nos exercices, ils feront frappés d'é-„tonnement.„

Daïphantus et Jollidas, deux officiers généraux qui avoient mérité son estime, disoient un jour à Timagène: Vous l'admireriez bien plus, si vous l'aviez suivi dans ses expéditions, si vous aviez étudié ses marches, ses campemens, ses dispositions avant la bataille, se valeur brillante, et sa présence d'esprit dans la mêlée; si vous l'aviez vu toujours actif, toujours tranquille, pénétrer d'un coup d'oeil les projets de l'ennemi, lui inspirer une sécurité funeste, multiplier autour de lui des pièges presque inévitables, maintenir en même temps la plus exacte discipline dans son armée, reveiller par des moyens imprévus l'ardeur de ses soldats, s'occuper sans cesse de leur conservation, et sur-tout de leur honneur.

C'est par des attentions si touchantes, qu'il s'est attiré leur amour. Excédés de fatigue, tourmentés de la faim, ils sont toujours prêts à exécuter ses ordres, à se précipiter dans le danger. Ces terreurs paniques, si fréquentes dans les autres armées, sont inconnues dans la sienne. Quand elles sont près de s'y glisser, il fait d'un mot les dissiper, ou les tourner à son avantage. Nous étions sur le point d'entrer dans le Péloponèse: l'armée ennemie vint se camper devant nous. Pendant qu'Epaminondas en examine la position, un coup de tonnerre repand l'alarme parmi ses soldats. Le devin ordonne de suspendre la marche. On demande avec effroi au général ce qu'annonce un pareil présage: Que l'ennemi a choisi un mauvais camp, s'écrie-t-il avec assurance. Le courage des troupes se ranima; et le lendemain elles forcèrent le passage.

J'omets plusieurs autres faits qui se sont passés sous mes yeux; et je n'ajoute qu'une reflexion. Epaminondas, sans ambition, sans vanité, sans intérêt, éleva en peu d'années sa nation au point

de grandeur où nous avons vu les Thébains. Il opéra ce prodige, d'abord par l'influence de ses vertus et de ses talens. En même temps qu'il dominoit sur les esprits par la supériorité de son génie et de ses lumières, il disposoit à son gré des passions des autres, parce qu'il étoit maître des siennes. Mais ce qui accéléra ses succès, ce fut la force de son caractère; son ame indépendante et altière fut indignée de bonne heure de la domination que les Lacédémoniens et les Athéniens avoient exercée sur les Grecs en général, et sur les Thébains en particulier. Il leur voua une haine qu'il auroit renfermée en lui-même: mais dès que sa patrie lui eut confié le soin de sa vengeance, il brisa les fers des nations, et devint conquerant par devoir; il forma le projet aussi hardi que nouveau d'attaquer les Lacédémoniens juques dans le centre de leur empire, et de les dépouiller de cette prééminence dont ils jouissoient depuis tant de siècles; il le suivit avec obstination, au mépris de leur puissance, de leur gloire, de leurs alliés, de leurs ennemis qui voyoient d'un oeil inquiet les progrès rapides des Thébains. Si la mort n'avoit terminé ses jours au milieu d'un triomphe qui ne laissoit plus de ressource aux Lacédémoniens, il auroit demandé raison aux Athéniens des victoires qu'ils avoient remportées sur les Grecs, et enrichi, comme il le disoit lui-même, la citadelle de Thèbes, des monumens qui décorent celle d'Athènes.

Nous avions souvent occasion de voir Polymnis, père d'Epaminondas. Les Thébains l'avoient chargé de veiller sur le jeune Philippe, frère de Perdicas, roi de Macédoine Pélopidas ayant pacifié les troubles de ce royaume, avoit reçu pour ôtages ce prince et 30 jeunes seigneurs Macédoniens. Philippe agé d'environ 18 ans, réunissoit déja le talent au desir de plaire. En le voyant, on étoit frappé de sa beauté; en l'écoutant, de son esprit, de sa mémoire, de son éloquence et des

graces qui donnoient tant de charmes à ses paroles. Sa gaieté laissoit quelquefois échapper des saillies qui n'avoient jamais rien d'offensant. Doux, affable, généreux, prompt à discerner le mérite, personne ne connut mieux que lui l'art et la nécessité de s'insinuer dans les coeurs. Le Pythagoricien Nausithoüs, son instituteur, lui avoit inspiré le goût des lettres qu'il conserva toute sa vie, et donné des leçons de sobriété qu'il oublia dans la suite. L'amour du plaisir perçoit au milieu de tant d'excellentes qualités, mais il n'en troubloit pas l'exercice; et l'on présumoit d'avance que si ce jeune prince montoit un jour sur le trône, il ne seroit gouverné ni par les affaires, ni par les plaisirs.

Philippe étoit assidu auprès d'Epaminondas: il étudioit dans le génie d'un grand homme le secret de le devenir un jour; il recueilloit avec empressement ses discours, ainsi que ses exemples, et ce fut dans cette excellente école, qu'il apprit à se modérer, à entendre la verité, à revenir de ses erreurs, à connoître les Grecs, et à les asservir.

CHAPITRE V.

Départ de Thèbes. Arrivée à Athènes. Habitans de l'Attique.

Nous primes congé d'Epaminondas avec une douleur qu'il daigna partager, et nous nous rendîmes à Athènes.

J'ai dit plus haut qu'il ne restoit à Timagène qu'un neveu et une nièce établis à Athènes. Le neveu s'appeloit Philotas, et la nièce Epicharis. Elle avoit épousé un riche Athénien nommé Apollodore. Nous trouvâmes dans sa maison tous les

agrémens et les secours que nous devions attendre de ses richesses et de son crédit.

Athènes est comme divisée en trois parties, savoir la citadelle construite sur un rocher; la ville située autour de ce rocher; les ports de Phalère, de Munychie et du Pirée.

Le circuit de la nouvelle ville est de 60 stades (2 lieues 670 toises). De la ville partent deux longues murailles, dont l'une, qui est de 45 stades, (une lieue 1752 toises et demie) aboutit au port de Phalère; et l'autre qui est de 40 stades (une lieue 1280 toises), à celui du Pirée. Elles sont presque entièrement fermées à leur extrémité par une troisieme, qui a 60 stades: et comme elles embrassent non-seulement ces deux ports, et celui de Munychie qui est au milieu, mais encore une foule de maisons, de temples et de monumens de toute espèce, on peut dire que l'enceinte totale de la ville est de près de 200 stades (7 lieues 1400 toises).

Les rues en général n'ont point d'alignement. La plupart des maisons sont petites et peu commodes. Quelques unes plus magnifiques, laissent à peine entrevoir leurs ornemens à travers une cour, ou plutôt une avenue longue et étroite. Au dehors tout respire la simplicité; et les étrangers, au premier aspect, cherchent dans Athènes, cette ville si célèbre dans l'univers; mais leur admiration s'accroît insensiblement, lorsqu'ils examinent à loisir ces temples, ces portiques, ces édifices publics que tous les arts se sont disputé la gloire d'embellir.

L'Attique est une espèce de presqu'île de forme triangulaire. On divise ses habitans en trois classes. Dans la première sont les citoyens; dans la seconde, les étrangers domiciliés; dans la troisième, les esclaves.

On distingue deux sortes d'esclaves; les uns Grecs d'origine; les autres étrangers: les premiers

en

en général sont ceux que le sort des armes a fait tomber entre les mains d'un vainqueur irrité d'une trop longue résistance; les seconds viennent de Thrace, de Carie et des pays habités par les barbares.

Les esclaves de tout âge, de tout sexe et de toute nation, sont un objet considérable de commerce dans toute la Grèce. Des négocians avides en transportent sans cesse d'un lieu dans un autre, les entassent comme de viles marchandises dans les places publiques; et lorsqu'il se présente un acquéreur, ils les obligent de danser en rond, afin qu'on puisse juger de leur forces et de leur agilité. Le prix qu'on en donne, varie suivant leurs talens. Les uns sont estimés 300 drachmes (270 livres); les autres 600 (540 livres). Mais il en est qui coutent bien davantage. Les Grecs qui tombent entre les mains des pirates, sont mis en vente dans des villes grecques, et perdent leur liberté, jusqu'à ce qu'ils soient en état de payer une forte rançon. Platon et Diogène éprouvèrent ce malheur, les amis du premier donnèrent 3000 drachmes pour le racheter (2700 livres); le second resta dans les fers et apprit aux fils de son maître à être vertueux et libres.

Dans presque toute la Grèce le nombre des esclaves surpasse infiniment celui des citoyens. Presque par-tout on s'épuise en efforts pour les tenir dans la dépendance. On en compte environ quatre cent mille dans l'Attique. Ce sont eux qui cultivent les terres, font valoir les manufactures, exploitent les mines, travaillent aux carrières, et sont chargés dans les maisons de tous les détails du service. On voit des fabricans en employer plus de 50 dont ils tirent un profit considérable. Dans telle manufacture, un esclave rend de produit net 100 drachmes par an (90 livres); dans telle autre 120 drachmes (108 livres).

Il s'en est trouvé qui ont mérité leur liberté, en combattant pour la république, et d'autres fois en donnant à leurs maîtres des preuves d'un zèle et d'un attachement qu'on cite encore pour exemples. Lorsqu'ils ne peuvent l'obtenir par leurs services, ils l'achètent par un pécule qu'il leur est permis d'acquérir, et dont ils se servent pour faire des présens à leurs maîtres, dans des occasions d'éclat; par exemple lorsqu'il naît un enfant dans la maison, ou lorsqu'il s'y fait un mariage.

Quand ils manquent essentiellement à leurs devoirs, leurs maîtres peuvent les charger de fers, les condamner à tourner la meule du moulin, leur interdire le mariage, ou les séparer de leurs femmes; mais on ne doit jamais attenter à leur vie: quand on les traite avec cruauté, on les force à déserter, ou du moins à chercher un asyle dans le temple de Thésée. Dans ce dernier cas, ils demandent à passer au service d'un maître moins rigoureux, et parviennent quelquefois à se soustraire au joug du tyran qui abusoit de leur foiblesse.

Il est défendu sous de très grandes peines, d'infliger des coups à l'esclave d'un autre, parce que la violence est un crime contre l'état, parce que les esclaves n'ayant presque rien qui les caractérise à l'extérieur *), l'outrage, sans cette loi, pourroit tomber sur le citoyen, dont la personne doit être sacrée.

Quand un esclave est affranchi, il ne passe pas dans la classe des citoyens, mais dans celle des domiciliés, qui tient à cette dernière par la liber-

*) Les esclaves étoient obligés de raser leur tête; mais ils la couvroient d'un bonnet. Leurs habillemens devoient n'aller que jusqu'aux genoux; mais bien des citoyens en portoient de semblables.

liberté, et à celle des esclaves par le peu de considération dont elle jouit.

Les domiciliés, au nombre d'environ dix mille, sont des étrangers établis avec leurs familles dans l'Attique, la plupart exerçant des métiers, ou servant dans la marine, protéges par le gouvernement, sans y participer, libres et dépendans, utliles à la républiqque qui les redoute, parce qu'elle redoute la liberté séparée de l'amour de la patrie, méprisés du peuple fier et jaloux des distinctions attachées à l'état de citoyen.

Ils doivent se choisir parmi les citoyens un patron qui reponde de leur conduite, et payer au trésor public un tribut annuel de 12 drachmes (10 livres 16 sols) pour les chefs de famille, et de 6 drachmes (5 livres 8 sols) pour leurs enfans. Ils perdent leurs biens quand ils ne remplissent pas le premier de ces engagemens, et leur liberté quand ils violent le second; mais s'ils rendent des services signalés à l'état, ils obtiennent l'exemption du tribut.

Dans les cérémonies réligieuses, des fonctions particulières les distinguent des citoyens. Les hommes doivent porter une partie des offrandes, et leurs femmes étendre des parasols sur les femmes libres; ils sont enfin exposés aux insultes du peuple et aux traits ignominieux qu'on lance contre eux sur la scène.

Les affranchis, inscrits dans la même classe, sont sujets au même tribut, à la même dépendance, au même avilissement. Ceux qui sont nés dans la servitude, ne sauroient devenir citoyens; et tout patron qui peut en justice reglée, convaincre d'ingratitude à son égard l'esclave qu'il avoit affranchi, est autorisé à le remettre sur le champ dans les fers, en lui disant: Sois esclave, puisque tu ne sais pas être libre.

On est citoyen de naissance, lorsqu'on est issu d'un père et d'une mère qui le sont eux-mêmes;

et l'enfant d'un Athénien qui épouse une étrangère, ne doit avoir d'autre état que celui de sa mère.

Les Athéniens par adoption, jouissent presque des mêmes droits que les Athéniens d'origine. Lorsque dans les commencèmens il fallut peupler l'Attique, on donna le titre de citoyens à tous ceux qui venoient s'y établir. Lorsqu'elle fut suffisamment peuplée, Solon ne l'accorda qu'à ceux qui s'y transportoient avec leur famille, ou qui, pour toujours exilés de leur pays, cherchoient ici un asyle assuré. Dans la suite on le promit à ceux qui rendroient des services à l'état; et comme rien n'est si honnorable que d'exciter la reconnoissance d'une nation éclairée, dès que ce titre fut devenu le prix du bienfait, il devint l'objet de l'ambition des souverains, qui lui donnèrent un nouveau lustre en l'obtenant, et un plus grand encore lorsqu'ils ne l'obtenoient pas. Refusé autrefois à Perdicas, roi de Macédoine qui en étoit digne; accordé depuis avec plus de facilité à Evagoras, roi de Chypre, à Denys, roi de Syracuse, et à d'autres princes, il fut extrêmement recherché tant que les Athéniens suivirent à la rigueur les lois faites pour empêcher qu'on ne le prodiguât: car il ne suffit pas qu'on soit adopté par un decret du peuple; il faut que ce decret soit confirmé par une assemblée où six mille citoyens donnent secrètement leurs suffrages; et cette double élection peut être attaquée par le moindre des Athéniens, devant un tribunal qui a le droit de réformer le jugement du peuple même.

On compte parmi les citoyens de l'Attique 20,000 hommes en état de porter les armes, et la ville d'Athènes contient, outre les esclaves, plus de 30,000 habitans.

CHA-

CHAPITRE VI.

Séance à l'Accadémie.

J'étois depuis quelques jours à Athènes; j'avois déja parcouru rapidement les singularités qu'elle renferme. Quand je fus plus tranquille, Apollodore, mon hôte, me proposa de retourner à l'Académie, qui n'est éloignée de la ville que de six stades. C'est un grand emplacement qu'un citoyen d'Athènes, nommé Académus, avoit autrefois possédé, et où l'on voit maintenant un gymnase et un jardin entouré de murs.

Nous y trouvâmes Platon au milieu de ses disciples; je me sentis pénétré du respect qu'inspire sa présence.

Quoique âgé d'environ soixante-huit ans, il conservoit encore de la fraîcheur: il avoit reçu de la nature un corps robuste. Ses longs voyages altérèrent sa santé; mais il l'avoit rétablie par un regime austère; et il ne lui restoit d'autre incommodité qu'une habitude de mélancolie: habitude qui lui fut commune avec Socrate, Empédocle et d'autres hommes illustres.

Il avoit les traits réguliers, l'air sérieux, les yeux pleins de douceur, le front ouvert et dépouillé de cheveux, la poitrine large, les épaules hautes, beaucoup de dignité dans le maintien, de gravité dans la démarche, et de modestie dans l'extérieur.

Il me reçut avec autant de politesse que de simplicité, et me fit un si bel éloge du philosophe Anacharsis, que je rougissois de porter le même nom. Il s'exprimoit avec lenteur; mais les graces de la persuasion sembloient couler de ses lèvres. Comme je le connus plus particulièrement dans la suite, son nom paroîtra souvent dans ma relation.

tion. Je vais seulement ajouter ici quelques détails que m'apprit alors Apollodore.

La mère de Platon, me dit-il, étoit de la même famille que Solon, notre législateur; et son père rapportoit son origine à Codrus, le dernier de nos rois, mort il y a environ 700 ans. Dans sa jeunesse, la peinture, la musique, les différens exercices du gymnase remplirent tous ses momens. Comme il étoit né avec une imagination forte et brillante, il fit des dithyrambes, s'exerça dans le genre épique, compara ses vers à ceux d'Homère, et les brula. Il crut que le théatre pourroit le dédommager de ce sacrifice: il composa quelques tragédies; et pendant que les acteurs se préparoient à les représenter, il connut Socrate, supprima ses pièces, et se dévoua tout entier à la philosophie.

Il sentit alors un violent besoin d'être utile aux hommes, il résolut d'augmenter ses connoissances et de les consacrer à notre instruction. Dans cette vue il se rendit à Mégare, en Italie, à Cyrène, en Egypte, par-tout où l'esprit humain avoit fait quelques progrès.

Il avoit environ 40 ans quand il fit le voyage de Sicile pour voir l'Etna. Denys, tyran de Syracuse, desira de l'entretenir. La conversation roula sur le bonheur, sur la justice, sur la véritable grandeur. Platon ayant soutenu que rien n'est si lâche et si malheureux qu'un prince injuste, Denys en colère lui dit: „Vous parlez comme un radoteur. Et vous comme un tyran, répondit Platon. Cette réponse pensa lui couter la vie. Denys ne lui permit de s'embarquer sur une galère qui retournoit en Grèce, qu'après avoir exigé du commandant qu'il le jetteroit à la mer, ou qu'il s'en déferoit comme d'un vil esclave. Il fut vendu, racheté et ramené dans sa patrie. Quelque temps après, le roi de Syracuse, incapable de remords, mais jaloux de l'estime des Grecs, lui écri-

écrivit; et l'ayant prié de l'épargner dans ses discours, il n'en reçut que cette réponse méprisante, „Je n'ai pas assez de loisir pour me souvenir de „Denys.„

A son retour Platon se fit un genre de vie dont il ne s'est plus écarté. Il a continué de s'abstenir des affaires publiques, parce que suivant lui, nous ne pouvons plus être conduits au bien, ni par la persuasion, ni par la force; mais il a recueilli les lumières éparses dans les contrées qu'il avoit parcourues; et conciliant, autant qu'il est possible, les opinions des philosophes qui l'avoient précédé, il en composa un systême qu'il développa dans ses écrits et dans ses conférences. Ses ouvrages sont en forme de dialogues. Socrate en est le principal interlocuteur; et l'on prétend qu'à la faveur de ce nom il accrédite les idées qu'il a conçues ou adoptées.

Son mérite lui a fait des ennemis; il s'en est attiré lui-même en versant dans ses écrits une ironie piquante contre plusieurs auteurs célèbres. Cependant ils ne troublent point le repos qu'entretiennent dans son coeur ses succès ou ses vertus. Il a des vertus en effet. Les unes qu'il a reçues de la nature, d'autres, qu'il a eu la force d'acquerir. Il étoit né violent; il est à présent le plus doux et le plus patient des hommes. L'amour de la gloire ou de la célébrité me paroît être sa première, ou plutôt son unique passion. Je pense qu'il éprouve cette jalousie dont il est si souvent l'objet. Difficile et reservé pour ceux qui courent la même carrière que lui, ouvert et facile pour ceux qu'il y conduit lui-même, il a toujours vécu avec les autres disciples de Socrate, dans la contrainte ou l'inimitié, avec ses propres disciples, dans la confiance et la familiarité, sans cesse attentif à leurs progrès ainsi qu'à leurs besoins, dirigeant sans foiblesse et sans rigidité leurs penchans vers des

objets

objets honnêtes, et les corrigeant par ses exemples plutôt que par ses leçons.

De leur coté, ses disciples poussent le respect jusqu'à l'hommage, et l'admiration jusqu'au fanatisme. Vous en verrez même, qui affectent de tenir les épaules hautes et arrondies pour avoir quelque ressemblance avec lui. Voilà les principaux traits de sa vie et de son caractère. Vous serez dans la suite en état de juger de sa doctrine, de son éloquence et de ses écarts.

Apollodore en finissant s'apperçut que je regardois avec surprise deux assez jolies femmes qui s'étoient glissées parmi les disciples de Platon. Il me dit que l'amour de la philosophie les avoit conduites en ces lieux.

Je lui demandai ensuite: Quel est ce jeune homme maigre et sec que je vois auprès de Platon; qui grasseye, et qui a les yeux petits et pleins de feu? C'est, me dit-il, Aristote de Stagire, fils de Nicomaque, le médecin et l'ami d'Amyntas, roi de Macédoine. Je ne connois personne qui ait autant d'esprit et d'application. Platon le distingue de ses autres disciples, et ne lui reproche que d'être trop recherché dans ses habits.

Celui que vous voyez auprès d'Aristote, continua Apollodore, est Xénocrate de Chalcédoine. C'est un esprit lent et sans aménité. Platon l'exhorte souvent à sacrifier aux Grâces. Il dit de lui et d'Aristote que l'un a besoin de frein, et l'autre d'éperon. Un jour on vint dire à Platon que Xénocrate avoit mal parlé de lui. Je ne le crois pas, répondit-il. On insista; il ne céda point: on offrit des preuves. „Non répliqua-t-il; „il est impossible que je ne sois pas aimé de quel„qu'un que j'aime si tendrement.„

Comment nommez-vous, dis-je alors, cet autre jeune homme qui me paroît d'une santé si délicate, et qui remue les épaules par intervalles? C'est Demosthène, me dit Apollodore. Il vient

de

de gagner un procès contre ses tuteurs qui vouloient le frustrer d'une partie de son bien: il a plaidé lui-même sa cause, quoiqu'il ait à peine dix-sept ans. Ses camarades, sans doute jaloux du succès, lui donnent aujourd'hui le nom de serpent, et lui prodiguent d'autres épithètes deshonorantes qu'il paroît s'attirer par la dureté qui perce dans son caractère. Il veut se consacrer au barreau; et dans ce dessein, il fréquente l'école d'Isée, plutôt que celle d'Isocrate, parce que l'éloquence du premier lui paroît plus nerveuse que celle du second. La nature lui a donné une voix foible, une respiration embarrassée, une prononciation desagréable; mais elle l'a doué d'un de ces caractères fermes qui s'irritent par les obstacles. S'il vient dans ce lieu, c'est pour y puiser à la fois des principes de philosophie, et des leçons d'éloquence.

Le même motif attire les trois élèves que vous voyez auprès de Démosthène. L'un s'appelle Eschyne; c'est ce jeune homme si brillant de santé: né dans une condition obscure, il exerça dans son enfance des fonctions assez viles; et comme sa voix est belle et sonore, on le fit ensuite monter sur le théatre, ou cependant il ne joua que des rôles subalternes. Il a des graces dans l'esprit, et cultive la poésie avec quelque succès. Le second s'appelle Hypéride, et le troisième Lycurgue.

Tous ceux qu'Apollodore venoit de nommer, se sont distingués dans la suite, les uns par leur éloquence, les autres par leur conduite, presque tous par une haine constante pour la servitude.

Quelquefois Platon lisoit ses ouvrages à ses disciples; d'autres fois il leur proposoit une question, leur donnoit le temps de la méditer, et les accoutumoit à définir avec exactitude les idées qu'ils attachoient aux mots. C'étoit communément dans les allées de l'Académie, qu'il donnoit

ses

ses leçons, car il regardoit la promenade comme plus utile à la santé, que les exercices violens du gymnase.

J'y vis arriver un homme âgé d'environ 45 ans. Il étoit sans souliers, sans tunique, avec une longue barbe, un bâton à la main, une besace sur l'épaule, et un manteau, sous lequel il tenoit un coq en vie et sans plumes. Il le jeta au milieu de l'assemblée, en disant: „Voilà l'homme de Platon." Il disparut aussitôt. Platon sourit. Ses disciples murmurèrent. Apollodore me dit: Platon avoit défini l'homme, un animal à deux pieds sans plumes; Diogène a voulu montrer que sa définition n'est pas exacte. J'avois pris cet inconnu, lui dis-je, pour un de ces mendians importuns qu'on ne trouve que parmi les nations riches et policées. Il mendie en effet quelquefois, me répondit-il; mais ce n'est pas toujours par besoin. Comme ma surprise augmentoit, il me dit: Allons nous asseoir sous ce platane; je vous raconterai son histoire en peu de mots. Nous nous assîmes en face d'une tour qui porte le nom de Timon le misanthrope.

Vers le temps où Platon ouvroit son école à l'Académie, reprit Apollodore, Antisthène, autre disciple de Socrate, établissoit la sienne sur une colline placée de l'autre coté de la ville. Ce philosophe cherchoit, dans sa jeunesse, à se parer des déhors d'une vertu sévère; et ses intentions n'échappèrent point à Socrate, qui lui dit un jour: Antisthène, j'apperçois votre vanité à travers les trous de votre manteau. Instruit par son maître que le bonheur consiste dans la vertu, il fit consister la vertu dans le mépris des richesses et de la volupté; et pour accréditer sa maxime, il parut en public, un baton à la main, une besace sur les épaules, comme un de ces infortunés qui exposent leur misère aux passans.

Dio-

Diogène parut alors dans cette ville. Il avoit été banni de Sinope sa patrie, avec son père accusé d'avoir altéré la monnoie. Après beaucoup de resistance, Antisthène lui communiqua ses principes, et Diogène ne tarda pas à les étendre. Antisthène cherchoit à corriger les passions, Diogène voulut les détruire.* Le sage, pour être heureux, devoit selon lui, se rendre indépendant de la fortune, des hommes, et de lui-même; de la fortune en bravant ses faveurs et ses caprices; des hommes en secouant les préjugés, les usages et jusqu'aux lois, quand elles n'étoient pas conformes à ses lumières; de lui-même, en travaillant à endurcir son corps contre les rigueurs des saisons, et son ame contre l'attrait des plaisirs. Il dit quelquefois: „Je suis pauvre, errant, sans pa„trie, sans asyle, obligé de vivre au jour la „journée; mais j'oppose le courage à la fortune, „la nature aux lois, la raison aux passions.„

De ces principes, dont les différentes conséquences peuvent conduire à la plus haute perfection, ou aux plus grands desordres, resulte le mépris des richesses, des honneurs, de la gloire, de la distinction des états, des bienséances de la société, des arts, des sciences, de tous les agrémens de la vie. L'homme dont Diogène s'est formé le modèle, et qu'il cherche quelquefois une lanterne à la main, cet homme étranger à tout ce qui l'environne, inaccessible à tout ce qui flatte les sens, qui se dit citoyen de l'univers, et qui ne le sauroit être de sa patrie; cet homme seroit aussi malheureux qu'inutile dans les sociétés policées, et n'a pas seulement existé avant leur naissance. Diogène a cru en appercevoir une foible esquisse parmi les Spartiates. „Je n'ai vû, dit-il, „des hommes nulle part; mais j'ai vu des enfans „à Lacédémone.„

Pour retracer en lui-même l'homme dont il a conçu l'idée, il s'est soumis aux plus rudes épreuves,

ves, et s'est affranchi des plus légères contraintes. Vous le verrez lutter contre la faim, l'appaiser avec les alimens les plus grossiers, la contrarier dans les repas où règne l'abondance, tendre quelquefois la main aux passans, pendant la nuit s'enfermer dans un tonneau, s'exposer aux injures de l'air sous le portique d'un temple, se rouler en été sur le sable brulant, marcher en hiver pieds nus dans la neige, satisfaire à tous ses besoins en public et dans les lieux fréquentés par la lie du peuple, affronter et supporter avec courage le ridicule, l'insulte et l'injustice, choquer les usages établis jusques dans les choses les plus indifférentes, et donner tous les jours de scènes, qui, en excitant le mépris des gens sensés, ne dévoilent que trop à leurs yeux les motifs secrets qui l'animent. Je le vis un jour pendant une forte gelée, embrasser à demi nu une statue de bronze. Un Lacédémonien lui demanda s'il souffroit. Non, dit le philosophe. Quel mérite avez-vous donc répliqua le Lacédémonien?

Diogène a de la profondeur dans l'esprit, de la fermeté dans l'ame, de la gaité dans le caractère. Il expose ses principes avec tant de clarté, et les développe avec tant de force, qu'on a vu des étrangers l'écouter, et sur le champ abandonner tout pour le suivre. Comme il se croit appelé à reformer les hommes, il n'a pour eux aucune espèce de ménagement. Son système le porte à déclamer contre les vices et les abus; son caractère à poursuivre sans pitié ceux qui les perpétuent. Il lance à tous momens sur eux les traits de la satire, et ceux de l'ironie mille fois plus redoutables. La liberté qui règne dans ses discours, le rend agréable au peuple. On l'admet dans la bonne compagnie, dont il modère l'ennui par des réparties promptes, quelquefois heureuses, et toujours fréquentes, parce qu'il ne se refuse rien. Les jeunes gens le recherchent pour faire aussaut

de

de plaisanteries avec lui, et se vangent de sa supériorité par des outrages qu'il supporte avec une tranquillité qui les humilie. Je l'ai vu souvent leur reprocher des expressions et des actions qui faisoient rougir la pudeur; et je ne crois pas que lui-même se soit livré aux excès dont ses ennemis l'accusent. Son indécence est dans les manieres plutôt que dans les moeurs. De grands talens, de grandes vertus, de grands efforts n'en feront qu'un homme singulier; et je souscrirai toujours au jugement de Platon, qui a dit de lui: „C'est Socrate en délire.„

Dans ce moment nous vîmes passer un homme qui se promenoit lentement auprès de nous. Il paroissoit âgé d'environ 40 ans. Il avoit l'air triste et soucieux, la main dans son manteau. Quoique son extérieur fût très simple, Apollodore s'empressa de l'aborder avec un respect mêlé d'admiration et de sentiment; et revenant s'asseoir auprès de moi, c'est Phocion, me dit-il, et ce nom doit à jamais reveiller dans votre esprit l'idée de la probité même. Sa naissance est obscure; mais son ame est infiniment élevée. Il fréquenta de bonne heure l'Académie, il y puisa les principes sublimes qui depuis ont dirigé sa conduite, principes gravés dans son coeur, et aussi invariables que la justice et la vérité dont ils émanent.

Au sortir de l'Académie, il servit sous Chabrias dont il modéroit l'impétuosité, et qui lui dut en grande partie la victoire de Naxos. D'autres occasions ont manifesté ses talens pour la guerre. Pendant la paix il cultive un petit champ, qui suffiroit à peine aux besoins de l'homme le plus modéré dans ses desirs, et qui procure à Phocion un superflu, dont il soulage les besoins des autres. Il y vit avec une épouse digne de son amour, parce qu'elle l'est de son estime; il y vit, content de son sort, n'attachant à sa pau-

vreté ni honte, ni vanité; ne briguant point les emplois, les acceptant pour en remplir les devoirs. Vous ne le verrez jamais ni rire ni pleurer, quoiqu'il soit heureux et sensible; c'est que son ame est plus forte que la joie et la douleur. Ne soyez point effrayé du nuage sombre dont ses yeux paroissent obscurcis. Phocion est facile, humain, indulgent pour nos foiblesses. Il n'est amer et sévère que pour ceux qui corrompent les moeurs par leurs exemples, ou qui perdent l'état par leurs conseils.

Après Phocion venoient deux Athéniens, dont l'un se faisoit remarquer par une taille majestueuse et une figure imposante. Apollodore me dit: Il est fils d'un cordonnier, et gendre de Cotys roi de Thrace. Il s'appelle Iphicrate. L'autre est fils de Conon, qui fut un des plus grands hommes de ce siècle, et s'appelle Timothée.

Tous deux, placés à la tête de nos armées, ont maintenu pendant une longue suite d'années la gloire de la république; tous deux ont su joindre les lumières aux talens, les réflexions à l'expérience, la ruse au courage. Iphicrate se distingua surtout par l'exacte discipline qu'il introduisit parmi nos troupes, par la prudence qui dirigeoit ses entreprises, par une défiance scrupuleuse qui le tenoit toujours en garde contre l'ennemi. Il dut beaucoup à sa réputation; aussi disoit-il, en marchant contre les barbares: „Je n'ai qu'une crainte, c'est qu'ils n'ayent pas entendu parler d'Iphicrate.„

Timothée est plus actif, plus patient, moins habile peut-être à former des projets; mais plus constant et plus ferme quand il s'agit de l'exécution. Ses ennemis, pour ne pas reconnoître son mérite, l'accusèrent d'être heureux. Ils le firent représenter endormi sous une tente, la fortune planant au dessus de sa tête, et rassemblant auprès de lui des villes prises dans un filet. Timothée vit

vit le tableau, et dit plaisamment: „Que ne ferois-je donc pas, si j'étois éveillé?„

Iphicrate a fait des changemens utiles dans les armes de l'infanterie: Timothée a souvent enrichi le trésor épuisé, des dépouilles enlevées à l'ennemi; il est vrai qu'en même temps il s'est enrichi lui-même. Le premier a rétabli des souverains sur leurs trônes; le second a forcé les Lacédémoniens à nous céder l'empire de la mer. Ils ont tous deux le talent de la parole. L'éloquence d'Iphicrate est pompeuse et vaine; celle de Timothée plus simple et plus persuasive. Nous leur avons élevé des statues, et nous les bannirons peut-être un jour.

CHAPITRE VII.

Isocrate. Gymnases. Palestres. Funérailles des Athéniens.

Un autre jour, au moment qu'Apollodore entroit chez moi pour me proposer une promenade au Lycée, je courus à lui en m'écriant: Le connoissez-vous? — Qui? — Isocrate. Je viens de lire un de ses discours; j'en suis transporté. Vit-il encore? où est-il? que fait-il? — Il est ici, répondit Apollodore. Il professe l'éloquence, et quoique plus âgé que Platon, il est sain de corps et d'esprit autant qu'on peut l'être. Il s'est acquis de grands biens par ses talens. Un discours qu'il adressa à Nicoclès, roi de Chypre, lui attira de sa part une gratification de 20 talens (108000 livres). Dans sa jeunesse, il savoit allier les maximes de la philosophie avec les raffinemens de la volupté.

La nature ne lui ayant donné qu'une voix foible et une excessive timidité, il est arrivé, que

très capable de discerner les vrais intérêts de l'Etat, incapable de les défendre dans l'assemblée générale, il a toujours été violemment tourmenté de l'ambition et de l'impossibilité d'être utile, ou si vous voulez d'obtenir du crédit. L'aspect de la tribune qu'il s'est sagement interdite, l'afflige si fort, qu'il n'assiste plus à cette assemblée.

Il se croit entouré d'ennemis et d'envieux, parce que des auteurs qu'il méprise, jugent de ses écrits moins favorablement que lui. Sa destinée est, de courir sans cesse après la gloire, et de ne jamais trouver le repos.

Malheureusement pour lui, ses ouvrages, remplis d'ailleurs de grandes beautés, fournissent des armes puissantes à la critique; son style est pur et coulant, plein de douceur et d'harmonie, quelquefois pompeux et magnifique, mais quelquefois aussi traînant, diffus et surchargé d'ornemens qui le déparent.

Son éloquence n'est pas propre aux discussions de la tribune et du barreau; elle s'attache plus à flatter l'oreille qu'à émouvoir le coeur. On est souvent fâché de voir un auteur estimable s'abaisser à n'être qu'un écrivain sonore, reduire son art au seul mérite de l'élégance, asservir péniblement ses pensées aux mots, éviter le concours des voyelles avec une affectation puérile; n'avoir d'autre objet que d'arrondir des périodes; et d'autre ressource pour en symétriser les membres, que de les remplir d'expressions oiseuses et de figures déplacées. Comme il ne diversifie pas assez les formes de son élocution, il finit par refroidir et dégoûter le lecteur. C'est un peintre qui donne à toutes ses figures les mêmes traits, les mêmes vêtemens et les mêmes attitudes.

La plupart de ses harangues roulent sur les articles les plus importans de la morale et de la politique. Il ne persuade ni n'entraine, parce qu'il n'écrit point avec chaleur, et qu'il paroît

plus

plus occupé de son art, que des vérités qu'il annonce. De là vient peut-être que les souverains dont il s'est, en quelque façon, constitué le législateur, ont répondu à ses avis par des récompenses. Il a composé sur les devoirs des rois, un petit ouvrage qu'il fait circuler de cour en cour. Denys, tyran de Syracuse, le reçut. Il admira l'auteur, et lui pardonna facilement des leçons qui ne portoient pas le remord dans son âme.

Isocrate a vieilli faisant, polissant, repolissant, refaisant un très-petit nombre d'ouvrages. Son panégyrique d'Athènes lui couta, dit-on, dix années de travail. Pendant tout le temps que dura cette laborieuse construction, il ne s'apperçut pas qu'il élevoit son édifice sur des fondemens qui devoient en entraîner la ruine. Il pose pour principe, que le propre de l'éloquence est d'agrandir les petites choses, et d'apetisser les grandes; et il tâche de montrer ensuite que les Athéniens ont rendu plus de services à la Grèce, que les Lacédémoniens.

Malgré ces défauts auxquels ses ennemis en ajoutent encore beaucoup d'autres, ses écrits présentent tant de tours heureux et de saines maximes, qu'ils serviront de modèles à ceux qui auront le talent de les étudier.

Après qu'Apollodore eut achevé de parler nous nous rendîmes ensemble au Lycée.

Les Athéniens ont trois gymnases destinés à l'institution de la jeunesse; celui du Lycée, celui du Cynosarge, situé sur une colline de ce nom, et celui de l'Académie. Ce sont de vastes édifices entourés de jardins et d'un bois sacré.

Les exercices qu'on y pratique sont ordonnés par les lois, soumis à des règles, animés par les éloges des maîtres et plus encore par l'émulation qui subsiste entre les disciples. Les jeunes élèves s'y exercent à la lutte, au saut, à la paume, à la cour-

courſe. Toute la Grèce regarde ces combats comme la partie la plus eſſentielle de l'éducation, parce qu'ils rendent un homme agile, robuſte, capable de ſupporter les travaux de la guerre, et les loiſirs de la paix. Conſidérés par rapport à la ſanté, les médecins les ordonnent avec ſuccès. Rélativement à l'art militaire, on ne peut en donner une plus haute idée, qu'en citant l'exemple des Lacédémoniens. Ils leur durent autrefois les victoires qui les firent redouter des autres peuples; et dans ces derniers temps il a fallu, pour les vaincre, les égaler dans la gymnaſtique.

Mais ſi les avantages de cet art ſont extrêmes, les abus ne le ſont pas moins. La médecine et la philoſophie condamnent de concert ces exercices lorſqu'ils épuiſent le corps, ou qu'ils donnent à l'ame plus de férocité que de courage.

On a ſucceſſivement augmenté et décoré le gymnaſe du Lycée. Ses murs ſont enrichis de peintures. Apollon eſt la divinité tutélaire du lieu; on voit à l'entrée ſa ſtatue. Les jardins, ornés de belles allées, furent renouvelés dans les dernières années de mon ſéjour en Grèce. Des ſieges placés ſous les arbres invitent à s'y repoſer.

Après avoir aſſiſté aux exercices des jeunes gens, et paſſé quelques momens dans des ſalles, où l'on agitoit des queſtions tour-à-tour importantes et frivoles, nous prîmes le chemin qui mène du Lycée à l'académie. Apollodore me conduiſit par la rue de Hermès, et me fit entrer dans la Paleſtre de Tauréas.

Comme Athènes poſſède différens gymnaſes, elle renferme auſſi pluſieurs Paleſtres. On exerce les enfans dans les premieres de ces écoles, les Athlètes de profeſſion dans les ſecondes.

La lutte, le ſaut, la paume, tous les exercices du Lycée, ſe retracèrent à nos yeux ſous des for-

formes plus variées, avec plus de force et d'adresse de la part des acteurs.

Parmi les différens groupes qu'ils composoient, on distinguoit des hommes de la plus grande beauté et dignes de servir de modèles aux artistes; les uns avec des traits vigoureux et fortement prononcés, comme on représente Hercule; d'autres d'une taille plus suelte et plus élégante, comme on peint Achille. Les premiers, se destinant aux combats de la lutte et du pugilat, n'avoient d'autre objet que d'augmenter leurs forces; les seconds, dressés pour des exercices moins violens, tels que la course, le saut, &c., que de se rendre legers.

Leur regime s'assortit à leur destination. Il en est qui mènent une vie très frugale; mais ceux qui se soumettent à de laborieuses épreuves, ont besoin, pour se reparer, d'une grande quantité d'alimens substantiels, comme la chair rotie de boeuf et de porc. S'ils n'en exigent que deux mines par jour, avec du pain à proportion, ils donnent une haute idée de leur sobriété. Mais on en cite plusieurs qui en faisoient une consommation effrayante. On dit, par exemple, que Théagène de Thasos mangea dans un jour un boeuf tout entier. On attribue le même exploit à Milon de Crotone, dont l'ordinaire étoit de 20 mines de viande, d'autant de mines de pain (environ 18 livres), et de trois conges de vin (environ 15 pintes *)). On ajoute enfin qu'Asydamas de Milet, se trouvant à la table du satrape Ariobarzane, dévora tout seul le souper qu'on avoit préparé pour neuf convives. Ces faits, exagérés sans doute, prouvent du moins l'idée qu'on se forme de la voracité de cette classe d'Athlètes. Quand ils peuvent la satisfaire sans danger, ils acquièrent une vigueur extrême: leur taille de-

*) La pinte pèse deux livres d'eau ordinaire.

vient quelquefois gigantesque; et leurs adversaires, frappés de terreur, ou s'éloignent de la lice, ou succombent sous le poids de ces masses énormes.

L'excès de nourriture les fatigue tellement, qu'ils sont obligés de passer une partie de leur vie dans un sommeil profond. Bientôt un embonpoint excessif défigure tous leurs traits; il leur survient des maladies qui les rendent aussi malheureux, qu'ils ont toujours été inutile à leur patrie: car il ne faut pas le dissimuler, la lutte, le pugilat et tous ces combats livrés avec tant de fureur dans les solennités publiques, ne sont plus que des spectacles d'ostentation depuis que la tactique s'est perfectionnée; et dans un âge plus avancé, les lutteurs de profession sont de mauvais soldats, parce qu'ils sont hors d'état de supporter la faim, la soif, les veilles, le moindre besoin et le plus petit dérangement.

En sortant de la Palestre, nous apprîmes que Télaïre, femme de Pyrrhus, parent et ami d'Apollodore, venoit d'être attaquée d'un accident qui menaçoit sa vie. On avoit vu à sa porte les branches de laurier et d'acanthe que, suivant l'usage, on suspend à la maison d'un malade. Nous y courûmes aussitôt. Les parens, empressés autour du lit, adressoient des prières à Mercure, conducteur des ames; et le malheureux Pyrrhus recevoit les derniers adieux de sa tendre épouse. On parvint à l'arracher de ces lieux. Nous voulûmes lui rappeler les leçons qu'il avoit reçues à l'Académie; leçons si belles quand on est heureux, si importunes quand on est dans le malheur. „O „philosophie! s'écria-t-il, hier tu m'ordonnois „d'aimer ma femme; aujourd'hui tu me défends „de la pleurer!„ Mais enfin, lui disoit-on, vos larmes ne la rendront pas à la vie. „Eh! c'est ce qui les redouble encore!„

Quand

Quand elle eut rendu les derniers soupirs, toute la maison retentit de cris et de sanglots. Le corps fut lavé, parfumé d'essences, et revêtu d'une robe précieuse. On mit sur sa tête, couverte d'un voile, une couronne de fleurs; dans ses mains un gateau de farine et de miel pour appaiser Cerbère; et dans sa bouche une pièce d'argent d'une ou deux oboles, qu'il faut payer à Caron: en cet état elle fut exposée pendant tout un jour dans le vestibule.

Le convoi fut indiqué. Il falloit s'y rendre avant le lever du soleil. Les parens et les amis furent invités. Nous trouvâmes auprès du corps des femmes qui poussoient de longs gémissemens; quelques-unes coupoient des boucles de leurs cheveux, et les déposoient à coté de Télaïre, comme un gage de leur tendresse et de leur douleur. On la plaça sur un chariot, dans un cercueil de cyprès. Les hommes marchoient avant, les femmes après; quelques-uns la tête rasée, tous baissant les yeux, vêtus de noir, précédés d'un coeur de musiciens qui faisoient entendre des chants lugubres. Nous nous rendîmes à une maison qu'avoit Pyrrhus auprès de Phalère. C'est là qu'étoient les tombeaux de ses pères.

L'usage d'inhumer les corps fut autrefois commun parmi les nations; celui de les bruler prévalut dans la suite chez les Grecs; aujourd'hui il paroît indifférent de rendre à la terre, ou de livrer aux flammes les restes de nous-mêmes. Quand le corps de Télaïre eut été consumé, les plus proches parens en recueillirent les cendres; et l'urne qui les renfermoit, fut ensevelie dans la terre.

Pendant la cérémonie on fit des libations de vin, on jeta dans le feu quelques-unes des robes de Télaïre; on l'appeloit à haute voix; et cet adieu éternel redoubloit les larmes qui n'avoient cessé de couler de tous les yeux.

De-là nous fûmes appelés au repas funèbre, où la conversation ne roula que sur les vertus de Télaïre. Le 9e. et le 30e. jour, ses parens, habillés de blanc, et couronnés de fleurs, se réunirent encore pour rendre de nouveaux honneurs à ses mânes; et il fut réglé que, rassemblés tous les ans le jour de sa naissance, ils s'occuperoient de sa perte comme si elle étoit encore récente.

Les législateurs imprimèrent un caractère de sainteté à la sépulture; ils favorisèrent cette ancienne opinion, que l'ame dépouillée du corps qui lui sert d'enveloppe, est arrêtée sur les rivages du Styx, tourmentée du desir de se rendre à sa destination, apparoissant en songe à ceux qui doivent s'intéresser à son sort, jusqu'à ce qu'ils ayent soustrait ses dépouilles mortelles aux regards du soleil, et aux injures de l'air. De-là cet empressement à lui procurer le repos qu'elle desire; l'injonction faite au voyageur, de couvrir de terre un cadavre qu'il trouve sur son chemin; cette vénération profonde pour les tombeaux, et les loix sévères contre ceux qui les violent. De là encore l'usage pratiqué à l'égard de ceux que les flots ont engloutis, ou qui meurent en pays étranger, sans qu'on ait pu retrouver leurs corps. Leurs compagnons, avant de partir, les appellent trois fois à haute voix; et à la faveur des sacrifices et des libations, il se flattent de ramener leurs mânes, auxquels on élève quelquefois des cénothaphes, espèces de monumens funèbres, presque aussi respectés que les tombeaux.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Xénophon. Bataille de Mantinée. Mort d'Epaminondas.

En arrivant dans la Grèce, nous apprîmes que les Eléens s'étant emparés d'un petit endroit du Péloponèse, nommé Scillonte, où Xénophon faisoit sa résidence, il étoit venu avec ses fils s'établir à Corinthe. Timagène étoit impatient de le voir. Nous partîmes, et nous le trouvâmes en arrivant dans un temple, où il offroit un sacrifice. La cérémonie étoit à peine achevée, que Timagène se jette à son cou; et ne pouvant s'en arracher, l'appelle d'une voix entrecoupée, son général, son sauveur, son ami. Xénophon le regardoit avec étonnement, et cherchoit à démêler des traits qui ne lui étoient pas inconnus, qui ne lui étoient plus familiers. Il s'écrie à la fin: C'est Timagène, sans doute? Eh, quel autre que lui pourroit conserver des sentimens si vifs après une si longue absence? Vous me faites éprouver dans ce moment, combien il est doux de voir renaître des amis dont on s'est cru séparé pour toujours. De tendres embrassemens suivirent de près cette reconnoissance; et pendant tout le temps que nous passâmes à Corinthe, des éclaircissemens mutuels firent le sujet de leurs fréquens entretiens.

Né dans un bourg de l'Attique, élevé dans l'école de Socrate, Xénophon porta d'abord les armes pour sa patrie; ensuite il entra comme volontaire dans l'armée qu'assembloit le jeune Cyrus, pour détrôner son frère Artaxerxès, roi de Perse. Après la mort de Cyrus, il fut chargé conjointement avec quatre autres officiers, du commandement des troupes grecques; et c'est alors qu'ils firent cette belle retraite, aussi admirée dans son genre

genre que l'est dans le sien la rélation qu'il nous en a donnée. A son retour il passa au service d'Agésilas, roi de Lacédémone, dont il partagea la gloire et mérita l'amitié. Quelque temps après, les Athéniens le condamnèrent à l'exil, jaloux sans doute de la préférence qu'il accordoit aux Lacédémoniens. Mais ces derniers pour le dédommager, lui donnèrent une habitation à Scillonte.

Nous quittâmes ce grand homme avec beaucoup de regret. Ses deux fils vinrent avec nous. Ils devoient servir dans le corps de troupes que les Athéniens envoyoient aux Lacédémoniens.

La Grèce touchoit alors au moment d'une revolution. Epaminondas étoit à la tête d'une armée; sa victoire ou sa défaite alloit enfin décider, si c'étoit aux Thébains ou aux Lacédémoniens de donner les loix aux autres peuples.

Il part; il tâche en vain de surprendre Lacédémone; Isadas le repousse. Il falloit une victoire pour faire oublier le mauvais succès de son entreprise. Il marche en Arcadie, où s'étoient réunies les principales forces de la Grèce. Les deux armées furent bientôt en présence. On en vint aux mains (362 avant J. C.); les Lacédémoniens furent battus: mais Epaminondas après avoir long-temps écarté la mort, et fait mordre la poussière à une foule de guerriers, tomba percé d'un javelot dont le fer lui resta dans la poitrine.

Il respiroit encore. Ses amis, ses officiers, après l'avoir emporté dans sa tente, fondoient en larmes autour de son lit. Le camp retentissoit des cris de la douleur et du desespoir. Les médecins avoient déclaré qu'il expireroit dès qu'on ôteroit le fer de la plaie. Il parut inquiet sur le sort de la bataille; on lui dit que les Thébains l'avoient gagnée. „Voilà qui est bien, répondit-il; j'ai

assez

assez vécu.„ Il demanda ensuite Daïphantus et Jollidas, deux généraux qu'il jugeoit dignes de le remplacer. On lui dit qu'ils étoient morts. „Persuadez donc aux Thébains, reprit-il, de faire la „paix.„ Alors il ordonna d'arracher le fer; et l'un de ses amis s'étant écrié dans l'égarement de sa douleur: „Vous mourez, Epaminondas, si du „moins vous laissiez des enfans!„ „Je laisse, ré„pondit-il en expirant, deux filles immortelles: la „victoire de Leuctres et celle de Mantinée.„

Sa mort avoit été précédée par celle de Timagène, de cet ami si tendre qui m'avoit amené dans la Grèce. Huit jours avant la bataille, il disparut tout-à-coup. Une lettre laissée sur la table d'Epicharis sa nièce, nous apprit qu'il alloit joindre Epaminondas, avec qui il avoit pris des engagemens pendant son séjour à Thèbes. Il devoit bientôt se réunir à nous pour ne plus nous quitter. Si les dieux, ajoutoit-il, en ordonnent autrement, souvenez-vous de tout ce qu'Anacharsis a fait pour moi, de tout ce que vous m'avez promis de faire pour lui.

Mon coeur se déchiroit à la lecture de cette lettre. Apollodore ne me permit pas de suivre mon ami, d'être témoin de ses exploits, de mourir avec lui. Son image est toujours présente à mes yeux. Il y a trente ans; il n'y a qu'un moment que je l'ai perdu. J'ai deux fois entrepris de tracer son éloge; deux fois mes larmes l'ont effacé.

La bataille de Mantinée augmenta dans la suite les troubles de la Grèce; mais dans le premier moment, elle termina la guerre. Les Athéniens qui avoient envoyé du secours aux Lacédémoniens, eurent soin, avant leur départ, de retirer les corps de ceux qu'ils avoient perdus. On les fit consumer sur le bûcher; les ossemens furent transportés à Athènes, et l'on fixa le jour où se

feroit

feroit la cérémonie des funérailles, à laquelle préside un des principaux magistrats.

On commença par exposer sous une grande tente les cercueils de cyprès, où les ossemens étoient renfermés. Ceux qui avoient des pertes à pleurer, hommes et femmes, y venoient par intervalles faire des libations, et s'acquiter des devoirs imposés par la tendresse et par la religion. Trois jours après, les cercueils placés sur autant de chars qu'il y a de tribus, traversèrent lentement la ville, et parvinrent au Céramique extérieur, où l'on donna des jeux funèbres; on déposa les morts dans le sein de la terre, après que leurs parens et leurs amis les eurent, pour la dernière fois, arrosés de leurs larmes; un orateur choisi par la république, s'étant levé, prononça l'oraison funèbre de ces braves guerriers. Chaque tribu distingua les tombeaux de ses soldats par des pierres sépulcrales, sur lesquelles on avoit eu soin d'inscrire leurs noms et ceux de leurs pères, le lieu de leur naissance et celui de leur mort.

CHAPITRE IX.

Du gouvernement actuel d'Athènes.

Je passerai quelquefois d'un sujet à un autre sans en avertir. Je dois justifier ma marche. Athènes étoit le lieu de ma résidence ordinaire; j'en partois souvent avec Philotas mon ami, et nous y revenions après avoir parcouru des pays éloignés ou voisins. A mon retour je reprenois mes recherches. Je m'occupois, par préférence, de quelque objet particulier. Ainsi l'ordre de cet ouvrage n'est en général que celui d'un journal dont j'ai déja parlé, et dans lequel j'ajoutois au récit de mes voyages, et à celui des évenemens remar-

remarquables, les éclaircissemens que je prenois sur certaines matieres.

J'ai donné, dans mon introduction, une légère idée du gouvernement des Athéniens; j'entre ici dans de plus grands détails.

Les villes et les bourgs de l'Attique sont divisés en 174 départemens ou districts, qui, par leurs différentes réunions, forment dix tribus. Tous les ans, vers les derniers jours de l'année, les tribus s'assemblent séparément pour former un sénat composé de 500 députés, qui doivent être agés au moins de 30 ans. Chacune d'entre elles en présente 50, et leur en donne pour adjoints 50 autres, destinés à remplir les places que la mort ou l'irrégularité de conduite laisseront vacantes. Les uns et les autres sont tirés au sort. Les nouveaux sénateurs doivent subir un examen rigoureux; car il faut des moeurs irréprochables à des hommes destinés à gouverner les autres.

Le sénat formé par les représentans des dix tribus, est naturellement divisé en dix classes, dont chacune à son tour a la prééminence sur les autres. Cette prééminence se décide par le sort, et le temps en est borné à l'espace de 36 jours pour les quatre premières classes, de 35 pour les autres.

Celle qui est à la tête des autres, s'appelle la classe des Prytanes. Elle est entretenue aux dépens du public, dans un lieu nommé le Prytanée. Mais comme elle est encore trop nombreuse pour exercer en commun les fonctions dont elle est chargée, on la subdivise en cinq Décuries, composée chacune de dix Proèdres ou présidens. Les sept premiers d'entre eux occupent pendant sept jours, la première place chacun à son tour; les autres en sont formellement exclus.

Celui qui la remplit, doit être regardé comme le chef du Sénat. Ses fonctions sont si importantes, qu'on n'a cru devoir les lui confier que pour

un

un jour. Il propose communément les sujets des délibérations; il appelle les sénateurs au scrutin; et garde, pendant le court intervalle de son exercice, le sceau de la république, les clefs de la citadelle, et celles du trésor de Minerve.

Ces arrangemens divers, toujours dirigés par le sort, ont pour objet de maintenir la plus parfaite égalité parmi les citoyens, et la plus grande sureté dans l'Etat. Il n'y a point d'Athénien qui ne puisse devenir membre et chef du premier corps de la nation; il n'y en a point qui puisse à force de mérite ou d'intrigues, abuser d'une autorité qu'on ne lui confie que pour quelques instans. — Les neuf autres classes, ou chambres du Sénat, ont de même un président à leur tête.

Le Sénat se renouvelle tous les ans. Si l'on est content de ses services, il obtient une couronne que lui décerne le peuple. Il est privé de cette récompense, quand il a négligé de faire construire des galères. Ceux qui le composent, reçoivent pour droit de présence, une drachme par jour (18 sols). Il s'assemble tous les jours, excepté les jours de fêtes et les jours regardés comme funestes. C'est aux Prytanes qu'il appartient de le convoquer, et de préparer d'avance les sujets des délibérations. Comme il représente les tribus, il est représenté par les Prytanes, qui, toujours réunis en un même endroit, sont à portée de veiller sans cesse sur les dangers qui menacent la république, et d'en instruire le Sénat.

Pendant les 35 ou 36 jours que la classe des Prytanes est en exercice, le peuple s'assemble quatre fois; et ces quatre assemblées, qui tombent le 11, le 20, le 30 et le 33 de la Prytanie, se nomment assemblées ordinaires.

Dans la première on confirme ou on destitue les magistrats qui viennent d'entrer en place. On s'occupe des garnisons et des places qui font la sureté de l'Etat, ainsi que de certaines dénonciations

tions publiques, et l'on finit par publier les confiscations des biens ordonnées par les tribunaux. Dans la deuxième tout citoyen qui a déposé sur l'autel un rameau d'olivier entouré de bandelettes sacrées, peut s'expliquer avec liberté sur les objets rélatifs à l'administration et au gouvernement. La troisième est destinée à recevoir les hérauts et les ambassadeurs, qui ont auparavant rendu compté de leur mission; ou présenté leurs lettres de créance au Sénat. La quatrième enfin roule sur les matières de religion telles que les fêtes; les sacrifices &c.

Les femmes ne peuvent pas assister à l'assemblée. Les hommes au dessous de vingt ans n'en ont pas encore le droit. On cesse d'en jouir, quand on a une tache d'infâmie; et un étranger qui l'usurperoit, seroit puni de mort, parce qu'il seroit censé usurper la puissance souveraine, ou vouloir trahir le secret de l'Etat.

L'assemblée commence de très grand matin. Elle se tient au théâtre de Bacchus, ou dans le marché public, ou dans une grande enceinte voisine de la citadelle, et nommée le Pnyx. Il faut six mille suffrages pour donner force de loi à plusieurs de ses décrets. Cependant on n'est pas toujours en état de les avoir; et tant qu'a duré la guerre du Péloponèse, on n'a jamais pu réunir plus de 5000 citoyens dans l'assemblée générale.

Le sujet de la délibération est ordinairement contenu dans un décret préliminaire du Sénat, qu'on lit à haute voix. Le peuple donne quelquefois son suffrage par scrutin; mais plus souvent en tenant les mains élevées. Quand on s'est assuré de la pluralité des suffrages, et qu'on lui a relu une derniere fois le décret sans réclamation, les présidens congédient l'assemblée. Elle se dissout avec le même tumulte qui, dès le commencement a régné dans ses délibérations.

Le Sénat est le conseil perpétuel du peuple Les décrets en sortant de ses mains, et avant le consentement du peuple, ont par eux mêmes assez de force pour subsister pendant que ce Sénat est en exercice; mais il faut qu'ils soient ratifiés par le peuple, pour avoir une autorité durable.

De simples particuliers ont, dans les délibérations publiques, l'influence que le Sénat devroi avoir. Les uns sont des factieux de la plus basse extraction, qui, par leur audace, entraînent la multitude; les autres des citoyens riches, qui la corrompent par leurs largesses; les plus accrédités, des hommes éloquens qui renonçant à toute autre occupation, consacrent tout leur temps à l'administration de l'Etat.

Ils commencent pour l'ordinaire à s'essayer dans les tribunaux de justice; et quand ils s'y distinguent par le talent de la parole, alors sous prétexte de servir leur patrie, mais le plus souvent pour servir leur ambition, ils entrent dans une plus noble carrière, et se chargent du soin pénible d'éclairer le Sénat et de conduire le peuple.

Il faut que l'orateur monte à la tribune avec la sécurité et l'autorité d'une vie irréprochable. Autrefois ceux qui parloient en public, n'accompagnoient leurs discours que d'une action noble, tranquille et sans art, comme les vertus qu'ils pratiquoient, comme les vérités qu'ils venoient annoncer; et l'on se souvient encore que Thémistocle, Aristide et Périclès, presque immobiles sur la tribune, et les mains dans leurs manteaux, imposoient autant par la gravité de leur maintien que par la force de leur éloquence. Loin de suivre ces modèles, la plupart des orateurs ne laissent voir dans leurs traits, dans leurs cris, dans leurs gestes et dans leurs vêtemens, que l'assemblage effrayant de lindécence et de la fureur.

Mais

Mais cet abus n'est qu'un leger symptôme de l'infamie de leur conduite. Les uns vendent leurs talens et leur honneur à des puissances ennemies d'Athènes; d'autres ont à leurs ordres des citoyens riches qui, par un asservissement passager, espèrent s'élever aux premieres places; tous se faisant une guerre de réputation et d'intérêt, ambitionnent la gloire et l'avantage de conduire le peuple le plus éclairé de la Grèce et de l'univers.

De là ces intrigues et ces divisions qui fermentent sans cesse dans le sein de la république, et qui se développent avec éclat dans ses assemblées tumultueuses. Car le peuple, si rampant quand il obéit, si terrible quand il commande, y porte avec la licence de ses moeurs, celle qu'il croit attachée à sa souveraineté. Toutes ses affections y sont extrêmes, tous ses excès impunis. Les orateurs comme autant de chefs de parti, y viennent secondés, tantôt par des officiers militaires dont ils ont obtenu la protection, tantôt par des factieux subalternes dont ils gouvernent la fureur. A peine sont-ils en présence qu'ils s'attaquent par des injures qui animent la multitude, ou par des traits de plaisanterie qui la transportent hors d'elle-même. Bientôt les clameurs, les applaudissemens, les éclats de rire étouffent la voix des sénateurs qui président à l'assemblée, des gardes dispersés de tous les cotés pour y maintenir l'ordre, de l'orateur enfin qui voit tomber son décret par ces mêmes petits moyens qui font si souvent échouer une pièce au théatre de Bacchus.

Ce peuple qui a des sensations très vives et très passagères, réunit plus que tous les autres peuples, les qualités les plus opposées, et celles dont il est le plus facile d'abuser pour le séduire.

L'histoire nous le présente, tantôt comme un vieillard qu'on peut tromper sans crainte, tantôt

comme un enfant qu'il faut amuser sans cesse; quelquefois déployant les lumières et les sentimens des grandes ames; aimant à l'excès les plaisirs et la liberté, le repos et la gloire, s'enivrant des éloges qu'il reçoit; applaudissant aux reproches qu'il mérite; assez pénétrant pour saisir aux premiers mots les projets qu'on lui communique, trop impatient pour en écouter les détails et en prévoir les suites; faisant trembler ses magistrats dans l'instant même qu'il pardonne à ses plus cruels ennemis; passant avec la rapidité d'un éclair, de la fureur à la pitié, du découragement à l'insolence, de l'injustice au repentir; mobile sur-tout, et frivole, au point que dans les affaires les plus graves, et quelquefois les plus désespérées, une parole dite au hasard, une saillie heureuse, le moindre objet, le moindre accident, pourvu qu'il soit inopiné, suffit pour le distraire de ses craintes, ou le détourner de son intérêt.

C'est ainsi qu'on vit autrefois presque toute une assemblée se lever, et courir après un petit oiseau qu'Alcibiade jeune encore, et parlant pour la première fois en public, avoit par mégarde laissé échapper de son sein.

C'est ainsi que, vers le même temps, l'orateur Cléon, devenu l'idole des Athéniens qui ne l'estimoient guères, se jouoit impunément de la faveur qu'il avoit acquise. Ils étoient assemblés, et l'attendoient avec impatience; il vint enfin pour les prier de remettre la délibération à un autre jour, parce que devant donner à diner à quelques étrangers de ses amis, il n'avoit pas le loisir de s'occuper des affaires de l'état. Le peuple se leva, battit des mains, et l'orateur n'en eut que plus de crédit.

Je l'ai vu moi-même un jour, très inquiet de quelques hostilités que Philippe venoit d'exercer, et qui sembloient annoncer une rupture prochaine. Dans le temps que les esprits étoient le plus agi-

tés, parut sur la tribune un homme très petit et tout contrefait. C'étoit Léon, ambassadeur de Byzance, qui joignoit aux désagrémens de la figure cette gaîte et cette présence d'esprit qui plaisent tant aux Athéniens. A cette vue ils firent de si grands éclats de rire, que Léon ne pouvoit obtenir un moment de silence. „Eh, que feriez-vous donc, leur dit-il enfin, si vous voyiez „ma femme? Elle vient à peine à mes genoux. „Cependant, tout petits que nous sommes, quand „la division se met entre nous, la ville de Byzan„ce ne peut pas nous contenir.„ Cette plaisanterie eut tant de succès, que les Athéniens accordèrent sur le champ les secours qu'il étoit venu demander.

Enfin on les a vus faire lire en leur présence des lettres de Philippe, qu'on avoit interceptées, en être indignés, et néanmoins ordonner qu'on respectât celles que le prince écrivoit à son épouse, et qu'on les renvoyât sans les ouvrir.

Si quelque chose peut maintenir la démocratie, ce sont les haines particulières, c'est la facilité qu'on a de poursuivre un orateur qui abuse de son crédit. On l'accuse d'avoir transgressé des lois; et comme cette accusation peut être rélative à la personne ou à la nature de son décret, de là deux sortes d'accusations auxquelles il est sans cesse exposé.

La premiére a pour objet de le flétrir aux yeux de ses concitoyens. S'il a reçu des présens pour trahir sa patrie, si sa vie se trouve souillée de quelque tache d'infamie ou de crimes, alors il est permis à tout particulier d'intenter contre lui une action publique. Quand la faute est légère, le magistrat le condamne à une foible amende; quand elle est grave, il le renvoie à un tribunal supérieur; si elle est avérée l'accusé convaincu subit, entr'autres peines, celle de ne plus monter à la tribune.

Les orateurs, qu'une conduite regulière met à l'abri de cette première espèce d'accusation, n'en ont pas moins à redouter la seconde, qu'on appelle accusation pour cause d'illégalité.

Parmi cette foule de décrets qu'on voit éclore de temps à autre avec la sanction du Sénat et du peuple, il s'en trouve qui sont manifestement contraires au bien de l'état, et qu'il est important de ne pas laisser subsister. Dans ce cas, les lois autorisent le moindre citoyen à les attaquer publiquement devant les Archontes mais le peuple ne pouvant être cité en justice, on ne peut avoir d'action que contre l'orateur qui a proposé ces décrets; et c'est contre lui, en effet, que se dirige l'accusation pour cause d'illégalité. On tient pour principe, que s'étant mêlé de l'administration sans y être contraint, il s'est exposé à l'alternative d'être honoré quand il réussit, d'être puni quand il ne réussit pas. Cependant il faut intenter cette action dans l'année, pour que l'orateur soit puni: au-delà de ce terme il ne répond plus de son décret.

Si l'accusateur n'obtient pas la cinquième parties des suffrages, il est obligé de payer 500 drachmec au trésor public, et l'affaire est finie. Si l'acpusé succombe, il peut demander qu'on modère la eeine, mais il n'évite guères ou l'exil, ou l'int rdiction, ou de fortes amendes. Il n'est point d'orateur qui ne frémisse à l'aspect de cette accusation, et point de ressorts qu'il ne fasse jouer pour en prévenir les suites. Les prières, les larmes, un extérieur négligé, la protection des officiers militaires, les détours de l'éloquence; tout est mis en usage par l'accusé, ou par ses amis. Ces moyens ne réussissent que trop; et nous avons vu l'orateur Aristophon se vanter d'avoir subi 75 accusations de ce genre, et d'en avoir toujours triomphé.

Un

Un particulier qui propose d'abroger une ancienne loi doit en même temps lui en substituer une autre. Si elle paroît en effet devoir être revoquée, on nomme d'avance cinq orateurs, pour prendre sa défense. En attendant, on affiche tous les jours cette loi, ainsi que celle qu'on veut mettre à sa place sur des statues exposées à tous les yeux. Chaque particulier compare à loisir les avantages et les inconvéniens de l'une et de l'autre Elles font l'entretien des sociétés: le voeu du public se forme par degrés, et se manifeste ordinairement à l'assemblée générale.

Cependant elle ne peut rien décider encore. On nomme des commissaires quelquefois au nombre de 1001, qui forment un tribunal, devant lequel comparoissent, et celui qui attaque la loi ancienne, et ceux qui la défendent. Ces commissaires, après avoir murement examiné la nouvelle loi, la confirment eux-mêmes, ou la présentent au peuple qui lui imprime par ses suffrages le sceau de l'autorité.

CHAPITRE X.

Des Magistratures d'Athènes.

Quoique par la loi d'*Aristide* le peuple puisse conférer les *Magistratures* au moindre des Athéniens, on le voit presque toujours n'accorder qu'aux citoyens les plus distingués celles, qui peuvent influer sur le salut de l'état. Il déclare ses volontés par la voie des suffrages ou par la voie du sort.

La première et la plus importante des magistratures est celle des Archontes; ce sont neuf des principaux citoyens, chargés non seulement d'exercer la police; mais encore de recevoir en pre-

mière instance les dénonciations publiques, et les plaintes des citoyens opprimés.

Deux examens subis, l'un dans le Sénat, et l'autre dans le tribunal des Héliastes, doivent précéder ou suivre immédiatement leur nomination. On exige entre autres conditions, qu'ils soient fils et petits fils de citoyens, qu'ils ayent toujours respecté les auteurs de leurs jours, et qu'ils ayent porté les armes pour le service de la patrie. Ils jurent ensuite de maintenir les lois et d'être inaccessibles aux présens.

Leur personne, comme celle de tous les magistrats, doit être sacrée. Quiconque les insulteroit par des violences ou des injures, lorsqu'ils ont sur leur tête une couronne de myrte, symbole de leur dignité, seroit exclu de la plupart des privilèges des citoyens, ou condamné à payer une amende; mais il faut aussi qu'ils méritent par leur conduite, le respect qu'on accorde à leur place.

Les trois premiers Archontes ont chacun en particulier un tribunal, où ils siègent accompagnés de deux assesseurs qu'ils ont choisis, eux mêmes. Les six derniers, nommés Thesmothètes, ne forment qu'une seule et même jurisdiction. A ces divers tribunaux sont commises diverses causes.

Les Archontes ont le droit de tirer au sort les juges des cours supérieures. Ils ont des fonctions et des prérogatives qui leur sont communes. Ils en ont d'autres qui ne regardent qu'un Archonte en particulier. Par exemple le premier, qui s'appelle Eponime, parce que son nom paroît à la tête des actes et des décrets qui se font pendant l'année de son exercice, doit spécialement étendre ses soins sur les veuves et sur les pupilles; le second, ou le Roi, écarter des mystères ou des cérémonies religieuses ceux qui sont coupables d'un meurtre; le troisième ou le Polémarque, exercer une sorte de jurisdiction sur les étran-

gers,

gers établis à Athènes. Tous trois président séparément à des fêtes et à des jeux solennels. Les six derniers fixent les jours où les cours supérieures doivent s'assembler; font leur ronde pendant la nuit pour maintenir dans la ville l'ordre et la tranquillité; et président à l'élection de plusieurs magistratures subalternes.

Après l'élection des Archontes, se fait celle des Stratèges ou généraux d'armée, des Hipparques ou généraux de la cavalerie, des officiers préposés à la perception et à la garde des deniers publics, de ceux qui veillent à l'approvisionnement de la ville, de ceux qui doivent entretenir les chemins, et de quantité d'autres qui ont des fonctions moins importantes. Les magistrats de presque tous ces départemens sont au nombre de dix.

Un des plus utiles établissemens en ce genre est une chambre de compte qui est aussi composée de dix officiers. Les Archontes, les membres du Sénat, les Aréopagites, les ministres même des autels, tous ceux en un mot qui ont eu quelque commission relative à l'administration, doivent s'y présenter, les uns en sortant de place, les autres en des temps marqués, ceux-ci pour rendre compte des sommes qu'ils ont reçues, ceux-là pour justifier leurs opérations, d'autres enfin pour montrer seulement qu'ils n'ont rien à redouter de la censure.

Ceux qui refusent de comparoître, ne peuvent ni tester, ni s'expatrier, ni remplir une seconde magistrature, ni recevoir de la part du public la couronne qu'il décerne à ceux qui le servent avec zèle; ils peuvent même être déferés au Sénat ou à d'autres tribunaux qui leur impriment des taches d'infamie encore plus redoutables.

CHAPITRE XI.

Tribunaux de justice à Athènes. L'Aréopage. Délits et Peines.

Le droit de protéger l'innocence ne s'acquiert point ici par la naissance ou par les richesses. C'est le privilège de chaque citoyen. Comme ils peuvent tous assister à l'assemblée de la nation, et décider des intérêts de l'état, ils peuvent tous donner leurs suffrages dans le cours de justice, et régler les intérêts des particuliers. La qualité de juge n'est donc ni une charge, ni une magistrature; c'est une commission passagère, respectable par son objet, mais avilie par les motifs qui déterminent la plupart des Athéniens à s'en acquitter. L'appât du gain les rend assidus aux tribunaux, ainsi qu'à l'assemblée générale. On leur donne à chacun 3 oboles (9 sols) par séance; et cette légère rétribution forme pour l'état une charge annuelle d'environ 150 talens (810,000 livres); car le nombre des juges est immense, et se monte à six mille environ.

Un Athénien qui a plus de trente ans, qui a mené une vie sans reproche, qui ne doit rien au trésor public, a les qualités requises pour exercer les fonctions de la justice. Le sort décide tous les ans du tribunal où il doit se placer.

C'est par cette voie que les tribunaux sont remplis. On en compte 10 principaux: 4 pour les meurtres, 6 pour les autres causes tant criminelles que civiles. Ces dix cours souveraines, composées la plupart de 500 juges, et quelques-unes d'un plus grand nombre encore, n'ont aucune activité par elles mêmes, et sont mises en mouvement par les neuf Archontes. Chacun de ces magistrats y porte les causes dont il a pris con-

noissance, et y préside pendant qu'elles y sont agitées.

Le plus célèbre de ces différens tribunaux est celui des Héliastes, où se portent toutes les grandes causes qui intéressent l'état ou les particuliers. Il est composé pour l'ordinaire de 500 juges; et en certaines occasions, les magistrats ordonnent à d'autres tribunaux de se réunir à celui des Héliastes, de manière que le nombre des juges va quelquefois à 6000.

Le sénat de l'Aréopage est le plus ancien, et néanmoins le plus intègre des tribunaux d'Athènes. Les places des Sénateurs sont à vie; le nombre en est illimité. Les Archontes, après leurs années d'exercice, y sont admis; mais ils doivent montrer dans un examen solennel, qu'ils on rempli leurs fonctions avec autant de zèle que de fidélité.

La réputation dont jouit ce tribunal depuis tant de siècles, est fondée sur des titres qui la transmettront aux siècles suivans. L'innocence obligée d'y comparoître, s'en approche sans crainte; et les coupables convaincus et condamnés se retirent sans oser se plaindre.

Il veille sur la conduite de ses membres, et les juge sans partialité, quelquefois même pour des fautes légères. Un sénateur fut puni pour avoir étouffé un petit oiseau qui, saisi des frayeur, s'étoit refugié dans son sein. C'étoit l'avertir qu'un coeur fermé à la pitié ne doit pas disposer de la vie des citoyens. Aussi les décisions de cette cour sont-elles regardées comme des règles, non seulement de sagesse, mais encore d'humanité. J'ai vu traîner en sa présence une femme accusée d'empoisonnement. Elle avoit voulu s'attacher un homme qu'elle adoroit, par un philtre dont il mourut. On la renvoya, parce qu'elle étoit plus malheureuse que coupable.

On rapporte la première origine au temps de Cécrops; mais il en dut une plus brillante à Solon,

lon, qui le chargea du maintien des moeurs. Il connut alors de presque tous les crimes, tous les vices tous les abus. L'homicide volontaire, l'empoisonnement, le vol, les incendies, le libertinage, les innovations, soit dans le système religieux, soit dans l'administration publique, excitèrent tour à tour sa vigilance. Il pouvoit en pénétrant dans l'intérieur des maisons, condamner comme dangereux tout citoyen inutile, et comme criminelle toute dépense qui n'étoit pas proportionnée aux moyens. Comme il mettoit la plus grande circonspection à reformer les moeurs; comme il n'employoit les chatimens qu'après les avis et les ménaces, il se fit aimer en exerçant le pouvoir le plus absolu.

L'éducation de la jeunesse devint le premier objet de ses soins. Il montroit aux enfans des citoyens la carrière qu'ils devoient parcourir, et leur donnoit des guides pour les y conduire. On le vit souvent augmenter par ses libéralités l'émulation des troupes, et décerner des recompenses à des particuliers qui remplissoient dans l'obscurité les devoirs de leur état. Pendant la guerre des Perses, il mit tant de zèle et de constance à maintenir les lois, qu'il donna plus de ressort au gouvernement.

Cette institution trop belle pour subsister long-temps, ne dura qu'environ un siècle. Périclès réussit à affoiblit une autorité qui contraignoit la sienne. Il n'exerce à présent une jurisdiction proprement dite, qu'à l'égard des blessures et des homicides prémédités, des incendies, de l'empoisonnement et de quelques délits moins graves.

Les jugemens de l'Aréopage sont précédés par des cérémonies effrayantes. Les deux parties, placées au milieu des débris sanglans des victimes, font un serment, et le confirment par des imprécations terribles contre elles-mêmes et contre leurs familles. Elles prennent à temoin les redoutables

Eu-

Euménides, qui d'un temple voisin, où elles sont honorées, semblent entendre leurs voix, et se disposer à punir les parjures.

Après ces préliminaires, on discute la cause. Ici la vérité a seule le droit de se présenter aux juges. Ils redoutent l'éloquence autant que le mensonge. Les avocats doivent sévèrement bannir de leurs discours les ornemens du style, et le ton même du sentiment. La passion se peindroit vainement dans les yeux et dans les gestes de l'orateur, l'Aréopage tient presque toutes ses séances pendant la nuit.

La question étant suffisamment éclairée, les juges déposent en silence leurs suffrages dans deux urnes, dont l'une s'appelle l'urne de la mort, l'autre celle de la miséricorde. En cas de partage un officier subalterne ajoute, en faveur de l'accusé, le suffrage de Minerve. On le nomme ainsi, parce que, suivant une ancienne tradition, cette déesse, assistant dans le même tribunal au jugement d'Oreste, donna son suffrage pour départager les juges.

Le peuple qui n'a plus rien à craindre de l'autorité des Aréopagites, mais qui respecte encore leur sagesse, leur laisse quelquefois la liberté de revoir ses propres jugemens. Les faits que je vais rapporter, se sont passés de mon temps.

Un citoyen, banni d'Athènes, osoit y reparoître. On l'accusa devant le peuple, qui crut devoir l'absoudre à la persuasion d'un orateur accrédité. L'Aréopage ayant pris connoissance de cette affaire, ordonna de saisir le coupable, le traduisit de nouveau devant le peuple, et le fit condamner.

Il étoit question de nommer des députés à l'assemblée des amphictions. Parmi ceux que le peuple avoit choisis, se trouvoit l'orateur Eschine, dont la conduite avoit laissé quelques nuages dans les esprits. L'Aréopage, sur qui les talens sans

la

la probité ne font aucune impression, informa de la conduite d'Eschine, et prononça que l'orateur Hypéride lui paroissoit plus digne d'une si honorable commission. Le peuple nomma Hypéride.

Quant aux peines que ces divers tribunaux infligent, tous les Athéniens peuvent sans distinction être privés de la vie, de la liberté, de leur patrie, de leurs biens et de leurs privilèges.

On punit de mort le sacrilège, la profanation des mystères, les entreprises contre l'état, et sur-tout contre la démocratie; les déserteurs, ceux qui livrent à l'ennemi une place, une galère, un détachement de troupes: enfin tous les attentats qui attaquent directement la religion, le gouvernement, ou la vie d'un particulier.

On soumet à la même peine le vol commis de jour, quand il s'agit de plus de 50 drachmes (plus de 45 livres); le vol de nuit, quelque léger qu'il soit; celui qui se commet dans les bains, dans les gymnases, quand même la somme seroit extrêmement modique.

C'est avec la corde, le fer et le poison, qu'on ôte, pour l'ordinaire, la vie aux coupables; quelquefois on les fait expirer sous le bâton; d'autres fois on les jette dans la mer, ou dans un gouffre hérissé de pointes tranchantes, pour hâter leur trépas; car c'est une espèce d'impiété de laisser mourir de faim les criminels.

Certaines fautes sont expiées par plusieurs années ou par quelques jours de prison; d'autres doivent l'être par une prison perpétuelle.

L'exil est un supplice d'autant plus rigoureux pour un Athénien, qu'il ne retrouve nulle part les agrémens de sa patrie, et que les ressources de l'amitié ne peuvent adoucir son infortune. Un citoyen qui lui donneroit un asyle seroit sujet à la même peine.

Cette proscription a lieu dans deux circonstances remarquables. 1°. Un homme absous d'un

meur.

meurtre involontaire, doit s'absenter pendant une année entière, et ne revenir à Athènes qu'après avoir donné des satisfactions aux parens du mort; qu'après s'être purifié par des cérémonies saintes. 2°. Celui qui, accusé devant l'Aréopage, d'un meurtre prémédité, desespère de sa cause, après un premier plaidoyer, peut, avant que les juges aillent au scrutin, se condamner à l'exil, et se retirer tranquillement. On confisque ses biens; et sa personne est en sureté, pourvu qu'il ne se montre ni sur les terres de la république, ni dans les solennités de la Grèce: car dans ce cas, il est permis à tout Athénien de le traduire en justice, ou de lui donner la mort. Cela est fondé sur ce qu'un meurtrier ne doit pas jouir du même air et des mêmes avantages dont jouissoit celui à qui il a ôté la vie.

Les confiscations tournent en grande partie au profit du trésor public: on y verse aussi les amendes, après en avoir prélevé le dixième pour le culte de Minerve, et le cinquième pour celui de quelques autres divinités.

La dégradation prive un homme de tous les droits, ou d'une partie des droits du citoyen. Tantôt elle ne permet pas au coupable de monter à la tribune, d'assister à l'assemblée générale, de s'asseoir parmi les sénateurs ou parmi les juges; tantôt elle lui interdit l'entrée des temples, et toute participation aux choses saintes; quelquefois elle lui défend de paroître dans la place publique ou de voyager en certains pays; d'autres fois en le dépouillant de tout, et le faisant mourir civilement, elle ne lui laisse que le poids d'une vie sans attrait et d'une liberté sans exercice.

Les lois éloignent des charges et des emplois celui qui a maltraité les auteurs de ses jours, et celui qui a lâchement abandonné son poste, ou son bouclier, et par là elles le couvrent pubiquement

ment d'une infamie qui le force à sentir le remords.

CHAPITRE XII.

Mœurs et vie civile des Athéniens.

Au chant du coq les habitans de la campagne entrent dans la ville avec leurs provisions, et chantent de vieilles chansons. En même temps les boutiques s'ouvrent avec bruit, et tous les Athéniens sont en mouvement.

Parmi le peuple, ainsi qu'à l'armée, on fait deux repas par jour; mais les gens d'un certain ordre se contentent d'un seul, qu'ils placent, les uns à midi, la plupart avant le coucher du soleil. L'après-midi ils prennent quelques momens de sommeil, ou bien ils jouent aux dés et à d'autres jeux de commerce. Dans les intervalles de la journée, sur-tout le matin, avant midi, et le soir, avant souper, on va sur les bords de l'Ilissus et tout autour de la ville, jouir de l'extrême pureté de l'air et des aspects charmants qui s'offrent de tous cotés; mais pour l'ordinaire, on se rend à la place publique, qui est l'endroit le plus fréquenté de la ville. Comme c'est là que se tient souvent l'assemblée générale, et que se trouvent le palais du Sénat, et le tribunal du premier des Archontes, presque tous y sont entraînés par leurs affaires ou par celles de la république.

Autour de la place sont des boutiques de parfumeurs, d'orfèvres, de barbiers &c. ouvertes à tout le monde, où l'on discute avec bruit les intérêts de l'Etat, les anecdotes des familles, les vices et les ridicules des particuliers. Du sein de ces assemblées, qu'un mouvement confus sépare et renouvelle sans cesse, partent mille traits ingénieux

nieux ou sanglans, contre ceux qui paroissent à la promenade avec un extérieur négligé, ou qui ne craignent pas d'y étaler un faste révoltant; car ce peuple, railleur à l'excès, emploie une espèce de plaisanterie d'autant plus redoutable, qu'elle cache avec soin sa malignité. On trouve quelquefois une compagnie choisie, et des conversations instructives aux différens portiques distribués dans la ville. Ces sortes de rendez-vous ont dû se multiplier parmi les Athéniens. Leur goût insatiable pour les nouvelles, suite de l'activité de leur esprit et de l'oisiveté de leur vie, les force à se rapprocher les uns des autres.

Leurs momens sont quelquefois remplis par la chasse et par les exercices du gymnase. Outre les bains publics, où le peuple aborde en foule, et qui servent d'asyle aux pauvres contre les rigueurs de l'hiver; les particuliers en ont dans leurs maisons. L'usage leur en est devenu si nécessaire, qu'ils l'ont introduit jusque sur leurs vaisseaux. Ils se mettent au bain souvent après la promenade, presque toujours avant le repas. Ils en sortent parfumés d'essences; et ces odeurs se mêlent avec celles dont ils ont soin de pénétrer leurs habits, qui prennent divers noms, suivant la différence de leur forme et de leurs couleurs.

La plupart se contentent de mettre par dessus une tunique qui descend jusqu'à mi-jambe, un manteau qui les couvre presque en entier. Il ne convient qu'aux gens de la campagne, ou sans éducation, de relever au-dessus des genoux les diverses pièces de l'habillement.

Beaucoup d'entre eux vont pieds nus; d'autres, soit dans la ville, soit en voyage, quelquefois même dans les processions, couvrent leur tête d'un grand chapeau à bords détroussés.

Dans la manière de disposer les parties du vêtement, les hommes doivent se proposer la décence, les femmes y joindre l'élégance et le goût.

Elles portent, 1°. une tunique blanche qui s'attache avec des boutons sur les épaules, qu'on serre au dessous du sein avec une large ceinture, et qui descend à plis ondoyans jusqu'aux talons; 2°. une robe plus courte, assujétie sur les reins par un large ruban, terminée dans sa partie inférieure, ainsi que la tunique, par des bandes ou raies de differentes couleurs, garnie quelquefois de manches qui ne couvrent qu'une partie des bras; 3°. un manteau qui tantôt est ramassé en forme d'écharpe, et tantôt se déployant sur le corps, semble par ses heureux contours, n'être fait que pour le dessiner. On le remplace très souvent par un leger mantelet. Quand elles sortent, elles mettent un voile sur leur tête.

Le lin, le coton, et sur-tout la laine sont les matières le plus souvent employées pour l'habillement des Athéniens. La tunique étoit autrefois de lin; elle est maintenant de coton. On fait pour l'été des vêtemens très légers. En hiver, quelques uns se servent de grandes robes qu'on fait venir de Sardes, et dont le drap fabriqué à Ecbatane en Médie, est herissé de gros flocons de laine, propres à garantir du froid.

On voit des étoffes que réhausse l'éclat de l'or; d'autres, où se retracent les plus belles fleurs avec leurs couleurs naturelles; mais elles ne sont destinées qu'aux vêtemens dont on couvre les statues des dieux, ou dont les acteurs se parent sur le théatre. Pour les interdire aux femmes honnêtes, les lois ordonnent aux femmes de mauvaise vie de s'en servir.

Les Athéniennes peignent leurs sourcils en noir, et appliquent sur leur visage une couleur de blanc de céruse, avec de fortes teintes de rouge. Elles répandent sur leurs cheveux couronnés de fleurs, une poudre de couleur jaune, et sui-

vant

vant que leur taille l'exige, elles portent des chaussures plus ou moins hautes.

Renfermées dans leur appartement, elles sont privées du plaisir de partager et d'augmenter l'agrément des sociétés que leurs époux rassemblent. La loi ne leur permet de sortir pendant le jour que dans certaines circonstances; et pendant la nuit qu'en voiture et avec un flambeau qui les éclaire. Mais cette loi défectueuse, en ce qu'elle ne peut être commune à tous les états, laisse les femmes du dernier rang dans une entière liberté, et n'est devenue pour les autres qu'une simple règle de bienséance, règle que des affaires pressantes ou de légers prétextes font violer tous les jours. Elles ont d'ailleurs bien des motifs légitimes pour sortir de leurs retraites. Des fêtes particulières, interdites aux hommes, les rassemblent souvent entre elles. Dans les fêtes publiques, elles assistent aux spectacles ainsi qu'aux cérémonies du temple. Mais en général elles ne doivent paroître qu'accompagnées d'eunuques ou de femmes esclaves qui leur appartiennent, et qu'elles louent même pour avoir un cortège plus nombreux. Si leur extérieur n'est pas décent, des magistrats chargés de veiller sur elles, les soumettent à une forte amende, et font inscrire leur sentence sur une tablette qu'ils suspendent à l'un des platanes de la promenade publique.

Des témoignages d'un autre genre les dédommagent quelquefois de la contrainte où elles vivent. Je rencontrai un jour la jeune Leucippe, dont les attraits naissans et jusqu'alors ignorés brilloient à travers un voile que le vent soulevoit par intervalles. Elle revenoit du temple de Cérès, avec sa mère et quelques esclaves.

La jeunesse d'Athènes, qui suivoit ses pas, ne l'apperçut qu'un instant; et le lendemain je lus sur la porte de sa maison, au coin des rues, sur l'écorce des arbres, dans les endroits les plus

 expo-

exposés, ces mots tracés par des mains différentes : „Leucippe est belle; rien n'est si beau que Leucippe.„

Les Athéniens étoient autrefois si jaloux qu'ils ne permettoient pas à leurs femmes de se montrer à la fenêtre. On a reconnu depuis que cette extrême sévérité ne servoit qu'à hâter le mal qu'on cherchoit à prévenir. Un mari obligé de repudier sa femme, doit auparavant s'adresser à un tribunal auquel préside un des principaux magistrats. Le même tribunal reçoit les plaintes des femmes qui veulent se séparer de leurs maris. C'est là qu'après de longs combats entre la jalousie et l'amour, comparut autrefois l'épouse d'Alcibiade, la vertueuse et trop sensible Hipparète. Tandis que d'une main tremblante elle présentoit le placet qui contenoit ses griefs, Alcibiade survint tout-à-coup. Il la prit sous le bras sans qu'elle fit la moindre resistance, et traversant avec elle la place publique, aux applaudissemens de tout le peuple, la ramena tranquillement dans sa maison.

Le grand nombre de courtisanes que les lois protègent sont très dangereuses aux moeurs des jeunes gens. Outre cet écueil ils ont encore à regretter le temps qu'ils passent dans ces maisons fatales où l'on donne à jouer, où se livrent des combats de coqs, qui souvent occasionnent de gros paris. Ils ont de riches équipages; ils entretiennent un grand nombre de chiens et de chevaux; et ces dépenses jointes au faste de leurs habits, détruisent bientôt entre leurs mains l'héritage de leurs pères.

On va communément à pied, soit dans la ville, soit aux environs. Les gens riches tantôt se servent de chars et de litières, dont les autres citoyens ne cessent de blamer et d'envier l'usage, tantôt se font suivre par un domestique qui porte un pliant, afin qu'ils puissent s'asseoir dans la place publique, et toutes les fois qu'ils sont fatigués

de la promenade. Les hommes paroissent presque toujours avec une canne à la main; les femmes très souvent avec un parasol.

Le peuple est naturellement frugal. Les salaisons et les légumes font sa principale nourriture. Tous ceux qui n'ont pas de quoi vivre, reçoivent tous les jours du trésor public une ou deux oboles, que leur accorde l'assemblé de la nation; mais ils obtiennent encore d'autres soulagemens à leur misère. A chaque nouvelle lune les riches exposent dans les carrefours, en l'honneur de la déesse Hécate, des repas qu'on laisse enlever au petit peuple.

On ne trouve point ici des fortunes aussi éclatantes que dans la Perse. Quelques familles, en petit nombre, se sont enrichies par le commerce &c. les autres citoyens croient jouir d'une fortune honnête lorsqu'ils ont en biens-fonds 15 ou 20 talens (9000 livres.)

Quoique les Athéniens ayent l'insupportable défaut d'ajouter foi à la calomnie, avant que de l'éclaircir, ils ne sont méchans que par légereté; et l'on dit communément que, quand ils sont bons, ils le sont plus que les autres Grecs, parce que leur bonté n'est pas une vertu d'éducation.

Le peuple est ici plus bruyant qu'ailleurs. Dans la première classe des citoyens, règnent cette bienséance qui fait croire qu'un homme s'estime lui-même, et cette politesse qui fait croire qu'il estime les autres. La bonne compagnie exige de la décence dans les expressions et dans l'extérieur; elle sait proportionner au temps et aux personnes les égards par lesquels on se prévient mutuellement, et regarde une démarche afectée ou précipitée, comme un signe de vanité ou de légereté; un ton brusque, sentencieux, trop élevé, comme une preuve de mauvaise éducation ou de rusticité. Elle condamne aussi les caprices de l'humeur, l'empressement affecté, l'accueil dédaigneux et le goût

de la singularité. Elle exige une certaine facilité de moeurs, également éloignée de cette complaisance qui approuve tout, et de cette austérité chagrine qui n'approuve rien. Mais ce qui la caractérise le plus, est une plaisanterie fine et légére qui réunit la décence à la liberté, qu'il faut savoir pardonner aux autres, et se faire pardonner à soi-même, que peu de gens savent employer, que peu de gens même savent entendre.

On trouve dans cette ville plusieurs sociétés dont les membres s'engagent à s'assister mutuellement. L'un d'eux est-il traduit en justice? est-il poursuivi par des créanciers? il implore le secours de ses associés. Dans le premier cas, ils l'accompagnent au tribunal, et lui servent, quand ils en sont requis, d'avocats ou de témoins; dans le second, ils lui avancent les fonds nécessaires, sans en exiger le moindre intérêt, et ne lui prescrivent d'autre terme pour le remboursement, que le retour de sa fortune ou de son crédit. S'il manque à ses engagemens, pouvant les remplir, il ne peut être traduit en justice; mais il est deshonoré. Ces associations que formèrent autrefois des motifs nobles et généreux, ne se soutiennent aujourd'hui que par l'injustice et par l'intérêt. Le riche s'y mêle avec les pauvres, pour les engager à se parjurer en sa faveur; le pauvre avec les riches, pour avoir quelque droit à leur protection.

Parmi ces sociétés, il s'en est établi une dont l'unique objet est de recueillir toutes les espèces de ridicules, et de s'amuser par des saillies et des bons mots. Ils sont au nombre de 60, tous gens fort gais et de beaucoup d'esprit; ils se réunissent de temps en temps dans le temple d'Hercule, pour y prononcer des décrets en présence d'une foule de témoins attirés par la singularité du spectacle. Les malheurs de l'état n'ont jamais interrompu leurs assemblées.

Deux

Deux fortes de ridicules, entre autres, multiplient les décrets de ce tribunal. On voit ici des gens qui outrent l'élégance attique, et d'autres la fimplicité fpartiate. Les premiers ont foin de fe rafer fouvent, de changer fouvent d'habits, de faire briller l'émail de leurs dents, de fe couvrir d'effences. Ils portent des fleurs aux oreilles, des cannes torfes à la main, et des fouliers à l'Alcibiade. C'eft une efpèce de chauffure, dont Alcibiade a donné la première idée, et dont l'ufage fubfifte encore parmi les jeunes gens jaloux de leurs parure. Les feconds affectent les moeurs des Lacédémoniens, et font en conféquence taxés de Laconomanie. Leurs cheveux tombent confufément fur leurs épaules; ils fe font remarquer par un manteau groffier, une chauffure fimple, une longue barbe, un gros baton, une démarche lente, et fi je l'ofe dire, par tout l'appareil de la modeftie. Les efforts des premiers, bornés à s'attirer l'attention, revoltent encore moins que ceux des feconds, qui en veulent directement à notre eftime. J'ai vu des gens d'efprit traiter d'infolence cette fauffe fimplicité. Ils avoient raifon. Toute prétention eft une ufurpation; car nous avons pour prétentions les droits des autres.

CHAPITRE. XII.

De la Religion, des Miniftres facrés, des principaux crimes contre la Religion.

Le culte public eft fondé fur cette loi: „Honorez en public et en particulier les dieux et „les héros du pays. Que chacun leur offre tous „les ans, fuivant fes facultés, et fuivant les rits „établis, les prémices de fes moiffons.„

Dès les plus anciens temps, les objets du culte s'étoient multipliés parmi les Athéniens. Les douze principales divinités leur furent communiqués par les Egyptiens; et d'autres par les Libyens et par différens peuples. On défendit ensuite, sous peine de mort, d'admettre des cultes étrangers sans un décret de l'Aréopage, sollicité par les orateurs publics. Depuis un siècle, ce tribunal étant devenu plus facile, les dieux de la Thrace, de la Phrygie, et de quelques autres nations barbares, ont fait une irruption dans l'Attique.

Ce fut anciennement une belle institution, de consacrer par des monumens et par des fêtes, le souvenir des rois et des particuliers qui avoient rendu de grands services à l'humanité. Telle est l'origine de la profonde vénération que l'on conserve pour les héros. Les Athéniens mettent dans ce nombre Théfée, premier auteur de leur liberté; Erechtée, un de leurs anciens rois; ceux qui méritèrent de donner leurs noms aux dix tribus; d'autres encore, parmi lesquels il faut distinguer Hercule, qu'on range indifféremment dans la classe des dieux et dans celle des héros.

Le culte de ces derniers diffère essentiellement de celui des dieux, tant par l'objet qu'on se propose, que par les cérémonies qu'on y pratique. Les Grecs se prosternent devant la divinité, pour reconnoître leur dépendance, implorer sa protection, ou la remercier de ses bienfaits. Ils consacrent des temples, des autels, des bois, et célèbrent des fêtes et des jeux en l'honneur des héros, pour éternifer leur gloire et rappeler leurs exemples. On brule de l'encens sur leurs autels, en même temps qu'on repand sur leurs tombeaux des libations destinées à procurer du repos à leurs ames. Aussi les sacrifices dont on les honore, ne sont, à proprement parler, adressés qu'aux dieux des enfers.

On

On enseigne des dogmes secrets dans les mystères d'Eleusis, de Bacchus, et de quelques autres divinités. Mais la religion dominante consiste toute dans l'extérieur. Elle ne présente aucun corps de doctrine, aucune instruction publique, point d'obligation étroite de participer, à des jours marqués, au culte établi. Il suffit, pour la croyance, de paroître persuadé que les dieux existent, et qu'ils récompensent la vertu, soit dans cette vie, soit dans l'autre; pour la pratique, de faire par intervalles quelques actes de religion, comme, par exemple, de paroître dans les temples aux fêtes solennelles, et de présenter ses hommages sur les autels publics.

Le peuple fait uniquement consister la piété dans la prière, dans les sacrifices et dans les purifications.

Quelques-uns prononcent leurs prières à voix basse. Pythagore vouloit qu'on les récitât tout-haut, afin de ne rien demander dont on out à rougir. En effet la meilleure de toutes les règles seroit de parler aux dieux, comme si on étoit en présence des hommes, et aux hommes comme si on étoit en présence des dieux.

J'étois souvent frappé de la beauté des cérémonies. Le spectacle en est imposant. La place qui précède le temple, les portiques qui l'entourent, sont remplis de monde. Les prêtres s'avancent sous le vestibule près de l'autel. Après que l'officiant a dit d'une voix sonore: „Faisons les libations, et prions„ un des ministres subalternes, pour exiger de la part des assistans, l'aveu de leurs dispositions saintes, demande: „Qui sont „ceux qui composent cette assemblée? Des gens „honnêtes, repondent-ils de concert. Faites „donc silence, ajoute-t-il„ Alors on recite les prières assorties à la circonstance. Bientôt des choeurs de jeunes gens chantent des hymnes sacrés. Leurs voix sont si touchantes, et tellement se-

condées par le talent du poëte attentif à choisir des sujets propres à émouvoir, que la plupart des assistans fondent en larmes. Mais pour l'ordinaire, les chants religieux sont brillans et plus capables d'inspirer la joie que la tristesse.

Autrefois on ne présentoit aux dieux que les fruits de la terre; et l'on voit encore dans la Grèce plusieurs autels sur lesquels il n'est pas permis d'immoler des victimes. Les sacrifices sanglans s'introduisirent avec peine. L'homme avoit horreur de porter le fer dans le sein d'un animal destiné au labourage, et devenu le compagnon de ses travaux: Une loi expresse le lui défendoit sous peine de mort; et l'usage général l'engageoit à s'abstenir de la chair des animaux.

Le respect qu'on avoit pour les traditions anciennes, est attesté par une cérémonie qui se renouvelle tous les ans. Dans une fête consacrée à Jupiter, on place des offrandes sur un autel, auprès duquel on fait passer des boeufs. Celui qui touche à ces offrandes doit être immolé. De jeunes filles portent de l'eau dans des vases; et les ministres du Dieu les instrumens du sacrifice. A peine le coup est-il frappé, que le victimaire saisi d'horreur, laisse tomber la hache, et prend la fuite. Cependant ses complices goûtent de la victime, en cousent la peau, la remplissent de foin, attachent à la charrue cette figure informe, et vont se justifier devant les juges qui les ont cités à leur tribunal. Les jeunes filles qui ont fourni l'eau pour aiguiser les instrumens, rejettent la faute sur ceux qui les ont aiguisés en effet; ces derniers sur ceux qui ont égorgé la victime; et ceux-ci sur les instrumens, qui sont condamnés comme auteurs du meurtre, et jetés dans la mer.

Cette cérémonie mystérieuse est de la plus haute antiquité, et rappelle un fait qui se passa du temps d'Erechtée. Un laboureur ayant placé son

son offrande sur l'autel, assomma un boeuf qui en avoit devoré une partie. Il prit la fuite, et la hache fut traduite en justice.

Quand les hommes se nourissoient des fruits de la terre, ils avoient soin d'en reserver une portion pour les dieux. Ils observèrent le même usage, quand ils commencèrent à se nourrir de la chair des animaux; et c'est peut-être de là que viennent les sacrifices sanglans, qui ne sont en effet que des repas destinés aux dieux, et auxquels on fait participer les assistans.

La connoissance d'une foule de pratiques et de détails constitue le savoir des prêtres. Tantôt on repand de l'eau sur l'autel, ou sur la tête de la victime; tantôt c'est du miel ou de l'huile. Plus communément on les arrose avec du vin; et alors on brule sur l'autel du bois de figuier, de myrte ou de vigne. Le choix de la victime n'exige pas moins d'attention. Elle doit être sans tache, n'avoir aucun défaut, aucune maladie; mais tous les animaux ne sont pas également propres aux sacrifices. On n'offrit d'abord que ceux dont on se nourissoit, comme le boeuf, la brebis, la chèvre, le cochon &c. Ensuite on sacrifia des chevaux au soleil, des cerfs à Diane, des chiens à Hécate. Chaque pays, chaque temple a ses usages.

On pose sur la tête de la victime un gateau pétri avec de la farine d'orge et du sel; on lui arrache le poil du front, et on le jete dans le feu; on brule ses cuisses avec du bois fendu &c.

On la partage entre les dieux, les prêtres, et ceux qui l'ont présentée. La portion des dieux est dévorée par la flamme; celle des prêtres fait partie de leur revenu; la troisième sert de prétexte à ceux qui la reçoivent, de donner un repas à leurs amis. Chaque particulier peut offrir des sacrifices sur un autel placé à la porte de sa maison, ou dans une chapelle domestique.

La

La superstition domine avec tant de violence sur notre esprit, qu'elle avoit rendu féroce le peuple le plus doux de la terre. Les sacrifices humains étoient autrefois assez fréquens parmi les Grecs. Ils l'étoient chez presque tous les peuples : et ils le sont encore aujourd'hui chez quelques uns d'entre eux. Ils cesseront enfin, parce que les cruautés absurdes et inutiles cèdent tôt ou tard à la nature et à la raison. Ce qui subsistera plus long-temps, c'est l'aveugle confiance que l'on a dans les actes extérieurs de religion, parce qu'il sera toujours plus aisé d'avoir des victimes que des vertus.

Un jour les Athéniens se plaignirent à l'oracle d'Ammon, de ce que les dieux se déclaroient en faveur des Lacédémoniens, qui ne leur présentoient que des victimes en petit nombre, maigres et mutilées. L'oracle répondit; que tous les sacrifices des Grecs ne valoient pas cette prière humble et modeste, par laquelle les Lacédémoniens se contentent de demander aux dieux les vrais biens. L'oracle de Jupiter m'en rappelle un autre qui ne fait pas moins d'honneur à celui d'Apollon. Un riche Thessalien se trouvant à Delphes, offrit avec le plus grand appareil cent boeufs dont les cornes étoient dorées. En même temps un pauvre citoyen d'Hermione tira de sa besace, une pincée de farine qu'il jeta dans la flamme qui brilloit sur l'autel. La Pythie déclara que l'hommage de cet homme étoit plus agréable aux dieux que celui du Thessalien.

Comme l'eau purifie le corps, on a pensé qu'elle purifioit aussi l'ame. De là deux sortes de lustrations les unes expiatoires, les autres préparatoires.

On a soin de purifier les enfans d'abord après leur naissance; ceux qui entrent dans les temples; ceux qui ont commis un meurtre, même involontaire; ceux qui sont affligés de certains maux regar-

regardés comme des signes de la colère céleste, tels que la peste, la frénésie &c. tous ceux enfin qui veulent se rendre agréables aux dieux.

Cette cérémonie s'est insensiblement appliquée aux temples, aux autels, à tous les lieux que la divinité doit honorer de sa présence; aux villes, aux rues aux maisons, aux champs, à tous les lieux que le crime a profanés, ou sur lesquels on veut attirer les faveurs du ciel.

On purifie tous les ans la ville d'Athènes. Toutes les fois que le courroux des dieux se déclare par la famine, par une épidémie ou d'autres fléaux, on tâche de le détourner sur un homme et sur une femme du peuple, entretenus par l'état pour être, au besoin, des victimes expiatoires, chacun au nom de son sexe. On les promène dans les rues au son des instrumens; et après leur avoir donné quelques coups de verges, on les fait sortir de la ville. Autrefois on les condamnoit au flammes, et on jetoit leurs cendres au vent.

L'eau lustrale dont on se sert, est une eau commune dans laquelle on a plongé un tison ardent, pris sur l'autel lorsqu'on y bruloit la victime.

Comme le feu purifie les métaux; que le sel et le nitre ôtent les souillures, et conservent les corps; que la fumée et les odeurs agréables peuvent garantir de l'influence du mauvais air, on a cru par degrés, que ces moyens et d'autres encore doivent être employés dans les différentes lustrations. C'est ainsi qu'on attache une vertu secrete à l'encens qu'on brule dans les temples, et aux fleurs dont on se couronne; c'est ainsi qu'une maison recouvre sa pureté par la fumée du soufre, et par l'aspersion d'une eau, dans laquelle on a jeté quelques grains de sel.

Dans les différens bourgs de l'Attique et du reste de la Grèce, un seul prêtre suffit pour desservir un temple; dans les villes considérables, les soins du ministère sont partagés entre plusieurs per-

personnes qui forment une communauté. A la tête est le ministre du dieu, qualifié quelquefois du titre de grand-prêtre. Au dessous de lui sont le Néocore, chargé de veiller à la décoration et à la propreté des lieux saints, et de jeter de l'eau lustrale sur ceux qui entrent dans le temple; des sacrificateurs qui égorgent les victimes; des aruspices qui en examinent les entrailles; des hérauts qui règlent les cérémonies, et congédient l'assemblée. En certains endroits on donne le nom de Père au premier des ministres sacrés, et celui de Mère à la première des prêtresses.

Les prêtres officient avec de riches vêtemens, sur lesquels sont tracés en lettres d'or les noms des particuliers qui en ont fait présent au temple. Cette magnificence est encore relevée par les attributs de la divinité dont ils sont ministres. C'est ainsi que la prêtresse de Cérès paroît couronnée de pavots et d'épis; et celle de Minerve, avec l'égide, la cuirasse, et un casque surmonté d'aigrettes.

A l'entretien des prêtres et des temples sont assignées différentes branches de revenus. On prélève d'abord sur les confiscations et sur les amendes le dixième pour Minerve, et le cinquantième pour les autres divinités. On consacre aux dieux le dixième des dépouilles enlevées à l'ennemi. Dans chaque temple, deux officiers connus sous le nom de parasites, ont le droit d'exiger une mesure d'orge des différens tenanciers du district qui leur est attribué; enfin il est peu de temples qui ne possèdent des maisons et des portions de terrain. Ces revenus servent pour les réparations et la décoration des lieux saints, pour les dépenses qu'entraînent les sacrifices, pour l'entretien des prêtres, qui ont presque tous des honoraires, un logement, et des droits sur les victimes.

Outre

Outre ces avantages, les prêtres sont intéressés à maintenir le droit d'asyle, accordé non seulement aux temples, mais encore aux bois sacrés qui les entourent, et aux maisons ou chapelles qui se trouvent dans leur enceinte. On ne peut en arracher le coupable, ni même l'empêcher de recevoir sa subsistance. Ce privilège, aussi offensant pour les dieux, qu'utile à leurs ministres, s'étend jusque sur les autels isolés.

Les prêtres ne forment point un corps particulier et indépendant. Nulle rélation d'intérêt entre les ministres des différens temples; les causes même qui les regardent personnellement, sont portées aux tribunaux ordinaires.

A la suite des prêtres, on doit placer ces devins, dont l'Etat honore la profession, et qu'il entretient dans le Prytanée. Ils ont la prétention de lire l'avenir dans le vol des oiseaux, et dans les entrailles des victimes. Ils suivent les armées; et c'est de leurs décisions, achetées quelquefois à un prix excessif, que dépendent souvent les révolutions des gouvernemens et les opérations d'une campagne.

Le règne de la superstition semble se perpétuer dans la Grèce. Le peuple découvre des signes frappans de la volonté des dieux, en tous temps, en tous lieux, dans les éclipses, dans le bruit du tonnerre, dans les grands phénomènes de la nature, dans les accidens les plus fortuits. Les songes, l'aspect imprévu de certains animaux, le mouvement convulsif des paupières, le tintement des oreilles, l'éternuement, quelques mots prononcés au hasard, tant d'autres effets indifférens, sont devenus des présages heureux ou sinistres. Trouvez-vous un serpent dans votre maison? élevez un autel dans le lieu même. Voyez-vous un milan planer dans les airs? tombez vite à genoux. Votre imagination est-elle troublée par le chagrin ou par la maladie? c'est Empusa qui vous appa-

apparoît, c'est un fantôme envoyé par Hécate, et qui prend toutes sortes de formes pour tourmenter les malheureux. Dans toutes ces circonstances ont court aux devins, aux interprêtes.

Les personnes instruites, quoique exemptes de la plupart de ces foiblesses, n'en sont pas moins attachées aux pratiques de la religion. Après un heureux succès, dans une maladie, au plus petit danger, au souvenir d'un songe effrayant, elles offrent des sacrifices; souvent même elles construisent, dans l'intérieur de leurs maisons des chapelles.

Le culte public étant prescrit par une des loix fondamentales, il est du devoir des magistrats de s'opposer aux innovations qui tendent visiblement à le détruire. Ils ne soumettent à la censure, ni les histoires fabuleuses sur l'origine des dieux, ni les opinions philosophiques sur leur nature, ni même les plaisanteries indécentes sur les actions qu'on leur attribue; mais ils poursuivent et font punir de mort ceux qui parlent ou qui écrivent contre leur existence; ceux qui brisent avec mépris leurs statues; ceux enfin qui violent le secret des mystères avoués par le gouvernement. Tout citoyen peut se porter pour accusateur et dénoncer le coupable devant le second des Archontes.

Il est arrivé, qu'en déclarant ses complices l'accusé a sauvé ses jours; mais on ne l'a pas moins rendu incapable de participer aux sacrifices, aux fêtes, aux spectacles, aux droits des autres citoyens. A cette note d'infamie se joignent quelquefois des cérémonies effrayantes; ce sont des imprécations que les prêtres de différens temples prononcent solennellement et par ordre des magistrats. Ils se tournent vers l'occident; et secouant leur robe de pourpre, ils dévouent aux dieux infernaux le coupable et sa postérité. On est persuadé que les furies s'emparent alors de

son cœur et que leur rage n'est assouvie que lorsque sa race est éteinte.

Il ne me reste plus qu'à citer les principaux jugemens que les tribunaux d'Athènes ont prononcés contre le crime d'impiété, depuis environ un siècle.

Le poëte Eschyle fut dénoncé, pour avoir, dans une de ses tragédies, revélé la doctrine des mystères. Son frère Aminias tâcha d'émouvoir les juges, en montrant les blessures qu'il avoit reçues à la bataille de Salamine. Ce moyen n'auroit peut-être pas suffi, si Eschyle n'eut prouvé clairement qu'il n'étoit pas initié. Le peuple l'attendoit à la porte du tribunal, pour le lapider.

Le philosophe Diagoras, de Mélos, accusé d'avoir révélé les mystères, et nié l'existence des dieux, prit la fuite. On promit des recompenses à ceux qui le livreroient mort ou vif; et le décret qui le couvroit d'infamie, fût gravé sur une colonne de bronze.

Protagoras, un des plus illustres sophistes de son temps, ayant commencé un de ses ouvrages par ces mots: „Je ne sais s'il y a des dieux où s'il n'y en a point;„ fut poursuivi criminellement, et prit la fuite. On rechercha ses écrits dans les maisons des particuliers, et on les fit bruler dans la place publique.

Prodicus de Céos fut condamné à boire la ciguë, pour avoir avancé que les hommes avoient mis au rang des dieux les êtres dont ils retiroient de l'utilité, tels que le soleil, la lune, les fontaines.

La faction opposée à Périclès, n'osant l'attaquer ouvertement, résolut de le perdre par une voie détournée. Il étoit ami d'Anaxagore qui admettoit une intelligence suprême. En vertu d'un décret porté contre ceux qui nioient l'existence des dieux, Anaxagore fut trainé en prison. Il obtint quelques suffrages de plus que son accusa-

teur, et ne les dut qu'aux prières et aux larmes de Périclès, qui le fit sortir d'Athènes. Sans le crédit de son protecteur, le plus religieux des Philosophes auroit été lapidé comme un athée.

On se rappellera ici ce que j'ai dit plus haut de la condamnation d'Alcibiade. Quelque temps après arriva le jugement de Socrate, dont la religion ne fut que le prétexte, ainsi que je le montrerai dans la suite.

Les Athéniens ne sont pas plus indulgens pour le sacrilège. Les lois attachent la peine de mort à ce crime, et privent le coupable des honneurs de la sepulture. Cette peine que des philosophes, d'ailleurs éclairés, ne trouvent pas trop forte, le faux zèle des Athéniens l'étend jusqu'aux fautes les plus légères. Croiroit-on qu'on a vu des citoyens condamnés à périr, les uns pour avoir arraché un arbrisseau dans un bois sacré; les autres pour avoir tué je ne sais quel oiseau consacré à Esculape? Je rapporterai un trait plus effrayant encore. Une feuille d'or étoit tombée de la couronne de Diane. Un enfant la ramassa. Il étoit si jeune, qu'il fallut mettre son jugement à l'épreuve. On lui présenta de nouveau la feuille d'or, avec des dés, des hochets, et une grosse pièce d'argent. L'enfant s'étant jeté sur cette pièce, les juges déclarèrent qu'il avoit assez de raison pour être coupable, et le firent mourir.

CHA-

CHAPITRE XIV.

Voyage de la Phocide. Les Jeux Pythiques. Le Temple et l'Oracle de Delphes. Mort d'Agésilas. Avènement de Philippe au trône de Macédoine.

Le jeux Pythiques se célèbrent de quatre en quatre ans à Delphes en Phocide.

Curieux de voir cette solennité nous allâmes à l'isthme de Corinthe; et nous étant embarqués à Pagae: nous entrâmes dans le golfe de Crissa le jour même où commençoit la fête *). Précédés et suivis d'un grand nombre de batimens legers, nous abordâmes à Cirrha, petite ville située au pied du mont Cirphis. Entre ce mont et le Parnasse, s'étend une valée où se font les courses des chevaux et des chars. Le Plistus y coule à travers des prairies riantes, que le printemps paroit de ses couleurs. Après avoir visité l'Hippodrome, nous prîmes un des sentiers qui conduisent à Delphes.

La ville se présentoit en Amphithéatre sur le penchant de la montagne. Nous distinguions déja le temple d'Apollon, et cette prodigieuse quantité de statues qui sont semées sur différens plans, à travers les édifices qui embellissent la ville. L'or dont la plupart sont couvertes, frappé des rayons naissans du soleil, brilloit d'un éclat qui se repandoit au loin. En même temps on voyoit s'avancer lentement dans la plaine et sur les collines, des processions composées de jeunes garçons et de jeunes filles, qui sembloient se disputer le prix

M 2

*) Ces jeux se célévroient dans la troisième année de chaque olympiade (vers le 14 Avril).

prix de la magnificence et de la beauté. Du haut des montagnes, des rivages de la mer, un peuple immense s'empressoit d'arriver à Delphes; et la sérénité du jour, jointe à la douceur de l'air qu'on respire en ce climat, prêtoit de nouveaux charmes aux impressions que nos sens recevoient de toutes parts.

Le Parnasse est une chaîne de montagnes qui se prolonge vers le nord, et qui dans sa partie méridionale, se termine en deux pointes au dessous desquelles se trouve la ville de Delphes qui n'a que 16 stades de circuit. Elle n'est point défendue par des murailles, mais par des précipices qui l'environnent de trois cotés.

Nous montâmes au temple qui est situé dans la partie supérieure de la ville. Il est entouré d'une enceinte vaste et remplie d'offrandes précieuses faites à la divinité. Les peuples, et les rois qui reçoivent des réponses favorables, ceux qui remportent des victoires, ceux qui sont délivrés des malheurs qui les menaçoient, se croient obligés d'élever dans ces lieux des monumens de reconnoissance. Les particuliers couronnés dans les jeux publics de la Grèce, ceux qui sont utiles à leur patrie par des services, ou qui l'illustrent par des talens, obtiennent dans cette même enceinte des monumens de gloire. C'est là qu'on se trouve entouré d'un peuple de héros; c'est là que tout rappelle les évènemens les plus remarquables de l'histoire, et que l'art de la sculpture brille avec plus d'éclat que dans tous les autres cantons de la Grèce. On ne peut faire un pas sans être arrêté par des chef-d'oeuvres de l'art.

Parmi un grand nombre de monumens, on a construit plusieurs petits édifices, où les peuples et les particuliers ont porté des sommes considérables, soit pour les offrir au dieu, soit pour les mettre en dépôt, comme dans un lieu de sûreté. Quand ce n'est qu'un dépôt, on a soin d'y

tracer

tracer le nom de ceux à qui il appartient, afin qu'ils puissent le retirer en cas de besoin.

Nous parcourûmes les trésors des Athéniens, des Thébains, des Cnidiens, des Syracusains; &c. et nous fûmes convaincus qu'on n'avoit point exagéré, en nous disant que nous trouverions plus d'or et d'argent à Delphes, qu'il n'y en a peut-être dans toute la Grèce. Quelque temps après notre voyage à Delphes, les Phocéens s'emparèrent du temple; et les matières d'or et d'argent qu'ils firent fondre, furent estimées plus de 10,000 talens (plus de 54 millions).

De l'enceinte sacrée nous entrâmes dans le temple. Cet édifice est bati d'une très belle pierre; mais le frontispice est de marbre de Paros. Dans le sanctuaire est une statue d'Apollon en or, et cet ancien oracle dont les réponses ont fait si souvent le destin des empires. On en dût la découverte au hasard. Des chevres qui erroient parmi les rochers du mont Parnasse, s'étant approchées du soupirail d'où sortoient des exhalaisons malignes, furent, dit-on, tout à coup agitées de mouvemens extraordinaires et convulsifs. Le berger et les habitans des lieux voisins, accourus à ce prodige, respirent la même vapeur, éprouvent les mêmes effets, et prononcent dans leur délire des paroles sans liaison et sans suite. Aussitôt on prend ces paroles pour des prédictions, et la vapeur de l'antre pour un souffle divin qui dévoile l'avenir.

Plusieurs ministres sont employés dans le temple. Le premier qui s'offre aux yeux des étrangers, est un jeune homme, souvent élevé à l'ombre des autels, toujours obligé de vivre dans la plus exacte continence, et chargé de veiller à la propreté ainsi qu'à la décoration des lieux saints.

Les prophètes exercent un ministère plus relevé: ils se tiennent auprès de la Pythie, recueillent ses réponses, les arrangent, les interprètent, et

et quelquefois les confient à d'autres ministres qui les mettent en vers.

Ceux qu'on nomme les saints, partagent les fonctions des prophètes. Ils sont au nombre de cinq. Ce sacerdoce est perpétuel dans leur famille, qui prétend tirer son origine de Deucalion. Des femmes d'un certain âge sont chargées de ne laisser jamais éteindre le feu sacré qu'elles sont obligées d'entretenir avec du bois de sapin. Quantité de sacrificateurs, d'augures, d'aruspices et d'officiers subalternes, augmentent la majesté du culte, et ne suffisent qu'à peine à l'empressement des étrangers qui viennent à Delphes de toutes les parties du monde.

Pendant qu'on nous instruisoit de ces détails, nous vîmes arriver au pied de la montagne, et dans le chemin, qu'on appelle la voie sacrée, une grande quantité de chariots remplis d'hommes, de femmes et d'enfans, qui ayant mis pied à terre, formèrent leurs rangs, et s'avancèrent vers le temple, en chantant des cantiques. Ils venoient du Péloponèse offrir au dieu les hommages des peuples qui l'habitent. La Théorie ou procession des Athéniens, les suivoit de près, et étoit elle-même suivie des députations de plusieurs autres villes, parmi lesquelles on distinguoit celle de l'île de Chio, composée de cent jeunes garçons. Elles se rangèrent autour du temple, présentèrent leurs offrandes, et chantèrent à l'honneur d'Apollon des hymnes accompagnées de danses.

Chaque instant faisoit éclore des scènes intéressantes et rapides. Comment les décrire? comment représenter ces mouvemens, ces concerts, ces cris, ces cérémonies augustes, cette joie tumultueuse, cette foule de tableaux qui, rapprochés les uns des autres, se prêtoient de nouveaux charmes? Nous fûmes entraînés au théâtre, où se donnoient les combats de poésie et de musique. Les Amphictyons y présidoient. Ce sont eux qui, en

en différens temps, ont établi les jeux qu'on célèbre à Delphes. Ils en ont l'intendance; ils y entretiennent l'ordre; et décernent la couronne au vainqueur.

Plusieurs poètes entrèrent en lice. Le sujet du prix est un hymne pour Apollon, que l'auteur chante lui-même, en s'accompagnant de la cithare. La beauté de la voix, et l'art de la soutenir par des accords harmonieux, influent tellement sur les opinions des juges et des assistans, que pour n'avoir pas possédé ces deux avantages, Hésiode fut autrefois exclu du concours; et que pour les avoir réunis dans un dégré éminent, d'autres auteurs ont obtenu le prix, quoiqu'ils eussent produit des ouvrages qu'ils n'avoient pas composés. Les poèmes que nous entendîmes avoient de grandes beautés. Celui qui fut couronné reçut des applaudissemens si redoublés, que les hérauts furent obligés d'imposer silence. Aussitôt on vit s'avancer les joueurs de flûte.

Le sujet qu'on a coutume de leur proposer, est le combat d'Apollon contre le serpent Python. Il faut qu'on puisse distinguer dans leur composition les cinq principales circonstances de ce combat. La première partie n'est qu'un prélude; l'action s'engage dans la seconde; elle s'anime et se termine dans la troisième; dans la quatrième on entend les cris de victoire, et dans la cinquième les sifflemens du monstre avant qu'il expire. Les Amphictyons eurent à peine adjugé le prix, qu'ils se rendirent au stade, où les courses à pied alloient commencer. On proposa une couronne pour ceux qui parcourroient le plus tôt cette carrière; une autre pour ceux qui la fourniroient deux fois; une troisième pour ceux qui la parcourroient jusqu'à douze fois sans s'arrêter: c'est ce qu'on appelle la course simple, la double course, la longue course. A ces différens exercices nous vîmes succéder la course des enfans,

celle des hommes armés, la lutte, le pugilat, et plusieurs de ces combats que nous détaillerons en parlant des jeux olympiques.

Autrefois on présentoit aux vainqueurs une somme d'argent. Quand on a voulu les honorer davantage, on ne leur a donné qu'une couronne de laurier.

Nous soupâmes avec les Théores ou députés des Athéniens Quelques-uns se proposoient de consulter l'oracle. C'étoit le lendemain qu'il devoit répondre à leurs questions; car on ne peut en approcher que dans certains jours de l'année; et la Pythie ne monte sur le trépied qu'une fois par mois. Nous résolûmes de l'interroger à notre tour, par un simple motif de curiosité, et sans la moindre confiance dans ses décisions.

Pendant toute la nuit la jeunesse de Delphes, distribuée dans les rues, chantoit des vers à la gloire de ceux qu'on venoit de couronner. Tout le peuple faisoit retentir les airs d'applaudissemens longs et tumultueux; la nature entière sembloit participer au triomphe des vainqueurs. Ces échos sans nombre qui reposent aux environs du Parnasse, éveillés tout-à-coup au bruit des trompettes, et remplissant de leurs cris les antres et les vallées, se transmettoient et portoient au loin les expressions éclatantes de la joie publique.

Le jour suivant nous allâmes au temple; nous donnâmes nos questions par écrit, et nous attendîmes que la voix du sort eût décidé du moment que nous pourrions approcher de la Pythie. A peine en fûmes-nous instruits, que nous la vîmes traverser le temple, accompagnée de quelques uns des prophètes, des poètes et des saints qui entrèrent avec elle dans le sanctuaire. Triste, abattue, elle sembloit se traîner comme une victime qu'on mène à l'autel. Elle mâchoit du laurier; elle en jeta en passant sur le feu sacré, quelques feuilles mêlées avec de la farine d'orge; elle

en

en avoit couronné sa tête; et son front étoit ceint d'un bandeau.

Il n'y avoit autrefois qu'une Pythie à Delphes: on en établit trois, lorsque l'oracle fut plus fréquenté; et il fut décidé qu'elles seroient agées de plus de 50 ans, après qu'un Thessalien eut enlevé une de ces prêtresses. Elles servent à tour de rôle. On les choisit parmi les habitans de Delphes, et dans la condition la plus obscure. Ce sont pour l'ordinaire des filles pauvres, sans éducation, sans expérience, de moeurs très pures et d'un esprit très borné. Elles doivent s'habiller simplement, ne jamais se parfumer d'essences, et passer leur vie dans l'exercice des pratiques religieuses.

Quantité d'étrangers se disposoient à consulter l'oracle. Le temple étoit entouré de victimes qui tomboient sous le couteau sacré, et dont les cris se mêloient au chant des hymnes. Le desir impatient de connoître l'avenir, se peignoit dans tous les yeux, avec l'espérance et la crainte qui en sont inséparables.

Un des prêtres se chargea de nous préparer. Après que l'eau sainte nous eut purifiés, nous offrîmes un taureau et une chèvre. Pour que ce sacrifice fût agréable aux dieux, il falloit que le taureau mangeât sans hésiter la farine qu'on lui présentoit; il falloit qu'après avoir jeté de l'eau froide sur la chèvre, on vît frisonner ses membres pendant quelques instans. On ne nous rendit aucune raison de ces cérémonies; mais plus elles sont inexplicables, plus elles inspirent de respect. Le succès ayant justifié la pureté de nos intentions, nous rentrâmes dans le temple la tête couronnée de laurier, et tenant dans nos mains un rameau entouré d'une bandelette de laine blanche. C'est avec ce symbole que les supplians approchent des autels.

On nous introduisit dans une chapelle, où, dans des momens qui ne sont, à ce qu'on prétend, ni prévus, ni réglés par les prêtres, on respire tout à coup une odeur extrêmement douce. On a soin de faire remarquer ce prodige aux étrangers.

Quelque temps après, le prêtre vint nous chercher, et nous mena dans le sanctuaire, espèce de caverne profonde, dont les parois sont ornées de différentes offrandes. Nous eûmes d'abord de la peine à discerner les objets; l'encens et les autres parfums qu'on y bruloit continuellement, le remplissoient d'une fumée épaisse. Vers le milieu est un soupirail d'où sort l'exhalaison prophétique. On s'en approche par une pente insensible; mais on ne peut pas le voir, parce qu'il est couvert d'un trépied tellement entouré de couronnes et de rameaux de laurier, que la vapeur ne sauroit se repandre au dehors.

La Pythie, excédée de fatigue, refusoit de répondre à nos questions. Les ministres, dont elle étoit environnée, employoient tour à tour les menaces et la violence. Cédant enfin à leurs efforts, elle se plaça sur le trépied, après avoir bu d'une eau qui coule dans le sanctuaire, et qui sert, dit-on, à dévoiler l'avenir.

Les plus fortes couleurs suffiroient à peine pour peindre les transports dont elle fut saisie un moment après. Nous vîmes sa poitrine s'enfler, et son visage rougir et pâlir; tous ses membres s'agitoient de mouvemens involontaires; mais elle ne faisoit entendre que des cris plaintifs, et de longs gémissemens. Bientôt les yeux étincelans, la bouche écumante, les cheveux hérissés, ne pouvant ni resister à la vapeur qui l'opprimoit, ni s'élancer du trépied où les prêtres la retenoient, elle déchira son bandeau; et, au milieu des hurlemens les plus affreux, elles prononça quelques paroles, que les prêtres s'empressèrent de recueil-

 lir,

lir. Ils les mirent tout de suite en ordre, et nous les donnèrent par écrit. J'avois demandé si j'aurois le malheur de survivre à mon ami? Philotas sans se concerter avec moi, avoit fait la même question. La réponse étoit obscure et équivoque. Nous la mîmes en pièces en sortant du temple.

Nous étions alors rempli d'indignation et de pitié; nous nous reprochions avec amertume l'état funeste où nous avions reduit cette malheureuse. Elle exerce des fonctions odieuses qui ont déja couté la vie à plusieurs de ses semblables. Les ministres le savent; cependant nous les avons vu multiplier et contempler de sang froid les tourmens dont elle étoit accablée. Ce qui revolte encore, c'est qu'un vil intérêt endurcit leurs ames. Sans les fureurs de la Pythie elle seroit moins consultée, et les libéralités des peuples seroient moins abondantes: car il en coute pour obtenir la réponse du dieu. Ceux qui ne lui rendent qu'un simple hommage, doivent au moins déposer sur les autels des gateaux et d'autres offrandes; ceux qui veulent connoître l'avenir, doivent sacrifier des animaux. Il en est même qui, dans ces occasions, ne rougissent pas d'étaler le plus grand faste.

Cependant ce tribut, imposé pendant toute l'année à la crédulité des hommes, et sévèrement exigé par les prêtres dont il fait le principal revenu, ce tribut, dis-je, est infiniment moins dangereux que l'influence de leurs réponses sur les affaires publiques de la Grèce, et du reste de l'univers. On doit gemir sur les maux du genre humain, quand on pense qu'on peut obtenir à prix d'argent, les réponses de la Pythie; et qu'ainsi un mot dicté par des prêtres corrompus, et prononcé par une fille imbécille, suffit pour susciter des guerres sanglantes, et porter la désolation dans tout un royaume.

Le

Le lendemain nous descendîmes dans la plaine pour voir les courses des chevaux et des chars. L'Hippodrome, c'est le nom qu'on donne à l'espace qu'il faut parcourir, est si vaste, qu'on y voit quelquefois jusqu'à quarante chars se disputer la victoire. Nous en vîmes partir dix à la fois de la barrière; il n'en revint qu'un très petit nombre; les autres s'étant brisés contre la borne, qu dans le milieu de la carrière.

Quelques jours après, nous montâmes à la source de la fontaine Castalie, dont les eaux pures et d'une fraîcheur délicieuse, forment de belles cascades sur la pente de la montagne. Elle sort à gros bouillons entre les deux cimes de rochers qui dominent sur la ville de Delphes.

De là continuant notre chemin vers le nord, nous entrevîmes auprès de Panopée, ville située sur les confins de la Phocide et de la Béotie, des chariots remplis de femmes qui mettoient pied à terre, et dansoient en rond.

Nos guides les reconnurent pour les Thyades Athéniennes. Ce sont des femmes initiées aux mystères de Bacchus: elles viennent tous les ans se joindre à celles de Delphes, pour monter ensemble sur les hauteurs du Parnasse, et y célébrer avec une égale fureur les orgies de ce dieu.

Les excès auxquels elles se livrent, ne surprendront point ceux qui savent, combien il est aisé d'exalter l'imagination vive et ardente des femmes Grecques. On en a vu plus d'une fois un grand nombre se repandre comme des torrens, dans les villes et dans des provinces entières, toutes échevelées et à demi nues, toutes poussant des hurlemens effroyables. Il n'avoit fallu qu'une étincelle pour produire ces embrasemens. Quelques unes d'entre-elles, saisies tout à coup d'un esprit de vertige, se croyoient poussées par une inspiration divine, et faisoient passer ces frénétiques transports à leurs compagnes. Quand l'accès

cès du délire étoit près de tomber, les remedes et les expiations achevoient de ramener le calme dans leurs ames. Ces épidémies sont moins fréquentes depuis le progrès des lumières; mais il en reste encore des traces dans les fêtes de Bacchus.

En continuant de marcher entre des montagnes entassées les unes sur les autres, nous arrivâmes au pied du mont Lycorée, le plus haut de tous ceux du Parnasse, peut être de tous ceux de la Grèce. C'est là, dit on, que se sauvèrent les habitans de ces contrées, pour échapper au déluge arrivé du temps de Deucalion. Nous entreprîmes d'y monter; mais après des chutes fréquentes nous reconnûmes que s'il est aisé de s'élever jusqu'à certaines hauteurs du Parnasse, il est très difficile d'en atteindre le sommet.

Pendant que nous étions aux jeux Pythiques nous entendîmes plus d'une fois parler de la dernière expédition d'Agésilas en Egypte; à notre retour nous apprîmes sa mort. Il avoit à l'âge de 84 ans trouvé la fin de ses jours sur une côte déserte de la Libye, où une tempête violente l'avoit obligé de relâcher avec sa flotte victorieuse.

Deux ans après, il se passa un évènement qui ne fixa point l'attention des Athéniens, et qui devoit changer la face de la Grèce et du monde connu.

Perdiccas, roi de Macédoine ayant péri avec la plus grande partie de son armée dans un combat qu'il avoit livré aux Illyriens; Philippe son frère que j'avois vu en ôtage chez les Thébains, fut nommé tuteur du fils de ce prince.

La Macédoine touchoit alors à sa ruine; elle étoit menacée de toute part de puissans ennemis: Philippe réussit à la sauver par la force de son génie. Des oracles semés parmi le peuple annonçoient que ce royaume reprendroit sa splendeur sous un fils d'Amyntas. La nation persuadée que de l'aveu même des dieux, celui-là seul devoit la

gou-

gouverner, qui pouvoit la défendre, lui remit l'autorité souveraine, dont elle dépouilla le fils de Perdiccas.

Encouragé par ce choix, il réunit une partie de la Péonie à la Macédoine; battit les Illyriens, et les renferma dans leurs anciennes limites. Quelque temps après il s'empara d'Amphipolis qui étoit une colonie des Athéniens, et de quelques villes voisines où ils avoient des garnisons. Athènes occupée d'une autre guerre, ne pouvoit ni prévenir, ni venger ces hostilités que Philippe savoit colorer de prétextes spécieux.

Mais rien n'augmenta plus sa puissance, que la découverte de quelques mines d'or qu'il fit exploiter, et dont il retira par an plus de mille talens (plus de 5 millions 400,000 livres.) Il s'en servit dans la suite pour corrompre ceux qui étoient à la tête des républiques.

CHAPITRE XV.

Des fêtes des Athéniens.

Les premières fêtes des Grecs furent caractérisées par la joie et par la reconnoissance. Après avoir recueilli les fruits de la terre, les peuples s'assembloient pour offrir des sacrifices, et se livrer aux transports qu'inspire l'abondance. Plusieurs fêtes des Athéniens se ressentent de cette origine: ils célèbrent le retour de la verdure, des moissons, de la vendange et des quatre saisons de l'année; et comme ces hommages s'adressent à Cérès ou à Bacchus, les fêtes de ces divinités sont en plus grand nombre que celles des autres. Dans la suite, le souvenir des évènemens utiles ou glorieux fut fixé à des jours marqués, pour être perpétué à jamais.

Les solennités publiques reviennent tous les ans, ou après un certain nombre d'années. On distingue celles qui, dès les plus anciens temps, furent établies dans le pays ; et celles qu'on a récemment empruntées des autres peuples. Quelques unes se célèbrent avec une extrême magnificence. J'ai vu en certaines occasions jusqu'à 300 boeufs, trainés pompeusement aux autels. Plus de 80 jours enlevés à l'industrie et aux travaux de la campagne, sont remplis par des spectacles qui attachent le peuple à la religion, ainsi qu'au gouvernement. Ce sont des sacrifices qui inspirent le respect par l'appareil pompeux des cérémonies; des processions où la jeunesse de l'un et de l'autre sexe étale tous ses attraits ; des pièces de théatre, fruits des plus beaux génies de la Grèce: des danses, des chants, des combats où brillent tour à tour l'adresse et les talens.

Ces combats sont de deux espèces ; les gymniques, qui se donnent au Stade, et les scéniques, qui se livrent au Théatre. Dans les premiers on se dispute le prix de la course, de la lutte et des autres exercices du Gymnase; dans les derniers, celui du chant et de la danse; les uns et les autres font l'ornement des principales fêtes. Je vais donner une idée des scéniques.

Chacune des dix tribus fournit un choeur, et le chef qui doit le conduire. Ce chef qu'on nomme Chorège, doit être agé au moins de quarante ans. Il choisit lui même ses acteurs qui, pour l'ordinaire, sont pris dans la classe des enfans, et dans celle des adolescens. Son intérêt est d'avoir un excellent joueur de flûte, pour diriger leurs voix ; un habile maitre, pour régler leurs pas et leurs gestes. Comme il est nécessaire d'établir la plus grande égalité entre les concurrens, et que ces deux instituteurs décident souvent de la victoire, un des premiers magistrats de la république les fait tirer au sort, en présence

des différentes troupes et des différens Chorèges. Chaque tribu s'empresse aussi d'avoir le meilleur poète, pour composer les cantiques sacrés.

Les chœurs paroissent dans les pompes ou processions: ils se rangent autour des autels, et chantent des hymnes pendant les sacrifices; ils se rendent au théatre, où, chargés de soutenir l'honneur de leur tribu, ils s'animent de la plus vive émulation. Leurs chefs emploient les brigues et la corruption, pour obtenir la victoire. Des juges sont établis pour décerner le prix. C'est en certaines occasions un trépied, que la tribu victorieuse a soin de consacrer dans un temple, ou dans un édifice qu'elle fait élever.

Le peuple presque aussi jaloux de ses plaisirs que de sa liberté, attend la décision du combat avec la même inquiétude et le même tumulte que s'il s'agissoit de ses plus grands intérêts. La gloire qui en resulte, se partage entre le chœur qui a triomphé, la tribu dont il est tiré, le Chorège qui est à sa tête et les maîtres qui l'ont dressé.

Tout ce qui concerne les spectacles, est prévu et fixé par les lois. Elles déclarent inviolables, pendant les temps des fêtes, la personne du Chorège et celle des acteurs; elles règlent le nombre des solennités où l'on doit donner au peuple les diverses especes de jeux dont il est si avide. Telles sont, entre autres, les Panathénées et les grandes Dionysiaques, ou Dionysiaques de la ville.

Les premières tombent au premier mois, qui commence au solstice d'été. Instituées dans les plus anciens temps, en l'honneur de Minerve, retablies par Thésée, en mémoire de la réunion de tous les peuples de l'Attique, elles reviennent tous les ans; mais dans la cinquième année, elles se célèbrent avec plus de cérémonies et d'éclat. Voici l'ordre qu'on y suit, tel que je le remarquai la première fois que j'en fus témoin.

Les

Les peuples qui habitent les bourgs de l'Attique s'étoient rendus en foule à la capitale; ils avoient amené un grand nombre de victimes qu'on devoit offrir à la déesse. J'allai le matin sur les bords de l'Ilissus, et j'y vis les courses des chevaux, où les fils des premiers citoyens de la république se disputoient la gloire du triomphe. Je remarquai la manière dont la plûpart montoient à cheval; ils posoient le pied gauche sur une espèce de crampon attaché à la partie inférieure de leur pique, et s'élançoient avec légereté sur leurs coursiers. Non loin de là je vis d'autres jeunes gens concourir pour le prix de la lutte et des différens exercices du corps. J'allai à l'Odéum et j'y vis plusieurs musiciens se livrer des combats plus doux et moins dangereux. Les uns exécutoient des pièces sur la flute ou sur la cithare; d'autres chantoient et s'accompagnoient de l'un de ces instrumens. Une couronne d'olivier, un vase rempli d'huile, furent les prix décernés aux vainqueurs. Ensuite on couronna des particuliers, à qui le peuple, touché de leur zèle, avoit accordé des marques d'honneur.

J'allai aux Tuileries, pour voir passer la pompe qui s'étoit formée hors des murs, et qui commençoit à défiler. Elle étoit composée de plusieurs classes de citoyens couronnés de fleurs, et remarquables par leur beauté. C'étoient des vieillards dont la figure étoit imposante, et qui tenoient des rameaux d'oliviers; des hommes faits, qui armés de lances et de boucliers, sembloient respirer les combats; des garçons qui n'étoient agés que de dix-huit à vingt ans, et qui chantoient des hymnes en l'honneur de la déesse; de jolis enfans couverts d'une simple tunique, et parés de leurs graces naturelles; des filles, enfin, qui appartenoient aux premières familles d'Athènes, et dont les traits, la taille et la démarche attiroient tous les regards. Leurs mains soute-

roient sur leurs têtes des corbeilles, qui, sous un voile éclatant, renfermoient des instrumens sacrés, des gateaux, et tout ce qui peut servir aux sacrifices. Des suivantes, attachées à leurs pas, d'une main étendoient un parasol au-dessus d'elles, et de l'autre tenoient un pliant. C'est une servitude imposée aux filles des étrangers établis à Athènes: servitude que partagent leurs pères et leurs mères. En effet les uns et les autres portoient sur leurs épaules des vases remplis d'eau et de miel, pour faire des libations.

Ils étoient suivis de huit musiciens, dont quatre jouoient de la flûte, et quatre de la lyre. Après eux venoient des rhapsodes qui chantoient les poëmes d'Homère, et des danseurs armés de toutes pièces, qui s'attaquant par intervalles, représentoient au son de la flute, le combat de Minerve contre les Titans.

On voyoit ensuite paroître un vaisseau qui sembloit glisser sur la terre au gré des vents et d'une infinité de rameurs, mais qui se mouvoit par des machines qu'il renfermoit dans son sein. Sur le vaisseau se déployoit une voile d'une étoffe légère, où de jeunes filles avoient représenté en broderie la victoire de Minerve contre ces mêmes Titans. Cette pompe marchoit à pas lents, sous la direction de plusieurs magistrats. Quand elle fut parvenue au temple d'Apollon Pythien, on détacha la voile suspendue au navire, et l'on se rendit à la citadelle, où elle fut déposée dans le temple de Minerve.

Plusieurs jours de l'année sont consacrés au culte de Bacchus. Son nom retentit tour-à-tour dans la ville, au port du Pirée, dans la campagne et dans les bourgs. J'ai vu plus d'une fois la ville entière plongée dans l'ivresse la plus profonde; j'ai vu des troupes de Bacchans et de Bacchantes couronnés de lierre, de fenouil, de peuplier, s'agiter, danser hurler dans les rues, in-

voquer

voquer Bacchus par des acclamations barbares; déchirer de leurs ongles et de leurs dents les entrailles crues des victimes, serrer des serpens dans leurs mains, les entrelacer dans leurs cheveux; en ceindre leurs corps, et par ces espèces de prestiges, effrayer et intéresser la multitude.

Ces tableaux se retracent en partie dans une fête qui se célèbre à la naissance du printemps. La ville se remplit alors d'étrangers qui viennent pour être témoins des jeux et des spectacles; mais sur-tout d'une procession qui représente le triomphe de Bacchus. On y voit le même cortège qu'avoit, dit-on, ce dieu, lorsqu'il fit la conquête de l'Inde; des Satyres, des dieux Pans, des hommes traînant des boucs pour les immoler; d'autres, montés sur des ânes, à l'imitation de Silène; d'autres déguisés en femmes; d'autres qui portent des figures obscènes suspendues à de longues perches, et qui chantent des hymnes dont la licence est extrême; enfin, toutes sortes de personnes de l'un et de l'autre sexe, la plupart couvertes de peaux de faons, cachées sous un masque, couronnées de lierre, ivres ou feignant de le paroître; mêlant sans interruption leurs cris au bruit des instrumens; les uns s'agitant comme des insensés, et s'abandonnant à toutes les convulsions de la fureur; les autres exécutant des danses régulières et militaires, mais tenant des vases au lieu de boucliers, et se lançant en forme de traits des thyrses dont ils insultent quelquefois les spectateurs.

Au milieu de ces troupes d'acteurs forcenés, s'avancent dans un bel ordre les différens choeurs députés par les tribus: quantité de jeunes filles des plus distinguées de la ville, marchent les yeux baissés, parées de tous leurs ornemens, et tenant sur leurs têtes des corbeilles sacrées, qui outre les premices des fruits, renferment des gateaux de différentes formes, des grains de sel, des

feuilles de lierre, et d'autres ſymboles myſté-rieux.

Les toits formés en terraſſes, ſont couverts de ſpectateurs, et ſur-tout de femmes, la plupart avec des lampes et des flambeaux; pour éclairer la pompe qui défile preſque toujours pendant la nuit, et qui s'arrête dans les carrefours, et les places, pour faire des libations, et offrir des victimes en l'honneur de Bacchus.

Tant que durent les fêtes; la moindre violence contre un citoyen eſt un crime, et toute pour-ſuite contre un créancier eſt interdite. Les jours ſuivans, les délits et les déſordres qu'on y a commis, ſont punis avec ſévérité.

Les femmes ſeules participent aux fêtes d'Adonis, et à celles qui, ſous le nom de Theſmophories, ſe célèbrent en l'honneur de Cérès et de Proſerpine: les unes et les autres ſont accompagnées de cérémonies que j'ai déja décrites plus d'une fois. Je ne dirai qu'un mot des dernières; elles reviennent tous les ans en autonne et durent pluſieurs jours.

Parmi les objets dignes de fixer l'attention, je vis les Athéniennes, femmes et filles, ſe rendre à Eleuſis, y paſſer une journée entière dans le temple, aſſiſes par terre, et obſervant un jeûne auſtère. Pourquoi cette abſtinence, dis-je à l'une de celles qui avoient préſidé à la fête? Elle me répondit: Parce que Cérès ne prit point de nourriture, pendant qu'elle cherchoit ſa fille Proſerpine. Je lui demandai encore: Pourquoi en allant à Eleuſis portiez-vous des livres ſur vos têtes? — Ils contiennent les lois que nous croyons avoir reçues de Cérès. — Pourquoi dans cette proceſſion brillante, où l'air retentiſſoit de vos chants, conduiſiez-vous une grande corbeille ſur un char attelé de quatre chevaux blancs? — Elle contenoit entre autres choſes des grains dont nous devons la culture à Cérès. C'eſt ainſi qu'aux fêtes de

de Minerve nous portons des corbeilles pleines de floccons de laine, parce que c'est elle qui nous apprit à la filer. Le meilleur moyen de reconnoître un bienfait, est de s'en souvenir sans cesse, et de le rappeler quelquefois à son auteur.

CHAPITRE XVI.

Des maisons et des repas des Athéniens.

La plupart des maisons sont composées de deux appartemens, l'un en haut pour les femmes, l'autre en bas pour les hommes. On en compte plus de dix mille à Athènes.

On en voit un assez grand nombre qui ont sur le derriere un jardin, sur le devant une petite cour, et plus souvent un espèce de portique, au fond duquel est la porte de la maison, confiée quelquefois aux soins d'un eunuque. C'est là qu'on trouve tantôt une figure de Mercure, pour écarter les voleurs, tantôt unchien qu'ils redoutent beaucoup plus; et presque toujours un autel en l'honneur d'Apollon, où le maître de la maison vient en certains jours offrir des sacrifices.

On montre aux étrangers les maisons de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle et des grands hommes du siècle dernier. Rien ne les distinguoit autrefois : elles brillent aujourd'hui par l'opposition des hôtels, que des hommes sans nom et sans vertu ont eu le front d'élever auprès de ces demeures modestes. Depuis que le goût des batimens s'est introduit, les arts font tous les jours des efforts pour le favoriser et l'étendre. On a pris le parti d'aligner les rues, de séparer les nouvelles maisons en deux corps de logis, d'y placer au rez-de-chaussée les appartemens du mari et de la femme; de les rendre plus commodes par

de sages distributions, et plus brillantes par les ornemens qu'on y multiplie.

Telle étoit celle qu'occupoit Dinias, un des plus riches et des plus voluptueux citoyens d'Athènes. Il étaloit un faste qui détruisit bientôt sa fortune. Sa femme Lysistrate ne se montroit que sur un char attelé de quatre chevaux blancs de Sicyone. Ainsi que d'autres Athéniens, il se faisoit servir par une femme de chambre, et entretenoit en ville une maîtresse.

Je le priai un jour de me montrer sa maison. Il me mena par une allée longue et étroite qui conduisoit directement à l'appartement des femmes. L'entrée en est interdite aux hommes, excepté aux parens et à ceux qui viennent avec le mari. Après avoir traversé un gazon entouré de trois portiques, nous arrivâmes à une assez grande pièce, où se tenoit Lysistrate à qui Dinias me présenta.

Nous la trouvâmes occupée à broder une robe, plus occupée de deux colombes de Sicile, et d'un petit chien de Malte, qui se jouoit autour d'elle. Lysistrate passoit pour une de plus jolies femmes d'Athènes, et cherchoit à soutenir cette réputation par l'élégance de sa parure. Ses cheveux noirs parfumés d'essences, tomboient à grosses boucles sur ses épaules; des bijoux d'or se faisoient remarquer à ses oreilles, des perles à son cou et à ses bras, des pierres précieuses à ses doigts. Peu contente des couleurs de la nature, elle en avoit emprunté d'artificielles, pour paroître avec l'éclat des roses et des lys. Elle avoit une robe blanche, telle que la portent communément les femmes de distinction.

La toilette fixa mes regards. J'y vis des bassins et des aiguières d'argent, des miroirs de différentes matières, des aiguilles pour demêler les cheveux, des fers pour les boucler; des bandelettes plus ou moins larges, pour les assujétir;

des

des réseaux, pour les envelopper; de la poudre jaune, pour les en couvrir; diverses espèces de bracelets et de boucles d'oreilles; des boites contenant du rouge, du blanc de céruse, du noir pour teindre les sourcils, et tout ce qu'il faut pour tenir les dents propres &c.

Je parus frappé de l'élégance des meubles. Dinias me dit qu'aimant à jouir de l'industrie et de la supériorité des ouvriers étrangers, il avoit fait faire les sièges en Thessalie, les matelats du lit à Corinthe, les oreillers à Carthage; et comme ma surprise augmentoit, il rioit de ma simplicité, et ajoutoit pour se justifier, que Xénophon paroissoit à l'armée avec un bouclier d'Argos, une cuirasse d'Athènes, un casque de Béotie, et un cheval d'Epidaure.

Nous passâmes à l'appartement des hommes, au milieu duquel nous trouvâmes une pièce de gazon entourée de quatre portiques dont les murs étoient enduits de stuc et lambrissés de menuiserie. Ces portiques servoient de communication à plusieurs chambres ou salles, la plupart décorées avec soin. L'or et l'ivoire rehaussoient l'éclat des meubles; les plafonds et les murs étoient ornés de peintures.

Le luxe que Dinias étaloit dans sa maison, regnoit aussi à sa table. Je vais tirer de mon journal la description du premier souper, auquel je fus invité avec Philotas mon ami.

Nous passâmes dans la salle à manger: on y bruloit de l'encens et d'autres odeurs. Sur le buffet on avoit étalé des vases d'argent et de vermeil; quelques-uns enrichis de pierres précieuses.

Des esclaves repandirent de l'eau pure sur nos mains, et poserent des couronnes sur nos têtes. Nous tirâmes au sort le roi du festin. Il devoit écarter la licence, sans nuire à la liberté; fixer l'instant ou l'on boiroit à longs traits; nommer

les santés qu'il faudroit porter, et faire exécuter les lois établies parmi les buveurs. Le sort tomba sur Démocharès.

Autour d'une table que l'éponge avoit essuyée à plusieurs reprises, nous nous plaçâmes sur des lits, dont les couvertures étoient teintes en pourpre. Après qu'on eut apporté à Dinias le menu du souper, nous en reservâmes les premices pour l'autel de Diane. Chacun de nous avoit amené son domestique. Dinias étoit servi par un nègre, par un de ces esclaves Éthiopiens que les gens riches acquièrent à grands frais, pour se distinguer des autres citoyens.

Je ne ferai point le détail d'un repas qui nous fournissoit à tous momens de nouvelles preuves de l'opulence et des prodigalités de Dinias. Il suffira d'en donner une idée générale.

On nous présenta d'abord plusieurs espèces de coquillages; les uns tels qu'ils sortent de la mer; d'autres cuits sur la cendre, ou frits dans la poële; la plupart assaisonnés de poivre et de cumin. On servit en même temps des oeufs frais, soit de poules, soit de paons; ces derniers sont plus estimés: des andouilles, des pieds de cochon, un foie de sanglier, une tête d'agneau, de la fraise de veau, le ventre d'une truie, assoisonné de cumin, de vinaigre et de silphium; de petits oiseaux, sur lesquels on jeta une sauce toute chaude composée de fromage rapé, d'huile, de vinaigre et de silphium. On donna au second service ce qu'on trouve de plus exquis en gibier, en volaille, et surtout en poissons: des fruits composèrent le troisième service.

Parmi une multitude d'objets qui s'offroient à nos yeux, chacun de nous eut la liberté de choisir ce qui pouvoit le plus flatter le goût de ses amis, et de le leur envoyer.

Dès le commencement du souper, Démocharès prit une coupe, l'appliqua légèrement à ses lèvres, et

et la fit passer de main en main. Nous goûtâmes de la liqueur chacun à notre tour. Ce premier coup est regardé comme le symbole et le garant de l'amitié, qui doit unir les convives. D'autres le suivirent de près, et se réglèrent sur les santés que Démochares portoit, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et que nous lui rendions sur le champ.

On aime en Grèce les vins doux et odoriférens. En certains endroits, on les adoucit en jetant dans le tonneau de la farine paitrie avec du miel, presque par-tout on y mêle des aromates, des fruits et des fleurs.

Après le repas nous bûmes presque sans interruption. Démochares après avoir porté différentes santés, prit une lyre; et pendant qu'il l'accordoit, il nous entretint de l'usage où l'on a toujours été de mêler le chant aux plaisirs de la table. Autrefois, disoit-il, tous les convives chantoient ensemble et à l'unisson. Dans la suite il fut établi que chacun chanteroit à son tour, tenant à la main une branche de myrte ou de laurier. La joie fut moins bruyante à la vérité; mais elle fut moins vive. On la contraignit encore, lorsqu'on associa la lyre à la voix. Alors plusieurs convives furent obligés de garder le silence.

Les chansons de table ne renfermèrent d'abord que des expressions de reconnoissance, ou des leçons de sagesse. Nous y célébrions, et nous y célébrons encore les dieux, les héros, et les citoyens utiles à leur patrie. A des sujets si graves, on joignit ensuite l'éloge du vin; et la poésie, chargée de le tracer avec les couleurs les plus vives, peignit en même temps cette confusion d'idées, ces mouvemens tumultueux, qu'on éprouve avec ses amis, à l'aspect de la liqueur qui pétille dans les coupes. De là tant de chansons bachiques, semées de maximes, tantôt sur le bonheur et sur la vertu, tantôt sur l'amour et sur l'amitié. C'est en effet à ces deux sentimens, que

que l'ame se plait à revenir quand elle ne peut plus contenir la joie qui la pénètre.

Plusieurs auteurs se sont exercés dans ce genre de poésie; quelques uns s'y sont distingués. Alcée et Anacréon l'ont rendu célèbre. Il n'exige point d'effort, parce qu'il est ennemi des prétentions. On peut employer pour louer les dieux et les héros la magnificence des expressions et des idées; mais il n'appartient qu'au délire et aux graces de peindre le sentiment et le plaisir.

Livrons-nous aux transports que cet heureux moment inspire, ajouta Démocharès; chantons tous ensemble, ou tour à tour, et prenons dans nos mains des branches de laurier ou de myrte.

Nous exécutâmes aussitôt ses ordres; et après plusieurs chansons assorties à la circonstance, tout le choeur entonna celle d'Harmodius et d'Aristogiton. Démocharès nous accompagnoit par intervalles; mais saisi tout à coup d'un nouvel enthousiasme, il s'écrie: Ma lyre rebelle se refuse à de si nobles sujets: elle reserve ses accords pour le chantre du vin et des amours. Voyez comme au souvenir d'Anacréon ses cordes frémissent, et rendent des sons plus harmonieux! Oh, mes amis! que le vin coule à grands flots; unissez vos voix à la mienne, et pretez-vous à la variété des modulations.

Buvons, chantons Bacchus; il se plait à nos danses; il se plait à nos chants; Il étouffe l'envie, la haine et les chagrins; aux graces séduisantes, aux amours enchanteurs, il donna la naissance. Aimons, buvons, chantons Bacchus.

Sages dans nos folies, riches de nos plaisirs, foulons aux pieds la terre et ses vaines grandeurs; et dans la douce ivresse, que des momens si beaux font couler dans nos ames, buvons, chantons Bacchus.

Cependant nous entendîmes un grand bruit à la porte, et nous vîmes entrer Calliclès, Nicostra-

te,

te, et d'autres jeunes gens qui nous amenoient des danseuses et des joueuses de flûte, avec lesquelles ils avoient soupé. Aussitôt la plupart des convives sortirent de table, et se mirent à danser: car les Athéniens aiment cet exercice avec tant de passion, qu'ils regardent comme une impolitesse de ne pas s'y livrer quand l'occasion l'exige.

Théotime qui étoit sorti de la sale, revint un moment après suivi de joueurs de gobelets et de ces farceurs qui, dans les places publiques, amusent la populace par leurs prestiges. Après qu'on eut desservi ils commencèrent leurs tours. Ces jeux dont quelques uns m'intéressoient sans me plaire, s'exécutoient presque tous au son de la flute. Il falloit pour y réussir joindre la grace à la précision des mouvemens.

CHAPITRE XVII.

De l'éducation des Athéniens.

L'objet de l'éducation est de procurer au corps la force qu'il doit avoir; à l'ame la perfection dont elle est susceptible. Elle commence chez les Athéniens à la naissance de l'enfant et ne finit qu'à sa vingtième année.

Epicharis, femme d'Apollodore, chez qui j'étois logé, devoit bientôt accoucher. Pendant les quarante premiers jours de sa grossesse, il ne lui avoit pas été permis de sortir. On lui avoit ensuite répété souvent que sa conduite et sa santé pouvant influer sur la constitution de son enfant, elle devoit user d'une bonne nourriture, et entretenir ses forces par de légères promenades.

A la naissance du fils d'Apollodore, je vis la tendresse et la joie éclater dans les yeux de tou-

tous ses parens; je vis suspendre sur la porte de la maison une couronne d'olivier, symbole de l'agriculture à laquelle l'homme est destiné. Si ç'avoit été une fille, une bandelette de laine, mise à la place de la couronne, auroit désigné l'espece de travaux dont les femmes doivent s'occuper. Cet usage qui retrace les moeurs anciennes, annonce à la république qu'elle vient d'acquerir un citoyen il annonçoit autrefois les devoirs du père et de la mère de famille.

Le père a le droit de condamner ses enfans à la vie ou à le mort. Dès qu'ils sont nés, on les étend à ses pieds. S'il les prend entre ses bras, ils sont sauvés. Quand il n'est pas assez riche pour les élever, ou qu'il desespère de pouvoir corriger en eux certains vices de conformation, il détourne les yeux, et l'on court au loin les exposer ou leur oter la vie. A Thèbes les lois défendent cette barbarie; dans presque toute la Grèce, elles l'autorisent ou la tolèrent. Des philosophes l'approuvent; d'autres, contredits à la vérité par des moralistes plus rigides, ajoutent qu'une mère, entourée déja d'une famille trop nombreuse, est en droit de détruire l'enfant qu'elle porte dans son sein.

Pourquoi des nations écairées et sensibles outragent-elles ainsi la nature? C'est que chez elles, le nombre des citoyens étant fixé par la constitution même, elles ne sont pas jalouses d'augmenter la population; c'est que, chez elles encore, tout citoyen étant soldat, la patrie ne prend aucun intérêt au sort d'un homme qui ne lui seroit jamais utile, et à qui elle seroit souvent nécessaire.

On lava l'enfant avec de l'eau tiède, conformément au conseil d'Hippocrate. Ensuite on le déposa dans une de ces corbeilles d'osier, dont on se sert pour séparer le grain de la paille. C'est le

le préſage d'une grande opulence, ou d'une nombreuſe poſtérité.

Autrefois le rang le plus diſtingué ne diſpenſoit pas une mère de nourrir ſon enfant; aujourd'hui elle ſe repoſe de ce devoir ſacré ſur une eſclave. Cépendant, pour corriger le vice de ſa naiſſance, on l'attache à la maiſon, et la plupart des nourrices deviennent les amies et les confidentes des filles qu'elles ont élévées.

Comme les nourrices de Lacédémone ſont très renommées dans la Grèce, Apollodore en avoit fait venir une à laquelle il confia ſon fils. En le recevant elle ſe garda bien de l'emmailloter, et d'enchaîner ſes membres par des machines dont on uſe en certains pays, et qui ne ſervent ſouvent qu'à contrarier la nature.

Pour l'accoutumer de bonne heure au froid, elle ſe contenta de le couvrir de quelques vêtemens legers; pratique récommandée par les philoſophes, et que je trouve en uſage chez les Celtes.

Le cinquieme jour fut deſtiné à purifier l'enfant. Une femme le prit entre ſes bras; et ſuivie de tous ceux de la maiſon, elle courut à pluſieurs repriſes autour du feu qui bruloit ſur l'autel.

Comme beaucoup d'enfans meurent de convulſions d'abord après leur naiſſance, on attend le ſeptième, et quelquefois le dixième jour, pour leur donner un nom. Apollodore ayant aſſemblé ſes parens, ceux de ſa femme, et leurs amis, dit en leur préſence qu'il donnoit à ſon fils le nom de ſon père Lyſis; car ſuivant l'uſage, l'ainé d'une famille porte le nom de ſon aïeul. Cette cérémonie fut accompagnée d'un ſacrifice et d'un repas. Elle précéda de quelques jours une cérémonie plus ſainte; celle de l'initiation aux myſtères d'Eleuſis. Perſuadés qu'elle procure de grands avan-

tages

tages après la mort, les Athéniens se hâtent de la faire recevoir à leurs enfans.

Le quarantième jour, Epicharis releva de couches. Ce fut un jour de fête dans la maison d'Apollodore. Ces deux époux, après avoir reçu de leurs amis de nouvelles marques d'intérêt, redoublèrent de soin pour l'éducation de leur fils.

Dès que l'enfant put se tenir sur ses jambes, Déidame (c'etoit le nom de la nourrice ou gouvernante) le fit marcher, toujours prête à lui tendre une main secourable. Jamais la force ne fut employée pour empêcher ses pleurs. Elle étoit sur-tout attentive aux premières impressions qu'il recevroit: impressions quelquefois si fortes et si durables, qu'il en reste pendant toute la vie des traces dans le caractère; et en effet il est difficile qu'une ame qui dans l'enfance est toujours agitée de vaines frayeurs, ne devienne pas de plus en plus susceptible de la lâcheté dont elle a fait l'apprentissage. Déidame épargnoit à son élève tous les sujets de terreur, au lieu de les multiplier par les menaces et par les coups.

Suivant le conseil de personnes sages, il ne faut prescrire aux enfans, pendant les cinq premières années, aucun travail qui les applique. Leurs jeux doivent seuls les intéresser et les animer. Ce temps accordé à l'accroissement et à l'affermissement du corps, Apollodore le prolongea d'une année en faveur de son fils; et ce ne fut qu'à la fin de la sixième, qu'il le mit sous la garde d'un conducteur ou pédagogue. C'étoit un esclave de confiance, chargé de le suivre en tous lieux, et sur tout chez les maîtres destinés à lui donner les premiers élémens des sciences. Mais avant que de le remettre entre ses mains, il eut soin de lui assurer l'état de citoyen en le faisant inscrire dans l'une des trois curies ou confraternités dont chaque tribu est composée.

Apol-

Apollodore envoya tous les jours son fils aux écoles. La loi ordonne de les ouvrir au lever du soleil, et de les fermer à son coucher. Son conducteur l'y menoit le matin, et alloit le prendre le soir,

Parmi les instituteurs auxquels on confie la jeunesse d'Athènes, il n'est pas rare de rencontrer des hommes d'un mérite distingué. Tel fut autrefois Damon, qui donna des leçons de musique à Socrate, et de politique à Périclès. Tel étoit de mon temps Philotime. Il avoit fréquenté l'école de Platon, et joignoit à la connoissance des arts, les lumières d'une saine philosophie.

Le cours des études comprend la musique et la gymnastique, c'est à dire tout ce qui a rapport aux exercices de l'esprit et à ceux du corps. Dans cette division, le mot musique est pris dans une acception très étendue.

Connoître la forme et la valeur des lettres, les tracer avec élégance et facilité, donner aux syllabes le mouvement et les intonations qui leur conviennent, tels furent les premiers travaux du jeune Lysis. On lui recommandoit d'observer exactement la ponctuation, en attendant qu'on pût lui en donner des règles. Il lisoit souvent les fables d'Esope; souvent il récitoit les vers qu'il savoit par coeur.

Dans les commencemens, lorsque Lysis parloit, qu'il lisoit, ou qu'il déclamoit quelque ouvrage, j'étois surpris de l'extrême importance qu'on mettoit à diriger sa voix, tantôt pour en varier les inflexions, tantôt pour l'arrêter sur une syllabe, ou la précipiter sur une autre. Philotime à qui je témoignai ma surprise, la dissipa de cette manière:

Nos premiers législateurs comprirent aisément que c'étoit par l'imagination qu'il falloit parler aux Grecs, et que la vertu se persuadoit mieux par le sentiment que par les préceptes. Ils nous annon-

annoncerent des vérités parées des charmes de la poésie et la musique. Nous apprenions nos devoirs dans les amusemens de notre enfance : nous chantions les bienfaits des dieux, les vertus des héros. Nos moeurs s'adoucirent à force de séductions; et nous pouvons nous glorifier aujourd'hui de ce que les Graces elles-mêmes ont pris soin de nous former.

La langue que nous parlons paroît être leur ouvrage. Quelle douceur! quelles richesses! quelle harmonie! Fidèle interprète de l'esprit et du coeur, en même temps que par l'abondance et la hardiesse de ses expressions elle suffit à toutes nos idées, et sait au besoin les revêtir de couleurs brillantes, sa mélodie fait couler la persuasion dans nos ames. Je veux moins vous expliquer cet effet que vous le laisser entrevoir.

Nous remarquons dans cette langue trois propriétés essentielles; la résonnance, l'intonation le mouvement.

Chaque lettre, ou séparément, ou jointe avec une autre lettre, fait entendre un son; et ces sons diffèrent par la douceur et la dureté, la force et la foiblesse, l'éclat et l'obscurité. J'indique à Lysis ceux qui flattent l'oreille, et ceux qui l'offensent: je lui fais observer qu'un son ouvert, plein, volumineux, produit plus d'effet qu'un son qui vient expirer sur les lèvres ou se briser contre les dents; et qu'il est une lettre dont le fréquent retour opère un sifflement si desagréable, qu'on a vu des auteurs la bannir avec sévérité de leurs ouvrages.

Dans l'écriture les accens se trouvant attachés aux mots, Lysis distingue sans peine les syllabes sur lesquelles la voix doit monter ou descendre; mais comme les dégrés précis d'élévation et d'abaissement ne peuvent être déterminés par des signes, je l'accoutume à prendre les inflexions les plus convenables au sujet et aux circonstances.

Vou

Vous avez du vous appercevoir que son intonation acquiert de jour en jour de nouveaux agrémens, parce qu'elle devient plus juste et plus variée.

La durée des syllabes se mésure par un certain intervalle de temps. Les unes se trainent avec plus ou moins de lenteur, les autres s'empressent de courir avec plus ou moins de vitesse. Réunissez plusieurs syllabes brèves, vous serez malgré vous entrainé par la rapidité de la diction; substituez-leur des syllabes longues, vous serez arrêté par sa pésanteur: combinez-les entre elles, suivant les rapports de leur durée, vous verrez votre style obéir à tous les mouvemens de votre ame, et figurer toutes les impressions que je dois partager avec elle. Voilà ce qui constitue ce rhythme, cette cadence, à laquelle on ne peut donner atteinte sans révolter l'oreille; c'est ainsi que des variétés que la nature, les passions et l'art on mises dans l'exercice de la voix, il resulte des sons plus ou moins agréables, plus ou moins éclatans, plus ou moins rapides.

Quand Lysis sera plus avancé, je lui montrerai que le meilleur moyen de les assortir est de les contraster, parce que le contraste, d'où nait l'équilibre, est dans toute la nature et principalement dans les arts imitatifs, la première source de l'ordre et de la beauté. Je lui montrerai par quel heureux balancement on peut les affoiblir et les fortifier. A l'appui des règles viendront les exemples. Il distinguera dans les ouvrages de Thucydide, une mélodie austère, imposante, pleine de noblesse, mais la plûpart du temps dénuée d'aménité, dans ceux de Xénophon, une suite d'accords, dont la douceur et la molesse caractérisent les Graces qui l'inspirent; dans ceux d'Homère, une ordonnance toujours savante, toujours variée. Voyez, lorsqu'il parle de Pénélope, comme les sons les plus doux, et les

plus brillans se réunissent pour déployer l'harmonie et la lumière de la beauté. Faut-il représenter le bruit des flots qui se brisent contre le rivage, son expression se prolonge, et mugit avec éclat. Veut-il peindre les tourmens de Sisyphe, éternellement occupé à pousser un rocher sur le haut d'une montagne d'où il retombe aussitôt, son style, après une marche lente, pesante, fatigante, court et se précipite comme un torrent; c'est ainsi que sous la plume du plus harmonieux des poètes les sons deviennent des couleurs, et les images des vérités.

Nous n'enseignons point à nos élèves les langues étrangères, soit par mépris pour les autres nations, soit parce qu'ils n'ont pas trop de temps pour apprendre la nôtre. Lysis connoit les propriétés des élémens qui la composent. Ses organes flexibles saisissent avec facilité les nuances qu'une oreille exercée remarque dans la nature des sons, dans leur durée, dans les différens dégrés de leur élévation et de leur renflement.

Ces notions qui vous paroîtront peut être frivoles, sont nécessaires dans un gouvernement où le talent de la parole reçoit un prix infini des qualités accessoires qui l'accompagnent; chez un peuple surtout, dont l'esprit est très leger, et les sens très délicats; qui pardonne quelquefois à l'orateur de s'opposer à ses volontés, et jamais d'insulter son oreille.

Ce fut vers ce temps-là que je partis pour l'Egypte: avant mon départ, je priai Philotime de me mettre par écrit les suites de cette éducation, et c'est d'après son journal que je vais en continuer l'histoire.

Lysis passa successivement sous différens maîtres. Il apprit à chanter avec goût, en s'accompagnant de la lyre. Apollodore estimont l'arithmétique, parce qu'entre autres avantages elle augmente la sagacité de l'esprit, et le prépare à la con-

connoissance de la géométrie et de l'astronomie. Lysis étudia la première des ces sciences, et prit une teinture des deux autres.

Ce jeune-homme bruloit du desir de s'instruire; mais Apollodore ne perdoit pas de vue cette maxime d'un roi de Lacédémone: qu'il ne faut enseigner aux enfans que ce qui pourra leur être utile dans la suite; ni cette autre maxime: que l'ignorance est préférable à une multitude de connoissances confusément entassées dans l'esprit.

En même temps Lysis apprenoit à traverser les rivières à la nage et à dompter un cheval. La danse régloit ses pas, et donnoit de la grace à tous ses mouvemens. Il se rendoit assidument au gymnase du Lycée. Les enfans commencent leurs exercices de très bonne heure; quelquefois même à l'âge de sept ans. Ils les continuent jusqu'à celui de vingt. On les accoutume d'abord à supporter le froid, le chaud, toutes les intempéries des saisons; ensuite à pousser des balles de différentes grosseurs, à se les renvoyer mutuellement. Ce jeu et d'autres semblables ne sont que les préludes des épreuves laborieuses qu'on leur fait subir, à mesure que leurs forces augmentent. Ils courent sur un sable profond, lancent des javelots, sautent au-delà d'un fossé ou d'une borne, tenant dans leurs mains des masses de plomb; jetant en l'air, ou devant eux, des palets de pierre ou de bronze; ils fournissent en courant une ou plusieurs fois la carrière du Stade, souvent couverts d'armes pésantes. Ce qui les occupe le plus, c'est la lutte, le pugilat et les divers combats que je décrirai en parlant des jeux olympiques. Lysis qui s'y livroit avec passion, étoit obligé d'en user sobrement, et d'en corriger les effets par les exercices de l'esprit auxquels son père le ramenoit sans cesse.

Le soir de retour à la maison, tantôt il s'accompagnoit de la lyre, tantôt il s'occupoit à dessiner;

ner; car depuis quelques années, l'usage s'est introduit presque par-tout de faire apprendre le dessin aux enfans de condition libre. Souvent il lisoit en présence de son père et de sa mère les livres qui pouvoient l'instruire ou l'amuser. Apollodore remplissoit auprès de lui les fonctions de ces grammairiens, qui sous le nom de critiques enseignent à résoudre les difficultés que présente le texte d'un auteur; Epicharis celles d'une femme de goût qui en fait apprécier les beautés. Lysis demandoit un jour comment on jugeoit du mérite d'un livre. Aristote qui étoit présent répondit: „Si l'auteur dit tout ce qu'il faut, s'il ne „dit que ce qu'il faut, s'il le dit comme il faut„.

Ses parens le formoient à cette politesse noble dont ils étoient les modèles. Desir de plaire, facilité dans le commerce de la vie, égalité dans le caractère, attention à céder sa place aux personnes agées, décence dans le maintien, dans l'extérieur, dans les expressions, dans les manières, tout étoit prescrit sans contrainte, exécuté sans effort.

Son père le menoit souvent à la chasse des bêtes à quatre pieds, parce qu'elle est l'image de la guerre; quelquefois à celle des oiseaux, mais toujours sur des terres incultes, pour ne pas détruire les espérances du laboureur.

Il prit quelques leçons d'un maître d'armes; il s'instruisit de la tactique. Mais s'il devoit défendre sa patrie, il devoit aussi l'éclairer. La logique, la rhétorique, la morale, l'histoire, le droit civil, la politique l'occupèrent successivement.

Des maîtres mercenaires se chargent de les enseigner, et mettent leurs leçons à très haut prix. On raconte ce trait d'Aristippe. Un Athénien le pria d'achever l'éducation de son fils. Aristippe demanda mille drachmes (900 livres). „Mais répondit le père j'aurois un esclave pour
une

„une pareille somme. Vous en auriez deux, re-„prit le philosophe: votre fils d'abord, ensuite „l'esclave que vous placeriez auprès de lui.„

L'étude de la morale ne couta jamais de larmes à Lysis. Son père avoit mis auprès de lui des gens qui l'instruisoient par leur conduite, et non par des remontrances importunes. Il étoit très difficile dans le choix des livres qui en traitent, parce que leurs auteurs, pour la plupart, sont mal-affermis dans leurs principes, ou n'ont que de fausses idées de nos devoirs. Un jour Isocrate nous lut une lettre qu'il avoit autrefois adressée à Démonicus. C'étoit un jeune homme qui vivoit à la cour du roi de Chypre. La lettre pleine d'esprit, mais surchargée d'antithèses, contenoit des règles de moeurs et de conduite, redigées en forme de maximes, et rélatives aux différentes circonstances de la vie. J'en citerai quelques traits.

„Soyez envers vos parens, comme vous-vou-„driez que vos enfans fussent un jour à votre „égard. Dans vos actions les plus secretes, fi-„gurez-vous que vous avez tout le monde pour „témoin. N'esperez pas que des actions repré-„hensibles puissent rester dans l'oubli; vous pour-„rez peut-être les cacher aux autres, mais jamais „à vous-même. Dépensez votre loisir à écouter „les discours des sages. Délibérez lentement, „exécutez promptement. Soulagez la vertu mal-„heureuse; les bienfaits bien appliqués sont le „trésor de l'honnête homme. Quand vous serez „revêtu de quelque charge importante, n'employez „jamais de malhonnêtes gens; quand vous la „quitterez, que ce soit avec plus de gloire que „de richesses.

Quelques jours après, Aristote eut la complaisance d'apporter plusieurs ouvrages qu'il avoit ébauchés ou finis, et dont la plupart traitoient de la science des moeurs. Il les éclaircissoit en les

 lisant.

lisant. Voici ce qu'il dit sur les motifs qui doivent nous attacher inviolablement à la vertu.

Considérons-la, dit-il, dans ses rapports avec nous, et avec les autres. L'homme vertueux fait ses délices d'habiter et de vivre avec lui-même. Vous ne trouverez dans son ame ni les remords, ni les séditions qui agitent l'homme vicieux. Il est heureux par le souvenir des biens qu'il a faits, par l'espérance du bien qu'il peut faire. Il jouit de son estime, en obtenant celle des autres; il semble n'agir que pour eux, il leur cédera même les emplois les plus brillans, s'il est persuadé, qu'ils peuvent mieux s'en acquiter que lui. Toute sa vie est en action, et toutes ses actions naissent de quelque vertu particulière. Il possède donc le bonheur, qui n'est autre chose qu'une continuité d'actions conformes à la vertu.

Je viens de parler du bonheur qui convient à la vie active et consacrée aux devoirs de la société. Mais il en est un autre d'un ordre supérieur, exclusivement reservé au petit nombre des sages, qui, loin du tumulte des affaires s'abandonnent à la vie contemplative. Comme ils se sont dépouillés de tout ce que nous avons de mortel, et qu'ils n'entendent plus que de loin le murmure des passions, dans leur ame tout est paisible, tout est en silence, excepté la partie d'elle même qui a le droit d'y commander, portion divine, soit qu'on l'appelle intelligence, ou de tout autre nom, sans cesse occupée à méditer sur la nature divine et sur l'essence des êtres. Ceux qui n'écoutent que sa voix, sont spécialement chéris de la divinité; car s'il est vrai, comme tout nous porte à le croire, qu'elle prend quelque soin des choses humaines, de quel oeil doit-elle regarder ceux qui à son exemple, ne placent leur bonheur que dans la contemplation des vérités éternelles?

Dan

Dans les entretiens qu'on avoit en présence de Lysis, Isocrate flattoit ses oreilles, Aristote éclairoit son esprit, Platon enflammoit son ame. Ce dernier, tantôt lui expliquoit la doctrine de Socrate, tantôt lui développoit le plan de sa république; d'autres fois, il lui faisoit sentir qu'il n'existe de véritable élévation, d'entière indépendance, que dans une ame vertueuse. Plus souvent encore il lui montroit en détail que le bonheur consiste dans la science du souverain bien, qui n'est autre chose que Dieu. Ainsi, tandis que d'autres philosophes ne donnent pour récompense à la vertu que l'estime publique et la félicité passagère de cette vie, Platon lui offroit un plus noble soutien. La vertu disoit-il, vient de Dieu. Vous ne pouvez l'acquerir qu'en vous connoissant vous-même, qu'en obtenant la sagesse, qu'en vous préférant à ce qui vous appartient. Suivez-moi Lysis. Votre corps, votre beauté, vos richesses sont à vous, mais ne sont pas vous. L'homme est tout entier dans son ame. Pour savoir ce qu'il est, et ce qu'il doit faire, il faut qu'il se regarde dans son intelligence, dans cette partie de l'ame où brille un rayon de la sagesse divine, lumière pure qui conduira insensiblement ses regards à la source dont elle est émanée. Quand ils y seront parvenus, et qu'il aura contemplé cet exemplaire éternel de toutes les perfections, il sentira qu'il est de son plus grand intérêt de les retracer en lui-même, et de se rendre semblable à la divinité, du moins autant qu'une si foible copie peut approcher d'un si beau modèle. Dieu est la mésure de chaque chose; rien de bon, ni d'estimable dans le monde, que ce qui a quelque conformité avec lui. Il est souverainement sage, saint et juste. Le seul moyen de lui ressembler et de lui plaire est de se remplir de sagesse, de justice et de sainteté.

Appellé à cette haute destinée, placez-vous, au rang de ceux qui, comme le disent les sages,

unissent par leurs vertus les cieux avec la terre, les dieux avec les hommes. Que votre vie présente le plus heureux des systèmes pour vous, le plus beau des spectacles pour les autres, celui d'une ame, où toutes les vertus sont dans un parfait accord.

Je vous ai parlé souvent des conséquences qui dérivent de ces vérités liées ensemble, si j'ose parler ainsi, par des raisons de fer et de diamans; mais je dois vous rappeler, avant de finir, que le vice, outre qu'il degrade notre ame, est tôt ou tard livré au supplice qu'il a mérité.

Dieu, comme on l'a dit avant vous, parcourt l'univers, tenant dans sa main le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres. La Justice suit ses pas, prête à punir les outrages faits à sa loi divine. L'homme humble et modeste trouve son bonheur à la suivre; l'homme vain s'éloigne d'elle, et Dieu l'abandonne à ses passions. Pendant un temps il paroît être quelque chose aux yeux du vulgaire; mais bientôt la vengeance fond sur lui: et si elle l'épargne dans ce monde, elle le poursuit avec plus de fureur dans l'autre. Ce n'est donc point dans le sein des honneurs, et dans l'opinion des hommes, que nous devons chercher à nous distinguer; c'est devant ce tribunal redoutable qui nous jugera sévèrement après notre mort.

Lysis avoit dix sept ans: son ame étoit pleine de passions; son imagination vive et brillante. Il s'exprimoit avec autant de grace que de facilité. Ses amis ne cessoient de relever ces avantages, et l'avertissoient, autant par leurs exemples que par leurs plaisanteries, de la contrainte dans laquelle il avoit vécu jusqu'alors. Philotime lui demandoit un jour, ce qu'il pensoit d'un jeune homme qui dans ses paroles et dans son habillement n'observoit aucun des égards dus à la société. Tous ses camarades l'approuvent, dit Lysis.

Et tous les gens sensés le condamnent, répliqua Philotime. Mais, reprit Lysis, par ces personnes sensées, entendez-vous ces vieillards qui ne connoissent que leurs anciens usages, et qui, sans pitié pour nos foiblesses, voudroient que nous fussions nés à l'âge de quatrevingt ans? Ils pensent d'une façon, et leurs petits enfans d'une autre. Qui les jugera? Vous même, dit Philotime. Sans rappeler ici nos principes sur le respect et la tendresse que nous devons aux auteurs de nos jours, je suppose que vous êtes obligé de voyager en des pays lointains; choisirez-vous un chemin, sans savoir s'il est praticable, s'il ne traverse pas des déserts immenses, s'il ne conduit pas chez des nations barbares, s'il n'est pas en certains endroits infesté par des brigands? — Il seroit imprudent de s'exposer à de pareils dangers. Je prendrois un guide. — Lysis, observez que les vieillards sont parvenus au terme de la carrière que vous allez parcourir, carrière si difficile et si dangereuse. Je vous entends, dit Lysis. J'ai honte de mon erreur.

Lysis bruloit du desir de parvenir un jour à la tête du gouvernement. Son père loua ce projet, mais il lui fit entrevoir en même temps la grande étendue des connoissances nécessaires à l'homme d'état. Lysis en fut effrayé, mais il ne fut pas découragé. Aristote l'instruisit de la nature des diverses espèces de gouvernemens dont les législateurs avoient conçu l'idée; Apollodore de l'administration, des forces et du commerce, tant de sa nation que des autres peuples. Il fut décidé qu'après avoir achevé son éducation, il voyageroit chez tous ceux qui avoient quelque rapport d'intérêt avec les Athéniens. —

Je ne dirai qu'un mot sur l'éducation des filles. Suivant la différence des états, elles apprenent à lire, écrire, coudre, filer, préparer la laine dont on fait les vêtemens, et veiller au soin du

ménage. Celles qui appartiennent aux prémières familles de la république, sont élevées avec plus de récherches. Comme dès l'âge de dix ans, et quelquefois de sept, elles paroissent dans les cérémonies religieuses, les unes portant sur leurs têtes les corbeilles sacrées, les autres chantant des hymnes, ou exécutant des danses, divers maîtres les accoutument auparavant à diriger leur voix et leurs pas. En général, les mères exhortent leurs filles à se conduire avec sagesse; mais elle insistent beaucoup plus sur la nécessité de se tenir droites, d'effacer leurs épaules, de serrer leur sein avec un large ruban, d'être extrêmement sobres; et de prévenir, par toutes sortes de moyens un embonpoint qui nuiroit à l'élégance de la taille, et à la grace des mouvemens.

CHAPITRE XVIII.

Suite des mœurs des Athéniens.

J'ai dit plus haut qu'en certaines heures de la journée, les Athéniens s'assembloient dans la place publique, ou dans les boutiques dont elle est entourée. Je m'y rendois souvent, soit pour apprendre quelque nouvelle, soit pour étudier le caractère de ce peuple.

J'y rencontrai un jour un des principaux de la ville qui se promenoit à grands pas. Sa vanité ne pouvoit être égalée que par sa haine contre la démocratie; de tous les vers d'Homère il n'avoit retenu que cette sentence: Rien n'est si dangereux que d'avoir tant de chefs.

Il venoit de recevoir une légère insulte. Non, disoit-il en fureur, il faut que cet homme ou moi abandonnions la ville; car, aussi bien n'y a-t-il plus moyen d'y tenir: si je siège à quelque tribu-

nal,

nal, j'y suis accablé par la foule des plaideurs, ou par les cris des avocats. A l'assemblée générale, un homme du néant, sale et mal vêtu, a l'insolence de se placer auprès de moi. Nos orateurs sont vendus à ce peuple, qui tous les jours met à la tête de ses affaires, des gens que je ne voudrois pas mettre à la tête des miennes. Dernièrement il étoit question d'élire un général; je me lève; je parle des emplois que j'ai remplis à l'armée; je montre mes blessures, et l'on choisit un homme sans expérience et sans talens. C'est Thésée qui, en établissant l'égalité, est l'auteur de tous ces maux. Homère avoit bien plus de raison; rien n'est si dangereux que d'avoir tant de chefs. En disant cela, il repoussoit fièrement ceux qu'il trouvoit sur ses pas, refusoit le salut presque à tout le monde; et s'il permettoit à quelqu'un de ses cliens de l'aborder, c'étoit pour lui rappeler hautement les services qu'il lui avoit rendus.

Je parcourus les différens cercles que je voyois autour de la place. Ils étoient composés de gens de tout âge et de tout état. Des tentes les garantissoient des ardeurs du soleil.

Je m'assis auprès d'un riche Athénien, nommé Philandre. Son parasite Criton cherchoit à l'intéresser par des flatteries outrées, et à l'égayer par des traits de méchanceté. Il imposoit silence, il applaudissoit avec transport quand Philandre parloit, et mettoit un pan de sa robe sur sa bouche pour ne pas éclater, quand il échappoit à Philandre quelque fade plaisanterie. Voyez, lui disoit-il, comme tout le monde a les yeux fixés sur vous: hier dans le portique, on ne tarissoit point sur vos louanges; il fut question du plus honnête homme de la ville, nous étions plus de trente; tous les suffrages se réunirent en votre faveur. Cet homme, dit alors Philandre, que je vois là-bas, vêtu d'une robe si brillante, et

suivi

ſuivi de trois eſclaves, n'eſt-ce pas Apollodore, fils de Paſion, ce riche banquier? C'eſt lui même, répondit le paraſite. Son faſte eſt revoltant, et il ne ſe ſouvient plus que ſon père a été eſclave. Et cet autre reprit Philandre qui marche après lui la tête levée? Son père ſ'apelloit d'abord Soſie, et comme il avoit été à l'armée il ſe fit nommer Soſiſtrate *). Sa mère eſt de Thrace. Le fils eſt un fripon, moins cependant qu'Hermogène, Corax et Therſite, qui cauſent enſemble à quatre pas de nous. Le premier eſt ſi avare, que même en hiver ſa femme ne peut ſe baigner qu'à l'eau froide &c.

Pendant que je me tournois pour voir une partie de dés, un homme vint à moi d'un air empreſſé; Savez-vous la nouvelle me dit-il? Non répondis-je. — Quoi vous l'ignorez? Je ſuis ravi de vous l'apprendre. Je la tiens de Nicératès, qui arrive de Macédoine. Le roi Philippe a été battu par les Illyriens; il eſt priſonnier il eſt mort. — Comment! eſt-il poſſible? — Rien n'eſt ſi certain. Je viens de rencontrer deux de nos Archontes, j'ai vu la joie peinte ſur leurs viſages. Cependant n'en dites rien, et ſur-tout ne me citez pas. Il me quitta auſſitôt pour communiquer ce ſecretà toutle monde.

Cet homme paſſe ſa vie à forger des nouvelles, me dit alors un gros Athénien qui étoit aſſis auprès de moi. Il ne s'occupe que de choſes qui ne le touchent point. Pour moi, mon intérieur me ſuffit. J'ai une femme que j'aime beaucoup; et il me fit l'éloge de ſa femme. Hier je ne pus pas ſouper avec elle, j'étois prié chez un de mes amis; et il me fit la deſcription du répas. Je me retirai chez moi aſſez content. Mais j'ai fait cette nuit un rêve qui m'inquiète; et il me raconta ſon rêve; enſuite il me dit péſamment, que la ville four-

*) Soſie eſt le nom d'un eſclave, Soſiſtrate celui d'un homme libre.

fourmilloit d'étrangers; que les hommes d'aujourd'hui ne valoient pas ceux d'autrefois; que les denrées étoient à bas prix; qu'on pourroit esperer une bonne recolte, s'il venoit à pleuvoir. Après m'avoir demandé le quantième du mois, il se leva pour aller souper avec sa femme.

Eh quoi! me dit un Athénien qui survint tout à-coup, et que je cherchois depuis longtemps, vous avez la patience d'écouter cet ennuyeux personnage! Que ne faisiez-vous comme Aristote? Un grand parleur s'empara de lui, et le fatiguoit par des récits étrangers. Eh bien, lui disoit-il, n'êtes vous pas étonné? Ce qui m'étonne, répondit Aristote, c'est qu'on ait des oreilles pour vous entendre, quand on a des pieds pour vous échapper. Je lui dis alors que j'avois une affaire à lui communiquer, et je voulus la lui expliquer. Mais lui, de m'arrêter à chaque mot. Oui, je sais dequoi il s'agit; je pourrois vous le raconter au long; continuez, n'omettez aucune circonstance, fort bien; vous y êtes, c'est cela même. Voyez combien il étoit nécessaire d'en conférer ensemble. A la fin je l'avertis qu'il ne cessoit de m'interrompre: Je le sais, répondit-il; mais j'ai un extrême besoin de parler. Cependant, je ne ressemble point à l'homme qui vient de vous quitter. Il parle sans reflexion, et je crois être à l'abri de ce reproche; témoin le discours que je fis dernièrement à l'assemblée: vous n'y étiez pas; je vais vous le reciter. A ces mots, je voulus profiter du conseil d'Aristote. Mais il me suivit toujours parlant, toujours déclamant.

Je me jetois au milieu d'un groupe formé autour d'un devin qui se plaignoit de l'incrédulité des Athéniens, lorsque nous vîmes paroître Diogène. Il arrivoit de Lacédémone. „D'où venez-vous, lui demanda quelqu'un? De l'appartement des hommes à celui des femmes, répondit-il. Y avoit-il beaucoup de monde aux jeux

„olym-

„olympiques, lui dit un autre? — Beaucoup de „ſpectateurs et peu d'hommes.„ Ces réponſes furent applaudies; et à l'inſtant il ſe vit entouré d'une foule d'Athéniens qui cherchoient à tirer de lui quelque répartie. „Pourquoi, lui diſoit „celui-ci, mangez-vous dans le marché? — C'eſt que j'ai faim dans le marché.„ „Un autre lui „fit cette queſtion: Comment puis-je me venger „de mon ennemi? — En devenant plus ver„tueux. — Diogène, lui dit un troiſième, on „vous donne bien des ridicules. — Mais je ne „les reçois pas.„ — Un étranger né à Mynde, voulant ſavoir comment il avoit trouvé cette ville; „J'ai conſeillé aux habitans, répondit-il, d'en „fermer les portes, de peur qu'elle ne s'enfuie!„ C'eſt qu'en effet cette ville, qui eſt très petite, a de très grandes portes. Le paraſite Criton étant monté ſur une chaiſe, lui demanda pourquoi on l'appeloit chien; — „Parce que je careſſe ceux „qui me donnent de quoi vivre, que j'aboie con„tre ceux dont j'eſſuie des refus, et que je mords „les méchans. Et quel eſt„ reprit le paraſite, „l'animal le plus dangereux? — Parmi les animaux „ſauvages, le calomniateur; parmi les domeſti„ques le flatteur.„

A ces mots les aſſiſtans firent des éclats de rire; le paraſite diſparut, et les attaques continuèrent avec plus de chaleur. „Diogène, d'où „êtes-vous, lui dit quelqu'un? Je ſuis citoyen de „l'univers, répondit-il. Eh non, reprit un au„tre; il eſt de Sinope; les habitans l'ont condam„né à ſortir de leur ville. — Et moi je les ai „condamnés à y reſter.„ Un jeune homme, d'une jolie figure, s'étant avancé, ſe ſervit d'une expreſſion d'ont l'indécence fit rougir un des amis de même âge que lui. Diogène dit au ſecond: Courage, mon enfant, voilà les couleurs de la vertu. „Et s'adreſſant au premier:„ N'avez-vous point de honte de tirer une lame de plomb d'un four-

fourreau d'ivoire. Le jeune homme en fureur lui ayant appliqué un soufflet: „Eh bien! re„prit-il sans s'émouvoir, vous m'apprenez une „chose; c'est que j'ai besoin d'un casque. Quel „fruit, lui demanda-t-on tout de suite, avez vous „retiré de votre philosophie? — Vous le voyez, „d'être préparé à tous les évènemens.„

Dans ce moment, Diogène, sans vouloir quitter sa place, recevoit, sur sa tête, de l'eau qui tomboit du haut d'une maison; comme quelques-uns des assistans paroissoient le plaindre, Platon qui passoit par hasard leur dit; „Voulez-vous que votre pitié lui soit utile? faites semblant de ne le pas voir.

Je trouvai un jour, au portique de Jupiter, quelques Athéniens qui agitoient des questions de philosophie. Non disoit tristement un vieux disciple d'Héraclite, je ne puis contempler la nature sans un secret effroi. Les êtres insensibles ne sont que dans un état de guerre ou de ruine; ceux qui vivent dans les airs, dans les eaux et sur la terre, n'ont reçu la force ou la ruse, que pour se poursuivre et se détruire. J'égorge et je dévore moi-même l'animal que j'ai nourri de mes mains, en attendant que de vils insectes me dévorent à leur tour.

Je repose ma vue sur des tableaux plus rians, dit un jeune partisan de Démocrite. Le flux et le reflux des générations ne m'afflige pas plus que la succession périodique des flots de la mer ou des feuilles des arbres. Qu'importe que tels individus paroissent ou disparoissent? La terre est une scène qui change à tous momens de décorations. Ne se couvre t-elle pas tous les ans de nouvelles fleurs, de nouveaux fruits? Les atômes dont je suis composé, après s'être séparés, se réuniront un jour, et je revivrai sous une autre forme.

Hélas! dit un troisième, le degré d'amour ou de haine, de joie ou de tristesse dont nous sommes

affec-

affectés; n'influe que trop sur nos jugemens. Malade je ne vois dans la nature qu'un système de destruction: en santé qu'un système de reproduction.

Elle est l'un et l'autre, répondit un quatrième. Quand l'univers sortit du chaos, les êtres intelligens durent se flatter que la sagesse suprême daigneroit leur dévoiler le motif de leur existence; mais elle renferma son secret dans son sein, et adressant la parole aux causes secondes, elle ne prononça que ces deux mots: Détruisez, reproduisez. Ces mots ont fixé pour jamais la destinée du monde.

Je ne sais pas, reprit le premier, si c'est pour se jouer, ou pour un dessein sérieux, que les dieux nous ont formés; mais je sais que le plus grand des malheurs est de naître; le plus grand des bonheurs, de mourir. La vie disoit Pindare, n'est que le rêve d'une ombre; image sublime, et qui d'un seul trait peint tout le néant de l'homme. La vie, disoit Socrate, ne doit être que la méditation de la mort; paradoxe étrange, de supposer qu'on nous oblige de vivre pour nous apprendre à mourir.

L'homme naît, vit et meurt, dans un même instant; et dans cet instant, si fugitif, qu'elle complication de souffrances. Son entrée dans la vie s'annonce par des cris et par des pleurs; dans l'enfance et dans l'adolescence, des maîtres qui le tyrannisent, des devoirs qui l'accablent; vient ensuite une succession effrayante de travaux pénibles, de soins dévorans, de chagrins amers, de combats de toute espèce; et tout cela se termine par une vieillesse qui le fait oublier.

Vous n'avez qu'à l'étudier. Ses vertus ne sont que l'échange de ses vices; il ne se soustrait à l'un que pour obéir à l'autre S'il néglige son expérience, c'est un enfant qui commence tous les jours

jours à naître; s'il la consulte, c'est un vieillard qui se plaint d'avoir trop vécu.

Il avoit par dessus les animaux deux insignes avantages, la prévoyance et l'espérance. Qu'a fait la nature? Elle les a cruellement empoisonnées par la crainte.

Quel vide dans tout ce qu'il fait! que de variétés et d'inconséquences dans ses penchans et dans ses projets! je vous le demande: Qu'est ce que l'homme?

Je vais vous le dire, répondit un jeune étourdi qui entra dans ce moment. Il tira de dessous sa robe, une petite figure de bois, ou de carton, dont les membres obéissoient à des fils qu'il tendoit et relâchoit à son gré. Ces fils, dit-il, sont les passions qui nous entraînent tantôt d'un coté, tantôt de l'autre: voilà tout ce que j'en sais; et il sortit.

Notre vie, disoit un disciple de Platon, est tout à la fois une comédie et une tragédie; sous le premier aspect, elle ne pouvoit avoir d'autre noeud que notre folie; sous le second d'autre dénouement que la mort; et comme elle participe de la nature de ces deux drames, elle est mêlée de plaisir et de douleurs.

La conversation varioit sans cesse. L'un nioit l'existance du mouvement; l'autre celle des objets qui nous entourent. Tout au dehors de nous, disoit-on, n'est que prestige et mensonge; au dedans qu'erreur et illusion. Nos sens, nos passions, notre raison nous égarent; des sciences, ou plutôt de vaines opinions, nous arrachent au repos de l'ignorance, pour nous livrer au tourment de l'incertitude; et les plaisirs de l'esprit ont des retours mille fois plus amers que ceux des sens.

J'osai prendre la parole. Les hommes, dis-je, s'éclairent de plus en plus. N'est-il pas à présumer qu'après avoir épuisé toutes les erreurs, ils découvriront enfin le secret de ces mystères

qui les tourmentent? Et favez-vous ce qui arrive, me répondit-on? Quand ce fecret eft fur le point d'être enlevé, la nature eft tout-à-coup attaquée d'une épouvantable maladie. Un déluge, un incendie détruit les nations avec les monumens de leur intelligence et de leur vanité. Ces fléaux terribles ont fouvent bouleverfé notre globe; le flambeau des fciences s'eft plus d'une fois éteint et ralumé: A chaque révolution, quelques individus épargnés par hafard, renouent le fil des générations; et voilà une nouvelle race de malheureux, laborieufement occupée, pendant une longue fuite de fiècles; à fe former en fociété, à fe donner des lois, à inventer les arts et à perfectionner fes connoiffances; jufqu'à ce qu'une autre cataftrophe l'engloutiffe dans l'abime de l'oubli.

Il n'étoit pas en mon pouvoir de foutenir plus long-temps une converfation fi étrange et fi nouvelle pour moi. Je fortis avec précipitation du portique; et fans favoir où porter mes pas, je me rendis fur les bords de l'Iliffus. Les penfées les plus triftes, les fentimens les plus douloureux agitoient mon ame avec violence, lorfque j'apperçus au loin Phocus, fils de Phocion, Créfippe, fils de Chabrias, accompagnés de quelques jeunes gens avec qui j'avois des liaifons. Je n'eus que le temps de reprendre l'ufage de mes fens; ils s'approchèrent, et me forcèrent de les fuivre.

Nous allâmes à la place publique; on nous montra des épigrammes et des chanfons contre ceux qui étoient à la tête des affaires, et l'on décida que le meilleur gouvernement étoit celui de Lacédémone. Nous nous rendîmes au théatre; on y jouoit des pièces nouvelles que nous fifflâmes, et qui réuffirent. Nous montâmes à cheval. Au retour, après nous être baignés, nous foupâmes avec des chanteufes et des joueufes de flûte. J'oubliai le portique et l'orage qui avoit

agité mon esprit; je m'abandonnai sans reserve au plaisir et à la licence. Nous passâmes une partie de la nuit à boire, et l'autre moitié à courir les rues pour insulter les passans.

CHAPITRE XIX.

Bibliothèque d'un Athénien. Classe de Philosophie.

Pisistrate s'étoit fait, il y a deux siècles, une bibliothèque qu'il avoit rendue publique, et qui fut ensuite enlevée par Xerxès, et transportée en Perse. De mon temps plusieurs Athéniens avoient des collections de livres. La plus considérable appartenoit à Euclide. Il l'avoit reçue de ses pères; il méritoit de la posseder, puisqu'il en connoissoit le prix.

En y entrant, je frissonnai d'étonnement et de plaisir. Je me trouvois au milieu des plus beaux génies de la Grèce. Ils vivoient, ils respiroient dans leurs ouvrages, rangés autour de moi. Leur silence même augmentoit mon respect. L'assemblée de tous les souverains de la terre m'eût paru moins imposante. Quelques momens après je m'écriai: Hélas, que de connoissances refusées aux Scythes! Dans la suite j'ai dit plus d'une fois: Que de connoissances inutiles aux hommes!

Je ne parlerai point ici de toutes les matières sur lesquelles on a tracé l'écriture. Les peaux de chèvre et de mouton, les différentes espèces de toile furent successivement employées; on a fait depuis usage du papier tissu des couches intérieures de la tige d'une plante qui croit dans les marais de l'Egypte, ou au milieu des eaux dormantes que le Nil laisse après son inondation. On en fait des rouleaux, à l'extrémité desquels est

suspendue une étiquette, contenant le titre du livre. L'écriture n'est tracée que sur une des faces de chaque rouleau; et pour en faciliter la lecture, elle s'y trouve divisée en plusieurs compartimens ou pages.

Des copistes de profession passent leur vie à transcrire les ouvrages qui tombent entre leurs mains; et d'autres particuliers, par le desir de s'instruire, se chargent du même soin. Démosthène me disoit un jour, que pour se former le style, il avoit huit fois transcrit de sa main l'histoire de Thucydide. Par-là les exemplaires se multiplient; mais à cause des frais de copie, ils ne sont jamais fort communs, et c'est ce qui fait que les lumières se repandent avec tant de lenteur. Un livre devient encore plus rare, lorsqu'il paroit dans un pays éloigné, et lorsqu'il traite de matières qui ne sont pas à la portée de tout le monde. J'ai vu Platon, malgré les correspondances qu'il entretenoit en Italie, obtenir avec beaucoup de peine certains ouvrages de philosophie, et donner cent mines (9000 livres) de trois petits traités de Philolaüs.

Les libraires d'Athènes ne peuvent ni se donner les mêmes soins, ni faire de pareilles avances. Ils s'assortissent pour l'ordinaire en livres de pur agrément, dont-ils envoient une partie dans les contrées voisines, et quelquefois même dans les colonies Grecques établies sur les côtes du Pont-Euxin. La fureur d'écrire fournit sans cesse de nouveaux alimens à ce commerce. Les Grecs se sont exercés dans tous les genres de littérature. On en pourra juger par les diverses notices que je donnerai de la bibliothèque d'Euclide.

Je commencerai par la classe de philosophie. Elle ne remontoit qu'au siècle de Solon, qui florissoit il y a 250 ans environ. Auparavant les Grecs avoient des théologiens, et n'avoient point de philosophes. Peu soigneux d'étudier la nature,

re, les poètes recueilloient et accréditoient par leurs ouvrages les mensonges et les superstitions qui régnoient parmi le peuple. Mais au temps de ce législateur, et vers la 50me olympiade (vers l'an 580 avant J. C.) il se fit tout à coup une revolution surprenante dans les esprits. Thalès et Pythagore jetèrent les fondemens de leur philosophie; Cadmus de Milet écrivit l'histoire en prose; Thespis donna une première forme à la tragédie; et Susarion à la comédie.

Thalès de Milet en Ionie, l'un des sept sages de la Grèce, naquit dans la 1ere année de la 35me olympiade (vers l'an 640 avant J. C.) Il remplit d'abord avec distinction les emplois auxquels sa naissance et sa sagesse l'avoient appelé. Le besoin de s'instruire le força bientôt de voyager parmi les nations étrangères. A son retour, s'étant dévoué sans partage à l'étude de la nature, il étonna la Grèce en prédisant une éclipse de soleil; il l'instruisit, en lui communiquant les lumières qu'il avoit acquises en Egypte sur la géometrie et sur l'astronomie: Il vécut libre; il jouit en paix de sa réputation, et mourut sans regret. Dans sa jeunesse sa mère le pressa de se marier; elle l'en pressa de nouveau plusieurs années après. La première fois il dit: il n'est pas temps encore. La seconde: il n'est plus temps.

On cite de lui plusieurs réponses que je vais rapporter, parce qu'elles peuvent donner une idée de sa philosophie, et montrer avec quelle précision les sages de ce siècle tâchoient de satisfaire aux questions qu'on leur proposoit.

Qu'y a-t-il de plus beau? — L'univers; car il est l'ouvrage de Dieu. — De plus vaste? — L'espace, parce qu'il contient tout. — De plus fort? — La nécessité, parce qu'elle triomphe de tout. — De plus difficile? — De se connoître. — De plus facile? — De donner des avis. — De plus rare? — Un tyran qui parvient à la vieil-

leſſe. — Quelle différence y a-t-il entre vivre et mourir? — Tout cela eſt égal. — Pourquoi donc ne mourez-vous pas? — C'eſt que tout cela eſt égal. — Qu'eſt-ce qui peut nous conſoler dans le malheur? — La vue d'un ennemi plus malheureux que nous. — Que faut-il pour mener une vie irréprochable? — Ne pas faire ce qu'on blâme dans les autres. — Que faut-il pour être heureux? — Un corps ſain, une fortune aiſée, un eſprit éclairé &c.

Rien de ſi célèbre que le nom de Pythagore, rien de ſi peu connu que les détails de ſa vie. Il paroît que dans ſa jeuneſſe il prit des leçons de Thalès et de Phérécyde de Syros, qu'il fit enſuite un long ſéjour en Egypte, et que s'il ne parcourut pas les royaumes de la haute Aſie, il eut du moins quelques notions des ſciences qu'on y cultivoit. La profondeur des myſtères des Egyptiens, les longues méditations des ſages de l'Orient, eurent autant d'attraits pour ſon imagination ardente, qu'en avoit pour ſon caractère ferme le régime ſévère que la plupart d'entre'eux avoient embraſſé.

A ſon retour, ayant trouvé ſa patrie opprimée par un tyran, il alla loin de la ſervitude s'établir à Crotone en Italie. Ce fut là qu'il conçut un ſyſtème d'éducation, qui pour rendre le ames capables de la vérité, devoit les rendre indépendantes des ſens. Il y forma ce fameux inſtitut qui juſqu'en ces derniers temps s'eſt diſtingué parmi les autres ſectes philoſophiques.

Sur la fin de ſes jours, et dans une extrême vieilleſſe, il eut la douleur de voir ſon ouvrage preſque anéanti par la jalouſie des principaux citoyens de Crotone. Obligé de prendre la fuite, il erra de ville en ville, juſqu'au moment, où la mort, en terminant ſes infortunes, fit taire l'envie, et reſtituer à ſa mémoire des honneurs que le ſouvenir de la perſécution, rendit exceſſifs.

Le-

L'école d'Ionie doit son origine à Thalès; celle d'Italie, à Pythagore: Ces deux écoles, en ont formé d'autres, qui toutes ont produit de grands hommes. Euclide en rassemblant leurs écrits, avoit eu soin de les distribuer rélativement aux différens systèmes de philosophie.

A la suite de quelques traités, peut-être faussement attribués à Thalès; on voyoit les ouvrages de ceux qui se sont transmis sa doctrine, et qui ont été successivement placés à la tête de son école. Ce sont Anaximandre, Anaximène, Anaxagore, qui le premier enseigna la philosophie à Athènes, Archélaüs qui fut le maître de Socrate. Leurs ouvrages traitent de la formation de l'univers, de la nature des choses, de la géométrie et de l'astronomie.

Les traités suivans avoient beaucoup de rapport à la morale; car Socrate, ainsi que ses disciples se sont moins occupés de la nature en général que de l'homme en particulier. Socrate n'a laissé par écrit qu'un hymne en l'honneur d'Apollon, et quelques fables d'Esope, qu'il mit en vers pendant qu'il étoit en prison. Je trouvai chez Euclide ces deux petites pièces et les ouvrages qui sont sortis de l'école de ce philosophe. Ils sont presque tous en forme de dialogue, et Socrate en est le principal interlocuteur, parce qu'on s'est proposé d'y rappeler ses conversations. Je vis les dialogues de Platon, ceux d'Aléxamène, antérieurs à ceux de Platon, ceux de Xénophon, ceux d'Eschine, ceux de Criton, de Simon, de Glaucon, de Simmias, de Cébès, de Phaedon et d'Euclide, qui a fondé l'école de Mégare, dirigée aujourd'hui par Eubulide son disciple.

Il est sorti de l'école d'Italie un beaucoup plus grand nombre d'écrivains que de celle d'Ionie, outre quelques traités qu'on attribue à Pythagore; et qui ne paroissent point authentiques, la biblio-

thèque d'Euclide renfermoit presque tous les écrits des philosophes qui ont suivi ou modifié sa doctrine.

Tel fut Empédocle d'Agrigente, à qui les habitans de cette grande ville offrirent la couronne, et qui aima mieux établir l'égalité parmi eux. Avec des talens qui le rapprochoient d'Homère, il prêta les charmes de la poésie aux matières les plus abstraites, et s'acquit tant de célébrité qu'il fixa sur lui les regards des Grecs assemblés aux jeux olympiques. Il disoit aux Agrigentins: „Vous courez après les plaisirs, comme si vous „devriez mourir demain; vous batissez vos mai„sons, comme si vous ne deviez jamais mourir.„

Tels furent encore Epicharme homme d'esprit, comme sont la plupart des Siciliens, qui s'attira la disgrace du roi Hiéron, pour s'être servi d'une expression indécente en présence de l'épouse de ce prince, et l'inimitié des autres philosophes, pour avoir revelé le secret de leurs dogmes dans ses comédies; Ocellus de Lucanie, Timée de Locres, auteurs moins brillans, mais plus profonds et plus précis que les précédens; Archytus de Tarente, célèbre par des découvertes importantes dans les mécaniques; Philolaüs de Crotone, l'un des prémiers parmi les Grecs, qui firent mouvoir la terre autour du centre de l'univers; Eudoxe que j'ai vu souvent chez Platon, et qui fut à la fois géomètre, astronome, médecin et legislateur; sans parler d'un Ecphantus, d'un Almaeon, d'un Hippasus et d'une foule d'autres, tant anciens que modernes, qui ont vécu dans l'obscurité, et sont devenus célèbres après leur mort.

Une des tablettes fixa mon attention. Elle renfermoit une suite de livres de philosophie, tous composés par des femmes, dont la plupart furent attachées à la doctrine de Pythagore. J'y trouvai le traité de la sagesse par Périctione, ouvrage où brille

brille une métaphisique lumineuse. Euclide me dit, qu'Aristote en faisoit grand cas, et qu'il comploit en emprunter des notions sur la nature de l'être et de ses accidens.

Il ajouta que l'école d'Italie avoit répandu sur la terre plus de lumières que celle d'Ionie; mais qu'elle avoit fait des écarts dont sa rivale devoit naturellement se garantir. En effet, les deux grands hommes qui les fondèrent, mirent dans leurs ouvrages l'empreinte de leur génie. Thalès distingué par un sens profond, eut pour disciples des sages qui étudièrent la nature par des voies simples. Son école finit par produire Anaxagore, et la plus saine Théologie; Socrate et la morale la plus pure. Pythagore dominé par une imagination forte, établit une secte de pieux enthousiastes qui ne virent d'abord dans la nature que des proportions et des harmonies, et qui, passant ensuite d'un genre de fictions à un autre, donnèrent naissance à l'école d'Elée et à la métaphysique la plus abstraite.

Les philosophes de cette dernière école peuvent se diviser en deux classes; les uns, tels que Xénophanès, Parménide, Melissus et Zénon, s'attachèrent à la métaphysique; les autres, tels que Leucippe, Démocrite, Protagoras &c. se sont occupés de la physique.

L'école d'Elée doit son origine à Xénophanès de Colophon en Ionie. Exilé de sa patrie qu'il avoit célébrée par ses vers, il vint s'établir en Sicile, où, pour soutenir sa famille, il n'eut d'autre ressource, que de chanter ses poésies en public, comme faisoient les premiers philosophes. Il condamnoit les jeux de hasard; et quelqu'un l'ayant en conséquence traité d'esprit foible et plein de préjugés, il répondit: „Je suis le plus foible des hommes pour les actions dont j'aurois à rougir.„

Parménide son disciple, étoit d'une des plus anciennes et des plus riches familles d'Elée. Il donna des lois si excellentes à sa patrie, que les magistrats obligent tous les ans chaque citoyen d'en jurer l'observation. Dans la suite, dégouté du crédit et de l'autorité, il se livra tout entier à la philosophie, et passa le reste de ses jours dans le silence et dans la méditation. La plupart de ses écrits sont en vers.

Zénon d'Elée qui fut son disciple, et qu'il adopta, vit un tyran s'élever dans une ville libre, conspira contre lui, et mourut sans avoir voulu déclarer ses complices. Ce philosophe estimoit le public autant qu'il s'estimoit lui-même. Son ame si ferme dans le danger ne pouvoit soutenir la calomnie. Il disoit: „Pour être insensible au mal „qu'on dit de moi, il faudroit que je le fusse au „bien qu'on en dit.„

Leucippe s'écarta des principes de Zénon son maître, et communiqua les siens à Démocrite d'Abdère en Thrace.

Ce dernier étoit né dans l'opulence; mais il ne se réserva qu'une partie de ses biens pour voyager, à l'exemple de Pythagore, chez les peuples que les Grecs traitent de barbares, et qui avoient le dépôt des sciences. A son retour, un de ses frères qu'il avoit enrichi de ses dépouilles, pourvut à ses besoins réduits au pur nécessaire; et pour prévenir l'effet d'une loi qui privoit de la sépulture le citoyen convaincu d'avoir dissipé l'héritage de ses pères, Démocrite lut, en présence des habitans d'Abdère, un ouvrage qui lui concilia leur estime et leur admiration. Il passa le reste de sa vie dans une retraite profonde; heureux, parce qu'il avoit une grande passion qu'il pouvoit toujours satisfaire, celle de s'instruire par ses réflexions, et d'instruire les autres par ses écrits.

Pro-

Protagoras, né de parens pauvres, et occupés d'ouvrages serviles, fut découvert et élevé par Démocrite, qui démêla et étendit son génie. C'est ce même Protagoras qui devint un des plus illustres sophistes d'Athènes, où il s'étoit établi; il donna des lois aux Thuriens d'Italie, écrivit sur la philosophie, fut accusé d'Athéisme, et banni de l'Attique. Ses ouvrages dont on fit une perquisition sévère dans les maisons des particuliers, furent brulés dans la place publique.

Je ne sais si c'est aux circonstances des temps, ou à la nature de l'esprit humain, qu'on doit attribuer une singularité qui m'a toujours frappé. C'est que dès qu'il paroît dans une ville un homme de génie ou de talent, aussitôt on y voit des génies et des talens, qui, sans lui, ne se seroient peut-être jamais développés. Cadmus et Thalès dans Milet, Pythagore en Italie, Parménide dans la ville d'Elée, Eschyle et Socrate dans Athènes, ont créé, pour ainsi dire, dans ces différentes contrées, des générations d'esprits jaloux d'atteindre ou de surpasser leurs modèles. Abdère même, cette petite ville si renommée jusqu'ici pour la stupidité de ses habitans, eut à peine produit Démocrite, qu'elle vit paroître Protagoras; et ce dernier sera remplacé par un citoyen de la même ville, par Anaxarque, qui annonce déja les plus grandes dispositions.

Parmi les auteurs qui ont écrit sur la philosophie, je ne dois pas omettre le ténébreux Héraclite d'Ephèse; car c'est le nom qu'il a mérité par l'obscurité de son style. Cet homme, d'un caractère sombre et d'un orgueil insupportable, commença par avouer qu'il ne savoit rien, et finit par dire qu'il savoit tout. Les Ephésiens voulurent le placer à la tête de leur république; il s'y refusa, outré de ce qu'ils avoient exilé Hermodore son ami. Ils lui demandèrent des lois: il répondit qu'ils étoient trop corrompus. Devenu odieux

à tout le monde, il sortit d'Ephèse, et se retira sur les montagnes voisines, ne se nourrissant que d'herbes sauvages, et ne retirant d'autre plaisir de ses méditations que de haïr plus vigoureusement les hommes.

Socrate, ayant achevé la lecture d'un ouvrage d'Héraclite, dit à Euripide qui le lui avoit prêté: „Ce que j'en ai compris est excellent; je crois „que le reste l'est aussi: mais on risque de s'y „noyer, si l'on n'est aussi habile qu'un plongeur „de Délos.„

Les ouvrages de ces écrivains célèbres étoient accompagnés de quantité d'autres, dont les auteurs sont moins connus. Pendant que je félicitois Euclide d'une si riche collection, je vis entrer dans la bibliothèque un homme vénérable par la figure, l'âge et le maintien. Ses cheveux tomboient sur ses épaules; son front étoit ceint d'un diadème et d'une couronne de myrte. C'étoit Callias l'hiérophante ou le grand-prêtre de Cérès, l'intime ami d'Euclide, qui eut l'attention de me présenter à lui, et de le prévenir en ma faveur. Après quelques momens d'entretien, je retournai à mes livres. Je les parcourois avec un saisissement dont Callias s'apperçut. Il me demanda si je serois bien aise d'avoir quelques notions de la doctrine qu'ils renferment? Je vous répondrai, lui dis-je avec chaleur, comme autrefois un de mes ancêtres à Solon: „Je n'ai „quitté la Scythie, je n'ai traversé des régions im„menses, et affronté les tempêtes du Pont-Euxin, „que pour venir m'instruire parmi vous.„ C'en est fait, je ne sors plus d'ici; je vais dévorer les écrits de vos sages; car, sans doute il doit resulter de leurs travaux de grandes vérités pour le bonheur des hommes. Callias sourit de ma résolution, et peut-être en eut-il pitié.

En parcourant cet énorme recueil, me dit-il, où brillent les plus vives lumières au milieu de la

plus

plus grande obſcurité, où l'excès du délire eſt joint à la profondeur de la ſageſſe, où l'homme a deployé la force et la foibleſſe de ſa raiſon, ſouvenez-vous, ô mon fils! que la nature eſt couverte d'un voile d'airain, que les efforts réunis de tous les hommes et de tous les ſiècles ne pourroient ſoulever l'extrémité de cette enveloppe, et que la ſcience du philoſophe conſiſte à diſcerner le point où commencent les myſtères; et ſa ſageſſe à le reſpecter.

Nous avons vu de nos jours rejeter ou révoquer en doute l'exiſtence de la divinité, cette exiſtence ſi long-temps atteſtée par le conſentement de tous les peuples. Quelques philoſophes la nient formellement; d'autres la détruiſent par leurs principes: ils s'égarent, tous ceux qui veulent ſonder l'eſſence de cet être infini, ou rendre compte de ſes opérations.

Demandez leur: Qu'eſt-ce que Dieu? Ils répondront: C'eſt ce qui n'a ni commencement ni fin. — C'eſt un éſprit pur; — c'eſt une matière très déliée, c'eſt l'air; — c'eſt un feu doué d'intelligence; — c'eſt le monde. — Non c'eſt l'ame du monde auquel il eſt uni, comme l'ame l'eſt au corps. Il eſt principe unique. — Il l'eſt du bien, la matière l'eſt du mal. — Tout ſe fait par ſes ordres et ſous ſes yeux; tout ſe fait par des agens ſubalternes. . . . O mon fils! adorez Dieu, et ne cherchez pas à le connoître.

Demandez-leur: Qu'eſt-ce que l'univers? Ils répondront: Tout ce qui a toujours été. Ainſi le monde eſt éternel. — Non, il ne l'eſt pas, mais c'eſt la matière qui eſt éternelle. — Cette matière ſuſceptible de toutes les formes n'en avoit aucune en particulier. Elle en avoit une, elle en avoit pluſieurs, elle en avoit un nombre illimité; car elle n'eſt autre que l'eau, que l'air, que le feu, que les élémens, qu'un aſſemblage d'atômes, qu'un nombre infini d'élémens incor-

rup-

ruptibles, de parcelles ſimilaires dont la réunion forme toutes les eſpèces. Cette matière ſubſiſtoit ſans mouvement dans le chaos; l'intilligence lui communiqua ſon action, et le monde parut. Non, elle avoit un mouvement irrégulier; Dieu l'ordonna en la pénétrant d'une partie de ſon eſſence, et le monde fut fait. — Non, les atômes ſe mouvoient dans le vide, et l'univers fut le réſultat de leur union fortuite. — Non, il n'y a dans la nature que deux élémens qui ont tout produit et tout conſervé; la terre et le feu qui l'anime. — Non, il faut joindre aux quatre élémens l'amour qui unit ſes parties, et la haine qui les ſépare. . . . O mon fils, n'uſez pas vos jours à connoître l'origine de l'univers, mais à remplir comme il faut la petite place que vous y occupez.

Demandez-leur enfin: Qu'eſt-ce que l'homme? Ils vous répondront: L'homme préſente les mêmes phénomènes et les mêmes contradictions que l'univers dont il eſt l'abrégé. Ce principe auquel on a donné de tout temps le nom d'ame et d'intelligence, eſt une nature toujours en mouvement. — C'eſt un nombre qui ſe meut par lui même. — C'eſt un eſprit, dit-on, qui n'a rien de commun avec les corps. — Mais ſi cela eſt, comment peut-il les connoître? — C'eſt plutôt un air très ſubtil, — un feu très actif, — une flamme émanée du ſoleil, — une portion de l'éther, — une eau très légère, — un mélange de pluſieurs élémens. — C'eſt un aſſemblage d'atômes ignés et ſphériques, ſemblable à ces parties ſubtiles de la matière qu'on voit s'agiter dans les rayons du ſoleil; c'eſt un être ſimple. — Non, il eſt compoſé; il l'eſt de pluſieurs principes, il l'eſt de pluſieurs qualités contraires. — C'eſt le ſang qui circule dans nos veines; cette ame eſt répandue dans tout le corps; elle ne réſide que dans le cerveau, que dans le coeur, que dans le diaphragme; elle périt avec nous. — Non elle

ne

ne périt pas, mais elle anime d'autres corps; — Mais elle se réunit à l'ame de l'univers. . . O mon fils! reglez les mouvemens de votre ame, et ne cherchez pas à connoître son essence.

Tel est le tableau général des opinions de la philosophie. Cette abondance d'idées n'est qu'une disette réelle, et cet amas d'ouvrages que vous avez sous les yeux, prétendu trésor de connoissances sublimes, n'est en effet qu'un dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs. N'y cherchez point des systêmes uniformes, et liés dans toutes leurs parties; des expositions claires, des solutions applicables à chaque phénomène de la nature. Presque tous ces auteurs sont inintelligibles, parce qu'ils sont trop précis; ils le sont, parce que craignant de blesser les opinions de la multitude, ils enveloppent leur doctrine sous des expressions métaphoriques ou contraires à leurs principes; ils le sont enfin, parce qu'ils affectent de l'être, pour échapper à des difficultés qu'ils n'ont pas prévues, ou qu'ils n'ont pu résoudre.

CHAPITRE XX.

Suite de la Bibliothèque. Astronomie.

Après avoir achevé son discours (dont je supprime le reste Callias) sortit, et Euclide m'adressant la parole: Je fais chercher depuis long-temps en Sicile, me dit-il, l'ouvrage de Pétron d'Himère. Non seulement il admettoit la pluralité des mondes, mais il osoit en fixer le nombre. Savez-vous, combien il en comptoit? 183. Il comparoit, à l'exemple des Egyptiens, l'univers à un triangle: soixante mondes sont rangés sur chacun de ses cotés; les cent vingt-trois autres

tres sur les trois angles. Soumis au mouvement paisible qui parmi nous règle certaines danse, ils s'atteignent et se remplacent avec lenteur. Le milieu du triangle est le champ de la vérité; là dans une immobilité profonde résident les rapports et les exemplaires des choses qui ont été et de celles qui seront. Autour de ces essences pures est l'éternité, du sein de laquelle émane le temps qui, comme un ruisseau intarrissable, coule et se distribue dans cette foule de mondes.

Ces idées tenoient au système des nombres de Pythagore, et je conjecture. . . . J'interrompis Euclide. Avant que vos philosophes eussent produit au loin une si grande quantité de mondes, ils avoient sans doute connu, dans le plus grand détail celui que nous habitons? Je pense qu'il n'y a pas dans notre ciel un corps dont ils n'ayent déterminé la nature, la grandeur, la figure et le mouvement.

Vous allez en juger, répondit Euclide. Imaginez un cercle, une espèce de roue, dont la circonférence, 28 fois aussi grande que celle de la terre, renferme un immense volume de feu dans sa concavité. Du moyeu, dont le diamètre est égal à celui de la terre, s'échappent les torrens de lumière qui éclairent notre monde. Telle est l'idée que l'on peut se faire du soleil. Vous aurez celle de la lune, en supposant sa circonférence 19 fois aussi grande que celle de notre globe. Voulez-vous une explication plus simple? Les parties de feu qui s'élèvent de la terre vont pendant le jour se réunir dans un seul point du ciel, pour y former le soleil; pendant la nuit, dans plusieurs points où elles se convertissent en étoiles. Mais comme ces exhalaisons se consument promptement, elles se renouvellent sans cesse pour nous procurer chaque jour un nouveau soleil, chaque nuit de nouvelles étoiles. Il est même arrivé que, faute d'alimens, le soleil ne s'est pas

rallumé pendant un mois entier. C'est cette raison qui l'oblige à tourner autour de la terre. S'il étoit immobile, il épuiseroit bientôt les vapeurs dont il se nourrit.

J'écoutois Euclide; je le regardois avec étonnement, et je lui dis enfin: On m'a parlé d'un peuple de Thrace tellement grossier, qu'il ne peut compter au delà du nombre quatre. Seroit-ce d'après lui que vous rapportez ces étranges notions? Non, me répondit-il, c'est d'après plusieurs de nos plus célèbres philosophes, entr'autres, Anaximandre et Héraclite, dont le plus ancien vivoit deux siècles avant nous. On a vu depuis éclore des opinions moins absurdes, mais également incertaines, et dont quelques-unes même ont soulevé la multitude. Anaxagore, du temps de nos pères, ayant avancé que la lune étoit une terre à peu près semblable à la nôtre, et le soleil une pierre enflammée, fut soupçonné d'impiété, et forcé de quitter Athènes.

Un système étrange s'est élevé dans l'école de Pythagore. Vous verrez, dans cet ouvrage d'Hicétas de Syracuse, que tout est en repos dans le ciel, les étoiles, le soleil, la lune elle-même. La terre seule, par un mouvement rapide autour de son axe, produit les apparences que les astres offrent à nos regards. Mais d'abord l'immobilité de la lune ne peut se concilier avec ses phénomènes; de plus, si la terre tournoit sur elle même, un corps lancé à une très grande hauteur ne retomberoit pas au même point d'où il est parti. Cependant le contraire est prouvé par l'expérience. Enfin comment osa-t-on, d'une main sacrilège, troubler le repos de la terre, regardée de tout temps comme le centre du monde, le sanctuaire des Dieux, l'autel, le noeud et l'unité de la nature? Aussi dans cet autre traité Philolaüs commence-t il par transporter au feu les privilèges sacrés dont il dépouille la terre. Ce feu céleste,

 deve-

devenu le foyer de l'univers, en occupe le centre. Tout autour roulent sans interruption dix sphères, celle des étoiles fixes, celle du soleil, de la lune et des cinq planètes, celle de notre globe et d'une autre terre invisible à nos yeux, quoique voisine de nous. Le soleil n'a plus qu'un éclat emprunté; ce n'est qu'une espèce de miroir ou de globe de cristal qui nous renvoie la lumière du feu céleste.

Ce systême, que Platon regrette quelquefois de n'avoir pas adopté dans ses ouvrages, n'est point fondé sur des observations, mais uniquement sur des raisons de convenance. La substance du feu, disent ses partisans, étant plus pure que cella de la terre, doit reposer dans le milieu de l'univers, comme dans la place la plus honorable.

Nous avons fait de très longs raisonnemens, poursuivit Euclide, très peu d'observations, encore moins de découvertes. Si nous avons quelques notions exactes sur le cours des astres, nous les devons aux Egyptiens et aux Chaldéens: ils nous ont appris à dresser des tables qui fixent le temps de nos solemnités publiques, et celui des travaux de la campagne. C'est de la composition de ces tables que nos astronomes se sont occupés depuis deux siècles.

Je témoignai à Euclide ma surprise de ce qu'avec tant d'esprit les Grecs étoient obligés d'aller au loin mendier les lumières des autres nations. Mais de quelque source, lui dis-je, que soient émanées vos connoissances, pourriez-vous me donner une idée générale de l'état actuel de votre astronomie?

Euclide prit alors une sphère, et me rappela l'usage des différens cercles dont elle est composée: il me montra un planisphère céleste, et nous reconnûmes les principales étoiles distribuées dans les différentes constellations. Tous les astres, ajouta-t-il tournent dans l'espace d'un jour, d'orient

rient en occident, autour des poles du monde. Outre ce mouvement, le soleil, la lune et les cinq planètes, en ont un qui les porte d'occident en orient dans certains intervalles de temps.

Le soleil parcourt les 360 degrés de l'écliptique dans une année, qui contient suivant les calculs de Méton 365 jours et $\frac{5}{19}$ parties d'un jour; mais Eudoxe nous a déja prouvé d'après les astronomes Egyptiens que l'année solaire est de 365 jours $\frac{1}{4}$. Chaque lunaison dure 29 jours 12 heures 45 m. &c. Les douze lunaisons donnent en conséquence 345 jours, et un peu plus du tiers d'un jour. Nous concilions notre année civile, la même que la lunaire, avec la solaire, par 7 mois intercalaires, que, dans l'espace de 19 ans, nous ajoutons aux années 3e. 5e. 11e. 13e. 16e. et 19e.

Je supprime les questions que je fis à Euclide sur le calendrier des Athéniens; je vais seulement rapporter ce qu'il me dit sur les divisions du jour. Ce fut des Babyloniens, reprit-il, que nous apprîmes à le partager en 12 parties, plus ou moins grandes, suivant la différence des saisons. Ces parties, ou ces heures, sont marquées pour chaque mois, sur les cadrans, avec les longueurs de l'ombre correspondantes à chacune d'elles. Vous savez en effet que pour tel mois, l'ombre du style prolongée jusqu'à tel nombre de pieds, donne avant ou après midi, tel moment de la journée; que lorsqu'il s'agit d'assigner un rendez-vous pour le matin ou pour le soir, nous nous contentons de renvoyer, par exemple, au 10e. 12e. pied de l'ombre, et que c'est enfin de là qu'est venue cette expression: Quelle ombre est-il?

La lune emprunte son éclat du soleil; elle nous cache la lumière de cet astre, quand elle est entre lui et nous: elle perd la sienne, quand nous sommes entre elle et lui. Les éclipses de lune et de

ſoleil n'épouvantent plus que le peuple, et nos aſtronomes les annoncent d'avance.

Les planètes ont des années inégales; et les aſtres qui errent dans le zodiaque, ne ſe meuvent pas par eux mêmes: ils ſe meuvent par les ſphères ſupérieures, ou par celles auxquelles ils ſont attachés.

On démontre en aſtronomie que certains aſtres ſont plus grands que la terre; mais je ne ſais pas, ſi le diamètre du ſoleil eſt neuf fois plus grand que celui de la lune, comme Eudoxe l'a prétendu &c.

Après de longues courſes dans le ciel, nous revînmes ſur la terre. Je dis à Euclide: Nous n'avons pas rapporté de grandes vérités d'un ſi long voyage; nous ſerons ſans doute plus heureux ſans ſortir de chez nous; car le ſéjour qu'habitent les hommes doit leur être parfaitement connu.

Euclide me demanda comment une auſſi lourde maſſe que la terre pouvoit ſe tenir en équilibre au milieu des airs? Cette difficulté ne m'a jamais frappé, lui dis-je. Il en eſt peut-être de la terre comme des étoiles et des planètes. On a pris des précautions, reprit-il, pour les empêcher de tomber, on les a fortement attachées à des ſphères plus ſolides, auſſi tranſparentes que le criſtal; les ſphères tournent, et les corps céleſtes avec elles; mais nous ne voyons autour de nous aucun point d'appui, pour y ſuſpendre la terre. Pourquoi donc ne s'enfonce-t-elle pas dans le ſein du fluide qui l'environne? C'eſt, diſent les uns, que l'air ne l'entoure pas de tous cotés, la terre eſt comme une montagne dont les fondemens ou les racines s'étendent à l'infini dans le ſein de l'eſpace; nous en occupons le ſommet, et nous pouvons y dormir en ſureté. D'autres applatiſſent ſa partie inférieure, afin qu'elle puiſſe repoſer ſur un plus grand

grand nombre de colonnes d'air, ou surnager au dessus de l'eau.

Mais d'abord il est presque démontré qu'elle est de forme sphérique. D'ailleurs si l'on choisit l'air pour la porter, il est trop foible; si c'est l'eau, on demande sur quoi elle s'appuie? Nos physiciens ont trouvé, dans ces derniers temps, une voie plus simple, pour dissiper nos craintes. En vertu, disent-ils, d'une loi générale, tous les corps pesans tendent vers un point unique; ce point est le centre de l'univers, le centre de la terre; il faut donc que les parties de la terre, au lieu de s'éloigner de ce milieu, se pressent les unes contre les autres, pour s'en rapprocher.

De là il est aisé de concevoir que les hommes qui habitent autour de ce globe, et ceux en particulier qui sont nommés antipodes, peuvent s'y soutenir sans peine, quelque position qu'on leur donne. Et croyez-vous, lui dis-je, qu'il en existe en effet dont les pieds soient opposés aux nôtres? Je l'ignore, répondit-il. Quoique plusieurs auteurs nous ayent laissé des descriptions de la terre, il est certain que personne ne l'a parcourue, et qu'on ne connoit encore qu'une légère portion de sa surface. On doit rire de leur présomption, quand on les voit avancer sans la moindre preuve, que la terre est de toutes parts entourée de l'Océan, et que l'Europe est aussi grande que l'Asie.

Je demandai à Euclide quels étoient les pays connus des Grecs? Il vouloit me renvoyer aux historiens que j'avois lus; mais je le pressai tellement, qu'il continua de cette manière: Pythagore et Thalès divisèrent d'abord le ciel en cinq zones; deux glaciales, deux tempérées, et une qui se prolonge le long de l'équateur. Dans le siècle dernier, Parménide transporta la même division à la terre; on l'a tracée sur la sphère que vous avez sous les yeux.

Les hommes ne peuvent subsister que sur une petite partie de la surface du globe: l'excès du froid et de la chaleur ne leur a pas permis de s'établir dans les régions qui avoisinent les poles et la ligne équinoxiale: ils ne se sont multipliés que dans les climats tempérés; mais c'est à tort que dans plusieurs cartes géographiques on donne, à la portion de terrain qu'ils occupent, une forme circulaire: la terre habitée s'étend beaucoup moins du midi au nord, que de l'est a l'ouest.

Nous avons au nord du Pont-Euxin des nations Scythiques, les unes cultivent la terre, les autres errent dans leurs vastes domaines: plus loin habitent différens peuples, et entre autres des antropophages . . . qui ne sont pas Scythes, repris-je aussitôt. Je le sais, me répondit-il, et nos historiens les ont distingués. Au dessus de ce peuple barbare, nous supposons des déserts immenses.

A l'est, les conquêtes de Darius nous on fait connoître les nations qui s'étendent jusqu'à l'Indus. On prétend qu'au delà de ce fleuve est une région aussi grande que le reste de l'Asie. C'est l'Inde, dont une très petite partie est soumise aux rois de Perse, qui en retirent tous les ans un tribut considérable en paillettes d'or. Le reste est inconnu.

Vers le nord-est, au dessus de la mer Caspienne, existent plusieurs peuples dont on nous a transmis les noms, en ajoutant que les uns dorment six mois de suite, que les autres n'ont qu'un oeil, que d'autres enfin ont des pieds de chèvre; vous jugerez par ces recits, de nos connoissances en géographie.

Du coté de l'ouest, nous avons pénétré jusqu'aux Colonnes d'Hercule, et nous avons une idée confuse des nations qui habitent les côtes de l'Ibérie; l'intérieur du pays nous est absolument inconnu. Au delà des colonnes, s'ouvre une mer qu'on

qu'on nomme Atlantique, et qui, suivant les apparences, s'etend jusqu'aux parties orientales de l'Inde; elle n'est fréquentée que par les vaisseaux de Tyr et de Carthage qui n'osent pas même s'éloigner de la terre; car après avoir franchi le détroit, les uns descendent vers le sud, et longent les côtes de l'Afrique; les autrés tournent vers le nord, et vont échanger leurs marchandises contre l'étain des îles Cassitérides, dont les Grecs ignorent la position.

Plusieurs tentatives ont été faites pour étendre la géographie du coté du midi. On prétend que par les ordres de Nécos, qui regnoit en Égypte, il y a environ 250 ans, des vaisseaux, montés d'équipages Phéniciens, partirent du golphe d'Arabie, firent le tour de l'Afrique, et revinrent deux ans après en Egypte, par le détroit de Cadir (aujourd'hui *Cadix*). On ajoute que d'autres navigateurs ont tourné cette partie du monde; mais ces entreprises, en les supposant réelles, n'ont pas eu de suite: le commerce ne pouvoit multiplier des voyages si longs et si dangereux, que sur des espérances difficiles à réaliser. On se contenta depuis de fréquenter les côtes, tant orientales qu'occidentales de l'Afrique: c'est sur ces dernières que les Carthaginois établirent un assez grand nombre de colonies. Quant à l'intérieur de ce vaste pays, nous avons ouï parler d'une route qui le traverse en entier depuis la ville de Thèbes en Egypte, jusqu'aux colonnes d'Hercule. On assure aussi qu'il existe plusieurs grandes nations dans cette partie de la terre, mais on n'en rapporte que les noms; et vous pensez bien, d'après ce que je vous ai dit, qu'elles n'habitent pas la zône torride.

Nos mathématiciens prétendent que la circonférence de la terre est de quatre cent mille stades:

(15120 lieues *) j'ignore si le calcul est juste; mais je sais bien que nous connoissons à peine le quart de cette circonférence.

CHAPITRE XXI.

Aristippe.

Le lendemain de cet entretien, le bruit courut qu'Aristippe de Cyrène venoit d'arriver; je je ne l'avois jamais vu. Après la mort de Socrate son maitre, il voyagea chez différentes nations, où il se fit une réputation brillante; plusieurs le regardoient comme un novateur en philosophie, et l'accusoient de vouloir établir l'alliance monstrueuse des vertus et des voluptés; cependant on en parloit comme d'un homme de beaucoup d'esprit.

Dès qu'il fut à Athènes, il ouvrit son école; je m'y glissai avec la foule; je le vis ensuite en particulier, et voici à peu près l'idée qu'il me donna de son système et de sa conduite.

Jeune encore, la réputation de Socrate m'attira auprès de lui, et la beauté de sa doctrine m'y retint: mais comme elle exigeoit des sacrifices dont je n'étois pas capable, je crus que, sans m'écarter de ses principes, je pourrois découvrir à ma portée, une voie plus commode pour parvenir au terme de mes souhaits.

Il nous disoit souvent que ne pouvant connoître l'essence et la qualité des choses qui sont hors de nous, il nous arrivoit à tous momens de prendre le bien pour le mal, et le mal pour le bien. Cette réflexion étonnoit ma paresse; placé entre

*) (On ne compte aujourd'hui que 5400 lieues d'Allemage).

entre les objets de mes craintes et de mes espérances, je devois choisir, sans pouvoir m'en rapporter aux apparences de ces objets, qui sont si incertaines, ni aux témoignages de mes sens qui sont si trompeurs.

Je rentrai en moi-même, et je fus frappé de cet attrait pour le plaisir, de cette aversion pour la peine, que la nature avoit mis au fond de mon coeur, comme deux signes certains et sensibles qui m'avertissoient de ses intentions. En effet, si ces affections sont criminelles, pourquoi me les a-t-elle données? si elles ne le sont pas, pourquoi ne serviroient-elles pas à régler mes choix?

Je venois de voir un tableau de Parrhasius, d'entendre un air de Timothée: falloit-il donc savoir en quoi consistent les couleurs et les sons pour justifier le ravissement que j'avois éprouvé? et n'étois-je pas en droit de conclure que cette musique et cette peinture avoient, du moins pour moi, un mérite réel?

Je m'accoutumai ainsi à juger de tous les objets par les impressions de joie ou de douleur qu'ils faisoient sur mon ame, à rechercher comme utiles ceux qui me procuroient des sensations agréables, à éviter comme nuisibles ceux qui produisoient un effet contraire. N'oubliez pas qu'en excluant et les sensations qui attristent l'ame, et celles qui la transportent hors d'elle-même, je fais uniquement consister le bonheur dans une suite de mouvemens doux, qui l'agitent sans la fatiguer; et que pour exprimer les charmes de cet état, je l'appelle volupté.

En prenant pour règle de ma conduite ce tact intérieur, ces deux espèces d'émotion dont je viens de vous parler, je rapporte tout à moi, je ne tiens au reste de l'univers que par mon intérêt personnel, et je me constitue centre et mésure de toutes choses; mais quelque brillant que soit ce

ce poste, je ne puis y rester en paix, si je ne me résigne aux circonstances des temps, des lieux et des personnes. Comme je ne veux être tourmenté ni par des regrets, ni par des inquiétudes, je rejette loin de moi les idées du passé et de l'avenir, je vis tout entier dans le présent: quand j'ai épuisé les plaisirs d'un climat, j'en vais faire une nouvelle moisson dans un autre. Cependant, quoique étranger à toutes les nations, je ne suis ennemi d'aucune; je jouis de leurs avantages, et je respecte leurs lois: un philosophe éviteroit de troubler l'ordre public par la hardiesse de ses maximes, ou par l'irrégularité de sa conduite.

Je vais vous dire mon secret et vous dévoiler celui de presque tous les hommes. Les devoirs de la société ne sont à mes yeux qu'une suite continuelle d'échanges: je ne hasarde pas une démarche sans m'attendre à des retours avantageux; je mets dans le commerce mon esprit et mes lumières, mon empressement et mes complaisances; je ne fais aucun tort à mes semblables; je les respecte quand je le dois, je leur rends des services quand je le puis; je leur laisse leurs prétentions, et j'excuse leurs foiblesses. Ils ne sont point ingrats: mes fonds me sont toujours rentrés avec d'assez gros intérets.

Seulement j'ai cru devoir écarter ces formes qu'on appelle délicatesse de sentimens, noblesse de procédés. J'eus des disciples: j'en exigeai un salaire: l'école de Socrate en fut étonnée, et jeta les hauts cris, sans s'appercevoir qu'elle donnoit atteinte à la liberté du commerce.

La première fois que je parus devant Denys roi de Syracuse, il me demanda ce que je venois faire à sa cour; je lui répondis: Troquer vos faveurs contre mes connoissances, mes besoins contre les vôtres. Il accepta le marché, et bientôt il

il me distingua des autres philosophes dont il étoit entouré.

J'interrompis Aristippe. De quel oeil, lui dis-je, regardez-vous l'amitié? Comme le plus beau et le plus dangereux des présens du ciel répondit-il; ses douceurs sont délicieuses, ses vicissitudes effroyables; et voulez-vous qu'un homme sage s'expose à des pertes dont l'amertume empoisonneroit le reste de ses jours? Vous connoîtrez par les deux traits suivans, avec quelle modération je m'abandonne à ce sentiment. J'étois dans l'île d'Egine: j'appris que Socrate, mon cher maître, venoit d'être condamné, qu'on le détenoit en prison, que l'exécution seroit différée d'un mois, et qu'il étoit permis à ses disciples de le voir. Si j'avois pu, sans inconvénient, briser ses fers, j'aurois volé à son secours; mais je ne pouvois rien pour lui, et je restai à Egine. C'est une suite de mes principes; quand le malheur de mes amis est sans remède, je m'épargne la peine de les voir souffrir.

Je m'étois lié avec Eschine, disciple comme moi de ce grand homme; je l'aimois à cause de ses vertus, peut-être aussi parce qu'il m'avoit des obligations, peu-être encore parce qu'il se sentoit plus de goût pour moi que pour Platon. Nous nous brouillâmes. Qu'est devenue, me dit quelqu'un, cette amitié qui vous unissoit l'un à l'autre? Elle dort, répondis-je; mais il est en mon pouvoir de la réveiller. J'allai chez Eschine: nous avons fait une folie, lui dis-je; me croyez-vous assez incorrigible pour être indigne de pardon? Aristippe, répondit-il, vous me surpassez en tout: c'est moi qui avois tort, et c'est vous qui faites les premiers pas. Nous nous embrassâmes, et je fus délivré des petits chagrins que me causoit notre refroidissement.

Si je ne me trompe, repris-je, il suit de votre système, qu'il faut admettre des liaisons de con-

convenance, et bannir cette amitié qui nous rend si sensibles aux maux des autres. Bannir, repliqua-t-il en hésitant? Eh bien! je dirai avec la Phèdre d'Euripide: C'est vous qui avez proféré ce mot, ce n'est pas moi.

Aristippe savoit, qu'on l'avoit perdu dans l'esprit des Athéniens: toujours prêt à répondre aux reproches qu'on lui faisoit, il me pressoit de lui fournir les occasions de se justifier.

On vous accuse, lui dis-je, d'avoir flatté un tyran; ce qui est un crime horrible. Il me dit, je vous ai expliqué les motifs qui me conduisirent à la cour de Syracuse. J'y pris le rôle de courtisan, sans déposer celui d'honnête homme; j'applaudissois aux bonnes qualités du jeune Denys; je ne louois point ses défauts, je ne les blamois pas; je n'en avois pas le droit; je savois seulement qu'il étoit plus aisé de les supporter que de les corriger.

Lorsqu'il ne s'agissoit pas de son administration, je parlois avec liberté, quelquefois avec indiscrétion. Je le sollicitois un jour pour un de mes amis; il ne m'écoutoit point. Je tombai à ses genoux: on m'en fit un crime. Je répondis: Est-ce ma faute, si cet homme a les oreilles aux pieds?

Pendant que je le pressois inutilement de m'accorder une gratification, il s'avisa d'en proposer une à Platon qui ne l'accepta point. Je dis tout haut: Le roi ne risque pas de se ruiner; il donne à ceux qui refusent, et refuse à ceux qui demandent.

Souvent il nous proposoit des problêmes; et nous interrompant ensuite, il se hatoit de les résoudre lui-même. Il me dit une fois: Discutons quelque point de philosophie; commencez. Fort-bien, lui dis je, pour que vous ayez le plaisir d'achever, et de m'apprendre ce que vous voulez savoir. Il fut piqué, et à souper il me fit met-

tre

tre au bas bout de la table. Le lendemain il me demanda comment j'avois trouvé cette place? Vous vouliez, sans doute, répondis-je, qu'elle fût, pendant quelques momens la plus honorable de toutes.

On vous reproche encore, lui dis-je, le goût que vous avez pour les richesses; pour le faste, la bonne chère, les femmes, les parfums, et toutes les espèces de sensualités. Je l'avois apporté en naissant, répondit-il, et j'ai cru, qu'en l'exerçant avec retenue, je satisferois à-la-fois la nature et la raison; j'use des agrémens de la vie; je m'en passe avec facilité: on m'a vu à la cour de Denys, revêtu d'une robe de pourpre: Ailleurs tantôt avec un habit de laine de Milet, tantôt avec un manteau grossier.

Denys nous traitoit suivant nos besoins. Il donnoit à Platon des livres; il me donnoit de l'argent, qui ne restoit pas assez long-temps entre mes mains pour les souiller. Je fis payer une perdrix 50 drachmes (45 livres), et je dis à quelqu'un qui s'en formalisoit: N'en auriez-vous pas donné une obole (3 sols)? — Sans doute. — Eh bien je ne fais pas plus de cas de ces 50 drachmes.

J'avois amassé une certaine somme pour mon voyage de Libye: mon esclave qui en étoit chargé, ne pouvoit pas me suivre; je lui ordonnai de jetter dans le chemin une partie de ce métal si pésant et si incommode.

Un accident fortuit me priva d'une maison de campagne que j'aimois beaucoup: un de mes amis cherchoit à m'en consoler. Rassurez-vous, lui dis-je, j'en possède trois autres, et je suis plus content de ce qui me reste, que chagrin de ce que j'ai perdu; il ne convient qu'aux enfans de pleurer et de jeter tous leurs hochets, quand on leur en ôte un seul.

A l'exemple des philosophes les plus austères, je me présente à la fortune comme un globe qu'elle peut faire rouler à son gré, mais qui ne lui don-

donnant point de prise, ne sauroit être entamé: vient elle se placer à mes côtés? je lui tends les mains; secoue-t-elle ses ailes pour prendre son essor? je lui remets ses dons, et la laisse partir: c'est une femme volage, dont les caprices m'amusent quelquefois, et ne m'affligent jamais.

Je ne puis mieux justifier ma doctrine que par mes actions. Denys fit venir trois belles courtisannes et me permit d'en choisir une. Je les emmenai toutes, sous prétexte qu'il en avoit trop couté à Pâris, pour avoir donné la préférence à l'une des trois déesses. Chemin-faisant je pensai que leurs charmes ne valoient pas la satisfaction de me vaincre moi-même; je les renvoyai chez elles, et rentrai paisiblement chez moi.

Aristippe, dis-je alors, vous renversez toutes mes idées; on prétendoit que votre philosophie ne coutoit aucun effort, et qu'un partisan de la volupté pouvoit s'abandonner sans reserve à tous les plaisirs des sens. Eh quoi, répondit-il, vous auriez pensé qu'un homme qui ne voit rien de si essentiel que l'étude de la morale, qui a négligé la géométrie et d'autres sciences encore, parce qu'elles ne tendent pas immédiatement à la direction des moeurs; qu'un auteur dont Platon n'a pas rougi d'emprunter plus d'une fois les idées et les maximes; enfin qu'un disciple de Socrate eût ouvert des écoles de prostitution dans plusieurs villes de la Grèce, sans soulever contre lui les magistrats et les citoyens, même les plus corrompus!

Je vous ai expliqué ma doctrine; j'admets, comme le seul instrument du bonheur, les émotions qui remuent agréablement notre ame; mais je veux qu'on les réprime, dès qu'on s'apperçoit qu'elles y portent le trouble et le desordre: et certes, rien n'est si courageux que de mettre à-la-fois des bornes aux privations et aux jouïssances.

Antisthène prenoit en même temps que moi les leçons de Socrate: il étoit né triste et sévère; moi

moi gai et indulgent. Il profcrivit les plaifirs, et n'ofa point fe méfurer avec les paffions qui nous jettent dans une douce langueur: je trouvai plus d'avantage à les vaincre qu'à les éviter; et malgré leurs murmures plaintifs, je les trainai à ma fuite comme des efclaves qui devoient me fervir, et m'aider à fupporter le poids de la vie. Nous fuivîmes des routes oppofées et voici le fruit que nous avons recueilli de nos efforts: Antisthène fe crut heureux, parce qu'il fe croyoit fage: je me crois fage parce que je fuis heureux.

CHAPITRE XXII.

Voyage de Béotie; l'Antre de Triphonius, Héfiode, Pindare.

On voyage avec beaucoup de fureté dans toute la Grèce; on trouve des auberges dans les principales villes, et fur les grandes routes: mais on y eft rançonné fans pudeur. Comme le pays eft prefque par-tout couvert de montagnes et de collines, on ne fe fert de voitures que pour les petits trajets; encore eft-on fouvent obligé d'employer l'enrayure. Il faut préférer les mulets pour les voyages de long cours et mener avec foi quelques efclaves, pour porter le bagage.

Outre que les Grecs s'empreffent d'accueillir les étrangers, on trouve dans les principales villes des Proxènes chargés de ce foin: tantôt ce font des particuliers en liaifon de commerce, ou d'hofpitalité, avec des particuliers d'une autre ville; tantôt ils ont un caractère public, et font reconnus pour les agens d'une ville ou d'une nation qui, par un décret folemnel, les a choifis avec l'agrément du peuple auquel ils appartiennent; enfin il en eft qui gèrent à la fois les affaires d'une

ville

ville étrangère et de quelques-uns de ses citoyens.

Le Proxène d'une ville en loge les députés; il les accompagne par-tout, et se sert de son crédit pour assurer le succès de leurs négociations; il procure à ceux de ses habitans qui voyagent, les agrémens qui dépendent de lui. Nous éprouvâmes ce secours dans plusieurs villes de la Grèce.

Nous partîmes d'Athènes dans les premiers jours du mois munychion, la 3e. année de la 105e. Olympiade. Nous arrivâmes le soir même à Orope par un chemin assez rude, mais ombragé en quelques endroits de bois de laurier. A la distance de 30 stades on trouve sur une hauteur la ville de Tanagra, patrie de Corinne. Nous vîmes son tombeau dans le lieu le plus apparent de la ville, et son portrait dans le gymnase. Quand on lit ses ouvrages, on demande pourquoi, dans les combats de poésie, ils furent si souvent préférés à ceux de Pindare; mais quand on voit son portrait, on demande pourquoi ils ne l'ont pas toujours été?

Nous partîmes de Tanagra, et, après avoir fait 200 stades (7 lieues et demie), nous arrivâmes à Platée, ville autrefois puissante, aujourd'hui ensévelie sous ses ruine. De là continuant nôtre marche jusque dans un lieu nomm Ascra, un sentier étroit nous conduisit au bois sacré des Muses. Nous nous arrêtâmes, en y montant, sur les bords de la fontaine d'Aganippe, ensuite auprès de la statue de Linus, l'un des plus anciens poètes de la Grèce.

Bientôt pénétrant dans de belles allées, nous nous crûmes transportés à la cour brillante des Muses: c'est là en effet que leur pouvoir et leur influence s'annoncent d'une manière éclatante par les monumens qui parent ces lieux solitaires, et semblent les animer. Leurs statues, exécutées

par

aux yeux du ſpectateur. Ici Apollon et Mercure ſe diſputent une lyre; là, reſpirent encore des poètes et des muſiciens célèbres, Thamyris, Arion, Héſiode et Orphée autour duquel ſont pluſieurs figures d'animaux ſauvages, attirés par la douceur de ſa voix.

De toutes parts s'élèvent quantité de trépieds de bronze, noble récompenſe des talens couronnés dans les combats de poéſie et de muſique. Ce ſont les vainqueurs eux-mêmes qui les ont conſacrés en ces lieux. On y dinſtingue celui qu'Héſiode avoit remporté à Chalcis en Eubée. Autrefois les Theſpiens y venoient tous les ans diſtribuer de ces ſortes de prix, et célébrer des fêtes en l'honneur des Muſes et de l'Amour.

Au deſſus du bois coulent, entre des bords fleuris, une petite rivière nommée Permeſſe, la fontaine d'Hippocrène, et celle de Narciſſe, où l'on prétend que ce jeune homme expira d'amour, en s'obſtinant à contempler ſon image dans les eaux tranquilles de cette ſource.

Nous étions alors ſur l'Hélicon, ſur cette montagne ſi renommée pour la pureté de l'air, l'abondance des eaux, la fertilité des vallées, la fraîcheur des ombrages et la beauté des arbres antiques dont elle eſt couverte. Les payſans des environs nous aſſuroient que les plantes y ſont tellement ſalutaires, qu'après s'en être nourris, les ſerpens n'ont plus de venin.

Les Muſes règnent ſur l'Hélicon. Leur hiſtoire ne préſente que des traditions abſurdes: mais leurs noms indiquent leur origine. Il paroît en effet que les premiers poètes, frappés des beautés de la nature, ſe laiſſèrent aller au beſoin d'invoquer les nymphes des bois, des montagnes, des fontaines, et que cédant au goût de l'allégorie, alors généralement répandu, ils les déſignèrent par des noms rélatifs à l'influence qu'elles pouvoient avoir ſur les productions de l'eſprit. Ils

ne reconnurent d'abord que trois Muses, Mélète, Mnémé, Aoedé: c'est-à-dire, la méditation ou la reflexion qu'on doit apporter au travail; la mémoire, qui éternise les faits éclatans, et le chant qui accompagne le récit. A mesure que l'art des vers fit des progrès, on en personnifia les caractères et les effets. Le nombre des Muses s'accrut, et les noms qu'elles reçurent alors, se rapportèrent aux charmes de la poésie, à son origine céleste, à la beauté de son langage, aux plaisirs et à la gaîté qu'elle procure, aux chants et à la danse qui relèvent son éclat, à la gloire dont elle est couronnée. Dans la suite on leur associa les Grâces qui doivent embellir la poésie, et l'Amour qui en est souvent l'objet. *)

Ces idées naquirent dans un pays barbare, dans la Thrace, où, au milieu de l'ignorance, parurent tout-à-coup Orphée, Linus, et leurs disciples. Les Muses y furent honorées sur les monts de la Piérie; et de là étendant leurs conquêtes, elles s'établirent successivement sur le Pinde, le Parnasse, l'Hélicon, dans tous les lieux solitaires où les peintres de la nature, entourés des plus riantes images, éprouvent la chaleur de l'inspiration divine.

Nous quittâmes ces retraites délicieuses, et nous nous rendîmes à Lébadée pour voir l'antre de Trophonius, un des plus celèbres oracles de la Grèce. Une indiscrétion de Philotas nous empêcha d'y descendre.

Un soir que nous soupions chez un des principaux de la ville, la conversation roula sur les mer-

*) Erato signifie *l'Aimable*; Uranie *la Céleste*; Calliope, peut désigner *l'élégance du langage*; Thalie *la joie vive, et surtout celle qui règne dans les festins*; Melpomène, *celle qui se plait aux chants*; Polymnie, *la multiplicité des chants*; Terpsicore, *celle* qui se plait à la danse; Clio *la gloire*.

merveilles opérées dans cette caverne mystérieuse. Philotas témoigna quelques doutes, et observa que ces faits surprénans n'étoient pour l'ordinaire que des effets naturels. J'étois une fois dans un le temple, ajouta-t-il; la statue du dieu paroissoit couverte de sueur: le peuple crioit au prodige: mais j'appris ensuite qu'elle étoit faite d'un bois qui avoit la propriété de suer par intervalles. A peine eut-il proféré ces mots, que nous vîmes un des convives pâlir, et sortir quelques momens après: c'étoit un des prêtres de Trophonius. On nous conseilla de ne point nous exposer à sa vengeance, en nous enfonçant dans un souterrain dont les détours n'étoient connus que de ces ministres.

Quelques jours après, on nous avertit qu'un Thébain alloit descendre dans la caverne; nous prîmes le chemin de la montagne, accompagnés de quelques amis, et à la suite d'un grand nombre d'habitans de Lébadée. Nous parvînmes bientôt au temple de Trophonius, placé au milieu d'un bois qui lui est également consacré.

Trophonius étoit un architecte qui, conjointement avec son frère Agamède, construisit le temple de Delphes. Les uns disent qu'ils y pratiquèrent une issue sécrète, pour voler pendant la nuit les trésors qu'on y déposoit, et qu'Agamède ayant été pris dans un piège tendu à dessein, Trophonius, pour écarter tout soupçon, lui coupa la tête, et fut quelque temps après englouti dans la terre entrouverte sous ses pas. D'autres soutiennent que les deux frères ayant achevé le temple, supplièrent Apollon de leur accorder une récompense; que le dieu leur répondit qu'ils la recevroient sept jours après; et que le septième jour étant passé, ils trouvèrent la mort dans un sommeil paisible. On ne varie pas moins sur les raisons qui ont mérité les honneurs divins à Trophonius: presque tous les objets du culte des

Grecs ont des origines qu'il est impossible d'approfondir, et inutile de discuter.

Le chemin qui conduit de Lébadée à l'antre de Trophonius, est entouré de temples et de statues. Cet antre creusé un peu au dessus du bois sacré, offre d'abord aux yeux une espèce de vestibule entouré d'une balustrade de marbre blanc, sur laquelle s'élèvent des obélisques de bronze. De-là on entre dans une grotte taillée à la pointe du marteau, haute de huit coudées, large de quatre; c'est là que se trouve la bouche de l'antre; on y descend par le moyen d'une échelle; et parvenu à une certaine profondeur, on ne trouve plus qu'une ouverture extrêmement étroite; il faut y passer les pieds, et quand avec bien de la peine on a introduit le reste du corps, on se sent entraîner avec la rapidité d'un torrent, jusqu'au fond du souterrain. Est-il question d'en sortir? on est relancé, la tête en bas, avec la même force et la même vitesse. Des compositions de miel qu'on est obligé de tenir, ne permettent pas de porter la main sur les ressorts employés pour accélérer la descente ou le retour: mais pour écarter tout soupçon de supercherie, les prêtres supposent que l'antre est rempli de serpens, et qu'on se garantit de leurs morsures en leur jetant ces gâteaux de miel.

On ne doit s'engager dans la caverne que pendant la nuit, qu'après de longues préparations, qu'à la suite d'un examen rigoureux. Tersidas, c'est le nom du Thébain qui venoit consulter l'oracle, avoit passé quelques jours dans une chapelle, consacrée à la Fortune et au Bon-Génie, faisant usage du bain froid, s'abstenant de vin et de toutes les choses condamnées par le rituel, se nourrissant des victimes qu'il avoit offertes lui-même.

A l'entrée de la nuit on sacrifia un bélier, et les devins en ayant examiné les entrailles, comme

ils avoient fait dans les sacrifices précédens, déclarèrent que Trophonius agréoit l'hommage de Tersidas, et répondroit à ses questions. On le mena sur les bords de la rivière d'Hercyne, où deux jeunes enfans, âgés de treize ans, le frottèrent d'huile, et firent sur lui diverses ablutions; de là il fut conduit à deux sources voisines, dont l'une s'appelle la fontaine de Léthé, et l'autre la fontaine de Mnémosyne: la première efface le souvenir du passé, la seconde grave dans l'esprit ce qu'on voit, ou ce qu'on entend dans la caverne. On l'introduisit ensuite tout-seul, dans une chapelle où se trouve une ancienne statue de Trophonius. Tersidas lui adressa ses prières, et s'avança vers la caverne, vêtu d'une robe de lin. Nous le suivîmes à la foible lueur des flambeaux qui le précédoient: il entra dans la grotte et disparût à nos yeux.

En attendant son retour, nous étions attentifs aux propos des autres spectateurs: il s'en trouvoit plusieurs qui avoient été dans le souterrain; les uns disoient qu'ils n'avoient rien vu, mais que l'oracle leur avoit donné sa réponse de vive voix; d'autres au contraire n'avoient rien entendu, mais avoient eu des apparitions propres à éclaircir leurs doutes.

Nous passâmes la nuit et une partie du jour suivant à entendre leurs recits: en les combinant, il nous fut aisé de voir que les ministres du temple s'introduisoient dans la caverne par des routes secrètes, et qu'ils joignoient la violence aux prestiges pour troubler l'imagination de ceux qui venoient consulter l'oracle.

Ils restent dans la caverne plus ou moins de temps: il en est qui n'en reviennent qu'après y avoir passé deux nuits et un jour. Il étoit midi, Tersidas ne paroissoit pas, et nous errions autour de la grotte. Une heure après, nous vîmes la foule courir en tumulte vers la balustrade: nous

la suivîmes, et nous apperçûmes ce Thébain que des prêtres soutenoient et faisoient asseoir sur un siège, qu'on nomme le siège de Mnémosyne; c'étoit là qu'il devoit dire ce qu'il avoit vu, ce qu'il avoit entendu dans le souterrain. Il étoit saisi d'effroi, ses yeux éteints ne réconnoissoient personne: après avoir recueilli de sa bouche quelques paroles entrecoupées qu'on regarda comme la réponse de l'oracle, ses gens le conduisirent dans la chapelle, du Bon-Génie et de la Fortune. Il y reprit insensiblement ses esprits; mais il ne lui resta que des traces confuses de son séjour dans la caverne, et peut-être qu'une impression terrible du saisissement qu'il avoit éprouvé; car on ne consulte pas cet oracle impunément. La plupart de ceux qui reviennent de la caverne, conservent toute leur vie un fonds de tristesse que rien ne peut surmonter, et qui a donné lieu à un proverbe; on dit d'un homme excessivement triste: Il vient de l'antre de Trophonius. Parmi ce grand nombre d'oracles qu'on trouve en Béotie, il n'en est point où la fourberie soit plus grossière et plus à découvert: aussi n'en est-il point qui soit plus fréquenté.

De Chéronée nous nous rendîmes à Thèbes, après avoir traversé des bois, des collines des campagnes fertiles, et plusieurs petites rivières. Cette ville est non seulement le boulevard de la Béotie, mais on peut dire encore qu'elle en est la capitale. Elle est entourée de murs, et défendue par des tours. On y entre par sept portes: son enceinte est de 43 stades (une lieue 1563 toises). La citadelle est placée sur une éminence, où s'établirent les premiers habitans de Thèbes, et d'où sort une source, que, dès les plus anciens temps on a conduite dans la ville par des canaux souterrains. La ville est très peuplée; les habitans sont, comme ceux d'Athènes, divisés en trois classes: la première comprend les citoyens,

la seconde les étrangers régnicoles; la troisième les esclaves.

Parmi les lois des Thébains, il en est qui méritent d'être citées. L'une défend d'élever aux magistratures tout citoyen qui, dix ans auparavant, n'auroit pas renoncé au commerce de détail; une autre soumet à l'amende les peintres et les sculpteurs qui ne traitent pas leurs sujets d'une manière décente; par une troisième il est défendu d'exposer les enfans qui viennent de naître, comme on fait dans quelques autres villes de la Grèce. Il faut que le père les présente au magistrat; en prouvant qu'il est lui-même hors d'état de les élever; le magistrat les donne pour une légère somme au citoyen qui en veut faire l'acquisition, et qui dans la suite les met au nombre de ses esclaves. Les Thébains accordent la faculté du rachat aux captifs que le sort des armes fait tomber entre leurs mains, à moins que ces captifs ne soient nés en Béotie; car alors ils les font mourir.

L'air est très pur dans l'Attique, et très épais dans la Béotie, quoique ce dernier pays ne soit séparé du premier que par le mont Cythéron: cette différence paroît en produire une semblable dans les esprits, et confirmer les observations des philosophes sur l'influence du climat; car les Béotiens n'ont en général, ni cette pénétration, ni cette vivacité qui caractérisent les Athéniens: mais peut-être faut-il en accuser encore plus l'éducation que la nature. S'ils paroissent pesans et stupides, c'est qu'ils sont ignorans et grossiers: comme ils s'occupent plus des exercices du corps que de ceux de l'esprit, ils n'ont ni le talent de la parole, ni les graces de l'élocution, ni les lumières qu'on puise dans le commerce des lettres, ni ces dehors séduisans qui viennent plus de l'art que de la nature.

Cependant il ne faut pas croire que la Béotie ait été stérile en hommes de génie: plusieurs

Thébains ont fait honneur à l'école de Socrate; Épaminondas n'étoit pas moins distingué par ses connoissances que par ses talens militaires. J'ai vu dans mon voyage quantité de personnes très instruites, entre autres Anaxis et Dionysiodore, qui composoient une nouvelle histoire de la Grèce. Enfin c'est en Béotie que reçurent le jour Hésiode, Corinne et Pindare.

Hésiode a laissé un nom célèbre et des ouvrages estimés. Comme on l'a supposé contemporain d'Homère, quelques-uns ont pensé qu'il étoit son rival: mais Homère ne pouvoit avoir de rivaux.

La Théogonie d'Hésiode, comme celle de plusieurs anciens écrivains de la Grèce, n'est qu'un tissu d'idées absurdes, ou d'allégories impénétrables.

La tradition des peuples situés auprès de l'Hélicon, rejette les ouvrages qu'on lui attribue, à l'exception néanmoins d'une épître adressée à son frère Persès, pour l'exhorter au travail. Il lui cite l'exemple de leur père, qui pourvut aux besoins de sa famille, en exposant plusieurs fois sa vie sur un vaisseau marchand, et qui sur la fin de ses jours, quitta la ville de Cume en Eolide, et vint s'établir auprès de l'Hélicon. Outre des réflexions très saines sur les devoirs des hommes, et très affligeantes sur leur injustice, Hésiode a semé dans cet écrit beaucoup de préceptes relatifs à l'agriculture, et d'autant plus intéressans, qu'aucun auteur avant lui n'avoit traité de cet art.

Il ne voyagea point, et cultiva la poésie jusqu'à une extrême vieillesse. Son style élégant et harmonieux flatte agréablement l'oreille, et se ressent de cette simplicité antique, qui n'est autre chose qu'un rapport exact entre le sujet, les pensées et les expressions.

Hésiode excella dans un genre de poésie qui demande peu d'élévation; Pindare dans celui qui en

en exige le plus. Ce dernier florissoit au temps de l'expédition de Xerxès, et vécut environ 65 ans.

Il prit des leçons de poésie et de musique sous différens maîtres, et en particulier sous Myrtis, femme distinguée par ses talens, plus célèbre encore pour avoir compté parmi ses disciples Pindare et la belle Corinne. Ces deux élèves furent liés, du moins par l'amour des arts; Pindare plus jeune que Corinne, se faisoit un devoir de la consulter. Ayant appris d'elle que la poésie doit s'enrichir des fictions de la fable, il commença ainsi une de ses pièces: „Dois-je chanter le fleuve „Ismépus, la nymphe Mélie, Cadmus, Hercule, „Bacchus &c.?„ Tous ces noms étoient accompagnés d'épithètes. Corinne lui dit en souriant: „Vous avez pris un sac de grains pour ensemen„cer une pièce de terre; et au lieu de semer avec „la main, vous avez, dès les premiers pas, ren„versé le sac.„

Il s'exerça dans tous les genres de poésie, et dut principalement sa réputation aux hymnes qu'on lui demandoit, soit pour honorer les fêtes des dieux, soit pour relever le triomphe des vainqueurs aux jeux de la Grèce.

Rien peut-être de si pénible qu'une pareille tâche. Le tribut d'éloges qu'on exige du poète doit être prêt au jour indiqué; il a toujours les mêmes tableaux à peindre, et sans cesse il risque d'être trop au dessus, ou trop au dessous de son sujet: mais Pindare s'étoit pénétré d'un sentiment qui ne connoissoit aucun de ces petits obstacles, et qui portoit sa vue au delà des limites où la nôtre se renferme.

Son génie vigoureux et indépendant ne s'annonce que par des mouvemens irréguliers, fiers et impétueux. Les dieux sont-ils l'objet de ses chants? il s'élève, comme un aigle, jusqu'au pied de leurs trônes; si ce sont les hommes, il

 se,

fe précipite dans la lice comme un coursier fougueux : dans les cieux, sur la terre, il roule, pour ainsi dire, un torrent d'images sublimes de métaphores hardies, de pensées fortes, et de maximes étincelantes de lumière.

Pourquoi voit-on quelquefois ce torrent franchir ses bornes, rentrer dans son lit, en sortir avec plus de fureur, y revenir pour achever paisiblement sa carrière? C'est qu'alors semblable à un lion qui s'élance à plusieurs reprises en des sentiers détournés, et ne se repose qu'après avoir saisi sa proie, Pindare poursuit avec acharnement un objet qui paroît et disparoît à ses regards. Il court, il vole sur les traces de la gloire; il est tourmenté du besoin de la montrer à sa nation. Quand elle n'éclate pas assez dans les vainqueurs qu'il célèbre, il va la chercher dans leurs aïeux, dans leur patrie, dans les instituteurs des jeux, par-tout où il en reluit des rayons qu'il a le secret de joindre à ceux dont il couronne ses héros : à leur aspect, il tombe dans un délire que rien ne peut arrêter; il assimile leur éclat à celui de l'astre du jour; il place l'homme qui les a recueillis au faîte du bonheur; si cet homme joint les richesses à la beauté, il le place sur le trône même de Jupiter; et pour le prémunir contre l'orgueil, il se hâte de lui rappeler, que revêtu d'un corps mortel, la terre sera bientôt son dernier vêtement.

Un langage si extraordinaire étoit conforme à l'esprit du siècle. Les victoires que les Grecs venoient de remporter sur les Perses, les avoient convaincus de nouveau, que rien n'exalte plus les ames que les témoignages éclatans de l'estime publique. Pindare profitant de la circonstance, accumulant les expressions les plus énergiques, les figures les plus brillantes, sembloit emprunter la voix du tonnère, pour dire aux états de la Grèce : Ne laissez point éteindre le feu divin qui em-

embrase nos coeurs; excitez toutes les espèces d'émulation; honorez tous les genres de mérite; n'attendez que des actes de courage et de grandeur de celui qui ne vit que pour la gloire. Aux Grecs assemblés dans les champs d'Olympie, il disoit: Les voilà ces athlètes qui, pour obtenir en votre présence quelques feuilles d'olivier, se sont soumis à de si rudes travaux. Que ne ferez-vous donc pas, quand il s'agira de venger votre patrie?

Malgré la profondeur de ses pensées et le désordre apparent de son style, ses vers dans toutes les occasions enlèvent les suffrages. La multitude les admire sans les entendre, parce qu'il lui suffit que des images vives passent rapidement devant ses yeux comme des éclairs, et que des mots pompeux et bruyans frappent à coups redoublés ses oreilles étonnées: mais les juges éclairés placeront toujours l'auteur au premier rang des poètes lyriques; et déja les philosophes citent ses maximes, et respectent son autorité.

Il me reste à donner quelques notions sur sa vie et sur son caractère. J'en ai puisé les principales dans ses écrits, où les Thébains assurent qu'il s'est peint lui-même. „Il fut un temps, où „un vil intérêt ne souilloit point le langage de la „poésie. Que d'autres aujourd'hui soient éblouis „de l'éclat de l'or; qu'ils étendent au loin leurs „possessions: je n'attache de prix aux richesses, „que lorsque, tempérées et embellies par les ver„tus, elles nous mettent en état de nous couvrir „d'une gloire immortelle. Mes paroles ne sont „jamais éloignées de ma pensée. J'aime mes amis; „je hais mon ennemi, mais je ne l'attaque point „avec les armes de la calomnie et de la satire. „L'envie n'obtient de moi qu'un mépris qui l'hu„milie; pour toute vengeance, je l'abandonne à „l'ulcère qui lui ronge le coeur. Jamais les cris „im-

„impuissans de l'oiseau timide et jaloux n'arrête-„ront l'aigle audacieux qui plane dans les airs.

„Au milieu du flux et reflux de joies et de „douleurs qui roulent sur la tête des mortels, „qui peut se flatter de jouir d'une félicité con-„stante? J'ai jeté les yeux autour de moi, et „voyant qu'on est plus heureux dans la médio-„crité que dans les autres états, j'ai plaint la de-„stinée des hommes puissans, et j'ai prié les dieux „de ne pas m'accabler sous le poids d'une telle „prospérité: je marche par des voies simples; „content de mon état, et chéri de mes conci-„toyens, toute mon ambition est de leur plaire, „sans renoncer au privilège de m'expliquer libre-„ment sur les choses honnêtes, et sur celles qui „ne le sont pas. C'est dans ces dispositions que „j'approche tranquillement de la vieillesse; heu-„reux si, parvenu aux noirs confins de la vie, „je laisse à mes enfans le plus précieux des héri-„tages, celui d'une bonne renommée.„

Les voeux de Pindare furent remplis, il vécut dans le sein du repos et de la gloire: il est vrai que les Thébains le condamnèrent à une amende, pour avoir loué les Athéniens leurs ennemis, et que dans les combats de poésie, les pièces de Corinne eurent cinq fois la préférence sur les siennes; mais à ces orages passagers succédoient bientôt des jours sereins. Les Athéniens et toutes les nations de la Grèce le comblèrent d'honneurs. Corinne elle même rendit justice à la supériorité de son génie. A Delphes, pendant les jeux Pythiques, forcé de céder à l'empressement d'un nombre infini de spectateurs, il se plaçoit, couronné de lauriers, sur un siége élevé, et prenant sa lyre, il faisoit entendre ces sons ravissans qui excitoient de toutes parts des cris d'admiration, et faisoient le plus bel ornement des fêtes. Dès que les sacrifices étoient achevés, le prêtre d'Apollon l'invitoit solemnellement au ban-quet

quet sacré. En effet, par une distinction éclatante et nouvelle, l'oracle avoit ordonné de lui réserver une portion des prémices que l'on offroit au temple.

Les Béotiens ont beaucoup de goût pour la musique; presque tous apprennent à jouer de la flûte. Depuis qu'ils ont gagné la bataille de Leuctres, ils se livrent avec plus d'ardeur aux plaisirs de la table: ils ont du pain excellent, beaucoup de légumes et de fruits, du gibier et du poisson en assez grande quantité pour en transporter à Athènes.

L'hiver est très froid dans toute la Béotie, et presque insupportable à Thèbes; la neige, le vent et la disette du bois en rendent alors le séjour aussi affreux qu'il est agréable en été, soit par la douceur de l'air qu'on y respire, soit par l'extrême fraîcheur des eaux dont elle abonde, et l'aspect riant des campagnes qui conservent longtemps leur verdure.

Les Thébains sont courageux, insolens, audacieux et vains: ils passent rapidement de la colère à l'insulte, et du mépris des lois à l'oubli de l'humanité. Le moindre intérêt donne lieu à des injustices criantes, et le moindre prétexte à des assassinats. Les femmes sont grandes, bien faites, blondes pour la plupart: leur démarche est noble, et leur parure assez élégante. En public elles couvrent leur visage de manière à ne laisser voir que les yeux: leurs cheveux sont noués au dessus de la tête, et leurs pieds comprimés dans des mules teintes en pourpre, et si petites, qu'ils restent presque entièrement à découvert; leur voix est infiniment douce et sensible; celle des hommes est rude, désagréable, et en quelque façon assortie à leur caractère.

On chercheroit en vain ces traits dans un corps de jeunes guerriers, qu'on appelle le Bataillon sacré: ils sont au nombre de 300, élevés

en

en commun, et nourris dans la citadelle aux dépens du public. Les sons mélodieux d'une flute dirigent leurs exercices, et jusqu'à leurs amusemens. Pour empêcher que leur valeur ne dégénère en une fureur aveugle, on imprime dans leurs ames le sentiment le plus noble et le plus vif.

Il faut que chaque guerrier se choisisse dans le corps un ami auquel il reste inséparablement uni. Toute son ambition est de lui plaire, de mériter son estime, de partager ses plaisirs et ses peines dans le courant de la vie, ses travaux et ses dangers dans les combats. S'il étoit capable de ne pas se respecter assez, il se respectreoit dans un ami dont la censure est pour lui le plus cruel des tourmens, dont les éloges sont ses plus chères délices. Cette union presque surnaturelle, fait préférer la mort à l'infamie et l'amour de la gloire à tous les autres intérêts. Un de ces guerriers, dans le fort de la mêlée fut renversé le visage contre terre. Comme il vit un soldat ennemi prêt à lui enfoncer l'épée dans les reins: „Attendez, lui dit-il, en se soulevant, plongez ce „fer dans ma poitrine; mon ami auroit trop à rougir, si l'on pouvoit soupçonner que j'ai reçu „la mort en prenant la fuite.„ — Les Thébains durent à ce corps de guerriers presque tous les avantages qu'ils remportèrent sur les Lacédémoniens.

CHAPITRE XXIII.

Voyage de Thessalie; Amphictyons. Magiciennes. Vallée de Tempé.

En sortant de la Béotie par le pas des Thermopyles, on entre dans la Thessalie. Nous y trouvâmes d'abord le petit bourg d'Anthéla, célèbre par un temple de Cérès, et par l'assemblée des Amphictions qui s'y tient tous les ans.

Dans les temps les plus reculés, douze nations, telles que les Doriens, les Ioniens, les Phocéens, les Béotiens, les Thessaliens &c. formèrent une confédération, pour prévenir les maux que la guerre entraîna à sa suite. Il fut réglé qu'elles enverroient tous les ans des députés à Delphes; que les attentats commis contre le temple d'Apollon qui avoit reçu leurs sermens, et tous ceux qui sont contraires au droit des gens dont ils devoient être les défenseurs, seroient déférés à cette assemblée; que chacune des douze nations auroit deux suffrages à donner par ses députés et s'engageroit à faire exécuter les décrets de ce tribunal auguste.

Cette ligue, dont suivant quelques uns, Amphiction qui regnoit aux environs étoit l'auteur, fut cimentée par un serment qui s'est toujours renouvellé depuis. „Nous jurons, dirent les „peuples associés, de ne jamais renverser les vil„les amphictioniques, de ne jamais détourner, „soit pendant la paix, soit pendant la guerre, „les sources nécessaires à leurs besoins; si quel„que puissance ose l'entreprendre, nous marche„rons contre elle, et nous détruirons ses villes. „Si des impies enlèvent les offrandes du temple „d'Apollon, nous jurons d'employer nos pieds,

„nos

„nos bras, notre voix, toutes nos forces contre „eux et contre leurs complices.„

Ce tribunal subsiste encore aujourd'hui à peu près dans la même forme qu'il fut établi. Les députés des parties discutent l'affaire, et les juges prononcent à la pluralité des voix; ils décernent une amende contre les nations coupables: après les délais accordés intervient un second jugement qui augmente l'amende du double. Si elles n'obéissent pas, l'assemblée est en droit d'appeler au secours de son décret, et d'armer contre elles tout le corps Amphictyonique, c'est à dire une grande partie de la Grèce. Elle a le droit aussi de les séparer de la ligue Amphictionique, ou de la commune union du temple; mais les nations puissantes ne se soumettent pas toujours à de pareils décrets.

On nous avoit dit que nous trouverions beaucoup de magiciennes en Thessalie, et sur-tout à Hypate. Nous y vîmes en effet plusieurs femmes du peuple, qui pouvoient, à ce qu'on disoit, arrêter le soleil, attirer la lune sur la terre, exciter ou calmer les tempêtes, rappeller les morts à la vie, ou précipiter les vivans dans le tombeau.

Comment de pareilles idées ont-elles pu se glisser dans les esprits? Ceux qui les regardent comme récentes, prétendent que dans le siècle dernier, une Thessalienne nommée Aglaonice, ayant appris à prédire les éclipses de lune, avoit attribué ce phénomène à la force de ses enchantemens, et qu'on avoit conclu de là, que le même moyen suffiroit pour suspendre toutes les lois de la nature. Mais on cite une autre femme de Thessalie, qui, dès les siècles héroïques, exerçoit sur cet astre un pouvoir souverain; et quantité de faits prouvent clairement que la magie s'est introduite depuis long-temps dans la Grèce.

Peu jaloux d'en rechercher l'origine, nous voulûmes, pendant notre séjour à Hypate, en con-

connoître les opérations. On nous mena secrètement chez quelques vieilles femmes, dont la misère étoit aussi excessive que l'ignorance: elles se vantoient d'avoir des charmes contre les morsures des scorpions et des vipères, d'en avoir pour rendre languissans les feux d'un jeune époux, ou pour faire périr les troupeaux et les abeilles. Nous en vîmes qui travailloient à des figures de cire; elles les chargeoient d'imprécations, leur enfonçoient des aiguilles dans le coeur, et les exposoient ensuite dans les différens quartiers de la ville. Ceux dont on avoit copié les portraits, frappés de ces objets de terreur, se croyoient dévoués à la mort, et cette crainte abrégeoit quelquefois leurs jours. Nous surprîmes enfin plusieurs de ces femmes tournant rapidement un rouet, et prononçant des paroles mystérieuses, pour rappeller de jeunes amans qui avoient abandonné leur maîtresses.

La Thessalie fut le séjour des héros et le théâtre des plus grands exploits. C'est là que parurent les Centaures et les Lapithes, que s'embarquèrent les Argonautes, que mourut Hercule, que naquit Achille, que vécut Pyrithoüs, que les guerriers venoient des pays les plus lointains se signaler par des faits d'armes. Les Achéens, les Eoliens, les Doriens, de qui descendent les Lacédémoniens et d'autres puissantes nations de la Grèce, tirent leur origine de la Thessalie.

Les Thessaliens peuvent mettre sur pied 6000 chevaux et 10,000 hommes d'infanterie, sans compter les Archers qui sont excellens, et dont on peut augmenter le nombre à son gré: car ce peuple est accoutumé dès l'enfance à tirer de l'arc. Rien de si renommé que la cavallerie Thessalienne: elle n'est pas seulement redoutable par l'opinion; tout le monde convient qu'il est presque impossible d'en soutenir l'effort.

On dit qu'ils ont su les premiers imposer un frein au cheval, et le mener au combat; on ajoute que de là s'établit l'opinion qu'il existoit autrefois en Thessalie des hommes moitié hommes, moitié chevaux, qui furent nommés Centaures. Cette fable prouve du moins l'ancienneté de l'équitation parmi eux; et leur amour pour cet exercice est consacré par une cérémonie qu'ils observent dans leur mariage. Après les sacrifices et les autres rites en usage, l'époux présente à son épouse un coursier orné de tout l'appareil militaire.

Les Thessaliens reçoivent les étrangers avec beaucoup d'empressement, et les traitent avec magnificence. Le luxe brille dans leurs habits et dans leurs maisons: ils aiment à l'excès le faste et la bonne chère; leur table est servie avec autant de recherche que de profusion, et les danseuses qu'ils y admettent, ne sauroient leur plaire qu'en se dépouillant de presque tous les voiles de la pudeur.

Dès les temps les plus anciens, ils cultivèrent la poésie: ils prétendent avoir donné le jour à Thamyris, à Orphée, à Linus à tant d'autres qui vivoient dans le siècle des héros dont ils partageoient la gloire: mais depuis cette époque, ils n'ont produit aucun écrivain, aucun artiste célèbre. Il y a environ un siècle et demi que Simonide les trouva insensibles aux charmes de ses vers. Ils ont été dans ces derniers temps plus dociles aux leçons du rhéteur Gorgias; ils préfèrent encore l'éloquence pompeuse qui les distinguoit, et qui n'a pas rectifié les fausses idées qu'ils ont de la justice et de la vertu.

Ils ont tant de goût et d'estime pour l'exercice de la danse, qu'ils appliquent les termes de cet art aux usages les plus nobles. En certains endroits les généraux ou les magistrats se nomment les chefs de la danse.

A

A la chasse ils sont obligés de respecter les cicognes. Je ne releverois pas cette circonstance, si l'on ne décernoit contre ceux qui tuent ces oiseaux, la même peine que contre les homicides. Etonnés d'une loi si étrange, nous en demandâmes la raison; on nous dit que les cicognes avoient purgé la Thessalie des serpens énormes qui l'infestoient auparavant, et que sans la loi on seroit bientot forcé d'abandonner ce pays, comme la multiplicité des taupes avoit fait abandonner une ville de Thessalie dont j'ai oublié le nom.

VALLÉ DE TEMPÉ.

Nous étions impatiens d'aller à Tempé. Ce nom, commun à plusieurs vallées qu'on trouve en ce canton, désigne plus particulièrement celle que forment, en se rapprochant, le mont Olympe et le mont Ossa: c'est le seul grand chemin pour aller de Thessalie en Macédoine. Nous nous rendîmes à Larisse et nous nous embarquâmes sur le Pénée.

La vallée s'étend du sud-ouest au nord-est; sa longueur est de 40 stades (environ une lieue et demie), sa plus grande largeur d'environ 2 stades $\frac{1}{2}$ (environ 236 toises); mais cette largeur diminue quelquefois au point qu'elle ne paroît être que de 100 pieds.

Les montagnes sont couvertes de peupliers, de platânes, de frênes d'une beauté surprenante. De leurs pieds jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal; et des intervalles qui séparent leurs sommets, s'échappe un air frais que l'on respire avec une volupté sécrète. Le fleuve Pénée qui coule au milieu, présente partout un canal tranquille, et dans certains endroits il embrasse de petites îles, dont il éternise la verdure. Des grottes percées dans les flancs des montagnes,

des pièces de gazon placées aux deux cotés du fleuve, semblent être l'asyle du répos et du plaisir. Ce qui nous étonnoit le plus, étoit une certaine intelligence dans la distribution des ornemens qui parent ces retraites. Ailleurs c'est l'art qui s'efforce d'imiter la nature; ici on diroit que la nature veut imiter l'art. Les lauriers, et différentes sortes d'arbrisseaux forment d'eux-mêmes des berceaux et des bosquets, et font un beau contraste avec des bouquets de bois placés au pied de l'Olympe. Les rochers sont tapissés d'une espèce de lierre, et les arbres, ornés de plantes qui serpentent autour de leur tronc, s'entrelacent dans leurs branches, et tombent en festons et en guirlandes. Enfin tout présente en ces beaux lieux la décoration la plus riante. De tous cotés l'oeil semble respirer la fraicheur, et l'ame recevoir un nouvel esprit de vie.

Les Grecs ont des sensations si vives, ils habitent un climat si chaud, qu'on ne doit pas être surpris des émotions qu'ils éprouvent à l'aspect et même au souvenir de cette charmante vallée; au tableau que je viens d'en ébaucher, il faut ajouter que dans le printemps, elle est toute émaillée de fleurs et qu'un nombre infini d'oiseaux y font entendre des chants à qui la solitude et la saison semblent prêter une mélodie plus tendre et plus touchante.

Cependant nous suivions lentement le cours du Pénée; et mes regards, quoique distraits par une foule d'objets délicieux, revenoient toujours sur ce fleuve. Tantôt je voyois ses flots étinceler à travers le feuillage dont ses bords sont ombragés; tantôt m'approchant du rivage, je contemplois le cours paisible de ses ondes qui sembloient se soutenir mutuellement, et remplissoient leur carrière sans tumulte et sans effort. Je disois à Amyntor notre ami et notre guide: Telle est l'image d'une ame pure et tranquille; ses vertus naissent

paiſſent les unes des autres; elles agiſſent toutes de concert et ſans bruit. L'ombre étrangère du vice les fait ſeule éclater par ſon oppoſition. Amyntor me répondit: Je vais vous montrer l'image de l'ambition, et les funeſtes effêts qu'elle produit.

Alors il me conduiſit dans une des gorges du mont Oſſa, où l'on prétend que ſe donna le combat des Titans contre les Dieux. C'eſt là qu'un torrent impétueux ſé précipite ſur un lit de rochers, qu'il ébranle par la violence de ſes chûtes. Nous parvînmes en un endroit où ſes vagues fortement comprimées cherchoient à forcer un paſſage. Elles ſe heurtoient, ſe ſoulevoient, et tomboient, en mugiſſant, dans un gouffre, d'où elles s'élançoient avec une nouvelle fureur pour ſe briſer les unes contre les autres dans les airs.

Mon ame étoit occupée de ce ſpectacle; lorſque je levai les yeux autour de moi, je me retrouvai reſerré entre deux montagnes noires, arides et ſilonnées dans toute leur hauteur par des abymes profonds. Près de leurs ſommets, des nuages erroient péſamment parmi des arbres funèbres, ou reſtoient ſuſpendus ſur leurs branches ſtériles. Au deſſous, je vis la nature en ruine: les montagnes écroulées étoient couvertes de leurs débris, et n'offroient que des roches ménaçantes et confuſément entaſſées. Quelle puiſſance a donc briſé les liens de ces maſſes énormes? Eſt-ce la fureur des aquilons? Eſt-ce un bouleverſement du globe? Eſt-ce en effet la vengeance terrible des Dieux contre les Titans? Je l'ignore: mais enfin, c'eſt dans cette affreuſe vallée que les conquérans devroient venir contempler le tableau des ravages dont ils affligent la terre.

En ſortant de la vallée, le plus beau des ſpectacles s'offrit à nous. C'eſt une plaine couverte de maiſons et d'arbres, où le fleuve, dont

le lit est plus large et le cours plus paisible, semble se multiplier par des sinuosités sans nombre. A quelques stades de distance paroît le golfe Thermaïque; au delà se présente la presqu'île de Pallène, et dans le lointain le mont Athos termine cette superbe vue.

Nous retournâmes le lendemain à Larisse et quelques jours après nous eûmes occasion de voir le combat des taureaux. J'en avois vu de semblables en différentes villes de la Grèce; mais les habitans de Larisse y montrent plus d'adresse que les autres peuples. La scène étoit aux environs de cette ville: on fit partir plusieurs taureaux, et autant de cavaliers qui les poursuivoient et les aiguillonnoient avec une espèce de dard. Il faut que chaque cavalier s'attache à un taureau, qu'il coure à ses cotés, qu'il le presse et l'évite tour à tour, et qu'après avoir épuisé les forces de l'animal, il le saisisse pas les cornes, et le jette à terre sans descendre lui-même de cheval. Quelquefois il s'élance sur l'animal écumant de fureur, et malgré les secousses violentes qu'il éprouve, il l'atterre aux yeux d'un nombre infini de spectateurs qui célèbrent son triomphe.

Nous étions déja en automne; comme cette saison est ordinairement très belle en Thessalie, et qu'elle y dure long-temps, nous fîmes quelques courses dans les villes voisines: mais le moment de notre départ étant arrivé, nous resolumes de passer par l'Epire, et nous prîmes le chemin de Gomphi, ville située au pied du mont Pindus, qui sépare la Thessalie de l'Epire.

CHA-

CHAPITRE XXIV.

Voyage d'Epire. Oracle de Dodone. Saut de Leucade.

Le mont Pindus au levant, et le golfe d'Ambracie au midi, séparent, en quelque façon, l'Epire du reste de la Grèce. Parmi les fleuves qui l'arrosent, on distingue l'Achéron qui se jette dans un marais de même nom, et le Cocyte dont les eaux sont d'un goût desagréable: non loin de là est un endroit nommé Aorne ou Averne, d'où s'exhalent des vapeurs dont les airs sont infectés. A ces traits on reconnoît aisément le pays, où, dans les temps les plus anciens, on a placé les enfers. Comme l'Epire étoit alors la dernière des contrées connues du coté de l'occident, elle passa pour la région des ténèbres; mais à mésure que les bornes du monde se reculèrent du même coté, l'enfer changea de position, et fut placé successivement en Italie et en Ibérie, toujours dans les endroits où la lumière du jour sembloit s'éteindre.

Outre quelques colonies Grecques établies en divers cantons de l'Epire, on distingue dans ce pays quatorze nations anciennes dont la plus illustre est celle des Molosses qui depuis environ neuf siècles obéissent à des princes de la même nation. Dans le dernier siècle il se fit une revolution éclatante dans le gouvernement des Molosses. Un de leurs rois en mourant ne laissa qu'un fils. La nation persuadée que rien ne pouvoit l'intéresser autant que l'éducation de ce jeune prince, en confia le soin à des hommes sages, qui conçurent le projet de l'élever loin des plaisirs et de la flatterie. Ils le conduisirent à Athènes, et ce fut dans une république qu'il s'instruisit des devoirs mu-

tuels des souverains et des sujets. De retour dans ses états, il donna un grand exemple; il dit au peuple: J'ai trop de pouvoir, je veux le borner. Il établit un sénat, des lois et des magistrats. Bientôt les lettres et les arts fleurirent par ses soins et par ses exemples. Les Molosses, dont il étoit adoré, adoucirent leurs moeurs, et prirent sur les nations barbares de l'Epire la supériorité que donnent les lumières.

ORACLE DE DODONE.

Dans une des parties septentrionales de l'Epire est la ville de Dodone. C'est là que se trouve le temple de Jupiter, et l'oracle le plus ancien de la Grèce. Cet oracle subsistoit dès le temps où les habitans de ces cantons n'avoient qu'une idée confuse de la divinité; et cependant ils portoient déja leurs regards inquiets sur l'avenir, tant il est vrai que le desir de le connoître est une des plus anciennes maladies de l'esprit humain, comme elle en est une des plus funestes! J'ajoute qu'il en est une autre qui n'est pas moins ancienne parmi les Grecs; c'est de rapporter à des causes surnaturelles, non seulement les effets de la nature, mais encore les usages et les établissemens dont on ignore l'origine. Quand on daigne suivre les chaînes de leurs traditions, on s'apperçoit qu'elles aboutissent toutes à des prodiges. Il en fallut un sans doute pour instituer l'oracle de Dodone, et voici comme les prêtresses du temple le racontent:

Un jour deux colombes noires s'envolèrent de la ville de Thèbes en Egypte, et s'arrêtèrent l'une en Libye, et l'autre à Dodone. Cette dernière s'étant posée sur un chêne, prononça ces mots d'une voix très distincte: „Etablissez en ces „lieux un oracle en l'honneur de Jupiter.„ L'autre colombe prescrivit la même chose aux habitans

tans de la Libye, et toutes deux furent regardées comme les interprètes des dieux. Quelque absurde que soit ce recit, il paroit avoir un fondement réel. Les prêtres Egyptiens soutiennent que deux prêtresses portèrent autrefois leurs rites sacrés à Dodone, de même qu'en Libye; et dans la langue des anciens peuples de l'Epire, le même mot désigne une colombe et une vieille femme.

Dodone est située au pied du mont Tomarus, d'où s'échappent quantité de sources intarissables. Elle doit sa gloire et ses richesses aux étrangers qui viennent consulter l'oracle. Le temple de Jupiter et les portiques qui l'entourent sont décorés par des statues sans nombre.

Non loin de ce temple est une source qui tous les jours est à sec à midi, et dans sa plus grande hauteur à minuit; qui tous les jours croît et décroît insensiblement d'un de ces points à l'autre. On dit qu'elle présente un phénomène plus singulier encore. Quoique ses eaux soient froides, et éteignent les flambeaux allumés qu'on y plonge, elles allument les flambeaux éteints qu'on en approche jusqu'à une certaine distance.

Trois prêtresses sont chargées du soin d'annoncer les décisions de l'oracle; mais les Béotiens doivent les recevoir de quelques uns des ministres attachés au temple. Ce peuple ayant une fois consulté l'oracle sur une entreprise qu'il méditoit, la prêtresse répondit; „Commettez une „impiété, et vous réussirez.„ Les Béotiens qui la soupçonnoient de favoriser leurs ennemis, la jetèrent aussitôt dans le feu, en disant: Si la prê„tresse nous trompe, elle mérite la mort; si elle „dit la vérité, nous obéissons à l'oracle en faisant „une action impie.„ Les deux autres prêtresses crurent devoir justifier leur malheureuse compagne. L'oracle, suivant elles, avoit simplement ordonné aux Béotiens d'enlever les trépieds sacrés qu'ils avoient dans leur temple, et de les apporter dans

celui de Jupiter à Dodone. En même temps il fut décidé que desormais elles ne répondroient plus aux questions des Béotiens.

Les dieux dévoilent de plusieurs manières leurs secrets aux prêtresses de ce temple. Quelquefois elles vont dans la forêt sacrée, et se plaçant auprès de l'arbre prophétique, elles sont attentives soit au murmure de ses feuilles agitées par le zéphir, soit au gémissement de ses branches battues par la tempête. D'autres fois, s'arrêtant au bord d'une source qui jaillit du pied de cet arbre, elles écoutent le bruit que forme le bouillonnement de ses ondes fugitives. Elles saisissent habilement les gradations et les nuances des sons qui frappent leurs oreilles, et les regardant comme les présages des événemens futurs, elles les interprêtent suivant les règles qu'elles se sont faites, et plus souvent encore suivant l'intérêt de ceux qui les consultent.

Elles observent la même méthode pour expliquer le bruit qui résulte du choc de plusieurs bassins de cuivre suspendus autour du temple. Ils sont tellement rapprochés, qu'il suffit d'en frapper un pour les mettre tous en mouvement. La prêtresse, attentive au son qui se communique se modifie et s'affoiblit, sait tirer une foule de prédictions de cette harmonie confuse.

Ce n'est pas tout encore. Près du temple sont deux colonnes; sur l'une est un vase d'airain, sur l'autre la figure d'un enfant qui tient un fouet à trois petites chaînes de bronze, flexibles et terminées chacune par un bouton. Comme la ville de Dodone est fort exposée au vent, les chaînes frappent le vase presque sans interruption, et produisent un son qui subsiste long-temps; les prêtresses peuvent en calculer la durée, et le faire servir à leurs desseins.

On consulte aussi l'oracle par le moyen des sorts. Ce sont des bulletins ou dés, qu'on tire au

au hasard de l'urne qui les contient. Un jour que les Lacédémoniens avoient choisi cette voie pour connoître le succès d'une de leurs expéditions, le singe du roi des Molosses sauta sur la table, renversa l'urne, éparpilla les sorts, et la prêtresse effrayée s'écria: Que les Lacédémoniens, loin d'aspirer à la victoire, ne devoient plus songer qu'à leur sureté. Les députés de retour à Sparte, y publièrent cette nouvelle, et jamais événement ne produisit tant de terreur parmi ce peuple de guerriers.

Tels étoient les récits qu'on nous faisoit de cet oracle. Cependant l'hiver approchoit et nous pensions à quitter ce pays. Nous nous embarquâmes à Ambracie sur un vaisseau marchand qui partoit pour Naupacte, située dans le golfe de Crissa. Nous trouvâmes bientôt la presqu'île de Leucade, séparée du continent par un isthme très étroit. Nous vîmes des matelots qui, pour ne pas faire le tour de la presqu'île, transportoient à force de bras leur vaisseau par dessus cette langue de terre. Comme le nôtre étoit plus gros, nous prîmes le parti de raser les côtes occidentales de Leucade, et nous parvînmes à son extrémité formée par une montagne très élevée, taillée à pic, sur le sommet de laquelle est un temple d'Apollon que les matelots distinguent et saluent de loin. Ce fut là que s'offrit à nous une scène capable d'inspirer le plus grand effroi.

SAUT DE LEUCADE.

Pendant qu'un grand nombre de bateaux se rangeoient circulairement au pied du promontoire, quantité de gens s'efforçoient d'en gagner le sommet. Les uns s'arrêtoient auprès du temple, les autres grimpoient sur des pointes de rocher, comme pour être témoins d'un événement extraordinaire. Leurs mouvemens n'annonçoient rien de

de finiſtre, et nous étions dans une parfaite ſécurité, quand tout à coup nous vîmes ſur une roche écartée pluſieurs de ces hommes en ſaiſir un d'entr'eux, et le précipiter dans la mer, au milieu des cris de joie qui s'élevoient, tant ſur les montagnes que dans les bateaux. Cet homme étoit couvert de plumes; on lui avoit de plus attaché des oiſeaux, qui en déployant leurs ailes, rétardoient ſa chute. A peine fut-il dans la mer que les bateliers empreſſés de le ſecourir, l'en rétirèrent, et lui prodiguèrent tous les ſoins qu'on pouvoit exiger de l'amitié la plus tendre. J'avois été ſi frappé dans le premier moment, que je m'écriai: „Ah barbares, eſt-ce ainſi que vous vous jouez de la vie des hommes! Mais ceux du vaiſſeau s'étoient fait un amuſement de ma ſurpriſe et de mon indignation. A la fin, un citoyen d'Ambracie me dit: Ce peuple qui célèbre tous les ans, à pareil jour, la fête d'Apollon, eſt dans l'uſage d'offrir à ce dieu un ſacrifice expiatoire, et de détourner ſur la tête de la victime tous les fléaux dont il eſt menacé. On choiſit pour cet effet un homme condamné à ſubir le dernier ſupplice. Il périt rarement dans les flots; et après l'en avoir ſauvé, on le bannit à perpétuité des terres de Leucade.

Vous ſerez bien plus étonné, ajouta l'Ambraciote, quand vous connoîtrez l'étrange opinion qui s'eſt établie parmi les Grecs. C'eſt que le ſaut de Leucade eſt un puiſſant remède contre les fureurs de l'amour. On a vu plus d'une fois des amans malheureux venir à Leucade, monter ſur ce promontoire, offrir des ſacrifices dans le temple d'Apollon, s'engager par un voeu formel de s'élancer dans la mer, et s'y précipiter d'eux-mêmes.

On prétend que quelques-uns furent guéris des maux qu'ils ſouffroient. Cependant comme la plupart de ceux qui ont tenté cette épreuve ne

pre-

prenoient aucune précaution pour rendre leur chute moins rapide, presque tous y ont perdu la vie; et les femmes en ont été souvent les déplorables victimes.

On montre à Leucade le tombeau d'Artémise reine de Carie. Eprise d'une passion violente pour un jeune homme qui ne répondoit pas à son amour, elle le surprit dans le sommeil, et lui creva les yeux. Bientôt les regrets et le desespoir l'amenèrent à Leucade, où elle périt dans les flots, malgré les efforts que l'on fit pour la sauver.

Telle fut aussi la fin de la malheureuse Sapho. Abandonnée de Phaon son amant, elle vint ici chercher un soulagement à ses peines, et n'y trouva que la mort. Ces exemples ont tellement décrédité le saut de Leucade, qu'on ne voit plus guères d'amans s'engager par des voeux indiscrets à les imiter.

Après quatre jours de navigation, nous arrivâmes à Naupacte. Le lendemain nous prîmes un petit navire qui nous conduisit à Pagae, et de là nous nous rendîmes à Athénes.

CHAPITRE XXV.

Voyage de Mégare, de Corinthe, de Sicyone et de l'Achaïe.

Nous passâmes l'hiver à Athènes, attendant avec impatience le moment de reprendre la suite de nos voyages. Nous avions vu les provinces septentrionales de la Grèce. Il nous restoit à parcourir celles du Péloponèse: nous en prîmes le chemin au retour du printemps. (356 avant J. C.)

MEGA-

MEGARE.

Après avoir traversé la ville d'Eleusis, nous entrâmes dans la Mégarie qui sépare les états d'Athènes de ceux de Corinthe. On y trouve un petit nombre de villes et de bourgs. Mégare qui en est la capitale, fut long-temps soumise à des rois. La démocratie y subsista, jusqu'à ce que les orateurs publics, pour plaire à la multitude, l'engagèrent à se partager les dépouilles des riches citoyens. Le gouvernement oligarchique y fut alors établi; de nos jours le peuple a repris son autorité.

Il existe dans cette ville une célèbre école de philosophie. Euclide son fondateur, fut un des plus zélés disciples de Socrate; malgré la distance des lieux, malgré la peine de mort décernée par les Athéniens contre tout Mégarien qui oseroit franchir leurs limites, on le vit plus d'une fois partir le soir déguisé en femme, passer quelques momens avec son maître, et s'en retourner à la pointe du jour. Ils examinoient ensemble en quoi consiste le vrai bien. Socrate qui dirigeoit ses recherches vers cet unique point, n'employa pour l'atteindre, que des moyens simples; mais Euclide trop familiarisé avec les écrits de Parménide et de l'école d'Elée, eut recours dans la suite à la voie des abstractions; voie souvent dangereuse, et plus souvent impénétrable. Ses principes sont assez conformes à ceux de Platon; il disoit que le vrai bien doit être un, toujours le même, toujours semblable à lui-même. Il falloit ensuite définir ces différentes propriétés; et la chose du monde qu'il nous importe le plus de savoir, fut la plus difficile à entendre.

Ce qui servit à l'obscurcir, ce fut la méthode déjà reçue d'opposer à une proposition la proposition contraire, et de se borner à les agiter long-temps ensemble. Un instrument qu'on dé-

coi-

couvrit alors contribua ſouvent à augmenter la confuſion; je parle des règles du ſyllogiſme dont les coups auſſi terribles qu'imprévus, terraſſent l'adverſaire qui n'eſt pas aſſez adroit pour les détourner. Bientôt les ſubtilités de la métaphyſique s'étayant des ruſes de la logique, les mots prirent la place des choſes, et les jeunes élèves ne puiſèrent dans les écoles que l'eſprit d'aigreur et de contradiction.

Euclide l'introduiſit dans la ſienne, peut-être ſans le vouloir; car il étoit naturellement doux et patient: ſon frère qui croyoit avoir à s'en plaindre, lui dit un jour dans ſa colère: Je veux mourir, ſi je ne me vange. „Et moi, répondit Euclide, ſi je ne te force à m'aimer encore„. Mais il céda trop ſouvent au plaiſir de multiplier et de vaincre les difficultés, et ne prévit pas que des principes ſouvent ébranlés perdent une partie de leurs forces.

Eubulide de Milet, ſon ſucceſſeur, conduiſit ſes diſciples par des ſentiers encore plus gliſſans et plus tortueux. Euclide exerçoit les eſprits, Eubulide les ſécouoit avec violence. Ils avoient l'un et l'autre beaucoup de connoiſſances et de lumières: je devois en avertir avant que de parler du ſecond.

Nous le trouvâmes entouré de jeunes gens attentifs à toutes ſes paroles, et juſqu'à ſes moindres ſignes. Il nous entretint de la manière dont il les dreſſoit, et nous comprîmes qu'il préféroit la guerre offenſive à la défenſive. Nous le priâmes de nous donner le ſpectacle d'une bataille; et pendant qu'on en faiſoit les apprêts, il nous dit qu'il avoit découvert pluſieurs eſpèces de ſyllogiſmes; tous d'un ſecours merveilleux pour éclairer les idées. L'un s'appeloit le voilé, un autre le chauve, un troiſième le menteur, et ainſi des autres.

Je vais en essayer quelques-uns en votre présence, ajouta-t-il; ils seront suivis d'un combat dont vous désirez être les témoins: ne les jugez pas légèrement; il en est qui arrêtent les meilleurs esprits, et les engagent dans des défilés d'où ils ont bien de la peine à sortir.

Dans ce moment parut une figure voilée depuis la tête jusqu'aux pieds. Il me demanda si je la connoissois. Je répondis que non. Eh bien, reprit-il, voici comme j'argumente: Vous ne connoissez pas cet homme; or cet homme est votre ami: donc vous ne connoissez pas votre ami. Il abattit le voile, et je vis en effet un jeune Athénien avec qui j'étois fort lié. Eubulide s'adressant tout de suite à Philotas: Qu'est-ce qu'un homme chauve lui dit-il? c'est celui qui n'a point de cheveux. — Et s'il lui en restoit un, le seroit-il encore? — Sans doute. — S'il en reste 2, 3, 4? Il poussa cette série de nombres assez loin, augmentant toujours d'une unité, jusqu'à ce que Philotas finit par avouer que l'homme en question ne seroit plus chauve. Donc, reprit Eubulide, un seul cheveu suffit pour qu'un homme ne soit point chauve, et cependant vous aviez d'abord assuré le contraire. Vous sentez bien, ajouta-t-il, qu'on prouvera de même qu'un seul mouton suffit pour former un troupeau, un seul grain pour donner la mesure exacte d'un boisseau &c. Nous parûmes si étonnés de ces misérables équivoques, et si embarrassés de notre maintien, que tous les écoliers éclatèrent de rire.

Cependant l'infatigable Eubulide nous disoit: voici enfin le noeud le plus difficile à délier. Epiménide a dit que tous les Crétois sont menteurs; or il étoit Crétois lui-même: donc il a menti; donc les Crétois ne sont pas menteurs; donc Epiménide n'a pas menti; donc les Crétois sont menteurs. Il achève à peine, et s'écrie tout à coup:

Aux armes, aux armes, attaquez, défendez le mensonge d'Epiménide.

A ces mots l'oeil en feu, le geste ménaçant, les deux partis s'avancent, se pressent, se repoussent, font pleuvoir l'un sur l'autre une grêle de syllogismes, de sophismes, de paralogismes. Bientôt les ténèbres s'épaississent, les rangs se confondent, les vainqueurs et les vaincus se percent de leurs propres armes, ou tombent dans les mêmes pièges. Des paroles outrageantes se croisent dans les airs, et sont enfin étouffées par les cris perçans dont la salle retentit.

L'action alloit recommencer, lorsque Philotas dit à Eubulide, que chaque parti étoit moins attentif à établir une opinion qu'à détruire celle de l'ennemi, ce qui est une mauvaise manière de raisonner: de mon coté je lui fis observer que ses disciples paroissoient plus ardens à faire triompher l'erreur que la vérité; ce qui est une dangereuse manière d'agir. Il se disposoit à me répondre, lorsqu'on nous avertit que nos voitures étoient prêtes. Nous prîmes congé de lui, et nous déplorâmes, en nous retirant, l'indigne abus que les sophistes faisoient de leur esprit et des dispositions de leurs élèves.

Pour nous rendre à l'isthme de Corinthe, notre guide nous conduisit, par des hauteurs, sur une corniche taillée dans le roc, très étroite, très rude, élevée au dessus de la mer, sur la croupe d'une montagne qui porte sa tête dans les cieux; c'est le fameux défilé où l'on dit que se tenoit ce Sciron qui précipitoit les voyageurs dans la mer après les avoir dépouillés, et à qui Thésée fit subir le même genre de mort.

Rien de si effrayant que ce trajet, au premier coup d'oeil; nous n'osions arrêter nos regards sur l'abyme; les mugissemens des flots sembloient nous avertir, à tous momens, que nous étions suspendus entre la mort et la vie. Bientôt fami-

liarisés avec les dangers, nous jouîmes avec plaisir d'un spectacle intéressant. Des vents impétueux franchissoient le sommet des rochers que nous avions à droite, grondoient au dessus de nos têtes, et divisés en tourbillons, tomboient à plomb sur différens points de la surface de la mer, la bouleversoient et la blanchissoient d'écume en certains endroits, tandis que dans les espaces intermédiaires, elle restoit unie et tranquille.

Le sentier que nous suivions se prolonge pendant environ 48 stades, s'inclinant et se relevant tour à tour jusqu' auprès de Cromyon, port et chateau des Corinthiens, éloigné de 120 stades de leur capitale. En continuant de longer la mer par un chemin plus commode et plus beau, nous arrivâmes aux lieux où la largeur de l'isthme n'est plus que de 40 stades (envir. 1 lieue $\frac{1}{2}$) c'est là que les peuples du Péloponèse ont quelquefois pris le parti de se retrancher, quand ils craignoient une invasion; c'est là aussi qu'ils célèbrent leurs jeux isthmiques, auprès d'un temple de Neptune et d'un bois de pin consacré à ce dieu.

La ville de Corinthe est située au pied d'une haute montagne, sur laquelle on a construit une citadelle. Au midi elle a pour défense la montagne elle même, qui en cet endroit est extrêmement escarpée. Des remparts très forts et très élevés la protègent des trois autres cotés. Son circuit est de 40 stades (environ 1 lieue $\frac{1}{2}$); mais comme les murs s'étendent sur les flancs de la montagne, et embrassent la citadelle, on peut dire que l'enceinte totale est de 85 stades (3 lieues 532 toises).

Un grand nombre* d'édifices sacrés et profanes, anciens et modernes, embellissent cette ville. On nous montra le tombeau des deux fils de Médeé. Les Corinthiens les arrachèrent des autels où cette mère infortunée les avoit déposés, et

et les assommèrent à coups de pierres. En punition de ce crime, une maladie épidémique enleva leurs enfans au berceau, jusqu'à ce que, dociles à la voix de l'oracle, ils s'engagèrent à honorer tous les ans la mémoire des victimes de leur fureur. Je croyois, dis-je alors, sur l'autorité d'Euripide, que cette princesse les avoit égorgés elle-même. J'ai oui dire, répondit un des assistans, que le poëte se laissa gagner par une somme de cinq talens (27,000 livres), qu'il reçut de nos magistrats: quoiqu'il en soit, à quoi bon le dissimuler? un ancien usage prouve clairement que nos pères furent coupables; car c'est pour rappeler et expier leurs crimes, que nos enfans doivent jusqu'à un certain âge avoir la tête rasée, et porter une robe noire.

Corinthe est pleine de magasins et de manufactures; on y fabrique entre autres choses des couvertures de lit recherchées des autres nations. Elle rassemble à grands frais les tableaux et les statues des bons maîtres; mais elle n'a produit jusqu'ici aucun de ces artistes qui font tant d'honneur à la Grèce, soit qu'elle n'ait pour les chefs d'oeuvre de l'art qu'un goût de luxe, soit que la nature se réservant le droit de placer les génies, ne laisse aux souverains que le soin de les chercher et de les produire au grand jour.

Cette ville est devenue l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe. Nous vîmes étaler sur le rivage des rames de papier, et des voiles de vaisseaux apportées de l'Egypte, l'ivoire de la Libye, les cuirs de Cyrène, l'encens de la Syrie, les dattes de la Phénicie, les tapis de Carthage, du blé et des fromages de Syracuse, des poires et des pommes de l'Eubée, des esclaves de Phrygie et de Thessalie, sans parler d'une foule d'autres objets qui arrivent journellement dans les ports de la Grèce, et en particulier dans ceux de Corinthe. L'appât du gain attire les marchands étrangers et

ſur-tout ceux de Phénicie; et les jeux ſolennels de l'iſthme y raſſemblent un nombre infini de ſpectateurs.

Le femmes de Corinthe ſe font diſtinguer par leur beauté; les hommes par l'amour du gain et des plaiſirs. Ils ruinent leur ſanté dans les plaiſirs de la table, l'amour n'eſt plus chez eux qu'une licence effrénée, ils ſe ſont reduits à n'être plus que la plus riche, la plus éffěminée et la plus foible nation de la Grèce.

Sicyone n'eſt qu'à une petite diſtance de Corinthe. Nous traverſâmes pluſieurs rivières pour nous y rendre: ce canton, qui produit en abondance du blé, du vin et de l'huile, eſt un des plus beaux et des plus riches de la Grèce.

Nous viſitâmes la ville, le port et la citadelle. Sicyone figurera dans l'hiſtoire des nations par les ſoins qu'elle a pris de cultiver les arts. Je voudrois fixer, d'une manière préciſe, juſqu'à quel point elle a contribué à la naiſſance de la peinture, au développement de la ſculpture; mais je l'ai déja inſinué: les arts marchent pendant des ſiècles entiers dans des routes obſcures; une grande découverte n'eſt que la combinaiſon d'une foule de petites découvertes qui l'ont précédée; et comme il eſt impoſſible d'en ſuivre les traces, il ſuffit d'obſerver celles qui ſont plus ſenſibles, et de ſe borner à quelques réſultats.

Le deſſin dut ſon origine au haſard, la ſculpture à la réligion, la peinture aux progrès des autres arts.

Dès les plus anciens temps, quelqu'un s'aviſa de ſuivre et de circonſcrire ſur le terrein, ou ſur un mur, le contour de l'ombre que projetoit un corps éclairé par le ſoleil ou par toute autre lumière; on apprit en conſéquence à indiquer la forme des objets par de ſimples linéamens.

Dès les plus anciens temps encore, on voulut ranimer la ferveur du peuple, en mettant ſous ſes

fes yeux le fymbole ou l'image de fon culte. On expofa d'abord à fa vénération une pierre, ou un tronc d'arbre, bientôt on prit le parti d'en arrondir l'extrémité fupérieure en forme de tête; enfin on y creufa des lignes pour figurer les pieds et les mains. Tel étoit l'état de la fculpture parmi les Egyptiens, lorfqu'ils la tranfmirent aux Grecs, qui fe contentèrent pendant longtemps d'imiter leurs modèles. De là ces efpèces de ftatues qu'on trouve fi fréquemment dans le Péloponèfe, et qui n'offrent qu'une gaîne, une colonne, une pyramide furmontée d'une tête, et quelquefois repréfentant des mains qui ne font qu'indiquées, et des pieds qui ne font pas féparés l'un de l'autre. Les ftatues de Mercure, qu'on appelle Hermès, font un refte de cet ancien ufage.

Les Egyptiens fe glorifient d'avoir découvert la fculpture, il y a plus de dix mille ans; la peinture en même temps, ou au moins fix mille ans avant qu'elle fût connue des Grecs. Ceux-ci, très éloignés de s'attribuer l'origine du premier de ces arts, croient avoir des titres légitimes fur celle du fecond. Pour concilier ces diverfes prétentions, il faut dinftinguer deux fortes de peintures: celle qui fe contentoit de rehauffer un deffin par des couleurs employées entières et fans ruption; et celle qui après de longs efforts eft parvenue à rendre fidèlement la nature.

Les Egyptiens ont découvert la première. On voit en effet, dans la Thébaïde, des couleurs très-vives et très-anciennement appliquées fur le pourtour des grottes qui fervoient peut-être de tombeaux, fur les plafonds des temples, fur des hiéroglyphes et fur des figures d'hommes et d'animaux. Ces couleurs, quelquefois enrichies de feuilles d'or attachées par un mordant, prouvent clairement qu'en Egypte l'art de peindre ne fut, pour ainfi dire, que l'art d'enluminer.

Il paroît qu'à l'époque de la guerre de Troie les Grecs n'étoient guères plus avancés; mais vers la première olympiade (776 avant J. C.), les artistes de Sicyone et de Corinthe, qui avoient déja montré dans leurs dessins plus d'intelligence, se signalèrent par des essais dont on a conservé le souvenir, et qui étonnèrent par leur nouveauté. Pendant que Dédale de Sicyone détachoit les pieds et les mains des statues, Cléophante de Corinthe colorioit les traits du visage.

Il se servit de brique cuite et broyée; preuve que les Grecs ne connoissoient alors aucune des couleurs dont on se sert aujourd'hui pour exprimer la carnation. Vers le temps de la bataille de Marathon, la peinture et la sculpture sortirent de leur longue enfance, et des progrès rapides les ont amenées au point de grandeur et de beauté où nous les voyons aujourd'hui.

Presque de nos jours, Sicyone a produit Eupompe, chef d'une troisième école de peinture; avant lui on ne connoissoit que celles d'Athènes et d'Ionie. De la sienne sont déja sortis des artistes célèbres, Pausanias, entre autres, et Pamphile qui la dirigeoit pendant notre séjour en cette ville. Ses talens et sa réputation lui attiroient un grand nombre d'élèves, qui lui payoient un talent (5400 livres) avant que d'être reçus; il s'engageoit de son coté à leur donner pendant dix ans des leçons fondées sur une excellente théorie, et justifiées par le succès de ses ouvrages. Il les exhortoit à cultiver les lettres et les sciences, dans lesquelles il étoit lui même très-versé.

Ce fut d'après son conseil que les magistrats de Sicyone ordonnèrent que l'étude du dessin entreroit desormais dans l'éducation des citoyens, et que les beaux arts ne seroient plus livrés à des mains serviles; les autres villes de la Grèce, frappées de cet exemple, commencent à s'y conformer.

Nous connûmes deux de ses élèves qui se sont fait depuis un grand nom, Mélanthe et Apelle. Il concevoit de grandes espérances du premier, de plus grandes encore du second, qui se félicitoit d'avoir un tel maître: Pamphile se félicita bientôt d'avoir formé un tel disciple.

Après avoir passé quelques jours à Sicyone, nous entrâmes dans l'Achaie, et nous nous rendîmes à Egire, distante de la mer d'environ 12 stades (1134 toises). Pendant que nous en parcourions les monumens, on nous dit qu'autrefois les habitans, ne pouvant opposer des forces suffisantes à ceux de Sicyone, qui étoient venus les attaquer, s'avisèrent de rassembler un grand nombre de chèvres, de lier des torches allumées à leurs cornes, et de les faire avancer pendant la nuit; l'ennemi crut que c'étoient des troupes alliées d'Egire, et prit le parti de se retirer.

Plus loin nous entrâmes dans une grotte, séjour d'un oracle qui emploie la voie du sort pour manifester l'avenir. Auprès d'une statue d'Hercule s'élève un tas de dés, dont chaque face a une marque particulière; on en prend quatre au hasard, et on les fait rouler sur une table, où les mêmes marques sont figurées avec leur interprétation: cet oracle est aussi sûr et aussi fréquenté que les autres.

Plus loin encore, nous visitâmes les ruines d'Hélice, autrefois éloignée de la mer de 12 stades (1134 toises), détruite de nos jours par un tremblement de terre. Ces terribles catastrophes se font sentir sur-tout dans les lieux voisins de la mer, et sont assez souvent précédées de signes effrayans: on voit pendant plusieurs mois les eaux du ciel inonder la terre, ou se refuser à son attente; le soleil ternir l'éclat de ses rayons, ou rougir comme un brasier ardent; des vents impétueux ravager les campagnes; des sillons de flamme étinceler dans les airs, et d'autres phéno-

 mènes

mènes avant-coureurs d'un desastre épouvantable.

Après le malheur d'Hélice, on se rappela divers prodiges qui l'avoient annoncé. Quoiqu'il en soit, la ville, après des secousses violentes et rapides qui se multiplièrent jusqu'à la naissance du jour, fut renversée de fond en comble, et aussitôt ensevelie sous les flots de la mer qui venoit de franchir ses limites.

En allant à Patrae, nous traversâmes quantité de villes et de bourgs; car l'Achaie est fort peuplée. A Pharcae, nous vîmes dans la place publique trente pierres quarrées, qu'on honore comme autant de divinités dont j'ai oublié les noms. Près de ces pierres est un Mercure terminé en gaine, et affublé d'une longue barbe, en face d'une statue de Vesta, entourée d'un cordon de lampes de bronze. On nous avertit que le mercure rendoit des oracles, et qu'il suffisoit de lui dire quelques mots à l'oreille pour avoir sa réponse. Dans ce moment, un paysan vint le consulter; il lui fallut offrir de l'encens à la Déesse, verser de l'huile dans les lampes et les allumer, déposer sur l'autel une petite pièce de monnoie, s'approcher de Mercure, l'interroger tout bas, sortir de la place en se bouchant les oreilles, et recueillir ensuite les premières paroles qu'il entendroit, et qui devoient éclairer ses doutes. Le peuple le suivit, et nous rentrâmes chez nous.

Avant que d'arriver à Patrae, nous mîmes pied à terre dans un bois charmant, où plusieurs jeunes gens s'exerçoient à la course. Dans une des allées, nous rencontrâmes un enfant de 12 à 13 ans, vêtu d'une jolie robe, et couronné d'épis de blé. Nous l'interrogeâmes; il nous dit: c'est aujourd'hui la fête de Bacchus Esymnète, c'est

ſon nom; *) tous les enfans de la ville ſe rendent ſur le bord du Milichus. Là nous nous mettrons en proceſſion, pour aller à ce temple de Diane que vous voyez là-bas, nous dépoſerons cette couronne aux pieds de la déeſſe, et après nous être lavés dans le ruiſſeau, nous en prendrons une de lierre, et nous irons au temple de Bacchus, qui eſt par-delà. Je lui dis: pourquoi cette couronne d'épis? — C'eſt ainſi qu'on paroit nos têtes, quand on nous immoloit ſur l'autel de Diane — Comment, on vous immoloit! — Vous ne ſavez donc pas l'hiſtoire du beau Mélanippe et de la belle Cométho, prêtreſſe de la Déeſſe? Je vais vous la raconter.

Ils s'aimoient tant qu'ils ſe cherchoient toujours, et quand ils n'étoient plus enſemble ils ſe voyoient encore. Ils demandèrent enfin à leurs parens la permiſſion de ſe marier, et ces méchans la leur refusèrent. Peu de temps après il arriva de grandes diſettes, de grandes maladies dans le pays. On conſulta l'oracle; il répondit que Diane ètoit fâchée de ce que Mélanippe et Cométho s'étoient mariés dans ſon temple même, la nuit de ſa fête, et que pour l'appaiſer, il falloit lui ſacrifier tous les ans un jeune garçon et une jeune fille de la plus grande beauté. Dans la ſuite, l'oracle nous promit que cette barbare coutume ceſſeroit, lorſqu'un inconnu apporteroit ici une certaine ſtatue de Bacchus; il vint, on plaça la ſtatue dans ce temple, et le ſacrifice fut remplacé par la proceſſion et les cérémonies dont je vous ai parlé. Adieu étranger.

Ce recit qui nous fut confirmé par des perſonnes éclairées, nous étonna d'autant moins, que pendant long-temps on ne connut pas de meilleure

*) Le nom d'Eſymnète, dans les plus anciens temps ſignifioit Roi.

leure voie pour détourner la colère céleste, que de répandre sur les autels le sang des hommes, et sur-tout celui d'une jeune fille. Les conséquences qui régloient ce choix étoient justes, mais elles découloient de ce principe abominable que les dieux sont plus touchés du prix des offrandes, que de l'intention de ceux qui les présentent. Cette fatale erreur une fois admise, on dut successivement leur offrir les plus belles productions de la terre, et les plus superbes victimes; et comme le sang des hommes est plus précieux que celui des animaux, on fit couler celui d'une fille qui réunissoit la jeunesse, la beauté, la naissance, enfin tous les avantages que les hommes estiment le plus.

Après avoir examiné les monumens de Patrae et d'une autre ville nommée Dymé, nous passâmes le Larissus, et nous entrâmes dans l'Elide.]

CHAPITRE XXVI.

Voyage d'Elide. Les jeux Olympiques.

L'Elide est de tous les cantons du Péloponèse le plus abondant et le mieux peuplé. Ses campagnes, presque toutes fertiles, sont couvertes d'esclaves laborieux; l'agriculture y fleurit, parce que le gouvernement a pour les laboureurs les égards que méritent ces citoyens utiles: ils ont chez eux des tribunaux qui jugent leurs causes en dernier ressort, et ne sont pas obligés d'interrompre leurs travaux pour venir dans les villes mendier un jugement inique ou trop long-temps différé.

En arrivant à Elis, nous rencontrâmes une procession qui se rendoit au temple de Minerve. Elle faisoit partie d'une cérémonie où les jeunes

gens

gens de l'Elide s'étoient disputé le prix de la beauté. Les vainqueurs étoient menés en triomphe; le premier, la tête ceinte de bandelettes, portoit les armes que l'on consacroit à la Déesse; le second conduisoit la victime; un troisième étoit chargé des autres offrandes.

J'ai vu souvent dans la Grèce de pareils combats, tant pour les garçons que pour les femmes et les filles. J'ai vu de même chez des peuples éloignés, les femmes admises à des concours publics, avec cette différence pourtant que les Grecs décernent le prix à la plus belle, et les barbares à la plus vertueuse.

Rien ne donne plus d'éclat à cette province que les jeux Olympiques, célébrés de quatre en quatre ans en l'honneur de Jupiter. Chaque ville de la Grèce a des fêtes qui en réunissent les habitans; quatre grandes solemnités réunissent tous les peuples de la Grèce; ce sont les jeux Pythiques ou de Delphes; les jeux Isthmiques ou de Corinthe, ceux de Némée et ceux d'Olympie. J'ai parlé des premiers dans mon voyage de la Phocide; je vais m'occuper des derniers: je passerai les autres sous silence, parce qu'ils offrent tous à peu près les mêmes spectacles.

Les jeux olympiques, institués par Hercule, furent après une longue interruption, rétablis par les conseils du célèbre Lycurgue, et par les soins d'Iphitus, souverain d'un canton de l'Elide. On les alloit célébrer pour la cent sixième fois, lorsque nous arrivâmes à Elis. (Dans l'été de l'année 356 avant J. C.)

Tous les habitans de l'Elide se préparoient à cette solennité auguste. On avoit déja promulgué le décret qui suspend toutes les hostilités. Des troupes qui entreroient alors dans cette terre sacrée seroient condamnées à deux mines par soldat (180 livres).

Les

Les Eléens ont l'administration des jeux Olympiques depuis quatre siècles. C'est à eux qu'il appartient d'écarter les manoeuvres et les intrigues, d'établir l'équité dans les jugemens, et d'interdire le concours aux nations étrangères à la Grèce, et même aux villes Grecques accusées d'avoir violé les réglemens faits pour maintenir l'ordre pendant les fêtes. Ils ont une si haute idée de ces réglemens, qu'ils envoyèrent autrefois des députés chez les Egyptiens, pour savoir des sages de cette nation, si, en les redigeant, on n'avoit rien oublié? Un article essentiel, répondirent ces derniers: Dès que les juges sont des Eléens, les Eléens devroient être exclus du concours. Malgré cette réponse, ils y sont encore admis aujourd'hui, et plusieurs d'entre eux ont remporté des prix, sans que l'intégrité des juges ait été soupçonnée. Il est vrai que pour la mettre plus à couvert, on a permis aux athlètes d'appeler au sénat d'Olympie du décret qui les prive de la couronne.

A chaque Olympiade, on tire au sort les juges ou présidens des jeux: ils sont au nombre de huit, parce qu'on en prend un de chaque tribu. Ils s'assemblent à Elis avant la célébration des jeux, et pendant l'espace de dix mois ils s'instruisent en détail des fonctions qu'ils doivent remplir; ils s'en instruisent sous des magistrats qui sont les dépositaires et les interprètes des réglemens dont je viens de parler. Afin de joindre l'expérience aux préceptes, ils exercent, pendant le même intervalle de temps, les athlètes qui sont venus se faire inscrire pour disputer le prix de la course et de la plupart des combats à pied.

Après avoir vu tout ce qui pouvoit nous intéresser, soit dans la ville d'Elis, soit dans celle de Cillène, nous partimes pour Olympie.

Le temple de Jupiter que cette ville renferme, fut construit dans le siècle dernier par un archi-

tecte

tecte habile nommé Libon. Il est divisé par des colonnes en trois nefs. On y trouve, de même que dans le vestibule, quantité d'offrandes que la piété et la reconnoissance ont consacrées au dieu; mais loin de se fixer sur ces objets, les regards se portent rapidement sur la statue et sur le trône de Jupiter. Ce chef d'oeuvre de Phidias et de la sculpture fait au premier aspect une impression que l'examen ne sert qu'à rendre plus profonde.

La figure de Jupiter est en or et en ivoire; et quoique assise, elle s'élève presque jusqu'au plafond du temple. De la main droite, elle tient une victoire également d'or et d'ivoire; de la gauche, un sceptre travaillé avec goût, enrichi de diverses espèces de métaux, et surmonté d'un aigle. La chaussure est en or, ainsi que le manteau, sur lequel on a gravé des animaux, des fleurs, et sur-tout des lis.

Le trône porte sur quatre pieds, ainsi que sur des colonnes intermédiaires de même hauteur que les pieds. Les matières les plus riches, les arts les plus nobles, concoururent à l'embellir. Il est tout brillant d'or, d'ivoire, d'ébène et de pierres précieuses, partout décoré de peintures et de bas-reliefs.

Aux pieds de Jupiter on lit cette inscription: *Je suis l'ouvrage de Phidias, Athénien, fils de Charmidès* Outre son nom, l'artiste pour éterniser la mémoire et la beauté d'un jeune homme de ses amis appelé Pantarcès, grava son nom sur un des doigts de Jupiter.

On ne peut approcher du trône autant qu'on le désireroit. A une certaine distance on est arrêté par une balustrade qui règne tout autour, et qui est ornée de peintures excellentes de la main de Panénus, élève et parent de Phidias. C'est le même qui, conjointement avec Colotès, autre disciple de ce grand homme, fut chargé des principaux détails de cet ouvrage surprenant. On dit qu'a-

qu'après l'avoir achevé, Phidias ôta le voile dont il l'avoit couvert, consulta le goût du public, et se conforma lui même d'après les avis de la multitude.

On est frappé de la grandeur de l'entreprise, de la richesse de la matière, de l'excellence du travail, de l'heureux accord de toutes les parties; mais on l'est bien plus encore de l'expression sublime que l'artiste a su donner à la tête de Jupiter. La divinité même y paroît empreinte avec tout l'éclat de la puissance, toute la profondeur de la sagesse, toute la douceur de la bonté. Auparavant les artistes ne représentoient le maître des dieux qu'avec des traits communs, sans noblesse et sans caractère distinctif: Phidias fut le premier qui atteignit, pour ainsi dire, la majesté divine, et sut ajouter un nouveau motif au respect des peuples, en leur rendant sensible ce qu'ils avoient adoré. Dans quelle source avoit-il donc puisé ces hautes idées? Des poètes diroient qu'il étoit monté dans le ciel, ou que le dieu étoit descendu sur la terre; mais il répondit d'une manière plus simple et plus noble, à ceux qui lui faisoient la même question: il cita les vers d'Homère, où ce poète dit qu'un regard de Jupiter suffit pour ébranler l'Olympe. Ces vers en reveillant dans l'ame de Phidias l'image du vrai beau, de ce beau qui n'est apperçu que par l'homme de génie, produisirent le Jupiter d'Olympie; et quel que soit le sort de la religion qui domine dans la Grèce, le Jupiter d'Olympie servira toujours de modèle aux artistes qui voudront représenter dignement l'être suprême.

Les Eléens connoissent le prix du monument qu'ils possèdent; ils montrent encore aux étrangers l'atelier de Phidias. Ils ont repandu leurs bienfaits sur les descendans de ce grand artiste, et les ont chargés d'entretenir la statue dans tout son éclat.

Du

Du temple de Jupiter nous passâmes à celui de Junon; il est beaucoup plus ancien que le premier. La plupart des statues qu'on y voit, soit en or, soit en ivoire, décèlent un art encore grossier, quoiqu'elles n'ayent pas 300 ans d'antiquité.

On célèbre auprès de ce temple, des jeux auxquels président seize femmes choisies parmi les huit tribus des Eléens, et respectables par leur vertu autant que par leur naissance. Ce sont elles qui entretiennent deux choeurs de musique, pour chanter des hymnes en l'honneur de Junon; qui brodent le voile superbe qu'on déploie le jour de la fête, et qui décernent le prix de la course aux filles de l'Elide Dès que le signal est donné, ces jeunes émules s'élancent dans la carrière, presqu'à demi nues et les cheveux flottans sur leurs épaules: celle qui remporte la victoire, reçoit une couronne d'olivier, et la permission plus flatteuse encore, de placer son portrait dans le temple de Junon.

En sortant de là nous parcourûmes les routes de l'enceinte sacrée. A travers les platanes, et les oliviers qui ombragent ces lieux, s'offroient à nous, de tous côtés, des colonnes, des trophées, des chars de triomphe, des statues sans nombre, en bronze, en marbre; les uns pour les dieux, les autres pour les vainqueurs; car le temple de la gloire n'est ouvert que pour ceux qui ont des droits à l'immortalité.

Pendant que nous admirions ces ouvrages de sculpture, et que nous y suivions le développement et les derniers efforts de cet art, nos interprètes nous faisoient de longs recits, et nous racontoient des anecdotes relatives à ceux dont ils nous montroient les portraits. Après avoir arrêté nos regards sur deux chars de bronze, dans l'un desquels étoit Gélon, roi de Syracuse, et dans l'autre Hiéron son frère et son successeur: Près de Gélon, ajoutoient-ils, vous voyez la statue de

de Cléomède; cet athlète ayant eu le malheur de tuer son adversaire au combat de la lutte, les juges, pour le punir, le privèrent de la couronne: il en fut affligé au point de perdre la raison. Quelque temps après, il entra dans une maison destinée à l'éducation de la jeunesse, saisit une colonne qui soutenoit le toit, et la renversa. Près de soixante enfans périrent sous les ruines de l'édifice.

Voici la statue d'un autre athlète nommé Timanthe. Dans sa vieillesse il s'exerçoit tous les jours à tirer de l'arc; un voyage qu'il fit l'obligea de suspendre cet exercice: il voulut le reprendre à son retour; mais voyant que sa force étoit diminuée, il dressa lui-même son bûcher, et se jéta dans les flammes.

Cette jument que vous voyez, fut surnommée le vent à cause de son extrême légèreté. Un jour qu'elle couroit dans la carrière, Philotas qui la montoit se laissa tomber; elle continua sa course, doubla la borne, et vint s'arrêter devant les juges, qui décernèrent la couronne à son maître, et lui permirent de se faire représenter ici avec l'instrument de sa victoire.

Ce luteur s'appeloit Glaucus; il étoit jeune et labouroit la terre. Son père s'apperçut avec surprise, que pour enfoncer le soc qui s'étoit détaché de la charue, il se servoit de sa main comme d'un marteau. Il le conduisit dans ces lieux et le proposa pour le combat du ceste. Glaucus pressé par un adversaire qui employoit tour à tour l'adresse et la force, étoit sur le point de succomber, lorsque son père lui cria: Frappe, mon fils, comme sur la charrue; aussitôt le jeune homme redoubla ses coups, et fut proclamé vainqueur.

Voici Théagène qui dans les différens jeux de la Grèce, remporta, dit-on, 1200 fois le prix, soit à la course, soit à la lutte, soit à d'autres exer-

exercices. Après sa mort, la statue qu'on lui avoit élevée dans la ville de Thasos sa patrie, excitoit encore la jalousie d'un rival de Théagène; il venoit toutes les nuits assouvir ses fureurs contre ce bronze, et l'ébranla tellement à force de coups, qu'il le fit tomber et en fut écrasé: la statue fut traduite en jugement, et jetée dans la mer. La famine ayant ensuite affligé la ville de Thasos, l'oracle consulté par les habitans, répondit qu'ils avoient négligé la mémoire de Théagène. On lui décerna des honneurs divins, après avoir retiré des eaux, et replacé le monument qui le représentoit.

Cet autre athlète porta sa statue sur ses épaules, et la posa lui même dans ces lieux. C'est le célèbre Milon; c'est lui qui dans la guerre des habitans de Crotone sa patrie, contre ceux de Sybaris, fut mis à la tête des troupes, et remporta une victoire signalée: il parut dans la bataille avec une massue et les autres attributs d'Hercule, dont il rappeloit le souvenir. Il triompha souvent dans nos jeux et dans ceux de Delphes; il y faisoit souvent des essais de sa force prodigieuse. Quelquefois il se plaçoit sur un palet qu'on avoit huilé pour le rendre plus glissant, et les plus fortes sécousses ne pouvoient l'ébranler: dautres fois il empoignoit une grénade, et sans l'écraser la tenoit si serrée, que les plus vigoureux athlètes ne pouvoient écarter ses doigts pour la lui arracher; mais sa maîtresse l'obligeoit à lâcher prise. On raconte encore de lui qu'il parcourut le stade, portant un boeuf sur ses épaules; que se trouvant un jour dans une maison avec les disciples de Pythagore, il leur sauva la vie en soutenant la colonne sur laquelle portoit le plafond qui étoit près de tomber; enfin que dans sa vieillesse, il devint la proie des bêtes féroces, parce que ses mains se trouvèrent prises dans un tronc d'ar-

d'arbre que des coins avoient fendu en partie, et qu'il vouloit achever de divifer.

Nous vîmes enfuite des colonnes où l'on avoit gravé des traités d'alliance entre divers peuples de la Grèce: on les avoit dépofés dans ces lieux pour les rendre plus facrés. Mais tous ces traités ont été violés avec les fermens qui en garantiffoient la durée; et les colonnes qui fubfiftent encore, atteftent une vérité effrayante, c'eft que les peuples policés ne font jamais plus de mauvaife foi, que lorfqu'ils s'engagent à vivre en paix les uns avec les autres.

Cependant les peuples abordoient en foule à Olympie. Par mer, par terre, de toutes les parties de la Grèce, des pays les plus éloignés on s'empreffoit de fe rendre à ces fêtes dont la célébrité furpaffe infiniment celle des autres folennités, et qui néanmoins font privées d'un agrément qui les rendroit plus brillantes. Les femmes n'y font pas admifes, fans doute à caufe de la nudité des athlètes. La loi qui les en exclut eft fi févère, qu'on précipite du haut d'un rocher celles qui ofent la violer. Cependant les prêtreffes d'un temple ont une place marquée et peuvent affifter à certains exercices.

Le premier jour des fêtes tombe au onzième jour du mois hécatombéon, qui commence à la nouvelle lune après le folftice d'été: elles durent cinq jours; à la fin du dernier, qui eft celui de la pleine lune, fe fait la proclamation folennelle des vainqueurs. Elles s'ouvrirent le foir par plufieurs facrifices que l'on offrit fur des autels élevés en l'honneur de différentes divinités, foit dans le temple de Jupiter, foit dans les environs. Tous étoient ornés de feftons et de guirlandes.

Les cérémonies fe prolongèrent fort avant dans la nuit, et fe firent au fon des inftrumens, à la clarté de la lune qui approchoit de fon plein, avec un ordre et une magnificence qui infpiroient

à-la-

à-la-fois de la surprise et du respect. A minuit, dès qu'elles furent achevées la plupart des assistans, par un empressement qui dure pendant toutes les fêtes, allèrent se placer dans la carrière pour mieux jouir du spectacle des jeux qui devoient commencer avec l'aurore.

La carrière olympique se divise en deux parties, qui sont le Stade et l'Hippodrome. Le Stade est une chaussée de 600 pieds de long, et d'une largeur proportionnée; c'est là que se font les courses à pied, et que se donnent la plupart des combats. L'Hippodrome est destiné aux courses des chars et des chevaux.

L'ordre des combats a varié plus d'une fois; la règle générale qu'on suit à présent, est de consacrer les matinées aux exercices qu'on appelle légers, tels que les différentes courses; et les après midi à ceux qu'on nomme graves ou violens, tels que la lutte, le pugilat &c.

A la petite pointe du jour nous nous rendîmes au Stade. Il étoit déja rempli d'Athlètes qui préludoient aux combats, et entouré de quantité de spectateurs; d'autres en plus grand nombre, se plaçoient confusément sur la colline qui se présente en amphithéatre au-dessus de la carrière. Des chars voloient dans la plaine; le bruit des trompettes, le hennissement des chevaux se mêloient aux cris de la multitude; et lorsque nos yeux pouvoient se distraire de ce spectacle, et qu'aux mouvemens tumultueux de la joie publique nous comparions le repos et le silence de la nature, alors quelle impression ne faisoit pas sur nos ames la sérénité du ciel, la fraîcheur délicieuse de l'air, l'Alphée qui forme en cet endroit un superbe canal, et ces campagnes fertiles qui s'embellissoient des premiers rayons du soleil!

Un moment après, nous vîmes les athlètes interrompre leurs exercices, et prendre le chemin

de l'enceinte sacrée. Nous les y suivîmes, et nous trouvâmes dans la chambre du Sénat les huit présidens des jeux, avec des habits magnifiques et toutes les marques de leur dignité. Ce fut là qu'au pied d'une statue de Jupiter, et sur les membres sanglans des victimes, les athlètes prirent les dieux à témoins qu'ils s'étoient exercés pendant dix mois aux combats qu'ils alloient livrer. Ils promirent aussi de ne point user de supercherie et de se conduire avec honneur: leurs parens et leurs instituteurs firent le même serment.

Après cette cérémonie, nous revinmes au Stade. Les athlètes entrèrent dans la barrière qui le précède, et s'y dépouillèrent entièrement de leurs habits, mirent à leurs pieds des brodequins, et se firent frotter d'huile par tout le corps. Des ministres subalternes se montroient de tous cotés, soit dans la carrière, soit à travers les rangs multipliés des spectateurs, pour y maintenir l'ordre.

Quand les présidens eurent pris leurs places, un héraut s'écria: „Que les coureurs du Stade se „présentent.„ Il en parut aussitôt un grand nombre, qui se placèrent sur une ligne, suivant le rang que le sort leur avoit assigné. Le héraut récita leurs noms et ceux de leur patrie. Si ces noms avoient été illustrés par des victoires précédentes, ils étoient accueillis avec des applaudissemens redoublés. Après que le héraut eut ajouté: „Quelqu'un peut-il reprocher à ces athlètes d'avoir été dans les fers, ou d'avoir mené une vie irrégulière?„ il se fit un silence profond, et je me sentis entrainé par cet intérêt qui remuoit tous les coeurs, et qu'on n'éprouve pas dans les spectacles des autres nations. Au lieu de voir au commencement de la lice, des hommes du peuple prêts à se disputer quelques feuilles d'olivier, je n'y vis plus que des hommes libres, qui, par le consentement unanime de toute la Grèce, chargés

de

de la gloire ou de la honte de leur patrie, s'exposoient à l'alternative du mépris ou de l'honneur, en présence de plusieurs milliers de témoins qui rapporteroient chez eux les noms des vainqueurs et des vaincus. L'espérance et la crainte se peignoient dans les regards inquiets des spectateurs; elles devenoient plus vives, à mesure qu'on approchoit de l'instant qui devoit les dissiper. Cet instant arriva. La trompette donna le signal; les coureurs partirent, et dans un clin-d'oeil, parvinrent à la borne où se tenoient les présidens des jeux. Le héraut proclama le nom de Porus de Cyrène; et mille bouches le repétèrent.

L'honneur qu'il obtenoit est le premier et le plus brillant de ceux qu'on décerne aux jeux Olympiques, parce que la course du Stade simple est la plus ancienne de celles qui ont été admises dans ces fêtes. Elle s'est dans la suite des temps diversifiée de plusieurs manières. Nous la vîmes successivement exécuter par des enfans qui avoient à peine atteint leur douzième année, et par des hommes qui couroient avec un casque, un bouclier, et des espèces de bottines.

Les jours suivans d'autres champions furent appelés pour parcourir le double Stade, c'est-à-dire, qu'après avoir atteint le but et doublé la borne, ils devoient retourner au point du départ. Ces derniers furent remplacés par des athlètes qui fournirent douze fois la longueur du Stade. Quelques-uns concoururent dans plusieurs de ces exercices, et remportèrent plus d'un prix. Parmi les incidens qui réveillèrent, à diverses reprises, l'attention de l'assemblée, nous vîmes des coureurs s'éclipser et se dérober aux insultes des spectateurs; d'autres, sur le point de parvenir au terme de leurs desirs, tomber tout à coup sur un terrein glissant. On nous en fit remarquer, dont les pas s'imprimoient à peine sur la poussière. Deux Crotoniates tinrent long-temps les esprits en sus-

ſpens; ils devançoient leurs adverſaires de bien loin; mais l'un d'eux ayant fait tomber l'autre en le pouſſant, un cri général s'éleva contre lui, et il fut privé de l'honneur de la victoire; car il eſt expreſſément défendu d'uſer de pareilles voies pour ſe la procurer; on permet ſeulement aux aſſiſtans d'animer par leurs cris les coureurs auxquels ils s'intéreſſent.

Les vainqueurs ne pouvoient être couronnés que dans les derniers jours des fêtes; mais à la fin de leur courſe, ils reçurent, ou plutôt enlevèrent une palme qui leur étoit deſtinée. Ce moment fut pour eux une ſuite de triomphes. Tout le monde s'empreſſoit de les voir, de les féliciter; leurs parens, leurs amis, leurs compatriotes, verſant des larmes de tendreſſe et de joie, les ſoulevoient ſur leurs épaules pour les montrer aux aſſiſtans, et les livroient aux applaudiſſemens de toute l'aſſemblée, qui répandoit ſur eux des fleurs à pleine main.

Le lendemain nous allâmes de bonne heure à l'Hippodrome, où devoient ſe faire la courſe des chevaux et celle des chars. Les gens riches peuvent ſeuls livrer ces combats, qui exigent en effet la plus grande dépenſe. Comme ceux qui aſpirent aux prix, ne ſont pas obligés de les diſputer eux-mêmes, ſouvent les ſouverains et les républiques ſe mettent au nombre des concurrens, et confient leur gloire à des écuyers habiles. On trouve ſur la liſte des vainqueurs, Théron, roi d'Agrigente; Gélon et Hiéron, rois de Syracuſe; Archelaüs, roi de Macédoine; Pauſanias roi de Lacédémone et quantité d'autres, ainſi que pluſieurs villes de la Grèce. Il eſt aiſé de juger que de pareils rivaux doivent exciter la plus vive émulation. Ils étalent une magnificence que les particuliers cherchent à égaler, et qu'ils ſurpaſſent quelquefois. On ſe rappelle encore que dans les jeux où Alcibiade fut couronné, ſept chars ſe pré

présentèrent dans la carrière au nom de ce célèbre Athénien, et que trois de ces chars obtinrent le premier, le second et le quatrième prix.

Pendant que nous attendions le signal, on nous dit de regarder attentivement un dauphin de bronze placé au commencement de la lice, et un aigle de même métal posé sur un autel au milieu de la barrière. Bientôt nous vîmes le dauphin s'abaisser et se cacher dans la terre, l'aigle s'élever, les ailes déployées, et se montrer aux spectateurs; un grand nombre de cavaliers s'élancer dans l'Hippodrome, passer devant nous avec la rapidité d'un éclair, tourner autour de la borne qui est à l'extrêmité; les uns ralentir leur course, les autres la précipiter, jusqu'à ce que l'un d'entre eux redoublant ses efforts eût laissé derrière lui ses concurrens affligés.

Après que des athlètes, à peine sortis de l'enfance, eurent fourni la même carrière, elle fut remplie par quantité de chars qui se succédèrent les uns aux autres. Ils étoient attelés de deux chevaux dans une course, de deux poulains dans une autre, enfin de quatre chevaux dans la dernière, qui est la plus brillante et la plus glorieuse de toutes.

Pour en voir les préparatifs, nous entrâmes dans la barrière; nous y trouvâmes plusieurs chars magnifiques, retenus par des cables qui s'étendoient le long de chaque file, et qui devoient tomber l'un après l'autre. Ceux qui les conduisoient n'étoient vêtus que d'une étoffe légère. Leurs coursiers dont ils pouvoient à peine modérer l'ardeur, attiroient tous les regards par leur beauté, quelques uns par les victoires qu'ils avoient déja remportées. Dès que le signal fut donné, ils s'avancèrent jusqu'à la seconde ligne, et s'étant ainsi réunis avec les autres lignes, ils se présentèrent tous de front au commencement de la carrière. Dans l'instant on les vit couverts

de poussière, se croiser, se heurter, entraîner les chars avec une rapidité que l'oeil avoit peine à suivre. Leur impétuosité redoubloit lorsqu'ils se trouvoient en présence de la statue d'un génie qui, dit on, les pénètre d'une terreur secrète; elle redoubloit lorsqu'ils attendoient le son bruyant des trompettes placées auprès d'une borne fameuse par les naufrages qu'elle occasionne. Posée dans la largeur de la carrière, elle ne laisse pour le passage des chars qu'un défilé assez étroit, où l'habileté des guides vient très-souvent échouer. Le péril est d'autant plus redoutable, qu'il faut doubler la borne jusqu'à douze fois; car on est obligé de parcourir douze fois la longueur de l'Hippodrome, soit en allant, soit en revenant.

A chaque évolution, il survenoit quelque accident qui excitoit des sentimens de pitié, ou des rires insultans de la part de l'assemblée.

Des chars avoient été emportés hors de la lice; d'autres s'étoient brisés en se choquant avec violence: la carrière étoit parsemée de débris qui rendoient la course plus périlleuse encore. Il ne restoit plus que cinq concurrens, un Thessalien, un Libyen, un Syracusain, un Corinthien et un Thébain. Les trois premiers étoient sur le point de doubler la borne pour la dernière fois. Le Thessalien se brise contre cet écueil; il tombe embarassé dans les rênes, et tandis que ses chevaux se renversent sur ceux du Libyen, qui le serroit de près; que ceux du Syracusain se précipitent dans une ravine qui borde en cet endroit la carrière; que tout retentit des cris perçans et multipliés; le Corinthien et le Thébain arrivent, saisissent le moment favorable, dépassent la borne, pressent de l'aiguillon leurs coursiers fougueux, et se présentent aux juges, qui décernent le premier prix au Corinthien, et le second au Thébain.

Pen-

Pendant que durèrent les fêtes, et dans certains intervalles de la journée, nous quittions le spectacle, et nous parcourions les environs d'Olympie. Nous promenant un jour le long de l'Alphée, dont les bords ombragés d'arbres de toute espèce, étoient couverts de tentes de différentes couleurs, nous vîmes un jeune homme, d'une jolie figure, jeter dans le fleuve des fragmens d'une palme qu'il tenoit dans sa main, et accompagner cette offrande de voeux secrets: il venoit de remporter le prix à la course, et il avoit à peine atteint son troisième lustre. Nous l'interrogeâmes. Cet Alphée, nous dit-il, dont les eaux abondantes et pures fertilisent cette contrée, étoit un chasseur d'Arcadie; il soupiroit pour Aréthuse qui le fuyoit, et qui, pour se dérober à ses poursuites, se sauva en Sicile: elle fut métamorphosée en fontaine; il fut changé en fleuve: mais, comme son amour n'étoit point éteint, les dieux, pour couronner sa constance, lui ménagèrent une route dans le sein des mers, et lui permirent enfin de se réunir avec Aréthuse. Le jeune homme soupira en finissant ces mots.

Nous revenions souvent dans l'enceinte sacrée. Ici, des athlètes qui n'étoient pas encore entrés en lice, cherchoient dans les entrailles des victimes la destinée qui les attendoit. Là des trompettes, posés sur un grand autel, se disputoient le prix, unique objet de leur ambition. Plus loin une foule d'étrangers rangés autour d'un portique, écoutoient un écho qui repétoit jusqu'à sept fois les paroles qu'on lui adressoit. Par-tout s'offroient à nous des exemples frappans de faste et de vanité; car les jeux attirent tous ceux qui ont acquis de la célébrité, ou qui veulent en acquerir par leurs talens, leur savoir ou leurs richesses.

Pendant que des sophistes étaloient avec complaisance leur vanité, des peintres exposoient à tous les yeux les tableaux qu'ils venoient d'ache-

ver; des rhapsodes chantoient des fragmens d'Homère et d'Hésiode: des poètes, des orateurs, des philosophes, des historiens placés aux péristyles des temples et dans tous les endroits éminens, récitoient leurs ouvrages: les uns traitoient des sujets de morale; d'autres faisoient l'éloge des jeux olympiques, ou de leur patrie, ou des princes dont ils mendioient la protection.

Nous suivions avec assiduité les lectures qui se faisoient. Les présidens des jeux y assistoient quelquefois, et le peuple s'y portoit avec empressement. Un jour qu'il paroissoit écouter avec une attention plus marquée, on entendit retentir de tous côtés le nom de Polydamas. Aussitôt la plupart des assistans coururent après Polydamas. C'étoit un athlète de Thessalie, d'une grandeur et d'une force prodigieuse. On racontoit de lui qu'étant sans armes sur le mont Olympe, il avoit abattu un lion énorme sous ses coups; qu'ayant saisi un taureau furieux, l'animal ne put s'échapper qu'en laissant la corne de son pied entre les mains de l'athlète; que les chevaux les plus vigoureux ne pouvoient faire avancer un char qu'il retenoit par derrière d'une seule main. Il avoit remporté plusieurs victoires dans les jeux publics; mais comme il étoit venu trop tard à Olympie, il ne put être admis au concours. Nous apprîmes dans la suite la fin tragique de cet homme extraordinaire; il étoit entré avec quelques-uns de ses amis dans une caverne pour se garantir de la chaleur; la voute de la caverne s'entrouvrit; ses amis s'enfuirent; Polydamas voulut soutenir la montagne et en fut écrasé.

Plus il est difficile de se distinguer parmi les nations policées, plus la vanité y devient inquiète, et capable des plus grands excès. Dans un autre voyage que je fis à Olympie, j'y vis un médecin de Syracuse, appelé Ménécrate, trainant

à

à sa suite plusieurs de ceux qu'il avoit guéris, et qui s'étoient obligés avant le traitement, de le suivre par-tout. L'un paroissoit avec les attributs d'Hercule; un autre avec ceux d'Apollon, d'autres avec ceux de Mercure ou d'Esculape. Pour lui, revêtu d'une robe de pourpre, ayant une couronne d'or sur la tête, et un sceptre à la main, il se donnoit en spectacle sous le nom de Jupiter, et couroit le monde escorté de ces nouvelles divinités. Il écrivit un jour au roi de Macédoine la lettre suivante:

„Ménécrate-Jupiter à Philippe, salut. Tu „règnes dans la Macédoine, et moi dans la mé„decine; tu donnes la mort à ceux qui se portent „bien, je rends la vie aux malades; ta garde est „formée de Macédoniens, les dieux composent la „mienne.„ Philippe lui répondit en deux mots qu'il lui souhaitoit un retour de raison. Quelque temps après, ayant appris qu'il étoit en Macédoine, il le fit venir, et le pria à souper. Ménécrate et ses compagnons furent placés sur des lits superbes et exhaussés; devant eux étoit un autel chargé des prémices des moissons; et pendant qu'on présentoit un excellent repas aux autres convives, on n'offrit que des parfums et des libations à ces nouveaux dieux, qui ne pouvant supporter cet affront, sortirent brusquement de la salle, et ne reparurent plus depuis.

Les traits suivans ne servent pas moins à peindre les moeurs des Grecs et la légereté de leur caractère. Il se donna un combat dans l'enceinte sacrée, pendant qu'on célébroit les jeux, il y a huit ans. Ceux de Pise en avoient usurpé l'intendance sur les Eléens, qui vouloient reprendre leurs droits. Les uns et les autres soutenus de leurs alliés, pénétrèrent dans l'enceinte: l'action fut vive et meurtrière. On vit les spectateurs sans nombre que les fêtes avoient attirés, et qui étoient presque tous couronnés de fleurs, se ranger tra-
quil-

quillement autour du champ de bataille, témoigner dans cette occafion la même efpèce d'intérêt que pour les combats des athlètes, et applaudir tour à tour avec les mêmes tranfports aux fuccès de l'une et de l'autre armée.

Une autre fois nous fumes témoins d'une fcène d'une autre nature. Un vieillard cherchoit à fe placer; après avoir parcouru plufieurs gradins toujours repouffé par des plaifanteries offenfantes, il parvint à celui des Lacédémoniens. Tous les jeunes gens et la plupart des hommes fe levèrent avec refpect, et lui offrirent leurs places. Des battemens de mains fans nombre éclatèrent à l'inftant; et le vieillard attendri ne put s'empêcher de dire: „Les Grecs connoiffent les règles de la „bienféance; les Lacédémoniens les pratiquent.„

Il me refte à parler des exercices qui demandent plus de force que les précédens, tels que la lutte, le pugilat, le pancrace et le pentathle. Je ne fuivrai point l'ordre dans lequel ces combats furent donnés, et je commencerai par la lutte.

On fe propofe dans cet exercice de jeter fon adverfaire par terre, et de le forcer à fe déclarer vaincu. Les athlètes qui devoient concourir, fe tenoient dans un portique voifin; ils furent appelés à midi. Ils étoient au nombre de fept: on jeta autant de bulletins dans une boite placée devant les préfidens des jeux. Deux de ces bulletins étoient marqués de la lettre A, deux autres de la lettre B, deux autres d'un C, et le feptième d'un D: on les agita dans la boîte; chaque athlète prit le fien, et l'un des préfidens appareilla ceux qui avoient tiré la même lettre. Ainfi il y eut trois couples de lutteurs, et le feptième fut refervé pour combattre contre les vainqueurs des autres. Ils fe dépouillèrent de tout vêtement, et après s'être frotté d'huile, ils fe roulèrent dans le fable, afin que leurs adverfaires euffent moins de prife en voulant les faifir.

Au-

Aussitôt un Thébain et un Argien s'avancent dans le Stade; ils s'approchent, se mesurent des yeux et s'empoignent par les bras. Tantôt appuyant leur front l'un contre l'autre ils se poussent avec une action égale, paroissent immobiles, et s'épuisent en efforts superflus; tantôt ils s'ébranlent par des sécousses violentes, s'entrelacent, comme des serpens, s'alongent, se raccourcissent, se plient en avant, en arrière, sur les cotés; une sueur abondante coule de leurs membres affoiblis; ils respirent un moment, se prennent par le milieu du corps, et après avoir employé de nouveau la ruse et la force, le Thébain enleve son adversaire; mais il plie sous le poids: ils tombent, se roulent dans la poussière, et reprennent tour à tour le dessus. A la fin le Thébain, par l'entrelacement de ses jambes et de ses bras, suspend tous les mouvemens de son adversaire qu'il tient sous lui, le serre à la gorge, et le force à lever la main pour marque de sa défaite. Ce n'est pas assez néanmoins pour obtenir la couronne; il faut que le vainqueur terrasse au moins deux fois son rival; et communément ils en viennent trois fois aux mains. L'Argien eut l'avantage dans la seconde action, et le Thébain reprit le sien dans la troisième.

Après que les deux autres couples de lutteurs eurent achevé leurs combats, les vaincus se retirèrent accablés de honte et de douleur. Il restoit trois vainqueurs, un Agrigentin, un Ephésien et le Thébain dont j'ai parlé. Il restoit aussi un Rhodien que le sort avoit reservé. Il avoit l'avantage d'entrer tout frais dans la lice; mais il ne pouvoit remporter le prix sans livrer plus d'un combat; Il triompha de l'Agrigentin, fut terrassé par l'Ephésien, qui succomba sous le Thébain: ce dernier obtint la palme. Ainsi une première victoire doit en amener d'autres; et dans un concours de sept athlètes, il peut arriver que le vain-

vainqueur soit obligé de lutter contre quatre antagonistes, et d'engager avec chacun d'eux jusqu'à trois actions différentes.

Il n'est pas permis dans la lutte de porter des coups à son adversaire; dans le pugilat il n'est permis que de le frapper. Huit athlètes se présentèrent pour ce dernier exercice, et furent, ainsi que les lutteurs, appareillés par le sort. Ils avoient la tête couverte d'une calotte d'airain, et leurs poings étoient assujettis par des espèces de gantelets formés de lanières de cuir qui se croisoient en tout sens.

Les attaques furent aussi variées que les accidens qui les suivirent. Quelquefois on voyoit deux athlètes faire divers mouvemens pour n'avoir pas le soleil devant les yeux, passer des heures entières à s'observer, à épier chacun l'instant où son adversaire laisseroit une partie de son corps sans défense, à tenir leurs bras élevés et tendus de manière à mettre leur tête à couvert, à les agiter rapidement, pour empêcher l'ennemi d'approcher. Quelquefois ils s'attaquoient avec fureur, et faisoient pleuvoir l'un sur l'autre une grêle de coups. Nous en vîmes qui, se précipitant les bras levés sur leur ennemi prompt à les éviter, tomboient pesamment sur la terre, et se brisoient tout le corps; d'autres qui, épuisés et couverts de blessures mortelles, se soulevoient tout-à-coup, et prenoient de nouvelles forces dans leur désespoir; d'autres enfin, qu'on retiroit du champ de bataille, n'ayant sur le visage aucun trait qu'on pût reconnoître, et ne donnant d'autre signe de vie que le sang qu'ils vomissoient à gros bouillons.

Je frémissois à la vue de ce spectacle, et mon ame s'ouvroit toute entière à la pitié, quand je voyois de jeunes enfans faire l'apprentissage de tant de cruautés. Car on les appeloit aux combats de la lutte et du ceste avant que d'appeler les

les hommes faits. Cependant les Grecs se repaissoient avec plaisir de ces horreurs ; ils animoient par leurs cris ces malheureux, acharnés les uns contre les autres ; et les Grecs sont doux et humains. Certes les dieux nous ont accordé un pouvoir bien funeste et bien humiliant, celui de nous accoutumer à tout, et d'en venir au point de nous faire un jeu de la barbarie ainsi que du vice. Les exercices cruels auxquels on élève ces enfans, les épuisent de si bonne heure, que dans les listes des vainqueurs aux jeux Olympiques, on en trouve à peine deux ou trois qui ayent remporté le prix dans leur enfance et dans un âge plus avancé.

Dans les autres exercices il est aisé de juger du succès : dans le pugilat il faut que l'un des combattans avoue sa défaite. Tant qu'il lui reste un degré de force, il ne desespère pas de la victoire, parce qu'elle peut dépendre de ses efforts et de sa fermeté. On nous raconta qu'un athlète ayant eu les dents brisées par un coup terrible, prit le parti de les avaler ; et que son rival, voyant son attaque sans effet, se crut perdu sans ressource, et se déclara vaincu.

Cet espoir fait qu'un athlète cache ses douleurs sous un air menaçant et une contenance fière ; qu'il risque souvent de périr, qu'il périt en effet quelquefois, malgré l'attention du vainqueur et la sévérité des lois, qui défendent à ce dernier de tuer son adversaire sous peine d'être privé de la couronne. La plupart en échappant à ce danger, restent estropiés toute leur vie, ou conservent des cicatrices qui les défigurent. De-là vient peut-être que cet exercice est le moins estimé de tous, et qu'il est presque entièrement abandonné aux gens du peuple.

Ce fut dans le moment que ces hommes durs et féroces sembloient redoubler de violence que se donna le combat du pancrace, exercice composé

pofé de la lutte et du pugilat, à cette différence près, que les athlètes ne devant pas se saisir au corps, n'ont point les mains armées de gantelets, et portent des coups moins dangereux. L'action fut bientôt terminée: il étoit venu la veille un Sicyonien, nommé Sostrate, célèbre par quantité de couronnes qu'il avoit recueillies, et par les qualités qui les lui avoient procurées. La plupart de ses rivaux furent écartés par sa présence, les autres par ses premiers essais; car dans ces préliminaires, où les athlètes préludent en se prenant par les mains, il serroit et tordoit avec tant de violence les doigts de ses adversaires, qu'il décidoit sur le champ la victoire en sa faveur.

Le pentathle comprend non seulement la course à pied, la lutte, le pugilat et le pancrace, mais encore le saut, le jet du disque et celui du javelot.

Dans ce dernier exercice il suffit de lancer le javelot, et de frapper au but proposé. Les disques ou palets sont des masses de métal ou de pierre, de forme lenticulaire, c'est à dire rondes, et plus épaisses dans le milieu que vers les bords, très lourdes, d'une surface très polie, et par-là même très difficile à saisir. On en conserve trois à Olympie, qu'on présente à chaque renouvellement des jeux, et dont l'un est percé d'un trou pour y passer une courroie. L'athlète placé sur une petite élévation pratiquée dans le stade, tient le palet avec sa main, ou par le moyen d'une courroie, l'agite circulairement, et la lance de toutes ses forces: le palet vole dans les airs, tombe et roule dans la lice. On marque l'endroit où il s'arrête; et c'est à le dépasser que tendent les efforts successifs des autres athlètes.

Il faut obtenir le même avantage dans le saut, exercice dont tous les mouvemens s'exécutent au son de la flute. Les athlètes tiennent dans leurs mains des contrepoids, qui, dit-on, leur faci-

facilitent les moyens de franchir un plus grand espace. Quelques-uns s'élancent au de-là de 50 pieds.

Les athlètes qui disputent le prix du pentathle, doivent pour l'obtenir, triompher au moins dans les trois premiers combats auxquels ils s'engagent. Quoiqu'ils ne puissent pas se mesurer en particulier avec les athlètes de chaque profession, ils sont néanmoins très estimés, parce qu'en s'appliquant à donner au corps la force, la souplesse et la légèreté dont il est susceptible, ils remplissent tous les objets qu'on s'est proposé dans l'institution des jeux et de la gymnastique.

Le dernier jour des fêtes fut destiné à couronner les vainqueurs. Cette cérémonie glorieuse pour eux, se fit dans le bois sacré, et fut précédée par des sacrifices pompeux. Quand ils furent achevés, les vainqueurs, à la suite des présidens des jeux, se rendirent au théatre, parés de riches habits, et tenant une palme à la main. Ils marchoient dans l'ivresse de la joie, au son des flûtes, entourés d'un peuple immense, dont les applaudissemens faisoient retentir les airs. On voyoit ensuite paroître d'autres athlètes montés sur des chevaux et sur des chars. Leurs coursiers superbes se montroient avec toute la fierté de la victoire; ils étoient ornés de fleurs, et sembloient participer au triomphe.

Parvenus au théatre, les présidens des jeux firent commencer l'hymne composé autrefois par le poète Archiloque, et destiné à relever la gloire des vainqueurs, et l'éclat de cette cérémonie. Après que les spectateurs eurent joint, à chaque reprise, leurs voix à celle des musiciens, le héraut se leva, et annonça que Porus de Cyrène avoit remporté le prix du stade. Cet athlète se présenta devant le chef des présidens, qui lui mit sur la tête une couronne d'olivier sauvage, cueillie comme toutes celles qu'on distribue à Olym-

 pie;

pie, fur un arbre qui eft derrière le temple de Jupiter, et qui eft devenu par fa deftination l'objet de la vénération publique. Auffitôt toutes ces expreffions de joie et d'admiration, dont on l'avoit honoré dans le moment de fa victoire, fe renouvellèrent avec tant de force et de profufion, que Porus me parut au comble de la gloire. C'eft en effet à cette hauteur que tous les affiftans l'avoient placé; et je n'étois plus furpris des épreuves laborieufes, auxquelles fe foumettoient les athlètes, ni des effets extraordinaires que ce concert de louanges a produit plus d'une fois. On nous difoit, à cette occafion, que le fage Chilon expira de joie en embraffant fon fils, qui venoit de remporter la victoire, et que l'affemblée des jeux Olympiques fe fit un devoir d'affifter à fes funérailles. Dans le fiècle dernier, ajoutoit-on, nos pères furent témoins d'une fcène plus intéreffante.

Diagoras de Rhodes, qui avoit rehauffé l'éclat de fa naiffance par une victoire remportée dans nos jeux, amena dans ces lieux deux de fes enfans, qui concoururent et méritèrent la couronne. A peine l'eurent-ils reçue, qu'ils la posèrent fur la tête de leur père; et le prenant fur leurs épaules, le menèrent en triomphe au milieu des fpectateurs, qui le félicitoient en jetant des fleurs fur lui, et dont quelques uns lui difoient: Mourez Diagoras; car vous n'avez plus rien à défirer. Le vieillard ne pouvant fuffire à fon bonheur, expira aux yeux de l'affemblée attendrie de ce fpectacle, baigné des pleurs de fes enfans qui le preffoient entre leurs bras.

Ces éloges donnés aux vainqueurs font quelquefois troublés, ou plutôt honorés par les fureurs de l'envie. Aux acclamations publiques, j'entendis quelquefois fe mêler des fifflemens, de la part de plufieurs particuliers nés dans des villes en-

ennemies de celles qui avoient donné le jour aux vainqueurs.

A ces traits de jalousie je vis succéder des traits non moins frappans d'adulation ou de générosité. Quelques uns de ceux qui avoient remporté le prix à la course des chevaux et des chars, faisoient proclamer à leur place des personnes dont ils vouloient se ménager la faveur, ou dont ils chérissoient l'amitié. Les athlètes qui triomphent dans les autres combats, ne pouvant se substituer personne, ont aussi des ressources pour satisfaire leur avarice; ils se disent au moment de la proclamation, originaires d'une ville de laquelle ils ont reçu des présens, et risquent ainsi d'être exilés de leur patrie, dont ils ont sacrifié la gloire. Le roi Denys qui trouvoit plus facile d'illustrer sa capitale que de la rendre heureuse, envoya plus d'une fois des agens à Olympie, pour engager les vainqueurs des jeux à se déclarer Syracusains; mais comme l'honneur ne s'acquiert pas à prix d'argent, ce fut une égale honte pour lui d'avoir corrompu les uns et de n'avoir pu corrompre les autres.

Le jour même du couronnement, les vainqueurs offrirent des sacrifices en actions de graces. Ils furent inscrits dans les registres publics des Eléens, et magnifiquement traités dans une des salles du Prytanée. Les jours suivans, ils donnèrent eux-mêmes des repas, dont la musique et la danse augmentèrent les agrémens. La poésie fut ensuite chargée d'immortaliser leurs noms, et la sculpture de les représenter sur le marbre ou sur l'airain, quelques uns dans la même attitude où ils avoient remporté la victoire.

Suivant l'ancien usage, ces hommes, déjà comblés d'honneurs sur le champ de bataille, rentrent dans leur patrie avec tout l'appareil du triomphe, précédés et suivis d'un cortège nombreux, vêtus d'une robe teinte en pourpre, quel-

quefois sur un char à deux ou à quatre chevaux, et par une brèche pratiquée dans le mur de la ville. On cite encore l'exemple d'un citoyen d'Agrigente en Sicile, nommé Exénète, qui parut dans cette ville sur un char magnifique, et accompagné de quantité d'autres chars, parmi lesquels on en distinguoit 300 attelés de chevaux blancs.

En certains endroits, le trésor public leur fournit une subsistance honnête; en d'autres ils sont exempts de toute charge; à Lacédémone, ils ont l'honneur, dans un jour de bataille, de combattre auprès du Roi; presque par-tout ils ont la préséance à la représentation des jeux; et le titre de vainqueur olympique ajouté à leur nom, leur concilie une estime et des égards qui font le bonheur de leur vie.

Quelques-uns font rejaillir les distinctions qu'ils reçoivent, sur les chevaux qui les leur ont procurées; ils leurs ménagent une vieillesse heureuse; ils leur accordent une sépulture honorable; et quelquefois même ils élèvent des pyramides sur leurs tombeaux.

CHAPITRE XXVII.

Voyage de Laconie.

Nous partîmes d'Olympie et nous nous embarquâmes à Cyparissa sur un vaisseau qui faisoit voile pour le port de Scandée, dans la petite île de Cythère située à l'extrémité de la Laconie.

Nous étions jeunes, et déja familiarisés avec quelques passagers de notre âge. Le nom de Cythère reveilloit dans nos esprits des idées riantes; c'est là que de temps immémorial, subsiste avec éclat le plus ancien et le plus respecté des tem-

temples consacrés à Vénus; c'est là qu'elle se montra pour la premiere fois aux mortels, et que les Amours prirent avec elle possession de cette terre, embellie encore aujourd'hui des fleurs qui se hatoient d'éclore en sa présence. Dès lors on y connut les charmes des doux entretiens et du tendre sourire. Ah! sans doute que dans cette région fortunée, les coeurs ne cherchent qu'à s'unir, et que ses habitans passent leurs jours dans l'abondance et dans les plaisirs.

Le capitaine qui nous écoutoit avec la plus grande surprise, nous dit froidement: Ils mangent des figues et des frommages cuits: ils ont aussi du vin et du miel, mais ils n'obtiennent rien de la terre qu'à la sueur de leur front; car c'est un sol aride et hérissé de rochers. D'ailleurs ils aiment si fort l'argent, qu'ils ne connoissent guères le tendre sourire. J'ai vu leur vieux temple, bati autrefois par les Phéniciens en l'honneur de Venus Uranie: Sa statue ne sauroit inspirer des desirs: elle est couverte d'armes depuis la tête jusqu'aux pieds. On m'a dit comme à vous, qu'en sortant de la mer, la déesse descendit dans cette île; mais on m'a dit de plus, qu'elle s'enfuit aussitôt en Chypre.

De ces dernières paroles, nous conclûmes que des Phéniciens ayant traversé les mers, abordèrent au port de Scandée; qu'ils y apportèrent le culte de Venus; que ce culte s'étendit aux pays voisins, et que de là naquirent ces fables absurdes, la naissance de Venus, sa sortie du sein des flots, son arrivée à Cythère.

Au lieu de suivre notre capitaine dans cette île, nous le priâmes de nous laisser à Ténare, ville de Laconie, dont le port est assez grand pour contenir beaucoup de vaisseaux; elle est située auprès d'un cap de même nom, surmonté d'un temple, comme le sont les principaux promontoires de la Grèce. Ces objets de vénération attirent les

voeux et les offrandes des matelots. Celui de Ténare, dédié à Neptune, est entouré d'un bois sacré qui sert d'asyle aux coupables, la statue du dieu est à l'entrée; au fond s'ouvre une caverne immense, et trés renommée parmi les Grecs.

On présume qu'elle fut d'abord le repaire d'un serpent énorme, qu'Hercule fit tomber sous ses coups, et que l'on avoit confondu avec le chien de Pluton, parce que ses blessures étoient mortelles. Cette idée se joignit à celle où l'on étoit déja, que l'antre conduisoit aux royaumes sombres, par des souterrains dont il nous fut impossible, en le visitant, d'appercevoir les avenues.

Vous voyez, disoit le prêtre, une des bouches de l'enfer. Il en existe de semblables en différens endroits; comme dans la ville d'Hermione en Argolide, d'Héraclée au Pont, d'Aornus en Thesprotie, de Cumes auprès de Naples; mais malgré les prétentions de ces peuples, nous soutenons que c'est par cet antre sombre qu'Hercule remmena le Cerbère, et Orphée son épouse.

Ces traditions doivent moins vous intéresser qu'un usage dont je vais parler. A cette caverne est attaché un privilège, dont jouissent plusieurs autres villes: nos devins y viennent évoquer les ombres tranquilles des morts, ou repousser au fond des enfers celles qui troublent le repos des vivans.

Des cérémonies saintes opèrent cet effet merveilleux; on emploie d'abord les sacrifices, les libations, les prieres, les formules mystérieuses: il faut ensuite passer la nuit dans le temple, et l'ombre, à ce qu'on dit, ne manque jamais d'apparoître en songe.

On s'empresse sur-tout de fléchir les ames que le fer ou le poison a séparées de leur corps. C'est ainsi que Callondas vint autrefois par ordre de la Pythie appaiser les mânes irritées du poète Archilo-

loque, à qui il avoit arraché la vie. Je vous citerai un fait plus récent: Pausanias qui commandoit l'armée des Grecs à Platée, avoit, par une fatale méprise, plongé le poignard dans le sein de Cléonice dont il étoit amoureux; ce souvenir le dechiroit sans cesse; il la voyoit dans ses songes, lui adressant toutes les nuits ces terribles paroles: *Le supplice t'attend.* Il se rendit à l'Héraclée du Pont; les devins le conduisirent à l'antre où ils appellent les ombres; celle de Cléonice s'offrit à ses regards, et lui prédit qu'il trouveroit à Lacédémone la fin de ses tourmens; il y alla aussitôt, et ayant été jugé coupable, il se refugia dans une petite maison, où tous les moyens de subsister lui furent refusés. Le bruit ayant ensuite couru qu'on entendoit son ombre gémir dans les lieux saints, on appela les devins de Thessalie, qui l'appaisèrent par les cérémonies usitées en pareilles occasions. Je raconte ces prodiges, ajouta le prêtre; je ne les garantis pas. Peut-être que ne pouvant inspirer trop d'horreur contre l'homicide, on a sagement fait de regarder le trouble que le crime traîne à sa suite, comme le mugissement des ombres qui poursuivent les coupables.

Je ne sais pas, dit alors Philotas, jusqu'à quel point on doit éclairer le peuple; mais il faut du moins le prémunir contre l'excès de l'erreur. Les Thessaliens firent dans le siècle dernier une triste expérience de cette verité. Leur armée étoit en présence de celle des Phocéens qui, pendant une nuit assez claire, détachèrent contre le camp ennemi six cens hommes enduits de plâtre: quelque grossière que fût la ruse, les Thessaliens, accoutumés dès l'enfance au recit des apparitions de phantômes, prirent ces soldats pour des génies célestes, accourus au secours des Phocéens; ils ne firent qu'une foible resistance, et se laissèrent égorger comme des victimes.

Une semblable illusion, répondit le prêtre, produisit autrefois le même effet dans notre armée. Elle étoit en Messénie, et crut voir Castor et Pollux embellir de leur présence la fête qu'elle célébroit en leur honneur. Deux Messéniens brillans de jeunesse et de beauté, parurent à la tête du camp, montés sur deux superbes chevaux, la lance en arrêt, une tunique blanche, un manteau de pourpre, un bonnet pointu et surmonté d'une étoile, tels enfin qu'on représente les deux héros, objets de notre culte. Ils entrent et tombant sur les soldats prosternés à leurs pieds, ils en font un carnage horrible, et se retirent tranquillement.

Nous quittâmes Ténare pour nous rendre à Lacédémone. Nous logeâmes chez Damonax, à qui on nous avoit recommandés. Philotas trouva chez lui des lettres qui le forcèrent de partir le lendemain pour Athènes. Je ne parlerai de Lacédémone, qu'après avoir donné une idée générale de la province.

Elle est bornée à l'est et au sud par la mer, à l'ouest et au nord, par de hautes montagnes, ou par des collines qui en descendent et qui forment entre elles des vallées agréables.

Du coté de la terre, la Laconie est d'un difficile accès; l'on n'y pénètre que par des collines escarpées, et des défilés faciles à garder. A Lacédémone la plaine s'élargit; et en avançant vers le midi, on trouve des cantons fertiles, quoiqu'en certains endroits, par l'inégalité du terrain, la culture exige de grands travaux.

Quant aux productions de la Laconie, nous observerons, qu'on y trouve quantité de plantes dont la médecine fait usage; qu'on y recueille un blé leger et peu nourrissant; qu'on y doit fréquemment arroser les figuiers, sans craindre de nuire à la bonté du fruit; que les figues y mûrissent plutôt qu'ailleurs: enfin que sur toutes les côtes de la Laconie, ainsi que sur celles de Cythè-

re,

re, il se fait une pêche abondante des ces coquillages d'où l'on tire une teinture de pourpre fort estimée et approchante du couleur de rose.

La Laconie est sujette aux tremblemens de terre. On prétend qu'elle contenoit autrefois 100 villes, mais c'étoit dans un temps où le plus petit bourg se paroit de ce titre; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle est fort peuplée. L'Eurotas la parcourt dans toute son étendue, et reçoit les ruisseaux ou plutôt les torrens qui descendent des montagnes voisines.

A la droite de L'Eurotas, à une petite distance du rivage, est la ville de Lacédémone, autrement nommée Sparte. Elle n'est point entourée de murs, et n'a pour défense que la valeur de ses habitans, et quelques éminences que l'on garnit de troupes en cas d'attaque. La plus haute de ces éminences tient lieu de citadelle.

Autour de cette colline sont rangés cinq bourgades, séparées l'une de l'autre par des intervalles plus ou moins grands, et occupées chacune par une des cinq tribus des Spartiates Telle est la ville de Lacédémone, dont les quartiers ne sont pas joints comme ceux d'Athènes. Autrefois les villes du Péloponèse n'étoient de même composées que de hameaux, qu'on a depuis rapprochés en les renfermant dans une enceinte commune.

La grande place, à laquelle aboutissent plusieurs rues, est ornée de temples et de statues: on y distingue de plus les maisons où s'assemblent séparément le Sénat, les Ephores, d'autres corps de magistrats. Le reste de la ville offre aussi quantité de monumens en l'honneur des dieux et des anciens héros.

Sur la plus haute des collines, on voit un temple de Minerve qui jouit du droit d'asyle, ainsi que le bois qui l'entoure, et une petite maison qui lui appartient, dans laquelle on laissa

mourir de faim le roi Pausanias. Ce fut un crime aux yeux de la déesse; et pour l'appaiser l'oracle ordonna d'ériger à ce prince deux statues qu'on remarque encore auprès de l'autel. Le temple est construit en airain, comme l'étoit autrefois celui de Delphes.

Partout on trouve des monumens héroïques, c'est le nom qu'on donne à des édifices et des bouquets de bois dédiés aux anciens héros. Là se renouvelle avec des rites saints la mémoire d'Hercule, de Tyndare, de Castor, de Pollux, de Ménélas, de quantité d'autres plus ou moins connus dans l'histoire, plus ou moins dignes de l'être. La reconnoissance des peuples, plus souvent les réponses des oracles, leur valurent autrefois ces distinctions; les plus nobles motifs se réunirent pour consacrer un temple à Lycurgue.

De pareils honneurs furent plus rarement décernés dans la suite. J'ai vu des colonnes et des statues élevées pour des Spartiates couronnés aux jeux olympiques, jamais pour les vainqueurs des ennemis de la patrie. Il faut des statues à des lutteurs, l'estime publique à des soldats. De tous ceux qui, dans le siècle dernier, se signalèrent contre les Perses ou contre les Athéniens, quatre ou cinq reçurent en particulier, dans la ville, des honneurs funèbres; il est même probable qu'on ne les accorda qu'avec peine. En effet ce ne fut que 40 ans après la mort de Léonidas, que ses ossemens, ayant été transportés à Lacédémone, furent déposés dans un tombeau placé auprès du théatre. Ce fut alors aussi qu'on inscrivit pour la première fois sur une colonne, le nom des 300 Spartiates qui avoient péri avec ce grand homme.

La plupart des monumens que je viens d'indiquer, inspirent d'autant plus de vénération, qu'ils n'étalent point de faste, et sont presque tous d'un travail grossier.

Les

Les maisons sont petites et sans ornemens. On a construit des salles et des portiques, où les Lacédémoniens viennent traiter de leurs affaires, ou converser ensemble A la partie méridionale de la ville, est l'Hippodrome pour les courses à pied et à cheval. De là on entre dans le Plataniste, lieu d'exercices pour la jeunesse, ombragé par de beaux platanes, situé sur les bords de l'Eurotas et d'une petite rivière, qui l'enferment par un canal de communication. Deux ponts y conduisent; à l'entrée de l'un est la statue d'Hercule, ou de la force qui dompte tout; à l'entrée de l'autre, l'image de Lycurgue, ou de la loi qui règle tout.

CHAPITRE XXVIII.

Des habitans de la Laconie.

Les descendans d'Hercule, soutenus d'un corps de Doriens, s'étant emparés de la Laconie, vécurent sans distinction avec les anciens habitans de la contrée. Peu de temps après, ils leur imposèrent un tribut, et les dépouillèrent d'une partie de leurs droits. Les villes qui consentirent à cet arrangement, conservèrent leur liberté: celle d'Hélos resista, et bientôt forcée de céder, elle vit ses habitans presque reduits à la condition des esclaves.

Ceux de Sparte se divisèrent à leur tour; et les plus puissans reléguèrent les plus foibles à la campagne, ou dans les villes voisines. On distingue encore aujourd'hui les Lacédémoniens de la capitale d'avec ceux de la province, les uns et les autres d'avec cette prodigieuse quantité d'esclaves dispersés dans le pays.

Les premiers, que nous nommons souvent Spartiates, forment ce corps de guerriers d'où dépend la destinée de la Laconie. Leur nombre, à ce qu'on dit, montoit anciennement à 10000; du temps de l'expédition de Xerxès il étoit de 8000: Ces dernières guerres l'ont tellement réduit, qu'on trouve maintenant très peu d'anciennes familles à Sparte. J'ai vu quelquefois jusqu'à 4000 hommes dans la place publique, et j'y distinguois à peine 40 Spartiates, en comptant même les deux Rois, les Ephores et les Sénateurs.

La plupart des familles nouvelles ont pour auteurs des Hilotes qui méritèrent d'abord la liberté, ensuite le titre de citoyens. On ne les appelle point Spartiates; mais suivant la différence des privilèges qu'ils ont obtenus, on leur donne divers noms, qui tous désignent leur premier état.

Ce titre s'accordoit rarement autrefois à ceux qui n'étoient pas nés d'un père et d'une mère Spartiates. Il est indispensable pour exercer des magistratures, et commander les armées; mais il perd une partie de ses privilèges, s'il est terni par une action malhonnête. Le gouvernement veille en général pour la conservation de ceux qui en sont revêtus; avec un soin particulier aux jours des Spartiates de naissance. On l'a vu, pour en retirer quelques-uns d'une île où la flotte d'Athènes les tenoit assiégés, demander à cette ville une paix humiliante, et lui sacrifier sa marine. En ces derniers temps, les rois Agésilas et Agésipolis, n'en menoient quelquefois que 30 dans leurs expéditions.

Malgré la perte de leurs anciens privilèges, les villes de la Laconie envoient leurs députés à l'assemblée générale, qui se tient toujours à Sparte. Là se règlent et les contributions qu'elles doivent payer, et le nombre des troupes qu'elles doivent fournir.

On

On trouve plus d'esclaves domestiques à Lacédémone, que dans aucune ville de la Grèce. Ils servent leurs maîtres à table; les habillent et les deshabillent; exécutent leurs ordres, et entretiennent la propreté dans la maison: à l'armée on en emploie un grand nombre au bagage. Comme les Lacédémoniennes ne doivent pas travailler, elles font filer la laine par des femmes attachées à leur service.

Les Hilotes ont reçu leur nom de la ville d'Hélos; on ne doit pas les confondre, comme ont fait quelques auteurs, avec les esclaves proprement dits; ils tiennent plutôt le milieu entre les esclaves et les hommes libres.

Une casaque, un bonnet de peau, un traitement rigoureux, des décrets de mort quelquefois prononcés contre eux sur de legers soupçons, leur rappellent à tout moment leur état: mais leur sort est adouci par des avantages réels. Semblables aux serfs de Thessalie, ils afferment les terres des Spartiates; et dans la vue de les attacher par l'appât du gain, on n'exige de leur part qu'une redevance fixée depuis long-temps; et nullement proportionnée au produit: il seroit honteux aux propriétaires d'en demander une plus considérable.

Quelques-uns exercent les arts mécaniques avec tant de succès, qu'on recherche par-tout les clés, les lits, les tables et les chaises qui se font à Lacédémone. Ils servent dans la marine en qualité de matelots: dans les armées, un soldat pesamment armé est accompagné d'un ou de plusieurs Hilotes. A la bataille de Platée, chaque Spartiate en avoit sept auprès de lui.

Dans les dangers pressans, on reveille leur zèle par l'espérance de la liberté; des détachemens nombreux l'ont quelquefois obtenue pour prix de leurs belles actions. C'est de l'Etat seul qu'ils reçoivent ce bienfait, parce qu'ils appar-

tiennent encore plus à l'Etat qu'aux citoyens dont ils cultivent les terres; et c'est ce qui fait que ces derniers ne peuvent, ni les affranchir, ni les vendre en des pays étrangers. Leur affranchissement est annoncé par une cérémonie publique: on les conduit d'un temple à l'autre, couronnés de fleurs, exposés à tous les regards; il leur est ensuite permis de demeurer où ils veulent. De nouveaux services les font monter au rang des citoyens.

Dès les commencemens les serfs se sont souvent revoltés. Le gouvernement cherche à les retenir dans le devoir par des recompenses, plus souvent par des rigueurs outrées; on dit même que, dans une occasion, il en fit disparoître 2000 qui avoient montré trop de courage, et qu'on n'a jamais su de quelle manière ils avoient péri; on cite d'autres traits de barbarie non moins exécrables, et qui ont donné lieu à ce proverbe: „A Sparte la liberté est sans bornes ainsi que „l'esclavage.„

Je n'en ai pas été témoin; j'ai seulement vu les Spartiates et les Hilotes, pleins d'une défiance mutuelle, s'observer avec crainte; et les premiers employer, pour se faire obéir, des rigueurs que les circonstances sembloient rendre nécessaires.

CHA-

CHAPITRE XXIX.

Idées générales sur la législation de Lycurgue.

J'étois depuis quelques jours à Sparte. Personne ne s'étonnoit de m'y voir; la loi qui en rendoit autrefois l'accès difficile aux étrangers, n'étoit plus observée avec la même rigueur. Je fus introduit auprès des deux princes qui occupoient le trône; c'étoient Cléomène, petit-fils de ce roi Cléombrote qui périt à la bataille de Leuctres; et Archidamus, fils d'Agésilas. L'un et l'autre avoient de l'esprit; le premier aimoit la paix; le second ne respiroit que la guerre, et jouissoit d'un grand crédit. Mais de tous les Spartiates, Damonax chez qui j'étois logé, me parut le plus communicatif et le plus éclairé. Il avoit fréquenté les nations étrangères, et n'en connoissoit pas moins la sienne.

Un jour que je l'accablois de questions, il me dit: Juger de nos lois par nos moeurs actuelles, c'est juger de la beauté d'un édifice par un amas de ruines. Eh bien, répondis-je, plaçons-nous au temps où ces lois étoient en vigueur; croyez-vous qu'on en puisse saisir l'enchaînement et l'esprit? Croyez-vous qu'il soit facile de justifier les réglemens extraordinaires et bizarres qu'elles contiennent? Respectez, me dit il, l'ouvrage d'un génie, dont les vues, toujours neuves et profondes, ne paroissent exagérées que parce que celles des autres législateurs sont timides et bornées: ils se sont contentés d'assortir leurs lois aux caractères des peuples; Lycurgue, par les siennes, donna un nouveau caractère à sa nation: ils se sont éloignés de la nature en croyant s'en approcher; plus il a paru s'en écarter, plus il s'est rencontré avec elle.

Un

Un corps sain, une ame libre, voilà tout ce que la nature destine à l'homme solitaire pour le rendre heureux: voilà les avantages qui, suivant Lycurgue, doivent servir de fondement à notre bonheur. Vous concevez déja pourquoi il nous est défendu de marier nos filles dans un âge prématuré; pourquoi elles ne sont point élevées à l'ombre de leurs toits rustiques, mais sous les regards brulans du soleil, dans la poussière du gymnase, dans les exercices de la lutte, de la course, du javelot et du disque: comme elles doivent donner des citoyens robustes à l'Etat, il faut qu'elles se forment une constitution assez forte pour la communiquer à leurs enfans.

Vous concevez encore pourquoi les enfans subissent un jugement solennel dès leur naissance, et sont condamnés à périr, lorsqu'ils paroissent malconformés. Que feroient-ils pour l'Etat, que feroient-ils de la vie, s'ils n'avoient qu'une existance douloureuse?

Depuis notre plus tendre enfance, une suite non interrompue de travaux et de combats, donne à nos corps l'agilité, la souplesse et la force. Un régime sévère prévient ou dissipe les maladies dont ils sont susceptibles. Ici les besoins factices sont ignorés, et les lois ont eu soin de pourvoir aux besoins réels. La faim, la soif, les souffrances, la mort, nous regardons tous ces objets de terreur avec une indifférence que la philosophie cherche vainement à imiter. Les sectes les plus austères n'ont pas traité la douleur avec plus de mépris que les enfans de Sparte.

Mais ces hommes auxquels Lycurgue veut restituer les biens de la nature, n'en jouiront peut-être pas long-temps: ils vont-se rapprocher; ils auront des passions, et l'édifice de leur bonheur s'écroulera dans un instant. C'est ici le triomphe du génie: Lycurgue sait qu'une passion violente tient les autres à ses ordres; il nous donnera l'amour

mour de la patrie avec son énergie; sa plénitude, ses transports, son délire même. Cet amour sera si ardent et si impétueux, qu'en lui seul il réunira tous les intérêts et tous les mouvemens de notre coeur. Alors il ne restera plus dans l'état qu'une volonté; et par conséquent qu'un esprit: en effet quand on n'a qu'un sentiment on n'a qu'une idée.

C'est la patrie elle-même qui prend soin de notre éducation; elle nous laisse pendant les premières années, entre les mains de nos parens; mais dès que nous sommes capables d'intelligence, elle fait valoir hautement les droits qu'elle a sur nous. Ses regards nous cherchent et nous suivent par-tout. C'est de sa main que nous recevons la nourriture et les vêtemens; c'est de sa part que les magistrats; les vieillards, tous les citoyens assistent à nos jeux, s'inquiètent de nos fautes, tâchent à demêler quelque germe de vertu dans nos paroles ou dans nos actions, nous apprennent enfin par leur tendre sollicitude, que l'état n'a rien de si précieux que nous, et qu'aujourd'hui ses enfans, nous devons être dans la suite sa consolation et sa gloire.

De ce vif intérêt que la patrie prend à nous, de ce tendre amour que nous commençons à prendre pour elle, resulte naturellement, de son coté une sévérité extrême, du nôtre une soumission aveugle.

Un des principaux magistrats nous tient continuellement assemblés sous ses yeux: s'il est forcé de s'absenter pour un moment, tout citoyen peut prendre sa place, et se mettre à notre tête: tant il est essentiel de frapper notre imagination par la crainte de l'autorité.

Les devoirs croissent avec les années; la nature des instructions se mesure aux progrès de la raison, et les passions naissantes sont ou compri-

mées par la multiplicité des exercices, ou habilement dirigées vers des objets utiles à l'état.

Dans le temps même où elles commencent à déployer leur fureur, nous ne paroissons en public qu'en silence, la pudeur sur le front, les yeux baissés, et les mains cachées sous le manteau, dans l'attitude et la gravité des prêtres Egyptiens, et comme des initiés qu'on destine au ministère de la vertu.

Nous sommes tous les jours appelés à des repas publics, où règnent la décence et la frugalité. Par là sont bannis des maisons des particuliers, le besoin, l'excès, et les vices qui naissent de l'un et de l'autre.

Il m'est permis, quand les circonstances l'exigent, d'user des esclaves, des voitures, des chevaux, et de tout ce qui appartient à un autre citoyen; et cette espèce de communauté de biens est si générale, qu'elle s'etend, en quelque façon sur nos femmes et sur nos enfans: de-là, si des noeuds infructueux unissent un vieillard à une jeune femme, l'obligation prescrite au premier de choisir un jeune homme distingué par sa figure et par les qualités de l'esprit, de l'introduire dans son lit, et d'adopter les fruits de ce nouvel hymen; de là si un célibataire veut se survivre en d'autres lui-même, la permission qu'on lui accorde d'emprunter la femme de son ami, et d'en avoir des enfans que le mari confond avec les siens, quoiqu'ils ne partagent pas sa succession. D'un autre côté, si mon fils osoit se plaindre à moi d'avoir été insulté par un particulier, je le jugerois coupable, parce qu'il auroit été puni; et je le chatierois de nouveau, parce qu'il se seroit révolté contre l'autorité paternelle partagée entre tous les citoyens.

En nous dépouillant des propriétés qui produisent tant de divisions parmi les hommes, Lycurgue n'en a été que plus attentif à favoriser l'émula-

mulation. Ce goût de préférence et de supériorité qui s'annonce de si bonne heure dans la jeunesse, est regardé comme le germe d'une utile rivalité. Trois officiers nommés par le magistrat, choisissent trois cents jeunes gens distingués par leur mérite, en forment un ordre séparé, et annoncent au public le motif de leur choix. A l'instant même, ceux qui sont exclus se liguent contre une promotion qui semble faire leur honte. Il se forme alors dans l'état deux corps, dont tous les membres occupés à se surveiller, dénoncent au magistrat les fautes de leurs adversaires, se livrent publiquement des combats d'honnêtetés et de vertus, et se surpassent eux-mêmes, les uns pour s'élever au rang de l'honneur, les autres pour s'y soutenir. C'est par un motif semblable, qu'il leur est permis de s'attaquer et d'essayer leurs forces presque à chaque rencontre. Mais ces démêlés n'ont rien de funeste; car dès qu'on y distingue quelque trace de fureur, le moindre citoyen peut d'un mot les suspendre; et si par hasard sa voix n'est pas écoutée il traîne les combattans devant un tribunal, qui, dans cette occasion, punit la colère comme une désobéissance aux lois.

Les réglemens de Lycurgue nous préparent à une sorte d'indifférence pour les biens dont l'acquisition coute plus de chagrins, que la possession ne procure de plaisirs. Nos monnoies ne sont que de cuivre; leur volume et leur pésanteur trahiroit l'avare qui voudroit les cacher aux yeux de ses esclaves. Nous regardons l'or et l'argent comme les poisons les plus à craindre pour un état. Si un particulier en receloit dans sa maison, il n'échapperoit ni aux perquisitions continuelles des officiers publics, ni à la sévérité des lois. Nous ne connoissons ni les arts, ni le commerce, ni tous ces autres moyens de multiplier les besoins et les malheurs d'un peuple. Que ferions-

nous après tout des richesses? D'autres législateurs ont taché d'en augmenter la circulation, et les philosophes d'en modérer l'usage. Lycurgue nous les a rendues inutiles. Nous avons des cabanes, des vetemens et du pain; nous avons du fer et des bras pour le service de la patrie et de nos amis; nous avons des ames libres, vigoureuses, incapables de supporter la tyrannie des hommes, et celle de nos passions: voilà nos trésors.

Nous regardons l'amour excessif de la gloire comme une foiblesse, et celui de la célébrité comme un crime. Nous n'avons aucun historien, aucun orateur, aucun panégyriste, aucun de ces monumens qui n'attestent que la vanité d'une nation.

Nous croyons valoir autant que les autres hommes, dans quelque pays et dans quelque rang qu'ils soient, fut-ce le grand roi de Perse lui-même. Cependant, dès que nos lois parlent, toute notre fierte s'abbaisse, et le plus puissant de nos citoyens court à la voix du magistrat, avec la même soumission que le plus foible. Nous ne craignons que nos lois, parce que Lycurgue les ayant fait approuver par l'oracle de Delphes, nous les avons reçues comme les volontés des dieux mêmes; parce que Lycurgue les ayant proportionnées à nos vrais besoins, elles sont le fondement de notre bonheur.

D'après cette première esquisse, vous concevez aisément que Lycurgue ne doit pas être regardé comme un simple législateur, mais comme un philosophe profond et un réformateur éclairé; que sa législation est tout-à-la-fois un système de morale et de politique; que ses lois influent sans cesse sur nos moeurs et sur nos sentimens, et que tandis que les autres législateurs se sont bornés à empêcher le mal, il nous a contraints d'opérer le bien, et d'être vertueux.

Le syſtême de Lycurgue doit produire des hommes juſtes et paiſibles; mais, il eſt affreux de le dire, s'ils ne ſont exilés dans quelque île éloignée et inabordable, ils ſeront aſſervis par les vices ou par les armes des nations voiſines. Le législateur tâcha de prévenir ce double danger; il ne permit aux étrangers d'entrer dans la Laconie qu'en certains jours; aux habitans d'en ſortir que pour des cauſes importantes. La nature des lieux favoriſoit l'exécution de la loi: entourés de mers et de montagnes, nous n'avons que quelques défilés à garder, pour arrêter la corruption ſur nos frontières; l'interdiction du commerce et de la navigation fut une ſuite de ce réglement; et de cette défenſe réſulta l'avantage ineſtimable, de n'avoir que très peu de lois; car on a remarqué qu'il en faut la moitié moins à une ville qui n'a point de commerce.

Il étoit encore plus difficile de nous ſubjuguer que de nous corrompre. Depuis le lever du ſoleil juſqu'à ſon coucher, depuis nos premières années juſqu'à nos dernières, nous ſommes toujours ſous les armes, toujours dans l'attente de l'ennemi, obſervant même une diſcipline plus exacte que ſi nous étions en ſa préſence. Tournez vos regards de tous cotés, vous vous croirez moins dans une ville que dans un camp. Vos oreilles ne ſeront frappées que des cris de victoire, ou du recit des grandes actions. Vos yeux ne verront que des marches, des évolutions, des attaques et des batailles; ces apprêts redoutables non ſeulement nous délaſſent du repos, mais encore font notre ſûreté, en repandant au loin la terreur et le reſpect du nom Lacédémonien.

C'eſt à cet eſprit militaire que tiennent pluſieurs de nos lois. Jeunes encore nous allons à la chaſſe tous les matins; dans la ſuite toutes les fois que nos devoirs nous laiſſent des intervalles

de loisir. Lycurgue nous a recommandé cet exercice comme l'image du péril et de la victoire.

Pendant que les jeunes gens s'y livrent avec ardeur, il leur est permis de se répandre dans la campagne, et d'enlever tout ce qui est à leur bienséance. Ils ont la même permission dans la ville: innocens et dignes d'éloges, s'ils ne sont pas convaincus de larcin; blamés et punis, s'ils le sont. Cette loi qui paroît empruntée des Egyptiens, a soulevé les censeurs contre Lycurgue. Il semble en effet qu'elle devroit inspirer aux jeunes gens le goût du desordre et du brigandage; mais elle ne produit en eux que plus d'adresse et d'activité; dans les autres citoyens, plus de vigilance; dans tous plus d'habitude à prévoir les desseins de l'ennemi, à lui tendre des pièges, à se garantir des siens.

Rappelons-nous, avant que de finir, les principes d'où nous sommes partis. Un corps sain et robuste, une ame exempte de chagrins et de besoins; tel est le bonheur que la nature destine à l'homme isolé; l'union et l'émulation entre les citoyens, celui où doivent aspirer les hommes qui vivent en commun. Si les lois de Lycurgue ont rempli les vues de la nature et des sociétés, nous jouissons de la plus belle des constitutions. Mais vous allez l'examiner en détail, et vous me direz si elle doit en effet nous inspirer de l'orgueil.

Je demandai alors à Damonax, comment une pareille constitution pouvoit subsister; car lui dis-je, dès qu'elle est également fondée sur les lois et sur les moeurs, il faut que vous infligiez les mêmes peines à la violation des unes et des autres. Des citoyens qui manqueroient à l'honneur, les punissez-vous de mort, comme si c'étoient des scélérats?

Nous faisons mieux, me répondit-il, nous les laissons vivre, et nous les rendons malheureux.

Dans

Dans les états corrompus, un homme qui se déshonore est par-tout blamé et par-tout accueilli; chez nous, l'opprobre le suit et le tourmente par-tout. Nous le punissons en détail, dans lui-même et dans ce qu'il a de plus cher. Sa femme condamnée aux pleurs, ne peut se montrer en public. S'il ose y paroître lui-même, il faut que la négligence de son extérieur rappelle sa honte, qu'il s'écarte avec respect du citoyen qu'il trouve sur son chemin, et que dans nos jeux, il se relègue dans une place qui le livre aux regards et au mépris du public. Mille morts ne sont pas comparables à ce supplice.

J'ai une autre difficulté, lui dis-je: Je crains qu'en affoiblissant si fort vos passions, en vous ôtant tous ces objets d'ambition et d'intérêt qui agitent les autres peuples, Lycurgue n'ait laissé un vide immense dans vos ames. Que leur reste-t-il en effet? L'enthousiasme de la valeur, me dit-il, l'amour de la patrie porté jusqu'au fanatisme, le sentiment de notre liberté, l'orgueil délicieux que nous inspirent nos vertus, et l'estime d'un peuple de citoyens souverainement estimables; pensez-vous qu'avec des mouvemens si rapides, notre ame puisse manquer de ressorts, et s'appésantir?

Je ne sais, repliquai-je, si tout un peuple est capable de sentimens si sublimes, et s'il est fait pour se soutenir dans cette grande élévation. Il me répondit: Quand on veut former le caractère d'une nation, il faut commencer par les principaux citoyens. Quand une fois ils sont ébranlés, et portés aux grandes choses, ils entraînent avec eux cette multitude grossière, qui se mène plutôt par les exemples que par les principes. Un soldat qui fait une lâcheté à la suite d'un général timide, feroit des prodiges s'il suivoit un héros.

Mais, repris-je encore, en bannissant le luxe et les arts, ne vous êtes-vous pas privés des dou-

ceurs qu'ils procurent? On aura toujours de la peine à se persuader que le meilleur moyen de parvenir au bonheur, soit de proscrire les plaisirs. Enfin pour juger de la bonté de vos lois, il faudroit savoir si, avec toutes vos vertus, vous êtes aussi heureux que les autres Grecs. Nous croyons l'être beaucoup plus, me répondit-il, et cette persuasion nous suffit pour l'être en effet.

Damonax, en finissant me pria de ne pas oublier que, suivant nos conventions, notre entretien n'avoit roulé que sur l'esprit des loix de Lycurgue, et sur les moeurs des anciens Spartiates.

CHAPITRE XXX.

Vie de Lycurgue.

Les descendans d'Hercule, bannis autrefois du Péloponèse, y rentrèrent 80 ans après la prise de Troie. Teménus, Cresphonte et Aristodème, tous trois fils d'Aristomaque, amenèrent une armée de Doriens, qui les rendit maîtres de cette partie de la Grèce. L'Argolide échut en partage à Téménus, et la Messénie à Cresphonte. Le troisième des frères étant mort dans ces circonstances, Eurysthène et Proclès ses fils, possédèrent la Laconie. De ces deux princes viennent les deux maisons qui depuis environ neuf siécles règnent conjointement à Lacédémone.

Cet empire naissant fut souvent ébranlé par des factions intestines, ou par des entreprises éclatantes. Il étoit menacé d'une ruine prochaine, lorsque l'un des rois, nommé Polydecte, mourut sans enfans. Lycurgue son frère lui succéda. On ignoroit dans ce moment la grossesse de la reine. Dès qu'il en fut instruit, il déclara que si elle donnoit un héritier au trône, il seroit le pre-

mier à le reconnoître; et pour garant de sa parole, il n'administra le royaume qu'en qualité de tuteur du jeune prince.

Cependant la reine lui fit dire que s'il consentoit à l'épouser, elle n'hésiteroit pas à faire périr son enfant. Pour détourner l'exécution de cet horrible projet, il la flatta par de vaines espérances. Elle accoucha d'un fils; il le prit entre ses bras, et le montrant aux magistrats de Sparte: Voilà, leur dit-il, le roi qui vous est né.

La joie qu'il témoigna d'un évènement qui le privoit de la couronne, jointe à la sagesse de son administration, lui attira le respect et l'amour de la plupart des citoyens; mais ses vertus alarmoient les principaux de l'état: ils étoient secondés par la reine, qui cherchant à venger son injure, soulevoit contre lui ses parens et ses amis. On disoit qu'il étoit dangereux de confier les jours du jeune prince, à la vigilance d'un homme qui n'avoit d'autre intérêt que d'en abréger le cours. Ces bruits, foibles dans leur naissance, éclatèrent enfin avec tant de force, qu'il fut obligé, pour les détruire, de s'éloigner de sa patrie.

En Crète les lois du sage Minos fixèrent longtemps son attention. Il admira l'harmonie qu'elles entretenoient dans l'état et chez les particuliers. Parmi les personnes éclairées qui l'aidèrent de leurs lumières, il s'unit étroitement avec un poète nommé Thalès, qu'il jugea digne de seconder les grands desseins qu'il rouloit dans sa tête. Thalès, docile à ses conseils, alla s'établir à Lacédémone, et fit entendre des chants qui invitoient et préparoient les esprits à l'obéissance et à la concorde.

Pour mieux juger des effets que produit la différence des gouvernemens et des moeurs, Lycurgue visita les côtes de l'Asie. Il n'y vit que des lois et des ames sans vigueur. Les Crétois avec un regime simple et sevère, étoient heureux:

les Ioniens qui prétendoient l'être, gémissoient en esclaves sous le joug des plaisirs et de la licence. Une découverte précieuse le dédommagea du spectacle dégoûtant qui s'offroit à ses yeux. Les poésies d'Homère tombèrent entre ses mains; il y vit avec surprise, les plus belles maximes de la morale et de la politique, embellies par les charmes de la fiction, et il résolut d'en enrichir la Grèce.

Tandis qu'il continuoit à parcourir les régions éloignées, étudiant par-tout le génie et l'ouvrage des législateurs, recueillant les semences du bonheur qu'ils avoient répandues en différentes contrées, Lacédémone, fatiguée de ses divisions, envoya plus d'une fois à sa suite, des députés qui le pressoient de venir au secours de l'état. Lui seul pouvoit en diriger les rênes, tour à tour flottantes dans les mains des rois, et dans celles de la multitude. Il resista long-temps, et céda enfin aux voeux empressés de tous les Lacédémoniens.

De retour à Sparte, il s'apperçut bientôt qu'il ne s'agissoit pas de réparer l'édifice des lois, mais de le détruire, et d'en élever un autre sur de nouvelles proportions: il prévit tous les obstacles, et n'en fut pas effrayé. Il avoit pour lui le respect qu'on accordoit à sa naissance et à ses vertus; il avoit son génie, ses lumières, ce courage imposant qui force les volontés, et cet esprit de conciliation qui les attire; il avoit enfin l'aveu du ciel, qu'à l'exemple des autres législateurs, il eut toujours l'attention de se ménager. L'oracle de Delphes lui répondit: „Les dieux agréent „ton hommage, et sous leurs auspices, tu formeras la plus excellente des constitutions politiques.„ Lycurgue ne cessa depuis d'entretenir des intelligences avec la Pythie, qui imprima successivement à ses lois, le sceau de l'autorité divine. Avant que de commencer ses opérations, il les sou-

fournit à l'examen de ses amis et des citoyens les plus distingués. Il en choisit trente qui le devoient accompagner tout armés aux assemblées générales. Ce cortège ne suffisoit pas toujours pour empêcher le tumulte; dans une émeute excitée à l'occasion d'une loi nouvelle, les riches se soulevèrent avec tant de fureur, qu'il résolut de se réfugier dans un temple voisin; mais atteint dans sa retraite d'un coup violent qui, dit-on, le priva d'un oeil, il se contenta de montrer à ceux qui le poursuivoient son visage couvert de sang. A cette vue, la plupart saisis de honte, l'accompagnèrent chez lui, avec toutes les marques du respect et de la douleur, détestant le crime, et remettant le coupable entre ses mains, pour en disposer à son gré. C'étoit un jeune homme impétueux et bouillant. Lycurgue, sans l'accabler de reproches, sans proférer la moindre plainte, le retint dans sa maison, et ayant fait retirer ses amis et ses domestiques, lui ordonna de le servir, et de panser sa blessure. Le jeune homme obéit en silence; et témoin à chaque instant de la bonté, de la patience et des grandes qualités de Lycurgue, il changea sa haine en amour, et d'après un si beau modèle, réprima la violence de son caractère.

La nouvelle constitution fut enfin approuvée par tous les ordres de l'état; les parties en étoient si bien combinées, qu'aux premiers essais on jugea qu'elle n'avoit pas besoin de nouveaux ressorts. Cependant malgré son excellence, il n'étoit pas encore rassuré sur sa durée. „Il me reste, dit-il „au peuple assemblé, à vous exposer l'article le „plus important de notre législation; mais je veux „auparavant consulter l'oracle de Delphes. Pro„mettez que jusqu'à mon retour, vous ne tou„cherez point aux lois établies.„ Ils le promirent. „Faites-en le serment.„ Les rois, les sénateurs, tous les citoyens prirent les dieux à

te-

témoins de leurs paroles. Cet engagement solennel devoit être irrévocable; car son dessein étoit de ne plus revoir sa patrie.

Il se rendit aussitôt à Delphes, et demanda, si les nouvelles lois suffisoient pour assurer le bonheur des Spartiates. La Pythie ayant répondu que Sparte seroit la plus florissante des villes, tant qu'elle se feroit un devoir de les observer, Lycurgue envoya cet oracle à Lacédémone, et se condamna lui-même à l'exil. Il mourut loin de la nation dont il avoit fait le bonheur.

On a dit qu'elle n'avoit pas rendu assez d'honneur à sa mémoire, sans doute parce qu'elle ne pouvoit pas lui en rendre trop. Elle lui consacra un temple, où tous les ans il reçoit l'hommage d'un sacrifice. Ses parens et ses amis formèrent une société qui s'est perpétuée jusqu'à nous, et qui se réunit de temps en temps pour rappeler le souvenir de ses vertus. Un jour que l'assemblée se tenoit dans le temple, Euclidas adressa le discours suivant au génie tutélaire de ce lieu:

Nous vous célébrons, sans savoir quel nom vous donner: la Pythie doutoit si vous n'étiez pas un dieu plutôt qu'un mortel; dans cette incertitude, elle vous nomma l'ami des dieux, parce que vous étiez l'ami des hommes. Votre grande ame seroit indignée, si nous osions vous faire un mérite de n'avoir pas acheté la royauté par un crime; elle seroit peu flattée, si nous ajoutions que vous avez exposé votre vie, et immolé votre repos pour faire le bien: on ne doit louer que les sacrifices qui coûtent des efforts.

La plupart des législateurs s'étoient égarés en suivant les routes frayées; vous comprîtes que pour faire le bonheur d'une nation, il falloit la mener par des voies extraordinaires. Nous vous louons d'avoir, dans un temps d'ignorance, mieux connu

connu le cœur humain que les philosophes ne le connoissent dans ce siècle éclairé.

Nous vous remercions d'avoir mis un frein à l'autorité des rois, à l'insolence du peuple, aux prétentions des riches, à nos passions et à nos vertus.

Nous vous remercions d'avoir placé au dessus de nos têtes un souverain qui voit tout, qui peut tout, et que rien ne peut corrompre; vous mîtes la loi sur le trône, et nos magistrats à ses genoux, tandis qu'ailleurs, on met un homme sur le trône et la loi sous ses pieds. La loi est comme un palmier qui nourrit également de son fruit tous ceux qui se reposent sous son ombre; le despote, comme un arbre planté sur une montagne, et auprès duquel on ne voit que des vautours et des serpens.

Nous vous remercions de ne nous avoir laissé qu'un petit nombre d'idées justes et saines, et d'avoir empêché que nous eussions plus de desirs que de besoins. Nous vous remercions d'avoir assez bien présumé de nous, pour penser que nous n'aurions d'autre courage à demander aux dieux, que celui de supporter l'injustice lorsqu'il le faut.

Quand vous vîtes vos lois, éclatantes de grandeur et de beautés, marcher pour ainsi dire, toutes seules, sans se heurter ni se disjoindre, on dit que vous éprouvâtes une joie pure, semblable à celle de l'Etre suprême, lorsqu'il vit l'univers à peine sorti de ses mains, exécuter ses mouvemens avec tant d'harmonie et de regularité.

Votre passage sur la terre ne fut marqué que par des bienfaits. Heureux, si en nous les rappelant sans cesse, nous pouvions laisser à nos neveux ce dépôt tel que nos pères l'ont reçu!

CHA-

CHAPITRE XXXI.

Du gouvernement de Lacédémone.

Lycurgue avoit trop de lumières, pour abandonner l'adminiſtration des affaires générales aux caprices de la multitude, ou pour la laiſſer entre les mains des deux maiſons régnantes. Il cherchoit un moyen de tempérer la force par la ſageſſe; il crut le trouver en Crète; là un conſeil ſuprême modéroit la puiſſance du ſouverain. Il en établit un à-peu-près ſemblable à Sparte; vingt-huit vieillards d'une expérience conſommée furent choiſis, pour partager avec les rois la plénitude du pouvoir. Il fut réglé que les grands intérêts de l'état ſeroient diſcutés dans ce Sénat auguſte; que les deux rois auroient le droit d'y préſider, et que la déciſion paſſeroit à la pluralité des voix; qu'elle ſeroit enſuite communiquée à l'aſſemblée générale de la nation, qui pourroit l'approuver ou la rejeter, ſans avoir la permiſſion d'y faire le moindre changement.

et Le Sénat maintenoit l'équilibre entre les rois le peuple: mais les places des ſénateurs étant à vie ainſi que celles des rois, il étoit à craindre que dans la ſuite, les uns et les autres ne s'uniſſent étroitement, et ne trouvaſſent plus d'oppoſition à leurs volontés. On fit paſſer une partie de leurs fonctions entre les mains de cinq magiſtrats nommés éphores ou inſpecteurs et deſtinés à défendre le peuple en cas d'oppreſſion. Ce fut le roi Théopompe, qui, avec l'agrément de la nation, établit ce nouveau corps intermédiaire. *)

Jetons maintenant un coup d'oeil rapide ſur les différentes parties de ce gouvernement, telles qu'el-

*) Il régnoit environ un ſiècle après Lycurgue.

qu'elles font aujourd'hui, et non comme elles étoient autrefois; car elles ont presque toutes éprouvé des changemens.

Les deux rois doivent être de la maison d'Hercule, et ne peuvent épouser une femme étrangère. Les éphores veillent sur la conduite des reines, de peur qu'elles ne donnent à l'état des enfans qui ne seroient pas de cette maison auguste. Si elles étoient convaincues ou fortement soupçonnées d'infidélité, leurs fils seroient relégués dans la classe des particuliers.

Dans chacune des deux branches régnantes la couronne doit passer à l'ainé des fils; et à leur défaut, au frère du roi. Si l'ainé meurt avant son père, elle appartient à son puîné; mais s'il laisse un enfant, cet enfant est préféré à ses oncles. Au defaut des plus proches héritiers dans une famille on appelle au trône les parens éloignés, et jamais ceux de l'autre maison.

Les différends sur la succession font discutés et terminés dans l'assemblée générale. Lorsqu'un roi n'a point d'enfans d'une première femme, il doit la répudier. Anaxandride avoit épousé la fille de sa soeur; il l'aimoit tendrement; quelques années après, les éphores le citèrent à leur tribunal, et lui dirent: „Il est de notre devoir de „ne pas laisser éteindre les maisons royales. Ren„voyez votre épouse, et choisissez-en une qui „donne un héritier au trône.„ Sur le refus du prince, après en avoir délibéré avec les sénateurs, ils lui tinrent ce discours: „Suivez notre avis, et „ne forcez pas les Spartiates à prendre un parti „violent. Sans rompre des liens trop chers à vo„tre coeur, contractez-en de nouveaux qui relè„vent nos espérances.„ Rien n'étoit si contraire aux lois de Sparte; néanmoins Anaxandride obéit; il épousa une seconde femme dont il eut un fils; mais il aima toujours la première, qui quelque temps après, accoucha du célèbre Léonidas.

L'hé-

L'héritier présomptif n'est point élevé avec les autres enfans de l'état; on a craint que trop de familiarité ne les prémunît contre le respect qu'ils lui devront un jour. Cependant son éducation n'en est pas moins soignée; on lui donne une juste idée de sa dignité, une plus juste encore de ses devoirs.

Lycurgue a lié les mains aux rois: mais il leur a laissé des honneurs et des prérogatives dont ils jouissent comme chefs de la réligion, de l'administration et des armées. Ils règlent tout ce qui concerne le culte public. L'un et l'autre a le droit d'attacher à sa personne deux magistrats ou augures, qui ne le quittent point; et qu'on nomme Pythiens. Le souverain les envoie au besoin consulter la Pythie, et conserve en dépot les oracles qu'ils rapportent. Ce privilège est peut-être un des plus importans de la royauté; il met celui qui en est revêtu dans un commerce secret avec les prêtres de Delphes, auteurs de ces oracles, qui souvent décident du sort d'un empire.

Comme chef de l'état, il peut, en montant sur le trône, annuller les dettes qu'un citoyen a contractées, soit avec son prédécesseur, soit avec la république.

Les deux Rois président au Sénat, et ils y proposent le sujet de délibération. Chacun d'eux donne son suffrage, et en cas d'absence, le fait remettre par un Sénateur de ses parens.

Les Rois ne doivent pas s'absenter pendant la paix, ni tous les deux à-la-fois pendant la guerre, à moins qu'on ne mette deux armées sur pied. Ils les commandent de droit, et Lycurgue a voulu qu'ils y parussent avec l'éclat et le pouvoir qui attirent le respect et l'obéissance.

C'est au Roi qu'il appartient de diriger les opérations de la campagne, de signer des trèves avec l'ennemi, d'entendre et de congédier les ambassadeurs des puissances étrangères. Les deux

Epho-

Ephores qui l'accompagnent, d'ont d'autre fonction que de maintenir les moeurs, et ne se mêlent que des affaires qu'il veut bien leur communiquer.

Dans ces derniers temps on a soupçonné quelquefois le général d'avoir conspiré contre la liberté de sa patrie, ou d'en avoir trahi les intérêts, soit en se laissant corrompre par des présens, soit en se livrant à de mauvais conseils. On décerne contre ces délits, suivant les circonstances, ou de très fortes amendes, ou l'exil, ou même la perte de la couronne et de la vie.

Pendant la paix, les Rois ne sont que les premiers citoyens d'une ville libre. Comme citoyens, ils se montrent en public sans suite et sans faste; comme premiers citoyens, on leur cède la première place, et tout le monde se lève en leur présence, à l'exception des Ephores siégeans à leur tribunal. Quand ils ne peuvent pas assister aux répas publics, on leur envoie une mesure de vin et de farine; quand ils s'en dispensent sans nécessité, elle leur est refusée.

La royauté a toujours subsisté à Lacédémone; 1° parce qu'étant partagée entre les deux maisons, l'ambition de l'une seroit bientôt réprimée par la jalousie de l'autre. Ainsi que par le zèle des magistrats; 2°. parce que les Rois n'ayant jamais essayé d'augmenter leur prérogative, elle n'a jamais causé d'ombrage au peuple. Cette modération excite son amour pendant leur vie, ses regrets après leur mort. Dès qu'un des rois a rendu les derniers soupirs, des femmes parcourent les rues, et annoncent le malheur public, en frappant sur des vases d'airain. On couvre le marché de paille, et l'on défend d'y rien exposer en vente pendant trois jours. On fait partir des hommes à cheval, pour répandre la nouvelle dans la province, et avertir ceux des hommes libres et des esclaves qui doivent accompagner les funérailles.

Le Sénat, composé des deux rois et de 28 Gérontes, ou vieillards, est le conseil suprème, où se traitent en première instance la guerre, la paix, les alliances, les hautes et importantes affaires de l'état.

Obtenir une place dans cet auguste tribunal, c'est monter au trône de l'honneur. On ne l'accorde qu'à celui qui, depuis son enfance, s'est distingué par une prudence éclairée, et par des vertus éminentes: il n'y parvient qu'à l'âge de soixante ans; il la possède jusqu'à sa mort.

L'élection des sénateurs se fait dans la place publique, où le peuple est assemblé avec les Rois, les sénateurs et les différentes classes des magistrats. Chaque prétendant paroît dans l'ordre assigné par le sort. Il parcourt l'enceinte les yeux baissés, en silence, honoré de cris d'approbation plus ou moins nombreux, plus ou moins fréquens. Ces bruits sont recueillis par des hommes qui, cachés dans une maison voisine d'où ils ne peuvent rien voir, se contentent d'observer quelle est la nature des applaudissemens qu'ils entendent, et qui, à la fin de la cérémonie, viennent déclarer qu'à telle reprise, le voeu du public s'est manifesté d'une maniere plus vive et plus soutenue.

Après ce combat, où la vertu ne succombe que sous la vertu, le vainqueur suivi d'un cortège de jeunes garçons et de jeunes femmes, qui célébrent ses vertus et sa victoire, se rend aux temples et y offre ses encens. Dès ce moment, le nouveau sénateur est obligé de consacrer le reste de ses jours aux fonctions de son ministère. Les unes regardent l'état, et nous les avons indiquées plus haut; les autres concernent certaines causes particulières, dont le jugement est reservé au sénat. C'est de ce tribunal que dépend non seulement la vie des citoyens, mais encore leur fortune, je veux dire leur honneur; car le vrai Spartiate ne connoît pas d'autre bien.

Pu-

Plusieurs jours sont employés à l'examen des délits qui entraînent la peine de mort, parce que l'erreur en cette occasion ne peut se réparer. On ne condamne pas l'accusé sur de simples présomptions; mais quoique absous une première fois, il est poursuivi avec plus de rigueur, si dans la suite on acquiert de nouvelles preuves contre lui.

Quand un Roi est accusé d'avoir violé les lois, ou trahi les intérêts de l'état, le tribunal qui doit l'absoudre ou le condamner, est composé de vingt-huit sénateurs, de cinq Ephores, et du Roi de l'autre maison. Il peut appeler du jugement à l'assemblée générale du peuple.

Les Ephores ou inspecteurs, ainsi nommés parce qu'ils étendent leurs soins sur toutes les parties de l'administration, sont au nombre de cinq. Dans la crainte qu'ils n'abusent de leur autorité, on les renouvelle tous les ans Ils entrent en place au commencement de l'année, fixé à la nouvelle lune qui suit l'équinoxe de l'automne. Le premier d'entre eux donne son nom à cette année; ainsi pour rappeler la date d'un événement, il suffit de dire qu'il s'est passé sous un tel Ephore.

Le peuple a le droit de les élire, et d'élever à cette dignité des citoyens de tous les états; dès qu'ils en sont revêtus, il les regarde comme ses défenseurs, et c'est à ce titre qu'il n'a cessé d'augmenter leurs prérogatives. Successivement enrichie des dépouilles du sénat et de la royauté, cette magistrature réunit aujourd'hui les droits les plus éminens, tels que l'administration de la justice, le maintien des moeurs et des lois, l'inspection sur les autres magistrats, l'exécution des décrets de l'assemblée générale.

Le tribunal des Ephores se tient dans la place publique; ils s'y rendent tous les jours pour prononcer sur certaines accusations, et terminer les différends des particuliers.

Les Ephores prennent aussi un soin extrême de l'éducation de la jeunesse. Ils s'assurent tous les jours par eux-mêmes, si les enfans de l'état ne sont pas élevés avec trop de délicatesse: ils leur choisissent des chefs qui doivent exciter leur émulation, et paroissent à leur tête dans une fête militaire et religieuse qu'on célèbre en l'honneur de Minerve.

D'autres magistrats veillent sur la conduite des femmes; les Ephores sur celle de tous les citoyens. Tout ce qui peut, même de loin, donner atteinte à l'ordre public et aux usages reçus, est sujet à leur censure. On les a vu souvent poursuivre des hommes qui négligeoint leurs dévoirs, ou qui se laissoient facilement insulter: ils reprochoient aux uns d'oublier les égards qu'ils devoient aux lois; aux autres, ceux qu'ils se devoient à eux-mêmes.

Plus d'une fois ils ont reprimé l'abus que faisoient de leurs talens des étrangers, qu'ils avoient admis à leurs jeux. Un orateur offroit de parler un jour entier sur toute sorte de sujets; ils le chassèrent de la ville. Archiloque subit autrefois le même sort, pour avoir hasardé dans les écrits une maxime de lacheté; et presque de nos jours, le musicien Timothée ayant ravi les Spartiates par la beauté des ses chants, un Ephore s'approcha de lui, tenant un couteau dans sa main, et lui dit: „Nous vous avons condamné „à retrancher quatre cordes de votre lyre; de „quel coté voulez-vous que je les coupe?„

On peut juger par ces exemples de la sévérité avec laquelle ce tribunal punissoit autrefois les fautes qui blessoient directement les lois et les moeurs. Aujourd'hui même, que tout commence à se corrompre, il n'est pas moins redoutable, quoique moins respecté.

Contraindre la plupart des magistrats à rendre compte de leur administration, suspendre de leurs

leurs fonctions ceux d'entre eux qui violent les lois, les traîner en prison, les déférer au tribunal supérieur, et les exposer par des pourfuites vives à perdre la vie; tous ces droits sont reservés aux Ephores. Ils les exercent en partie contre les Rois, qu'ils tiennent dans leur dépendance par un moyen extraordinaire et bizarre. Tous les neuf ans, ils choisissent une nuit où l'air est calme et serein; assis en rase campagne, ils examinent avec attention le mouvement des astres: voient-ils une exhalaison enflamée traverser les airs? c'est une étoile qui change de place; les Rois ont offensé les dieux. On les traduit en justice, on les dépose; et ils ne recouvrent l'autorité qu'après avoir été absous par l'oracle de Delphes.

Le souverain fortement soupçonné d'un crime contre l'état, peut à la vérité refuser de comparoître devant les Ephores, aux deux premières sommations; mais il doit obéir à la troisième: du reste ils peuvent s'assurer de sa personne, et le traduire en justice. Quand la faute est moins grave, ils prennent sur eux d'infliger la peine. En dernier lieu, ils condamnèrent à l'amende le roi Agésilas, parce qu'il envoyoit un présent à chaque Sénateur qui entroit en place.

La puissance exécutrice est toute entière entre leurs mains. Ils convoquent l'assemblée générale, ils y recueillent les suffrages. C'est à eux que s'adressent les ambassadeurs des nations ennemies ou alliées. Chargés du soin de lever des troupes et de les faire partir, ils expédient au général les ordres qu'il doit suivre; le font accompagner de deux d'entre eux, pour épier sa conduite; l'interrompent quelquefois au milieu de ses conquêtes, et le rappellent, suivant que l'exige leur intérêt personnel ou celui de l'état.

Tant de prérogatives leur attirent une considération qu'ils justifient par les honneurs qu'ils

 décer-

décernent aux belles actions, par leur attachement aux anciennes maximes, par la fermeté avec laquelle ils ont, en ces derniers temps, dissipé des complots qui menaçoient la tranquillité publique.

Ils ont, pendant une longue suite d'années combattu contre l'autorité des Sénateurs et des Rois, et n'ont cessé d'être leurs ennemis, que lorsqu'ils sont devenus leurs protecteurs. Ces tentatives, ces usurpations auroient ailleurs fait couler des torrens de sang. Par quel hasard n'ont-elles produit à Sparte que des fermentations légères? C'est que les Ephores promettoient au peuple la liberté, tandis que leurs rivaux, aussi pauvres que le peuple, ne pouvoient lui promettre des richesses; c'est que l'esprit d'union, introduit par les lois de Lycurgue, avoit tellement prévalu sur les considérations particulières, que les anciens magistrats, jaloux de donner de grands exemples d'obéissance, ont toujours cru devoir sacrifier leurs droits aux prétentions des Ephores.

Par une suite de cet esprit, le peuple n'a cessé de respecter ces Rois et ces Sénateurs, qu'il a dépouillés de leur pouvoir. Une cérémonie imposante qui se renouvelle tous les mois lui rappelle ses devoirs. Les Rois en leur nom, les Ephores au nom du peuple, font un serment solennel, les premiers, de gouverner suivant les lois, les seconds, de défendre l'autorité royale, tant qu'elle ne violera pas les lois.

Les Spartiates ont des intérêts qui leur sont particuliers; ils en ont qui leur sont communs avec les habitans des différentes villes de la Laconie: de là, deux espèces d'assemblées, auxquelles assistent toujours les Rois, le Sénat et les différentes classes des magistrats. Lorsqu'il faut régler la succession au trône, élire ou déposer des magistrats, prononcer sur les délits publics, statuer

tuer sur les grands objets de la religion ou de la législation, l'assemblée n'est composée que de Spartiates, et se nomme petite assemblée.

Elle se tient pour l'ordinaire tous les mois à la pleine lune; par extraordinaire, lorsque les circonstances l'exigent; la délibération doit être précédée par un décret du Sénat, à moins que le partage des voix n'ait empêché cette compagnie de rien conclure. Dans ce cas, les Ephores portent l'affaire à l'assemblée.

Chacun des assistans a droit d'opiner, pourvu qu'il ait passé sa trentième année: avant cet âge il ne lui est pas permis de parler en public. On exige encore qu'il soit irréprochable dans ses moeurs; et l'on se souvient de cet homme qui avoit séduit le peuple par son éloquence: son avis étoit excellent; mais comme il sortoit d'une bouche impure, on vit un Sénateur s'élever, s'indigner hautement contre la facilité de l'assemblée, et faire aussitôt proposer le même avis par un homme vertueux. Qu'il ne soit pas dit, ajouta-t-il, que les Lacédémoniens se laissent mener par les conseils d'un infame orateur.

On convoque l'assemblée générale, lorsqu'il s'agit de guerre, de paix et d'alliance; elle est alors composée des députés des villes de la Laconie; on y voit souvent ceux des peuples alliés, et des nations qui viennent implorer l'assistance de Lacédémone. Là se discutent leurs prétentions et leurs plaintes mutuelles, les infractions faites aux traités de la part des autres peuples, les voies de conciliation, les projets de campagnes, les contributions à fournir.

CHAPITRE XXXII.

Des lois de Lacédémone.

Les réglemens de Lycurgue diffèrent si essentiellement de ceux des autres peuples, qu'en arrivant à Lacédémone, un voyageur se croit transporté sous un nouveau ciel. Leur singularité l'invite à les méditer; et bientôt il est frappé de cette profondeur de vues et de cette élévation de sentimens qui éclatent dans l'ouvrage de Lycurgue.

Il fit choisir les magistrats, non par la voie du sort, mais par celle des suffrages. Il dépouilla les richesses de leur considération, et l'amour de sa jalousie. S'il accorda quelques distinctions, le gouvernement, plein de son esprit, ne les prodigua jamais, et les gens vertueux n'osèrent les solliciter; l'honneur devint la plus belle des recompenses, et l'opprobre le plus cruel des supplices. La peine de mort fut quelquefois infligée; mais un rigoureux examen devoit la précéder, parce que rien n'est si précieux que la vie d'un citoyen. L'exécution se fit dans la prison pendant la nuit, de peur que la fermeté du coupable n'attendrît les assistans. Il fut décidé qu'un lacet termineroit ses jours; car il parut inutile de multiplier les tourmens.

J'indiquerai dans la suite la plupart des réglemens de Lycurgue; je vais parler ici du partage des terres. La proposition qu'il en fit, souleva les esprits; mais après les plus vives contestations, le district de Sparte fut divisé en 9000 portions de terre; le reste de la Laconie, en 30,000. Chaque portion assignée à un chef de famille, devoit produire, outre une certaine quantité

tité de vin et d'huile, 70 mesures d'orge pour le chef, et 12 pour son épouse.

Pendant que j'étois à Sparte, l'ordre des fortunes des particuliers avoit été dérangé par un décret de l'éphore Epitades, qui vouloit se venger de son fils; et comme je négligeai de m'instruire de leur ancien état, je ne pourrai développer à cet égard les vues du Législateur, qu'en remontant à ses principes.

Suivant les loix de Lycurgue, un chef de famille ne pouvoit ni acheter ni vendre une portion de terrain: il ne pouvoit ni la donner pendant sa vie, ni la léguer par son testament à qui il vouloit; il ne lui étoit pas même permis de la partager: l'ainé de ses enfans recueilloit la succession, comme dans la maison royale, l'ainé succède de droit à la couronne. Quel étoit le sort des autres enfans? Les lois qui avoient assuré leur subsistance pendant la vie du père, les auroient-elles abandonnés après sa mort?

1°. Il paroît qu'ils pouvoient hériter des esclaves, des épargnes et des meubles de toute espèce. La vente de ces effets suffisoit sans doute pour leurs vêtemens; car le drap qu'ils employoient étoit à si bas prix, que les plus pauvres se trouvoient en état de se le procurer. 2°. Chaque citoyen étoit en droit de participer aux repas publics, et fournissoit pour son contingent, une certaine quantité de farine d'orge, qu'on peut évaluer, à environ 12 médimnes: or, le Spartiate possesseur d'une portion d'héritage, en retiroit par an 70 médimnes, et sa femme 12. Lexcédent du mari suffisoit donc pour l'entretien de 5 enfans; et comme Lycurgue n'a pas du supposer que chaque père de famille en eût un si grand nombre, on peut croire que l'ainé devoit pourvoir aux besoins, non seulement de ses enfans, mais encore de ses frères. 3°. Il est à présumer que les puinés pouvoient seuls épouser les filles

qui, au défaut des mâles héritoient d'une possession territoriale. Sans cette précaution, les hérédités se seroient accumulées sur une même tête. 4°. Après l'examen qui suivoit leur naissance, les magistrats leur accordoient des portions de terre devenues vacantes par l'extinction de quelques familles. 5°. Dans ces derniers temps, des guerres fréquentes en détruisoient un grand nombre; dans les siècles antérieurs, ils alloient au loin fonder des colonies. 6°. Les filles ne coutoient rien à établir, il étoit défendu de leur constituer une dot. 7°. L'esprit d'union et de desintéressement, rendant en quelque façon toutes choses communes entre les citoyens, les uns n'avoient souvent au dessus des autres que l'avantage de prévenir ou de seconder leurs desirs.

Tant que cet esprit s'est maintenu, la constitution resistoit aux secousses qui commençoient à l'agiter. Mais qui la soutiendra desormais, depuis que par le décret des Ephores dont j'ai parlé, il est permis à chaque citoyen de doter ses filles, et de disposer à son gré de sa portion? Les hérédités passant tous les jours en différentes mains, l'équilibre des fortunes est rompu, ainsi que celui de l'égalité.

Je reviens aux dispositions de Lycurgue. Les biens-fonds, aussi libres que les hommes, ne devoient point être grévés d'impositions. L'état n'avoit point de trésor; en certaines occasions les citoyens contribuoient suivant leurs facultés; en d'autres, ils recouroient à des moyens qui prouvoient leur excessive pauvreté. Les députés de Samos vinrent une fois demander à emprunter une somme d'argent; l'assemblée générale n'ayant pas d'autre ressource, indiqua un jeûne universel, tant pour les hommes libres, que pour les esclaves et pour les animaux domestiques. L'épargne qui en resulta fut remise aux députés.

Atten-

Attentif au pouvoir irréſiſtible des impreſſions que l'homme reçoit dans ſon enfance et pendant toute ſa vie, Lycurgue s'étoit dès long-temps affermi dans le choix d'un ſyſtême que l'expérience avoit juſtifié en Crète. Elevez tous les enfans en commun, dans une même diſcipline, d'après des principes invariables, ſous les yeux des magiſtrats et de tout le public; ils apprendront leurs devoirs en les pratiquant; ils les chériront enſuite, parce qu'ils les auront pratiqués, et ne ceſſeront de les reſpecter, parce qu'ils les verront toujours pratiqués par tout le monde. Les uſages en ſe perpétuant recevront une force invincible de leur ancienneté et de leur univerſalité; une ſuite non interrompue d'exemples donnés et reçus, fera que chaque citoyen, devenu le législateur de ſon voiſin, ſera pour lui une règle vivante; on aura le mérite de l'obéiſſance, en cédant à la force de l'habitude; et l'on croira agir librement, parce qu'on agira ſans effort.

Il ſuffira donc à l'inſtituteur de la nation, de dreſſer pour chaque partie de l'adminiſtration, un petit nombre de lois qui diſpenſeront d'en deſirer un plus grand nombre, et qui contribueront à maintenir l'empire des rites, beaucoup plus puiſſant que celui des lois mêmes. Il défendra de les mettre par écrit, de peur qu'elles ne retréciſſent le domaine des vertus, et qu'en croyant faire tout ce qu'on doit, on ne s'abſtienne de faire tout ce qu'on peut. Mais il ne les cachera point; elles ſeront transmiſes de bouche en bouche, citées dans toutes les occaſions, et connues de tous les citoyens, témoins et juges des actions de chaque particulier. Il ne ſera pas permis aux jeunes gens de les blâmer, même de les ſoumettre à leur examen, puiſqu'ils les ont reçues, comme des ordres du ciel, et que l'autorité des lois n'eſt fondée que ſur l'extrème vénération qu'elles inſpirent. Il ne faudra pas non plus louer les lois et les uſages

des

des nations étrangères, parce que si l'on n'est pas persuadé qu'on vit sous la meilleure des législations, on en desirera bientôt une autre.

Ne soyons plus étonnés maintenant que l'obéissance soit pour les Spartiates la première des vertus, et que ces hommes fiers ne viennent jamais, le texte des lois à la main, demander compte aux magistrats des sentences émanées de leur tribunal.

Ne soyons pas surpris non plus que Lycurgue ait regardé l'éducation, comme l'affaire la plus importante du législateur, et que pour subjuguer l'esprit et le coeur des Spartiates, il les ait soumis de bonne heure aux épreuves dont je vais rendre compte.

CHAPITRE XXXIII.

De l'éducation et du mariage des Spartiates.

Les lois de Lacédémone veillent avec un soin extrême à l'éducation des enfans. Elles ordonnent qu'elle soit publique et commune aux pauvres et aux riches. Elles préviennent le moment de leur naissance: quand un femme a déclaré sa grossesse, on suspend dans son appartement des portraits où brillent la jeunesse et la beauté, tels que ceux d'Apollon, de Narcisse, d'Hyacinthe, de Castor, de Pollux, afin que son imagination sans cesse frappée de ces objets, en transmette quelques traces à l'enfant qu'elle porte dans son sein.

A peine a-t-il reçu le jour, qu'on le présente à l'assemblée des plus anciens de la tribu à laquelle sa famille appartient. La nourrice est appelée: au lieu de le laver avec de l'eau, elle emploie des lotions de vin, qui occasionnent, à ce

qu'on

qu'on prétend, des accidens funestes dans les tempéramens foibles. D'après cette épreuve, suivie d'un examen rigoureux, la sentence de l'enfant est prononcée. S'il n'est expédient ni pour lui ni pour la république, qu'il jouisse plus longtemps de la vie, on le fait jeter dans un gouffre, auprès du mont Taygète. S'il paroît sain et bien constitué, on le choisit, au nom de la patrie, pour être quelque jour un de ses défenseurs.

Ramené à la maison, il est posé sur un bouclier, et l'on place auprès de cette espèce de berceau, une lance, afin que ses premiers regards se familiarisent avec cette arme.

On ne serre point ses membres délicats avec des liens qui en suspendroient les mouvemens; on n'arrête point ses pleurs, s'ils ont besoin de couler; mais on ne les excite jamais par des menaces ou par des coups. Il s'accoutume par degrés à la solitude, aux ténèbres, à la plus grande indifférence sur le choix des alimens. Point d'impressions de terreur, point de contraintes inutiles, ni de reproches injustes; livré sans reserve à ses jeux innocens, il jouit pleinement des douceurs de la vie, et son bonheur hâte le développement de ses forces et de ses qualités.

Il est parvenu à l'âge de sept ans, sans connoître la crainte servile; c'est à cette époque que finit communément l'éducation domestique. On demande au père s'il veut que son enfant soit élevé suivant les lois: s'il le refuse, il est lui-même privé des droits du citoyen; s'il y consent, l'enfant aura desormais pour surveillans, non seulement les auteurs de ses jours, mais encore les lois, les magistrats, et tous les citoyens autorisés à l'interroger, à lui donner des avis, et à le chatier sans crainte de passer pour sévères; car ils seroient punis eux-mêmes, si témoins de ses fautes, ils avoient la foiblesse de l'épargner. On place à la tête des enfans, un des hommes les

plus

plus respectables de la république ; il les distribue en différentes classes, à chacune desquelles préside un jeune chef distingué par sa sagesse et son courage. Ils doivent se soumettre sans murmurer aux ordres qu'ils en reçoivent, aux châtimens qu'il leur impose, et qui leur sont infligés par des jeunes gens armés de fouets, et parvenus à l'âge de puberté. La règle devient de jour en jour plus sévère. On les dépouille de leur cheveux ; ils marchent sans bas et sans souliers, pour les accoutumer à la rigueur des saisons, on les fait quelquefois combattre tout nus. A l'âge de douze ans, ils quittent la tunique, et ne se couvrent plus que d'un simple manteau qui doit durer toute une année. On ne leur permet que rarement l'usage des bains et des parfums. Chaque troupe couche ensemble sur des sommités de roseaux qui croissent dans l'Eurotas, et qu'ils arrachent sans le secours du fer.

C'est alors qu'ils commencent à contracter ces liaisons particulières, peu connues des nations étrangères, plus pures à Lacédémone que dans les autres villes de la Grèce. Il est permis à chacun d'eux de recevoir les attentions assidues d'un honnête jeune homme attiré auprès de lui par les attraits de la beauté, par les charmes plus puissans des vertus dont elle paroît être l'emblême. Ainsi la jeunesse de Sparte est comme divisée en deux classes ; l'une composée de ceux qui aiment ; l'autre de ceux qui sont aimés. Les premiers destinés à servir de modèles aux seconds, portent jusqu'à l'enthousiasme un sentiment qui entretient la plus noble émulation, et qui avec les transports de l'amour, n'est au fond que la tendresse passionnée d'un père pour son fils, l'amitié ardente d'un frère pour son frère. Lorsqu'à la vue du même objet plusieurs éprouvent l'inspiration divine, c'est le nom qu'on donne au penchant qui les entraine, loin de se livrer à la jalousie,

loufie, ils n'en font que plus unis entre eux, que plus intéreffés aux progrès de ceux qu'ils aiment; car toute leur ambition eft de le rendre auffi eftimable aux yeux des autres, qu'il l'eft à leurs propres yeux. Un des plus honnêtes citoyens fut condamné à l'amende, pour ne s'être jamais attaché à un jeune homme: un antre, parce que fon jeune ami avoit dans un combat pouffé un cri de foibleffe.

Ces affociations, qui ont fouvent produit de grandes chofes, font communes aux deux fexes, et durent quelquefois toute la vie. Elles étoient depuis long-temps établies en Crète; Lycurgue en connut le prix et en prévint les dangers. Outre que la moindre tache imprimée fur une union qui doit être fainte, qui l'eft prefque toujours, couvriroit pour jamais d'infamie le coupable, et feroit même, fuivant les circonftances, punie de mort, les élèves ne peuvent fe dérober un feul moment aux regards des perfonnes âgées qui fe font un devoir d'affifter à leurs exercices, et d'y maintenir la décence, aux regards du préfident général de l'éducation, à ceux de l'Irene, ou chef particulier qui commande chaque divifion.

Cet Irène eft un jeune homme de vingt ans, qui reçoit pour prix de fon courage et de fa prudence, l'honneur d'en donner les leçons à ceux que l'on confie à fes foins. Il eft à leur tête quand ils fe livrent des combats, quand ils paffent l'Eurotas à la nage, quand ils vont à la chaffe, quand ils fe forment à la lutte, à la courfe, aux différens exercices du gymnafe. De retour chez lui ils prennent une nourriture faine et frugale; ils la préparent eux-mêmes. Les plus forts apportent le bois, les plus foibles des herbages et d'autres alimens qu'ils ont dérobés en fe gliffant furtivement dans les jardins et dans les falles des repas publics. Sont-ils découverts, tantôt on leur donne le fouet, tantôt on joint à ce chatiment

ment la défense d'approcher de la table; quelquefois on les traîne auprès d'un autel, dont ils font le tour en chantant des vers contre eux-mêmes.

Le souper fini, le jeune chef ordonne aux uns de chanter, propose aux autres des questions d'après lesquelles on peut juger de leur esprit ou de leurs sentimens. „Quel est le plus honnête homme de la ville? Que pensez-vous d'une telle action?„ La réponse doit être précise et motivée. Ceux qui parlent sans avoir pensé, reçoivent de legers chatimens en présence des magistrats et des vieillards, témoins de ces entretiens, et quelquefois mécontens de la sentence du jeune chef. Mais dans la crainte d'affoiblir son crédit, ils attendent qu'il soit seul pour le punir lui-même de son indulgence et de sa sévérité.

On ne donne aux élèves qu'une légère teinture des lettres; mais on leur apprend à s'expliquer purement, à figurer dans les choeurs de danse et de musique, à perpétuer dans leurs vers le souvenir de ceux qui sont morts pour la patrie, et la honte de ceux qui l'ont trahie. Dans ces poésies, les grandes idées sont rendues avec simplicité, les sentimens élevés avec chaleur.

Tous les jours, les Ephores se rendent chez eux; de temps en temps, ils vont chez les Ephores, qui examinent si leur éducation est bien soignée, s'il ne s'est pas glissé quelque délicatesse dans leurs lits ou leurs vêtemens; s'ils ne sont pas trop disposés à grossir. Ce dernier article est essentiel; on a vu quelquefois à Sparte des magistrats citer au tribunal de la nation, et menacer de l'exil, des citoyens dont l'excessif embonpoint sembloit être une preuve de mollesse. Un visage efféminé feroit rougir un Spartiate; il faut que le corps dans ses accroîssemens, prenne de la souplesse et de la force, en conservant toujours de justes proportions.

C'est

C'est l'objet qu'on se propose en soumettant les jeunes Spartiates à des travaux qui remplissent presque tous les momens de leur journée. Ils en passent une grande partie dans le gymnase, où l'on ne trouve point, comme dans les autres villes, de ces maîtres qui apprennent à leurs disciples, l'art de supplanter adroitement un adversaire: ici la ruse souilleroit le courage; et l'honneur doit accompagner la défaite ainsi que la victoire. C'est pour cela que, dans certains exercices, il n'est pas permis au Spartiate qui succombe, de lever la main, parce que ce seroit reconnoître un vainqueur.

J'ai vu des combats où le plus grand courage est aux prises avec les plus vives douleurs. Dans une fête célébrée tous les ans en l'honneur de Diane surnommée Orthia, on place auprès de l'autel de jeunes Spartiates à peine sortis de l'enfance, et choisis dans tous les ordres de l'état; on les frappe à grands coups de fouet, jusqu'à ce que le sang commence à couler. La prêtresse est présente; elle tient dans ses mains une statue de bois très petite et très légère; c'est celle de Diane. Si les exécuteurs paroissent sensibles à la pitié, la prêtresse s'écrie qu'elle ne peut plus soutenir le poids de la statue. Les coups redoublent alors; l'intérêt général devient plus pressant. On entend les cris forcenés des parens qui exhortent ces victimes innocentes à ne laisser échapper aucune plainte: elles mêmes provoquent et défient la douleur. La présence de tant de témoins occupés à contrôler leurs moindres mouvemens, et l'espoir de la victoire décernée à celui qui souffre avec le plus de constance, les endurcissent de telle manière qu'ils n'opposent à ces horribles tourmens qu'un front serein et une joie revoltante.

Surpris de leur fermeté, je dis à Damonax qui m'accompagnoit: Il faut convenir que vos loix sont fidèlement observées. Dites plutôt, répon-

dit-il, indignement outragées. La cérémonie que vous venez de voir fut instituée autrefois en l'honneur d'une divinité barbare, dont on prétend qu'Oreste avoit apporté la statue et le culte, de la Tauride à Lacédémone. L'oracle avoit ordonné de lui sacrifier des hommes: Lycurgue abolit cette horrible coutume; mais pour procurer un dédommagement à la superstition, il voulut que les jeunes Spartiates condamnés pour leurs fautes à la peine du fouet, la subissent à l'autel de la déesse.

Il falloit s'en tenir aux termes et à l'esprit de la loi: elle n'ordonnoit qu'une punition légère; mais nos éloges insensés excitent, soit ici soit au Plataniste, une détestable émulation parmi ces jeunes gens. Leurs tortures sont pour nous un objet de curiosité; pour eux un sujet de triomphe. Si ces abus continuent, nos jeunes gens finiront par n'avoir qu'un courage d'ostentation; ils braveront la mort à l'autel de Diane, et fuiront à l'aspect de l'ennemi.

Rappelez-vous cet enfant, qui ayant l'autre jour caché dans son sein un petit renard, se laissa déchirer les entrailles, plutôt que d'avouer son larcin: son obstination parut si nouvelle que ses camarades le blâmèrent hautement. Mais, dis-je alors, elle n'étoit que la suite de vos institutions; car il répondit qu'il valoit mieux périr dans les tourmens, que de vivre dans l'opprobre. Ils ont donc raison, ces philosophes qui soutiennent que vos exercices impriment dans l'ame des jeunes guerriers une espèce de férocité.

Ils nous attaquent reprit Damonax, au moment que nous sommes par terre. Lycurgue avoit prévenu le débordement de nos vertus par des digues qui ont subsisté pendant quatre siècles, et dont il reste encore des traces. Mais à mesure que nos moeurs s'altèrent, le faux honneur ne connoît plus de frein et se communique insensible-

ſiblement à tous les ordres de l'état. Autrefois les femmes de Sparte, plus ſages et plus décentes qu'elles ne le ſont aujourd'hui, en apprenant la mort de leurs fils tués ſur le champ de bataille, ſe contentoient de ſurmonter la nature : maintenant elles ſe font un mérite de l'inſulter et de peur de paroître foibles, elles ne craignent pas de ſe montrer atroces. Telle fut la réponſe de Damonax. Je reviens à l'éducation des Spartiates.

Dans plusieurs villes de la Grèce, les enfans parvenus à leur dix-huitième année, ne ſont plus ſous l'oeil vigilant des inſtituteurs. Lycurgue connoiſſoit trop le coeur humain, pour l'abandonner à lui-même dans ces momens critiques, d'où dépend preſque toujours la deſtinée d'un citoyen, et ſouvent celle d'un état. Il oppoſe au développement des paſſions, une nouvelle ſuite d'exercices et de travaux. Les chefs exigent de leurs diſciples plus de modeſtie, de ſoumiſſion, de tempérance et de ferveur. C'eſt un ſpectacle ſingulier, de voir cette brillante jeuneſſe, à qui l'orgueil du courage et de la beauté devroit inſpirer tant de prétentions, n'oſer, pour ainſi dire, ni ouvrir la bouche, ni lever les yeux, marcher à pas lents et avec la décence d'une fille timide qui porte les offrandes ſacrées. Cependant ſi cette régularité n'eſt pas animée par un puiſſant intérêt, la pudeur règnera ſur leurs fronts, et le vice dans leurs coeurs. Lycurgue leur ſuſcite alors un corps d'eſpions et de rivaux qui les ſurveillent ſans ceſſe.

Les jeunes Spartiates quittent ſouvent leurs jeux pour ſe livrer à des mouvemens plus rapides. On leur ordonne de ſe répandre dans la province, les armes à la main, pieds nus, expoſés aux intempéries des ſaiſons ; ſans eſclaves pour les ſervir, ſans couverture pour les garantir du froid pendant la nuit. Tantôt ils étudient le

pays, et les moyens de le préserver des incursions de l'ennemi. Tantôt ils courent après les sangliers et différentes bêtes fauves. D'autres fois, pour essayer les diverses manoeuvres de l'art militaire, ils se tiennent en embuscade pendant le jour, et la nuit suivante ils attaquent, et font succomber sous leurs coups les Hilotes, qui prévenus du danger, ont eu l'imprudence de sortir et de se trouver sur leur chemin.

Les filles de Sparte ne sont point élevées comme celles d'Athènes; on ne leur prescrit point de se tenir renfermées, de filer la laine, de s'abstenir du vin et d'une nourriture trop forte: mais on leur apprend à danser, à chanter, à lutter entre-elles, à courir légèrement sur le sable, à lancer avec force le palet ou le javelot, à faire tous leurs exercices sans voiles et à demi nues, en présence des rois, des magistrats et de tous les citoyens, sans en excepter même les jeunes garçons, qu'elles excitent à la gloire, soit par leurs exemples, soit par des éloges flatteurs, ou par des ironies piquantes.

C'est dans ces jeux que deux coeurs destinés à s'unir un jour, commencent à se pénétrer des sentimens qui doivent assurer leur bonheur; mais les transports d'un amour naissant ne sont jamais couronnés par un hymen prématuré. Par-tout où l'on permet à des enfans de perpétuer les familles, l'espèce humaine se rapetisse et dégénère d'une manière sensible. Elle s'est soutenue à Lacédémone, parce qu'on ne s'y marie que lorsque le corps a pris son accroissement, et que la raison peut éclairer le choix.

Je supprime le détail des cérémonies du mariage; mais je dois parler d'un usage remarquable par sa singularité. Lorsque l'instant de la conclusion est arrivé, l'époux, après un léger repas qu'il a pris dans la salle publique, se rend au commencement de la nuit, à la maison de ses nouveaux

parens; il enlève furtivement son épouse, la mène chez lui, et bientôt après vient au gymnase rejoindre ses camarades avec lesquels il continue d'habiter comme auparavant. Les jours suivans, il fréquente à l'ordinaire la maison paternelle; mais il ne peut accorder à sa passion que des instans dérobés à la vigilance de ceux qui l'entourent; ce seroit une honte pour lui, si on le voyoit sortir de l'appartement de sa femme.

De très fortes raisons peuvent autoriser un Spartiate à ne pas se marier; mais dans sa vieillesse, il ne doit pas s'attendre aux mêmes égards que les autres citoyens. On cite l'exemple de Dercyllidas, qui avoit commandé les armées avec tant de gloire. Il vint à l'assemblée; un jeune homme lui dit: „Je ne me léve pas devant toi, „parce que tu ne laisseras point d'enfans qui puis„sent un jour se lever devant moi.„ Les célibataires sont exposés à d'autres humiliations: ils n'assistent point aux combats que se livrent les filles à demi nues; il dépend du magistrat de les contraindre à faire, pendant les rigueurs de l'hiver, le tour de la place, dépouillés de leurs habits, et chantant contre eux-mêmes des chansons, où ils reconnoissent que leur desobéissance aux lois mérite le chatiment qu'ils éprouvent.

CHAPITRE XXXIV.

Des moeurs et des usages des Spartiates.

Ce chapitre n'est qu'une suite du précédent: car l'éducation des Spartiates continue, pour ainsi dire, pendant toute leur vie.

Dès l'âge de vingt ans, ils laissent croitre leurs cheveux et leur barbe: les cheveux ajoutent à la beauté, et conviennen à l'homme libre, de même qu'au guerrier. A Lacédémone tout est instruction: un Spartiate interrogé pourquoi il entretenoit une si longue barbe; „Depuis que le temps l'a blanchie, „répondit il, elle m'avertit à tout moment de ne „pas deshonorer ma vieillesse.„

Les Spartiates, en bannissant de leurs habits toute espèce de parure, ont donné un exemple admiré et nullement imité des autres nations. Chez eux, les rois, les magistrats, les citoyens de la dernière classe, n'ont rien qui les distingue à l'extérieur: ils portent tous une tunique très courte, et tissue d'une laine très grossière; ils jettent par dessus un manteau ou une grosse cape. Leurs pieds sont garnis de sandales et d'autres espèces de chaussures, dont la plus commune est de couleur rouge. Deux héros de Lacédémone, Castor et Pollux, sont représentés avec des bonnets, qui joints l'un à l'autre par leur partie inférieure, ressembleroient pour la forme à cet oeuf dont on prétend qu'ils tirent leur origine. Prenez un de ces bonnets et vous aurez celui dont les Spartiates se servent encore aujourd'hui.

Ils paroissent en public avec de gros bâtons recourbés à leur extrémité supérieure; mais il leur est défendu de les porter à l'assemblée générale, parce que les affaires de l'état doivent se ter-

terminer par la force de la raiſon, et non par celle des armes.

Les maiſons ſont petites et conſtruites ſans art: on ne doit travailler les portes qu'avec la ſcie; les planchers, qu'avec la coignée; des troncs d'arbres à peine dépouillés de leurs ecorces ſervent de poutres. Les meubles, quoique plus élégans, participent à la même ſimplicité; ils ne ſont jamais confuſément entaſſés. Les Spartiates ont ſous la main tout ce dont ils ont beſoin, parce qu'ils ſe font un devoir de mettre chaque choſe à ſa place. Ces petites attentions entretiennent chez eux l'amour de l'ordre et de la diſcipline.

Leur regime eſt auſtère. Un étranger qui les avoit vus étendus autour d'une table et ſur le champ de bataille, trouvoit plus aiſé de ſupporter une telle mort qu'une telle vie. Cependant Lycurgue n'a retranché de leurs repas que le ſuperflu; et s'ils ſont frugals, c'eſt plutôt par vertu que par néceſſité. Ils ont de la viande de boucherie; le mont Taygète leur fournit une chaſſe abondante; leurs plaines des lièvres, des perdrix et d'autres eſpèces de gibier; la mer et l'Eurotas, du poiſſon. Leur fromage de Gythium eſt eſtimé. Ils ont de plus différentes ſortes de légumes, de fruits, de pains et de gâteaux.

La Laconie produit auſſi pluſieurs eſpèces de vin. Ils ont la permiſſion de boire tant qu'ils en ont beſoin; ils en uſent avec plaiſir et n'en abuſent jamais. Le ſpectacle dégoûtant d'un eſclave qu'on enivre, et qu'on jette quelquefois ſous leurs yeux, lorſqu'ils ſont encore enfans, leur inſpire une profonde averſion pour l'ivreſſe, et leur ame eſt trop fière pour conſentir jamais à ſe dégrader. Tel eſt l'eſprit de la réponſe d'un Spartiate à quelqu'un qui lui demandoit pourquoi il ſe modéroit dans l'uſage du vin: „C'eſt, dit-il, „pour n'avoir jamais beſoin de la raiſon d'au-

„trui.„ Outre cette boisson ils appaisent souvent leur soif avec du petit lait.

Ils ont différentes espèces de répas publics: Les plus fréquens sont les philities. Rois, magistrats, simples citoyens, tous s'assemblent pour prendre leurs repas, dans des salles où sont dressées quantité de tables, le plus souvent de 15 couverts chacune. Les convives d'une table ne se mêlent point avec ceux d'une autre, et forment une société d'amis, dans laquelle on ne peut être reçu que du consentement de tous ceux qui la composent. Ils sont durement couchés sur des lits de bois de chène, le coude appuyé sur une pierre ou sur un morceau de bois. On leur sert du brouet (bouillon) noir, ensuite de la chair de porc bouillie, dont les portions sont égales, servies séparément à chaque convive, quelquefois si petites, qu'elles pèsent à peine un quart de mine (environ trois onces et demie). Ils ont du vin, des gâteaux ou du pain d'orge en abondance. D'autres fois on ajoute pour supplément à la portion ordinaire, du poisson et différentes espèces de gibier.

Pendant le répas, la conversation roule souvent sur des traits de morale, ou sur des exemples de vertu. Une belle action est citée comme une nouvelle digne d'occuper les Spartiates. Les vieillards prennent communément la parole; ils parlent avec précision et sont écoutés avec respect.

A la décence se joint la gaité. Lycurgue en fit un précepte aux convives; et c'est dans cette vue qu'il ordonna d'exposer à leurs yeux une statue consacrée au dieu du rire. Mais les propos qui réveillent la joie, ne doivent avoir rien d'offensant; et le trait malin, si par hasard il en échappe à l'un des assistans, ne doit point se communiquer au dehors. Le plus ancien, en montrant la porte à ceux qui entrent, les avertit que rien

rien de ce qu'ils vont entendre ne doit sortir par là.

Les différentes classes des élèves assistent aux repas, sans y participer; les plus jeunes, pour enlever adroitement des tables quelque portion qu'ils partagent avec leurs amis; les autres pour y prendre des leçons de sagesse et de plaisanterie.

Parmi les Spartiates, les uns ne savent ni lire ni écrire; d'autres savent à peine compter: nulle idée parmi eux de la géométrie, de l'astronomie et des autres sciences. Les plus instruits font leurs délices des poésies d'Homère, de Terpandre, et de Tyrtée, parce qu'elles élèvent l'âme. Leur théatre n'est destiné qu'à leurs exercices; ils n'y représentent ni tragédies ni comédies, s'étant fait une loi de ne point admettre chez eux l'usage de ces drames. Quelques-uns, en très petit nombre, ont cultivé avec succès la poésie lyrique. Alcman, qui vivoit il y a trois siècles environ, s'y est distingué; son style a de la douceur, quoiqu'il eût à combattre le dur dialecte Dorien qu'on parle à Lacédémone; mais il étoit animé d'un sentiment qui adoucit tout. Il avoit consacré toute sa vie à l'amour, et il chanta l'amour toute sa vie.

Ils aiment la musique qui produit l'enthousiasme de la vertu: sans cultiver cet art, ils sont en état de juger de son influence sur les moeurs, et rejettent les innovations qui pourroient altérer sa simplicité.

On peut juger par les traits suivans de leur aversion pour la réthorique. Un jeune Spartiate s'étoit exercé, loin de sa patrie, dans l'art oratoire. Il y revint, et les Ephores le firent punir, pour avoir conçu le dessein de tromper ses compatriotes. Pendant la guerre du Péloponèse, un autre Spartiate fut envoyé vers le satrape Tissapherne, pour l'engager à préférer l'alliance de Lacédémone à celle d'Athènes. Il s'exprima en

 peu

peu de mots; et comme il vit les ambassadeurs Athéniens déployer tout le faste de l'éloquence, il tira deux lignes qui aboutissoient au même point, l'une droite, l'autre tortueuse, et les montrant au satrape, il lui dit: Choisis. Deux siècles auparavant, les habitans d'une île de la mer Egée, pressés par la famine, s'adressèrent aux Lacédémoniens leurs alliés, qui répondirent à l'ambassadeur: Nous n'avons pas compris la fin de votre harangue, et nous en avons oublié le commencement. On en choisit un second en lui recommandant d'être bien concis. Il vint et commença par montrer aux Lacédémoniens un de ces sacs où l'on tient la farine; le sac étoit vide: l'assemblée résolut aussitôt d'approvisionner l'île; mais elle avertit le député de n'être plus si prolixe une autre fois. En effet il leur avoit dit qu'il falloit remplir le sac.

Ils méprisent l'art de la parole; ils en estiment le talent. Quelques-uns l'ont reçu de la nature, et l'ont manifesté, soit dans les assemblées de leur nation et des autres peuples, soit dans les oraisons funèbres qu'on prononce tous les ans en l'honneur de Pausanias et de Léonidas.

Ils ne rougissent pas d'ignorer les sciences, qu'ils regardent comme superflues; et l'un d'eux répondit à un Athénien qui leur en faisoit des reproches: Nous sommes en effet les seuls à qui vous n'avez pas pu enseigner vos vices. N'appliquant leur esprit qu'à des connoissances absolument nécessaires, leurs idées n'en sont que plus justes et plus propres à s'assortir et à se placer; car les idées fausses sont comme ces pierres irrégulières qui ne peuvent entrer dans la construction d'un édifice.

Ainsi, quoique ce peuple soit moins instruit que les autres, il est beaucoup plus éclairé. On dit que c'est de lui que Thalès, Pittacus et les

autres

autres sages de la Grèce, emprunterent l'art de renfermer les maximes de la morale en de courtes formules. Ce que j'en ai vu m'a souvent étonné, je croyois m'entretenir avec des gens innocens et grossiers; mais bientôt il sortoit de leurs bouches des réponses pleines d'un grand sens, et perçantes comme des traits. Accoutumés de bonne heure à s'exprimer avec autant d'énergie que de précision, ils se taisent s'ils n'ont pas quelque chose d'intéressant à dire. S'ils en ont trop, ils font des excuses: ils sont avertis par un instinct de grandeur, que le style confus ne convient qu'à l'esclave qui prie; en effet comme la prière, il semble se traîner aux pieds et se replier autour de celui qu'on veut persuader. Le style concis au contraire, est imposant et fier: il convient au maître qui commande: il s'assortit au caractère des Spartiates qui l'emploient fréquemment dans leurs entretiens et dans leurs lettres. Des reparties aussi promptes que l'éclair, laissent après elles, tantôt une lumière vive, tantôt la haute opinion qu'ils ont d'eux mêmes et de leur patrie.

On louoit la bonté du jeune roi Charilaüs: „Comment seroit-il bon, répondit l'autre roi, „puisqu'il l'est même pour les méchans?„ Dans une ville de la Grèce, le héraut, chargé de la vente des esclaves, dit tout haut: „Je vends un „Lacédémonien. Dis plutôt un prisonnier,„ s'écria celui-ci, en lui mettant la main sur la bouche. Les généraux du roi de Perse demandoient aux députés de Lacédémone, en quelle qualité ils comptoient suivre la négociation? „Si elle „échoue, répondirent-ils, comme particuliers; „si elle réussit comme ambassadeurs.„

On remarque la même précision dans les lettres qu'écrivent les magistrats, dans celles qu'ils reçoivent des généraux. Les Ephores, craignant que la garnison de Décélie ne se laissât surprendre, ou n'interrompît ses exercices accoutumés, ne lui écri-

écrivirent que ces mots: „Ne vous promenez point.„ La défaite la plus desastrueuse, la victoire la plus éclatante, sont annoncés avec la même simplicité. Lors de la guerre du Péloponèse, leur flotte qui étoit sous les ordres de Mindare, ayant été battue par celle des Athéniens, commandée par Alcibiade, un officier écrivit aux Ephores: „La bataille est perdue, Mindare est mort. Point „de vivres ni de ressources.„ Peu de temps après, ils reçurent de Lysander, général de leur armée, une lettre conçue en ces termes: „Athènes est „prise.„ Telle fut la relation de la conquête la plus glorieuse et la plus utile pour Lacédémone.

Qu'on n'imagine pas, d'après ces exemples que les Spartiates, condamnés à une raison trop sévère, n'osent dérider leur front. Ils ont cette disposition à la gaîté que procurent la liberté de l'esprit, et la conscience de la santé. Leur joie se communique rapidement, parce qu'elle est vive et naturelle: elle est entretenue par des plaisanteries qui, n'ayant rien de bas ni d'offensant, diffèrent essentiellement de la bouffonnerie et de la satyre. Ils apprennent de bonne heure l'art de les recevoir et de les rendre. Elles cessent dès que celui qui en est l'objet demande qu'on l'épargne.

C'est avec de pareils traits qu'ils repoussent quelquefois les prétentions ou l'humeur. J'étois un jour avec le roi Archidamus; Périander son médecin, lui présenta des vers qu'il venoit d'achever. Le prince les lut, et lui dit avec amitié: Eh, pourquoi de si bon médecin vous faites-vous si mauvais poète? Quelques années après, un vieillard se plaignant au roi Agis de quelques infractions faites à la loi, s'écrioit que tout étoit perdu; „Cela est si vrai répondit Agis en sou„riant, que dans mon enfance, je l'entendois „dire à mon père, qui dans son enfance l'avoit entendu dire au sien.

Les

Les arts lucratifs, et sur-tout ceux de luxe sont sévèrement interdits aux Spartiates. Il leur est défendu d'altérer par des odeurs, la nature de l'huile, et par des couleurs, excepté celle de pourpre, la blancheur de la laine. Ainsi, point de parfumeurs, et presque point de teinturiers parmi eux. Ils ne devroient connoître ni l'or ni l'argent, ni par conséquent ceux qui mettent ces métaux en oeuvre. A l'armée, ils peuvent exercer quelques professions utiles, comme celles de héraut, de trompette, de cuisinier, à condition que le fils suivra la profession de son père, comme cela se pratique en Egypte.

Ils ont une telle idée de la liberté qu'ils ne peuvent la concilier avec le travail des mains. Les lois du pays tendent à délivrer les ames des intérêts factices et des soins domestiques. Ceux qui ont des terres, sont obligés de les affermer à des Hilotes; ceux entre qui s'élèvent des différends, de les terminer à l'amiable; car il leur est défendu, de consacrer les momens précieux de leur vie à la poursuite d'un procès, ainsi qu'aux opérations du commerce, et autres moyens qu'on emploie communément pour augmenter sa fortune, ou se distraire de son existence.

Les repas et les exercices publics, sont toujours honorés de la présence des vieillards. Je me sers de cette expression, parce que la vieillesse, dévouée ailleurs au mépris, élève un Spartiate au faîte de l'honneur. Les autres citoyens, et surtout les jeunes gens ont pour lui les égards qu'ils exigeront à leur tour pour eux-mêmes. La loi les oblige de lui céder le pas à chaque rencontre, de se lever quand il paroît, de se taire quand il parle. On l'écoute avec déférence dans les assemblées de la nation, et dans les salles du gymnase; ainsi les citoyens qui ont servi leur patrie, loin de lui devenir étrangers à la fin de leur carrière, sont respectés les uns comme les dépo-

sitaires de l'expérience, les autres comme ces monumens dont on se fait une religion de conserver les débris.

Leurs tombeaux sans ornemens, ainsi que leurs maisons, n'annoncent aucune distinction entre les citoyens; il est permis de les placer dans la ville, et même auprès des temples. Les pleurs et les sanglots n'accompagnent ni les funérailles, ni les dernières heures du mourant: car les Spartiates ne sont pas plus étonnés de se voir mourir, qu'ils ne l'avoient été de se trouver en vie; persuadés que c'est à la mort de fixer le terme de leurs jours, ils se soumettent aux ordres de la nature avec la même résignation qu'aux besoins de l'état.

Les femmes sont grandes, fortes, brillantes de santé, presque toutes fort belles. Mais ce sont des beautés sevères et imposantes; elles auroient pu fournir à Phidias un grand nombre de modèles pour sa Minerve, à peine quelques uns à Praxitèle pour sa Venus.

Leur habillement consiste dans une tunique ou espèce de chemise courte, et dans une robe qui descend jusqu'aux talons. Les filles, obligées de consacrer tous les momens de la journée à la lutte, à la course, au saut, à d'autres exercices pénibles, n'ont pour l'ordinaire qu'un vêtement léger et sans manches, qui s'attache aux épaules avec des agrafes, et que leur ceinture tient relevé au dessus des genoux: sa partie inférieure est ouverte de chaque coté, de sorte que la moitié du corps reste à découvert; mais la pudeur dépouillée d'une partie de ses voiles, n'en est pas moins respectée de part et d'autre.

Une Spartiate paroît en public à visage découvert, jusqu'à ce qu'elle soit mariée. Après son mariage, comme elle ne doit plaire qu'à son époux, elle sort voilée; et comme elle ne doit être connue que de lui seul, il ne convient pas

aux

aux autres de parler d'elle avec éloge; mais ce voile sombre et ce silence respectueux, ne sont que des hommages rendus à la décence. Nulle part les femmes sont moins surveillées et moins contraintes; nulle part elles ont moins abusé de la liberté. L'idée de manquer à leurs époux, leur eût paru autrefois aussi étrange que celle d'étaler la moindre recherche dans leur parure: quoiqu'elles n'ayent plus aujourd'hui la même sagesse ni la même modestie, elles sont beaucoup plus attachées à leurs devoirs que les autres femmes de la Grèce.

Elles ont aussi un caractère plus vigoureux, et l'emploient avec succès pour assujétir leurs époux, qui les consultent volontiers, tant sur leurs affaires que sur celles de la nation. On a remarqué que les peuples guerriers sont enclins à l'amour; l'union de Mars et de Vénus semble attester cette vérité; et l'exemple des Lacédémoniens sert à la confirmer. Une étrangère disoit un jour à la femme du roi Léonidas: „Vous êtes „les seules qui preniez de l'ascendant sur les hom„mes. Sans doute, répondit elle, parce que „nous sommes les seules qui mettions des hom„mes au monde.„

Elles ont une haute idée de l'honneur et de la liberté; elles la poussent quelquefois si loin, qu'on ne sait alors quel nom donner au sentiment qui les anime. Une d'entre elles écrivoit à son fils qui s'étoit sauvé de la bataille: „Il court de „mauvais bruits sur votre compte; faites-les ces„ser, ou cessez de vivre.„ En pareille circonstance, une Athénienne mandoit au sien. „Je „vous sais bon gré de vous être conservé pour „moi.„ Ceux-mêmes qui voudroient excuser la seconde, ne pourroient s'empêcher d'admirer la première; ils seroient également frappés de la réponse d'Argiléonis, mère du célèbre Brasidas: des Thraces, en lui apprenant la mort glorieuse de

de son fils, ajoutoient que jamais Lacédémone n'avoit produit un si grand général: „Etrangers, „leur dit-elle, mon fils étoit un brave homme; „mais apprenez que Sparte possède plusieurs ci„toyens qui valent mieux que lui.„

Ici la nature est soumise sans être étouffée; et c'est en cela que reside le vrai courage. Aussi les Ephores décernèrent ils des honneurs signalés à cette femme. Mais qui pourroit entendre, sans frissonner, une mère à qui l'on disoit; „Votre „fils vient d'être tué sans avoir quitté son rang, „et qui répondit aussitôt: Qu'on l'enterre et „qu'on mette son frère à sa place?„ et cette autre qui attendoit au fauxbourg la nouvelle du combat? Le courrier arrive: elle l'interroge, „Vos „cinq enfans ont péri. — Ce n'est pas là ce que „je te demande; ma patrie n'a-t-elle rien à crain„dre? — Elle triomphe. — Eh bien je me re„signe avec plaisir à ma perte.„ Qui pourroit encore voir sans terreur ces femmes qui donnent la mort à leurs fils convaincus de lâcheté? et celles qui, accourues au champ de bataille, se font montrer le cadavre d'un fils unique, parcourent d'un oeil inquiet les blessures qu'il a reçues, comptent celles qui peuvent honorer ou deshonorer son trépas; et après cet horrible calcul, marchent avec orgueil à la tête du convoi, ou se confinent chez elles, pour cacher leur honte.

Ces excès, ou plutôt ces forfaits de l'honneur, outrepassent si fort la portée de la grandeur qui convient à l'homme, qu'ils n'ont jamais été partagés par les Spartiates les plus abandonnés au fanatisme de la gloire. En voici la raison. Chez eux l'amour de la patrie est une vertu qui fait des choses sublimes; dans leurs épouses une passion qui tente des choses extraordinaires. La beauté, la parure, la naissance, les agrémens de l'esprit n'étant pas assez estimés à Sparte, pour établir

des

des distinctions entre les femmes; elles furent obligées de fonder leur supériorité sur le nombre et la valeur de leurs enfans. Pendant qu'ils vivent, elles jouissent des espérances qu'ils donnent; après leur mort elles héritent de la célébrité qu'ils ont acquise. C'est cette fatale succession qui les rend féroces, et qui fait que leur dévouement à la patrie est quelquefois accompagné de toutes les fureurs de l'ambition et de la vanité.

A cette élévation d'ame qu'elles montrent encore par intervalles, succéderont bientôt, sans la détruire entièrement, des sentimens ignobles; et leur vie ne sera plus qu'un mélange de petitesse et de grandeur; de barbarie et de volupté. Déja plusieurs d'entr'elles se laissent entraîner par l'éclat de l'or, par l'attrait des plaisirs. Les Athéniens qui blâmoient hautement la liberté qu'on laissoit aux femmes de Sparte, triomphent en voyant cette liberté dégénerer en licence. Les philosophes même reprochent à Lycurgue de ne s'être occupé que de l'éducation des hommes.

Nous examinerons cette accusation dans un autre chapitre, et nous remonterons en même temps aux causes de la décadence survenue aux moeurs des Spartiates. Car il faut l'avouer, ils ne sont plus ce qu'ils étoient il y a un siècle. Les uns s'enorgueillissent impunément de leurs richesses, d'autres courent après des emplois que leurs pères se contentoient de mériter. Il n'y a pas longtemps qu'on a découvert une courtisane aux environs de Sparte; et ce qui n'est pas moins dangereux, nous avons vu la soeur du roi Agésilas, Cynisca, envoyer à Olympie un char attelé de quatre chevaux, pour y disputer le prix de la course, des poètes célébrer son triomphe, et l'état élever un monument en son honneur.

Néanmoins dans leur dégradation, ils conservent encore des restes de leur ancienne grandeur.

 Vous

Vous ne les verrez point recourir aux dissimulations, aux bassesses, à tous ces petits moyens qui avilissent les âmes : ils sont avides sans avarice, ambitieux sans intrigues. Les plus puissans ont assez de pudeur pour dérober aux yeux la licence de leur conduite ; ce sont des transfuges qui craignent les lois qu'ils ont violées, et regrettent les vertus qu'ils ont perdues.

CHAPITRE XXXV.

De la Religion et des Fêtes des Spartiates.

Les objets du culte public n'inspirent à Lacédémone qu'un profond respect, qu'un silence absolu. On ne s'y permet à leur égard ni discussions, ni doutes ; adorer les dieux, honorer les héros, voilà l'unique dogme des Spartiates.

Parmi ces héros auxquels ils ont élevé des temples on distingue Hercule, Castor, Pollux, Achille, Ulysse, Lycurgue &c.

Les Spartiates sont fort crédules. Un d'entre eux crut voir pendant la nuit un spectre errant autour d'un tombeau, il le poursuivoit la lance levée, et lui crioit : Tu as beau faire, tu mourras une seconde fois. Ce ne sont pas les prêtres qui entretiennent la superstition, ce sont les Ephores ; ils passent quelquefois la nuit dans le temple de Pasiphaé, et le lendemain ils donnent leurs songes comme des réalités.

Lycurgue qui ne pouvoit dominer sur les opinions religieuses, supprima les abus qu'elles avoient produits. Par-tout ailleurs, on doit se présenter aux dieux avec des victimes sans tache ; quelquefois avec l'appareil de la magnificence ; à Sparte avec des offrandes de peu de valeur, et la modestie qui convient à des supplians. Ailleurs on impor-

importune les dieux par des prières indiscrètes et longues; à Sparte on ne leur demande que la grâce de faire de belles actions, après en avoir fait de bonnes, et cette formule est terminée par ces mots, dont les ames fières sentiront la profondeur: „Donnez-nous la force de supporter l'injustice.„ L'aspect des morts n'y blesse point les regards, comme chez les nations voisines. Le deuil n'y dure que onze jours; si la douleur est vraie, on ne doit pas en borner le temps; si elle est fausse il ne faut pas en prolonger l'imposture.

Il suit de là que si le culte des Lacédémoniens est, comme celui des autres Grecs, souillé d'erreurs et de préjugés dans la théorie; il est du moins plein de raison et de lumières dans la pratique.

Les Athéniens ont cru fixer la victoire chez eux, en la représentant sans ailes; par la même raison les Spartiates ont représenté quelquefois Mars et Vénus chargés de chaînes. Cette nation guerrière a donné des armes à Vénus, et mis une lance entre les mains de tous les dieux et de toutes les déesses. Elle a placé la statue de la mort à coté de celle du sommeil, pour s'accoutumer à les regarder du même oeil. Elle a consacré un temple aux Muses, parce qu'elle marche aux combats aux sons mélodieux de la flûte ou de la lyre; un autre à Neptune qui ébranle la terre, parce qu'elle habite un pays sujet à de fréquentes secousses; un autre à la crainte, parce qu'il est des craintes salutaires, telles que celles des loix.

Un grand nombre de fêtes remplissent ses loisirs. J'ai vu dans la plupart trois choeurs marcher en ordre et faire retentir les airs de leurs chants; celui des vieillards prononcer ces mots:

Nous avons été jadis
Jeunes vaillans et hardis

celui des hommes faits répondre:

 Nous

Nous le sommes maintenant
A l'épreuve à tout venant.

et celui des enfans poursuivre:

Et nous un jour le serons
Qui bien vous surpasserons.

La discipline des Spartiates est telle que leurs plaisirs sont toujours accompagnés d'une certaine décence; dans les fêtes même de Bacchus, soit à la ville, soit à la campagne, personne n'ose s'écarter de la loi qui défend l'usage immodéré du vin.

CHAPITRE. XXXVI.

Du service militaire chez les Spartiates.

Les Spartiates sont obligés de servir depuis l'âge de 20 ans jusqu'à celui de 60; au-delà de ce terme on les dispense de prendre les armes, à moins que l'ennemi n'entre dans la Laconie.

Quand il s'agit de lever des troupes, les Ephores, par la voix du héraut, ordonnent aux citoyens âgés depuis 20 ans jusqu'à l'âge porté dans la proclamation, de se présenter pour servir dans l'infanterie pésamment armée, ou dans la cavalerie; la même injonction est faite aux ouvriers destinés à suivre l'armée.

Les principales armes du fantassin sont la pique et le bouclier; je ne compte pas l'épée, qui n'est qu'une espèce de poignard qu'il porte à sa ceinture. C'est sur la pique qu'il fonde ses espérances; il ne la quitte presque point, tant qu'il est à l'armée. Un étranger disoit à l'ambitieux Agésilas: „Où fixez-vous donc les bornes de la Laconie? „Au bout de nos piques, répondit-il.„

Ils

Ils couvrent leur corps d'un bouclier d'airain, de forme ovale, échancré des deux cotés et quelquefois d'un ſeul, terminé en point aux deux extrémités, et chargé des lettres initiales du nom de Lacédémone. A cette marque on reconnoît la nation; mais il en faut une autre pour reconnoître chaque ſoldat, obligé ſous peine d'infamie, de rapporter ſon bouclier; il fait graver dans le champ le ſymbole qu'il s'eſt approprié. Un d'entre eux s'étoit expoſé aux plaiſanteries de ſes amis, en choiſiſſant pour emblême une mouche de grandeur naturelle. „J'approcherai „ſi fort de l'ennemi, leur dit-il, qu'il diſtinguera „cette marque.„

Le ſoldat eſt revêtu d'une caſque rouge. On a préféré cette couleur, afin que l'ennemi ne s'apperçoive pas du ſang qu'il a fait couler.

Le roi marche à la tête de l'armée, précédé du corps des ſcirites, ainſi que des cavaliers envoyés à la découverte. Il offre fréquemment des ſacrifices, auxquels aſſiſtent les chefs des troupes Lacédémoniennes, et ceux des alliés. Souvent il change de camp, ſoit pour protéger les terres de ces derniers, ſoit pour nuire à celles des ennemis.

Le jour du combat, le Roi, à l'imitation d'Hercule, immole une chèvre, pendant que les joueurs de flûte font entendre l'air de Caſtor. Il entonne enſuite l'hymne du combat; tous les ſoldats, le front orné de couronnes, le repètent de concert. Après ce moment ſi terrible et ſi beau, ils arrangent leurs cheveux et leurs vêtemens, nettoient leurs armes, preſſent leurs officiers de les conduire au champ de l'honneur, s'animent eux-mêmes par des traits de gaîté, et marchent en ordre au ſon des flûtes, qui excitent et modèrent leur courage. Le roi ſe place dans le premier rang, entouré de 100 jeunes guerriers, qui doivent, ſous peine d'infamie, expoſer leurs

 jours

jours pour ſauver les ſiens, et de quelques athlètes qui ont remporté le prix aux jeux publics de la Grèce, et qui regardent ce poſte comme la plus glorieuſe des diſtinctions.

Pour tout homme, c'eſt une honte de prendre la fuite; pour les Spartiates d'en avoir ſeulement l'idée. Cependant leur courage, quoique impétueux et bouillant, n'eſt pas une fureur aveugle; un d'entre-eux au plus fort de la mêlée, entend le ſignal de la retraite, tandis qu'il tient le fer levé ſur un ſoldat abattu à ſes pieds; il s'arrête auſſi-tôt, et dit que ſon premier devoir eſt d'obéir à ſon général.

Cette eſpèce d'hommes n'eſt pas faite pour porter des chaînes; la loi leur crie ſans ceſſe: Plutôt périr que d'être eſclaves. Bias qui commandoit un corps de troupes, s'étant laiſſé ſurprendre par Iphicrate, ſes ſoldats lui dirent: Quel parti prendre? „Vous, répondit-il, de vous retirer, moi de combattre et mourir.„

Ils aiment mieux garder leurs rangs que de tuer quelques hommes de plus; il leur eſt défendu non-ſeulement de pourſuivre l'ennemi, mais encore de le dépouiller, ſans en avoir reçu l'ordre; car ils doivent être plus attentifs à la victoire qu'au butin; 300 Spartiates veillent à l'obſervation de cette loi.

Si le général dans un premier combat a perdu quelques ſoldats, il doit en livrer un ſecond pour les retirer.

Quand un Soldat a quitté ſon rang, on l'oblige de reſter pendant quelque temps debout, appuyé ſur ſon bouclier à la vue de toute l'armée.

Les exemples de lâcheté, ſi rares autrefois, livrent le coupable aux horreurs de l'infamie; il ne peut aſpirer à aucun emploi; s'il eſt marié, aucune famille ne veut s'allier à la ſienne; s'il ne l'eſt pas, il ne peut s'allier à une autre; il

ſem-

semble que cette tache souilleroit toute sa postérité.

Ceux qui périssent dans le combat, sont enterrés, ainsi que les autres citoyens, avec un vêtement rouge et un rameau d'olivier, symbole des vertus guerrières parmi les Spartiates. S'ils se sont distingués, leurs tombeaux sont décorés de leurs noms, et quelquefois de la figure d'un lion; mais si un soldat a reçu la mort en tournant le dos à l'ennemi, il est privé de la sépulture.

Aux succès de la bravoure, on préfère ceux que ménage la prudence. On ne suspend point aux temples les dépouilles de l'ennemi. Des offrandes enlevées à des lâches, disoit le roi Cléomène, ne doivent pas être exposées aux regards des dieux, ni à ceux de notre jeunesse. Autrefois la victoire n'excitoit ni joie ni surprise; de nos jours un avantage remporté par Archidamus, fils d'Agésilas, produisit des transports si vifs parmi les Spartiates, qu'il ne resta plus aucun doute sur leur décadence.

On ne fait entrer dans la cavalerie que des hommes sans expérience, qui n'ont pas assez de vigueur ou de zèle. C'est le citoyen riche qui fournit les armes, et entretient le cheval. Si ce corps a remporté quelques avantages il les a dus aux cavaliers étrangers que Lacédémone prenoit à sa solde. En général les Spartiates aiment mieux servir dans l'infanterie; persuadés que le vrai courage se suffit à lui même, ils veulent combattre corps à corps. J'étois auprès du roi Archidamus, quand on lui présenta le modèle d'une machine à lancer des traits, nouvellement inventée en Sicile. Après l'avoir examinée avec attention: C'en est fait, dit il, de la valeur.

La Laconie pourroit entretenir 30000 hommes d'infanterie pesante, et 1500 hommes de cavalerie; mais soit que la population n'ait pas été

assez favorisée, soit que l'état n'ait point ambitionné de mettre de grandes armées sur pied, Sparte qui a souvent marché en corps de nation contre les peuples voisins, n'a jamais employé dans les expéditions lointaines, qu'un petit nombre de troupes nationales. Elle avoit, il est vrai, 45000 hommes à la bataille de Platée; mais on n'y comptoit que 5000 Spartiates et autant de Lacédémoniens; le reste étoit composé d'Hilotes. On ne vit à la bataille de Leuctres que 700 Spartiates. Ce ne fut donc pas à ses propres forces qu'elle dut sa supériorité.

CHAPITRE XXXVII.

Défense des lois de Lycurgue: causes de leur décadence.

Avant de partir de Lacédémone je voulus avoir un second entretien avec Damonax; dans le premier il avoit considéré les lois de Lycurgue à l'époque de leur vigueur: je les voyois tous les jours céder avec si peu de résistance à des innovations dangereuses, que je commençois à douter de leur ancienne influence. Je saisis la première occasion de m'en expliquer avec Damonax.

Nous étions assis sur une montagne en face de la ville de Sparte. J'avois à ma droite Damonax, à ma gauche Philotas, (qui depuis quelques jours étoit de retour d'Athènes). La conversation nous ayant ramené insensiblement à la législation de Lycurgue, je dis à Damonax: Philotas a fait un (vilain) portrait des Spartiates d'après les écrivains d'Athènes, priez-le de vous le montrer. La fureur de mon ami alloit fondre sur moi; Damonax la prévint. Je vous excuse, dit-il, si ce n'est que d'après quelques Athéniens que vous en

en avez parlé; car je ne présume pas qu'ils ayent tous conçu une si mauvaise idée de nous. Gardez-vous de le penser, répondit vivement Philotas; vous avez parmi eux des partisans qui vous regardent comme des demi-dieux, et qui cherchent à copier vos manières; mais je dois l'avouer, nos sages s'expliquent librement sur vos loix et sur vos moeurs — Ces personnes sont vraisemblablement instruites? — Comment, instruites! Ce sont les plus beaux génies de la Grèce, Platon, Isocrate, Aristote et tant d'autres. Damonax dissimula sa surprise, et Philotas après bien des excuses prit la parole.

Lycurgue ne connut pas l'ordre des vertus. Il assigna le premier rang à la valeur: de là cette foule de maux que les Lacédémoniens ont éprouvés, et qu'ils ont fait éprouver aux autres.

A peine fut-il mort, qu'ils essayèrent leur ambition sur les peuples voisins: ce fait est attesté par un historien que vous ne connoissez pas, et qui s'appelle Hérodote. Dévorés du desir de dominer, leur impuissance les a souvent obligés de recourir à des bassesses humiliantes, à des injustices atroces: ils furent les premiers à corrompre les généraux ennemis; les premiers à mendier la protection des Perses, de ces barbares à qui, par la paix d'Antalcidas, ils ont dernièrement vendu la liberté des Grecs de l'Asie.

Dissimulés dans leurs démarches, sans foi dans leurs traités, ils remplacent dans les combats la valeur par des stratagèmes. Les succès d'une nation leur causent des déplaisirs amers; ils lui suscitent des ennemis, ils excitent ou fomentent les divisions qui la déchirent: dans le siècle dernier, ils proposèrent de détruire Athènes qui avoit sauvé la Grèce, et allumèrent la guerre du Péloponèse qui détruisit Athènes.

En vain Lycurgue s'efforça de les préserver du poison des richesses, Lacédémone en recèle une

une immense quantité dans son sein; mais elles ne sont entre les mains que de quelques particuliers qui ne peuvent s'en rassasier. Eux seuls parviennent aux emplois, refusés au mérite qui gémit dans l'indigence. Leurs épouses, dont Lycurgue négligea l'éducation, ainsi que des autres Lacédémoniennes, leurs épouses qui les gouvernent en les trahissant, partagent leur avidité, et par la dissolution de leur vie augmentent la corruption générale.

Les Lacédémoniens ont une vertu sombre austère et fondée uniquement sur la crainte. Leur éducation les rend si cruels, qu'ils voient sans regret couler le sang de leurs enfans, et sans remords celui de leurs esclaves.

Ces accusations sont bien graves, dit Philotas en finissant, et je ne sais comment vous pourriez répondre. Par le mot de ce lion, dit le Spartiate, qui à l'aspect d'un groupe, où un animal de son espèce cédoit aux efforts d'un homme, se contenta d'observer que les lions n'avoient point de sculpteurs. Philotas surpris, me disoit tout bas: Est ce qu'il auroit lu les fables d'Esope? Je n'en sais rien, lui dis-je; il tient peut-être ce conte de quelque Athénien. Damonax continua: croyez qu'on ne s'occupe pas plus ici de ce qui se dit dans la place d'Athènes, que de ce qui se passe au-delà des colonnes d'Hercule. Quoi, reprit Philotas, vous laisserez votre nom rouler honteusement de ville en ville de génération en génération? Les hommes étrangers à notre pays et à notre siècle, répondit Damonax, n'oseront jamais nous condamner sur la foi d'une nation toujours rivale et souvent ennemie. Qui sait même si nous n'aurons pas des défenseurs? — Juste ciel! et qu'opposeroient-ils au tableau que je viens de vous présenter? — Un tableau plus fidèle, et tracé par des mains également habiles. Le voici:

Ce

Ce n'est qu'à Lacédémone et en Crète qu'existe un véritable gouvernement; on ne trouve ailleurs qu'un assemblage de citoyens, dont les uns sont maîtres, et les autres esclaves. A Lacédémone point d'autres distinctions entre le roi et le particulier, le riche et le pauvre, que celles qui furent réglées par un législateur inspiré des dieux mêmes. C'est un dieu qui guidoit Lycurgue, lorsqu'il tempéra par un sénat la trop grande autorité des Rois.

Ce gouvernement, où les pouvoirs sont si bien contrebalancés, et dont la sagesse est généralement reconnue, a subsisté pendant quatre siècles, sans éprouver aucun changement essentiel, sans exciter la moindre division parmi les citoyens. Jamais dans ces temps heureux, la république ne fit rien dont elle eût à rougir; jamais dans aucun état, on ne vit une si grande soumission aux lois, tant de desintéressement, de frugalité, de douceur et de magnanimité, de valeur et de modestie. Ce fut alors que malgré les instances de nos alliés, nous refusâmes de détruire cette Athènes, qui depuis. . . A ces mots Philotas s'écria: vous n'avez sans doute consulté que les écrivains de Lacédémone? Nous n'en avons point, répondit Damonax.. — Ils s'étoient donc vendus à Lacédémone? — Nous n'en achetons jamais. Voulez-vous connoître mes garans? Les plus beaux génies de la Grèce, Platon, Thucydide, Isocrate, Xénophon, Aristote et tant d'autres. J'eus des liaisons étroites avec quelques-uns d'entre eux, dans les fréquens voyages que je fis autre fois à Athènes par ordre de nos magistrats; je dois à leurs entretiens et à leurs ouvrages, ces foibles connoissances qui vous étonnent dans un Spartiate.

Damonax ne voyoit que de la surprise dans le maintien de Philotas; j'y voyois de plus la crainte d'être accusé dignorance ou de mauvaise

foi:

foi : on ne pouvoit cependant lui reprocher que de la prévention et de la légèreté. Je demandai à Damonax pourquoi les écrivains d'Athènes s'étoient permis tant de variations et de licences en parlant de sa nation. Je pourrois vous répondre, dit-il, qu'ils cédèrent tour à tour à la force de la vérité et à celle de la haine nationale. Mais ne craignez rien, Philotas, je ménagerai votre délicatesse.

Pendant la guerre, vos orateurs et vos poètes, afin d'animer la populace contre nous, font comme ces peintres qui, pour se venger de leurs ennemis, les représentent sous un aspect hideux. Vos philosophes et vos historiens, plus sages, nous ont distribué le blâme et la louange, parce que suivant la différence des temps, nous avons mérité l'un et l'autre. Ils ont fait comme ces artistes habiles qui peignent successivement leurs héros dans une situation paisible, dans un accès de fureur, avec les traits de la jeunesse, avec les rides et les difformités de la vieillesse. Nous venons, vous et moi, de placer ces différens tableaux devant nos yeux : vous en avez emprunté les traits qui pouvoient enlaidir le vôtre ; j'aurois saisi tous ceux qui pouvoient embellir le mien, si vous m'aviez permis d'achever ; et nous n'aurions tous deux présenté que des copies infidèles. Il faut donc revenir sur nos pas, et fixer nos idées sur des faits incontestables.

J'ai deux assauts à soutenir, puisque vos coups se sont également dirigés sur nos moeurs et sur notre gouvernement. Nos moeurs n'avoient reçu aucune atteinte pendant quatre siècles ; vos écrivains l'ont reconnu. Elles commencèrent à s'altérer pendant la guerre du Péloponèse ; nous en convenons : blamez nos vices actuels, mais respectez nos anciennes vertus.

De

De deux points que j'avois à défendre, j'ai composé pour le premier; je ne saurois céder à l'égard du second; et je soutiendrai toujours que parmi les gouvernemens connus il n'en est pas de plus beau que celui de Lacédémone, où la loi seule règne. Il a toujours été inébranlable, toujours inaccessible aux factions qui ont désolé si souvent les autres villes de la Grèce.

Cette union est d'autant plus étrange, dis-je, que chez-vous la moitié des citoyens est asservie aux lois, et l'autre ne l'est pas. C'est au moins ce qu'ont avancé les Philosophes d'Athènes; ils disent que votre législation ne s'étend pas jusqu'aux femmes, qui, ayant pris un empire absolu sur leurs époux, accelérent de jour en jour les progrès de la corruption.

Damonax me répondit: apprenez à ces philosophes, que nos filles sont élevées dans la même discipline, avec la même rigueur que nos fils; qu'elles s'habituent comme eux aux mêmes exercices; qu'elles ne doivent porter pour dot à leurs maris qu'un grand fonds de vertus; que devenues mères, elles sont chargées de la longue éducation de leurs enfans, d'abord avec leurs époux, ensuite avec les magistrats; que des censeurs ont toujours les yeux ouverts sur leur conduite, que le soin des esclaves et du ménage roule entièrement sur elles, que Lycurgue eut soin de leur interdire toute espèce de parures; qu'il n'y a pas 50 ans encore qu'on étoit persuadé à Sparte qu'un riche vêtement suffisoit pour flétrir leur beauté, et qu'avant cette époque, la pureté de leurs moeurs étoit généralement reconnue: enfin demandez, s'il est possible que dans un état, la classe des hommes soit vertueuse, sans que celle des femmes le soit aussi.

Vos filles, repris-je, s'habituent dès leur enfance à des exercices pénibles, et c'est ce que Platon approuve; elles y renoncent après leur

mariage, et c'est ce qu'il condamne. Nous n'élevons si durement nos filles me répondit-il, que pour leur former un tempérament robuste; nous n'exigeons de nos femmes que les vertus paisibles de leur sexe. Pourquoi leur donner des armes? nos bras suffisent pour les défendre.

Ici Philotas rompit le silence, et d'un ton modeste il dit à Damonax: Puisque vos lois n'ont que la guerre pour objet, ne seroit-il pas essentiel de multiplier parmi vous le nombre des combattans? La guerre pour objet, s'écria le Spartiate; je reconnois le langage de vos écrivains; ils prêtent au plus sage, au plus humain des législateurs le projet le plus cruel et le plus insensé. Parcourez notre code militaire; ses dispositions, prises dans le sens littéral, ne tendent qu'à nous remplir de sentimens généreux, qu'à réprimer notre ambition.

Par quels moyens en effet pourroit s'agrandir une nation dont on enchaîne à chaque pas la valeur; qui du coté de la mer, privée par ses lois, de matelots et de vaisseaux, n'a pas la liberté d'étendre ses domaines, et du coté de la terre, celle d'assiéger les places dont les frontières de ses voisins sont couvertes; à qui l'on défend de poursuivre l'ennemi dans sa fuite, et de s'enrichir de ses dépouilles; qui ne pouvant faire souvent la guerre au même peuple, est obligée de préférer les voies de la négociation à celle des armes; qui ne devant pas se mettre en marche avant la pleine lune, ni combattre en certaines fêtes, risque quelquefois de voir échouer ses projets; et qui, par son extrême pauvreté, ne sauroit, dans aucun temps, former de grandes entreprises. Lycurgue n'a pas voulu établir parmi nous une pépinière de conquérans, mais de guerriers tranquilles qui ne respireroient que la paix, si l'on respectoit leur répos, que la guerre si on avoit l'audace de le troubler.

Tel-

Telles ont toujours été nos dispositions; heureux, si les divisions qui se sont formées à Sparte, et les égards que nous devions à nos alliés, nous avoient toujours permis de nous y conformer! Elles se manifestèrent sensiblement à la prise d'Athènes. Les Corinthiens, les Thébains et d'autres peuples encore, proposèrent de la renverser de fond en comble. Nous rejetâmes cet avis; et en effet ce n'étoient ni ses maisons ni ses temples qu'il falloit ensevelir dans les entrailles de la terre, mais les trésors qu'elle renfermoit dans son sein, mais ces dépouilles précieuses, et ces sommes immenses que Lysander, général de notre flotte avoit recueillies dans le cours de ses expéditions, et qui servirent à nous corrompre. Mais, repris-je, puisque l'assemblée accepta le présent funeste que lui apportoit Lysander, il ne fut donc pas le premier auteur des changemens que vos moeurs ont éprouvés?

Le mal venoit de plus loin, répondit-il. La guerre des Perses nous jeta au milieu de ce monde dont Lycurgue avoit voulu nous séparer. Pendant un demi-siècle au mépris de nos anciennes maximes, nous conduisîmes nos armées en des pays éloignés; nous y formions des liaisons étroites avec leurs habitans. Nos moeurs, sans cesse mêlées avec celles des nations étrangères, s'altéroient, comme des eaux pures qui traversent un marais infect et contagieux. Nos généraux, vaincus par les présens de ceux dont ils auroient du triompher par les armes, flétrissoient de jour en jour leur gloire et la nôtre. Nous les punissions à leur retour; mais par le rang et le mérite des coupables, il arriva que le crime inspira moins d'horreur, et que la loi n'inspira plus que de la crainte. Plus d'une fois Périclès achetoit le silence de quelques-uns de nos magistrats, assez accrédités pour fermer nos yeux sur les entreprises des Athéniens.

Dans

Dans la suite Lysander et Agésilas assurés de la protection des Ephores, qu'ils flattèrent honteusement, nous remplirent d'un esprit de vertige, et par une continuïté d'injustices et de violences, soulevèrent contre nous cet Epaminondas qui, après la bataille de Leuctres, et le rétablissement des Messéniens, nous reduisit à l'état déplorable où nous sommes encore aujourd'hui. Nous avons vu notre puissance s'écrouler avec nos vertus. Ils ne sont plus ces temps où les peuples qui vouloient recouvrer leur liberté, demandoient à Lacédémone un seul de ses guerriers, pour briser leurs fers.

Cependant rendez un dernier hommage à nos lois. Ailleurs la corruption auroit commencé par amollir nos ames; parmi nous elle a fait éclater des passions grandes et fortes, l'ambition, la vengeance, la jalousie du pouvoir, et la fureur de la célébrité. Il semble que les vices n'approchent de nous qu'avec circonspection. La soif de l'or ne s'est pas fait encore sentir dans tous les états, et les attraits de la volupté n'ont jusqu'à présent infecté qu'un petit nombre de particuliers. Plus d'une fois nous avons vu les magistrats et les généraux maintenir avec vigueur notre ancienne discipline, et de simples citoyens montrer des vertus dignes des plus beaux siècles.

Semblables à ces peuples qui, situés sur les frontières de deux empires, ont fait un mêlange des langues et des moeurs de l'un et de l'autre; les Spartiates sont, pour ainsi dire, sur les frontières des vertus et des vices; mais nous ne tiendrons pas long-temps dans ce poste dangereux: chaque instant nous avertit qu'une force invincible nous entraîne au fond de l'abyme. Moi-même, je suis effrayé de l'exemple que je vous donne aujourd'hui. Que diroit Lycurgue s'il voyoit un de ses élèves discourir, discuter, disputer, employer des formes oratoires? Ah j'ai trop

trop vécu avec les Athéniens; je ne suis plus qu'un Spartiate dégradé.

CHAPITRE XXXVIII.

Voyage d'Arcadie.

Quelques jours après cet entretien, nous quittâmes Damonax avec des regrêts qu'il daigna partager, et nous prîmes les chemins de l'Arcadie.

Cette province occupe le centre du Péloponèse. Elevée au dessus des régions qui l'entourent, elle est hérissée de montagnes, quelques unes d'une hauteur prodigieuse, presque toutes peuplées de bêtes fauves, et couvertes de forêts. Les campagnes sont fréquemment entrecoupées de rivières et de ruisseaux. En certains endroits leurs eaux trop abondantes ne trouvant point d'issues dans la plaine, se précipitent tout à coup dans des gouffres profonds, coulent pendant quelque temps dans l'obscurité, et après bien des efforts, s'élancent et reparoissent sur la terre. On a fait de grands travaux pour les diriger; on n'en a pas fait assez. A coté de campagnes fertiles, nous en avons vus que des inondations fréquentes condamnoient à une perpétuelle stérilité

Les Arcadiens se regardent comme les enfans de la terre, parce qu'ils ont toujours habité le même pays, et qu'ils n'ont jamais subi un joug étranger. Leur climat froid et rigoureux donne au corps de la vigueur, à l'ame de l'âpreté. Pour adoucir ces caractères farouches, des sages d'un génie supérieur, resolus de les éclairer par des sensations nouvelles, leur inspirèrent le goût de la poésie, du chant, de la danse et des fêtes.

Invités journellement à chanter pendant le repas, ce seroit pour eux une honte d'ignorer ou de négliger la musique qu'ils sont obligés d'apprendre dès leur enfance, et pendant leur jeunesse. Dans les fêtes, dans les armées, les flûtes règlent leurs pas et leurs évolutions. Les magistrats, persuadés que ces arts enchanteurs peuvent seuls garantir la nation de l'influence du climat, rassemblent tous les ans les jeunes élèves, et leur font exécuter des danses pour être en état de juger de leurs progrès.

Les Arcadiens sont humains, bienfaisans, attachés aux lois de l'hospitalité patiens dans les travaux, obstinés dans leurs entreprises, au mépris des obstacles et des dangers. Ils ont souvent combattu avec succès, toujours avec gloire. Dans les intervalles du repos, ils se mettent à la solde des puissances étrangères, sans choix et sans préférence, de manière qu'on les a vus quelquefois suivre des partis opposés, et porter les armes les uns contre les autres.

Soumis anciennement à des rois, ils se divisèrent dans la suite en plusieurs républiques, qui toutes ont le droit d'envoyer leurs députés à la diète générale. Mantinée et Tégée sont à la tête de cette confédération, qui seroit trop redoutable, si elle réunissoit ses forces; car le pays est très peuplé, et l'on y compte jusqu'à 300,000 esclaves.

Nous avions résolu de faire le tour de l'Arcadie. Ce pays n'est qu'une suite de tableaux, où la nature a déployé la grandeur et la fécondité de ses idées, et qu'elle a rapprochés négligemment, sans égard à la différence des genres. La main puissante qui fonda sur des bases éternelles tant de roches énormes et arides, se fit un jeu de dessiner à leurs pieds ou dans leurs intervalles des prairies charmantes, asyles de la fraîcheur et du repos: par-tout des sites pittoresques,

ques, des contrastes imprévus; des effets admirables.

Combien de fois parvenus au sommet d'un mont sourcilleux, nous avons vu la foudre serpenter au dessous de nous! Combien de fois encore, arrêtés dans la région des nues, nous avons vu tout à coup la lumière du jour se changer en une clarté ténébreuse, l'air s'épaissir, s'agiter avec violence, et nous offrir un spectacle aussi beau qu'effrayant! Ces torrens de vapeurs qui passoient rapidement sous nos yeux, et se précipitoient dans des vallées profondes; ces torrens d'eau qui rouloient en mugissant au fond des abymes, ce grandes masses de montagnes, qui, à travers le fluide épais dont nous étions environnés, paroissoient tendues de noir; les cris funèbres des oiseaux, le murmure plaintif des vents et des arbres: voilà l'enfer d'Empédocle; voilà cet océan d'air louche et blanchâtre qui pousse et repousse les ames coupables, soit à travers les plaines des airs, soit au milieu des globes semés dans l'espace.

Nous passâmes par Mégalopolis; et nous nous rendîmes à Lycosure. Le lendemain parvenus au haut du mont Lycée, autrement dit Olympe, nous assistâmes à des jeux célébrés en l'honneur du dieu Pan, auprès d'un temple et petit bois qui lui sont consacrés. Après qu'on eut décerné les prix nous vîmes des jeunes gens tout nus poursuivre avec des éclats de rire ceux qu'ils rencontroient sur leur chemin: nous en vîmes d'autres frapper avec des fouets la statue du dieu; ils le punissoient de ce qu'une chasse, entreprise sous ses auspices, n'avoit pas fourni assez de gibier pour leur repas.

Cependant les Arcadiens n'en sont pas moins attachés au culte de Pan. Ils ont multiplié ses temples, ses statues, ses autels, ses bois sacrés; ils le représentent sur leurs monnoies. Ce dieu

poursuit à la chasse les animaux nuisibles aux moissons; il errre avec plaisir sur les montagnes; de là il veille sur les nombreux troupeaux qui paissent dans la plaine; et de l'instrument à sept tuyaux, dont il est l'inventeur, il tire des sons qui retentissent dans les vallées voisines.

Pan jouissoit autrefois d'une plus brillante fortune; il prédisoit l'avenir dans un de ses temples, où l'on entretient une lampe qui brule jour et nuit. Les Arcadiens soutiennent encore qu'il distribue aux mortels, pendant leur vie, les peines et les récompenses qu'ils méritent: ils le placent, ainsi que les Egyptiens, au rang des principales divinités, et le nom qu'ils lui donnent, semble signifier qu'il étend son empire sur toute la substance matérielle. Malgré de si beaux titres, ils bornent aujourd'hui ses fonctions à protéger les chasseurs et les bergers.

Le lendemain étant revenus pas Lycosure, nous prîmes le chemin de Psophis, à travers plusieurs villes et villages, à travers le bois de Soron, où l'on trouve, ainsi que dans les autres forêts d'Arcadie, des ours, des sangliers et de très grandes tortues dont l'écaille pourroit servir à faire des lyres.

Psophis l'une des plus grandes villes du Péloponèse, est sur les confins de l'Arcadie et de l'Elide. Deux objets y fixèrent notre attention: nous vîmes le tombeau de cet Alcméon, qui pour obéir aux ordres de son père Amphiaraüs, tua sa mère Eriphile, fut pendant très long temps poursuivi par les furies, et termina malheureusement une vie horriblement agitée.

Près de son tombeau, qui n'a pour ornement que des cyprès d'une hauteur extraordinaire, on nous montra un petit champ et une petite chaumière. C'est là que vivoit, il y a quelques siècles, un citoyen pauvre et vertueux: il se nommoit Aglaüs. Sans crainte, sans desirs, ignoré

des

des hommes, ignorant ce qui se passoit parmi eux, il cultivoit paisiblement son petit domaine, dont il n'avoit jamais passé les limites. Il étoit parvenu à une extrême vieillesse, lorsque des ambassadeurs du puissant roi de Lydie, Cygès ou Croesus, furent chargés de demander à l'oracle de Delphes, s'il existoit sur la terre entière un mortel plus heureux que ce prince. La Pythie répondit Aglaüs de Psophis.

En allant de Psophis à Phénéos, nous entendîmes parler de plusieurs espèces d'eaux qui avoient des propriétés singulières. Ceux de Clitor prétendoient qu'une de leurs sources inspire une si grande aversion pour le vin, qu'on ne pouvoit plus en supporter l'odeur. Plus loin, vers le nord, entre les montagnes, près de la ville de Nonacris, est un rocher très élevé, d'où découle sans cesse une eau fatale, qui forme le ruisseau du Styx. C'est le Styx si redoutable pour les dieux et pour les hommes; il serpente dans un vallon où les Arcadiens viennent confirmer leur parole par le plus inviolable des sermens; mais ils n'y étanchent pas la soif qui les presse, et le berger n'y conduit jamais ses troupeaux. L'eau, quoique limpide et sans odeur, est mortelle pour les animaux, ainsi que pour les hommes; ils tombent sans vie dès qu'ils en boivent; elle dissout tous les métaux; elle brise tous les vases qui la reçoivent, excepté ceux qui sont faits de la corne du pied de certains animaux.

Comme les Cynéthéens ravageoient alors ce canton, nous ne pumes nous y rendre pour nous assurer de la vérité de ces faits. Mais ayant rencontré en chemin deux députés d'une ville d'Achaie, qui faisoient route vers Phénéos, et qui avoient plus d'une fois passé le long du ruisseau, nous les intérrogeâmes, et nous conclûmes de leurs réponses, que la plupart des merveilles attribuées

à cette fameuse source, disparoissoient au moindre examen.

De Rhénéos, nous allâmes à Caphies, où l'on nous montra, auprès d'une fontaine, un vieux platane qui porte le nom de Ménélas. On disoit que ce prince l'avoit planté lui-même, avant que de se rendre au siège de Troie. Dans un village voisin, nous vîmes un bois sacré et un temple en l'honneur de Diane *l'Etranglée*. Un vieillard respectable nous apprit l'origine de cet étrange surnom; des enfans qui jouoient tout auprès, nous dit-il, attachèrent autour de la statue une corde avec laquelle ils la traînoient, et s'écrioient en riant; „Nous étranglons la déesse.„ Des hommes qui survinrent dans le moment, furent si indignés de ce spectacle, qu'ils les assommèrent à coups de pierre. Ils croyoient venger les dieux, et les dieux vengèrent l'innocence. Nous éprouvâmes leur colère, et l'oracle consulté nous ordonna d'élever un tombeau à ces malheureuses victimes, et de leur rendre tous les ans des honneurs funèbres.

Plus loin nous passâmes à coté d'une grande chaussée que les habitans de Caphyes ont construite, et nous prîmes le chemin de Mantinée.

Nos guides s'arrêtèrent devant une petite colline qu'ils montrent aux étrangers; et des Mantinéens qui se promenoient aux environs nous disoient: Vous avez entendu parler de Pénélope, de ses regrets, de ses larmes, et sur-tout de sa fidélité; apprenez qu'elle se consoloit de l'absence de son époux avec ces amans qu'elle avoit attirés auprès d'elle, qu'Ulysse à son retour la chassa de sa maison, qu'elle finit ici ses jours; et voilà son tombeau.

Mantinée se distingue par sa population, ses richesses et les monumens qui la décorent. Ses habitans sont les premiers, dit-on, qui dans leurs exercices, ayent imaginé de combattre corps à corps;

corps; on les a toujours regardés comme les plus braves des Arcadiens.

En allant de Mantinée à Tégée, nous avions à droite le mont Ménale, à gauche une grande forêt; dans la plaine renfermée entre ces barrières, se donna, il y a quelques années, cette bataille où Epaminondas remporta la victoire, et perdit la vie. On lui éleva deux monumens, un trophée et un tombeau; ils sont près l'un de l'autre, comme si la philosophie leur avoit assigné leurs places.

CHAPITRE XXXIX.

Voyage d'Argolide.

De Tégée nous pénétrâmes dans l'Argolide par un défilé entre des montagnes assez élevées. En approchant de la mer, nous vîmes le marais de Lerna, autrefois le séjour de cette hydre monstrueuse dont Hercule triompha. De là nous prîmes le chemin d'Argos, à travers une belle prairie.

L'Argolide, ainsi que l'Arcadie, est entrecoupée de collines et de montagnes qui laissent dans leurs intervalles des vallées et des plaines fertiles. Nous n'étions plus frappés de ces admirables irrégularités; mais nous éprouvions une autre espèce d'intérêt. Cette province fut le berceau des Grecs, puisqu'elle reçut la première les colonies étrangères qui parvinrent à les policer. Elle devint le théatre de la plupart des événemens qui remplissent les anciennes annales de la Grèce. C'est là que parut Inachus, qui donna son nom au fleuve dont les eaux arrosent le territoire d'Argos; là vécurent aussi Danaüs, Hypermnestre, Lyncée, Alcméon, Persée, Amphitryon, Pé-

lops, Atrée, Thyeste, Agamemnon et tant d'autres fameux personnages.

Leurs noms qu'on a vu si souvent figurer dans les écrits des poètes, si souvent rétentir au théâtre, font une impression plus forte, lorsqu'ils semblent revivre dans les fêtes et dans les monumens consacrés à ces héros. L'aspect des lieux rapproche les temps, réalise les fictions et donne du mouvement aux objets les plus insensibles. A Argos au milieu des débris d'un palais souterrain, où l'on disoit que le roi Acrisius avoit enfermé sa fille Danaé, je croyois entendre les plaintes de cette malheureuse princesse. Sur le chemin d'Hermione à Trézène, je crus voir Thésée soulever l'énorme rocher sous lequel on avoit déposé l'épée et les autres marques auxquelles son père devoit le reconnoître. Ces illusions sont un hommage que l'on rend à la célébrité, et appaisent l'imagination qui a plus souvent besoin d'alimens que la raison.

Argos est située au pied d'une colline sur laquelle on a construit la citadelle; c'est une des plus anciennes villes de la Grèce. Dès son origine elle répandit un si grand éclat, qu'on donna quelquefois son nom à la province, au Péloponèse, à la Grèce entière. La maison des Pélopides s'étant établie à Mycènes, cette ville éclipsa la gloire de sa rivale. Agamemnon régnoit sur la prémiere, Diomède et Sthénélus sur la seconde. Quelque-temps après, Argos réprit son rang, et ne le perdit plus.

Le gouvernement fut d'abord confié à des Rois qui opprimèrent leurs sujets, et à qui l'on ne laissa bientôt que le titre dont ils avoient abusé. Le titre même y fut aboli dans la suite et la démocratie à toujours subsisté.

Les Argiens, ainsi que les Arcadiens, ont négligé les sciences, et cultivé les arts. Avant l'expédition de Xerxès, ils étoient plus versés

dans la musique que les autres peuples; ils furent pendant quelque temps si fort attachés à l'ancienne qu'ils mirent à l'amende un musicien qui osa se présenter au concours avec une lyre enrichie de plus de sept cordes, et parcourir des modes qu'ils n'avoient point adoptés. On distingue parmi les musiciens nés dans cette province, Lasus, Sacadas et Aristonicus; parmi les sculpteurs, Agéladas et Polyclète; parmi les poètes Télésilla.

Les trois premiers hâtèrent les progrès de la musique; Agéladas et Polyclète ceux de la sculpture. Ce dernier qui vivoit vers le temps de Périclès, a rempli de ses ouvrages immortels le Péloponèse et la Grèce. En ajoutant de nouvelles beautés à la nature de l'homme, il surpassa Phidias; mais en nous offrant l'image des dieux, il ne s'éléva point à la sublimité des idées de son rival. Il choisissoit ses modèles dans la jeunesse où dans l'enfance, et l'on eût dit que la vieillesse étonnoit ses mains, accoutumées à représenter les graces. Ce genre s'accommode si bien d'une certaine négligence, qu'on doit louer Polyclète de s'être si rigoureusement attaché à la correction du dessin; en effet on a de lui une figure, où les proportions du corps humain sont tellement observées, que par un jugement irréfragable, les artistes l'ont eux-mêmes appelée le Canon ou la Règle; ils l'étudient, quand ils ont à rendre la même nature dans les mêmes circonstances: car on ne peut imaginer un même modèle pour tous les âges.

Polyclète écoutoit les avis et savoit les apprécier. Il fit deux statues pour le même sujet, l'une en secret, ne consultant que son génie et les règles approfondies de l'art; l'autre dans son attelier ouvert à tout le monde, se corrigeant et se réformant au gré de ceux qui lui prodiguoient leurs conseils. Dès qu'il les eut achevées, il les exposa au public. La première excita l'admira-

tion, la seconde des éclats de rire; il dit alors: voici votre ouvrage, et voilà le mien. Encore un trait qui prouve que de son vivant il jouit de sa reputation. Hipponicus, l'un des premiers citoyens d'Athènes, voulant consacrer une statue à sa patrie, on lui conseilla d'employer le ciseau de Polyclète: je m'en garderai bien, répondit-il; le mérite de l'offrande ne seroit que pour l'artiste.

Télésilla qui florissoit il y a environ 150 ans, illustra sa patrie par ses écrits, et la sauva par son courage. La ville d'Argos alloit tomber entre les mains des Lacédémoniens; elle venoit de perdre 6000 hommes, parmi lesquels se trouvoit l'élite de la jeunesse. Dans ce moment fatal, Télésilla rassemble les femmes les plus propres à seconder ses projets, leur remet les armes dont elle a dépouillé les temples et les maisons des particuliers, court avec elles se placer sur les murailles, et repousse l'ennemi, qui, dans la crainte qu'on ne lui reproche ou la victoire ou la défaite, prend le parti de se retirer.

A quarante stades d'Argos, (environ une lieue et demie,) est le temple de Junon, un des plus célèbres de la Grèce. Dans la liste des prêtresses dont il est desservi, on trouve des noms illustres, tels que ceux d'Hipermnestre fille de Danaüs, d'Admete fille du roi Euristthée, de Cydippe qui dut sa gloire encore moins à ses aïeux qu'à ses enfans. On nous raconta son histoire, pendant qu'on célébroit la fête de Junon. Ce jour, qui attire une multitude infinie de spectateurs, est sur-tout remarquable par une pompe solemnelle qui se rend d'Argos au temple de la déesse; elle est précédée par cent boeufs parés de guirlandes, qu'on doit sacrifier, et distribuer aux assistans; elle est protégée par un corps de jeunes Argiens couverts d'armes étincelantes, qu'ils déposent par respect avant que d'approcher de l'autel; elle se termine par la prêtresse qui paroît sur un char atte-

attelé de deux boeufs dont la blancheur égale la beauté. Or, du temps de Cydippe, la procession ayant défilé, et l'attelage n'arrivant point, Biton et Cléobis s'attachèrent au char de leur mère, et pendant 45 stades, (environ deux lieués moins un quart,) la traînèrent en triomphe dans la plaine et jusque vers le milieu de la montagne, où le temple étoit alors placé: Cydippa arriva au milieu des cris et des applaudissemens; et dans les transports de sa joie, elle supplia la déesse d'accorder à ses fils le plus grand des bonheurs. Ses voeux furent, dit-on, exaucés: un doux sommeil les saisit dans le temple même, et les fit tranquillement passer de la vie à la mort; comme si les dieux n'avoient pas de plus grand bien à nous accorder, que d'abréger nos jours.

Les exemples d'amour filial ne sont pas rares sans doute, dans les grandes nations; mais leur souvenir se perpétue à peine dans le sein de la famille qui les a produits: au lieu qu'en Grèce, une ville entière se les approprie, et les éternise comme des titres dont elle s'honore autant que d'une victoire remportée sur l'ennemi. Les Argiens envoyèrent à Delphes les statues de ces généreux frères, et j'ai vu dans un temple d'Argolide un groupe qui les représente attelés au char de leur mère.

Nous partîmes pour Pirynthe, éloignée d'Argos d'environ 50 stades, (environs deux lieues et demie). Il ne reste de cette ville si ancienne que des murailles épaisses de plus de 20 pieds, et hautes à proportion. Pendant qu'on nous racontoit que les Argiens, épuisés par de longues guerres, avoient détruit Tyrinthe, Midée, Hysies et quelques autres villes, pour en transporter les habitans chez eux, Philotas regrettoit de ne pas trouver en ces lieux les anciens Tyrinthiens. Je lui en demandai la raison. Ce n'est pas, répondit-il, parce qu'ils aimoient autant le vin que les

autres

autres peuples de ce canton ; mais l'espèce de leur folie m'auroit amusé. Voici ce que m'en a dit un Argien.

Ils s'étoient fait une telle habitude de plaisanter sur tout, qu'ils ne pouvoient plus traiter sérieusement les affaires les plus importantes. Fatigués de leur légèreté, ils eurent recours à l'oracle de Delphes Il les assura qu'ils guériroient, si après avoir sacrifié un taureau à Neptune, ils pouvoient sans rire le jeter à la mer, Il étoit visible que la contrainte imposée ne permettoit pas d'achever l'épreuve. Cependant ils s'assemblèrent sur le rivage : ils avoient éloigné les enfans ; et comme on vouloit en chasser un qui s'étoit glissé parmi eux : „Est ce que vous avez „peur, s'écria-t-il, que je n'avale votre taureau ?„ A ces mots ils s'éclatèrent de rire, et persuadés que leur maladie étoit incurable, ils se soumirent à leur destinée.

Nous sortîmes de Pyrinthe, et nous étant rendus vers l'extrêmité de l'Argolide, nous visitâmes Hermione et Trézène. Dans la première nous vîmes entre autres choses un temple de Cérès, derrière lequel on nous montroit trois places entourées de balustres de pierres. Dans l'une de ces places la terre s'ouvre, et laisse entrevoir un abyme profond ; c'est une de ces bouches de l'enfer, dont j'ai parlé dans mon voyage de Laconie. Les habitans disoient que Pluton, ayant enlevé Proserpine, préféra de descendre par ce gouffre, parce que le trajet est plus court. Ils ajoutoient que dispensés, à cause du voisinage, de payer un tribut à Caron, ils ne mettoient point une pièce de monnoie dans la bouche des morts, comme on fait par-tout ailleurs.

A Trézène, nous vîmes avec plaisir les monumens qu'elle renferme ; nous écoutâmes avec patience les longs récits qu'un peuple fier de son origine, nous faisoit de l'histoire de ses anciens

rois,

rois, et des héros qui avoient paru dans cette contrée. On nous montroit le siège où Pitthée, fils de Pélops rendoit justice; la maison où naquit Thésée, son petit fils et son élève; celle qu'habitoit Hippolyte; son temple, où les filles de Trézène déposent leur chevelure avant de se marier. Les Tréséniens, qui lui rendent des honneurs divins, ont consacré à Vénus l'endroit où Phèdre se cachoit pour le voir, lorsqu'il poussoit son char dans la carrière. Quelques uns prétendoient qu'il ne fut pas traîné par ses chevaux, mais placé parmi les constellations: d'autres nous conduisirent au lieu de sa sépulture, placée auprès du tombeau de Phèdre.

On nous montroit aussi un édifice en forme de tente, où fut relégué Oreste pendant qu'on le purifioit, et un autel fort ancien, où l'on sacrifie à-la-fois aux mânes et au sommeil, à cause de l'union qui règne entre ces divinités.

Nous ne voulions pas nous arrêter long-temps dans cette ville. Nous cotoyâmes la mer et nous arrivâmes à Epidaure, située au fond d'un golphe, en face de l'île d'Egine, qui lui appartenoit anciennement: de fortes murailles l'ont quelquefois protégée contre les efforts des puissances voisines; son territoire rempli de vignobles, est entouré de montagnes couvertes de chênes. Hors des murs, à 40 stades de distance, (environ un lieue et demie,) sont le temple et le bois sacré d'Esculape, où les malades viennent de toutes parts chercher leur guérison. Un conseil, composé de 180 citoyens, est chargé de l'administration de ce petit pays.

On ne sait rien de bien positif sur la vie d'Esculape, et c'est ce qui fait qu'on en dit tant de choses. Si l'on s'en rapporte aux récits des habitans, un berger, qui avoit perdu son chien et une de ses chèvres, les trouva sur une montagne voisine, auprès d'un enfant resplendissant de lumière,

mière, allaité par la chèvre, et gardé par le chien; c'étoit Esculape, fils d'Apollon et de Coronis. Ses jours furent consacrés au soulagement des malheureux. Les blessures et les maladies les plus dangereuses cédoient à ses opérations, à ses remèdes; aux chants harmonieux, aux paroles magiques qu'il employoit. Les dieux lui avoient pardonné ses succès; mais il osa rappeler des morts à la vie, et sur les représentations de Pluton il fut écrasé par la foudre.

D'autres traditions laissent entrevoir quelques lueurs de vérité, et nous présentent un fil que nous suivrons un moment, sans nous engager dans ses détours. L'instituteur d'Achille, le sage Chiron, avoit acquis de légères connoissances sur les vertus des simples, de plus grandes sur la réduction des fractures et des luxations; il les transmit à ses descendans qui existent encore en Thessalie, et qui de tout temps, se sont généreusement dévoués au service des malades.

Il paroît qu'Esculape fut son disciple, et que, devenu le dépositaire de ses secrets, il en instruisit ses fils Machaon et Podalire, qui régnèrent après sa mort sur une petite ville de Thessalie. Pendant le siège de Troie, ils signalèrent leur valeur dans les combats, et leur habileté dans le traitement de blessés; car ils avoient cultivé avec soin la chirurgie, partie essentielle de la médecine, et la seule qui, suivant les apparences fût connue dans ces siècles éloignés. Machaon avoit perdu la vie sous les murs de Troie. Ses cendres furent transportées dans le Péloponèse, par les soins de Nestor. Ses enfans attachés à la profession de leur père, s'établirent dans cette contrée; ils élévèrent des autels à leur aïeul, et en méritèrent par les services qu'ils rendirent à l'humanité.

L'auteur d'une famille si respectable devint bientôt l'objet de la vénération publique. Sa pro-

promotion au rang des dieux doit être postérieure au temps d'Homère, qui n'en parle que comme d'un simple particulier. Mais aujourd'hui, on lui décerne partout des honneurs divins. Son culte a passé d'Epidaure dans les autres villes de la Grèce, même en des climats éloignés; il s'étendra davantage, parce que les malades imploreront toujours avec confiance la pitié d'un dieu qui fut sujet à leurs infirmités.

En entrant dans son temple, on est d'abord frappé de ces belles paroles tracées au dessus de la porte: „L'entrée de ces lieux n'est permise „qu'aux âmes pures.„ La statue du dieu, ouvrage de Thrasymède de Paros, comme on le voit par son nom inscrit au bas, est en or et ivoire. Esculape, assis sur son trône, ayant un chien à ses pieds, tient d'une main son baton, prolonge l'autre au dessus d'un serpent qui semble se dresser pour l'atteindre. L'artiste a gravé sur le trône les exploits de quelques héros de l'Argolide: c'est Bellérophon qui triomphe de la chimère; c'est Persée qui coupe la tête à Méduse.

Aux environs nous vîmes quantité de colonnes qui contiennent, non seulement les noms de ceux qui ont été guéris, et des maladies dont ils étoient affligés; mais encore le détail des moyens qui leur ont procuré la santé. De pareils monumens, dépositaires de l'expérience des siècles, seroient précieux dans tous les temps; ils étoient nécessaires avant qu'on eût écrit sur la médecine. On sait qu'en Egypte, les prêtres conservent dans leurs temples l'état circonstancié des cures qu'ils ont opérées. En Grèce les ministres d'Esculape ont introduit cet usage avec leurs autres rites, dans presque tous les lieux où ils se sont établis. Hippocrate en connut le prix, et puisa une partie de sa doctrine sur le régime, dans une suite d'anciennes inscriptions exposées

auprès du temple que les habitans de Cos ont élevé en l'honneur d'Esculape.

Celui d'Epidaure est entouré d'un bois, dans lequel on ne laisse naître ni mourir personne. Car pour éloigner de ces lieux l'image effrayante de la mort on en retire les malades qui sont à toute extrémité, et les femmes qui sont au dernier terme de leur grossesse.

Les prêtres pour attribuer des effets naturels à des causes surnaturelles ajoutent au traitement des malades quantité de pratiques superstitieuses. On a construit auprès du temple une grande salle où ceux qui viennent consulter Esculape, après avoir déposé sur la table sainte des gâteaux, des fruits et d'autres offrandes, passent la nuit couchés dans de petits lits: un des ministres leur ordonne de s'abandonner au sommeil, de garder un profond silence, quandmême ils entendroient du bruit, et d'être attentifs aux songes que le dieu va leur envoyer; ensuite il éteint les lumières, et a soin de ramasser les offrandes dont la table est couverte. Quelque temps après, les malades croient entendre la voix d'Esculape, soit qu'elle leur parvienne par quelque artifice ingénieux, soit que le ministre, revenu sur ses pas prononce sourdement quelques paroles autour de leur lit, soit enfin que, dans le calme des sens, leur imagination réalise les récits et les objets qui n'ont cessé de les frapper depuis leur arrivée.

La voix divine leur prescrit les remèdes destinés à les guérir, remèdes assez conformes à ceux des autres médecins. Elle les instruit en même temps des pratiques de dévotion qui doivent en assurer l'effet. Si le malade n'a d'autre mal que de craindre tous les maux; s'il se résout à devenir l'instrument de la fourberie, il lui est ordonné de se présenter le lendemain au temple, de passer d'un coté de l'autel à l'autre, d'y poser la main; de l'appliquer sur la partie souffrante,

et de déclarer hautement sa guérison, en présence d'un grand nombre de spectateurs que ce prodige remplit d'un nouvel enthousiasme. Quelquefois pour sauver l'honneur d'Esculape, on enjoint aux malades d'aller au loin exécuter ses ordonnances. D'autres fois ils reçoivent la visite du dieu, déguisé sous la forme d'un gros serpent, dont les caresses raniment leur confiance.

Les serpens en général sont consacrés à ce dieu, soit parce que la plupart ont des propriétés dont la médecine fait usage, soit pour d'autres raisons qu'il est inutile de rapporter: mais Esculape paroît chérir spécialement ceux qu'on trouve dans le territoire d'Epidaure, et dont la couleur tire sur le jaune. Sans venin, d'un caractère doux et paisible, ils aiment à vivre familièrement avec les hommes. Celui que les prêtres entretiennent dans l'intérieur du temple, se replie quelquefois autour de leur corps, ou se redresse sur sa queue pour prendre la nourriture qu'on lui présente dans une assiette: on le laisse rarement sortir; quand on lui rend sa liberté, il se promène avec majesté dans les rues; et comme son apparition est d'un heureux présage, elle excite une joie universelle. Les uns le respectent parce qu'il est sous la protection de la divinité tutélaire du lieu; les autres se prosternent en sa présence, parce qu'ils le confondent avec le dieu même.

On trouve de ces serpens familiers dans les autres temples d'Esculape, dans ceux de Bacchus et de quelques autres divinités. Ils sont très communs à Pella, capitale de la Macédoine. Les femmes s'y font un plaisir d'en élever. Dans les grandes chaleurs de l'été, elles les entrelacent autour de leur cou, en forme de collier, et dans leurs orgies, elles s'en parent comme d'un ornement, ou les agitent au dessus de leur tête. Pendant mon séjour en Grèce on disoit qu'Olympias, femme de Philippe, roi de Macédonie, en faisoit

souvent coucher un auprès d'elle; on ajoutoit même que Jupiter avoit pris la forme de cet animal, et qu'Alexandre étoit son fils.

Les Epidauriens sont crédules; les malades le sont encore plus. Ils se rendent en foule en Epidaure; ils s'y soumettent avec une entière résignation aux remèdes dont ils n'avoient jusqu'alors retiré aucun fruit, et que leur extrême confiance rend quelquefois plus efficaces La plupart me racontoient avec une foi vive les songes dont le dieu les avoit favorisés; les uns étoient si bornés, qu'ils s'effarouchoient à la moindre discussion; les autres si effrayés, que les plus fortes raisons ne pouvoient les distraire du sentiment de leurs maux: tous citoient des exemples de guérison, qu'ils n'avoient pas constatés, et qui recevoient une nouvelle force en passant de bouche en bouche.

Nous reprimes bientôt le chemin d'Athènes où, dès mon arrivée je continuai mes recherches, tant sur les parties de l'administration, que sur les opinions des philosophes, et sur les différentes branches de la littérature.

CHAPITRE XL.

La république de Platon.

Deux grands objets occupent les philosophes de la Grèce: la manière dont l'univers est gouverné, et celle dont il faut gouverner les hommes. Nous verrons dans la suite comment Platon concevoit la formation du monde. J'expose ici les moyens qu'il imaginoit pour former la plus heureuse des sociétés, et qu'il nous dévéloppa un jour à l'académie. Je vais le faire parler, mais j'aurai besoin d'indulgence: s'il falloit conserver
à

à ses pensées les charmes dont il les fait embellir, ce seroit aux Grâces de tenir le pinceau.

Ce n'est ni d'une monarchie ni d'une démocratie que je dois tracer le plan. Je forme un gouvernement où les peuples seroient heureux sous l'empire de la vertu.

J'en divise les citoyens en trois classes: celle des mercenaires ou de la multitude; celle des guerriers ou des gardiens de l'état; celle des magistrats ou des sages. Je ne prescris rien à la première; elle est faite pour suivre aveuglement les impressions des deux autres.

Je veux un corps de guerriers, qui aura toujours les armes à la main, et dont l'objet sera d'entretenir dans l'état une tranquillité constante. Il ne se mêlera pas avec les autres citoyens; il demeurera dans un camp, et sera toujours prêt à reprimer les factions du dedans, à repousser les attaques du dehors.

Mais comme des hommes si redoutables pourroient être infiniment dangereux, et qu'avec toutes les forces de l'état, il leur seroit facile d'en usurper la puissance, nous les contiendrons, non par des loix, mais par la vigueur d'une institution qui réglera leurs passions et leurs vertus mêmes. Nous cultiverons leur esprit et leur coeur par les instructions qui sont du ressort de la musique; et nous augmenterons leur courage et leur santé par les exercices de la gymnastique.

Que leur éducation commence dès les premières années de leur enfance; que les impressions qu'ils recevront alors ne soient pas contraires à celles qu'ils doivent recevoir dans la suite, et qu'on évite sur-tout de les entretenir de ces vaines fictions déposées dans les écrits d'Homère, d'Hésiode et des autres poètes. Les dissentions et les vengeances faussement attribuées aux dieux, n'offrent que de grands crimes justifiés par de grandes autorités; et c'est un malheur insigne que

de s'accoutumer de bonne heure à ne trouver rien d'extraordinaire dans les actions les plus atrôces.

Ne dégradons jamais la divinité par de pareilles images. Que la poésie l'annonce aux enfans des guerriers avec autant de dignité que de charmes; on leur dira sans cesse, que dieu ne peut être l'auteur que du bien; qu'il ne fait le malheur de personne; que ses chatimens sont des bienfaits, et que les méchans sont à plaindre, non quand ils les éprouvent, mais quand ils trouvent des moyens de s'y soustraire.

On aura soin de les élever dans le plus parfait mépris de la mort, et de l'appareil menaçant des enfers. Ces peintures effrayantes et exagérées du Cocyte et du Styx peuvent être utiles en certaines occasions, mais elles ne sont pas faites pour des hommes qui ne doivent connoître la crainte que par celle qu'ils inspirent.

Pénétrés de ces vérités, que la mort n'est pas un mal, et que le sage se suffit à lui-même, ils verront expirer autour d'eux leurs parens et leurs amis, sans répandre une larme sans pousser un soupir. Il faudra que leur ame ne se livre jamais aux excès de la douleur de la joie ou de la colère; qu'elle ne connoisse ni le vil intérêt, ni le mensonge plus vil encore s'il est possible; qu'elle rougisse des foiblesses et des cruautés que les poètes attribuent aux anciens guerriers, et qu'elle fasse consister le véritable héroïsme à maîtriser ses passions, et à obéir aux loix.

C'est dans cette ame qu'on imprimera comme sur l'airain, les idées immortelles de la justice et de la vérité; c'est là qu'on gravera en traits ineffaçables, que les méchans sont malheureux dans la prospérité, et que la vertu est heureuse dans la persécution et même dans l'oubli.

Mais ces vérités ne doivent pas être présentées avec des couleurs qui en altèrent la majesté. Loin d'ici ces acteurs qui les dégraderoient sur le théa-

théatre, en y joignant la peinture trop fidelle des petitesses et des vices de l'humanité. Nous bannirons et les accens plaintifs de l'harmonie Lydienne, et la mollesse des chants de l'Ionienne. Nous conserverons le mode Dorien dont l'expression mâle soutiendra le courage de nos guerriers, et le Phrigien dont le caractère paisible et religieux pourra s'assortir à la tranquillité de leur ame.

Nous exigerons que la peinture, l'architecture et tous les arts offrent à leurs yeux cette beauté dont l'idée doit toujours être présente à nos jeunes élèves, afin qu'ils s'en pénètrent jusqu'au fond de l'ame, et s'accoutument à la reproduire dans leurs actions et dans leurs moeurs. Nourris de ces semences divines, ils s'effaroucheront au premier aspect du vice, parce qu'ils n'y reconnoîtront pas l'empreinte auguste qu'ils ont dans le coeur; ils tréssailleront à la voix de la raison et de la vertu, parce qu'elles leur apparoîtront sous des traits connus et familiers. Ils aimeront la beauté, avec tous les transports, mais sans aucun des excès de l'amour.

Les mêmes principes dirigeront cette partie de leur éducation qui concerne les besoins et les exercices du corps. Ils apprendront à supporter la faim, la soif, le froid, le chaud tous les besoins, toutes les fatigues, toutes les saisons. Ils trouveront dans une nourriture frugale, les trésors de la santé; et dans la continuité des exercices, le moyen d'augmenter leur courage plutôt que leurs forces.

Tout dans notre république dépendra de l'éducation des guerriers. Tout dans cette éducation dépendra de la sévérité de la discipline; ils regarderont la moindre observance comme un devoir, et la plus petite négligence comme un crime. Il faut que sous la main des chefs ils deviennent propres aux plus petites choses comme

aux plus grandes ; il faut qu'ils brisent sans cesse leur volonté, et qu'à force de sacrifices ils parviennent à ne penser, n'agir, ne respirer que pour le bien de la république.

Avant que d'aller plus loin, forçons nos élèves à jeter les yeux sur la vie qu'ils doivent mener un jour ; ils seront moins étonnés de la sévérité de nos règles, et se prépareront mieux à la haute destinée qui les attend.

Si les guerriers possédoient des terres et des maisons, si l'or et l'argent souilloient une fois leurs mains, bientôt l'ambition, la haine et toutes les passions qu'entraînent les richesses, se glisseroient dans leur coeur, et ils ne seroient plus que des hommes ordinaires. Délivrons-les de tous ces petits soins qui les forceroient à se courber vers la terre. Ils seront nourris en commun aux dépens du public ; la patrie à laquelle ils consacreront toutes leurs pensées et tous leurs désirs, se chargera de pourvoir à leurs besoins qu'ils réduiront au pur nécessaire.

Ils partageront avec leurs épouses le soin de pourvoir à la tranquillité de la ville, comme le chien fidèle partage avec sa compagne la garde du troupeau confié à sa vigilance. Les uns et les autres seront élevés dans les mêmes principes, dans les mêmes lieux et sous les mêmes maîtres. Ils recevront ensemble, avec les élémens des sciences, les leçons de la sagesse ; et dans le gymnase, les jeunes filles, dépouillées de leurs habits, et parées de leurs vertus, comme du plus honorable des vêtemens, disputeront le prix des exercices aux jeunes garçons leurs émules.

Nous avons trop de décence et trop de corruption pour n'être pas blessés d'un règlement, qu'une longue habitude et des moeurs plus pures rendroient moins dangereux. Cependant les magistrats seront chargés d'en prévenir les abus. Dans des fêtes instituées pour former des unions

légiti

légitimes et saintes, ils jetteront dans une urne les noms de ceux qui devront donner des gardiens à la république. Ce seront les guerriers depuis l'âge de 30 ans jusqu'à celui de 55 et les guerrières depuis l'âge de 20 jusqu'à celui de 40 ans. Le hasard, en apparence, assortira les époux; mais les magistrats par des pratiques adroites, en corrigeront si bien les caprices, qu'ils choisiront toujours les sujets de l'un et de l'autre sexe les plus propres à conserver dans sa pureté la race de nos guerriers.

Ceux qui naîtront de ces mariages, seront aussitôt enlevés à leurs parens, et déposés dans un endroit où leurs mères, sans les reconnoître, iront distribuer, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, ce lait qu'elles ne pourront plus réserver exclusivement pour les fruits de leur amour.

Dès que les deux époux auront satisfait aux voeux de la patrie, ils se sépareront, et resteront libres jusqu'à ce que les magistrats les appellent à un nouveau concours, et que le sort leur assigne d'autres liens. Cette continuité d'hymens et de divorces, fera que les femmes pourront appartenir successivement à plusieurs guerriers.

Mais quand les uns et les autres auront passé l'âge prescrit par la loi aux engagemens qu'elle avoue, il leur sera permis d'en contracter d'autres, pourvu toutefois que d'un coté ils ne fassent paroître aucun fruit de leur union, et que d'un autre coté, ils évitent de s'unir aux personnes qui leur ont donné ou qui leur doivent la naissance.

Mais comme ils ne pourroient pas les reconnoître, il leur suffira de compter parmi leurs fils et leurs filles tous les enfans nés dans le même temps que ceux dont ils sont véritablement les auteurs; et cette illusion sera le principe d'un accord inconnu aux autres états. En effet chaque guerrier se croira uni par les liens du sang avec

tous ſes ſemblables et par là ſe multiplieront tellement entre eux les rapports de parenté, qu'on entendra retentir par-tout les noms tendres et ſacrés de père et de mère, de fils et de fille, de frère et de ſoeur.

Cette tendreſſe précieuſe, qui les rapprochera pendant la paix, ſe reveillera avec plus de force pendant la guerre. Qu'on place ſur un champ de bataille un corps de guerriers jeunes, pleins de courage, exercés depuis leur enfance aux combats, parvenus enfin au point de déployer les vertus qu'ils ont acquiſes, et perſuadés qu'une lâcheté va les avilir, une belle action les élever au comble de l'honneur, et le trépas leur mériter des autels; que dans ce moment la voix puiſſante de la patrie frappe leurs oreilles, et les appelle à ſa défenſe; qu'à cette voix ſe joignent les cris plaintifs de l'amitié, qui leur montre de rang en rang tous leurs amis en danger; enfin pour imprimer dans leur ame les émotions les plus fortes, qu'on jette au milieu d'eux leurs épouſes, qui viennent combattre auprès d'eux, et les ſoutenir de leur voix et de leurs regards; leurs enfans à qui ils doivent des leçons de valeur, et qui vont peut-être périr par le fer barbare de l'ennemi; croira-t-on que cette maſſe, embraſée par ces puiſſans intérêts, comme par une flamme dévorante, héſite un inſtant à ramaſſer ſes forces et ſes fureurs, à tomber comme la foudre ſur les trouppes ennemies, et à les écraſer par ſon poids irreſiſtible? —

Me voila parvenu à la troiſième et à la plus importante claſſe de nos citoyens: je vais parler de nos magiſtrats, de ce petit nombre d'hommes choiſis parmi des hommes vertueux, de ces chefs en un mot, qui tirés de l'ordre des guerriers, feront autant au deſſus d'eux, par l'excellence de leur mérite, que les guerriers ſont au deſſus des artiſans et des laboureurs.

Quelle

Quelle précaution ne faudra-t-il pas dans notre république pour choisir des hommes si rares! quelle étude pour les connoître! quelle attention pour les former! Entrons dans ce sanctuaire où l'on élève les enfans des guerriers, et où les enfans des autres citoyens peuvent mériter d'être admis. Attachons-nous à ceux qui, réunissant les avantages de la figure aux graces naturelles, se distingueront de leurs semblables dans les exercices du corps et de l'esprit. Examinons si le désir de savoir, si l'amour du bien étincellent de bonne heure dans leurs regards et dans leurs discours; si à mésure que leurs lumières se développent, ils se pénètrent d'un plus vif intérêt pour leurs devoirs, et si, à proportion de leur âge, ils laissent de plus en plus échapper les traits d'un heureux caractère. Tendons des pièges à leur raison naissante. Si les principes qu'elle a reçus ne peuvent être altérés ni par le temps ni par des principes contraires, attaquons-les par la crainte de la douleur, par l'attrait du plaisir, par toutes les espèces de violences et de séduction. Plaçons ensuite ces jeunes élèves en présence de l'ennemi, non pour qu'ils s'engagent dans la mêlée mais pour n'être que spectateurs d'un combat, et remarquons bien l'impression que les travaux et les dangers feront sur leurs organes. Après les avoir vu sortir de ces épreuves aussi purs que l'or qui a passé par le creuset, après nous être assurés qu'ils ont naturellement de l'éloignement pour les plaisirs des sens, de l'horreur pour le mensonge, qu'ils joignent la justesse de l'esprit à la noblesse des sentimens, et la vivacité de l'imagination à la solidité du caractère; soyons plus attentifs que jamais à épier leur conduite, et à suivre les progrès de leur éducation.

Nous avons parlé plus haut des principes qui doivent régler leurs moeurs; il est question à présent des sciences qui peuvent étendre leurs lumières.

mières. Telles feront d'abord l'arithmétique et la géométrie, toutes deux propres à augmenter les forces et la sagacité de l'esprit, toutes deux utiles au guerrier, pour le diriger dans ses opérations militaires, et absolument nécessaires au philosophe, pour l'accoutumer à fixer ses idées, et à s'élever jusqu'à la vérité. L'astronomie, la musique, toutes les sciences qui produiront le même effet, entreront dans le plan de notre institution. Mais il faudra que nos élèves s'appliquent à ces études sans efforts, sans contrainte et en se jouant. Qu'ils les suspendent à l'âge de 18 ans, pour ne s'occuper, pendant deux ou trois ans, que des exercices du gymnase, et qu'ils les reprennent ensuite pour mieux saisir les rapports qu'elles ont entre elles; ceux qui continueront à justifier les espérances qu'ils nous avoient données dans leur enfance, obtiendront des distinctions honorables; et dès qu'ils seront parvenus à l'âge de trente ans, nous les initierons à la science de la méditation, à cette dialectique sublime qui doit être le terme de leurs premieres études, et dont l'objet est de connoître moins l'existence que l'essence des choses. *)

Pendant cinq ans entiers consacrés à cette étude, ils méditeront sur la nature du vrai, du juste, de l'honnête. Peu contens des notions vagues et incertaines qu'on en donne maintenant, ils en rechercheront la vraie origine; ils liront leurs devoirs, non dans les préceptes des hommes, mais dans les instructions qu'ils recevront directement du premier des êtres. C'est dans les entretiens familiers qu'ils auront, pour ainsi dire, avec lui, qu'ils puiseront des lumières infaillibles pour discerner la vérité, une fermeté inébranlable dans l'exer-

*) Du temps de Platon, sous le nom de dialectique on comprenoit à la fois la logique, la théologie naturelle et la métaphysique.

l'exercice de la justice, et cette obstination à faire le bien, dont rien ne peut triompher, et qui à la fin triomphe de tout.

Mais pendant qu'étroitement unis avec le bien suprême (qui est Dieu) et que vivant d'une vie véritable, ils oublieront toute la nature, la république qui a des droits sur leurs vertus, les rappellera, pour leur confier des emplois militaires et d'autres fonctions convenables à leur âge. Elle les éprouvera de nouveau, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à leur cinquantième année; alors revêtus, malgré eux, de l'autorité souveraine, ils se rapprocheront avec une nouvelle ferveur, de l'Etre suprême, afin qu'il les dirige dans leur conduite.

Ainsi tenant au ciel par la philosophie, et à la terre par leurs emplois, ils éclaireront les citoyens et les rendront heureux &c.

Quand Platon eut achevé de parler, ses disciples entraînés par son éloquence, se livroient à leur admiration. Mais d'autres auditeurs, plus tranquilles, prétendoient qu'il venoit d'élever un édifice plus imposant que solide, et que son système ne devoit être regardé que comme le délire d'une imagination exaltée, et d'une ame vertueuse. D'autres le jugeoient avec encore plus de sévérité: Platon, disoient-ils, n'est pas l'auteur de ce projet; il l'a puisé dans les loix de Lycurgue, et dans les écrits de Protagoras, où il se trouve presque en entier. Pendant qu'il étoit en Sicile, il voulut le réaliser dans un coin de cette île; le jeune Denys roi de Syracuse, qui lui en avoit d'abord accordé la permission, la lui refusa ensuite. Il semble ne le proposer maintenant qu'avec des restrictions, et comme une simple hypothèse; mais en déclarant dans ses discours, que l'exécution en est possible, il dévoile ses sentimens secrets.

CHA-

CHAPITRE XLI.

Des impositions des finances chez les Athéniens.

Les revenus de la république ont monté quelquefois jusqu'à la somme de 2000 talens, (dix millions huit cens mille livres,) et ces revenus sont de deux sortes: ceux qu'elle perçoit dans le pays même, et ceux qu'elle tire des peuples tributaires.

Dans la première classe, il faut compter 1°. le produit des biens-fonds qui lui appartiennent, c'est à dire des maisons qu'elle loue, des terres et des bois qu'elle afferme. 2°. Le vingt-quatrième qu'elle se réserve sur le produit des mines d'argent, lorsqu'elle accorde à des particuliers la permission de les exploiter. 3°. Le tribut annuel qu'elle exige des affranchis et des dix mille étrangers établis dans l'Attique. 4°. Les amendes et les confiscations, dont la plus grande partie est destinée au trésor de l'état. 5°. Le cinquantième prélevé sur le bled et sur les autres marchandises qu'on apporte des pays étrangers, de même que sur plusieurs de celles qui sortent du Pirée. 6°. Quantité d'autres petits objets, tels que les droits établis sur certaines denrées exposées au marché, et l'impôt qu'on exige de ceux qui entretiennent chez eux des courtisannes.

On afferme la plupart de ces droits; l'adjudication s'en fait dans un lieu public, en présence de dix magistrats qui président aux enchères.

La seconde et principale branche des revenus de l'état, consiste dans les tributs que lui payent quantité de villes et d'îles qu'il tient dans sa dépendance. Ses titres à cet égard sont fondés sur l'abus du pouvoir. Après la bataille de Platée les vainqueurs, ayant resolu de venger la Grèce

des insultes de la Perse, les insulaires qui étoient entrés dans la ligue consentirent à destiner tous les ans une somme considérable aux frais de la guerre. Les Athéniens chargés d'en faire la recette, recueillirent en différens endroits 460 talens, (2,484,000 livres) qu'ils respectèrent tant qu'ils n'eurent pas une supérioritée marquée. Leur puissance s'étant accrue, ils changèrent en contributions humiliantes, les dons gratuits des villes alliées, et imposèrent aux unes l'obligation de fournir des vaisseaux, quand elles en seroient requises; aux autres, celle de continuer à payer le tribut annuel auquel elles s'étoient soumises autrefois. Ils taxèrent sur le même pied les nouvelles conquêtes, et la somme totale des contributions étrangères, monta au commencement de la guerre du Péloponèse, à 600 talens (3,240,000 livres,) et vers le milieu de cette guerre à 1290 ou 1300. Pendant mon séjour en Grèce, les conquêtes de Philippe avoient réduit cette somme à 400 talens, mais on se flattoit de la ramener un jour à 1200. (6,480,000 livres).

Ces revenus, tout considérables qu'ils sont, n'étant pas proportionnés aux dépenses, on est souvent obligé de recourir à des moyens extraordinaires, tels que les dons gratuits et les contributions forcées.

Tantôt le Sénat expose à l'assemblée générale, les besoins pressans de l'état. A cette proposition les uns cherchent à s'échapper, les autres gardent le silence, et les reproches du public les font rougir de leur avarice ou de leur pauvreté; d'autres enfin annoncent tout haut la somme qu'ils offrent à la république, et reçoivent tant d'applaudissemens qu'on peut douter du mérite de leur générosité.

Tantôt le gouvernement taxe chacune des dix tribus, et tous les citoyens qui la composent à proportion de leurs biens, de sorte qu'un particu-

ticulier qui a des possessions dans le district de plusieurs tribus, doit payer en plusieurs endroits. La recette est souvent très difficile; après avoir employé la contrainte par corps on l'a proscrite comme opposée à la nature du gouvernement. Pour l'ordinaire on accorde des délais; et quand ils sont expirés, on saisit les biens et on les vend à l'encan.

De toutes les charges la plus onéreuse, sans doute, est l'entretien de la marine. Il n'y a pas long-temps que deux ou trois riches particuliers armoient une galère à frais communs; il parut ensuite une loi qui subsistoit encore à mon arrivée en Grèce, et qui conformément au nombre des tribus, partageoit en 10 classes, de 120 personnes chacune, tous les citoyens qui possèdent des terres, des fabriques, de l'argent placé dans le commerce ou sur la banque. Comme ils tiennent dans leurs mains presque toutes les richesses de l'Attique, on les obligeoit de payer toutes les impositions, et surtout d'entretenir et d'augmenter au besoin les forces navales de la république. Chacun d'entre-eux ne devant fournir son contingent que de deux années l'une, les 1200 contribuables se subdivisoient en deux grandes classes, de 600 chacune, dont 300 des plus riches, et 300 de ceux qui l'étoient moins. Les premiers répondoient pour les seconds, et faisoient les avances dans un cas pressant.

Quand il s'agissoit d'un armement, chacune des dix tribus ordonnoit de lever dans son district, la même quantité de talens qu'elle avoit de galères à équiper, et les exigeoit d'un pareil nombre de compagnies composées quelquefois de 16 de ces contribuables. Ces sommes perçues étoient distribuées aux Triérarques; c'est ainsi qu'on appelle les capitaines des vaisseaux. On en nommoit deux pour chaque galère; ils servoient six mois chacun, et devoient pourvoir à la subsistance

de

de l'équipage; car pour l'ordinaire la république ne fournissoit que les agrès et les matelots.

Cet arrangement étoit défectueux en ce qu'il rendoit l'exécution très lente, en ce que sans avoir égard à l'inégalité des fortunes, les plus riches ne contribuoient quelquefois que d'un seizième à l'armement d'une galère. Vers les dernières années de mon séjour en Grèce, Démosthène fit passer un décret qui rend la perception de l'impôt plus facile et plus conforme à l'équité; en voici la substance.

Tout citoyen dont la fortune est de 10 talens, doit au besoin fournir à l'état une galère; il en fournira deux s'il a 20 talens; mais possédât-il des richesses très considérables, on n'exigera de lui que trois galères et une chaloupe. Ceux qui auront moins de 10 talens, se réuniront pour contribuer d'une galère.

Cet impôt dont on n'exempte que les Archontes, est proportionné, autant qu'il est possible, aux facultés des citoyens; le poids en tombe toujours sur les plus riches, et c'est une suite de ce principe, que l'on doit asseoir les impositions, non sur les personnes, mais sur les biens.

L'obligation de fournir des vaisseaux et des contributions en argent, cesse avec la guerre; mais il est d'usage que les citoyens riches donnent, à certains jours, des repas à ceux de leur tribu, qu'ils concourent à l'entretien des gymnases, et procurent aux jeux publics les choeurs qui doivent se disputer le prix de la danse et de la musique. Les uns se chargent volontairement de ces dépenses; les autres y sont condamnés par le choix de leur tribu, et ne peuvent s'y soustraire, à moins qu'ils n'en ayent obtenu l'exemption par des services rendus à l'état.

Plu-

Plusieurs compagnies d'officiers élus par le peuple, sont chargées de veiller à l'administration des finances; et chacune des dix tribus nomme un officier à la plupart de ces compagnies.

Les diverses espèces de revenus sont déposées tous les ans dans autant de caisses différentes, regies chacune en particulier, par dix receveurs ou trésoriers. Les dépenses relatives à la guerre et à toutes les parties de l'administration, sont assignées sur ces différentes caisses. En temps de guerre, les lois ordonnent de verser dans la caisse militaire l'excédent des autres caisses.

Tous les ans on dépose, dans une caisse régie par des officiers particuliers, des fonds considérables, qui doivent être publiquement distribués, pour mettre les citoyens pauvres en état de payer leurs places aux spectacles. Le peuple ne veut pas qu'on touche à ce dépôt, et nous l'avons vu de nos jours statuer la peine de mort contre l'orateur qui proposeroit d'employer cet argent au service de l'état épuisé par une longue guerre. Les annales des nations n'offrent pas un second exemple d'un pareil délire.

CHA-

CHAPITRE LVII.

Suite de la Bibliothèque d'un Athénien. La Rhétorique.

Avant mon voyage dans les provinces de la Grèce, j'avois passé plusieurs journées dans la bibliothèque d'Euclide; à mon retour nous reprîmes nos séances.

Il me montra dans un corps de tablettes les ouvrages qui traitent de la logique et de la rhétorique, placés les uns auprès des autres, parce que ces deux sciences ont beaucoup de rapport entre elles. Ils sont en petit nombre, me dit-il; car ce n'est que depuis un siècle environ qu'on a médité sur l'art de penser et de parler. Nous en avons l'obligation aux Grecs d'Italie et de Sicile; et ce fut une suite de l'essor que la philosophie de Pythagore avoit donné à l'esprit humain.

Nous devons cette justice à Zénon d'Élée, de dire qu'il a publié le premier un essai de dialectique; mais nous devons cet hommage à Aristote, d'ajouter qu'il a tellement perfectionné la méthode du raisonnement qu'il pourroit en être regardé comme l'inventeur.

Pendant qu'il construisoit avec effort l'édifice de la logique *), s'élevoit à coté celui de la rhétorique, moins solide, à la vérité, mais plus élégant et plus magnifique.

Le

*) Je supprime ce que l'auteur dit sur les principes de la logique. Je crois pourvoir supposer que tous ceux qui se serviront de cet Abrégé, ont fait ou feront encore un cours de cette science, dont le fond est toujours le même.

Ee

Le premier, lui dis-je, pouvoit être nécessaire; je ne conçois pas l'utilité du second. L'éloquence n'exerçoit-elle pas auparavant son empire sur les nations de la Grèce? Dans les siècles héroïques, ne disputoit-elle pas le prix à la valeur? Toutes les beautés ne se trouvent-elles pas dans les écrits de cet Homère qu'on doit regarder comme le premier des orateurs ainsi que des poètes? Ne se montrent elles pas dans les ouvrages des hommes de génie, qui ont suivi ses traces? Quand on a tant d'exemples, pourquoi tant de préceptes? Ces exemples, répondit Euclide, il les falloit choisir; et c'est ce que fait la rhétorique. Je répliquai: se trompoient ils dans le choix, les Pisistrates, les Solons, et ces orateurs qui, dans les assemblées de la nation ou dans les tribunaux de justice, s'abandonnoient aux mouvemens d'une éloquence naturelle? Pourquoi substituer l'art de parler au talent de la parole?

On a volu seulement, reprit Euclide, arrêter les écarts du génie, et l'obliger, en le contraignant, à réunir ses forces. Vous donnez des avantages de la rhétorique, et vous savez qu'Aristote, quoique prévenu contre l'art oratoire, convient néanmoins qu'il peut être utile! Vous en doutez, et vous avez entendu Demosthène! Sans les leçons de ses maîtres, répondis-je, Démosthène auroit par-tout maîtrisé les esprits. Peut-être que sans le secours des siens, Eschine ne se seroit pas exprimé avec tant de charmes. Vous avouez donc, reprit Euclide, que l'art peut donner au talent des formes plus agréables? Je ne serai pas moins sincère que vous; et je conviendrai que c'est à peu près là tout son mérite.

Alors s'approchant de ses tablettes: Voici, me dit-il, les auteurs qui nous fournissent des préceptes sur l'éloquence, et ceux qui nous en ont laissé des modèles. Presque tous ont vécu dans le siècle dernier ou dans le nôtre. Parmi

les

les premiers sont Corax de Syracuse, Tisias, Thrasymaque, Protagoras, Prodicus, Gorgias, Polus, Lycimnius, Alcidamas, Théodore, Evénus, Callipe, &c. parmi les seconds, ceux qui jouissent d'une réputation méritée, tels que Lysias, Antiphon, Andocide, Isée, Callistrate, Isocrate; ajoutons-y ceux qui ont commencé à se distinguer, tels que Démosthène, Eschine, Hypéride, Lycurgue &c.

J'ai lu les ouvrages des orateurs lui, dis-je; je ne connois point ceux des rhéteurs. Dans nos précédens entretiens vous avez daigné m'instruire des progrès et de l'état actuel de quelques genres de littérature; oserois-je exiger de vous la même complaisance par rapport à la rhétorique?

La marche des sciences exactes peut être facilement connue, répondit Euclide, parce que n'ayant qu'une route pour parvenir au terme, on voit d'un coup d'oeil le point d'où elles partent, et celui où elles arrivent. Il n'en est pas de même des arts de l'imagination: le goût qui les juge étant arbitraire, l'objet qu'ils se proposent souvent indéterminé, et la carrière qu'ils parcourent divisée en plusieurs sentiers voisins les uns des autres; il est impossible, ou du moins très difficile de mesurer exactement leurs efforts et leurs succès. Comment en effet découvrir les premiers pas du talent, et, la règle à la main, suivre le génie lorsqu'il franchit des espaces immenses? Comment encore séparer la lumière, des fausses lueurs qui l'environnent, définir ces graces légères qui disparoissent dès qu'on les analyse, apprécier enfin cette beauté suprême qui fait la perfection de chaque genre? Je vais, puisque vous l'exigez, vous donner des mémoires pour servir à l'histoire de la rhétorique; mais dans une matière si susceptible d'agrémens, n'attendez de moi qu'un petit nombre de faits, et des notions assez communes.

Nos écrivains n'avoient, pendant plusieurs siècles, parlé que le langage de la poésie; celui de la prose leur paroissoit trop familier, et trop borné pour satisfaire aux besoins de l'esprit, ou plutôt de l'imagination; car c'étoit la faculté que l'on cultivoit alors avec le plus de soin. Le philosophe Phérécide de Scyros, et l'historien Cadmus de Milet commencèrent, il y a deux siècles environ, à s'affranchir des lois sévères qui enchaînoient la diction. Quoiqu'ils eussent ouvert une route nouvelle et plus facile, on avoit tant de peine à quitter l'ancienne, qu'on vit Solon entreprendre de traduire ses lois en vers: et les philosophes Empédocle et Parménide, parer leurs dogmes des charmes de la poésie.

L'usage de la prose ne servit d'abord qu'à multiplier les historiens. Quantité d'écrivains publièrent les annales des différentes nations; et leur style présente des défauts que les révolutions de notre goût rendent extrêmement sensibles. Il est clair et concis, mais dénué d'agrémens et d'harmonie. De petites phrases s'y succèdent sans soutien; et l'oeil se lasse de les suivre, parce qu'il cherche vainement les liens qui devroient les unir. D'autres fois, et sur tout dans les premiers historiens, elles fourmillent de tours poétiques, ou plutôt elles n'offrent plus que les débris des vers dont a rompu la mesure. Par-tout on reconnoît que ces auteurs n'avoient eu que des poètes pour modèles, et qu'il a fallu du temps pour former le style de la prose, ainsi que pour découvrir les préceptes de la rhétorique.

C'est en Sicile qu'on fit les premiers essais de cet art. Environ cent ans après la mort de Cadmus, un Syracusain, nommé Corax, assembla des disciples, et composa sur la rhétorique un traité encore estimé de nos jours, quoiqu'il ne fasse consister le secret de l'éloquence que dans le calcul trompeur de certaines probabilités. Voici,

par

par exemple comme il procède. Un homme fortement soupçonné d'en avoir battu un autre, est traduit en justice; il est plus foible ou plus fort que son accusateur: comment supposer, dit Corax, que dans le premier cas il puisse être coupable, que dans le second il ait pu s'exposer à le paroître? Ce moyen et d'autres semblables, Tisias, élève de Corax les étendit dans un ouvrage que nous avons encore, et s'en servit pour frustrer son maître du salaire qu'il lui devoit.

De pareilles ruses s'étoient déja introduites dans la logique, dont on commençoit à rediger les principes, et de l'art de penser elles passèrent sans obstacle dans l'art de parler. Ce dernier se ressentit aussi du goût des sophismes, et de l'esprit de contradiction, qui dominoit dans les écarts du premier.

Protagoras, disciple de Démocrite, fut témoin, pendant son séjour en Sicile, de la gloire que Corax avoit acquise. Il s'étoit jusqu'alors distingué par de profondes recherches sur la nature des êtres, il le fut bientôt par des ouvrages qu'il publia sur la grammaire et sur les différentes parties de l'art oratoire. On lui fait honneur d'avoir le premier rassemblé ces propositions générales, qu'on appelle lieux communs, et qu'emploie un orateur, soit pour multiplier ses preuves, soit pour discourir avec facilité sur toutes sortes de matières.

Ces lieux, quoique très abondans, se reduisent à un petit nombre de classes. On examine, par exemple, une action relativement à la cause, à l'effet, aux circonstances, aux personnes, &c. et de ces rapports naissent des séries de maximes et de propositions contradictoires, accompagnées de leurs preuves, et presque toutes exposées par demandes et par réponses dans les écrits de Protagoras et des autres rhéteurs qui ont continué son travail.

Après avoir réglé la manière de construire l'exorge, de disposer la narration, et de soulever les passions des juges, on étendit le domaine de l'éloquence, renfermé jusqu'alors dans l'enceinte de la place publique et du barreau. Rivale de la poésie, elle célébra d'abord les dieux; les héros et les citoyens qui avoient péri dans les combats. Ensuite Isocrate composa des éloges pour des particuliers d'un rang distingué. Depuis on a loué indifféremment des hommes utiles ou inutiles à leur patrie; l'encens a fumé de toutes parts, et l'on a décidé que la louange, ainsi que le blâme ne devoient garder aucune mesure.

Ces diverses tentatives ont à peine rempli l'espace d'un siècle, et dans cet intervalle on s'appliquoit avec le même soin, à former le style. Non seulement on lui conserva les richesses qu'il avoit, dès son origine, empruntées de la poésie, mais on cherchoit encore à les augmenter; on le paroit tous les jours de nouvelles couleurs, et de sons mélodieux. Ces brillans matériaux étoient auparavant jetés au hasard les uns auprès des autres comme ces pierres qu'on rassemble pour construire un édifice; l'instinct et le sentiment prirent soin de les assortir et de les exposer dans une belle ordonnance. Au lieu de ces phrases isolées qui, faute de nerf et d'appui, tomboient presque à chaque mot, des groupes d'expressions choisies formèrent, en se rapprochant, un tout dont les parties se soutenoient sans peine. Les oreilles les plus délicates furent ravies d'entendre l'harmonie de la prose; et les esprits les plus justes, de voir une pensée se développer avec majesté dans une seule période.

Cette forme heureuse, découverte par des rhéteurs estimables, tels que Gorgias, Alcidamas et Thrasymaque, fut perfectionnée par Isocrate, disciple du premier. Alors on distribua les périodes d'un discours en des intervalles à peu

peu près égaux; leurs membres s'enchaînèrent et se contrastèrent par l'entrelacement des mots ou des pensées, les mots eux-mêmes, par de fréquentes inversions, semblèrent serpenter dans l'espace qui leur étoit assigné, de manière pourtant que, dès le commencement de la phrase, ils en laissoient entrevoir la fin aux esprits attentifs. Cet artifice adroitement ménagé, étoit pour eux une source de plaisirs; mais trop souvent employé, il les fatiguoit au point qu'on a vu quelquefois, dans nos assemblées, des voix s'élever et achever avant l'orateur, la longue période qu'il parcouroit avec complaisance.

Des efforts redoublés ayant enfin rendu l'élocution nombreuse, coulante, harmonieuse, propre à tous les sujets, susceptible de toutes les passions, on distingua trois sortes de langage parmi les Grecs: celui de la poésie noble et magnifique; celui de la conversation, simple et modeste; celui de la prose relevée, tenant plus ou moins de l'un ou de l'autre, suivant la nature des matières auxquelles on l'appliquoit.

On distingua aussi deux espèces d'orateurs; ceux qui consacroient l'éloquence à éclairer le peuple dans ses assemblées, tels que Périclès, à défendre les intérêts des particuliers au barreau, comme Antiphon et Lysias, à répandre sur la philosophie les couleurs brillantes de la poésie, comme Démocrite et Platon; et ceux qui ne cultivant la rhétorique que par un sordide intérêt, ou par une vaine ostentation, déclamoient, en public, sur la nature du gouvernement ou des lois, sur les moeurs, les sciences et les arts, des discours superbes, et dans lesquels les pensées étoient offusquées par le langage.

La plupart de ces derniers, connus sous le nom de sophistes, se répandirent dans la Grèce. Ils erroient de ville en ville par-tout accueillis, par-tout escortés d'un grand nombre de disciples,

qui jaloux de s'élever aux premières places par le secours de l'éloquence, payoient chèrement leurs leçons, et s'approvisionnoient à leur suite, de ces notions générales, ou lieux communs, dont je vous ai déja parlé.

Leurs ouvrages que j'ai rassemblés, sont écrits avec tant de symétrie et d'élégance; on y voit une telle abondance de beautés, qu'on est soi-même fatigué des efforts qu'ils coutèrent à leurs auteurs. S'ils séduisent quelquefois, ils ne remuent jamais, parce que le paradoxe y tient lieu de la vérité, et la chaleur de l'imagination de celle de l'ame.

Ils considèrent la rhétorique, tantôt comme un instrument de persuasion, dont le jeu demande plus d'esprit que de sentiment; tantôt comme une espece de tactique, dont l'objet est de rassembler une grande quantité de mots, de les presser, les étendre, les soutenir les uns par les autres, et les faire marcher fièrement à l'ennemi. Ils ont aussi des ruses et des corps de reserve; mais leur principale ressource est dans le bruit et dans l'éclat des armes.

Vous jugerez, par l'exemple suivant, de l'enthousiasme que causoit autrefois l'éloquence factice. Pendant la guerre du Péloponèse il vint dans cette ville un Sicilien, qui remplit la Grèce d'étonnement et d'admiration: c'étoit Gorgias, que les habitans de Léonte sa patrie, nous avoient envoyé pour implorer notre assistance. Il parut à la tribune, et recita une harangue dans laquelle il avoit entassé les figures les plus hardies, et les expressions les plus pompeuses. Ces frivoles ornemens étoient distribués dans les périodes, tantôt assujetties à la même mesure, tantôt distinguées par la même chute; et quand ils étincelerent devant la multitude, ce fut avec un si grand éclat, que les Athéniens éblouis, secoururent les Léontins, forcèrent l'orateur à s'établir parmi

parmi eux et s'empressèrent de prendre chez lui des leçons de rhétorique.

Une autrefois les Grecs assemblés aux jeux Pythiques, lui décernèrent une statue, qui fut placée en sa présence au temple d'Apollon. Un succès plus flatteur avoit couronné ses talens en Thessalie. Les peuples de ce canton ne connoissoient encore que l'art de dompter un cheval, ou de s'enrichir par le commerce; Gorgias parut au milieu d'eux, et bientôt ils cherchèrent à se distinguer par les qualités de l'esprit.

Gorgias acquit une fortune égale à sa réputation; mais la revolution qu'il fit dans les esprit ne fut qu'une ivresse passagère. Ecrivain froid, tendant au sublime par des efforts qui l'en éloignent, la magnificence de ses expressions ne sert bien souvent qu'à manifester la stérilité de ses idées. Cependant il étendit les bornes de l'art; et ses défauts même ont servi de leçon.

Euclide, en me montrant plusieurs harangues de Gorgias, et différens ouvrages composés par ses disciples Polus, Lycimnius, Alcidamas &c. ajoutoit: je fais moins de cas du fastueux appareil qu'ils étalent dans leurs écrits, que de l'éloquence noble et simple qui caractérise ceux de Prodicus de Céos. Cet auteur a un grand attrait pour les esprits justes; il choisit presque toujours le terme propre, et découvre des distinctions très fines entre les mots qui paroissent synonymes.

Cela est vrai, lui dis-je, mais il n'en laisse passer aucun sans le peser avec une exactitude aussi scrupuleuse que fatigante. Vous rappelez-vous ce qu'il disoit un jour à Socrate et à Protagoras dont il vouloit concilier les opinions? „Il „s'agit entre vous de *discuter* et non de *disputer*; „car on *discute* avec ses amis, et l'on dispute „avec ses ennemis. Par là vous obtiendrez notre *estime*, et non pas nos louanges; car l'estime est dans le coeur, et la louange n'est sou-

„vent que sur les lèvres. De notre coté nous en „ressentirons de la *satisfaction* et non du *plaisir;* „car la satisfaction est le partage de l'esprit qui „s'éclaire, et le plaisir celui des sens qui jouis„sent.„

Si Prodicus s'étoit exprimé de cette manière me dit Euclide, qui jamais eût eu la patience de l'écouter et de le lire? Parcourez ses ouvrages, et vous serez étonné de la sagesse ainsi que de l'élégance de son style. C'est Platon qui lui prêta la réponse que vous venez de citer. Il s'égayoit de même aux dépens de Protagoras, de Gorgias et des plus célèbres rhéteurs de son temps. Il les mettoit dans ses dialogues, aux prises avec son maître; et de ces prétendues conversations il tiroit des scènes assez plaisantes.

Est-ce que Platon, lui dis-je, n'a pas rapporté fidèlement les entretiens de Socrate? Je ne le crois pas, répondit-il; je pense même que la plupart de ces entretiens n'ont jamais eu lieu. — Et comment ne se recrioit-on pas contre une pareille supposition? — Phaedon, après avoir lu le dialogue qui porte son nom, protesta qu'il ne se reconnoissoit pas aux discours que Platon mettoit dans sa bouche. Gorgias dit la même chose, en lisant le sien; il ajouta seulement que le jeune auteur avoit beaucoup de talent pour la satire et remplaceroit bientôt le poète Archiloque. — Vous conviendrez du moins que ses portraits sont assez ressemblans. — Comme on ne juge pas de Périclès et de Socrate d'après les comédies d'Aristophane, on ne doit pas juger des trois sophistes dont j'ai parlé, d'après les dialogues de Platon.

Périclès, poursuivit Euclide, que je place sans hésiter à la tête des orateurs, dut aux leçons des rhéteurs et des philosophes cet ordre et ces lumières, qui, de concert avec les forces du génie, portèrent l'art oratoire presque à sa perfection. Alcibiade, Critias, Théramène mar-

chè-

cherent sur ses traces. Ceux qui sont venus depuis, les ont égalés et quelquefois surpassés, en cherchant à les imiter; et l'on peut avancer que le goût de la vraie éloquence est maintenant fixé dans tous les genres.

L'empire de cet art est très étendu; mais selon les philosophes, le mérite de la rhétorique ne consiste pas dans l'heureux enchaînement de l'exorde, de la narration et des autres parties du discours, ni dans les artifices du style, de la voix et du geste, avec lesquels on cherche à séduire un peuple corrompu. Ce ne sont là que des accessoires quelquefois utiles, presque toujours dangereux. Qu'exigeons-nous de l'orateur? qu'aux dispositions naturelles, il joigne la science et la méditation.

Si la nature vous destine au ministère de l'éloquence, attendez que la philosophie vous y conduise à pas lents; qu'elle vous ait démontré que l'art de la parole devant convaincre avant de persuader, il doit tirer sa principale force de l'art du raisonnement; qu'elle vous ait appris en conséquence, à n'avoir que des idées saines, à ne les exprimer que d'une manière claire, à saisir tous les rapports et tous les contrastes de leurs objets, à connoître, à faire connoître aux autres ce que chaque chose est en elle-même. En continuant d'agir sur vous, elle vous remplira des lumières qui conviennent à l'homme d'état, au juge intègre, au citoyen excellent; vous étudierez sous ses yeux, les différentes espèces de gouvernemens et de lois, les intérêts des nations, la nature de l'homme, et le jeu mobile de ses passions.

Mais cette science achetée par de longs travaux céderoit facilement au souffle contagieux de l'opinion, si vous ne la souteniez non seulement par une probité reconnue, et une prudence consommée, mais encore par un zèle ardent pour la justi-

justice, et un respect profond pour les dieux témoins de vos intentions et de vos paroles.

Alors votre discours, devenu l'organe de la vérité, aura la simplicité, l'énergie, la chaleur et l'imposante dignité qui la caractérisent; il s'embellira moins de l'éclat de votre éloquence, que de celui de vos vertus; et tous vos traits porteront, parce qu'on sera persuadé qu'ils viennent d'une main qui n'a jamais tramé de perfidies.

Nous venons de voir ce que pensent les philosophes à l'égard de la rhétorique; il faudroit à présent examiner la fin que se proposent les rhéteurs, et les règles qu'ils nous ont prescrites. Mais Aristote a entrepris de les recueillir dans un ouvrage, où il traitera son sujet avec cette supériorité qu'on a remarquée dans ses premiers écrits. Vous le lirez un jour, et je me crois dispensé de vous en dire davantage.

Je pressois vainement Euclide; à peine répondoit-il à mes questions. Les rhéteurs adoptent-ils les principes des philosophes? — Ils s'en écartent souvent, et surtout quand elles préfèrent la vraisemblance à la verité. — Quelle est la première qualité de l'orateur? — D'être excellent logicien. — Son premier devoir? — De montrer qu'une chose est, ou n'est pas. — Sa principale attention? — De découvrir dans chaque sujet les moyens propres à persuader. — En combien de parties se divise le discours? — Les rhéteurs en admettent un grand nombre, qui se reduisent à quatre: l'exordre; la proposition, ou le fait; la preuve et la peroraison; on peut même retrancher la première et la derniere. J'allois continuer; mais Euclide me demanda grace, et je ne pus obtenir qu'un petit nombre de remarques sur l'élocution.

Quelque riche que soit la langue Grecque, lui dis-je, vous avez du vous appercevoir que l'expression ne répond pas toujours à votre idée. Sans

Sans doute, reprit-il; mais nous avons le même droit que les premiers instituteurs des langues; il nous est permis de hasarder un nouveau mot, soit en le créant nous-mêmes, soit en le dérivant d'un mot déja connu. D'autres fois nous ajoutons un sens figuré au sens littéral d'une expression consacrée par l'usage, ou bien nous unissons adroitement deux mot pour en composer un troisième &c.

La beauté d'une expression consiste dans le son qu'elle fait entendre; bannissez d'un ouvrage celle qui offense la pudeur ou qui mécontente le goût.

Nous avons des mots propres et des mots figurés; nous en avons de simples et de composés, d'indigènes et d'étrangers; il en est qui ont plus de noblesse, ou d'agrémens que d'autres, parce qu'ils éveillent en nous des idées plus élevées ou plus riantes; d'autres enfin qui sont si bas ou si dissonans, qu'on doit les bannir de la prose et des vers.

De leurs diverses combinaisons se forment les périodes, dont les unes sont d'un seul membre; les autres peuvent acquerir jusqu'à quatre membres, et ne doivent pas en avoir davantage.

Que votre discours ne m'offre pas un tissu de périodes complètes et symétriques, comme ceux de Gorgias et d'Isocrate, ni une suite de phrases courtes et détachées, comme ceux des anciens. Les premiers fatiguent l'esprit, les seconds blessent l'oreille. Variez sans cesse les mesures des périodes, votre style aura tout-à-la fois le mérite de l'art et de la simplicité; il acquera même de la majesté, si le dernier membre de la période a plus d'étendue que les premiers, et s'il se termine par une de ces syllabes longues où la voix se repose en finissant.

Convenance et clarté, voila les deux principales qualités de l'élocution.

1°. *La*

1°. *La convenance.* On reconnut de bonne heure que rendre les grandes idées par des termes abjects, et les petites par des expressions pompeuses, c'étoit revêtir de haillons les maîtres du monde, et de pourpre les gens de la lie du peuple. On reconnut aussi que l'ame a différens langages, suivant qu'elle est en mouvement ou en repos; qu'un vieillard ne s'exprime pas comme un jeune homme, ni les habitans de la campagne comme ceux de la ville. De là il suit que la diction doit varier suivant le caractère de celui qui parle, et de ceux dont il parle, suivant la nature des matières qu'il traite, et des circonstances où il se trouve. Il suit encore que le style de la poésie, celui de l'éloquence, de l'histoire et du dialogue, diffèrent essentiellement l'un de l'autre, et même que, dans chaque genre, les moeurs et les talens d'un auteur jettent sur sa diction des différences sensibles.

2°. *La clarté.* Un orateur, un écrivain doit avoir fait une étude sérieuse de sa langue. Si vous négligez les règles de la grammaire, j'aurai souvent de la peine à pénétrer votre pensée. Employer des mots amphibologiques, ou des circonlocutions inutiles, placer mal-à-propos les conjonctions qui lient les membres d'une phrase; confondre le pluriel avec le singulier; n'avoir aucun égard à la distinction établie dans ces derniers temps, entre les noms masculins et les noms féminins; désigner par le même terme les impressions que reçoivent deux de nos sens, et appliquer le verbe *voir* aux objets de la vue et de l'ouie; distribuer au hasard, à l'exemple d'Héraclite, les mots d'une phrase, de manière qu'un lecteur ne puisse pas deviner la ponctuation de l'auteur: tous ces défauts concourent également à l'obscurité du style. Elle augmentera, si l'excès des ornemens, et la longueur des périodes égarent l'attention du lecteur, et ne lui permettent

pas

pas de respirer; si par une marche trop rapide, votre pensée lui échappe; comme des coureurs de la lice, qui, dans un instant, se dérobent aux yeux des spectateurs.

Rien ne contribue plus à la clarté que l'emploi des expressions usitées; mais si vous ne les détournez jamais de leur acception, votre style ne sera que familier et rampant; vous les relèverez par des tours nouveaux et des expressions figurées.

La prose doit régler ses mouvemens sur des rhythmes faciles à reconnoître, et s'abstenir de la cadence affectée à la poésie. La plupart en bannissent les vers, et cette proscription est fondée sur un principe qu'il faut toujours avoir devant les yeux; c'est que l'art doit se cacher, et qu'un auteur qui veut m'émouvoir ou me persuader, ne doit pas avoir la maladresse de m'en avertir. Or des vers semés dans la prose annoncent la contrainte et les prétentions. Quoi, lui dis-je, s'il vous en échappoit un dans la chaleur de la composition, faudroit-il le rejetter au risque d'affoiblir la pensée? S'il n'a que l'apparence du vers, répondit Euclide, il faut l'adopter, et la diction s'en embellit; s'il est regulier il faut le briser, et en employer les fragmens dans la période qui en devient plus sonore. Plusieurs écrivains et Isocrate lui-même, se sont exposés à la censure, pour avoir négligé cette précaution.

L'éloquence du barreau diffère essentiellement de celle de la tribune. On pardonne à l'orateur des négligences et des répétitions dont on fait un crime à l'écrivain. Tel discours applaudi à l'assemblée générale n'a pas pu se soutenir à la lecture, parce que c'est l'action qui le faisoit valoir; tel autre, écrit avec beaucoup de soin, tomberoit en public, s'il ne se prêtoit pas à l'action. Le style de quelques orateurs est insoutenable par la multiplicité des vers et des mots

com-

composés qu'ils empruntent de la poésie. D'un autre coté, Alcidamas nous dégoûte par une profusion d'épithètes oiseuses, et Gorgias par l'obscurité de ses métaphores tirées de si loin.

La plupart des hyperboles répandent un froid mortel dans nos ames. Riez de ces auteurs qui confondent le style forcé avec le style fort, et qui se donnent des contorsions pour enfanter des expressions de génie. L'un d'entre eux, en parlant du rocher que Polyphème lança contre le vaisseau d'Ulysse, dit: „On voyoit paître tran„quillement les chèvres sur ce rocher, pendant „qu'il fendoit les airs.„

Je me suis souvent apperçu, dis-je, de l'abus des figures; et peut-être faudroit-il les bannir de la prose, comme font quelques auteurs modernes. Les mots propres, répondit Euclide, forment le langage de la raison; les expressions figurées celui de la passion. La raison peut dessiner un tableau et l'esprit y répandre quelques legers ornemens: il n'appartient qu'à la passion de lui donner le mouvement et la vie. Une ame qui veut nous forcer à partager ses émotions, appelle toute la nature à son secours et se fait une langue nouvelle. En découvrant parmi les objets qui nous entourent, des traits de ressemblance ou d'opposition, elle accumule rapidement des figures, dont les principales se reduisent à une seule, que j'appelle similitude. Si je dis: Achille s'élance comme un lion, je fais une comparaison. Si en parlant d'Achille, je dis simplement: le lion s'élance, je fais une métaphore. Achille plus léger que le vent, c'est une hyperbole. Opposez son courage à la lâcheté de Thersite, vous aurez une antithèse. Ainsi la comparaison rapproche deux objets; la métaphore les confond; l'hyperbole et l'antithèse ne les séparent qu'après les avoir rapprochés.

Les

Les comparaisons conviennent à la poésie plutôt qu'à la prose; l'hyperbole et l'antithèse, aux oraisons funèbres et aux panégyriques, plutôt qu'aux harangues et aux plaidoyers. Les métaphores sont essentielles à tous les genres et à tous les styles. Elles donnent à la diction un air étranger; à l'idée la plus commune un air de nouveauté. Le lecteur reste un moment suspendu, et bientôt il saisit, à travers ces voiles legers, les rapports qu'on ne lui cachoit, que pour lui donner la satisfaction de les découvrir. On fut étonné dernièrement de voir un auteur assimiler la vieillesse à la paille, à cette paille ci-devant chargée de grains, maintenant stérile et près de se réduire en poudre. Mais on adopta cet emblême, parce qu'il peint d'un seul trait le passage de la jeunesse florissante à l'infructueuse et fragile décrépitude.

Comme les plaisirs de l'esprit ne sont que des plaisirs de surprise, et qu'ils ne durent qu'un instant, vous n'obtiendrez plus le même succès, en employant la même figure; bientôt elle ira se confondre avec les mots ordinaires, comme tant d'autres métaphores que le besoin a multipliées, dans toutes les langues et sur-tout dans la nôtre. Ces expressions, *une voix claire*, *des moeurs âpres*, *l'oeil de la vigne &c.* ont perdu leur considération en se rendant familières.

Que la métaphore mette, s'il est possible, la chose en action. Voyez comme tout s'anime sous le pinceau d'Homère; la lance est *avide* du sang de l'ennemi, le trait *impatient* de le frapper.

Préférez dans certains cas, les métaphores qui rappellent des idées riantes. Homère a dit *l'aurore aux doigts de rose*, parce qu'il s'étoit peut-être apperçu que la nature repand quelquefois sur une belle main des teintes couleur de rose qui l'embellissent encore. Que deviendroit

l'image s'il avoit dit: *L'Aurore aux doigts de pourpre*?

Que chaque figure présente un rapport juste et sensible. Rappelez-vous la consternation des Athéniens, lorsque Périclès leur dit: *Notre jeunesse a péri dans le combat; c'est comme si on avoit dépouillé l'année de son printemps.* Ici l'analogie est parfaite; car la jeunesse est aux différens périodes de la vie, ce que le printemps est aux autres saisons.

On condamne avec raison cette expression d'Euripide: *La rame souveraine des mers*, parce qu'un titre si brillant ne convient pas à un pareil instrument. On desaprouve aussi Platon, lorsque pour exprimer qu'une ville bien constituée ne doit point avoir de murailles, il dit qu'il faut en laisser dormir les murailles couchées par terre.

Je demandai à Euclide quel étoit celui des auteurs qu'il proposoit pour modèle de style. Aucun en particulier, me répondit-il, tous en général. Je ne cite aucun personnellement, parce que deux de nos écrivains, qui approchent le plus de la perfection, Platon et Démosthène, pèchent quelquefois, l'un par excès d'ornemens, l'autre par défaut de noblesse. Je dis tous en général, parce qu'en les méditant, en les comparant les uns avec les autres, non seulement on apprend à colorer sa diction, mais on acquiert encore ce goût exquis et pur qui dirige et juge les productions du génie; sentiment rapide et tellement répandu parmi nous, qu'on le prendroit pour l'instinct de la nation.

CHA-

CHAPITRE XLII.

Discours de Platon sur la formation du monde.

Nous étions allés à Sunium avec Platon et quelques uns de ses disciples pour voir les mines d'argent qui rendent ce bourg célèbre.

Un jour ayant franchi le promontoire qui porte son nom, nous laissions nos yeux s'égarer sur les vastes plaines de la mer, et se reposer ensuite sur les tableaux que nous offroient les îles voisines. D'agréables souvenirs sembloient rapprocher de nous celles qui se dérobeient à nos regards. Nous disions: De ce coté de l'horizon est Ténos, où l'on trouve des vallées si fertiles; et Délos où l'on célèbre des fêtes si ravissantes. Alexis me dit tout bas: Voilà Céos où je vis Glycère pour la première fois. Philoxène me montroit, en soupirant, l'île qui portoit le nom d'Hélène. C'étoit là que, dix ans auparavant, ses mains avoient dressé, entre des myrtes et des cyprès, un monument à la tendre Coronis; c'étoit là que depuis dix ans, il venoit à certains jours arroser de larmes ces cendres éteintes, et encore chères à son coeur. Platon sur qui les grands objets faisoient toujours une forte impression, sembloit attacher son ame sur les gouffres que la nature a creusés au fond des mers.

Cependant l'horizon se chargeoit au loin de vapeurs ardentes et sombres; le soleil commençoit à pâlir, la surface des eaux, unie et sans mouvement, se couvroit de couleurs lugubres, dont les teintes varioient sans cesse. Déjà le ciel, tendu et fermé de toutes parts, n'offroit à nos yeux qu'une voute ténébreuse que la flamme pénétroit, et qui s'apésantissoit sur la terre. Toute la na-

ture étoit dans le silence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui se communiquoit jusqu'au fond de nos ames. Nous cherchâmes un asyle dans le vestibule d'un temple, et bientôt nous vîmes la foudre briser à coups redoublés cette barrière de ténèbres et de feux suspendue sur nos têtes; des nuages épais rouler par masses dans les airs, et tomber en torrens sur la terre; les vents déchaînés fondre sur la mer, et la bouleverser dans ses abymes. Tout grondoit: le tonnère, les vents les flots, les antres les montagnes; et de tous ces bruits réunis, il se formoit un bruit épouvantable qui sembloit annoncer la dissolution de l'univers. L'aquilon ayant redoublé ses efforts, l'orage alla porter ses fureurs dans les climats brulans de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux, nous l'entendîmes mugir dans le lointain; le ciel brilla d'une clarté plus pure; et cette mer, dont les vagues écumantes s'étoient élevées jusqu'aux cieux, traînoit à peine ses flots jusque sur le rivage.

A l'aspect de tant de changemens inopinés et rapides, nous restâmes quelque temps immobiles et muets. Mais bientôt ils nous rappelèrent ces questions, sur lesquelles la curiosité des hommes s'exerce depuis tant de siècles: Pourquoi ces écarts et ces révolutions dans la nature? Faut-il les attribuer au hasard? Mais d'où vient que, sur le point de se briser mille fois, la chaîne intime des êtres se conserve toujours? Est-ce une cause intelligente qui excite et appaise les tempêtes? Mais quel but se propose-t-elle? D'où vient qu'elle foudroie les déserts, et qu'elle épargne les nations coupables? De là nous remontions à l'existence des dieux, au débrouillement du chaos, à l'origine de l'univers. Nous nous égarions dans nos idées et nous conjurions Platon de les rectifier. Il étoit dans un recueillement profond; on eût dit que la voix terrible

et

et majestueuse de la nature retentissoit encore autour de lui. A la fin pressé par nos prières, et par les vérités qui l'agitoient intérieurement, il s'assit sur un siège rustique, et nous ayant fait placer à ses cotés, il commença par ces mots:

Foibles mortels que nous sommes! est-ce à nous à pénétrer les secrets de la divinité? nous, dont les plus sages ne sont auprès d'elle, que ce qu'un singe est auprès de nous? Prosterné à ses pieds, je lui demande de mettre dans ma bouche des discours qui lui soient agréables, et qui vous paroissent conformes à la raison.

Si j'étois obligé de m'expliquer en présence de la multitude, sur le premier auteur de toutes choses, sur l'origine de l'univers et sur la cause du mal, je serois forcé de parler par énigmes; mais dans ces lieux solitaires, n'ayant que Dieu et mes amis pour témoins, j'aurai la douceur de rendre hommage à la vérité.

Le Dieu que je vous annonce est un Dieu unique, immuable infini. Centre de toutes les perfections, source intarrissable de l'intelligence et de l'être, avant qu'il eût fait l'univers il étoit; car il n'a point eu de commencement: il étoit en lui-même; il existoit dans les profondeurs de l'éternité. Non, mes expressions ne répondent pas à la grandeur des mes idées, ni mes idées à la grandeur de mon sujet.

Egalement éternelle, la matière subsistoit dans une fermentation affreuse, contenant les germes de tous les maux, pleine de mouvemens impétueux, qui cherchoient à réunir les parties, et de principes destructifs, qui les séparoient à l'instant; susceptible de toutes les formes, incapable d'en conserver aucune: l'horreur et la discorde erroient sur ses flots bouillonnans. La confusion effroyable que vous venez de voir dans la nature, n'est qu'une foible image de celle qui regnoit dans le chaos.

De toute éternité, Dieu, par ſa bonté infinie, avoit reſolu de former l'univers, ſuivant un modèle toujours préſent à ſes yeux, modèle immuable, incréé, parfait; idée ſemblable à celle que conçoit un artiſte, lorſqu'il convertit la pierre groſſière en un ſuperbe édifice; monde intellectuel, dont ce monde viſible n'eſt que la copie et l'expreſſion: Tout ce qui dans l'univers tombe ſous nos ſens, tout ce qui ſe dérobe à leur activité, étoit tracé d'une maniere ſublime dans ce premier plan; et comme l'Etre ſuprême ne conçoit rien que de réel, on peut dire qu'il produiſoit le monde, avant qu'il l'eût rendu ſenſible.

Ainſi exiſtoient de toute éternité, Dieu, auteur de tout bien, la matière, principe de tout mal, et ce modèle ſuivant lequel Dieu avoit reſolu d'ordonner la matière.

Quand l'inſtant de cette grande opération fut arrivé, la ſageſſe éternelle donna ſes ordres au chaos, et auſſitôt toute la maſſe fut agitée d'un mouvement fécond et inconnu. Ses parties qu'une haîne implacable diviſoit auparavant, coururent ſe réunir, s'embraſſer, s'enchaîner. Le feu brilla pour la premiere fois dans les ténèbres; l'air ſe ſépara de la terre et de l'eau. Ces quatre élémens furent deſtinés à la compoſition de tous les corps.

Pour en diriger les mouvemens, Dieu qui avoit préparé une ame, compoſée en partie de l'eſſence divine, et en partie de la ſubſtance matérielle, la revêtit de la terre, des mers et de l'air groſſier, au de là duquel il étendit les déſerts des cieux.

A peine l'ame univerſelle eut-elle été plongée dans cet océan de matière qui la dérobe à nos regards, qu'elle eſſaya ſes forces en ébranlant ce grand tout à pluſieurs repriſes, et que tournant

rapi-

rapidement sur elle-même, elle entraîna tout l'univers docile à ses efforts.

Pendant qu'une impression générale, produite par la partie divine de l'ame universelle, fait tout rouler d'orient en occident dans l'espace de 24 heures, une impression particulière, produite par la partie matérielle de cette ame, fait avancer d'occident en orient, suivant certains rapports de célérité, cette partie des cieux où nagent les planètes.

Cependant l'univers étoit plein de vie. Ce fils unique, ce Dieu engendré, avoit reçu la figure sphérique, la plus parfaite de toutes. Il étoit assujéti au mouvement circulaire, le plus simple de tous, le plus convenable à sa forme. L'Etre suprême jetta des regards de complaisance sur son ouvrage; et l'ayant rapproché du modèle qu'il suivoit dans ses opérations, il reconnut avec plaisir que les traits principaux de l'original se retraçoient dans la copie.

Mais il en étoit un qu'elle ne pouvoit recevoir, l'éternité, attribut essentiel du monde intellectuel, et dont ce monde visible n'étoit pas susceptible. Ces deux mondes ne pouvant avoir les mêmes perfections, Dieu voulut qu'ils en eussent de semblables. Il fit le temps cette image mobile de l'immobile éternité; le temps qui commençant et achevant sans cesse le cercle des jours et des nuits, des mois et des années, semble ne connoître dans sa course ni commencement, ni fin, et mesurer la durée du monde sensible, comme l'éternité mesure celle du monde intellectuel; le temps enfin, qui n'auroit point laissé de traces de sa présence, si des signes visibles n'étoient chargés de distinguer ses parties fugitives, et d'enregistrer, pour ainsi dire, ses mouvemens. Dans cette vue, l'Etre suprême alluma le soleil, et le lança avec les autres planètes dans la vaste solitude des airs.

Il adressa la parole aux génies à qui il venoit de confier l'administration des astres. „Dieux, „qui me devez la naissance, écoutez mes ordres „souverains. Vous n'avez pas de droit à l'im- „mortalité; mais vous y participerez par le pou- „voir de ma volonté, plus forte que les liens „qui unissent les parties dont vous êtes composés. „Il reste pour la perfection de ce grand tout, à „remplir d'habitans les mers, la terre et les airs. „S'ils me devoient immédiatement le jour, sous- „traits à l'empire de la mort, ils deviendroient „égaux aux dieux mêmes. Je me repose donc „sur vous du soin de les produire. Dépositaires „de ma puissance, unissez à des corps périssables „les germes d'immortalité, que vous allez rece- „voir de mes mains. Formez en particulier des „êtres qui commandent aux autres animaux, et „vous soient soumis; qu'ils naissent par vos or- „dres, qu'ils croissent par vos bienfaits; et qu'a- „près leur mort, ils se réunissent à vous, et par- „tagent votre bonheur.„

Il dit, et soudain versant dans la coupe où il avoit pétri l'ame du monde, les restes de cette ame tenus en réserve, il en composa les ames particulières; et joignant à celles des hommes une parcelle de l'essence divine, il leur attacha des destinées irrévocables.

Alors il fut reglé qu'il naîtroit des mortels capables de connoître la divinité, et de la servir; que l'homme auroit la prééminence sur la femme, que la justice consisteroit à triompher des passions, et l'injustice à y succomber; que les justes iroient dans le sein des astres, jouir d'une félicité inaltérable; que les autres seroient métamorphosés en femmes; que si leur injustice continuoit, ils reparoîtroient sous différentes formes d'animaux, et qu'enfin ils ne seroient rétablis dans la dignité primitive de leur être, que lorsqu'ils se seroient rendus dociles à la voix de la raison.

L'ame

L'ame immortelle et raisonnable fut placée dans le cerveau, dans la partie la plus éminente du corps, pour en régler les mouvemens. Mais outre ce principe divin, les dieux inférieurs formèrent une ame mortelle, privée de raison, où devoient résider la volupté qui attire les maux, la douleur qui fait disparoître les biens; l'audace et la peur qui ne conseillent que des imprudences, la colère si difficile à calmer, l'espérance si facile à séduire, et toutes les passions fortes, appanage nécessaire de notre nature. Elle occupe dans le corps humain deux régions séparées par une cloison intermédiaire. La partie irascible, revêtue de force et de courage, fut placée dans la poitrine, où, plus voisine de l'ame immortelle, elle est plus à portée d'écouter la voix de la raison; où d'ailleurs tout concourt à modérer ses transports fougueux, l'air que nous respirons, les boissons qui nous désaltèrent, les vaisseaux même qui distribuent les liqueurs dans toutes les parties du corps.

Plus loin, et dans la région de l'estomac, fut enchaînée cette autre partie de l'ame mortelle qui ne s'occupe que des besoins grossiers de la vie; animal avide et féroce qu'on éloigna du séjour de l'ame immortelle, afin que ses rugissemens et ses cris n'en troublassent point les opérations. Cependant elle conserve toujours ses droits sur lui; et ne pouvant le gouverner par la raison, elle le subjugue par la crainte. Comme il est placé près du foie, elle peint dans ce viscère brillant et poli, les objets les plus propres à l'épouvanter. Alors il ne voit dans ce miroir que des rides affreuses et menaçantes, que des spectres effrayans qui le remplissent de chagrin et de dégoût.

Les qualités de la matière, les phénomènes de la nature, la sagesse qui brille en particulier dans la disposition et dans l'usage des parties du

corps humain, tant d'autres objets dignes de la plus grande attention, me mèneroient trop loin, et je reviens à celui que je m'étois d'abord proposé.

Dieu n'a pu faire et n'a fait que le meilleur des mondes possibles, parce qu'il travailloit sur une matière brute et desordonnée, qui sans cesse opposoit la plus forte resistance à sa volonté. Cette opposition subsiste encore aujourd'hui; et de là les tempêtes, les tremblemens de terre, et tous les bouleversemens qui arrivent dans notre globe. Les dieux inférieurs, en nous formant, furent obligés d'employer les mêmes moyens que lui; et de là les maladies du corps et celles de l'ame encore plus dangereuses. Tout ce qui est bien dans l'univers en général, et dans l'homme en particulier, dérive du Dieu suprême; tout ce qui s'y trouve de défectueux, vient du vice inhérent à la matière.

CHAPITRE XLIII.

Lettres sur les affaires générales de la Grèce, adressées à Anacharsis et à Philotas, pendant leur voyage en Egypte et en Perse.

Pendant mon séjour en Grèce j'avois si souvent entendu parler de l'Egypte et de la Perse, que je ne pus resister au désir de parcourir ces deux royaumes. Apollodore me donna Philotas pour m'accompagner: il nous promit de nous instruire de tout ce qui se passeroit pendant notre absence; d'autres amis nous firent la même promesse. Leurs lettres que je vais rapporter en entier ou par fragmens, n'étoient quelquefois qu'un simple journal; quelquefois elles étoient accompagnées de réflexions.

Nous

Nous partîmes à la fin de la 2e. année de la 106e olympiade (l'an 354 avant J. C). Le midi de la Grèce jouissoit alors d'un calme profond; le nord étoit troublé par la guerre des Phocéens, et par les entreprises de Philippe, Roi de Macédoine.

Philomèle, chef des Phocéens, s'étoit fortifié à Delphes. Il envoyoit de tous cotés des ambassadeurs; mais l'on étoit bien loin de présumer que de si légères dissentions entraîneroient la ruine de cette Grèce qui, cent vingt-six ans auparavant, avoit resisté à toutes les forces de la Perse.

Philippe avoit de fréquens démelés avec les Thraces, les Illyriens, et d'autres peuples barbares. Il méditoit la conquête des villes Grecques, situées sur les frontières de son royaume, et dont la plupart étoit alliées ou tributaires des Athéniens. Ceux-ci, offensés de ce qu'il retenoit Amphipolis, qui leur avoit appartenu, essayoient des hostilités contre lui, et n'osoient pas en venir à une rupture ouverte.

LETTRE D'APOLLODORE.

(De l'année 354—353 avant J. C.)

La Grèce est pleine de divisions. Les uns condamnent l'entreprise de Philomèle, les autres la justifient. Les Thébains avec tout le corps des Béotiens, les Locriens, les différentes nations de la Thessalie, tous ces peuples ayant des injures particulières à venger, menancent de venger l'outrage fait à la divinité de Delphes. Les Athéniens, les Lacédémoniens et quelques villes du Péloponèse, se déclarent pour les Phocéens, en haîne des Thébains. . .

Philomèle protestoit au commencement, qu'il ne toucheroit pas aux trésors du temple. Effrayé des préparatifs des Thébains, il s'est approprié une partie de ces richesses. Elles l'ont mis en état d'au-

d'augmenter la solde de mercenaires, qui de toutes parts accourent à Delphes. Il a battu successivement les Locriens, les Béotiens et les Thessaliens.

Ces jours passés, l'armée des Phocéens s'étant engagée dans un pays couvert, rencontra tout-à-coup celle des Béotiens, supérieure en nombre. Les derniers ont remporté une victoire éclatante. Philomèle couvert de blessures, poussé sur une hauteur, enveloppé de toutes parts, a mieux aimé se précipiter du haut d'un rocher, que de tomber entre les mains de l'ennemi.

LETTRE D'APOLLODORE.

(De l'anné 353 — 352 avant J. C).

La plupart ne parlent du roi de Macédoine qu'avec mépris. Ils ne voient pas, que depuis quelque temps ce prince n'a cessé de faire des incursions dans nos états; qu'après s'être emparé de nos îles d'Imbros et de Lemnos, il a chargé de fers ceux de nos citoyens établis dans ces contrées; qu'il a pris plusieurs de nos vaisseaux sur les côtes de l'Eubée &c.

Philippe est présent en tout temps, en tous lieux. A peine a-t-il quitté nos rivages, qu'il vole dans la Thrace maritime; il y prend la forte place de Méthone, la détruit, et en distribue les campagnes fertiles à ses soldats dont il est adoré.

Pendant le siège de cette ville il passoit une rivière à la nage. Une flèche lancée par un archer ou par une machine, l'atteignit à l'oeil droit; et malgré les douleurs aigues qu'il éprouvoit, il regagna tranquillement le rivage d'où il étoit parti. Son médecin Critobule a retiré très habilement la flèche, l'oeil n'est pas difforme mais il est privé de la lumière.

Cet accident n'a point ralenti son ardeur; il assiège maintenant le chateau d'Hérée, sur lequel nous avons des droits légitimes. Grande rumeur

dans

dans Athènes. Il en est résulté un décret de l'assemblée générale; on doit lever une contribution de 60 talens, (324,000 livres,) armer 40 galères, enrôler ceux qui n'ont pas atteint leur 45e année. Ces préparatifs demandent du temps; l'hiver approche, et l'expédition sera remise à l'été prochain.

Pendant qu'on avoit à redouter les projets de ce prince, il nous arrivoit des ambassadeurs du roi de Lacédémone, et d'autres de la part des Mégapolitains qu'il tient assiégés, Démosthène a fait voir que notre sureté dépendoit uniquement de l'équilibre que nous aurions l'art de maintenir entre ces deux républiques.

Cependant les Phocéens ont fourni des troupes aux Lacédémoniens, les Thébains et d'autres peuples aux Mégalopolitains; on a déjà livré plusieurs combats; on conclura bientôt la paix; et l'on aura répandu beaucoup de sang.

On n'en aura pas moins versé dans nos provinces septentrionales. Les Phocéens, les Béotiens, les Thessaliens, tour à tour vainqueurs et vaincus, perpétuent une guerre que la religion et la jalousie rendent extrêmement cruelle. Un nouvel accident ne laisse entrevoir qu'un avenir déplorable. Lycophron, tyran de Phères en Thessalie, s'est ligué avec les Phocéens, pour assujettir les Thessaliens. Ces derniers, en s'associant avec Philippe, ont détruit les barrières qui s'opposoient à son ambition. Depuis quelques années il laissoit les Grecs s'affoiblir, et du haut de son trône, comme d'une guérite, il épioit le moment où l'on viendroit mendier son assistance. Le voilà désormais autorisé à se mêler des affaires de la Grèce. Par-tout, le peuple qui ne pénètre pas ses vues, le croit animé du zèle de la religion. Il a battu les Phocéens. Par-tout on s'écrie qu'il doit sa victoire à la sainteté de la cause qu'il sou-

tient, et que les dieux l'ont choisi pour venger leurs autels.

LETTRE D'APOLLODORE.

(De l'année 351—350 avant J. C.)

Artémise, reine de Carie, est morte. Elle n'a survécu que deux ans à Mausole son frère et son époux. Vous savez que Mausole étoit un de ces rois que la cour de Suze tient en garnison sur les frontières de l'empire, pour en défendre les approches. On dit que son épouse, qui le gouvernoit, ayant recueilli ses cendres, les avoit, par un excès de tendresse, mêlées avec la boisson qu'elle prenoit. On dit que sa douleur l'a conduite au tombeau.

Cette princesse, pour perpetuer la mémoire de son époux, a fait construire un tombeau, qui, suivant les apparences, n'éternisera que la gloire des artistes. J'en ai vu les plans. C'est un quarré long, dont le pourtour est de 411 pieds. La principale partie de l'édifice, entourée de 36 colonnes, sera décorée, sur ses quatre faces, par quatre des plus fameux sculpteurs de la Grèce, Briaxis, Scopas, Léocharès et Timothée. Au dessus s'élevera une pyramide, surmontée d'un char à quatre chevaux. Ce char doit être de marbre de la main de Pythis. La hauteur totale du monument sera de 140 pieds.

Il est déja fort avancé; et comme Idrieus, qui succède à sa soeur Artémise, ne prend pas le même intérêt à cet ouvrage, les artistes ont déclaré, qu'ils se feroient un honneur et un devoir de le terminer sans exiger aucun salaire. Les fondemens en ont été jettés au milieu d'une place construite par les soins de mausole, sur un terrain qui, naturellement disposé en forme de théâtre, descend et se prolonge jusqu'à la mer. Quand on entre

entre dans le port, on est frappé de l'aspect imposant des lieux. Vous avez d'un coté le palais du Roi; de l'autre le temple de Vénus et de Mercure, situé auprès de la fontaine Salmacis. En face le marché public s'étend le long du rivage, au dessus est la place, et plus loin, dans la partie supérieure, la vue se porte sur la citadelle, et sur le temple de Mars, d'où s'élève une statue colossale. Le tombeau de Mausole, destiné à fixer les regards, après qu'ils se sont reposés un moment sur ces magnifiques édifices, sera sans doute un des plus beaux monumens de l'univers; mais il devroit être consacré au bienfaiteur du genre humain.

LETTRE DE NICÉTAS.

(De l'année 350 — 349 avant J. C.)

Nous reçumes les trois lettres suivantes dans le même jour.

Je ris des craintes qu'on veut nous inspirer. La puissance de Philippe ne sauroit être durable: elle n'est fondée que sur le parjure, le mensonge et la perfidie. Il est détesté de ses alliés, qu'il a souvent trompés; de ses sujets et de ses soldats, tourmentés par des expéditions qui les épuisent et dont ils ne retirent aucun fruit.

Son royaume est dans une situation déplorable. Plus de moissons, plus de commerce. Pauvre et foible de soi-même, il s'affoiblit encore en s'agrandissant. Le moindre revers détruira cette prospérité, que Philippe ne doit qu'à l'incapacité de nos généraux, et à la voie de corruption qu'il a honteusement introduite dans toute la Grèce.

Ses partisans exaltent ses qualités personnelles; mais voici ce que m'en ont dit des gens qui l'ont vu de près.

La

La régularité des moeurs n'a point de droit sur son estime; les vices en ont presque toujours sur son amitié; il dédaigne le citoyen qui n'a que des vertus, repousse l'homme éclairé qui lui donne des conseils, et court après la flatterie, avec autant d'empressement, que la flatterie court après les autres princes. Voulez-vous lui plaire, en obtenir des graces, être admis à sa société? ayez assez de santé pour partager ses débauches, assez de talens pour l'amuser et le faire rire. Des bons-mots, des traits de satire, des facéties, des vers, quelques couplets bien obscènes, tout cela suffit pour parvenir auprès de lui à la plus haute faveur. Aussi à l'exception d'Antipater, de Parménion, et de quelques gens de mérite encore, sa cour n'est qu'un amas impur de brigands, de musiciens, de poètes et de bouffons, qui l'applaudissent dans le mal et dans le bien. Ils accourent en Macédoine de toutes les parties de la Grèce.

Des hommes sans principes et sans moeurs, sont publiquement appellés les amis du prince, et les fléaux de la Macédoine. Leur nombre est excessif, leur crédit sans bornes. Peu contens des trésors qu'il leur prodigue, ils poursuivent les citoyens honnêtes, les dépouillent de leurs biens, ou les immolent à leur vengeance. C'est avec eux qu'il se plonge dans la plus horrible crapule, passant les nuits à table, presque toujours ivre, presque toujours furieux, frappant à droite et à gauche, se livrant à des excès qu'on ne peut rappeler sans rougir.

Ce n'est pas seulement dans l'intérieur de son palais, c'est à la face des nations qu'il dégrade la majesté du trône. Dernièrement encore, chez les Thessaliens, si renommés pour leur intempérance, ne l'a-t-on pas vu les inviter à des repas fréquens, s'enivrer avec eux, les égayer par ses saillies, sau-

ter, danser, et jouer tour à tour le rôle de bouffon et de pantomine.

Non je ne saurois croire, Anacharsis, qu'un tel histrion soit fait pour subjuguer la Grèce.

LETTRE D'APOLLODORE.

(Du même jour que la précédente).

Je ne puis me rassurer sur l'état de la Grèce. On a beau me vanter le nombre de ses habitans, la valeur de ses soldats, l'éclat de ses anciennes victoires; on a beau me dire que Philippe bornera ses conquêtes, et que ses entreprises ont été jusqu'àprésent colorées de spécieux prétextes; je me méfie de nos moyens, et me défie de ses vues.

Les peuples de la Grèce sont affoiblis et corrompus. Plus de lois, plus de citoyens, nulle idée de la gloire, nul attachement au bien public. Par-tout de vils mercenaires pour soldats, et des brigands pour généraux.

Nos républiques ne se réuniront jamais contre Philippe. Les unes sont engagées dans une guerre qui achève de les détruire; les autres n'ont de commun entre elles que des jalousies et des prétentions, qui les empêchent de se rapprocher. L'exemple d'Athènes pourroit peut être leur faire plus d'impression que leurs propres intérêts; mais on ne se distingue plus ici que par des spectacles et des fêtes. Nous supportons les outrages de Philippe, avec le même courage que nos pères bravoient les périls. Léloquence impétueuse de Démosthène ne sauroit nous tirer de notre assoupissement. Quand je le vois à la tribune, je crois l'entendre s'écrier, au milieu des tombeaux qui renferment les restes de nos anciens guerriers: Cendres éteintes, ossemens arides, levez-vous et venez venger la patrie.

 D'un

D'un autre côté, observez que Philippe, unique confident de ses secrets, seul dispensateur de ses trésors, le plus habile général de la Grèce, le plus brave soldat de son armée, conçoit, prévoit, exécute tout lui-même, prévient les événemens, en profite quand il le peut, et leur cède quand il le faut. Observez que ses troupes sont très bien disciplinées, qu'il les exerce sans cesse, qu'en temps de paix, il leur fait faire des marches de 300 stades (11 lieues), avec armes et bagages; que dans tout temps il est à leur tête; qu'il les transporte avec une célérité effrayante d'une extrémité de son royaume à l'autre; qu'elles ont appris de lui à ne pas mettre plus de différence entre l'hiver et l'été, qu'entre la fatigue et le repos. Observez que si l'intérieur de la Macédoine se ressent des malheurs de la guerre, il trouve des ressources abondantes dans les mines d'or qui lui appartiennent, dans les dépouilles des peuples qu'il subjugue, dans le commerce des nations qui commencent à fréquenter les ports dont il s'est emparé en Thessalie. Observez que depuis qu'il est sur le trône, il n'a qu'un objet; qu'il a le courage de le suivre, avec lenteur; qu'il ne fait pas une démarche sans la méditer, qu'il n'en fait pas une seconde sans s'être assuré du succès de la première; qu'il est de plus avide, insatiable de gloire; qu'il va la chercher dans la mêlée, dans les endroits où elle se vend à plus haut prix. Observez enfin que ses opérations sont toujours dirigées suivant les temps et les lieux: il oppose aux fréquentes révoltes des Thraces, Illyriens et autres barbares, des combats et des victoires; aux nations de la Grèce des tentatives pour essayer leurs forces; des apologies pour justifier ses entreprises; l'art de les diviser pour les affoiblir, et celui de les corrompre pour les soumettre.

Il a fait couler au milieu d'elles cette grande et fatale contagion, qui desséche l'honneur jusque dans ses racines. Il y tient à ses gages et les orateurs publics, et les principaux citoyens, et des villes entières. Quelquefois il cède ses conquêtes à des alliés, qui par là deviennent les instrumens de sa grandeur, jusqu'à ce qu'ils en soient les victimes. Comme les gens à talens ont quelque influence sur l'opinion publique, il entretient avec eux une correspondance suivie, et leur offre un asyle à sa cour, quand ils ont à se plaindre de leur patrie.

Ses partisans sont en si grand nombre, et dans l'occasion si bien secondés par ses négociations secrètes, que malgré les doutes qu'on peut répandre sur la sainteté de sa parole et de ses sermens, malgré la persuasion où l'on devroit être que sa haine est moins funeste que son amitié; les Thessaliens n'ont pas hésité à se jetter entre ses bras; et plusieurs autres peuples n'attendent que le moment de suivre leur exemple.

Nous nous flattons en vain que sa vie s'écoule dans la débauche et la licence. C'est vainement que la calomnie nous le représente comme le plus méprisable et le plus dissolu des hommes. Le temps que les autres souverains perdent à s'ennuyer, il l'accorde au plaisir, celui qu'ils donnent aux plaisirs, il le consacre aux soins de son royaume.

Nos orateurs, pour inspirer de la confiance au peuple, lui disent sans cesse, qu'une puissance fondée sur l'injustice et la perfidie ne sauroit subsister. Sans doute, si les autres nations n'étoient pas aussi perfides, aussi injustes qu'elle. Mais le règne des vertus est passé, et c'est à la force qu'il appartient maintenant de gouverner les hommes.

LETTRE DE CALLIMÉDON.

(Du même jour que les deux précédentes).

J'adore Philippe. Il aime sa gloire, les talens, les femmes et le vin. Sur le trône le plus grand des rois; dans la société le plus aimable des hommes. Comme il fait valoir l'esprit des autres! comme les autres sont enchantés du sien! Quelle facilité dans le caractère! quelle politesse dans les manières! que de goût dans tout ce qu'il dit! que de graces dans tout ce qu'il fait.

Le roi de Macédoine est quelquefois obligé de traiter durement les vaincus; mais Philippe est humain, doux, affable, essentiellement bon; j'en suis certain, car il veut être aimé; et de plus, j'ai oui dire à je ne sais qui, c'est peut-être à moi, qu'on n'est pas méchant quand on est si gai.

Sa colère s'allume et s'éteint dans un moment. Sans fiel, sans rancune, il est au dessus de l'offense comme de l'éloge. Nos orateurs l'accablent d'injures à la tribune; ses sujets mêmes lui disent quelquefois des vérités choquantes. Il répond qu'il a des obligations aux premiers, parce qu'ils le corrigent de ses foiblesses; aux seconds parce qu'ils l'instruisent de ses devoirs. Une femme du peuple se présente et le prie de terminer son affaire. — „Je n'en ai pas le temps. — „Pourquoi donc restez-vous sur le trône?„ Ce mot l'arrête, et sur le champ il se fait rapporter tous les procès qui étoient en souffrance. Une autre fois il s'endort pendant la plaidoirie, et n'en condamne pas moins une des parties à payer une certaine somme. „J'en appelle, s'écria-t-elle „aussitôt! — A qui donc? — Au Roi plus at„tentif.„ A l'instant il revoit l'affaire, reconnoit son erreur et paye lui-même l'amende.

Vou-

Voulez-vous savoir s'il oublie les services? Il en avoit reçu de Philon, pendant qu'il étoit en ôtage à Thèbes, il ya dix ans au moins. Dernièrement les Thébains lui envoyèrent des députés. Philon étoit du nombre. Le Roi voulut le combler de biens; et n'essuyant que des refus: pourquoi, lui dit-il, m'enviez-vous la gloire et le plaisir de vous vaincre en bienfaits?

A la prise d'une ville un des prisonniers qu'on exposoit en vente, réclamoit son amitié. Le Roi surpris le fit approcher; il étoit assis. L'inconnu lui dit à l'oreille: Laissez tomber votre robe, vous n'êtes pas dans une position décente. Il a raison, s'écria Philippe; il est de mes amis, qu'on lui ôte ses fers.

J'aurois mille traits à vous raconter de sa douceur et de sa modération. Ses courtisans vouloient qu'il sévit contre Nicanor, qui ne cessoit de blamer son administration et sa conduite. Il leur répondit; „Cet homme n'est pas le plus mé„chant des Macédoniens; c'est peut-être moi qui „ai tort de l'avoir négligé.„ Il prit des informations; il sut que Nicanor étoit aigri par le besoin, et vint à son secours. Comme Nicanor ne parloit plus de son bienfaiteur qu'avec éloge, Philippe dit aux délateurs: „Vous voyez bien „qu'il dépend d'un Roi, d'exciter ou d'arrêter „les plaintes de ses sujets.„ Un autre se permettoit contre lui des plaisanteries amères et pleines d'esprit. On lui proposoit de l'exiler. „Je „n'en ferai rien, répondit-il; il iroit dire partout ce qu'il dit ici.

Au siège d'une place, il eut la clavicule cassée d'un coup de pierre. Son chirurgien le pansoit, et lui demandoit une grace: „Je ne puis pas la „refuser, lui dit Philippe en riant, tu me tiens à „la gorge.„

Sa cour est l'asyle des talens et des plaisirs. La magnificence brille dans ses fêtes, la gaieté

dans ses soupers. Voilà des faits. Je me soucie fort peu de son ambition. Croyez-vous qu'on soit bien malheureux de vivre sous un tel prince? S'il vient nous attaquer, nous nous battrons; si nous sommes vaincus, nous en serons quittes pour rire et boire avec lui,

LETTRE D'APOLLODORE.

Vous savez qu'au voisinage des états de Philippe, dans la Thrace maritime, s'étend le long de la mer, la Chalcidique, où s'établirent autrefois plusieurs villes grecques, dont Olynthe étoit la principale. C'étoit une ville forte, oppulente, très peuplée, et qui, placée en partie sur une hauteur, attiroit de loin les regards par la beauté de ses édifices et la grandeur de son enceinte.

Ses habitans refusoient depuis long-temps de livrer à Philippe deux de ses frères d'un autre lit, qui s'étoient refugiés chez eux, et qui pouvoient avoir des prétentions au trône de Macédoine. Il s'est servi de ce prétexte pour effectuer le dessein conçu depuis long-temps, d'ajouter la Chalcidique à ses états. Il a détruit la ville d'Olynthe; ses richesses, ses forces, ses allies, 14000 hommes que nous lui avions envoyés à diverses reprises, rien n'a pu la sauver. Philippe avoit acheté ses magistrats et ses généraux. Les principaux d'entre eux, Euthycrate et Lasthène, lui livrèrent une fois 500 cavaliers qu'ils commandoient, et après d'autres trahisons non moins funestes, l'introduisirent dans la ville, qui fut aussitôt abandonnée au pillage. Maisons, portiques, temples, la flamme et le fer ont tout détruit; et bientôt on se demandera où elle étoit située Philippe a fait vendre les habitans, et mettre à mort ses deux frères, retirés depuis plusieurs années dans cet asyle.

La

La Grèce est dans l'épouvante; elle craint pour sa puissance et pour sa liberté. On se voit par-tout entouré d'espions et d'ennemis. Comment se garantir de la vénalité des ames? Comment se défendre contre un prince, qui dit souvent, et qui prouve par les faits, qu'il n'y a point de murailles qu'une bête de somme, chargée d'or, ne puisse aisément franchir? Les autres nations ont applaudi aux décrets foudroyans que nous avons portés contre ceux qui ont trahi les Olynthiens. Il faut rendre justice aux vainqueurs; indignés de cette perfidie, ils l'ont reprochée ouvertement aux coupables. Euthycrate et Lasthène s'en sont plaints à Philippe, qui leur a répondu: „Les soldats Macédoniens sont encore bien grossiers, ils nomment chaque chose par son nom.

Je ne vous parle pas de la guerre des Phocéens. Elle se perpétue sans incidens remarquables. Fasse le ciel qu'elle ne se termine pas comme celle d'Olynthe.

LETTRE DE NICÉTAS.

La prise d'Olynthe, au lieu de détruire nos espérances, ne sert qu'à les relever. Nos orateurs ont enflammé les esprits. Nous avons envoyé un grand nombre d'ambassadeurs. Ils iront par-tout chercher des ennemis à Philippe, et indiquer une diète générale, pour y délibérer sur la guerre. Elle doit se tenir ici. Eschine s'est rendu chez les Arcadiens, qui ont promis d'accéder à la ligue. Les autres nations commencent à se remuer; toute la Grèce sera bientôt sous les armes.

La république ne ménage plus rien. Outre les décrets portés contre ceux qui ont perdu Olynthe, nous avons publiquement accueilli ceux de ses habitans qui avoient échappé aux flammes et à l'esclavage. A tant d'actes de vigueur, Philippe

lippe reconnoîtra qu'il ne s'agit plus entre nous et lui d'attaques furtives, de plaintes, de négociations et de projets de paix.

LETTRE D'APOLLODORE.

(Du 25 mai 347 avant J. C.)

Vous partagerez notre douleur. Une mort imprévue vient de nous enlever Platon. Ce fut le 7 de ce mois (17 mai), le jour même de sa naissance. Il n'avoit pu se dispenser de se trouver à un repas de nôce: j'étois auprès de lui: il ne mangea, comme il faisoit souvent, que quelques olives. Jamais il ne fut si aimable, jamais sa santé ne nous avoit donné de si belles espérances. Dans le temps que je l'en félicitois, il se trouve mal, perd connoissance, et tombe entre mes bras. Tous les secours furent inutiles; nous le fîmes transporter chez lui. Nous vîmes sur sa table les dernieres lignes qu'il avoit écrites quelques momens auparavant, et les corrections qu'il faisoit par intervalles à son traité de la république; nous les arrosâmes de nos pleurs. Les regrets du public, les larmes de ses amis, l'ont accompagné au tombeau. Il est inhumé auprès de l'Académie. Il avoit 81 ans revolus.

La perte de Platon m'en occasionne une autre à laquelle je suis très sensible. Aristote nous quitte. C'est pour quelques dégouts que je vous raconterai à votre retour. Il se retire auprès de l'eunuque Hermias, à qui le roi de Perse a confié le gouvernement de la ville d'Atarnée en Mysie. Je regrette son amitié, ses lumières, sa conversation. Il m'a promis de revenir; mais quelle différence entre jouir et attendre! Hélas, il disoit lui-même, d'après Pindare, que l'espérance n'est que le rêve d'un homme qui veille: j'applaudissois

alors

alors à sa définition; je veux la trouver fausse aujourd'hui.

Je suis fâché de n'avoir pas recueilli ses reparties. C'est lui qui, dans un entretien sur l'amitié, s'écria tout-à-coup, si plaisamment: „Oh, mes amis, il n'y a pas d'amis.„ On lui demandoit à quoi servoit la philosophie? „A faire librement, dit-il, ce que la crainte de lois obligeroit de faire.„ „D'où vient, lui disoit hier quelqu'un, chez moi, qu'on ne peut s'arracher d'auprès des belles personnes? Question d'aveugle, répondit-il.„ Mais vous avez vécu avec lui, et vous savez que, bien qu'il ait plus de connoissances que personne au monde, il a peut-être encore plus d'esprit que de connoissances.

LETTRE DE CALLIMEDON.

(De l'année 347—346 avant J. C.)

Philippe instruit de la gaieté qui règne dans nos assemblées *), vient de nous faire remettre un talent. Il nous invite à lui communiquer le résultat de chaque séance. La société n'oubliera rien pour exécuter ses ordres. J'ai proposé de lui envoyer le portrait de quelques uns de nos ministres et de nos généraux. J'en ai fourni sur le champ nombre de traits. Je cherche à me les rappeler.

Démade a, pendant quelque temps, brillé dans la chiourme de nos galères; il manioit la rame avec la même adresse et la même force, qu'il manie aujourd'hui la parole. Il a retiré de son pre-

*) Elles étoient composées de gens d'esprit et de goût, au nombre de 60, qui se réunissoient de temp en temps, pour porter des décrets sur les ridicules dont on leur faisoit le rapport. J'en ai parlé plus haut. (Voyez le chap. XII. pag. 166).

premier état l'honneur de nous avoir enrichi d'un proverbe. De la rame à la tribune, désigne à présent le chemin qu'a fait un parvenu.

Il a beaucoup d'esprit, et surtout le ton de la bonne plaisanterie, quoiqu'il vive avec la dernière classe des courtisanes, on cite de lui quantité de bons mots. Tout ce qu'il dit semble venir par inspiration; l'idée et l'expression propre lui apparoissent dans un même instant; aussi ne se donne-t-il pas la peine d'écrire ses discours, et rarement celle de les méditer. S'agit-il dans l'assemblée générale d'une affaire imprévue, où Démosthène même n'ose pas rompre le silence? on appelle Démade; il parle alors avec tant d'éloquence, qu'on n'hésite pas à le mettre au dessus de tous nos orateurs. Il est supérieur dans d'autres genres: il pourroit defier tous les Athéniens de s'enivrer aussi souvent que lui, et tous les Rois de la terre de le rassasier de biens.

Philocrate est moins éloquent, aussi voluptueux, et beaucoup plus intempérant. A table tout disparoit devant lui, il semble s'y multiplier; et c'est ce qui fait dire au poète Eubulus, dans une de ses pièces: Nous avons deux convives invincibles, Philocrate et Philocrate. C'est encore un de ces hommes, sur le front desquels on croit lire, comme sur la porte d'une maison, ces mots tracés en gros caractères: A louer, à vendre.

Il n'en est pas de même de Démosthène. Il montre un zèle ardent pour la patrie. Il a besoin de ces déhors pour supplanter ses rivaux, et gagner la confiance du peuple. Il nous trahira peut-être quand il ne pourra plus empêcher les autres de nous trahir.

Son éducation fut négligée: il ne connut point ces arts agréables qui pouvoient corriger les disgraces dont il étoit abondamment pourvu. Je voudrois pouvoir vous le peindre tel qu'il parut la première fois à la tribune. Figurez-vous un homme,

me, l'air austère et chagrin, se grattant la tête, remuant les épaules, la voix aigre et foible, la respiration entrecoupée, des tons à déchirer les oreilles, une prononciation barbare, un style plus barbare encore, des périodes intarissables, interminables, inconcevables, hérissées en outre de tous les argumens de l'école. Il nous excéda, nous le lui rendîmes; il fut sifflé, hué, obligé de se cacher pendant quelque temps; Mais il usa de son infortune en homme supérieur. Des efforts inouis ont fait disparoître une partie de ses défauts; et chaque jour ajoute un nouveau rayon à sa gloire. Elle lui coute cher; il faut qu'il médite long-temps un sujet, et qu'il retourne son esprit de toutes les manières, pour le forcer à produire.

Ses ennemis prétendent que ses discours sentent la lampe. Les gens de goût trouvent quelque chose d'ignoble dans son action; ils lui reprochent des expressions dures, et des métaphores bizarres. Pour moi je le trouve aussi mauvais plaisant, que ridiculement jaloux de sa parure: la femme la plus délicate n'a pas de plus beau linge; et cette recherche fait un contraste singulier avec l'apreté de son caractère.

Je ne répondrois pas de sa probité. Dans un procès il écrivit pour les deux parties. Je citois ce fait à un de ses amis, homme de beaucoup d'esprit; il me dit en riant: Il étoit bien jeune alors.

Pendant les dernières fêtes de Bacchus, en qualité de chorège de sa tribu, il étoit à la tête d'une troupe de jeunes gens qui disputoient le prix de la danse. Au milieu de la cérémonie, Midias, homme riche et couvert de ridicules, lui en donna un des plus vigoureux, en lui appliquant un soufflet en présence d'un nombre infini de spectateurs. Démosthène porta sa plainte au tribunal; l'affaire s'est terminée à la satisfaction de l'un et de

de l'autre. Midias a donné de l'argent; Démosthène en a reçu. On sait à présent qu'il n'en coute que 3000 drachmes (2700 livres), pour insulter la joue d'un Chorège.

Peu de temps après, il accusa un de ses cousins de l'avoir blessé dangereusement; il montroit une incision à la tête, qu'on le soupçonnoit de s'être faite lui-même. Comme il vouloit avoir des dommages et intérêts, on disoit que la tête de Démosthène étoit d'un excellent rapport.

Eschine s'accoutuma dès sa jeunesse à parler en public. Sa mère l'avoit mis de bonne heure dans le monde; il alloit avec elle dans les maisons initier les gens de la lie du peuple aux mystères de Bacchus, il paroissoit dans les rues à la tête d'un choeur de Bacchans couronnés de fenouil et des branches de peuplier, et faisoit avec eux, mais avec une grace infinie, toutes les extravagances de leur culte bizarre. Il chantoit, dansoit, hurloit, serrant dans ses mains des serpens qu'il agitoit au dessus de sa tête. La populace le combloit de bénédictions, et les vieilles femmes lui donnoient de petits gâteaux.

Ce succès excita son ambition: il s'enrôla dans une troupe de comédiens, mais seulement pour les troisièmes rôles. Malgré la beauté de sa voix, le public lui déclara une guerre éternelle. Il quitta sa profession, fut greffier dans un tribunal subalterne, ensuite ministre d'état.

Sa conduite a depuis toujours été régulière et décente. Il apporte dans la société de l'esprit, du goût de sa politesse, la connoissance des égards. Son éloquence est distinguée par l'heureux choix des mots, par l'abondance et la clarté des idées, par une grande facilité, qu'il doit moins à l'art qu'à la nature. Il ne manque pas de vigueur, quoiqu'il n'en ait pas autant que Démosthène. D'abord il éblouit, ensuite il entraîne; c'est du moins ce que j'entends dire à gens qui s'y connois-

noissent. Il a la foiblesse de rougir de son premier état, et la maladresse de le rappeller aux autres. Lorsqu'il se promène dans la place publique à pas comptés, la robe trainante, la tête levée, et boursoufflant ses joues, on entend de tous cotés: N'est-ce pas là ce petit greffier d'un petit tribunal; ce fils de Tromès le maître d'école, et de Glaucothée, qu'on nommoit auparavant le lutin? N'est-ce pas lui qui frottoit les bancs de l'école, quand nous étions en classe, et qui, pendant les bacchanales crioit de toutes ses forces dans les rues: *Evoé, Saboé* *)?

Personne n'a autant de ridicules que Phocion. Il n'a jamais su qu'il vivoit dans ce siècle et dans cette ville. Il est pauvre et n'en est pas humilié; il fait le bien et ne s'en vante point; il donne des conseils, quoique très persuadé qu'ils ne seront pas suivis. Il a des talens sans ambition, et sert l'état sans intérêt. A la tête de l'armée, il se contente de retablir la discipline, et de battre l'ennemi; à la tribune il n'est ni ébranlé par les cris de la multitude, ni flatté de ses applaudissemens. Dans une de ses harangues, il proposoit un plan de campagne; une voix l'interrompit et l'accabla d'injures. Phocion se tut, et quand l'autre eut achevé, il reprit froidement: „Je vous ai parlé „de la cavalerie et de l'infanterie; il me reste à „vous parler &c. Une autre fois il s'entendit applaudir. J'étois par hasard auprès de lui; il se tourna et me dit: Est-ce qu'il m'est échappé quelque sottise?

Nous rions de ses saillies; mais nous avons trouvé un secret admirable pour nous venger de ses mépris. C'est le seul général qui nous reste, et nous ne l'employons presque jamais; c'est le plus intègre et peut-être le plus éclairé de nos orateurs, et nous l'écoutons encore moins. Il est vrai que nous ne lui ôterons pas ses principes; mais

*) Expressions barbares pour invoquer Bacchus.

mais par les dieux! il ne nous ôtera pas les nôtres; et certes il ne sera pas dit qu'avec ce cortège de vertus surannées, et ces rapsodies de moeurs antiques, Phocion sera assez fort pour corriger la plus aimable nation de l'univers.

Voyez ce Charès, qui, par ses exemples, apprend à nos jeunes gens à faire profession ouverte de corruption: c'est le plus fripon et le plus mal-adroit de nos généraux; mais c'est le plus accrédité. Il s'est mis sous la protection de Démosthène et de quelques autres orateurs. Il donne des fêtes au peuple. Est-il question d'équiper une flotte? c'est Charès qui la commande et qui en dispose à son gré. On lui ordonne d'aller d'un coté, il va d'un autre. Au lieu de garantir nos possessions, il se joint aux corsaires, et de concert avec eux, il rançonne les îles, et s'empare de tous les batimens qu'il trouve: en peu d'années, il nous a perdu plus de 100 vaisseaux, il a consumé 1500 talens (8,100,000 livres) dans des expéditions inutiles à l'état, mais fort lucratives pour lui et pour ses principaux officiers.

LETTRE D'APOLLODORE.

(Du 18 Mars 346. avant J. C).

On a entamé des négociations de paix avec Philippe. Le peuple s'est assemblé. Avant de vous faire part de la délibération, je dois vous en rappeler les principaux objets.

La possession d'Amphipolis est la première source de nos différends avec Philippe. Cette ville nous appartient; il s'en est emparé; nous demandons qu'il nous la restitue.

Il a déclaré la guerre à quelques-uns de nos alliés; il seroit honteux et dangereux pour nous de les abandonner. De ce nombre sont les villes de la Chersonèse de Thrace, et celles de la Pho-

cide.

cide. Le roi Cotys nous avoit enlevé les premières. Cersoblepte son fils nous les a rendues depuis quelques mois; mais nous n'en avons pas encore pris possession. Il est de notre intérêt de les conserver, parce qu'elles assurent notre navigation dans l'Hellespont, et notre commerce dans le Pont-Euxin. Nous devons proteger les secondes, parce qu'elles défendent le pas des Thermopyles, et sont le boulevard de l'Attique par terre, comme celles de la Thrace le sont du coté de la mer &c.

(Du 19 mars 346 avant J. C).

Démosthène s'étant emparé de la tribune a dit que la république prendroit en vain des arrangemens, si ce n'étoit de concert avec les ambassadeurs de Macédoine; qu'on ne devoit pas arracher l'alliance de la paix, c'est l'expression dont il s'est servi; qu'il ne falloit pas attendre les lenteurs des peuples de la Grèce; que c'étoit à eux de se déterminer chacun en particulier, pour la paix, ou pour la guerre. Les Ambassadeurs de Macédoine étoient présens. Antipater a répondu conformément à l'avis de Démosthène qui lui avoit adressé la parole. La matière n'a point été approfondie. Un décret précédent ordonnoit que dans la premiere assemblée, chaque citoyen pourroit s'expliquer sur les objets de la délibération, mais que le lendemain, les présidens prendroient tout de suite les suffrages. Ils les ont recueillis. Nous faisons à la fois un traité de paix et un traité d'alliance.

En voici les principaux articles. Nous cédons à Philippe nos droits sur Amphipolis; mais on nous fait espérer en dédommagement, ou l'île d'Eubée, dont il peut, en quelque manière disposer, ou la ville d'Arope que les Thébains nous ont enlevée. Nous nous flattons aussi qu'il nous laissera

sera jouir de la Chersonèse de Thrace. Nous avons compris tous nos alliés dans le traité ; et par là nous sauvons le roi de Thrace, les habitans de Hale, et les Phocéens. Nous garantissons à Philippe tout ce qu'il possède actuellement, et nous regardons comme ennemis tous ceux qui voudroient l'en dépouiller.

Des objets si importans auroient dû se régler dans une diète générale de la Grèce. Nous l'avions convoquée, et nos alliés la désiroient ; mais l'affaire a pris tout à coup un mouvement si rapide, qu'on a tout précipité, tout conclu. Philippe nous avoit écrit, que si nous nous joignions à lui, il s'expliqueroit plus clairement sur les cessions qu'il pourroit nous faire. Cette promesse vague a séduit le peuple ; et le desir de lui plaire, nos orateurs. Quoique ses ambassadeurs n'ayent rien promis, nous nous sommes hâtés de prêter serment entre leurs mains, et de nommer des députés, pour aller au plutôt recevoir le sien.

(Du 25 Mars 346 avant J. C).

L'intérêt de Philippe est de différer la ratification du traité ; le nôtre de la hâter ; car nos préparatifs sont suspendus, et lui n'a jamais été si actif. Il présume avec raison qu'on ne lui disputera pas les conquêtes qu'il aura faites dans l'intervalle. Démosthène a prévu ses desseins. Il a fait passer dans le Sénat, dont il est membre, un décret qui ordonne à nos députés de partir au plutôt.

(Du 13 mai de la même année).

Philippe n'a pas encore signé le traité ; nos députés ne se hâtent pas de le joindre ; ils sont en Macédoine, il est en Thrace. Malgré la parole qu'il avoit donnée de ne pas toucher aux états du roi Cersoblepte, il en a pris une partie

et

et se dispose à prendre l'autre. Ils augmenteront considérablement ses forces et son revenu.

(Du 11 juin de la même année).

Rien de plus criminel et de plus revoltant que la conduite de nos députés, si l'on en croit Démosthène. Il les accuse de s'être vendus à Philippe, d'avoir trahi la république et ses alliés. Il les pressoit vivement de se rendre auprès de ce prince; ils se sont obstinés à l'attendre pendant 27 jours à Pella, et ne l'ont vu que 50 jours après leur départ d'Athènes.

Il a trouvé les députés des premières villes de la Grèce réunis dans sa capitale, alarmés de ses nouvelles victoires, plus inquiets encore du dessein qu'il a de s'approcher incessamment des Thermopyles. Tous ignoroient ses vues, et cherchoient à les pénétrer. Les courtisans du prince disoient à quelques-uns de nos députés, que les villes de la Béotie seroient rétablies, et l'on en devoit conclure que celle de Thèbes étoit menacée. Les ambassadeurs de Lacédémone accréditoient ce bruit, et se joignant aux nôtres, pressoient Philippe de le réaliser. Ceux de Thessalie disoient que l'expédition les regardoit uniquement.

Pendant qu'ils se consumoient en craintes et en espérances, Philippe employoit pour se les attirer, tantôt des présens, qui ne sembloient être que des témoignages d'estime, tantôt des caresses, qu'on eût prises pour des épanchemens d'amitié. On soupçonne Eschine et Philocrate de n'avoir pas été insensibles à ces deux genres de séduction.

Le jour de l'audience publique, il se fit attendre. Il étoit encore au lit. Les ambassadeurs murmuroient. „Ne soyez par surpris, leur dit „Parménion, que Philippe dorme pendant que „vous veillez; il veilloit pendant que vous dormiez.„

Il parut enfin; et ils exposèrent chacun à leur tour, l'objet de leur mission. Eschine s'étendit sur la résolution qu'avoit prise le Roi, de terminer la guerre des Phocéens. Il le conjura, quand il seroit à Delphes, de rendre la liberté aux villes de Béotie, et de rétablir celles que les Thébains avoient détruites; de ne pas livrer à ces derniers indistinctement les malheureux habitans de la Phocide, mais de soumettre le jugement de ceux qui avoient profané le temple et le trésor d'Appollon, à la décision des peuples Amphictyoniques, de tous temps chargés de poursuivre ces sortes de crimes.

Philippe ne s'expliqua pas ouvertement sur ces demandes. Il congédia les autres députés, partit avec les nôtres pour la Thessalie; et ce ne fut que dans une auberge de la ville de Phères, qu'il signa le traité dont il jura l'observation. Il refusa d'y comprendre les Phocéens, pour ne pas violer le serment qu'il avoit prêté aux Thessaliens et aux Thébains; mais il donna des promesses et une lettre. Nos députés prirent congé de lui, et les troupes du Roi s'avancèrent vers les Thermopyles.

Le Sénat s'est assemblé ce matin. La salle étoit pleine de monde. Démosthène a tâché de prouver que ses collègues ont agi contre leurs instructions, qu'ils sont d'intelligence avec Philippe, et que notre unique ressource est de voler au secours des Phocéens, et de nous emparer du pas des Thermopyles.

La lettre du Roi n'étoit pas capable de calmer les esprits. Elle ne dit pas un mot des Phocéens, ni des espérances qu'on nous avoit données de sa part, et qu'il nous laissoit entrevoir quand nous conclûmes la paix. Il nous mandoit alors que si nous consentions à nous allier avec lui, il s'expliqueroit plus clairement sur les services qu'il pourroit nous rendre. Mais dans sa derniere lettre

tre il dit froidement qu'il ne sait en quoi il peut nous obliger. Le Sénat indigné a porté un décret conforme à l'avis de Démosthène.

(Du 23 Juin 346 avant J. C).

C'en est fait de la Phocide et de ses habitans. L'assemblée générale se tenoit aujourd'hui au Pirée; c'étoit au sujet de nos arsenaux. Dercyllus, un de nos députés, a paru tout à coup. Il avoit appris à Chalcis en Eubée, que peu de jours auparavant les Phocéens s'étoient livrés à Philippe qui va les livrer aux Thébains. Je ne saurois vous peindre la douleur, la consternation et l'épouvante qui se sont emparées de tous les esprits.

(Du 26 juin 346 avant J. C).

Voici quelques détails sur les malheurs des Phocéens. Dans le temps qu'Eschine et Philocrate nous faisoient de magnifiques promesses de la part de Philippe, il avoit déja passé les Thermopyles. Les Phocéens, incertains de ses vues, et flottant entre la crainte et l'espérance, n'avoient pas cru devoir se saisir de ce poste important; ils occupoient les places qui sont à l'entrée du détroit; le Roi cherchoit à traiter avec eux; ils se défioient de ses intentions, et vouloient connoître les nôtres. Bientôt instruits par les députés qu'ils nous avoient envoyés récemment, de ce qui s'étoit passé dans notre assemblée du 16 de ce mois *), ils furent persuadés que Philippe, d'intelligence avec nous, n'en vouloit qu'aux Thébains, et ne crurent pas devoir se défendre. Phalécus leur général, lui remit Nicée et les forts qui sont aux environs des Thermopyles. Il obtint

*) Eschine, dans cette assemblée, avoit répondu des dispositions favorables du Roi et du salut de la Phocide.

la permission de se retirer de la Phocide avec les 8000 hommes qu'il avoit sous ses ordres. A cette nouvelle les Lacédémoniens, qui venoient sous la conduite d'Archidamus au secours des Phocéens, reprirent tranquillement le chemin du Péloponèse; et Philippe, sans le moindre obstacle, sans efforts, sans avoir perdu un seul homme, tient entre ses mains la destinée d'un peuple qui, depuis dix ans, résistoit aux attaques des Thébains et des Thessaliens acharnés à sa perte. Elle est résolue, sans doute; Philippe la doit, et l'a promise à ses alliés; il croira se la devoir à lui-même. Il va poursuivre les Phocéens comme saecrilèges. S'il exerce contre eux des cruautés, il sera par tout condamné par un petit nombre de sages, mais par-tout adoré de la multitude.

Comme il nous a trompés! ou plutôt comme nous avons voulu l'être! Quand il faisoit attendre si long-temps nos députés à Pella, n'étoit-il pas visible qu'il vouloit paisiblement achever son expédition de Thrace? quand il les retenoit chez lui après avoir congédié les autres, n'étoit il pas clair que son intention étoit de finir ses préparatifs, et de suspendre les nôtres? il nous les renvoyoit avec des paroles qui promettoient tout, et une lettre qui ne promettoit rien; n'étoit-il pas démontré qu'il n'avoit pris aucun engagement avec nous?

Nous n'avons à présent d'autre ressource que l'indulgence ou la pitié de ce prince. Dans le Péloponèse, l'Elide, l'Arcadie et l'Argolide, pleines de ses partisans, ne sauroient, non plus que les autres peuples de ces cantons, nous pardonner, notre alliance avec les Lacédémoniens. Ces derniers, malgré l'ardeur bouillante d'Archidamus leur Roi, préfèrent la paix à la guerre. De notre côté, quand je jette les yeux sur l'état de la marine, de l'armée et des finances, je n'y vois que les débris d'une puissance autrefois si redoutable.

LET-

LETTRE D'APOLLODORE.

(Du 1 août 346 avant J. C).

Il nous est encore permis d'être libres. Philippe ne tournera point ses armes contre nous. Les affaires de la Phocide l'ont occupé jusqu'à présent, et bientôt d'autres intérêts le ramèneront en Macédoine.

Dès qu'il fut à Delphes, il assembla les Amphictyons. C'étoit pour décerner une peine éclatante contre ceux qui s'étoient emparés du temple et du tresor sacré. Comme les Thébains et les Thessaliens, par le nombre de leurs suffrages, entraînent à leur gré les décisions de ce tribunal, la haine et la cruauté devoient nécessairement influer sur le jugement. Les principaux auteurs du sacrilège sont dévoués à l'exécration publique; il est permis de les poursuivre en tous lieux. La nation comme complice de leur crime, puisqu'elle en a pris la défense, perd le double suffrage qu'elle avoit dans l'assemblée des Amphictyons, et ce privilège est à jamais dévolu aux rois de Macédoine. A l'exception de trois villes, dont on se contente de détruire les fortifications, toutes seront rasées et reduites en des hameaux de cinquante petites maisons, placés à une certaine distance l'un de l'autre &c.

Philippe a fait exécuter le décret, suivant les uns, avec une rigueur barbare; suivant d'autres, avec plus de modération que n'en ont montré les Thébains et les Thessaliens.

Vint-deux villes entourées de murailles, faisoient l'ornement de la Phocide; la plupart ne présentent que des amas de cendres et de décombres. On ne voit dans les campagnes que des vieillards, des femmes, des enfans, des hommes infirmes, dont les mains foibles et tremblantes arrachent à peine de la terre quelques alimens grossiers. Leurs fils, leurs époux, leurs péres

ont été forcés de les abandonner. Les uns vendus à l'encan, gémissent dans les fers ; les autres proscrits ou fugitifs ne trouvent point d'asyle dans la Grèce.

(Du 23 octobre 346 avant J. C).

Philippe, avant de retourner dans ses états, a rempli les engagemens qu'il avoit contractés avec les Thébains et les Thessaliens. Il a donné aux premiers, Orchomène, Coronée et d'autres villes de la Béotie, qu'ils ont démantelées ; aux seconds Nicée, et les places qui sont à l'issue des Thermopyles, et que les Phocéens avoient enlevées aux Locriens. Ainsi les Thessaliens restent maîtres du détroit, mais ils sont si faciles à tromper, que Philippe ne risque rien à leur en confier la garde. Pour lui, il a retiré de son expédition le fruit qu'il en attendoit : la liberté de passer les Thermopyles quand il le jugeroit à propos, l'honneur d'avoir terminé une guerre de religion, le droit de présider aux jeux Pythiques, et le droit plus important de séance et de suffrage dans l'assemblée des Amphictyons.

LETTRE DE CALLIMÉDON.

Pendant les dernières fêtes d'Eleusis, la jeune et charmante Phryné s'étant dépouillée de ses habits, et laissant tomber ses beaux cheveux sur ses épaules, entra dans la mer et se joua long-temps au milieu des flots. Un nombre infini de spectateurs couvroit le rivage ; quand elle sortit ils s'écrièrent tous : c'est Vénus qui sort des eaux. Le peuple l'auroit prise pour la déesse, si elle n'étoit pas si connue, et peut-être même si les gens éclairés avoient voulu favoriser une pareille illusion.

La scène qu'elle nous donna, et qui fut trop applaudie pour ne pas se réitérer, tournera sans doute

doute à l'avantage des arts. Le peintre Apelle, et le sculpteur Praxitèle étoient sur le rivage. L'un et l'autre ont résolu de représenter la naissance de Vénus d'après le modèle qu'ils avoient sous les yeux.

Vous la verrez à votre retour, cette Phryné, et vous conviendrez qu'aucune des beautés l'Asie n'a offert à vos yeux tant de grâces à la fois. Praxitèle en est éperdument amoureux. Il se connoît en beauté; il avoue qu'il n'a jamais rien trouvé de si parfait. Elle vouloit avoir le plus bel ouvrage de cet artiste. Je vous le donne avec plaisir, lui dit-il, à condition que vous le choisirez vous-même. Mais comment se déterminer au milieu de tant de chefs d'oeuvres? Pendant qu'elle hésitoit, un esclave secrètement gagné vint en courant annoncer à son maître, que le feu avoit pris à l'atelier, que la plupart des statues étoient détruites, que les autres étoient sur le point de l'être. Ah! c'en est fait de moi, s'écrie Praxitèle, si l'on ne sauve pas l'Amour et le Satyre. Rassurez-vous, lui dit Phryné en riant; j'ai voulu par cette fausse nouvelle vous forcer à m'éclairer sur mon choix. Elle prit la figure de l'Amour, et son projet est d'en enrichir la ville de Thespies, lieu de sa naissance. On dit aussi que cette ville veut lui consacrer une statue dans l'enceinte du temple de Delphes, et la placer à coté de celle de Philippe. Il convient en effet qu'une courtisane soit auprès d'un conquérant.

Depuis quelque temps, la solde des troupes étrangères nous a couté plus de 1000 talens (5,400,000 livres). Nous avons perdu soixante-quinze villes qui étoient dans notre dépendance, mais nous avons peut-être acquis autant de beautés plus aimables les unes que les autres. Elles augmentent sans doute les agrémens de la société; mais elles en multiplient les ridicules. Nos orateurs, nos philosophes, les personnages les plus

 gra-

graves se piquent de galanterie. Nos petites-maîtresses apprennent les mathématiques. Gnathène n'a pas besoin de cette ressource pour plaire. Diphilas qui l'aime beaucoup, donna dernièrement une comédie dont il ne put attribuer la chute à la cabale. J'arrivai un moment après chez son amie: il y vint pénétré de douleur; en entrant il la pria de lui laver les pieds *). Vous n'en avez pas besoin, lui dit-elle, tout le monde vous a porté sur les épaules.

Le même dînant un jour chez-elle, lui demanda comment elle faisoit pour avoir du vin si frais. Je le fais rafraîchir, répondit-elle, dans un puits où j'ai jeté les prologues de vos pièces.

Avant de finir, je veux vous rapporter un jugement que Philippe vient de prononcer. On lui avoit présenté deux scélérats également coupables; ils méritoient la mort: mais il n'aime pas à verser le sang. Il a banni l'un de ses états, et condamné l'autre à poursuivre le premier, jusqu'à ce qu'il le ramène en Macédoine.

CHAPITRE XLIV.

Denys roi de Syracuse à Corinthe.

De retour à Athènes, après onze ans d'absence, nous crûmes, pour ainsi dire, y venir pour la premiere fois. La mort nous avoit privés de plusieurs de nos amis, et de nos connoissances; des familles entieres avoient disparu; d'autres s'étoient elevées à leur place: on nous recevoit comme étrangers dans des maisons que nous fréquentions auparavant; c'étoit par-tout la même scène et d'autres acteurs.

La

*) Plusieurs Athéniens alloient pieds nuds.

La tribune aux harangues retentissoit sans cesse de plaintes contre Philippe. Les uns en étoient alarmés, les autres les écoutoient avec indifférence. Démosthène avoit reçemment accusé Eschine de s'être vendu à ce prince, lorsqu'il fut envoyé en Macédoine pour conclure la derniere paix; et comme Eschine avoit relevé la modestie des anciens orateurs, qui en haranguant le peuple ne se livroient pas à des gestes outrés: Non non, s'écria Démosthène, ce n'est point à la tribune mais dans une ambassade, qu'il faut cacher ses mains sous son manteau. Ce trait réussit et cependant l'accusation n'eut pas de suite.

Nous fûmes pendant quelque temps accablés de questions sur l'Egypte et sur la Perse: je repris ensuite mes premieres recherches. Un jour que je traversois la place publique, je vis un grand nombre de nouvellistes qui alloient, venoient, s'agitoient en tumulte, et ne savoient comment exprimer leur surprise. Qu'est-il donc arrivé, dis-je en m'approchant? — Denys est à Corinthe, répondit-on. — Quel Denys? — Ce tyran de Syracuse, si puissant, (si cruel) et si redouté. Timoléon l'a chassé du trône *), et l'a fait jeter sur une galère qui vient de le mener à Corinthe. Il est arrivé sans escorte, sans amis, sans parens; il a tout perdu, excepté le souvenir de ce qu'il étoit.

Cette nouvelle me fut bientôt confirmée par Euryale, que je trouvai chez Apollodore. C'étoit un Corinthien avec qui j'avois des liaisons, et qui en avoit eu autrefois avec Denys: il devoit retourner quelques mois après à Corinthe; je

*) (Les Syracusains ne pouvant plus resister à leurs tyrans qui les opprimoient, implorèrent l'assistance des Corinthiens, dont ils tirent leur origine. Ces derniers resolurent de lever des troupes qui délivrèrent la Sicile sous les ordres de Timoléon).

je résolus de l'accompagner, et de contempler à loisir un des plus singuliers phénomènes de la fortune.

En arrivant dans cette ville, nous trouvâmes à la porte d'un cabaret, un gros homme, enveloppé d'un méchant habit, à qui le maître de la maison sembloit accorder par pitié, les restes de quelques bouteilles de vin. Il recevoit et repoussoit en riant, les plaisanteries grossières de quelques femmes de mauvaise vie, et ses bons mots amusoient la populace assemblée autour de lui.

Euryale me proposa, je ne sais sous quel prétexte, de descendre de voiture, et de ne pas quitter cet homme. Nous le suivîmes en un endroit où l'on exerçoit des femmes qui devoient, à la prochaine fête, chanter dans les choeurs; il leur faisoit repéter leur rôle, dirigeoit leurs voix, et disputoit avec elles sur la manière de rendre certains passages. Il fut ensuite chez un parfumeur, où s'offrirent d'abord à nos yeux, le philosophe Diogène et le musicien Aristoxène, qui, depuis quelques jours étoient arrivés à Corinthe. Le premier, s'approchant de l'inconnu lui dit: „Tu ne méritois pas le sort que tu „éprouves. — Tu compatis donc à mes maux? „répondit cet infortuné: je t'en remercie. — „Moi compatir à tes maux, répondit Diogène! tu „te trompes, vil esclave; tu devois vivre et mou„rir comme ton père, dans l'effroi des tyrans, „et je suis indigné de te voir dans une ville où „tu peux sans crainte goûter encore quelques „plaisirs.„

Euryale, dis-je alors tout étonné, c'est donc là le roi de Syracuse! C'est lui-même, répondit-il; il ne me reconnoît pas; sa vue est affoiblie par les excès du vin. Ecoutons la suite de la conversation. Denys la soutint avec autant d'esprit que de modération. Aristoxène lui demanda la

de la disgrace de Platon *). „Tous les maux „assiègent un tyran, répondit-il; Le plus dange„reux est d'avoir des amis qui lui cachent la vé„rité. Je suivis leurs avis; j'éloignai Platon. „Qu'en arriva-t-il? J'étois roi de Syracuse, je „suis maître d'école à Corinthe.„ En effet, nous le vîmes plus d'une fois, dans un carrefour, expliquer à des enfans les principes de la grammaire.

Nous eûmes plusieurs conversations avec Denys. Il faisoit sans peine l'aveu de ses fautes, apparemment parce qu'elles ne lui avoient guères couté. Euryale voulut savoir ce qu'il pensoit des hommages qu'on lui rendoit à Syracuse. J'entretenois, répondit-il, quantité de sophistes et de poëtes dans mon palais; je ne les estimois point, cependant ils me faisoient une réputation. Mes courtisans s'apperçurent que ma vue commençoit à s'affoiblir; ils devinrent, pour ainsi dire tous aveugles; ils ne discernoient plus rien; s'ils se rencontroient en ma présence, ils se hurtoient les uns contre les autres; dans nos soupers j'étois obligé de diriger leurs mains, qui sembloient errer sur la table. Et n'étiez-vous pas offensé de cette bassesse, lui dit Euryale? Quelquefois, reprit Denys, mais il est si doux de pardonner!

Dans ce moment, un Corinthien, qui vouloit être plaisant, et dont on soupçonnoit la probité, parut sur le seuil de la porte; il s'arrêta, et pour montrer qu'il n'avoit point de poignard sous sa robe, il affecta de la sécouer à plusieurs reprises, comme font ceux qui abordent les tyrans. Cette épreuve seroit mieux placée, lui dit le prince, quand vous sortirez d'ici.

Quel-

*) (La franchise de Platon qui avec d'autres philosophes Grecs avoit brillé quelque temps à la cour de Syracuse, lui attira cette disgrace).

Quelques momens après, un autre particulier entra, et l'excédoit par ses importunités. Denys nous dit tout bas en soupirant : heureux ceux qui ont apris à souffrir dès leur enfance.

De pareils outrages se renouveloient à tous momens : il cherchoit lui-même à se les attirer ; couvert de haillons, il passoit sa vie dans les cabarets, dans les rues avec des gens du peuple, devenus les compagnons de ses plaisirs. On discernoit encore dans son ame, ce fonds d'inclinations basses qu'il reçut de la nature, et ces sentimens élevés qu'il devoit à son premier état ; il parloit comme un sage, il agissoit comme un fou ; je ne pouvois expliquer le mystère de sa conduite. Un Syracusain, qui l'avoit étudié avec attention, me dit : Outre que son esprit est trop foible et trop leger pour avoir plus de mesure dans l'adversité que dans la prospérité, il s'est apperçu que la vue d'un tyran, même détrôné, répand la défiance et l'effroi parmi des hommes libres. S'il préféroit l'obscurité à l'avilissement, sa tranquillité seroit suspecte aux Corinthiens, qui favorisent la révolte de la Sicile. Il craint qu'ils ne parviennent à le craindre, et se sauve de leur haine par leur mépris.

Il l'avoit obtenu tout entier pendant mon séjour à Corinthe ; et dans la suite il mérita celui de toute la Grèce. Soit misère, soit dérangement d'esprit, il s'enrôla dans une troupe de prêtres de Cybèle ; il parcouroit avec eux les villes et les bourgs, un tympanon à la main, chantant, dansant autour de la figure de la déesse, et tendant la main pour recevoir quelques foibles aumônes.

Avant de donner ces scènes humiliantes, il avoit eu la permission, de s'absenter de Corinthe et de voyager dans la Grèce. Le roi de Macédoine le reçut avec distinction : dans leur premier entretien, Philippe lui demanda comment il avoit

pu

pu perdre cet empire que son père avoit conservé pendant si long-temps: „C'est, répondit-il, que „j'héritai de sa puissance, et non de sa fortune.„ Un Corinthien lui ayant déja fait la même question, il avoit répondu: „Quand mon père monta „sur le trône, les Syracusains étoient las de la „démocratie, quand on m'a forcé d'en descendre, „ils l'étoient de la tyrannie.„ Un jour qu'à la table du roi de Macédoine, on s'entretenoit des poésies de Denys l'ancien: „Mais quel temps choi„sissoit votre père, lui dit Philippe, pour com„poser un si grand nombre d'ouvrages? Celui, „répondit-il, que vous et moi passons ici à boire.„

CHAPITRE XLV.

Suite de la Bibliothèque. Physique. Histoire naturelle.

A mon retour de Perse, je retournai chez Euclide: Il me restoit à parcourir une partie de sa bibliothèque; je l'y trouvai avec Méton et Anaxarque. Le premier étoit d'Agrigente en Sicile, et de la même famille que le célèbre Empédocle; le second étoit d'Abdère en Thrace, et de l'école de Démocrite: tous deux un livre à la main, paroissoient ensevelis dans une méditation profonde.

Euclide me montra quelques traités sur les animaux, sur les plantes, sur les fossiles. Je ne suis pas fort riche en ce genre, me dit-il; le goût de l'histoire naturelle et de la physique proprement dite, ne s'est introduit parmi nous que depuis quelques années. Ce n'est pas que plusieurs hommes de génie ne se soient anciennement occupés de la nature; mais ils cher-

chèrent

chèrent à connoître les causes plutôt que les effets, la matière des êtres plutôt que leurs formes.

Aujourd'hui, on agite à la vérité ces questions générales qui avoient divisé les anciens philosophes; mais on tâche en même temps de remonter des effets aux causes, du connu à l'inconnu. En conséquence on s'occupe des détails avec un soin particulier; et l'on commence à recueillir les faits et à les comparer.

Aristote s'est emparé du dépôt des connoissances; il l'augmentera par ses travaux; et, en le faisant passer à la postérité, il élevera le plus superbe des monumens, non à la vanité d'une école en particulier, mais à la gloire de toutes nos écoles.

La nature qui ne dit rien à la plupart des hommes, l'avertit de bonne heure qu'elle l'avoit choisi pour son confident et son interprête. Je ne vous dirai pas que, né avec les plus heureuses dispositions, il fit les plus rapides progrès dans la carrière des sciences et des arts; qu'on le vit, dès sa tendre jeunesse, dévorer les ouvrages des philosophes, se délasser dans ceux des poëtes, s'approprier les connoissances de tous les pays et de tous les temps: ce seroit le louer comme on loue le commun des grands hommes. Ce qui le distingue, c'est le goût et le génie de l'observation; c'est d'allier dans les recherches l'activité la plus surprenante, avec la constance la plus opiniâtre; c'est encore cette vue perçante, cette sagacité extraordinaire; qui le conduit dans un instant aux résultats, et qui feroit croire souvent que son esprit agit plutôt par instinct que par réflexion; c'est enfin d'avoir conçu que tout ce que la nature et l'art présentent à nos yeux, n'est qu'une suite immense de faits, tenant tous à une chaîne commune, souvent trop semblables pour n'être pas facilement confondus, et trop différens pour ne devoir pas être distingués. De

là

là le parti qu'il a pris, d'assurer sa marche par le doute, de l'éclairer par l'usage fréquent des définitions, des divisions, et subdivisions, et de ne s'avancer vers le séjour de la vérité, qu'après avoir reconnu les dehors de l'enceinte qui la tient renfermée.

Telle est la méthode qu'il suivra dans l'exécution d'un projet qui effraieroit tout autre que lui: c'est l'histoire générale et particulière de la nature. Il prendra d'abord les grandes masses; l'origine ou l'éternité du monde *), les causes, le principe et l'essence des êtres; la nature et l'action reciproque des élémens; la composition et la décomposition des corps. Là seront rappelées et discutées les questions sur l'infini, sur le mouvement, le vide, l'espace et le temps.

Il décrira, en tout ou en partie, ce qui existe, et ce qui s'opère dans les cieux, dans l'intérieur et sur la surface de notre globe; dans les cieux, les météores, les distances et les revolutions des planètes, la nature des astres et des sphères auxquelles ils sont attachés; dans le sein de la terre, les fossiles, les minéraux, les secousses violentes qui bouleversent le globe; sur sa surface, les mers, les fleuves, les plantes, les animaux.

Comme l'homme est sujet à une infinité de besoins et de devoirs, il sera suivi dans tous ses rapports. L'anatomie du corps humain, la nature et les facultés de l'ame, les objets et les organes des sensations, les règles propres à diriger les plus fines opérations de l'esprit, et les plus secrets mouvemens du coeur, les lois, les gouvernemens, les sciences, les arts; sur tous ces objets

*) Aristote soutient que le monde a toujours été, et sera toujours. Il admet un dieu immuable, intelligent, indivisible, sans étendue, residant au dessus de l'enceinte du monde, où il trouve son bonheur dans la contemplation de lui-même.

objets intéressans; l'historien joindra ses lumières à celles des siècles qui l'ont précédé; et conformément à la méthode de plusieurs philosophes, appliquant toujours la physique à la morale, il nous rendra plus éclairés pour nous rendre plus heureux.

A peine Euclide eut achevé qu'Anaxarque prenant la parole, je pourrois, dit-il, attribuer à Démocrite, le même projet que vous prêtez à Aristote. Je vois ici les ouvrages sans nombre qu'il a publiés sur la nature et les différentes parties de l'univers; sur les animaux et les plantes; sur notre ame, nos sens, nos devoirs, nos vertus; sur la médecine, l'anatomie, l'agriculture, la logique, la géométrie, l'astronomie, la géographie; j'ajoute sur la musique et la poésie: et je ne parle pas de ce style enchanteur, qui répand des grâces sur les matières les plus abstraites. L'estime publique l'a placé au premier rang des physiciens qui ont appliqué les effets aux causes. On admire dans ses écrits une suite d'idées neuves, quelquefois trop hardies, souvent heureuses. Vous savez qu'à l'exemple de Leucippe son maître, dont il perfectionna le système, il admit le vide, les atômes, les tourbillons; qu'il regarda la lune comme une terre couverte d'habitans; qu'il prit la voie lactée pour une multitude de petites étoiles; qu'il reduisit toutes nos sensations à celle du toucher, et qu'il nia toujours que les couleurs et les autres qualités sensibles fussent inhérentes au corps. Si je pouvois soupçonner vos philosophes de jalousie, je dirois que dans leurs ouvrages, Platon affecte de ne le point nommer, et Aristote de l'attaquer sans cesse.

Euclide se récria contre ce reproche. On reprit des questions déja traitées; tantôt chaque athlète combattoit sans second; tantôt le troisième avoit à soutenir les efforts des deux autres. (En

(En supprimant les discussions sur l'origine et l'administration de l'univers *), je vais exposer en peu de mots les opinions sur l'état de notre globe après sa formation, et sur les révolutions qu'il a éprouvées jusqu'à présent.)

Il fut long-temps enseveli sous les eaux de la mer, disoit Anaxarque; la chaleur du soleil en fit évaporer une partie, et la terre se manifesta: du limon

*) Voici l'opinion d'Empédocle sur l'origine du monde qui, selon Aristote a été de toute éternité.

Dans ce monde, dit-il, qui n'est qu'une petite portion du tout, et au delà duquel il n'y a ni mouvement ni vie, nous distinguons deux principes, l'un actif qui est dieu, l'autre passif qui est la matière. Dieu intelligence suprème, source de vérité ne peut être conçu que par l'esprit; la matière n'étoit qu'un assemblage de parties subtiles, similaires, rondes, immobiles, possédant par essence deux propriétés, que nous désignons sous le nom d'amour et de haîne, destinées, l'une à joindre ces parties, l'autre à les séparer. Pour former le monde, dieu se contenta de donner de l'activité à ces deux forces motrices, jusqu'alors enchaînées: aussitôt elles s'agitèrent, et le chaos fut en proie aux horreurs de la haîne et de l'amour. Dans son sein bouleversé de fond en comble, des torrens de matière rouloient avec impétuosité, et se brisoient les uns contre les autres. les parties similaires, tour à tour attirées et repoussées, se réunirent enfin, et formèrent les quatre élémens, qui après de nouveaux combats, produisirent des natures informes, des êtres monstrueux, remplacés dans la suite par des corps dont l'organisation étoit plus parfaite &c.

limon resté sur la surface, et mis en fermentation par la même chaleur, tirèrent leur origine les diverses espèces d'animaux et de plantes. Nous en avons encore un exemple frappant en Egypte; après l'inondation du Nil, les matieres déposées sur les campagnes produisent un nombre infini de petits animaux. Je doute de ce fait, dis-je alors, on me l'avoit raconté dans la Thébaïde, et je ne pus jamais le vérifier. Nous ne ferions aucune difficulté de l'admettre, répondit Euclide, nous qui n'attribuons d'autre origine a certaines espèces de poissons, que la vase et les sables de la mer.

Anaxarque continua: J'ai dit que dans la suite des siècles, le volume des eaux qui couvroient la terre, diminua par l'action du soleil. La même cause subsistant toujours, il viendra un temps où la mer sera totalement épuisée. Je crois en vérité reprit Euclide, entendre Esope raconter à son pilote la fable suivante: Charybde a deux fois ouvert sa bouche énorme, et deux fois les eaux qui couvroient la terre se sont précipitées dans son sein: à la première les montagnes parurent; à la seconde les îles; à la troisième la mer disparoîtra. Comment Démocrite a-t-il pu ignorer que si une immense quantité de vapeurs est attirée par la chaleur du soleil, elles se convertissent bientôt en pluies, retombent sur la terre, et vont rapidement restituer à la mer ce qu'elle avoit perdu? N'avouez-vous pas, dit Anaxarque, que des champs aujourd'hui chargés de moissons étoient autrefois cachés sous les eaux? Puisqu'elle a été forcée d'abandonner ces lieux-là, elle doit avoir diminué de volume. Si en certains endroits répondit Euclide, la terre a gagné sur la mer, en d'autres la mer a gagné sur la terre.

Anaxarque alloit insister, mais prenant aussitôt la parole, je comprends à présent, dis-je à Euclide, pourquoi on trouve des coquilles dans les montagnes et dans le sein de la terre, des poissons

sons pétrifiés dans les carrières de Syracuse. La mer a une marche lente et réglée, qui lui fait parcourir successivement toutes les régions de notre globe; elle ensevelira sans doute un jour Athènes, Lacédémone et les plus grandes villes de la Grèce. Si cette idée n'est pas flatteuse pour les nations qui comptent sur l'éternité de leur renommée, elle rappelle du moins ces étonnantes révolutions des corps célestes, dont me parloient les prêtres Egyptiens. A-t-on fixé la durée de celle de la mer?

Votre imagination s'échauffe, me répondit Euclide, calmez-vous: la mer et le continent, suivant nous, sont comme deux grands empires qui ne changent jamais de place, et qui se disputent souvent la possession de quelques petits pays limitrophes. Tantôt la mer est forcée de retirer ses bornes par le limon et les sables que les fleuves entraînent dans son sein; tantôt elle les recule par l'action de ses flots, et par d'autres causes qui lui sont étrangères. Dans l'Arcanie, dans la plaine d'Illion, auprès d'Ephèse et de Milet, les atterissemens formés à l'embouchure des rivières, ont prolongé le continent.

Quand je passai, lui dis-je, au Palus-Méotide, on m'apprit que les dépots qu'y laisse journellement le Tanaïs, avoient tellement exhaussé le fond de ce lac, que depuis quelques années, les vaisseaux qui venoient y trafiquer, étoient plus petits que ceux d'autrefois. J'ai un exemple plus frappant à vous citer, répondit-il: cette partie de l'Egypte qui s'étend du nord au midi, depuis la mer jusqu'à la Thébaïde, est l'ouvrage et un présent du Nil. C'est là qu'existoit dans les plus anciens temps, un golphe qui s'étendoit dans une direction à peu près parallele à celle de la mer rouge: le Nil l'a comblé par les couches de limon qu'il y dépose tous les ans. Il est aisé de s'en convaincre, non seulement par les traditions des

Egyptiens, par la nature du terrain, par les coquilles qu'on trouve dans les montagnes situées au dessus de Memphis; mais encore par une observation, qui prouve que malgré son exhaussement actuel, le sol de l'Egypte n'a pas encore atteint le niveau des régions voisines. Sésostris Nécos, Darius, et d'autres princes, ayant essayé d'établir des canaux de communication entre la mer rouge et le Nil, s'apperçurent que la surface de cette mer étoit plus haute que celle du sol de l'Egypte.

Pendant que la mer se laisse ravir sur ses frontières quelques portions de ses domaines, elle se dédommage de temps à autre par ses usurpations sur la terre. Ses efforts continuels lui ouvrent tout à coup des passages à travers des terrains qu'elle minoit sourdement, c'est elle qui suivant les apparences a séparé de l'Italie la Sicile; de la Béotie l'Eubée; du continent voisin quantité d'autres îles; de vastes régions ont été englouties par une soudaine irruption de ses flots.

Les eaux qui coulent ou restent stagnantes sur la terre, n'altèrent pas moins sa surface. Sans parler de ces fleuves, qui portent tour à tour l'abondance et la désolation dans un pays; nous devons observer que sous différentes époques, la même contrée est surchargée; suffisamment fournie; absolument dépourvue des eaux dont elle a besoin. Du temps de la guerre de Troie, on voyoit aux environs d'Argos un terrain maréca-geux, et peu de mains pour le cultiver; tandis que le territoire de Mycènes, renfermant encore tous les principes de la végétation, offroit de riches moissons et une nombreuse population; la chaleur du soleil ayant pendant huit siècles, absorbé l'humidité superflue du premier de ces cantons, et l'humidité nécessaire au second, a rendu stériles les champs de Mycènes et fécondé ceux d'Argos.

Ce

Ce que la nature a fait ici en petit, elle l'opère en grand sur toute la terre, elle la dépouille sans cesse par le ministère du soleil, des sucs qui la fertilisent: mais comme elle finiroit par les épuiser, elle ramène de temps à autre des déluges qui, semblables à de grands hivers, réparent en peu de temps les pertes que certaines régions ont essuyées pendant une longue suite de siècles. C'est ce qui est indiqué par nos annales, où nous voyons les hommes sans doute échappés au naufrage de leur nation, s'établir sur des hauteurs, construire des digues, et donner un écoulement aux eaux restées dans les plaines. C'est ainsi que dans les plus anciens temps, un roi de Lacédémone asservit dans un canal celles dont la Laconie étoit couverte, et fit couler l'Eurotas.

D'après ces remarques, nous pourrons présumer que le Nil, le Tanaïs et tous les fleuves qu'on nomme éternels, ne furent d'abord que des lacs formés dans des plaines stériles, par des inondations subites, et contraints ensuite par l'industrie des hommes, ou par quelque autre cause, à se frayer une route à travers les terres. Telle est suivant Aristote, la distribution des eaux que la nature accorde aux différentes régions de la terre.

Mais où les tient-elle en reserve, avant que de les montrer à nos yeux? Où a-t-elle placé l'origine des fontaines et des rivières? Elle a creusé, disent les uns, d'immenses reservoirs dans les entrailles de la terre; c'est là que se rendent, en grande partie, les eaux du ciel; c'est de là qu'elles coulent avec plus ou moins d'abondance et de continuïté, suivant la capacité du vase qui les renferme. Mais, répondent les autres, quel espace pourroit jamais contenir le volume d'eau que les grands fleuves entraînent pendant toute une année? Admettons, si l'on veut, des cavités souterraines pour l'excédant des pluies; mais,

comme elles ne suffiroient pas à la dépense journalière des fleuves et des fontaines, reconnoissons qu'en tout temps, en tout lieu, l'air ou plutôt les vapeurs dont il est chargé, condensées par le froid, se convertissent en eau dans le sein de la terre et sur la surface, comme elles se changent en pluie dans l'atmosphère. Cette opération se fait encore plus aisément sur les montagnes, parce que leur superficie arrête une quantité prodigieuse de vapeurs; aussi a-t-on remarqué que les plus grandes montagnes donnent naissance aux plus grands fleuves.

(Je ne vous dirai rien, continua Euclide, après qu'Anaxarque et Méton eurent pris congé, sur cette partie de la Physique qui considère en particulier l'essence, les propriétés et l'action réciproque des corps). Les effets de la nature étant infiniment variés, et leurs causes infiniment obscures, la physique n'a jusqu'à présent, hasardé que des opinions : point de vérité peut-être qu'elle n'ait entrevue, point d'absurdité qu'elle n'ait avancée.

Les anciens philosophes vouloient savoir comment les choses avoient été faites, avant que de savoir, comment elles sont. Le livre de la nature étoit ouvert devant leurs yeux : au lieu de le lire ils entreprirent de le commenter. Après de longs et inutiles détours, on comprit enfin que pour connoître les animaux, les plantes et les différentes productions de la nature, il falloit les étudier, avec une constance opiniâtre. Il est résulté de là un corps d'observations une nouvelle science, plus curieuse, plus féconde, plus intéressante que l'ancienne physique : (je veux dire l'histoire naturelle).

(Aristote qui a dessein d'écrire celle des animaux à l'étude desquels il a long-tems consacré ses veilles m'a fait part de quelques unes de ses observations) que je vais rapporter pour vous instrui-

instruire de la maniere dont on étudie à présent la nature. 1° En envisageant les animaux par rapport au climat, on a trouvé que les sauvages sont plus farouches en Asie, plus forts en Europe, plus variés dans leurs formes en Afrique où, suivant le proverbe, il paroit sans cesse quelque nouveau monstre; ceux qui vivent sur les montagnes sont plus méchans que ceux des plaines. Je ne sais pourtant, si cette différence vient des lieux qu'ils habitent, plutôt que du défaut de vivres, car en Egypte où l'on pourvoit à la subsistance de plusieurs sortes d'animaux, les plus féroces et les plus doux vivent paisiblement ensemble, et le crocodile flatte la main du prêtre qui le nourrit.

Le climât influe puissamment sur leurs moeurs. L'excès du froid et de la chaleur, les rend agrestes et cruels; les vents, les eaux, les alimens suffisent quelquefois pour les altérer. Les nations du midi sont timides et lâches; celles du nord courageuses et confiantes mais les premières sont plus éclairées. peut-être, parce qu'elles sont plus anciennes, peut être aussi parce qu'elles sont plus amollies. En effet les ames fortes sont rarement tourmentées du désir inquiet de s'instruire.

La même cause qui produit ces différences morales parmi les hommes, influe encore sur leur organisation. Entre autres preuves les yeux sont communément bleus dans les pays froids, et noirs dans les pays chauds.

2°. Les oiseaux sont très sensibles aux rigueurs des saisons. A l'approche de l'hiver ou de l'été, les uns descendent dans la plaine, ou se retirent sur les montagnes; d'autres quittent leur demeure et vont au loin respirer un air plus tempéré.

Le temps du départ et du retour des oiseaux est fixé vers les équinoxes. Les plus foibles ouvrent la marche, presque tous voyagent ensemble et comme par tribus; ils ont quelquefois un long che-

chemin à faire, avant que de parvenir à leur destination; les grues viennent de Scythie, et se rendent vers des marais qui sont au dessus de l'Egypte, et d'où le Nil tire son origine; c'est là qu'habitent les pygmées. Quoi repris je, vous croyez aux pygmées? sont-ils encore en guerre avec les grues, comme ils l'étoient du temps d'Homère? Cette guerre, répondit-il, est une fiction du poète, qui ne sera point adoptée par l'historien de la nature; mais les pygmées existent; c'est une race d'hommes très petits, ainsi que leurs chevaux; ils sont noirs et passent leur vie dans des cavernes, à la manière des Troglodytes.

La même cause, ajouta Euclide, qui oblige certains oiseaux à s'expatrier, agit dans le sein des eaux. Quand on est à Byzance, on voit à des époques marquées, plusieurs espèces de poissons, tantôt remonter vers le Pont-Euxin, tantôt descendre dans la mer Egée; ils vont en corps de nation, comme les oiseaux; et leur route, comme notre vie, est marquée par des pièges qui les attendent au passage.

3°. On a fait des recherches sur la durée de la vie des animaux, et l'on croit s'être apperçu que dans plusieurs espèces, les femelles vivent plus long-temps que les mâles. Mais sans nous attacher à cette différence, nous pouvons avancer que les chiens vont pour l'ordinaire jusqu'à 14 ou 15 ans, et quelquefois jusqu'à 20; les boeufs à peu près au même terme; les chevaux communément à 18 ou 20, quelquefois à 30 et même à 50, quelques-uns jusques à cent; les éléphans parviennent, suivant les uns, à 200 ans, suivant les autres à 300. On prétendoit anciennement que le cerf vivoit quatre fois l'âge de la corneille, et cette derniere neuf fois l'âge de l'homme. Tout ce qu'on sait de certain aujourd'hui à l'égard des cerfs, c'est que le temps de la gestation et leur

rapi-

rapide accroiſſement, ne permettent pas de leur attribuer une très longue vie.

4°. On a remarqué que la nature paſſe d'un genre et d'une eſpèce à l'autre par des gradations imperceptibles, et que depuis l'homme jusqu'aux êtres les plus inſenſibles, toutes ſes productions ſemblent ſe tenir par une liaiſon continue. Prenons les minéraux qui forment le premier anneau de la chaîne.

Je ne vois qu'une matière paſſive, ſtérile, ſans organes, et par conſéquent ſans beſoins et ſans fonctions. Bientôt je crois diſtinguer dans quelques plantes une ſorte de mouvement, des ſenſations obſcures, une étincelle de vie, dans toutes une reproduction conſtante, mais privée de ſoins maternels qui la favoriſent. Je vais ſur les bords de la mer, et je douterois volontiers, ſi les coquillages appartiennent au genre des animaux, ou à celui des végetaux. Je retourne ſur mes pas, et les ſignes de vie ſe multiplient à mes yeux. Voici des êtres qui ſe meuvent, qui reſpirent, qui ont des affections et des devoirs. S'il en eſt qui, de même que les plantes dont je viens de parler, furent dès leur enfance abandonnés au haſard, il en eſt auſſi dont l'éducation eſt plus ou moins ſoignée. Ceux-ci vivent en ſociété avec le fruit de leurs amours; ceux-là ſont devenus étrangers à leurs familles. Pluſieurs offrent à mes regards l'eſquiſſe de nos moeurs; je trouve parmi eux des caractères faciles; j'en trouve d'indomptables; j'y vois des traits de douceur, de courage, d'audace, de barbarie de crainte, de lâcheté, quelquefois même l'image de la prudence et de la raiſon. Nous avons l'intelligence, la ſageſſe et les arts; ils ont des facultés qui ſuppléent à ces avantages.

Cette ſuite d'analogies nous conduit enfin à l'extrémité de la chaîne, où l'homme eſt placé. Parmi les qualités qui lui aſſignent le rang ſuprê-

me, j'en remarque deux essentielles : la première est cette intelligence qui, pendant sa vie l'élève à la contemplation des choses célestes; la seconde est son heureuse organisation, et sur-tout ce tact, le premier, le plus nécessaire et le plus exquis de nos sens, la source de l'industrie, et l'instrument le plus propre à seconder les opérations de l'esprit. C'est à la main, disoit le philosophe Anaxagore, que l'homme doit une partie de sa supériorité.

Pourquoi, dis-je alors, placez-vous l'homme à l'extrémité de la chaîne? L'espace immense qui le sépare de la divinité, ne seroit-il qu'un vaste désert? Les Egyptiens, les Mages de Chaldée, les Phrygiens, les Thraces, le remplissent d'habitans aussi supérieurs à nous, que nous le sommes aux brutes.

Je ne parlois, répondit Euclide, que des êtres visibles. Il est à présumer qu'il en existe au dessus de nous une infinité d'autres qui se dérobent à nos yeux. De l'être le plus grossier nous sommes remontés par des dégrés imperceptibles, jusqu'à notre espèce; pour parvenir de ce terme jusqu'à la divinité, il faut sans doute passer par divers ordres d'intelligences, d'autant plus brillantes est plus pures, qu'elles approchent plus du trône de l'Eternel.

Cette opinion, conforme à la marche de la nature, est aussi ancienne que générale parmi les nations; c'est d'elles que nous l'avons empruntée. Nous peuplons la terre et les cieux de génies, auxquels l'Etre suprême a confié l'administration de l'univers; nous en distribuons par-tout où la nature paroît animée; mais principalement dans ces régions qui s'étendent autour et au dessus de nous, depuis la terre jusqu'à la sphère de la lune. C'est là qu'exerçant une immense autorité, ils dispensent la vie et la mort, les biens et les maux, la lumière et les ténèbres.

Cha-

Chaque peuple, chaque particulier trouve dans ces agens invisibles, un ami ardent à le protéger, un ennemi non moins ardent à le poursuivre. Ils sont revêtus d'un corps aérien; leur essence tient le milieu entre la nature divine et la nôtre; ils nous surpassent en intelligence; quelques uns sont sujets à nos passions, la plupart à des changemens qui les font passer à un rang supérieur. Car le peuple innombrable des esprits est divisé en quatre classes principales; la 1e. est celle des dieux, que le peuple adore, et qui résident dans les astres; la 2e. celle des génies proprement dits; la 3e. celle des héros qui pendant leur vie ont rendu de grands services à l'humanité; la 4e. celle de nos ames après qu'elles sont séparées de leurs corps. Nous décernons aux trois premieres classes, des honneurs qui deviendront un jour le partage de la nôtre, et qui nous éleveront successivement à la dignité des héros, des génies et des dieux.

Euclide, qui ne comprenoit pas mieux que moi les motifs de ces promotions, ajouta que certains génies étoient, comme nous, dévorés de chagrins, comme nous destinés à la mort. Je demandai quel terme on assignoit à leur vie? Suivant Hésiode, répondit-il, les nymphes vivent des milliers d'années; suivant Pindare, une Hamadryade meurt avec l'arbre qui la renferme dans son sein.

CHA-

CHAPITRE XLVI.

Suite de la Bibliothèque. L'Histoire.

Le lendemain, Euclide me voyant arriver de bonne heure: Vous me rassurez, me dit-il, (je craignois que vous ne fussiez dégoûté de la longueur de nos séances): nous allons aujourd'hui nous occuper des historiens, et nous ne serons point arrêtés par des opinions et par des préceptes.

Plusieurs auteurs ont écrit l'histoire; aucun ne s'est expliqué sur la manière de l'écrire, ni sur le style qui lui convient.

Nous placerons à leur tête Cadmus, qui vivoit il y a environ deux siècles, et qui se proposa d'éclaircir les antiquités de Milet sa patrie; son ouvrage fut abrégé par Bion de Proconnèse.

Depuis Cadmus, nous avons une suite non interrompue d'historiens. Je cite parmi les plus anciens, Eugéon de Samos, Deïochus de Proconnèse, Eudémus de Paros, Démoclès de Pygèle. Quand je lus ces auteurs, dis-je alors, non seulement je fus revolté des fables absurdes qu'ils rapportent; mais à l'exception des faits dont ils ont été les témoins, je les rejetai tous. Car enfin, dès qu'ils ont été les premiers à nous les transmettre, dans quelles sources les avoient-ils puisés?

Euclide me répondit: Ils subsistoient dans la tradition qui perpétue d'âge en âge le souvenir des revolutions qui ont affligé l'humanité; dans les écrits des poètes qui avoient conservé la gloire des héros, les généalogies des souverains, l'origine et les émigrations de plusieurs peuples; dans ces longues inscriptions qui contenoient des traités entre les nations, et l'ordre successif des ministres

nistres attachés aux principaux temples de la Grèce; dans les fêtes; les autels, les édifices consacrés à l'occasion de certains événemens que l'aspect continuel des lieux et des cérémonies sembloit renouveler tous les ans.

Il est vrai que le recit de ces événemens s'étoit peu-à peu, chargé de circonstances merveilleuses, et que nos premiers historiens adoptèrent sans examen cet amas confus de vérités et d'erreurs. Mais bientôt Acusilaüs, Phérécyde, Hécatée, Xanthus; Hellanicus, et d'autres encore, montrerent plus de critique, et s'ils ne debrouillèrent pas entièrement le chaos, ils donnèrent au moins l'exemple du mépris que méritent les fictions des premiers siècles.

Tous ces historiens s'étoient bornés à tracer l'histoire d'une ville ou d'une nation; tous ignoroient l'art de lier à la même chaîne les événemens qui intéressent les divers peuples de la terre; et de faire un tout regulier; de tant de parties détachées. Hérodote eut le mérite de concevoir cette grande idée, et de l'exécuter. Il ouvrit aux yeux des Grecs les annales de l'univers connu, et leur offrit sous un même point de vue tout ce qui s'étoit passé de mémorable dans l'espace d'environ 240 ans. On vit alors pour la première fois, une suite de tableaux qui placés les uns auprès des autres, n'en devenoient que plus effrayans: les nations toujours inquiètes et en mouvement, quoique jalouses de leur repos; desunies par l'intérêt, et rapprochées par la guerre, soupirant pour la liberté; et gémissant sous la tyrannie; par-tout le crime triomphant; la vertu poursuivie, la terre abreuvée de sang, et l'empire de la destruction établi d'un bout du monde à l'autre. Mais la main qui peignit ces tableaux, sut tellement en adoucir l'horreur par les charmes du coloris, et par des images agréables; aux beautés de l'ordonnance elle joignit tant de grâces,

ces, d'harmonie et de variété; elle excita si souvent cette douce sensibilité qui se rejouit du bien et s'afflige du mal, que son ouvrage fut regardé comme une des plus belles productions de l'esprit humain.

Permettez-moi de hasarder une réflexion. Il semble que dans les lettres, ainsi que dans les arts, les talens entrent d'abord dans la carriere, et luttent pendant quelque temps contre les difficultés. Après qu'ils ont épuisé leurs efforts, il paroît un homme de génie, qui va poser le modèle au delà des bornes connues, c'est ce que que fit Homère pour le poème épique; c'est ce qu'a fait Hérodote pour l'histoire générale. Ceux qui viendront après lui, pourront se distinguer par des beautés de détail, et par une critique plus éclairée: mais pour la conduite de l'ouvrage et l'enchaînement des faits, ils chercheront sans doute moins à le surpasser qu'à l'égaler.

Quant à sa vie, il suffira d'observer qu'il naquit dans la ville d'Halicarnasse en Carie, vers la quatrième année de la 73e. Olympiade; qu'il voyagea dans la plupart des pays dont il vouloit écrire l'histoire; que son ouvrage lu dans l'assemblée des jeux Olympiques, et ensuite dans celle des Athéniens, y reçut des applaudissemens universels; et que forcé de quitter sa patrie déchirée par des factions, il alla finir ses jours dans une ville de la grande Grèce.

Dans le même siècle vivoit Thucydide, plus jeune qu'Hérodote d'environ 13 ans. Il étoit d'une des premieres familles d'Athènes: placé à la tête d'un corps de troupes, il tint pour quelque temps en respect celles de Brasidas, le plus habile général de Lacédémone; mais ce dernier ayant surpris la ville d'Amphipolis, Athènes se vengea sur Thucydide, d'un revers qu'il n'avoit pu prévenir.

Pen-

Pendant son exil qui dura 20 ans, il rassembla des matériaux pour l'histoire de la guerre du Péloponèse; et n'épargna ni soins, ni dépenses, pour connoître non seulement les causes qui la produisirent; mais encore les intérets particuliers qui la perpétuèrent. Il se rendit chez les différentes nations ennemies, consulta par-tout les chefs de l'administration, les généraux, les soldats, et fut lui-même témoin de la plupart des événemens qu'il avoit à décrire Son histoire qui comprend les 21 premières années de cette fatale guerre, se ressent de son amour extrême pour la vérité, et de son caractère qui le portoit à la réflexion. Des Athéniens qui l'avoient vu après son retour de l'exil, m'ont assuré qu'il étoit assez sérieux, pensant beaucoup et parlant peu.

Il étoit plus jaloux d'instruire que de plaire, d'arriver à son but que de s'en écarter par des digressions. Aussi son ouvrage n'est point, comme celui d'Hérodote, une espèce de poème, où l'on trouve les traditions des peuples sur leur origine, l'analyse de leurs usages et de leurs moeurs, la description des pays qu'ils habitent, et des traits d'un merveilleux qui reveille presque toujours l'imagination; ce sont des annales, ou, si l'on veut, les mémoires d'un militaire qui, tout à-la-fois homme d'état et philosophe, a mêlé dans ses recits et dans ses harangues, les principes de sagesse qu'il avoit reçus d'Anaxagore, et les leçons d'éloquence, qu'il tenoit de l'orateur Antiphon. Ses réflexions sont souvent profondes, toujours justes: son style énergique, concis, et par là même quelquefois obscur, offense l'oreille par intervalles, mais il fixe sans cesse l'attention, et l'on diroit que sa dureté fait sa majesté. Si cet auteur estimable emploie des expressions surannées, ou des mots nouveaux, c'est qu'un esprit tel que le sien, s'accommode rarement de la langue que tout le monde parle. On pré-

prétend qu'Hérodote, pour des raisons personnelles, a rapporté des traditions injurieuses à certains peuples de la Grèce. Thucydide n'a dit qu'un mot de son exil, sans se défendre, sans se plaindre, et a représenté comme un grand homme Brasidas dont la gloire éclipsa la sienne, et dont les succès causèrent sa disgrace. L'histoire de Thucydide fut continuée avec succès par Xénophon, que vous avez connu.

Hérodote, Thucydide et Xénophon seront sans doute regardés, à l'avenir, comme les principaux de nos historiens; quoiqu'ils diffèrent essentiellement par le style; et surtout, dis-je alors, par la manière dont ils envisagent communément les objets. Hérodote voit par-tout une divinité jalouse, qui attend les hommes et les empires au point de leur élévation, pour les précipiter dans l'abyme; Thucydide ne découvre dans les revers que les fautes des chefs de l'administration ou de l'armée; Xénophon attribue presque toujours à la faveur ou à la colère des dieux, les bons ou les mauvais succès. Ainsi tout dans le monde dépend de la fatalité, suivant le premier; de la prudence suivant le second; de la piété envers les dieux suivant le troisième: tant il est vrai que nous sommes naturellement disposés à tout rapporter à un petit nombre de principes favoris.

Euclide poursuivit: Hérodote avoit ébauché l'histoire des Assyriens et des Perses; ses erreurs ont été relevées par un auteur qui connoissoit mieux que lui ces deux célèbres nations: C'est Ctésias de Cnide, qui a vécu de notre temps. Il fut médecin du roi Artaxerxès, et fit un long séjour à la cour de Suze: il nous a communiqué ce qu'il avoit trouvé dans les archives de l'empire, ce qu'il avoit vu, ce que lui avoient transmis des témoins oculaires; mais s'il est plus exact qu'Hérodote, il lui est inférieur quant au style,

quoi-

quoique le sien ait beaucoup d'agrémens; et se distingue sur-tout par une extrême clarté. Entre plusieurs autres ouvrages, Ctésias a laissé une histoire des Indes, où il traite des animaux et des productions naturelles de ces climats éloignés; mais comme il n'eut pas d'assez bons mémoires, on commence à douter de la vérité de ses récits.

Voici les antiquités de la Sicile, la vie de Denys l'ancien et celle de son fils; par Philistus; mort il y a quelques années après avoir vu dissiper la flotte qu'il commandoit au nom du plus jeune de ces princes. Philistus avoit des talens qui l'ont, en quelque façon, rapproché de Thucydide; mais il n'avoit pas les vertus de Thucydide. C'est un esclave qui n'écrit que pour flatter les tyrans, et qui montre, à chaque instant, qu'il est encore plus ami de la tyrannie, que des tyrans mêmes.

Nous possédons encore Ephore et Théopompe. — Ces deux historiens arrivèrent dans le moment. Euclide qui les attendoit, me dit tout bas qu'ils devoient nous lire quelques fragmens des ouvrages dont ils s'occupoient alors. Ils amenoient avec eux deux ou trois de leurs amis; Euclide en avoit invité quelques-uns des siens. Avant qu'ils fussent tous réunis, Ephore dit: Je me suis proposé d'écrire tout ce qui s'est passé parmi les Grecs et les Barbares, depuis le retour des Héraclides jusqu'à nos jours, pendant l'espace de 850 ans. Dans cet ouvrage divisé en trente livres, précédés chacun d'un avant-propos, on trouvera l'origine des différens peuples, la fondation des principales villes, leurs colonies; leurs lois, leurs moeurs, la nature de leurs climats, et les grands hommes qu'elles ont produits. Ephore finit par reconnoître que les nations barbares étoient plus anciennes que celles de la Grèce, et cet aveu me prévint en sa faveur.

Ce préambule fut suivi de la lecture d'un morceau de son histoire. Je me convainquis bientôt que l'auteur ne se piquoit pas d'exactitude, et que trop fidèle imitateur de la plupart de ceux qui l'ont precédé, il affectoit d'assaisonner sa narration, de fables consignées dans les traditions des peuples, et dans les recits des voyageurs.

Il me parut s'abandonner volontiers à des formes oratoires. Comme plusieurs écrivains placent l'orateur au dessus de l'historien, Ephore crut ne pouvoir mieux leur répondre, qu'en s'efforçant de réussir dans les deux genres.

Malgré ces défauts, son ouvrage sera toujours regardé comme un trésor d'autant plus précieux, que chaque nation y trouvera séparément et dans un bel ordre, tout ce qui peut l'intéresser: le style en est pur, élégant, fleuri, quoique trop souvent assujetti à certaines harmonies, et presque toujours dénué d'élévation et de chaleur.

Après cette lecture, tous les yeux se tournèrent vers Théopompe, qui commença par nous parler de lui. Mon père Damostrate, nous dit-il, ayant été banni de l'île de Chio, sa patrie, pour avoir montré trop d'attachement aux Lacédémoniens, m'amena dans la Grèce, et quelque temps après, je vins dans cette ville où je m'appliquai sans relâche à l'étude de la philosophie et de l'éloquence.

Je composai plusieurs discours; je voyageai chez différens peuples; je parlai dans leurs assemblées, et, après une longue suite de succès, je crois pouvoir me placer parmi les hommes les plus éloquens de ce siècle, au dessus des plus éloquens du siècle dernier: car tel qui jouissoit alors du premier rang, n'obtiendroit pas le second aujourd'hui.

Isocrate me fit passer de la carrière brillante où je m'étois signalé dans celle qu'avoient illustrée les talens d'Hérodote et de Thucydide; j'ai con-

tinué

Fr. 9 ...

tinué l'ouvrage de ce dernier; je travaille maintenant à la vie de Philippe de Macédoine; mais loin de me borner à décrire les actions de ce prince, j'ai soin de les lier avec l'histoire de tous les peuples, dont je rapporte les moeurs et les lois. J'embrasse un objet aussi vaste que celui d'Ephore; mon plan diffère du sien.

A l'exemple de Thucydide, je n'ai rien épargné pour m'instruire des faits: plusieurs des événemens que je raconte se sont passés sous mes yeux; j'ai consulté sur les autres, ceux qui en ont été les acteurs ou les témoins; il n'est point de canton dans la Grèce que je n'aye parcouru; il n'en est point où je n'aye contracté des liaisons avec ceux qui ont dirigé les opérations politiques ou militaires. Je suis assez riche pour ne pas craindre la dépense, et trop ami de la vérité pour redouter la fatigue.

Une si forte vanité nous indisposa contre l'auteur; mais il s'engagea tout à coup dans une route si lumineuse, il développa de si grandes connoissances sur les affaires de la Grèce et des autres peuples, tant d'intelligence dans la distribution des faits, tant de simplicité, de clarté, de noblesse et d'harmonie dans son style, que nous fumes forcés d'accabler d'éloges l'homme du monde qui méritoit le plus d'être humilié.

Cependant il continuoit de lire, et notre admiration commençoit à se refroidir; nous vimes reparoître des fables, nous entendîmes des récits incroyables. Il nous dit qu'un homme qui, malgré la défense des dieux peut entrer dans un temple de Jupiter en Arcadie, jouit pendant toute sa vie d'un privilège singulier: son corps frappé des rayons du soleil, ne projete plus d'ombre. Il nous dit encore que dans les premières années du règne de Philippe, on vit tout à coup en quelques villes de Macédoine, les figuiers, les

vignes et les oliviers, porter des fruits mûrs au milieu du printemps, et que depuis cette époque, les affaires de ce prince ne cessèrent de prospérer.

Ses digressions sont si fréquentes qu'elles remplissent près de trois quarts de son ouvrage, et quelquefois si longues, qu'on oublie à la fin l'occasion qui les a fait naître. Les harangues qu'il met dans la bouche des généraux, au moment du combat, impatientent le lecteur, comme elles auroient lassé les soldats.

Son style, plus convenable à l'orateur qu'à l'historien, a de grandes beautés et de grands défauts: il n'est pas assez négligé quand il s'agit de l'arrangement des mots; il l'est trop quand il s'agit de leur choix; Vous voyez l'auteur quelquefois tourmenter ses périodes pour les arrondir, ou pour en écarter le choc des voyelles; d'autres fois les défigurer par des expressions ignobles et des ornemens déplacés.

Pendant le cours de ces lectures, je me convainquis souvent du mépris ou de l'ignorance des Grecs, à l'égard des peuples éloignés. Ephore avoit pris l'Ibérie *) pour une ville, et cette erreur ne fut point relevée; j'avois appris par un marchand Phénicien, dont le commerce s'étendoit jusqu'à Gadir, que l'Ibérie est une région vaste et peuplée. Quelques momens après, Théopompe ayant cité la ville de Rome, on lui demanda quelques détails sur cette ville. Elle est en Italie, répondit-il; tout ce que j'en sais, c'est qu'elle fut prise une fois par un peuple des Gaules.

*) L'Espagne.

CHA-

CHAPITRE XLVII.

Socrate.

Socrate étoit fils d'un sculpteur nommé Sophronisque; il quitta la profession de son père, après l'avoir suivie pendant quelque temps. Phénarète, sa mère, exerçoit celle de sage-femme.

Ces belles proportions, ces formes élégantes que le marbre reçoit du ciseau, lui donnèrent la première idée de la perfection; et cette idée s'élevant par dégré, il sentit qu'il devoit régner dans l'univers une harmonie générale entre ses parties, et dans l'homme un rapport exact entre ses actions et ses devoirs.

Pour développer ces premières notions, il porta dans tous les genres d'études l'ardeur et l'obstination d'une ame forte et avide d'instruction. L'examen de la nature, les sciences exactes, et les arts agréables, fixèrent tour à tour son attention.

Il parut dans un temps où l'esprit humain sembloit tous les jours s'ouvrir de nouvelles sources de lumières. Deux classes d'hommes se chargeoient du soin de les recueillir ou de les répandre; les philosophes, dont la plupart passoient leur vie à méditer sur la formation de l'univers et sur l'essence des êtres, et les sophistes qui, à la faveur de quelques notions légères et d'une éloquence fastueuse, se faisoient un jeu de discourir sur tous les objets de la morale et de la politique, sans en éclaircir aucun.

Socrate fréquenta les uns et les autres; il admira leurs talens, et s'instruisit par leurs écarts. A la suite des premiers, s'étant apperçu que plus il avançoit dans la carrière, plus les ténèbres s'épaississoient autour de lui, il prit le parti de renoncer à l'étude des premières causes, et de reje-

rejeter ces théories abstraites qui ne servent qu'à tourmenter ou égarer l'esprit.

S'il regarda comme inutiles les méditations des philosophes, les sophistes lui parurent d'autant plus dangereux que, soutenant toutes les doctrines, sans en adopter aucune, ils introduisoient la licence du doute dans les vérités les plus essentielles au repos des sociétés.

De ses recherches infructueuses, il conclut que la seule connoissance nécessaire aux hommes étoit celle de leurs devoirs; la seule occupation digne du philosophe, celle de les en instruire; et soumettant à l'examen de sa raison les rapports que nous avons avec les dieux et nos semblables, il s'en tint à cette théologie simple dont les nations avoient tranquillement écouté la voix depuis une longue suite de siècles.

La sagesse suprême conserve dans une éternelle jeunesse, l'univers qu'elle a formé; invisible en elle-même, les merveilles qu'elle produit l'annoncent avec éclat; les dieux étendent leur providence sur la nature entiere; présens en tous lieux, ils voient tout, ils entendent tout. Parmi cette infinité d'êtres sortis de leurs mains, l'homme distingué des autres animaux par des qualités éminentes, et sur-tout par une intelligence capable de concevoir l'idée de la divinité, l'homme fut toujours l'objet de leur amour et de leur prédilection; ils lui parlent sans cesse par ces loix souveraines qu'ils ont gravées dans son coeur: „Prosternez-vous devant les dieux; honorez vos parens; faites du bien à ceux qui „vous en font.„ Ils lui parlent aussi par leurs oracles repandus sur la terre, et par une foule de prodiges et de présages, indices de leurs volontés.

Si leur puissance les élève au dessus de nous, leur bonté nous rapproche d'eux. Mais qu'exigent-ils? le culte établi dans chaque contrée; des prieres qui se borneront à solliciter en général leur

leur protection; des sacrifices où la pureté du coeur est plus essentielle que la magnificence des offrandes. Ils exigent encore plus: c'est les honorer que de leur obéir; c'est leur obéir que d'être utile à la société. L'homme d'état qui travaille au bonheur du peuple, le laboureur qui rend la terre plus fertile, tous ceux qui s'aquittent exactement de leurs devoirs rendent aux dieux le plus beau des hommages. Leur présence remplit les lieux les plus obscurs et les plus solitaires.

Socrate ne s'expliqua point sur la nature de la divinité; mais il s'énonça toujours clairement sur son existence et sur sa providence. Il reconnut un dieu unique, auteur et conservateur de l'univers; au dessous de lui des dieux inférieurs, formés de ses mains, revêtus d'une partie de son autorité et dignes de notre vénération.

Il ne rechercha point l'origine du mal qui règne dans le moral ainsi que dans le physique; mais il connut les biens et les maux qui font le bonheur et le malheur de l'homme, et c'est sur cette connoissance qu'il fonda sa morale.

Placé entre des objets dont nous ignorons la nature, notre esprit flottant et incertain ne discerne qu'à la faveur de quelques lueurs sombres, le bon et le mauvais, le juste et l'injuste, l'honnête et le malhonnête. Mais les dieux nous ont accordé un guide pour nous diriger au milieu de ces routes incertaines: ce guide est la sagesse, qui est le plus grand des biens, comme l'ignorance est le plus grand des maux. La sagesse est une raison éclairée qui, dépouillant de leurs fausses couleurs les objets de nos craintes et de nos espérances, nous les montre tels qu'ils sont en eux-mêmes, fixe l'instabilité de nos jugemens, et détermine notre volonté par la seule force de l'évidence.

A la faveur de cette lumiere vive et pure, l'homme est juste, parce qu'il est intimement per-

ſuadé que ſon intérêt eſt d'obéir aux lois et de ne faire tort à perſonne; il eſt frugal et tempérant, parce qu'il voit clairement que l'excès des plaiſirs entraîne avec la perte de la ſanté, celle de la fortune et de la réputation; il a le courage de l'ame, parce qu'il connoît le danger et la néceſſité de le braver. Ses autres vertus émanent du même principe, ou plutôt elles ne ſont toutes que la ſageſſe appliquée aux différentes circonſtances de la vie.

Il ſuit de là que toute vertu eſt une ſcience qui s'augmente par l'exercice et la méditation; tout vice une erreur qui, par ſa nature, doit produire tous les autres vices.

Pénétré de cette doctrine, Socrate conçut le deſſein auſſi extraordinaire qu'intéreſſant, de détruire, s'il en étoit temps encore, les erreurs et les préjugés qui font le malheur et la honte de l'humanité.

Comme il ne devoit ni annoncer ſes projets de réforme, ni en précipiter l'exécution, il ne compoſa point d'ouvrages; il n'affecta point de réunir à des heures marquées, ſes auditeurs auprès de lui. Mais dans les places et les promenades publiques, dans les ſociétés choiſies, parmi le peuple, il profitoit de la moindre occaſion pour éclairer ſur leurs vrais intérêts, le magiſtrat, l'artiſan, le laboureur, tous ſes frères en un mot; car c'étoit ſous ce point de vue qu'il enviſageoit tous les hommes.

Socrate attiroit les jeunes Athéniens par les charmes de ſa converſation, quelquefois en s'aſſociant à leurs plaiſirs, ſans participer à leurs excès; un d'entre eux, nommé Eſchine, après l'avoir entendu, s'écria: „Socrate, je ſuis pau-„vre, mais je me donne entièrement à vous, c'eſt „tout ce que je puis vous offrir. „Vous igno-„rez, lui répondit Socrate, la beauté du pré-„ſent que vous me faites.„ Son premier ſoin étoit

étoit de démêler leur caractère; il les aidoit par ses questions, à mettre au jour leurs idées, et les forçoit par ses réponses à les rejeter. Des définitions plus exactes dissipoient par dégrés les fausses lumières qu'on leur avoit données dans une première institution, et des doutes adroitement exposés, redoubloient leur inquiétude et leur curiosité; car son grand art fut toujours de les amener au point où ils ne pouvoient supporter ni leur ignorance, ni leurs foiblesses.

Tantôt il lisoit avec eux les écrits des sages qui l'avoient précédé; tantôt il discutoit la nature de la justice, de la science et du vrai bien, d'autres fois il leur montroit plus en détail les rapports qui lient les hommes entre eux, et ceux qu'ils ont avec les objets qui les entourent. Soumission aux volontés des parens, quelques dures qu'elles soient; soumission plus entiere aux ordres de la patrie, quelque sevères qu'ils puissent être; égalité d'ame dans l'une et l'autre fortune; obligation de se rendre utile aux hommes; nécessité de se tenir dans un état de guerre contre ses passions, dans un état de paix contre les passions des autres: ces points de doctrine, Socrate les exposoit avec autant de clarté que de précision.

De là ce développement d'une foule d'idées nouvelles pour eux; de là ces maximes, prises au hasard parmi celles qui nous restent de lui, que moins on a de besoins, plus on approche de la divinité; que l'oisiveté avilit, et non le travail; qu'un regard arrêté avec complaisance sur la beauté introduit un poison mortel dans le coeur; que la gloire du sage consiste à être vertueux, sans affecter de le paroître, et sa volupté à l'être tous les jours de plus en plus; qu'il vaut mieux mourir avec honneur que de vivre avec ignominie; qu'il ne faut jamais rendre le mal pour le mal; enfin, et c'étoit une de ces vérités effrayantes sur lesquelles il insistoit davantage,

que la plus grande des impostures est de prétendre gouverner et conduire les hommes, sans en avoir le talent.

Des succès durables dédommageoient Socrate de ses travaux. Ecarter des emplois publics ceux de ses élèves qui n'avoient pas encore assez d'expérience; en rapprocher d'autres qui s'en éloignoient par indifférence ou par modestie; les réunir quand ils seroient divisés; rétablir le calme dans leurs familles, et l'ordre dans leurs affaires; les rendre plus réligieux, plus justes plus tempérans: tels étoient les effets de cette persuasion douce qu'il faisoit couler dans les ames; tels étoient les plaisirs qui transportoient la sienne.

Il les dut encore moins à ses leçons qu'à ses exemples: les traits suivans montreront qu'il étoit difficile de le fréquenter, sans devenir meilleur. Né avec un extrême penchant pour le vice, sa vie entière fut le modèle, de toutes les vertus. Il eut de la peine à réprimer la violence de son caractère, soit que ce défaut paroisse le plus difficile à corriger, soit qu'on se le pardonne plus aisément: dans la suite sa patience devint invincible. L'humeur difficile de Xantippe, son épouse, ne troubla plus le calme de son ame, ni la sérénité qui régnoit sur son front. Il leva le bras sur son esclave: Ah, si je n'étois en colère lui dit-il! et il ne le frappa point. Il avoit prié ses amis de l'avertir quand ils appercevroient de l'altération dans ses traits, ou dans sa voix.

Quoiqu'il fût très pauvre, il ne retira aucun salaire de ses instructions, et n'accepta jamais les offres de ses disciples. Cependant son extérieur n'étoit point négligé, quoiqu'il se ressentit de la médiocrité de sa fortune. Cette propreté tenoit aux idées d'ordre et de décence qui dirigèrent ses actions, et le soin qu'il prenoit de sa santé au desir qu'il avoit de conserver son esprit libre et tranquille.

Dans

Dans ces repas où le plaisir va quelquefois jusqu'à la licence, ses amis admirèrent sa frugalité; et dans sa conduite, ses ennemis respectèrent la pureté de ses moeurs.

Il fit plusieurs campagnes; dans toutes il donna l'exemple de la valeur et de l'obéissance: comme il s'étoit endurci depuis long-temps, contre les besoins de la vie et contre l'intempérie des saisons, on le vit au siège de Potidée, pendant qu'un froid rigoureux retenoit les troupes sous les tentes, sortir de la sienne avec l'habit qu'il portoit en tout temps, ne prendre aucune précaution, et marcher pieds nus sur la glace. Les soldats lui suppposèrent le projet d'insulter à leur molesse; mais il en auroit agi de même s'il n'avoit pas eu de témoins.

Au même siège, pendant une sortie que fit la garnison, ayant trouvé Alcibiade couvert de blessures, il l'arracha des mains de l'ennemi, et quelque temps après, lui fit décerner le prix de la bravoure qu'il avoit mérité lui-même.

A la bataille de Délium, il se retira des derniers, à coté du général, qu'il aidoit de ses conseils, marchant à petits pas, et toujours combattant, jusqu'à ce qu'ayant apperçu le jeune Xénophon, épuisé de fatigue et renversé de cheval, il le prit sur ses épaules et le mit en lieu de sureté. Lachès, c'étoit le nom du général, avoua depuis, qu'il auroit pu compter sur la victoire, si tout le monde s'étoit comporté comme Socrate.

Ce courage ne l'abandonnoit pas dans des occasions peut-être plus périlleuses. Le sort l'avoit élevé au rang de Sénateur; en cette qualité il présidoit avec quelques autres membres du Sénat à l'assemblée du peuple. Il s'agissoit d'une accusation contre des généraux qui venoient de remporter une victoire signalée; on proposoit une forme de jugement aussi vicieuse par son irrégularité, que funeste à la cause de l'innocence. La

mul-

multitude se soulevoit à la moindre contradiction, et demandoit qu'on mît les opposans au nombre des accusés. Les autres présidens effrayés, approuvèrent le décret; Socrate seul, intrépide au milieu des clameurs et des menaces, protesta, qu'ayant fait le serment de juger conformément aux lois, rien ne le forceroit à le violer, et il ne le viola point.

Socrate plaisantoit souvent de la ressemblance de ses traits avec ceux auxquels on reconnoît le dieu Silène. Il avoit beaucoup d'agrément et de gaîté dans l'esprit, autant de force que de solidité dans le caractère, un talent particulier pour rendre la vérité sensible et intéressante; point d'ornemens dans ses discours, souvent de l'élévation; toujours la propriété du terme, ainsi que l'enchaînement et la justesse des idées.

Pendant qu'il conversoit avec ses disciples, il leur parloit fréquemment d'un génie qui l'accompagnoit depuis son enfance, et dont les inspirations ne l'engageoient jamais à rien entreprendre, mais l'arrêtoient souvent sur le point de l'exécution. Si on le consultoit sur un projet dont l'issue dût être funeste, la voix secrète se faisoit entendre; s'il devoit réussir, elle gardoit le silence. Un de ses disciples, étonné d'un langage si nouveau, le pressa de s'expliquer sur la nature de cette voix céleste, et n'obtint aucune réponse; un autre s'adressa pour le même sujet à l'oracle de Trophonius, et sa curiosité ne fut pas mieux satisfaite. Les auroit-il laissé dans le doute, si, par ce génie, il prétendoit désigner cette prudence rare que son expérience lui avoit acquise? Vouloit-il les engager dans l'erreur, et s'accréditer dans leur esprit, en se montrant à leurs yeux comme un homme inspiré? Non me répondit Xénophon, à qui je proposois un jour ces questions:

jamais

jamais Socrate ne déguisa la vérité; jamais il ne fut capable d'une imposture: il n'étoit ni assez vain, ni assez imbécille pour donner de simples conjectures, comme de véritables prédictions; mais il étoit convaincu lui-même; et quand il nous parloit au nom de son génie, c'est qu'il en ressentoit intérieurement l'influence.

Un autre disciple de Socrate, nommé Simmias, que je connus à Thèbes, attestoit que son maître, persuadé que les dieux ne se rendent pas visibles aux mortels, rejetoit les apparitions dont on lui faisoit le récit; mais qu'il écoutoit et interrogeoit avec l'intérêt le plus vif ceux qui croyoient entendre au dedans d'eux-mêmes les accens d'une voix divine.

Si l'on ajoute à ces témoignages formels, que Socrate a protesté jusqu'à sa mort que les dieux daignoient quelquefois lui communiquer une portion de leur prescience; qu'il racontoit, ainsi que ses disciples, plusieurs de ses prédictions que l'événement avoit justifiées; que quelques unes firent beaucoup de bruit parmi les Athéniens, et qu'il ne songea point à les démentir: on verra clairement qu'il étoit de bonne foi, lorsqu'en parlant de son génie, il disoit qu'il éprouvoit en lui-même ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé à personne. Il prenoit quelquefois ses pressentimens pour des inspirations divines, et rapportoit à une cause surnaturelle, les effets de la prudence ou du hasard.

Cependant on trouve dans l'histoire de sa vie des faits qui porteroient à soupçonner la droiture de ses intentions. Que penser en effet d'un homme qui, suivi de ses disciples, s'arrête tout à coup, se recueille long-temps en lui-même, écoute la voix de son génie, et leur ordonne de pren-

dre un autre chemin, quoiqu'ils n'eussent rien à risquer en suivant le premier *)?

Je cite un second exemple. Au siège de Potidée, on s'apperçut que depuis le lever de l'aurore, il étoit hors de sa tente, immobile, enseveli dans une méditation profonde, exposé à l'ardeur brulante du soleil; car c'étoit en été. Les soldats s'assemblèrent autour de lui, et dans leur admiration se le montroient l'un à l'autre. Le soir, quelques-uns d'entre eux résolurent de passer la nuit à l'observer. Il resta dans la même position jusqu'au jour suivant. Alors il rendit son hommage au soleil, et se retira tranquillement dans sa tente.

Vouloit-il se donner en spectacle à l'armée? Son esprit pouvoit-il suivre pendant si long-temps le fil d'une vérité? Ses disciples en nous transmettant ces faits, en ont-ils altéré les circonstances? Convenons plutôt que la conduite des hommes les plus sages et les plus vertueux, présente quelquefois des obscurités impénétrables.

Quoiqu'il en soit, malgré les prédictions qu'on attribuoit à Socrate, les Athéniens n'eurent jamais pour lui la considération qu'il méritoit à tant de titres. Sa méthode devoit les aliéner ou les offenser. Les uns ne pouvoient lui pardonner l'ennui d'une discussion qu'ils n'étoient pas en état de suivre; les autres l'aveu qu'il leur arrachoit de leur ignorance.

(D'une foule de divers préjugés et de sentimens réunis,) il résulta l'opinion presque générale, que Socrate n'étoit qu'un sophiste plus habile, plus

*) Quelques-uns de ses disciples, continuèrent leur chemin malgré l'avis du génie, et rencontrèrent un troupeau de cochons qui les couvrirent de boue. C'est Théocrite, disciple de Socrate, qui raconte ce fait dans Plutarque, et qui prend à témoin Simmias, autre disciple de Socrate.

plus honnête, mais peut-être plus vain que les autres. J'ai vu des Athéniens éclairés lui donner cette qualification long-temps après sa mort; et de son vivant, quelques auteurs l'employèrent avec adresse, pour se venger de ses mépris.

Aristophane, Eupolis, Amipsias le jouèrent sur le théatre, comme ils se permirent du jouer Périclès, Alcibiade, et presque tous ceux qui furent à la tête du gouvernement.

Il falloit jeter du ridicule sur le prétendu génie de Socrate, et sur ses longues méditations; Aristophane le représente suspendu au dessus de la terre, assimilant ses pensées à l'air subtil et leger qu'il respire, invoquant les déesses tutélaires des sophistes, les Nuées, dont il croit entendre la voix au milieu des brouillards et des ténèbres qui l'environnent. Il falloit le perdre dans l'esprit du peuple; il l'accuse d'apprendre aux jeunes gens à mépriser les dieux, à tromper les hommes. La pièce d'Aristophane reçut des applaudissemens, mais ne fut pas couronnée.

Depuis la représentation des Nuées, il s'étoit écoulé environ 24 ans. Il sembloit que le temps de la persécution étoit passé pour lui, lorsque tout à coup, il apprit qu'un jeune homme venoit de présenter au second des Archontes, une dénonciation conçue en ces termes: „Mélitus, fils de „Mélitus, du bourg de Pythos, intente une ac„cusation criminelle contre Socrate, fils de So„phronisque du bourg d'Alopèce. Socrate est „coupable en ce qu'il n'admet pas nos dieux, et „qu'il introduit parmi nous des divinités nou„velles sous le nom de génies: Socrate est cou„pable en ce qu'il corrompt la jeunesse d'Athènes; „pour peine, la mort.„

Mélitus étoit un poète froid, et sans talens; il composa quelques tragédies, dont le souvenir ne se perpétuera que par les plaisanteries d'Aristopha-

sopha-

tophane. Deux accuſateurs plus puiſſans que lui, Anytus et Lycon, qui avoient des griefs perſonnels contre Socrate, le firent ſervir d'inſtrument à leur haine. Lycon étoit un de ces orateurs publics qui dans les aſſemblées du ſénat et du peuple, diſcutent les intérêts de la patrie, et diſpoſent de l'opinion de la multitude; comme la multitude diſpoſe de tout.

(Il y a encore d'autres circonſtances qu'il faut développer) pour faire connoître la principale cauſe de l'accuſation contre Socrate.

Le peuple (à peine délivré du joug des Lacédémoniens,) ſe rappeloit avec frayeur qu'il pouvoit à tout moment perdre encore ſon autorité dont il avoit été dépouillé après la priſe d'Athènes. Les flatteurs de ce peuple redoubloient ſes alarmes, en lui repréſentant que des eſprits ardens s'expliquoient tous les jours avec une témérité révoltante contre la nature du gouvernement populaire; que Socrate le plus dangereux de tous, parce qu'il étoit le plus éclairé, ne ceſſoit d'infecter la jeuneſſe d'Athènes par des maximes contraires à la conſtitution établie; qu'on lui avoit entendu dire plus d'une fois, qu'il falloit être inſenſé pour confier les emplois et la conduite de l'état à des magiſtrats qu'un ſort aveugle choiſiſſoit parmi le plus grand nombre des citoyens; que docile à ſes leçons, Alcibiade, outre les maux dont il avoit accablé la république, avoit en dernier lieu conſpiré contre ſa liberté; que dans le même temps Critias et Théramène, deux autres de ſes diſciples, n'avoient pas rougi de ſe placer à la tête des trente tyrans; qu'il falloit enfin réprimer une licence dont les ſuites difficiles à prévoir, ſeroient impoſſibles à éviter.

Mais quelle action intenter contre Socrate? On n'avoit à lui reprocher que des diſcours ſur leſquels les loix n'avoient rien ſtatué, et qui par eux-mêmes ne formoient pas un corps de délit, puiſqu'ils

n'a-

n'avoient pas une liaison nécessaire avec les malheurs dont on avoit à se plaindre.

La trame ourdie par Anytus paroit à cet inconvénient, et servoit à la fois sa haîne personnelle et la vengeance du parti populaire. L'accusateur, en poursuivant Socrate comme un impie, devoit se flatter de le perdre, parce que le peuple recevoit toujours avec ardeur ces sortes d'accusations.

Pendant les premières procédures Socrate se tenoit tranquille. Un de ses amis, nommé Hermogène, le prioit un jour de travailler à sa défense. „Je m'en suis occupé depuis que je res„pire répondit Socrate; qu'on examine ma vie „entière: voilà mon apologie.„

„Cependant, reprit Hermogène, la vérité a „besoin de soutien, et vous n'ignorez pas com„bien dans nos tribunaux, l'éloquence a perdu „de citoyens innocens, et sauvé de coupables. „Je le sais, repliqua Socrate; j'ai même deux „fois entrepris de mettre en ordre mes moyens „de défense; deux fois le génie qui m'éclaire m'en „a detourné, et j'ai reconnu la sagesse de ses „conseils.„

„J'ai vécu jusqu'à présent le plus heureux „des mortels; j'ai comparé souvent mon état à „celui des autres hommes, et je n'ai envié le „sort de personne. Dois-je attendre que les in„firmités de la vieillesse me privent de l'usage de „mes sens, et qu'en affoiblissant mon esprit, el„les ne me laissent que des jours inutiles, ou des„tinés à l'amertume? Les dieux, suivant les ap„parences, me préparent une mort paisible, ex„empte de douleur, la seule que j'eusse pu desi„rer. Mes amis, témoins de mon trépas, ne se„ront frappés ni de l'horreur du spectacle, ni des „foiblesses de l'humanité; et dans mes derniers „momens, j'aurai encore assez de force pour le-

„ver mes regards sur eux, et leur faire entendre „les sentimens de mon coeur.„

Telles étoient ses dispositions, lorsqu'il fut assigné pour comparoître devant le tribunal des Héliastes auquel l'Archonte-roi venoit de renvoyer l'affaire, et qui dans cette occasion, fut composé d'environ cinq cens juges.

Mélitus et les autres accusateurs, avoient concerté leurs attaques à loisir; dans leurs plaidoyers, soutenus de tout le prestige de l'éloquence, ils avoient rassemblé avec un art infini beaucoup de circonstances propres à prévenir les juges.

Plusieurs des amis de Socrate prirent hautement sa défense, d'autres écrivirent en sa faveur; et Mélitus auroit succombé, si Anytus et Lycon n'étoient venus à son secours. Le premier osa représenter aux juges, ou qu'on n'auroit pas du renvoyer l'accusé à leur tribunal, ou qu'ils devoient le faire mourir; attendu que s'il étoit absous, leurs enfans n'en seroient que plus attachés à sa doctrine.

Socrate se défendit pour obéir à la loi; mais ce fut avec la fermeté de l'innocence, et la dignité de la vertu. Il intervint un jugement qui le déclaroit atteint et convaincu. Ses ennemis ne l'emportèrent que de quelques voix; ils en eussent eu moins encore, et auroient été punis eux-mêmes s'il avoit fait le moindre effort pour fléchir ses juges.

Selon la jurisprudence d'Athènes, il falloit un second jugement pour statuer sur la peine. Mélitus dans son accusation concluoit à la mort. Socrate pouvoit choisir entre une amende, le bannissement, ou la prison perpétuelle. Il reprit la parole, et dit qu'il s'avoueroit coupable, s'il s'infligeoit la moindre punition; mais qu'ayant rendu de grands services à la république, il mériteroit d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du



du public. A ces mots, 80 des juges qui avoient d'abord opiné en sa faveur, adhérèrent aux conclusions de l'accusateur, et la sentence de mort fut prononcée; elle portoit que le poison termineroit les jours de l'accusé.

Socrate la reçut avec la tranquillité d'un homme qui pendant toute sa vie avoit appris à mourir. Quand il sortit du palais pour se rendre à la prison, on n'apperçut aucun changement sur son visage, ni dans sa démarche. Il dit à ses disciples, qui fondoient en larmes à ses cotés: „Eh pourquoi ne pleurez-vous que d'aujourd'hui? „ignoriez-vous qu'en m'accordant la vie, la natu„re m'avoit condamné à la perdre? Ce qui me „desespère, s'écrioit le jeune Apollodore dans l'é„garement de son affliction, c'est que vous mou„rez innocent: Aimeriez-vous mieux, lui répon„dit Socrate en souriant, que je mourusse cou„pable?„ Il vit passer Anytus, et dit à ses amis: „Voyez comme il est fier de son triomphe; il ne „sait pas que la victoire reste toujours à l'homme „vertueux.„

Socrate passa trente jours dans la prison, entouré de ses disciples, qui, pour soulager leur douleur, venoient à tous momens recevoir ses regards et ses paroles, qui à tous momens croyoient les recevoir pour la dernière fois.

Le jour de l'exécution onze magistrats se rendirent de bonne heure à la prison, pour le délivrer de ses fers et lui annoncer le moment de son trépas. Plusieurs de ses disciples entrèrent ensuite; ils étoient à peu près au nombre de vingt; ils trouvèrent auprès de lui Xantippe, son épouse, tenant le plus jeune de ses enfans entre ses bras. Dès qu'elle les apperçut, elle s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots: „Ah voilà „vos amis et c'est pour la dernière fois!„ Socrate ayant prié Criton de la faire remener chez elle, on

on l'arracha de ce lieu, jetant des cris douloureux, et se meurtrissant le visage.

Jamais il ne s'étoit montré à ses disciples avec tant de patience et de courage; ils ne pouvoient le voir sans être oppressés par la douleur, l'écouter sans être pénétrés de plaisir. Dans son dernier entretien, il leur dit qu'il n'étoit permis à personne d'attenter à ses jours, parce que, placés sur la terre comme dans un poste, nous ne devons le quitter que par la permission des dieux; que pour lui, resigné à leur volonté, il soupiroit après le moment qui le mettroit en possession du bonheur qu'il avoit tâché de mériter par sa conduite. De là passant au dogme de l'immortalité de l'ame, il l'établit par une foule de preuves qui justifioient ses espérances: „Et quand „même, disoit-il, ces espérances ne seroient pas „fondées, outre que les sacrifices qu'elles exi„gent, ne m'ont pas empêché d'être le plus heu„reux des hommes, elles écartent loin de moi les „amertumes de la mort, et repandent sur mes der„niers momens une joie pure et délicieuse.„

„Ainsi, ajouta-t-il, tout homme qui renonçant „aux voluptés, a pris soin d'embellir son ame, „non d'ornemens étrangers, mais des ornemens „qui lui sont propres, tels que la justice, la tem„pérance et les autres vertus,„ doit être plein „d'une entière confiance, et attendre paisiblement „l'heure de son trépas. Vous me suivrez quand „la vôtre sera venue; la mienne approche, et, „pour me servir de l'expression d'un de nos poè„tes, j'entends déja sa voix qui m'appelle.„

Socrate, après ce discours passa dans une petite pièce pour se baigner. On lui présenta ses trois enfans; deux étoient encore dans un âge fort tendre; il donna quelques ordres aux femmes qui les avoient amenés, et après les avoir renvoyés, il vint joindre ses amis.

Un

Un moment après, le garde de la prison entra. „Socrate, lui dit-il, je ne m'attends pas „aux imprécations dont me chargent ceux à qui „je viens annoncer qu'il est temps de prendre le „poison. Comme je n'ai jamais vu personne ici, „qui eût autant de force et de douceur que vous, „je suis assuré que vous n'êtes pas fâché contre „moi, et que vous ne m'attribuez pas votre in„fortune; vous n'en connoissez que trop les au„teurs. Adieu, tâchez de vous soumettre à la „nécessité.„ Ses pleurs lui permirent à peine d'achever, et il se retira dans un coin de la prison pour les répandre sans contrainte. „Adieu, lui „répondit Socrate, je suivrai votre conseil; „et „se tournant vers ses amis:„ Que cet homme a „bon coeur, leur dit-il! Pendant que j'étois ici, „il venoit qnelquefois causer avec moi. . . Voyez „comme il pleure. . . Criton, il faut lui obéir: „qu'on apporte le poison, s'il est prêt; et s'il „ne l'est pas, qu'on le broie au plutôt.„

Criton voulut lui remontrer que le soleil n'étoit pas encore couché, que d'autres avoient eu la liberté de prolonger leur vie de quelques heures. „Ils avoient leurs raisons, dit Socrate, et „j'ai les miennes pour en agir autrement.„

Criton donna des ordres, et quand ils furent exécutés, un domestique apporta la coupe fatale; Socrate ayant demandé ce qu'il avoit à faire. „Vous promener, après avoir pris la potion, „répondit cet homme, et vous coucher sur le dos „quand vos jambes commenceront à s'appésantir.„

Alors, sans changer de visage, et d'une main assurée, il prit la coupe, et après avoir adressé ses prières aux dieux, il l'approcha de sa bouche. Dans ce moment terrible, le saisissement et l'effroi s'emparèrent de toutes les ames, et des pleurs involontaires coulèrent de tous les yeux; les uns pour les cacher, jetoient leur manteau sur leur

 tête;

tête; les autres se levoient en sursaut pour se dérober à sa vue; mais lorsqu'en ramenant leurs regards sur lui, ils s'apperçurent qu'il venoit de renfermer la mort dans son sein, leur douleur, trop long-temps contenue, fut forcée d'éclater et leurs sanglots redoublèrent aux cris du jeune Apollodore, qui, après avoir pleuré toute la journée, faisoit retentir la prison de hurlemens affreux. „Que faites-vous, mes amis, leur dit „Socrate sans s'émouvoir? J'avois écarté ces fem„mes, pour n'être pas témoin de pareilles foi„blesses. Rappelez votre courage; j'ai toujours „oui dire que la mort devoit être accompagnée „de bons augures.„

Cependant il continuoit à se promener: dès qu'il sentit de la pesanteur dans ses jambes, il se mit sur son lit, et s'enveloppa de son manteau. Le domestique montroit aux assistans les progrès successifs du poison. Déjà un froid mortel avoit glacé les pieds et les jambes; il étoit près de s'insinuer dans le coeur, lorsque Socrate, soulevant son manteau, dit à Criton: „Nous devons „un coq à Esculape; n'oubliez pas de vous ac„quitter de ce voeu *). Cela sera fait répondit „Criton: mais n'avez-vous pas encore quelque „ordre à nous donner?„ Il ne répondit point: un instant après, il fit un petit mouvement; le domestique l'ayant découvert reçut son dernier regard, et Criton lui ferma les yeux.

Ainsi mourut les plus religieux, le plus vertueux et le plus heureux des hommes; le seul peut-être qui sans crainte d'être démenti, pût dire hautement: Je n'ai jamais, ni par mes paroles, ni par mes actions, commis la moindre injustice,

*) On sacrifioit cet animal à Esculape.

CHA-

CHAPITRE XLVIII.

Fêtes et mystères d'Eleusis.

Je vais parler du point le plus important de la religion des Athéniens, de ces mystères dont l'origine se perd dans la nuit des temps, dont les cérémonies n'inspirent pas moins de terreur que de vénération, et dont le secret n'a jamais été revelé que par quelques personnes dévouées aussitôt à la mort et à l'exécration publique : car la loi n'est pas satisfaite par la perte de leur vie, et la confiscation de leurs biens ; une colonne exposée à tous les yeux, doit encore perpétuer le souvenir du crime et de la punition.

De tous les mystères établis en l'honneur de différentes divinités, il n'en est pas de plus célèbres que ceux de Cerès.[1] C'est elle-même, dit-on qui en règla les cérémonies. Pendant qu'elle parcouroit la terre sur les traces de Proserpine enlevée par Pluton, elle arriva dans la plaine d'Eleusis, et flattée de l'accueil qu'elle reçut des habitans, elle leur accorda deux bienfaits signalés, l'art de l'agriculture, et la connoissance de la doctrine sacrée.

On prétend que partout où les Athéniens ont introduit ce système religieux, il a répandu l'esprit d'union et d'humanité ; qu'il purifie l'ame de son ignorance et de ses souillures ; qu'il procure l'assistance particulière des dieux, les moyens de parvenir à la perfection de la vertu, les douceurs d'une vie sainte, l'espérance d'une mort paisible, et d'une félicité qui n'aura point de bornes. Les initiés occuperont une place distinguée dans les champs Elysées ; ils jouiront d'une lumiere pure, et vivront dans le sein de la divinité ; tandis que

les autres habiteront après leur mort, des lieux de ténèbres et d'horreur.

Pour éviter une pareille alternative, les Grecs viennent de toutes parts mendier à Eleusis le gage du bonheur qu'on leur annonce. Dès l'âge le plus tendre, les Athéniens sont admis aux cérémonies de l'initiation; et ceux qui n'y ont jamais participé, les demandent avant de mourir.

Cependant quelques personnes éclairées ne croient pas avoir besoin d'une telle association, pour être vertueuses. Socrate ne voulut jamais s'y faire agréger, et ce refus laissa quelques doutes sur sa religion. Un jour en ma présence on exhortoit Diogène à contracter cet engagement; il répondit: „Paloecion, ce fameux voleur, obtint „l'initiation; Epaminondas et Agésilas ne la sol- „licitèrent jamais. Puis-je croire que le premier „sera heureux dans les champs Elysées, tandis „que les seconds seront traînés dans les bourbiers „des enfers?„

Je n'ai jamais participé à ces mystères; je me suis contenté (d'être témoin des solennités dont ils sont accompagnés, et de faire quelques recherches). J'en ai appris des détails que je puis communiquer sans parjure.

Le temple de Cérès et de Proserpine où se célèbrent ces mystères, est placé sur une colline au dessous de laquelle on voit la petite ville d'Eleusis. Parmi les ministres attachés au temple on en remarque quatre principaux. Le premier est l'Hiérophante; son nom désigne celui qui révèle les choses saintes, et sa principale fonction est d'initier aux mystères. Le second est chargé de porter le flambeau sacré dans les cerémonies, et de purifier ceux qui se présentent à l'initiation. Les deux autres sont le héraut sacré, et l'assistant à l'autel. On trouve encore à Eleusis des prêtresses consacrées à Cérès et à Proserpine.

Les

Les petits mystères sont célébrés tous les ans dans un petit temple situé auprès de l'Ilissus, aux portes d'Athènes. C'est là qu'un des prêtres du second ordre est chargé d'examiner et de préparer les candidats; il les exclut s'ils se sont mêlés de prestiges, s'ils sont coupables de crimes atroces, et sur-tout s'ils ont commis un meurtre même involontaire; il soumet les autres à des expiations fréquentes, et leur faisant sentir la nécessité de préférer la lumière de la vérité aux ténèbres de l'erreur, il jette dans leur esprit les semences de la doctrine sacrée, et les exhorte à réprimer toute passion violente, à mériter par la pureté de l'esprit et du coeur, l'ineffable bienfait de l'initiation.

Leur noviciat est quelquefois de plusieurs années, il faut qu'il dure au moins une année entière. Pendant le temps de leurs épreuves, ils se rendent aux fêtes d'Eleusis; mais ils se tiennent à la porte du temple, et soupirent après le moment qu'il leur sera permis d'y pénétrer.

Il étoit enfin arrivé ce moment: l'initiation aux grands mystères avoit été fixée à la nuit suivante. On s'y préparoit par des sacrifices et des voeux que le second des Archontes, accompagné de quatre assistans, nommés par le peuple, offroit pour la prospérité de l'état. Nous vîmes entrer les novices couronnés de myrte, dans l'enceinte sacrée. Le lendemain un de mes amis (qui étoit du nombre) me fit le récit de quelques cérémonies dont il avoit été le témoin.

Nous trouvâmes, me dit-il, les ministres du temple revêtus de leurs habits pontificaux. L'Hiérophante, qui dans ce moment représente l'auteur de l'univers, avoit des symboles qui désignent la puissance suprême; le porte-flambeau, et l'assistant de l'autel paroissoient avec les attributs du soleil et de la lune; le héraut sacré avec ceux de Mercure.

Nous étions à peine placés, que le héraut s'écria: „Loin d'ici les profanes, les impies et „tous ceux dont l'ame est souillé de crimes.„ Après cet avertissement, la peine de mort seroit décernée contre ceux qui auroient la témérité de rester dans l'assemblée, sans en avoir le droit. Le second des ministres fit étendre sous nos pieds les peaux des victimes offertes en sacrifice, et nous purifia de nouveau. On lut à haute voix les rituels de l'initiation, et l'on chanta des hymnes en l'honneur de Cérès.

Bientôt un bruit sourd se fit entendre. La terre sembloit mugir sous nos pas; la foudre et les éclairs ne laissoient voir que des phantômes et des spectres errans dans les ténèbres. Ils *remplissoient* les lieux saints de hurlemens qui nous glaçoient d'effroi, et de gémissemens qui déchiroient nos ames. La douleur meurtrière, les soins dévorans, la pauvreté, les maladies, la mort se présentoient à nos yeux sous des formes odieuses et funèbres. L'Hiérophante expliquoit ces divers emblêmes, et ses peintures vives redoubloient notre inquiétude et nos frayeurs.

Cependant à la faveur d'une foible lumiere, nous avancions vers cette région des enfers, où les ames se purifient, jusqu'à ce qu'elles parviennent au séjour du bonheur. Au milieu de quantité de voix plaintives, nous entendimes les regrêts amers de ceux qui avoient attenté à leurs jours. „Ils sont punis, disoit l'Hiérophante, par„ce qu'ils ont quitté le poste que les dieux leur „avoient assigné dans ce monde.„

A peine eut-il proféré ces mots, que des portes d'airain, s'ouvrant avec un fracas épouvantable, présentèrent à nos regards les horreurs du Tartare. Il ne retentissoit que du bruit des chaînes, et des cris des malheureux; et ces cris lugubres et perçans laissoient échapper par intervalles ces terribles paroles: „Apprenez par notre

„exem-

„exemple à respecter les dieux, à être justes et „reconnoissans.„ Car la dureté du coeur, l'abandon des parens, toutes les espèces d'ingratitude sont soumises à des châtimens, ainsi que les crimes qui échappent à la justice des hommes, ou qui détruisent le culte des dieux. Nous vîmes les Furies, armées de fouets, s'acharner impitoyablement sur les coupables.

Ces tableaux effrayans, sans cesse animés par la voix sonore et majestueuse de l'Hiérophante, qui sembloit exercer le ministère de la vengeance céleste, nous remplissoient d'épouvante, et nous laissoient à peine le temps de respirer, lorsqu'on nous fit passer en des bosquets délicieux sur des prairies riantes, séjour fortuné, image des champs Elysées, où brilloit une clarté pure, où des voix agréables faisoient entendre des sons ravissans; lorsque introduits ensuite dans le lieu saint, nous jetâmes les yeux sur la statue de la déesse, resplendissante de lumiere, et parée de ses plus riches ornemens. C'étoit là que devoient finir nos épreuves, et c'est là que nous avons vu, que nous avons entendu des choses qu'il ne nous est pas permis de révéler. J'avouerai seulement que dans l'ivresse d'une joie sainte, nous avons chanté des hymnes, pour nous féliciter de notre bonheur.

Tel fut le récit de l'initié. Parmi les personnes qui ne l'étoient pas, j'ai vu souvent des gens d'esprit se communiquer leurs doutes sur la doctrine qu'on enseigne dans les mystères de Cérès. Un disciple de Platon proposoit avec modestie une conjecture que je vais rapporter.

Il paroît certain, disoit-il, qu'on établit dans les mystères, la nécessité des peines et des récompenses qui nous attendent après la mort, et qu'on y donne aux novices la représentation des différentes destinées que les hommes subissent dans ce monde et dans l'autre. Il paroît aussi que l'Hiérophan-

rophante leur apprend que parmi ce grand nombre de divinités, adorées par la multitude, les unes sont de purs génies qui, ministres des volontés d'un être suprême, règlent sous ses ordres les mouvemens de l'univers; et que les autres furent de simples mortels, dont on conserve encore les tombeaux en plusieurs endroits de la Grèce.

Des vues politiques favorisèrent sans doute l'établissement de cette association religieuse. Le polythéisme étoit généralement répandu, lorsqu'on s'apperçut des funestes effets qui resultoient pour la morale, d'un culte dont les objets ne s'étoient multipliés que pour autoriser toutes les espèces d'injustices et de vices: mais ce culte étoit agréable au peuple autant par son ancienneté que par ses imperfections mêmes. Loin de songer vainement à le détruire, on tâcha de le balancer par une religion plus pure, et qui repareroit le tort que le polythéisme faisoit à la société. Comme la multitude est plus aisément retenue par les lois que par les moeurs, on crut pouvoir l'abandonner à des superstitions, dont il seroit facile d'arrêter les abus; comme les citoyens éclairés doivent être plutôt conduits par les moeurs que par les lois, on crut devoir leur communiquer une doctrine propre à inspirer des vertus.

Vous comprenez déja pourquoi les dieux sont joués sur le théatre d'Athènes: les magistrats délivrés des fausses idées du polythéisme, sont très éloignés de reprimer une licence qui ne pourroit blesser que le peuple, et dont le peuple s'est fait un amusement.

Vous comprenez encore comment deux religions si opposées dans leurs dogmes, subsistent depuis si long-temps en un même endroit, sans trouble et sans rivalité; c'est qu'avec des dogmes différens, elles ont le même langage, et que la

vérité

vérité conserve pour l'erreur, les ménagemens qu'elle en devroit exiger.

Quoiqu'il en soit de la conjecture que je viens de rapporter, l'initiation n'est presque plus qu'une vaine cérémonie: ceux qui l'ont reçue ne sont pas plus vertueux que les autres; ils violent tous les jours la promesse qu'ils ont faite de s'abstenir de la volaille, du poisson, des grenades, des fèves et de plusieurs espèces de légumes et de fruits. Plusieurs d'entre eux ont contracté cet engagement sacré par des voies peu conformes à son objet; car, presque de nos jours, on a vu le gouvernement, pour suppléer à l'épuisement des finances, permettre d'acheter le droit de participer aux mystères; et depuis long-temps, des femmes de mauvaise vie ont été admises à l'initiation. Il viendra donc un temps où la corruption défigurera entièrement la plus sainte des associations.

CHA-

CHAPITRE XLIX.

Histoire du théatre des Grecs.

J'ai terminé mes recherches sur l'art dramatique. Son origine et ses progrès ont partagé les écrivains, et élevé des prétentions parmi quelques peuples de la Grèce. En compilant autant qu'il m'est possible l'esprit de cette nation éclairée, je ne dois présenter que des résultats. J'ai trouvé de la vraisemblance dans les traditions des Athéniens; et je les ai préférées.

C'est dans le sein des plaisirs tumultueux, et dans les égaremens de l'ivresse que se forma le plus régulier et le plus sublime des arts. Transportons-nous à trois siècles environ au-delà de celui où nous sommes *).

Aux fêtes de Bacchus, solennisées dans les villes avec moins d'apparat, mais avec une joie plus vive qu'elles ne le font aujourd'hui, on chantoit des hymnes enfantés dans les accès vrais ou simulés du délire poétique; je parle de ces dithyrambes, d'où s'échappent quelquefois des saillies de génie, et plus souvent encore les éclairs ténébreux d'une imagination exaltée. Pendant qu'ils retentissoient aux oreilles étonnées de la multitude, des choeurs de Bacchans et de Faunes, rangés autour des images obscènes qu'on portoit en triomphe, faisoient entendre des chansons lascives, et quelquefois immoloient des particuliers à la risée du public.

Une licence plus effrénée régnoit dans le culte que les habitans de la campagne rendoient à la même

*) On suppose qu'Anacharsis finissoit ses recherches sur le théatre des Grecs dans la 109e. Olympiade l'an 343 avant J. C.

même divinité; elle y régnoit sur-tout lorsqu'ils recueilloient les fruits de ses bienfaits. Des vendangeurs barbouillés de lie, ivres de joie et de vin, s'élançoient sur leurs chariots, s'attaquoient sur les chemins par des impromptus grossiers, se vengeoient de leurs voisins en les couvrant de ridicules, et des gens riches en dévoilant leurs injustices.

Parmi les poètes qui florissoient alors, les uns chantoient les actions et les aventures des dieux et des héros; les autres attaquoient avec malignité les vices et les ridicules des personnes. Les premiers prenoient Homère pour modèle; les seconds s'autorisoient et abusoient de son exemple. Mais comme le charme de ses ouvrages dépend en grande partie des passions et du mouvement dont il a su les animer, les poètes qui vinrent après lui, essayèrent d'introduire dans les leurs une action capable d'émouvoir et d'égayer les spectateurs; quelques-uns même tentèrent de produire ce double effet, et hasardèrent des essais informes, qu'on a depuis appellés indifféremment tragédies ou comédies, parce qu'ils réunissoient à la fois les caractères de ces deux drames.

On connoissoit déja le besoin et le pouvoir de l'intérêt théatral; les hymnes en l'honneur de Bacchus, en peignant ses courses rapides et ses brillantes conquêtes, devenoient imitatifs; et dans les combats des jeux Pythiques, ont venoit par une loi expresse d'ordonner aux joueurs de flûte, qui entroient en lice, de représenter successivement les circonstances qui avoient précédé, accompagné et suivi la victoire d'Apollon sur Python.

Quelques années après ce réglement, Susarion et Thespis, tous deux nés dans un petit bourg de l'Attique, nommé Icarie, parurent chacun à la tête d'une troupe d'acteurs, l'un sur des tréteaux,

teaux, l'autre sur un chariot *). Le premier attaqua les vices et les ridicules de son temps; le second traita des sujets plus nobles, et puisés dans l'histoire.

Les comédies de Susarion étoient dans le goût de ces farces indécentes et satyriques qu'on joue encore dans quelques villes de la Grèce; elles furent long-temps les délices des habitans de la campagne. Athènes n'adopta ce spectacle qu'après qu'il eut été perfectionné en Sicile.

Thespis avoit vu plus d'une fois dans les fêtes où l'on ne chantoit encore que des hymnes, un des chanteurs monté sur une table, former une espèce de dialogue avec le choeur. Cet exemple lui inspira l'idée d'introduire dans ses tragédies, un acteur qui, avec de simples recits ménagés par intervalles, délasseroit le choeur, partageroit l'action et la rendroit plus intéressante.

On prit tout-à-coup un goût excessif pour les pièces de Thespis, et de Susarion. Les poètes qui jusqu'alors s'étoient exercés dans les *dithyrambes* et dans la satire licencieuse, frappés des formes heureuses dont ces genres commençoient à se revêtir, consacrèrent leurs talens à la tragédie et à la comédie.

Eschile trouva la première dans son enfance, enveloppée d'un vêtement grossier, le visage couvert de fausses couleurs, ou d'un masque sans caractère, n'ayant ni graces ni dignité dans ses mouvemens, inspirant le desir de l'intérêt qu'elle remuoit à peine, éprise encore des farces et des facéties qui avoient amusé ses premieres années, s'exprimant quelquefois avec élégance et dignité, souvent dans un style foible, rampant, et souillé d'o-

*) Susarion présenta ses premieres pièces vers l'an 580 avant J. C. Quelques années après, Thespis donna des essais de tragédie: en 536 il fit représenter son Alceste.

d'obscénités grossieres. Le père de la tragédie, car c'est le nom qu'on peut donner à ce grand homme, avoit reçu de la nature une âme forte et ardente. Son silence et sa gravité annonçoient l'austérité de son caractère. Il s'étoit nourri dès sa plus tendre jeunesse, de ces poètes qui, voisins des temps héroïques, concevoient d'aussi grandes idées, qu'on faisoit alors de grandes choses. L'histoire des siècles passés offroit à son imagina-gination vive par-tout l'empreinte de la grandeur, et souvent celle de la férocité.

Pour mieux assurer l'effet de ses tableaux, Eschyle employa, toutes les ressources de la représentation théatrale, pour ramener sous nos yeux le temps et le lieu de la scène. L'illusion devint alors une réalité.

Il introduisit un second acteur dans ses premières tragédies; et dans la suite à l'exemple de Sophocle, qui venoit d'entrer dans la carriere du théatre, il en établit un troisième, et quelquefois même un quatrième. Par cette multiplicité de personnages, un des acteurs devenoit le héros de la pièce; il attiroit à lui le principal intérêt; et comme le choeur ne remplissoit plus qu'une fonction subalterne, Eschyle eut la précaution d'abréger son rôle, et peut-être ne la poussa-t il pas assez loin.

On lui reprochoit d'avoir admis des personnages muets. Achille après la mort de son ami, et Niobé après celle de ses enfans, se traînent sur le théatre, et pendant plusieurs scènes y restent immobiles, la tête voilée, sans proférer une parole; mais s'il avoit mis des larmes dans leurs yeux, et des plaintes dans leur bouche, auroit-il produit un aussi terrible effet que par ce voile, ce silence, et cet abandon à la douleur?

Dans quelques-unes de ses pièces, l'exposition du sujet a trop d'étendue; dans d'autres elle n'a pas assez de clarté: quoiqu'il pèche souvent con-

tre les règles qu'on a depuis établies, il les a presque toutes entrevues.

On peut dire d'Eschyle ce qu'il dit lui-même du héros Hippomédon: „L'épouvante marche devant „lui, la tête élevée jusqu'aux cieux.„ Il inspire par-tout une tereur profonde et salutaire; car il n'accable notre ame par des secousses violentes, que pour la relever aussitôt par l'idée qu'il lui donne de sa force. Ses héros aiment mieux être écrasés par la foudre que de faire une bassesse, et leur courage est plus infléxible que la loi fatale de la nécessité. Cependant il savoit mettre des bornes aux émotions qu'il étoit si jaloux d'exciter; il évita toujours d'ensanglanter la scène, parce que ses tableaux devoient être effrayans, sans être horribles.

Ce n'est que rarement qu'il fait couler des larmes, et qu'il excite la pitié; soit que la nature lui eût refusé cette douce sensibilité, qui a besoin de se communiquer aux autres, soit plutôt qu'il craignît de les amollir. Jamais il n'eût exposé sur la scène, des Phèdres et des Sthénobées; jamais il n'a peint les douceurs et les fureurs de l'amour; il ne voyoit dans les différens accès de cette passion que des foiblesses ou des crimes d'un dangereux exemple pour les moeurs, et il vouloit qu'on fût forcé d'estimer ceux qu'on est forcé de plaindre.

Continuons à suivre les pas immenses qu'il a faits dans la carrière. Examinons la manière dont il a traité les différentes parties de la tragédie, c'est à dire la fable, les moeurs, les pensées, les paroles, le spectacle et le chant.

Ses plans sont d'une extrême simplicité. Il négligeoit ou ne connoissoit pas assez l'art de sauver les invraisemblances, de nouer et dénouer une action, d'en lier étroitement les différentes parties, de la presser ou de la suspendre par des reconnoissances et par d'autres accidens imprévus;

il

il n'intéresse quelquefois que par le récit des faits, ou par la vivacité du dialogue; d'autres fois que par la force du style, ou par la terreur du spectacle. Il paroît qu'il regardoit l'unité d'action et de temps comme essentielle; celle de lieu comme moins nécessaire.

Le choeur, chez-lui, ne se borne plus à chanter des cantiques; il fait partie du tout; il est l'appui du malheureux, le conseil des rois, l'effroi des tyrans; le confident de tous; quelquefois il participe à l'action pendant tout le temps qu'elle dure.

Le caractère et les moeurs de ses personnages sont convenables et se démentent rarement. Il choisit pour l'ordinaire ses modèles dans les temps héroïques, et les soutient à l'élévation où Homère avoit placé les siens. Il se plaît à peindre des ames vigoureuses, franches, supérieures à la crainte, dévouées à la patrie, insatiables de gloire et de combats, plus grandes qu'elles ne sont aujourd'hui, telles qu'il en vouloit former pour la défense de la Grèce; car il écrivoit dans le temps de la guerre des Perses.

Comme il tend plus à la terreur qu'à la pitié, loin d'adoucir les traits de certains caractères, il ne cherche qu'à les rendre plus féroces; sans nuire néanmoins à l'intérêt théatral.

De son temps, on ne connoissoit pour le genre héroïque, que le ton de l'Epopée, et celui du dithyrambe. Comme ils s'assortissoient à la hauteur de ses idées et de ses sentimens, Eschyle les transporta sans les affoiblir, dans la tragédie. Entraîné par un enthousiasme qu'il ne peut plus gouverner, il prodigue les épithètes, les métaphores, toutes les expressions figurées des mouvemens de l'ame; tout ce qui donne du poids, de la force, de la magnificence au langage; tout ce qui peut l'animer et le passionner. Sous son pinceau vigoureux, les récits, les pensées, les maxi-

mes se changent en images frappantes par leur beauté ou par leur singularité.

L'éloquence d'Eschyle étoit trop forte pour l'assujétir aux recherches de l'élégance, de l'harmonie et de la correction, son essor trop audacieux, pour ne pas l'exposer à des écarts et à des chûtes. C'est un style en général noble et sublime; en certains endroits grand avec excès, et pompeux jusqu'à l'enflure; quelquefois méconnoissable et revoltant par des comparaisons ignobles, et des jeux et des mots puériles, et d'autres vices qui sont communs à cet auteur, avec ceux qui ont plus de génie que de goût. Malgré ces défauts, il mérite un rang très distingué parmi les plus célèbres poètes de la Grèce.

On étoit alors persuadé que la nature, en donnant aux anciens héros une taille avantageuse, avoit gravé sur leur front, une majesté qui attiroit autant le respect des peuples, que l'appareil dont ils étoient entourés. Eschyle releva ses acteurs par une chaussure très haute; il couvrit leurs traits, souvent difformes, d'un masque qui en cachoit l'irrégularité, et les revêtit de robes traînantes et magnifiques, dont la forme étoit si décente, que les prêtres de Cérès n'ont pas rougi de l'adopter. Les personnages subalternes eurent des masques et des vêtemens assortis à leurs rôles.

Au lieu de ces vils tréteaux qu'on dressoit autrefois à la hâte, il obtint un théatre pourvu de machines, et embelli de décorations. Il y fit rétentir le son de la trompette; on y vit l'encens bruler sur les autels, les ombres sortir du tombeau et les furies s'élancer du fond du Tartare. Dans une de ses pièces, ces divinités infernales parurent pour la première fois, avec des masques où la paleur étoit empreinte, des torches à la main, et des serpens entrelacés dans les cheveux, sui-

ſuivies d'un nombreux cortège de ſpectres horribles.

Les ſpectateurs étonnés de l'illuſion que tant d'objets nouveaux faiſoient ſur leur eſprit, ne le furent pas moins de l'intelligence qui brilloit dans le jeu des acteurs. Eſchyle les exerçoit preſque toujours lui-même; il régloit leurs pas, et leur apprenoit à rendre l'action plus ſenſible par des geſtes nouveaux et expreſſifs. Son chant étoit plein de nobleſſe et de décence, toujours dans le genre diatonique, le plus ſimple et le plus naturel de tous.

Fauſſement accuſé d'avoir révelé dans une de ſes pièces, les myſtères d'Eleuſis, il n'échappa qu'avec peine à la fureur d'un peuple fanatique. Cependant il pardonna cette injuſtice aux Athéniens; mais quand il les vit couronner les pièces de ſes rivaux, préférablement aux ſiennes: C'eſt au temps, dit-il, à remettre les miennes à leur place; et ayant abandonné ſa patrie, il ſe rendit en Sicile, où le roi Hiéron le combla de bienfaits et de diſtinctions. Il y mourut peu de temps après, âgé d'environ 70 ans. (L'an 456 avant J. C).

Les progrès de l'art furent extrêmement rapides. Eſchyle eut pour contemporains et pour rivaux Choerilus, Pratinas, Phrynichus, dont il effaça la gloire, et Sophocle qui balança la ſienne.

Sophocle naquit d'une famille honnête d'Athènes, la 4e. année de la 70e. Olympiade, 27 ans environ après la naiſſance d'Eſchyle, environ 14 ans avant celle d'Euripide.

Il s'appliqua d'abord à la poéſie lyrique; mais ſon génie l'entraîna bientôt dans une route plus glorieuſe, et ſon premier ſuccès l'y fixa pour toujours. Il étoit âgé de 28 ans; il concouroit avec Eſchyle, qui étoit en poſſeſſion du théatre. Après la repréſentation des pièces, la pluralité des

suffrages se réunit en faveur de Sophocle ; et son concurrent, blessé de cette préférence, se retira quelque temps après en Sicile.

Un si beau triomphe devoit assurer pour jamais à Sophocle l'empire de la scène : mais le jeune Euripide en avoit été témoin, et ce souvenir le tourmentoit, lors même qu'il prenoit des leçons d'éloquence sous Prodicus, et de philosophie sous Anaxagore. Aussi le vit-on, à l'âge de 18 ans entrer dans la carriere, et pendant une longue suite d'années, la parcourir de front avec Sophocle, comme deux superbes coursiers qui d'une ardeur égale, aspirent à la victoire.

Quoiqu'il eût beaucoup d'agrémens dans l'esprit, la sévérité, pour l'ordinaire, écartoit de son maintien, les graces du sourire, et les couleurs brillantes de la joie. Il avoit, ainsi que Périclès, contracté cette habitude d'après l'exemple d'Anaxagore leur maître. Les facéties l'indignoient. „Je hais, dit-il dans une de ses pièces, „ces hommes inutiles, qui n'ont d'autre mérite „que de s'égayer aux dépens des sages qui les „méprisent.„ Il faisoit sur-tout allusion à la licence des auteurs de comédies qui, de leur coté, cherchoient à décrier ses moeurs, comme ils décrioient celles des philosophes. Pour toute réponse, il eut suffi d'observer qu'Euripide étoit l'ami de Socrate, qui n'assistoit guère aux spectacles, que lorsqu'on donnoit les pièces de ce poète.

Il avoit exposé sur la scène des princesses souillées de crimes, et à cette occasion, il s'étoit déchaîné plus d'une fois contre les femmes en général ; on cherchoit à les soulever contre lui ; les uns soutenoient qu'il les haïssoit ; d'autres, plus éclairés, qu'il les aimoit avec passion. „Il les deteste, disoit un jour quelqu'un : Oui, répondit „Sophocle, mais c'est dans ses tragédies.„

Diverses raisons l'engagèrent sur la fin de ses jours, à se retirer auprès d'Archélaüs, roi de Macédoi-

cédoine, où il mourut agé d'environ 76 ans *).
Les Athéniens envoyèrent des députés en Macédoine, pour obtenir que son corps fût transporté à Athènes: mais Archélaüs, qui avoit déja donné des marques publiques de sa douleur, rejeta leurs prières, et regarda comme un honneur pour ses états, de conserver les restes d'un grand homme; il lui fit élever un tombeau magnifique, près de la capitale, sur les bords d'un ruisseau dont l'eau est si excellente, qu'elle invite le voyageur à s'arrêter, et à contempler en conséquence le monument exposé à ses yeux. En même temps les Athéniens lui dressèrent un cénotaphe sur le chemin qui conduit de la ville au Pirée.

L'opinion de la plupart des Athéniens assignoit le premier rang (entre les poètes tragiques), à Eschyle, le second à Sophocle, et le troisième à Euripide. Sans l'approuver, sans la combattre, je vais rapporter les changemens que les deux derniers firent à l'ouvrage du premier.

Sophocle réprochoit trois défauts à Eschyle: la hauteur excessive des idées, l'appareil gigantesque des expressions, la pénible disposition des plans; et ces défauts il se flattoit de les avoir évités.

Si les modèles qu'on nous présente au théâtre, se trouvoient à une trop grande élévation, leurs malheurs n'auroient pas le droit de nous attendrir, ni leurs exemples celui de nous instruire. Les héros de Sophocle sont à la distance précise où notre admiration et notre intérêt peuvent atteindre: comme ils sont au-dessus de nous, sans être loin de nous, tout ce qui les concerne ne nous est ni trop étranger, ni trop familier; et comme ils conservent de la foiblesse dans les plus affreux revers, il en resulte un pathétique sublime qui caractérise spécialement ce poète.

*) Sophocle mourut âgé de 91 ans.

Il respecte tellement les limites de la véritable grandeur, que dans la crainte de les franchir, il lui arrive quelquefois de n'en pas approcher. Au milieu d'une course rapide, au moment qu'il va tout embraser, on le voit soudain s'arrêter et s'éteindre: on diroit alors qu'il préfère les chutes aux écarts.

En réduisant l'héroïsme à sa juste mesure, Sophocle baissa le ton de la tragédie, et bannit ces expressions qu'une imagination furieuse dictoit à Eschyle, et qui jetoient l'épouvante dans l'ame des spectateurs; son style comme celui d'Homère, est plein de force, de magnificence, de noblesse et de douceur; jusque dans la peinture des passions les plus violentes, il s'assortit heureusement à la dignité des personnages.

Eschyle peignit les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être; Sophocle comme ils devroient être; Euripide tels qu'ils sont: les deux premiers avoient négligé des passions et des situations que le troisième crut susceptibles des grands effets. Il représenta tantôt des princesses brulantes d'amour, et ne respirant que l'adultère et les forfaits, tantôt des rois dégradés par l'adversité, au point de se couvrir de haillons, et de tendre la main, à l'exemple des mendians. Ces tableaux, où l'on ne trouvoit plus l'empreinte de la main d'Eschyle ni de celle de Sophocle, soulevèrent d'abord les esprits; on disoit qu'on ne devoit sous aucun prétexte, souiller le caractère, ni le rang des héros de la scène; qu'il étoit honteux de décrire avec art, des images indécentes, et dangereux de prêter au vice l'autorité des grands exemples.

Mais ce poëte est admirable lorsqu'il peint les fureurs de l'amour, ou qu'il excite les émotions de la pitié; c'est alors que se surpassant lui-même, il parvient quelquefois au sublime pour lequel il semble que la nature ne l'avoit pas destiné. Les Athéniens s'attendrirent sur le sort de Phèdre cou-

coupable; ils pleurèrent sur celui du malheureux Télèphe; et l'auteur fut justifié.

(Pendant qu'on l'accusoit de dégrader la tragédie), il se proposoit d'en faire une école de sagesse: on trouve, dans ses écrits, le système d'Anaxagore, son maitre, sur l'origine des êtres, et les préceptes de cette morale dont Socrate son ami, discutoit alors les principes. Mais comme les Athéniens avoient pris du goût pour cette éloquence artificielle dont Prodicus lui avoit donné des leçons, il s'attacha principalement à flatter leurs oreilles; ainsi les dogmes de la philosophie, et les ornemens de la rhétorique, furent admis dans la tragédie, et cette innovation servit encore à distinguer Euripide de ceux qui l'avoient précédé.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle, les passions, empressées d'arriver à leur but, ne prodiguent point des maximes qui suspendroient leur marche; le second sur-tout a cela de particulier, que tout en courant, et presque sans y penser, d'un seul trait il décide le caractère, et dévoile les sentimens secrets de ceux qu'il met sur la scène. C'est ainsi que dans son Antigone, un mot échappé comme par hasard à cette princesse, laisse éclater son amour pour le fils de Créon.

Euripide multiplia les sentences et les réflexions; il se fit un plaisir ou un devoir d'étaler ses connoissances, et se livra souvent à des formes oratoires; de là les divers jugemens qu'on porte de cet auteur, et les divers aspects sous lesquels on peut l'envisager. Comme philosophe, il eut un grand nombre de partisans; et comme il insistoit avec force sur les dogmes importans de la morale, il fut mis au nombre des sages, et il sera toujours regardé comme le philosophe de la scène.

Son éloquence, qui quelquefois dégénère en une vaine abondance de paroles, ne l'a pas rendu

moins célèbre parmi les orateurs en général, et parmi ceux du barreau en particulier: il opère la persuasion par la chaleur de ses sentimens; et la conviction par l'adresse avec laquelle il amène les réponses et les répliques.

Les beautés que les philosophes et les orateurs admirent dans ses écrits, sont des défauts réels aux yeux de ses censeurs; ils soutiennent que tant de phrases de rhétorique, tant de maximes accumulées, de digressions savantes, et de disputes oiseuses, refroidissent l'intérêt, et mettent à cet égard Euripide fort au dessous de Sophocle qui ne dit rien d'inutile.

Eschyle avoit conservé dans son style, les hardiesses du dithyrambe; et Sophocle, la magnificence de l'épopée: Euripide fixa la langue de la tragédie: il ne retint presque aucune des expressions spécialement consacrées à la poésie; mais il sut tellement choisir et employer celles du langage ordinaire, que sous leur heureuse combinaison, la foiblesse de la pensée semble disparoître, et le mot le plus commun s'ennoblir. Telle est la magie de ce style enchanteur, qui dans un juste tempérament entre la bassesse et l'élévation, est presque toujours élégant et clair, presque toujours harmonieux, coulant et si flexible, qui paroit se prêter sans efforts à tous les besoins de l'ame.

C'étoit néanmoins avec une extrême difficulté qu'il faisoit des vers faciles, de même que Platon, Zeuxis et tous ceux qui aspirent à la perfection. Il jugeoit ses ouvrages avec la sévérité d'un rival, et les soignoit avec la tendresse d'un père. „Il disoit une fois, que trois de ses vers lui „avoient couté trois jours de travail: J'en aurois „fait cent à votre place, lui dit un poète médiocre. „Je le crois répondit Euripide, mais ils n'auroient „subsisté que trois jours.„

Quant à la conduite des pièces, la supériorité de Sophocle est généralement reconnue: on pour-

roit

soit même démontrer que c'est d'après lui que les loix de la tragédie ont presque toutes été rédigées; mais il suffira de dire en général, que cet auteur s'est garanti des fautes essentielles qu'on reproche à son rival.

Euripide réussit rarement dans la disposition de ses sujets: tantôt il y blesse la vraisemblance; tantôt les incidens y sont amenés par force; d'autres fois son action cesse de faire un même tout; presque toujours les noeuds et les dénouemens laissent quelque chose à desirer, et ses choeurs n'ont souvent qu'un rapport indirect avec l'action.

Il imagina d'exposer son sujet dans un prologue, ou long avant-propos, presque entierement détaché de la pièce: c'est là que pour l'ordinaire un des acteurs vient froidement rappeler tous les évènemens antérieurs et rélatifs à l'action; qu'il rapporte sa généalogie ou celle d'un des principaux personnages; qu'il nous instruit du motif qui l'a fait descendre du ciel, si c'est un Dieu; qui l'a fait sortir du tombeau, si c'est un mortel; c'est là que pour s'annoncer aux spectateurs, il se borne à décliner son nom: *Je suis la déesse Vénus*; *Je suis Mercure fils de Maia*; *Je suis Polydore fils d'Hécube*; *Je suis Jocaste*; *Je suis Andromaque*.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle, un heureux artifice éclaircit le sujet dès les premières scènes; Euripide même semble leur avoir dérobé leur secret dans sa Médée, et dans son Iphigénie en Aulide. Cependant quoique en général sa manière soit sans art, elle n'est point condamnée par d'habiles critiques.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que dans quelques uns de ses prologues, comme pour affoiblir l'intérêt qu'il veut inspirer, il nous prévient sur la plupart des évènemens qui doivent exciter notre surprise. Ce qui doit nous étonner encore, c'est de le voir tantôt prêter aux esclaves le langage des philosophes, et aux rois celui

des

des esclaves; tantôt pour flatter le peuple, se livrer à des écarts, dont sa pièce des Suppliantes offre un exemple frappant.

Je relèverai dans le chapitre suivant d'autres défauts dont quelques uns lui sont communs avec Sophocle; mais comme ils n'ont pas obscurci leur gloire, on doit conclure de là que les beautés qui parent leurs ouvrages, sont d'un ordre supérieur. Il faut même ajouter en faveur d'Euripide, que la plupart de ses pièces, ayant une catastrophe funeste, produisent le plus grand effet, et le font regarder comme le plus tragique des poètes dramatiques.

Le théatre offroit d'abondantes moissons de lauriers aux talens qu'il faisoit éclore. Depuis Eschyle jusqu'à nos jours, dans l'espace d'environ un siècle et demi, quantité d'auteurs se sont empressés d'aplanir ou d'embellir les routes que le génie s'étoit récemment ouvertes: c'est à leurs productions à les faire connoître à la postérité. Je citerai quelques-uns de ceux dont les succès ou les vains efforts peuvent éclaircir l'histoire de l'art, et instruire ceux qui le cultivent.

Phrynichus, disciple de Thespis et rival d'Eschyle, introduisit les rôles de femmes sur la scène. Sa tragédie, intitulée la prise de Milet, eut un succès étrange; les spectateurs fondirent en larmes, et condamnèrent l'auteur à une amende de 1000 drachmes (900 livres), pour avoir peint avec des couleurs trop vives, des maux que les Athéniens auroient pu prévenir.

Les ouvrages d'Ion sont tellement soignés, que l'oeil le plus sévère n'y discerne aucune tache. Cependant tout ce qu'il a fait ne vaut pas l'Oedipe de Sophocle, parce que malgré ses efforts, il n'atteignit que la perfection de la médiocrité.

Agathon, ami de Socrate et d'Euripide, hasarda le premier, des sujets feints. Ses comédies

dies sont écrites avec élégance, ses tragédies avec la même profusion d'antithèses et d'ornemens symétriques, que les discours du rhéteur Gorgias.

Philoclès composa un très grand nombre de pièces, qui n'ont d'autre singularité qu'un style amer, qui l'a fait surnommer la bile. Cet écrivain si médiocre, l'emporta sur Sophocle, au jugement des Athéniens, dans un combat où ce dernier avoit présenté l'Oedipe, une de ses plus belles pièces, et le chef-d'oeuvre peut-être du théatre Grec. Il viendra sans doute un temps, où par respect pour Sophocle, on n'osera pas dire qu'il étoit supérieur à Philoclès.

Astydamas, neveu de Phéloclès, fut encore plus fécond que son oncle, et remporta quinze fois le prix. Son fils de même nom, a donné, de mon temps, plusieurs pièces; il a pour concurrens Asclépiade, Apharée, fils adoptif d'Isocrate, Théodecte et d'autres encore, qui seroient admirés, s'ils n'avoient pas succédé à des hommes véritablement admirables.

J'oubliois Denys l'ancien, roi de Syracuse; il fut aidé dans la composition de ses tragédies, par quelques gens d'esprit, et dut à leurs secours la victoire qu'il remporta dans ce genre de littérature. Ivre de ses productions, il sollicitoit les suffrages de tous ceux qui l'environnoient, avec la bassesse et la cruauté d'un tyran. Il pria un jour Philoxène de corriger une pièce qu'il venoit de terminer; et ce poète l'ayant raturée depuis le commencement jusqu'à la fin, fut condamné aux carrieres. Le lendemain Denys le fit sortir, et l'admit à sa table; sur la fin du dîné, ayant récité quelques-uns de ses vers: Eh bien, dit-il, qu'en pensez-vous, Philoxène? Le poète, sans lui répondre, dit aux satellites de le remener aux carrieres.

Eschyle, Sophocle et Euripide sont et seront toujours placés à la tête de ceux qui ont illustré

la

la scène. D'où vient donc que sur le grand nombre de pièces qu'ils présentèrent au concours, le premier ne fut couronné que treize fois, le second que dix-huit fois, le troisième que cinq fois? C'est que la multitude décida de la victoire, et que le public a depuis fixé les rangs. La multitude avoit des protecteurs dont elle épousoit les passions, des favoris dont elle soutenoit les intérêts. De là tant d'intrigues, de violences et d'injustices, qui éclatèrent dans le moment de la décision: d'un autre coté le public, c'est à dire la plus saine partie de la nation, se laissa quelquefois éblouir par de legères beautés, éparses dans des ouvrages médiocres; mais il ne tarda pas à mettre les hommes de génie à leur place, lorsqu'il fut averti de leur supériorité, par les vaines tentations de leurs rivaux et de leurs successeurs.

Quoique la comédie ait la même origine que la tragédie, son histoire moins connue, indique des revolutions dont nous ignorons les détails et des découvertes dont elle nous caché les auteurs.

Née vers la 50e. olympiade, dans les bourgs de l'Attique, assortie aux moeurs grossieres des habitans de la campagne, elle n'osoit approcher de la capitale; et si par hasard des troupes d'acteurs indépendans s'y glissoient pour jouer ses farces indécentes, ils étoient moins autorisés que tolérés par le gouvernement. Ce ne fut qu'après une longue enfance qu'elle prit tout à coup son accroissement en Sicile. Au lieu d'un recueil sans liaison et sans suite, le philosophe Epicharme établit une action, en lia toutes les parties, la traita dans une juste étendue, et la conduisit sans écart jusqu'à la fin. Ses pièces assujetties aux mêmes lois que la tragédie, furent connues en Grèce; elles y servirent de modèles, et la comédie y partagea bientôt avec sa rivale, les suffrages du public, et l'hommage que l'on

doit

doit aux talens. Les Athéniens sur-tout l'accueillirent avec des transports qu'auroit excité la nouvelle d'une victoire.

Plusieurs d'entre eux s'exercèrent dans ce genre; et leurs noms décorent la liste nombreuse de ceux qui, depuis Epicharme jusqu'à nos jours s'y sont distingués. Tels furent parmi les plus anciens, Magnès, Cratinus, Cratès, Phérécrate, Eupolis et Aristophane, mort environ trente ans avant mon arrivée en Grèce. Ils vécurent tous dans le siècle de Périclès.

Si l'on s'en rapportoit au titre des pièces qui nous restent de leur temps, il seroit difficile de concevoir l'idée qu'on se faisoit alors de la comédie. Voici quelques uns de ces titres: le ciel, les saisons, les oiseaux, les abeilles, les grenouilles, les nuées, les chevres &c.

La lecture de ces pièces prouve clairement que leurs auteurs n'eurent pour objet que de plaire à la multitude, que tous les moyens leur parurent indifférens, et qu'ils employèrent tour à tour la parodie, l'allégorie et la satire, soutenues des images les plus obscènes, et des expressions les plus grossieres.

Nous avons vu que quelques-uns, traitant un sujet dans sa généralité, s'abstinrent de toute injure personnelle. Mais d'autres furent assez perfides pour confondre les défauts avec les vices, et le mérite avec le ridicule: espions dans la société, délateurs sur le théatre, ils livrèrent les réputations éclatantes à la malignité de la multitude, les fortunes bien ou mal acquises à sa jalousie. Point de citoyen assez élevé, point d'assez méprisable qui fût à l'abri de leurs coups; quelquefois désigné par des allusions faciles à saisir, il le fut encore plus souvent par son nom, et par les traits de son visage empreints sur le masque de l'acteur. C'est ainsi que dans la personne de Socra-

Socrate la vertu fut plus d'une fois immolée sur le théatre.

Les auteurs de ces satyres recouroient à l'imposture pour satisfaire leur haine; à de sales injures pour satisfaire le petit peuple. Le poison à la main, ils parcouroient les différentes classes des citoyens et l'intérieur des maisons, pour exposer au jour des horreurs qu'il n'avoit pas éclairées

La plus saine partie de la nation murmuroit, contre les entreprises de la comédie. Vers la fin de la guerre du Péloponèse, un petit nombre de citoyens s'étant emparés du pouvoir, leur premier soin fut de reprimer la licence des *poetes*, et de permettre à la personne lésée, de *les* traduire en justice. La terreur qu'inspirèrent ces hommes puissans, produisit dans la comédie une revolution soudaine. Le choeur diparut parce que les gens riches effrayés, ne voulurent point se charger du soin de le dresser, et de fournir à *son* entretien; plus de satyre directe contre les particuliers, ni d'invectives contre les chefs de l'état, ni de portraits sur les masques. Aristophane lui même se soumit à la reforme dans ses dernieres pièces; ceux qui le suivirent de près, tels qu'Eubulus, Antiphane et plusieurs autres, respectèrent les règles de la bienséance. Le malheur d'Anaxandride leur apprit à ne plus s'en écarter; il avoit parodié ces paroles d'une pièce d'Euripide: *La nature donne ses ordres; et s'inquiète peu de nos lois.* Anaxandride ayant substitué le mot ville à celui de nature, fut condamné à mourir de faim.

C'est l'état où se trouvoit la comédie pendant mon séjour en Grèce. Les auteurs s'attachoient à peindre dans le général les singularités qui choquoient la société, ou les actions qui la deshonoroient; ils parloient une langue que les oreilles délicates pouvoient entendre; et des sujets

jets bizarres n'exposoient plus à nos yeux des choeurs d'oiseaux, de guèpes et d'autres animaux revêtus de leur forme naturelle. On faisoit tous les jours de nouvelles découvertes dans les égaremens de l'esprit et du coeur, et il ne manquoit plus qu'un génie qui mît à profit les erreurs des anciens; et les observations des modernes *).

Après avoir suivi les progrès de la tragédie et de la comédie, il me reste à parler d'un drame qui réunit à la gravité de la premiere, la gaieté de la seconde; il naquit de même dans les fêtes de Bacchus. Là des choeurs de Silènes et de satyres entremêloient de facéties les hymnes qu'ils chantoient en l'honneur de ce dieu.

Leurs succès donnèrent la première idée de la satyre, poème où les sujets les plus sérieux sont traités d'une maniere à la fois touchante et comique.

Il est distingué de la tragédie, par l'espèce de personnages qu'il admet, par la catastrophe qui n'est jamais funeste, par les traits, les bons mots, et les bouffonneries qui font son principal mérite; il l'est de la comédie, par la nature du sujet, par le ton de dignité qui règne dans quelques unes de ses scènes, et par l'attention que l'on a d'en écarter les personnalités; il l'est de l'une et de l'autre par des rhythmes qui lui sont propres, par la simplicité de la fable, par les bornes prescrites à la durée de l'action: car la satyre est une petite pièce qu'on donne après la représentation des tragédies, pour délasser les spectateurs.

La scène offre aux yeux, des bocages, des montagnes, des grottes et des paysages de toute espèce. Les personnages du choeur, déguisés sous la forme bizarre qu'on attribue aux satyres, tantôt

*) Ménandre naquit dans une des dernieres années du séjour d'Anacharsis en Grèce.

tantôt exécutent des danses vives et sautillantes, tantôt dialoguent ou chantent avec les dieux, ou les héros; et de la diversité des pensées, des sentimens et des expressions, résulte un contraste frappant et singulier.

Eschyle est celui de tous qui a le mieux réussi dans ce genre; Sophocle et Euripide s'y sont distingués, moins pourtant que les poètes Achéus et Hégémon. Ce dernier ajouta un nouvel agrément au drame satyrique, en parodiant de scène en scène des tragédies connues; ces parodies que la finesse de son jeu rendoit très piquantes, furent extrêmement applaudies, et souvent couronnées. Un jour qu'il donnoit sa *Gigantomachie*, pendant qu'un rire excessif s'étoit élevé dans l'assemblée, on apprit la défaite de l'armée en Sicile; Hégémon voulut se taire; mais les Athéniens, immobiles dans leurs places, se couvrirent de leurs manteaux, et après avoir donné quelques larmes à la perte de leurs parens, ils n'en écoutèrent pas avec moins d'attention le reste de la pièce. Ils dirent depuis, qu'ils n'avoient point voulu montrer leur foiblesse, et témoigner leur douleur en présence des étrangers qui assistoient au spectacle.

CHA-

CHAPITRE L.

Représentation des pièces de théatre à Athènes.

Le théatre est ouvert à la pointe du jour. Rien de si imposant que le premier coup d'oeil; d'un coté la scène ornée de décorations exécutées par d'habiles artistes, de l'autre un vaste amphithéatre couvert de gradins qui s'élèvent les uns au dessus des autres jusqu'à une très grande hauteur; des paliers et des escaliers qui se prolongent et se croisent par intervalles, facilitent la communication, et divisent les gradins en plusieurs compartimens dont quelques uns sont reservés pour certains corps et certains états.

Pendant la représentation, il n'est permis à personne de rester au parterre; l'expérience avoit appris que, s'il n'étoit pas absolument vide, les voix se faisoient moins entendre.

L'avant scène se divise en deux parties; l'une plus haute, où recitent les acteurs; l'autre plus basse, où le choeur se tient communément. Cette derniere est élevée de dix à douze pieds au dessus du parterre, d'où l'on peut y monter. Il est facile au choeur placé en cet endroit, de se tourner vers les acteurs ou vers les assistans.

Comme le théatre n'est pas couvert, il arrive quelquefois qu'une pluie soudaine force les spectateurs de se refugier sous des portiques, et dans des édifices publics qui sont au voisinage.

Dans la vaste enceinte du théatre, on donne souvent les combats, soit de poésie, soit de musique ou de danse, dont les grandes solennités sont accompagnées. Il est consacré à la gloire, et cependant on y a vu, dans un même jour, une pièce d'Euripide suivie d'un spectacle de pantins.

On ne donne des tragédies et des comédies que dans trois fêtes consacrées à Bacchus, dont les plus brillantes sont les grandes Dionysiaques qui commencent le 12 du mois élaphébolion, et durent plusieurs jours, pendant lesquels on représente les pièces destinées au concours.

La victoire coûtoit plus d'efforts autrefois qu'aujourd'hui. Un auteur opposoit à son adversaire trois tragédies, et une de ces petites pièces qu'on nomme satyres. Dans les fêtes qui se terminent en un jour, on représente maintenant cinq ou six drames, soit tragédies soit comédies. Mais dans les grandes Dionysiaques qui durent plus long-temps, on en donne douze ou quinze, et quelquefois davantage; leur représentation commence de très bonne heure le matin, et dure quelquefois toute la journée.

C'est au premier des Archontes que les pièces sont d'abord présentées; c'est à lui qu'il appartient de les recevoir ou de les rejeter.

La couronne n'est pas décernée au gré d'une assemblée tumultueuse; le magistrat qui préside aux fêtes, fait tirer au sort un petit nombre de juges, qui s'obligent par serment de juger sans partialité; c'est ce moment que saisissent les partisans et les ennemis d'un auteur. Quelquefois en effet la multitude soulevée par leurs intrigues, annonce son choix d'avance, s'oppose avec fureur à la création du nouveau tribunal, ou contraint les juges à souscrire à ses décisions.

Outre le nom du vainqueur, on proclame ceux des deux concurrens qui l'ont approché de plus près. Pour lui, comblé des applaudissemens qu'il a reçus au théâtre, et que le choeur avoit sollicités à la fin de la pièce, il se voit souvent accompagné jusqu'à sa maison, par une partie des spectateurs; et pour l'ordinaire il donne une fête à ses amis.

On

On distingue deux sortes d'acteurs; ceux qui sont spécialement chargés de suivre le fil de l'action, et ceux qui composent le choeur. Pour mieux expliquer leurs fonctions reciproques, je vais donner une idée de la coupe des pièces.

Outre les parties qui constituent l'essence d'un drame, et qui sont la fable, les moeurs, la diction, les pensées, la musique et le spectacle, il faut considérer encore celles qui la partagent dans son étendue; et telles sont le prologue, l'épisode, l'exode et le choeur.

Le prologue commence avec la pièce, et se termine au premier intermède, ou entre-acte; l'épisode, en général, va depuis le premier jusqu'au dernier des intermèdes; l'exode comprend tout ce qui se dit après le dernier intermède. C'est dans la premiere de ces parties que se fait l'exposition, et que commence quelquefois le noeud; l'action se développe dans la seconde; elle se dénoue dans la troisième. Ces trois parties n'ont aucune proportion entre elles; dans l'Oedipe à Colone de Sophocle, qui contient 1862 vers, le prologue seul en renferme 700.

Le théatre n'est jamais vide: le choeur s'y présente quelquefois à la premiere scène; s'il y paroît plus tard, il doit être naturellement amené; s'il en sort, ce n'est que pour quelques instans, et pour une cause légitime.

L'action n'offre qu'un tissu de scènes coupées par des intermèdes, dont le nombre est laissé au choix des poètes; plusieurs pièces en ont quatre; d'autres cinq au six.

Ce qui caractérise proprement l'intermède, c'est lorsque les choristes sont censés être seuls, et chantent tous ensemble. Si par hasard dans ces occasions, ils se trouvent sur le théatre avec quelqu'un des personnages de la scène précédente, ils ne lui adressent point la parole, ou n'en exigent aucune réponse.

La choeur, suivant que le sujet l'exige, est composé d'hommes ou de femmes, de vieillards ou de jeunes gens, de citoyens ou d'esclaves, de prêtres, de soldats &c. toujours au nombre de 15 dans la tragédie, de 24 dans la comédie; toujours d'un état inférieur à celui des principaux personnages de la pièce. Comme, pour l'ordinaire, il représente le peuple, ou que du moins il en fait partie, il est défendu aux étrangers, même établis dans Athènes, d'y prendre un rôle, par la même raison qu'il leur est défendu d'assister à l'assemblée générale de la nation.

Les choristes arrivent sur le théatre, *précédés* d'un joueur de flûte qui règle leurs pas, quelquefois l'un après l'autre, plus souvent sur 3 de front et 5 de hauteur, ou sur 5 de front et 3 de hauteur, quand il s'agit d'une tragédie; sur quatre de front, et 6 de hauteur, ou dans un ordre inverse quand il est question d'une comédie.

Dans le courant de la pièce, tantôt le choeur exerce la fonction d'acteur, tantôt il forme l'intermède. Sous le premier aspect, il se mêle dans l'action; il chante ou déclame avec les personnages; son coryphée lui sert d'interprète. En certaines occasions il se partage en deux groupes, dirigés par deux chefs qui racontent quelques circonstances de l'action, ou se communiquent leurs craintes et leurs espérances; ces sortes de scènes, qui sont presque toujours chantées, se terminent quelquefois par la réunion des deux parties du choeur. Sous le second aspect, il se contente de gémir sur les malheurs de l'humanité, ou d'implorer l'assistance des dieux en faveur du personnage qui l'intéresse.

Pendant les scènes, le choeur sort rarement de sa place; dans les intermèdes, et sur-tout dans le premier, il exécute différentes évolutions au son de la flûte. Les vers qu'il chante sont, comme ceux des odes, disposés en strophes, antistrophes, épodes

épodes &c. Les choristes, à la premiere strophe, vont de droite à gauche, à la première antistrophe de gauche à droite, dans un temps égal, et repetant le même air sur d'autres paroles. Ils s'arrêtent ensuite, et, tournés vers les spectateurs, ils font entendre une nouvelle mélodie.

On donne des gages considérables aux acteurs qui ont acquis une grande célébrité. J'ai vu Polus gagner un talent en deux jours (5400 livres); leur salaire se règle sur le nombre des pièces qu'ils jouent.

Le premier acteur doit tellement se distinguer des autres, que ceux-ci, fussent-ils doués de la plus belle voix, sont obligés de la ménager, pour ne pas éclipser la sienne.

On chante dans les intermèdes; on déclame dans les scènes, toutes les fois que le choeur garde le silence, mais quand il dialogue avec les acteurs, alors, ou son coryphée récite avec eux, ou ils chantent eux-mêmes alternativement avec le choeur.

Dans le chant, la voix est dirigée par la flûte; elle l'est dans la déclamation par une lyre qui l'empêche de tomber, et qui donne successivement la quarte, la quinte et l'octave.

Le maître du choeur ne se borne pas à diriger la voix de ceux qui sont sous ses ordres; il doit encore leur donner des leçons des deux espèces de dances qui conviennent au théatre. L'une est la danse proprement dite; les choristes ne l'exécutent que dans certaines pièces, dans certaines occasions, par exemple, lorsqu'une heureuse nouvelle les force de s'abandonner aux transports de leur joie. L'autre qui s'est introduite fort tard dans la tragédie, est celle qui en reglant les mouvemens et les diverses inflexions du corps, est parvenue à peindre, avec plus de précision que la premiere, les actions les moeurs et les sentimens.

 Cet-

Cette sorte de danse n'étant, comme l'harmonie, qu'une suite de mouvemens cadencés et de repos expressifs, il est visible qu'elle a du se diversifier, dans les différentes espèces de drames. Il faut que celle de la tragédie annonce des ames qui supportent leurs passions, leur bonheur, leur infortune, avec la décence et la fermeté qui conviennent à la hauteur de leur caractère; il faut qu'on reconnoisse, à l'attitude des acteurs, les modèles que suivent les sculpteurs pour donner de belles positions à leurs figures; que les évolutions des choeurs s'exécutent avec l'ordre et la discipline des marches militaires; qu'enfin tous les signes extérieurs concourent avec tant de précision à l'unité de l'intérêt, qu'il en résulte un concert aussi agréable aux yeux qu'aux oreilles.

La danse de la comédie est libre, familiere, souvent ignoble, plus souvent deshonorée par des licences si grossieres, qu'elles révoltent les personnes honnêtes, et qu'Aristophane lui-même se fait un mérite de les avoir bannies de quelques-unes de ses pièces.

Dans le drame qu'on appelle satyre, ce jeu est vif et tumultueux; mais sans expression et sans relation avec les paroles.

(Le peuple ne pardonne point les défauts des acteurs.) On le voit par degré murmurer sourdement, rire avec éclat, pousser des cris tumultueux contre eux, les accabler de sifflets, frapper des pieds pour les obliger de quitter la scène, leur faire ôter leur masque pour jouir de leur honte, ordonner au héraut d'appeller un autre acteur qui est mis à l'amende s'il n'est pas présent, quelquefois même demander qu'on inflige au premier des peines deshonorantes. Ni l'âge, ni la célébrité, ni de longs services ne sauroient le garantir des ces rigoureux traitemens; de nouveaux succès peuvent seul l'en dédommager. Car dans

dans l'occasion on bat des mains, et l'on applaudit avec le même plaisir et la même fureur.

Cette alternative de gloire et de deshonneur lui est commune avec l'orateur qui parle dans l'assemblée de la nation, avec le professeur qui instruit ses disciples. Aussi n'est-ce que la médiocrité du talent qui avilit sa profession. Il jouit de tous les privilèges du citoyen; et comme il ne doit avoir aucune des tâches d'infamie portées par les lois, il peut parvenir aux emplois les plus honorables. De nos jours, un fameux acteur, nommé Aristodème, fût envoyé en ambassade auprès de Philippe, roi de Macédoine. D'autres avoient beaucoup de crédit dans l'assemblée publique. J'ajoute qu'Eschyle, Sophocle, Aristophane, ne rougirent point de remplir un rôle dans leurs propres pièces.

J'ai vu d'excellens acteurs; j'ai vu Théodore au commencement de sa carriere, et Polus à la fin de la sienne. L'expression du premier étoit si conforme à la nature, qu'on l'eût pris pour le personnage même; le second avoit atteint la perfection de l'art. Jamais un plus bel organe ne fut réuni à tant d'intelligence et de sentiment. Dans une tragédie de Sophocle, il jouoit le rôle d'Electre. J'étois présent. Rien de si théatral que la situation de cette princesse, au moment qu'elle embrasse l'urne où elle croit que sont déposées les dépouilles de son frère. Ce n'étoient plus ici des cendres froides et indifférentes, c'étoient celles même d'un fils que Polus venoit de perdre. Il avoit tiré du tombeau l'urne qui les renfermoit; quand elle lui fut présentée, quand il la saisit d'une main tremblante, quand la serrant entre ses bras, il l'approcha de son coeur, il fit entendre des accens si douloureux, si touchans et d'une si terrible vérité, que tout le théatre retentit de cris, et répandit des torrens de larmes sur la malheureuse destinée du fils, sur l'affreuse destinée du père.

Les acteurs ont des habits et des attributs assortis à leurs rôles. Les rois ceignent leur front d'un diadème; ils s'appuient sur un sceptre *) surmonté d'un aigle, et sont revêtus de longues robes, où brillent à-la-fois l'or, la pourpre, et toutes les espèces de couleurs. Les héros paroissent souvent couverts d'une peau de lion ou de tigre, armés d'épées, de lances, de carquois, de massues; tous ceux qui sont dans l'infortune, avec un vêtement noir, brun, d'un blanc sale et tombant quelquefois en lambeaux; l'âge et le sexe, l'état et la situation actuelle d'un personnage, s'annoncent presque toujours par la forme et par la couleur de son habillement.

Mais ils s'annoncent encore mieux par une espèce de casque dont leur tête est entierement couverte, et qui substituant une physionomie étrangère à celle de l'acteur, opère pendant la durée de la pièce des illusions successives. Je parle de ces masques qui se diversifient de plusieurs manieres, soit dans la tragédie, soit dans la comédie et la satyre.

La tragédie employa le masque presqu'au moment où elle prit naissance; on ignore le nom de celui qui l'introduisit dans la comédie. Il a remplacé et les couleurs grossieres dont les suivans de Thespis se barbouilloient le visage, et les feuillages épais qu'ils laissoient tomber sur leurs fronts, pour se livrer avec plus d'indiscrétion, aux excès de la satyre et de la licence. Thespis augmenta leur audace, en les voilant d'une pièce de toile; et d'après cet essai, Eschyle qui, par lui-même, ou par ses imitateurs, a trouvé tous les secrets de l'art dramatique, pensa qu'un déguisement consacré par l'usage, pouvoit être un nouveau moyen de frapper les sens, et d'émouvoir les coeurs. Le masque s'arrondit entre ses mains, et devint un

*) Le sceptre étoit originairement un grand baton.

un portrait enrichi de couleurs, et copié d'après le modèle sublime que l'auteur s'étoit fait des dieux et des héros. Choerilus et ses successeurs étendirent et perfectionnèrent cette idée, au point qu'il en a résulté une suite de tableaux, où l'on a retracé, autant que l'art peut le permettre, les principales différences des états, des caractères et des sentimens qu'inspirent l'une et l'autre fortune. Combien de fois en effet n'ai-je pas discerné au premier coup d'oeil la tristesse profonde de Niobé, les projets atroces de Médée, les terribles emportemens d'Hercule, l'abbattement déplorable où se trouvoit réduit le malheureux Ajax, et les vengeances que venoient exercer les Euménides pâles et décharnées.

On ne voit point, à la vérité, les nuances des passions se succéder sur le visage de l'acteur; mais le plus grand nombre des assistans est si éloigné de la scène, qu'ils ne pourroient en aucune maniere, entendre ce langage éloquent. Venons à des reproches mieux fondés: le masque fait perdre à la voix une partie de ces inflexions qui lui donnent tant de charmes dans la conversation; ses passages sont quelquefois brusques, ses intonations dures et pour ainsi dire raboteuses; le rire s'altère, et s'il n'est menagé avec art, sa grace et son effet s'évanouissent à la fois; enfin comment soutenir l'aspect de cette bouche difforme, toujours immobile, toujours béante, lors même que l'acteur garde le silence?

Les Grecs sont blessés de ces inconvéniens; mais ils le seroient bien plus, si les acteurs jouoient à visage découvert. En effet, ils ne pourroient exprimer les rapports qui se trouvent, ou doivent se trouver, entre la physionomie et le caractère, entre l'état et le maintien. Chez une nation qui ne permet pas aux femmes de monter sur le théâtre, et qui regarde la convenance comme une règle indispensable, et aussi essentielle à la pratique

que des arts, qu'à celle de la morale, combien ne feroit-on pas choqué de voir Antigone et Phèdre se montrer avec des traits dont la dureté détruiroit toute illusion; Agamemnon et Priam, avec un air ignoble, Hyppolyte et Achille, avec des rides et des cheveux blancs! Les masques dont il est permis de changer à chaque scène, et sur lesquels on peut imprimer les symptômes des principales affections de l'ame, peuvent seuls entretenir et justifier l'erreur des sens, et ajouter un nouveau degré de vraisemblance à l'imitation.

C'est par le même principe que dans la tragédie, on donne souvent aux acteurs une taille de quatre coudées (5 pieds et 8 pouces), *conforme* à celle d'Hercule et des premiers héros. Ils se tiennent sur des cothurnes; c'est une chaussure haute quelquefois de quatre ou cinq pouces. Des gantelets prolongent leurs bras; la poitrine, les flancs, toutes les parties du corps s'épaississent à proportion; et lorsque, conformément aux lois de la tragédie qui exige une déclamation forte et quelquefois véhémente, cette figure presque colossale, revêtue d'une robe magnifique, fait entendre une voix dont les bruyans éclats retentissent au loin, il est peu de spectateurs qui ne soient frappés de cette majeste imposante, et ne se trouvent plus disposés à recevoir les impressions qu'on cherche à leur communiquer.

Les décorations dont la scène est embellie, ne frappent pas moins les yeux de la multitude. Un artiste, nommé Agatharcus, en conçut l'idée du temps d'Eschyle, et dans un savant commentaire, il développa les principes qui avoient dirigé son travail. Ces premiers essais furent ensuite perfectionnés, soit par les efforts des successeurs d'Eschyle, soit par les ouvrages qu'Anaxagore et Démocrite publièrent sur les règles de la perspective.

Sui-

Suivant la nature du sujet, le théatre représente une campagne riante, une solitude affreuse, le rivage de la mer entouré de rochers escarpés et de grottes profondes, des tentes dressées auprès d'une ville assiégée, auprès d'un port couvert de vaisseaux. Pour l'ordinaire l'action se passe dans le vestibule d'un palais, ou d'un temple; en face est une place; à côté paroissent des maisons, entre lesquelles s'ouvrent deux rues principales l'une dirigée vers l'orient, l'autre vers l'occident.

Le premier coup d'oeil est quelquefois très imposant: ce sont des vieillards, des femmes, des enfans, qui prosternés auprès d'un autel, implorent l'assistance des dieux, ou celle du souverain. Dans le courant de la pièce, le spectacle se diversifie de mille manieres; ce sont de jeunes princes qui arrivent en équipage de chasse, et qui, environnés de leurs amis et de leurs chiens, chantent des hymnes en l'honneur de Diane; c'est un char, sur lequel paroît Andromaque avec son fils Astyanax; un autre char qui tantôt amène pompeusement, au camp des Grecs, Clytemnestre, entourée de ses esclaves, et tenant le petit Oreste qui dort entre ses bras, et tantôt la conduit à la chaumiere où sa fille Electre vient de puiser de l'eau dans une fontaine &c.

Le merveilleux ajoute encore à l'attrait du spectacle. C'est un dieu qui descend dans une machine; c'est l'ombre de Polydore qui perce le sein de la terre, pour annoncer à Hécube les nouveaux malheurs dont elle est menacée; c'est celle d'Achille qui, s'élançant du fond du tombeau, apparoît à l'assemblée des Grecs, et leur ordonne de lui sacrifier Polyxène, fille de Priam; c'est Hélène qui monte vers la voûte céleste, où, transformée en constellation, elle deviendra un signe favorable aux matelots; c'est Médée qui traverse les airs sur un char attelé de serpens.

Dès

Des entrepreneurs font chargés d'une partie de la dépense qu'occasionne la représentation des pièces. Ils reçoivent en dédommagement, une légère retribution, de la part des spectateurs.

Dans l'origine, et lorsqu'on n'avoit qu'un petit théatre de bois, il étoit défendu d'exiger le moindre droit à la porte: mais comme le desir de se placer faisoit naître des querelles fréquentes, le gouvernement ordonna que desormais on payeroit une drachme par tête (18 sols); les riches alors furent en possession de toutes les places, dont le prix fut bientôt reduit à une obole (3 sols), par le soin de Périclès. Il vouloit s'attacher les pauvres, et pour leur faciliter l'entrée aux spectacles, il fit passer un décret, par lequel un des magistrats devoit, avant chaque représentation, distribuer à chacun d'entre eux, deux oboles, l'une pour payer sa place, l'autre pour l'aider à subvenir à ses besoins, tant que dureroient les fêtes.

L'entrepreneur donne quelquefois le spectacle *gratis*; quelquefois aussi il distribue des billets qui tiennent lieu de la paye ordinaire, fixée aujourd'hui à deux oboles.

CHA.

CHAPITRE LI.

Fragmens d'un voyage sur les côtes de l'Asie, et dans quelques-unes des îles voisines.

Philotas avoit dans l'île de Samos des possessions qui exigeoient sa présence. Je lui proposai de partir avant le terme qu'il avoit fixé, de nous rendre à Chio, de passer dans le continent, de parcourir les principales villes Grecques établies en Ionie et en Doride; de visiter ensuite les îles de Rhodes et de Crète; enfin de voir à notre retour, celles qui sont situées vers les côtes de l'Asie, telles qu'Astypalée, Cos, Patmos, d'où nous irions à Samos. La relation de ce voyage seroit d'une longueur excessive, je vais simplement extraire de mon journal les articles qui m'ont paru convenir au plan général de cet ouvrage.

TEMPLE DE DIANE À ÉPHÈSE.

À Ephèse, on nous montroit avec regret les es débris du temple de Diane, aussi célèbre par son antiquité que par sa grandeur. Quatorze ns auparavant il avoit été brulé, non par le eu du ciel, ni par les fureurs de l'ennemi, nais par les caprices d'un particulier nommé Héostrate qui, au milieu des tourmens, avoua qu'il 'avoit eu d'autre dessein que d'éternifer son nom. a diète générale des peuples d'Ionie fit un décret our condamner ce nom fatal à l'oubli; mais la éfense doit en perpétuer le souvenir; et l'histoen Théopompe me dit un jour, qu'en racontant fait, il nommeroit le coupable.

Il ne reste de ce superbe édifice que les quatre urs, et des colonnes qui s'élevent au milieu des combres. La flamme a consumé le toit et les nemens qui décoroient la nef. On commence

à

à le rétablir. Tous les citoyens ont contribué; les femmes ont sacrifié leurs bijoux. Les parties dégradées par le feu, seront restaurées, celles qu'il a détruites, reparoîtront avec plus de magnificence, du moins avec plus de goût. La beauté de l'intérieur étoit rehaussée par l'éclat de l'or, et les ouvrages de quelques célèbres artistes; elle le sera beaucoup plus par les tributs de la peinture et de la sculpture, perfectionnées en ces derniers temps. On ne changera point la forme de la statue, forme anciennement empruntée des Egyptiens, et qu'on retrouve dans les temples de plusieurs villes Grecques. La tête de la Déesse est surmontée d'une tour; deux tringles de fer soutiennent ses mains: le corps se termine en une gaîne enrichie de figures d'animaux et d'autres symboles.

LA VÉNUS DE PRAXITÈLE.

Cnide, située près du promontoire Triopium, donna le jour à l'historien Ctésias, ainsi qu'à l'astronome Eudoxe, qui a vécu de notre temps. On nous montroit en passant la maison où ce dernier faisoit ses observations. Un moment après, nous nous trouvâmes en présence de la célèbre Vénus de Praxitèle. Elle est placée au milieu d'un petit temple qui reçoit le jour de deux portes opposées, afin qu'une lumiere douce l'éclaire de toutes parts. Comment peindre la surprise du premier coup d'œil, les illusions qui la suivirent bientôt? nous prêtions nos sentimens au marbre; nous l'entendions soupirer. Deux élèves de Praxitèle, venus récemment d'Athènes pour étudier ce chef-d'œuvre, nous faisoient entrevoir des beautés dont nous ressentions les effets sans en pénétrer la cause. Parmi les assistans l'un disoit: „Vénus a „quitté l'Olympe, elle habite parmi nous.„ Un autre: „Si Junon et Minerve la voyoient main„tenant,

tenant, elles ne se plaindroient plus du jugement de Pâris." Un troisième: La Déesse daigna autrefois se montrer sans voile aux yeux de Pâris, d'Anchise et d'Adonis. A-t-elle apparu de même à Praxitèle? Oui, répondit un des élèves, et sous la figure de Phryné." En effet, au premier aspect, nous avions reconnu cette fameuse courtisanne. Ce sont de part et d'autre les mêmes traits, le même regard. Nos jeunes artistes y découvroient en même temps le sourire enchanteur d'une autre maîtresse de Praxitèle, nommée Gratine.

C'est ainsi que les peintres et les sculpteurs, prenant leurs maîtresses pour modèles, les ont exposées à la vénération publique, sous les noms de différentes divinités; c'est ainsi qu'ils ont représenté la tête de Mercure, d'après celle d'Alcibiade.

MYALASA.

Nous allâmes de Cnide à Myalasa, l'une des principales villes de la Carie. Elle possède un riche territoire, et quantité de temples, quelques-uns très anciens, tous construits d'un beau marbre tiré d'une carriere voisine. Le soir Stratonicus, (célèbre musicien qui nous accompagnoit, connu par ses heureuses reparties), nous dit qu'il alloit jouer de la cithare en présence du peuple assemblé, et n'en fut pas détourné par notre hôte, qui lui raconta un fait recemment arrivé dans une autre ville de ce canton, nommée Iasus. La multitude étoit accourue à l'invitation d'un joueur de cithare. Au moment qu'il déployoit toutes les ressources de son art, la trompette annonça l'instant de la vente du poisson. Tout le monde courut au marché, à l'exception d'un citoyen qui étoit dur d'oreille; le musicien s'étant approché de lui, pour le remercier de son attention, et le

féliciter de ſon goût: — Eſt-ce que la trompette a ſonné, lui dit cet homme? — Sans doute. — Adieu donc je m'enfuis bien vite. Le lendemain Stratonicus ſe trouvant au milieu de la place publique, entourée d'édifices ſacrés, et ne voyant autour de lui que très peu d'auditeurs, ſe mit à crier de toutes ſes forces: *Temples, écoutez-moi*; et après avoir préludé pendant quelques momens, il congédia l'aſſemblée. Ce fut toute la vengeance qu'il tira du mépris que les Grecs de Carie ont pour les grands talens.

Il courut plus de riſque à Caunus. Le pays eſt fertile; mais la chaleur du climat et l'abondance des fruits y occaſionnent ſouvent des fièvres. Nous étions étonnés de cette quantité de malades pâles et languiſſans qui ſe traînoient dans les rues. Stratonicus s'aviſa de leur citer un vers d'Homère, où la deſtinée des hommes eſt comparée à celle des feuilles. C'étoit en automne, lorſque les feuilles jauniſſent. Comme les habitans s'offenſoient de cette plaiſanterie: „Moi, ré„pondit-il, je n'ai pas voulu dire que ce lieu fût „malſain, puiſque je vois les morts s'y promener „paiſiblement„. Il fallut partir au plus vite, mais ce ne fut pas ſans gronder Stratonicus, qui, tout en riant, nous dit qu'une fois à Corinthe, il lui échappa quelques indiſcrétions qui furent très mal reçues. Une vieille femme le regardoit attentivement; il voulut en ſavoir la raiſon. La voici, répondit-elle. Cette ville ne peut vous ſouffrir un ſeul jour dans ſon ſein; comment ſe peut-il que votre mère vous ait porté dix mois dans le ſien?

TIMON LE MISANTHROPE.

(Nous nous étions embarqués pour Samos). Nous formions une ſociété de voyageurs qui ne pouvoient ſe laſſer d'être enſemble. Tantôt raſant

lant la côte, nous étions frappé de la ressemblance ou de la variété des aspects; tantôt moins distraits par les objets extérieurs, nous discutions avec chaleur des questions qui au fond ne nous intéressoient guères: quelquefois des sujets de philosophie, de littérature et d'histoire remplissoient nos loisirs.

Il fut un jour question de Timon qu'on surnomma le misanthrope, et dont l'histoire tient en quelque façon à celle des moeurs. Personne de la compagnie ne l'avoit connu; tous en avoient ouï parler diversement à leurs pères. Les uns en faisoient un portrait avantageux, les autres le peignoient de noires couleurs. Au milieu de ces contradictions, on présenta une formule d'accusation, semblable à celles qu'on porte aux tribunaux d'Athènes et conçue en ces termes: „Stratonicus accuse Timon d'avoir haï tous les hommes; pour peine la haine de tous les hommes.„ On admit la cause, et Philotas fut constitué défenseur de Timon. Je vais donner l'extrait des moyens employés de part et d'autre.

Je défère à votre tribunal, dit Stratonicus, un caractère féroce et perfide. Quelques amis de Timon, ayant, à ce qu'on prétend, payé ses bienfaits d'ingratitude, tout le genre humain devint l'objet de sa vengeance. Il l'exerçoit sans cesse contre les opérations du gouvernement, contre les actions des particuliers. Comme si toutes les vertus devoient expirer avec lui, il ne vit plus sur la terre que des impostures et des crimes; et dès ce moment, il fut revolté de la politesse des Athéniens, et plus flatté de leur mépris que de leur estime. Aristophane qui le connoissoit, nous le représente comme entouré d'une enceinte d'épines qui ne permettoit pas de l'approcher; il ajoute qu'il fut détesté de tout le monde, et qu'on le regardoit comme le rejeton des Furies.

Ce n'étoit pas assez encore; il a trahi sa patrie; j'en fournis la preuve. Alcibiade venoit de faire approuver par l'assemblée générale des projets nuisibles à l'état: „Courage mon fils, lui dit Ti„mon. Je te félicite de tes succès; continue et „tu perdras la république.„ Quelle horreur! et qui oseroit prendre la défense d'un tel homme?

Le sort m'a chargé de ce soin, répondit Philotas, et je vais m'en acquiter. Remarquons d'abord l'effet que produisirent les paroles de Timon sur le grand nombre d'Athéniens qui accompagnoient Alcibiade. Quelques-uns, à la vérité, l'accablèrent d'injures; mais d'autres prirent le parti d'en rire; et les plus éclairés en furent frappés comme d'un trait de lumière. Ainsi Timon prévit le danger, en avertit et ne fut point écouté. Pour le noircir encore plus, vous avez cité Aristophane, sans vous appercevoir que son témoignage suffit pour justifier l'accusé. „C'est ce „Timon, dit le poète, c'est cet homme exécrable „et issu des Furies, qui vomit sans cesse des im„précations contre les scélérats.„ Vous l'entendez, Stratonicus; Timon ne fut coupable que pour s'être déchaîné contre des hommes pervers.

Il parut dans un temps où les moeurs anciennes luttoient encore contre des passions liguées pour les détruire. C'est un moment redoutable pour un état. C'est alors que dans les caractères foibles, et jaloux de leur repos, les vertus sont indulgentes et se prêtent aux circonstances; que dans les caractères vigoureux, elles redoublent de sévérité, et se rendent quelquefois odieuses par une inflexible roideur. Timon joignoit à beaucoup d'esprit et de probité, les lumieres de la philosophie; mais aigri, peut être par le malheur, peut-être par les progrès rapides de la corruption, il mit tant d'âpreté dans ses discours et dans ses formes, qu'il aliéna tous les esprits. Il ombattoit pour la même cause que Socrate qui

vivoit

ivoit de son temps; que Diogène avec qui on
ui trouve bien des rapports. Leur destinée a dé-
endu de leurs différens genres d'attaque. Dio-
ène combat les vices avec le ridicule, et nous
ions avec-lui; Socrate les poursuivit avec les
rmes de la raison, et il lui en couta la vie; Ti-
ion avec celle de l'humeur: il cessa d'être dan-
ereux, et fut traité de misanthrope, expression
ouvelle alors, qui acheva de le décréditer au-
rès de la multitude, et le perdra peut-être au-
rès de la postérité.

Je ne puis croire que Timon ait enveloppé
out le genre humain dans sa censure. Il aimoit
s femmes. Non, repartit Stratonicus aussi-tôt;
ne connut pas l'amour, puisqu'il ne connut pas
amitié. Rappelez-vous ce qu'il dit à cet Athé-
ien qu'il sembloit chérir, et qui, dans un repas
ète à tête avec lui, s'étant écrié: O Timon,
agréable souper? n'en reçut que cette réponse
utrageante: Oui, si vous n'en étiez pas.

Ce ne fut peut-être, dit Philotas, qu'une plai-
nterie amenée par la circonstance. Ne jugez
as Timon d'après de foibles rumeurs accréditées
ar ses ennemis, mais d'après ces effusions de
oeur que lui arrachoit l'indignation de sa vertu,
dont l'originalité ne peut jamais déplaire aux
ens de goût. Car de la part d'un homme qu'en-
aîne trop loin l'amour du bien public, les sail-
es de l'humeur sont piquantes, parce qu'elles
évoilent le caractère en entier. Il monta un
ur à la tribune. Le peuple, surpris de cette
udaine apparition, fit un grand silence; „Athé-
iens, dit-il, j'ai un petit terrain; je vais y ba-
ir; il s'y trouve un figuier; je dois l'arracher.
Plusieurs citoyens s'y sont pendus; si la même
nvie prend à quelqu'un de vous, je l'avertis
u'il n'a pas un moment à perdre.„

Stratonicus, qui ne savoit pas cette anecdote,
fut si content, qu'il se désista de son accusa-
 tion.

tion. Cependant on recueillit les avis, et l'on décida que, par l'amertume de son zèle, Timon perdit l'occasion de contribuer au salut de la morale; que néanmoins une vertu intraitable est moins dangereuse qu'une lâche complaisance, et que si la plupart des Athéniens avoient eu pour les scélérats la même horreur que Timon, la république subsisteroit encore dans son ancienne splendeur.

HIPPOCRATE.

Hippocrate naquit dans l'île de Cos, la première année de la 80e. olympiade, (l'an 460 avant J. C). Il étoit de la famille des Asclépiades, qui, depuis plusieurs siècles, conserve *la* doctrine d'Esculape, auquel elle rapporte son origine. Elle a formé trois écoles, établies l'une à Rhodes, la seconde à Cnide, et la troisième à Cos. Il reçut de son père Héraclide les élémens des sciences; et convaincu bientôt que, pour connoître l'essence de chaque corps en particulier, il faudroit remonter aux principes constitutifs de l'univers, il s'appliqua tellement à la physique générale, qu'il tient un rang honorable parmi ceux qui s'y sont le plus distingués.

Les intérêts de la médecine se trouvoient alors entre les mains de deux classes d'hommes qui travailloient à l'insu l'une de l'autre, à lui ménager un triomphe éclatant. D'un coté, les philosophes ne pouvoient s'occuper du systême général de la nature, sans laisser tomber quelques regards sur le corps humain, sans assigner à certaines causes, les vicissitudes qu'il éprouve souvent; d'un autre coté, les descendans d'Esculape traitoient les maladies, suivant des règles confirmées par de nombreuses guérisons, et leurs trois écoles se félicitoient à l'envi de plusieurs excellentes découvertes. Les philosophes discutoient, les Asclépia-

des

des agissoient. Hippocrate, enrichi des connoissances des uns et des autres, conçut une de ces grandes et importantes idées qui servent d'époque à l'histoire du génie; ce fut d'éclairer l'expérience par le raisonnement, et de rectifier la théorie par la pratique. Dans cette théorie néanmoins, il n'admit que les principes rélatifs aux divers phénomènes que présente le corps humain, considéré dans les rapports de maladie et de santé.

A la faveur de cette méthode, l'art élevé à la dignité de la science, marcha d'un pas plus ferme dans la route qu'il venoit de s'ouvrir; et Hippocrate acheva paisiblement une revolution qui a changé la face de la médecine. Je ne m'étendrai ni sur les heureux essais de ses nouveaux remèdes, ni sur les prodiges qu'ils opérèrent dans tous les lieux honorés de sa présence, et sur tout en Thessalie, où, après un long séjour, il mourut peu de temps avant mon arrivée dans la Grèce. Mais je dirai que ni l'amour du gain, ni le desir de la célébrité, ne l'avoient conduit en des climats éloignés. D'après tout ce qu'on m'a rapporté de lui, je n'ai apperçu dans son ame, qu'un sentiment, l'amour du bien; et dans le cours de sa longue vie qu'un seul fait, le soulagement des malades.

Il a laissé plusieurs ouvrages. Les uns ne sont que les journaux des maladies qu'il avoit suivies, les autres contiennent les resultats de son expérience, et de celle des siècles antérieurs; d'autres enfin traitent des devoirs du médecin et de plusieurs parties de la médecine ou de la physique; tous doivent être médités avec attention, parce que l'auteur se contente souvent d'y jeter les semences de sa doctrine, et que son style est toujours concis: mais il dit beaucoup de choses en peu de mots, ne s'écarte jamais de son but, et pendant qu'il y court, il laisse sur sa route des traces de lumiere plus ou moins apperçues, sui-

vant que le lecteur est plus ou moins éclairé. C'étoit la méthode des anciens philosophes, plus jaloux d'indiquer des idées neuves, que de s'appésantir sur des idées communes.

Ce grand homme s'est peint dans ses écrits. Rien de si touchant que cette candeur avec laquelle il rend compte de ses malheurs et de ses fautes. Ici vous lirez les listes des malades qu'il avoit traités pendant une épidémie, et dont la plupart étoient morts entre ses bras. Là vous le verrez auprès d'un Thessalien blessé d'un coup de pierre à la tête. Il ne s'apperçut pas d'abord qu'il falloit recourir à la voie du trépan. Des signes funestes l'avertirent enfin de sa *méprise.* L'opération fut faite le quinzième jour, et le malade mourut le lendemain. C'est de lui-même que nous tenons ces aveux; c'est lui qui, supérieur à toute espèce d'amour-propre, voulut que ses erreurs mêmes fussent des leçons.

Des gens qui par l'excellence de leur mérite, étoient faits pour reconnoître la supériorité du sien, m'ont souvent assuré que les médecins le regardoient toujours comme le premier et le plus habile de leurs législateurs, et que sa doctrine, adoptée de toutes les nations opérera encore des milliers de guérisons après des milliers d'années. Si la prédiction s'accomplit, les plus vastes empires ne pourront pas disputer à la petite île de Cos la gloire d'avoir produit l'homme le plus utile à l'humanité; et aux yeux des sages, les noms des plus grands conquérans s'abaisseront devant celui d'Hippocrate.

POLYCRATE.

Samos, pendant quelque temps, avoit su maintenir sa liberté contre les efforts des Perses et des puissances de la Grèce, jaloux de la réunir à leur domaine; mais on vit plus d'une fois des divisions

s'éle-

s'élever dans son sein, et se terminer, après de longues secousses, par l'établissement de la tyrannie. C'est ce qui arriva du temps de Polycrate.

Il reçut de la nature de grands talens, et de son père Eacès de grandes richesses. Ce dernier avoit usurpé le pouvoir souverain, et son fils resolut de s'en revêtir à son tour. Il communiqua ses vues à ses deux frères, qui crurent entrer dans la conspiration comme ses associés, et n'en furent que les instrumens. Le jour où l'on célèbre la fête de Junon, leurs partisans s'étant placés aux postes assignés, les uns fondirent sur les Samiens assemblés autour du temple de la déesse, et en massacrèrent un grand nombre; les autres s'emparèrent de la citadelle, et s'y maintinrent à la faveur de quelques troupes, envoyées par Lygdamis, tyran de Naxos. L'île fut divisée entre les trois frères, et bientôt après tomba, sans reserve, entre les mains de Polycrate, qui condamna l'un d'eux à la mort et l'autre à l'exil.

Employer, pour retenir le peuple dans la soumission, tantôt la voie des fêtes et des spectacles, tantôt celle de la violence et de la cruauté; le distraire du sentiment de ses maux, en le conduisant à des conquêtes brillantes; de celui de ses forces, en l'assujétissant à des travaux pénibles; s'emparer des revenus de l'état, quelquefois des possessions des particuliers; s'entourer de satellites et d'un corps de troupes étrangères; se renfermer au besoin dans une forte citadelle; savoir tromper les hommes et se jouer des sermens les plus sacrés: tels furent les principes qui dirigèrent Polycrate après son élévation. On pourroit intituler l'histoire de son règne: L'art de gouverner, à l'usage des tyrans.

Ses richesses le mirent en état d'armer 100 galères, qui lui assurèrent l'empire de la mer, et lui soumirent plusieurs îles voisines, et quelques villes du continent. Ses généraux avoient un ordre

secret de lui apporter les dépouilles, non seulement de ses ennemis, mais encore de ses amis, qui ensuite les demandoient et les recevoient de ses mains comme un gage de sa tendresse ou de sa générosité.

Pendant la paix, les habitans de l'île, les prisonniers de guerre, ensemble ou séparément, ajoutoient de nouveaux ouvrages aux fortifications de la capitale, creusoient des fossés autour de ses murailles, élévoient dans son intérieur les monumens qui décorent Samos, et qu'exécutèrent des artistes que Polycrate avoit à grands frais attirés dans ses états.

Egalement attentif à favoriser les lettres, il réunit auprès de sa personne ceux qui les cultivoient, et dans sa bibliothèque les plus belles productions de l'esprit humain. On vit alors un contraste frappant entre la philosophie et la poésie. Pendant que Pythagore, incapable de soutenir l'aspect d'un despote barbare, fuyoit loin de sa patrie opprimée, Anacréon amenoit à Samos *les graces* et les plaisirs. Il obtint sans peine l'amitié de Polycrate, et le célébra sur sa lyre, avec la même ardeur que s'il eût chanté le plus vertueux des princes.

Polycrate voulant multiplier dans ses états les plus belles espèces d'animaux domestiques, fit venir des chiens d'Epire et de Lacédémone, des cochons de Sicile, des chèvres de Scyros et de Naxos, des brebis de Milet et d'Athènes; mais comme il ne faisoit le bien que par ostentation, il introduisoit en même temps parmi ses sujets le luxe et les vices des Asiatiques. Il savoit qu'à Sardes, capitale de la Lydie, des femmes distinguées par leur beauté, et rassemblées dans un même lieu, étoient destinées à raffiner sur les délices de la table, et sur les différens genres de volupté; Samos vit former dans ses murs un pareil établissement, et *les fleurs* de cette ville furent aussi

aussi fameuses que celles des Lydiens. Car c'est de ce nom qu'on appeloit ces sociétés où la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, donnant et recevant des leçons d'intempérance, passoit les jours et les nuits dans les fêtes et dans la débauche. La corruption s'étendit parmi les autres citoyens, et devint funeste à leurs descendans.

Cependant plusieurs habitans de l'île ayant murmuré contre ces dangereuses innovations, Polycrate les fit embarquer sur une flotte qui devoit se joindre aux troupes que Cambyse roi de Perse menoit en Egypte. Il s'étoit flatté qu'ils périroient dans le combat, ou que du moins Cambyse les retiendroit pour toujours dans son armée. Instruits de ses desseins, ils résolurent de le prévenir et de délivrer leur patrie d'une servitude honteuse. Au lieu de se rendre en Egypte, ils retournèrent à Samos, et furent repoussés; quelque temps après, ils reparurent avec des troupes de Lacédemone et de Corinthe, et cette tentative ne réussit pas mieux que la première.

Polycrate sembloit n'avoir plus de voeux à former; toutes les années de son règne, presque toutes ses entreprises, avoient été marquées par des succès. Ses peuples s'accoutumoient au joug; ils se croyoient heureux de ses victoires, de son faste et des superbes édifices élevés par ses soins à leurs dépens; tant d'images de grandeur les attachant à leur souverain, leur faisoient oublier le meurtre de son frère, le vice de son usurpation, ses cruautés et ses parjures. Lui-même ne se souvenoit plus des sages avis d'Amasis roi d'Egypte, avec qui des liaisons d'hospitalité l'avoient uni pendant quelque temps. „Vos prospérités m'épouvantent, mandoit il un jour à Polycrate. Je „souhaite à ceux qui m'intéressent, un mélange de „biens et de maux; car une divinité jalouse ne „souffre pas qu'un mortel jouisse d'une félicité „inaltérable. Tâchez de vous ménager des pei-

„nes

„nes et des revers pour les opposer aux faveurs „opiniâtres de la fortune.„ Polycrate, alarmé de ces réflexions, résolut d'affermir son bonheur par un sacrifice qui lui couteroit quelques momens de chagrin. Il portoit à son doigt une émeraude montée en or, sur laquelle Théodore, dont j'ai déja parlé, avoit représenté je ne sais quel sujet, ouvrage d'autant plus précieux, que l'art de graver les pierres étoit encore dans son enfance parmi les Grecs. Il s'embarqua sur une galère, s'éloigna des côtes, jeta l'anneau dans la mer, et quelques jours après, le reçut de la main d'un de ses officiers qui l'avoit trouvé dans le sein d'un poisson. Il se hâta d'en instruire Amasis, qui dès cet instant rompit tout commerce avec lui.

Les craintes d'Amasis furent enfin réalisées. Pendant que Polycrate méditoit la conquête de l'Ionie et des îles de la mer Egée, le Satrape d'une province voisine de ses états, et soumise au roi de Perse, parvint à l'attirer dans son gouvernement, et après l'avoir fait expirer dans des tourmens horribles, ordonna d'attacher son corps à une croix élevée sur le mont Mycale, en face de Samos. (Vers l'an 522 avant J. C.)

ENTRETIEN SUR L'INSTITUT DE PYTHAGORE.

Au retour d'un petit voyage que nous avions fait sur la côte de l'Asie, nous trouvâmes à Samos un de nos amis occupé des préparatifs d'une fête. Sa femme étoit accouchée quelques jours auparavant; il venoit de donner un nom à son fils. En ces occasions les Grecs sont dans l'usage d'inviter leurs amis à souper. L'assemblée fut nombreuse et choisie. J'étois à l'un des bouts de la table, entre un Athénien qui parloit beaucoup, et un citoyen de Samos qui ne disoit rien *).

Parmi

*) Les Athéniens étoient alors maîtres de l'île de Samos.

ırmi les autres convives, la conversation fut
ɔruyante; dans notre coin d'abord vague et
objet, ensuite plus soutenue et plus sérieu-
Ɔn parla, je ne sais à quel propos, du monde,
société. Après quelques lieux communs,
terrogea le Samien qui répondit: Je me con-
rai de vous rapporter le sentiment de Pytha-
; il comparoit la scène du monde à celle des
Olympiques, où les uns vont pour combat-
les autres pour commercer, et d'autres sim-
ent pour voir. Ainsi les ambitieux et les
uérans sont nos lutteurs; la plupart des hom-
échangent leur temps et leurs travaux contre
ɔiens de la fortune; les sages, tranquilles
ateurs, examinent tout et se taisent.

ʌ ces mots je le considérai avec plus d'atten-
Il avoit l'air serein et le maintien grave.
oit vêtu d'une robe dont la blancheur égaloit
:opreté. Je lui offris successivement du vin,
ɔisson, d'un morceau de boeuf, d'un plat de
;. Il refusa tout: il ne buvoit que de l'eau,
e mangeoit que des herbes. L'Athénien me
à l'oreille: C'est un rigide Pythagoricien; et
à coup élevant la voix: Nous avons tort,
l, de manger de ces poissons; car dans l'ori-
nous habitions comme eux le sein des mers;
nos premiers pères ont été poissons: on n'en
oit douter; le philosophe Anaximandre l'a dit.
dogme de la métempsychose me donne des
pules sur l'usage de la viande. En mangeant
e boeuf je suis peut-être antropophage. Quant
fèves, c'est la substance qui participe le plus
à matiere animée, dont nos ames sont des
elles. Prenez les fleurs de cette plante, quand
ı commencent à noircir, mettez-les dans un
que vous enfouirez dans la terre, quatre-
t-dix jours après, ôtez le couvercle, et vous
verez au fond du vase une tête d'enfant. Py-
ore en fit l'expérience.

Il

Il partit alors des éclats de rire aux dépens de mon voisin, qui continuoit à garder le silence. On vous serre de près, lui dis-je: Je le vois bien, me dit-il, mais je ne répondrai point: repousser sérieusement les ridicules est un ridicule de plus. Mais je ne cours aucun risque avec vous. Instruit par votre ami des motifs qui vous ont fait entreprendre de si longs voyages, je sais que vous aimez la vérité, et je ne refuserai pas de vous la dire. J'acceptai ses offres et nous eûmes après le souper l'entretien suivant.

Pythagore, me dit le Samien, n'a rien ou presque rien écrit. Les ouvrages qu'on lui attribue, sont tous ou presque tous de ses disciples. Ce sont eux qui ont chargé sa règle de plusieurs nouvelles pratiques. Vous entendez dire, et l'on dira encore plus dans la suite, que Pythagore attachoit un mérite infini à l'abstinence des fèves. Il est certain néanmoins qu'il faisoit un très grand usage de ce légume dans ses repas. C'est ce que dans ma jeunesse j'appris de Xénophile, et de plusieurs vieillards contemporains de Pythagore. Il les permettoit, parce qu'il les croyoit salutaires; ses disciples les condamnèrent, parce qu'elles produisent des flatuosités et d'autres effets nuisibles à la santé. Leur avis, conforme à celui des plus grands médecins, a prévalu.

Pythagore n'a non plus interdit l'usage du vin. Il en condamnoit l'excès; il conseilloit de s'en abstenir, et permettoit à ses disciples d'en boire à souper, mais en petite quantité. On leur servoit quelquefois une portion des animaux offerts en sacrifice, excepté du boeuf et du bélier. Lui-même ne refusoit pas d'en goûter, quoiqu'il se contentât pour l'ordinaire d'un peu de miel et de quelques légumes. Il défendoit certains poissons par des raisons inutiles à rapporter. D'ailleurs il préféroit le regime végétal à tous les autres; et la défense absolue de la viande ne concernoit que

ceux

de ses disciples qui aspiroient à une plus de perfection.

Anacharsis. Mais la permission qu'il laissoit autres, comment la concilier avec son système la transmigration des ames? car enfin, comme disoit tantôt cet Athénien, vous risquez toujours de manger votre père ou votre mère.

Le Samien. Je pourrois vous répondre qu'on fait paroître sur nos tables que la chair des times, et que nous n'immolons que les animaux i ne sont pas destinés à recevoir nos ames; mais i une meilleure solution à vous donner. Pyagore et ses premiers disciples ne croyoient pas la métempsychose.

Anacharsis. Comment?

Le Samien. Timée de Locres, l'un des plus nciens et des plus célèbres d'entre eux, en a fait aveu. Il dit que la crainte de lois humaines ne aisant pas assez d'impression sur la multitude, il aut l'effrayer par des punitions imaginaires, et ui annoncer que les coupables, transformés après leur mort en des bêtes viles ou féroces, épuiseront tous les malheurs attachés à leur nouvelle condition.

Anacharsis. Vous renversez toutes mes idées. Pythagore ne rejetoit-il pas les sacrifices sanglans? Ne défendoit-il pas de tuer des animaux? Pourquoi ce vif intérêt pour leur conservation, si ce c'est qu'il leur supposoit une ame semblable à la nôtre?

Le Samien. Le principe de cet intérêt étoit la justice. De quel droit, en effet, osons-nous arracher la vie à des êtres qui ont reçu comme nous ce présent du ciel? Pythagore sentit cependant, qu'on ne pouvoit déraciner tout-à-coup des abus consacrés par une longue suite de siècles. Il s'abstint des sacrifices sanglans. La première classe de ses disciples s'en abstint aussi. Les autres, obligés de conserver encore des relations

avec

avec les hommes, eurent la liberté de sacrifier un petit nombre d'animaux, et de goûter plutôt que de manger de leur chair.

Ce fut une condescendance que le respect de l'usage et de la religion sembloit justifier. A cela près, nous vivons en communauté de biens avec les animaux doux et paisibles. Il nous est défendu de leur porter le moindre préjudice. Nous avons, à l'exemple de notre fondateur, un véritable éloignement pour les professions qui sont destinées à leur donner la mort. On ne sait que trop par l'expérience, que l'effusion fréquente du sang fait contracter à l'ame une sorte de férocité. La chasse nous est interdite. Nous renonçons à des plaisirs, mais nous sommes plus humains, plus doux, plus compatissans que les autres hommes: j'ajoute, beaucoup plus maltraités. On n'a rien épargné pour détruire une congrégation pieuse et savante qui, renonçant à toutes les douceurs de la vie, s'étoit dévouée sans reserve au bonheur des sociétés.

Anacharsis. Je connois mal votre institut; oserois-je vous prier de m'en donner une juste idée?

Le Samien. Vous savez qu'au retour de ses voyages, Pythagore fixa son séjour en Italie; qu'à ses exhortations, les nations Grecques établies dans cette fertile contrée, mirent leurs armes à ses pieds, et leurs intérêts entre ses mains; que devenu leur arbitre, il leur apprit à vivre en paix avec elles-mêmes et avec les autres; que les hommes et les femmes se soumirent avec une égale ardeur aux plus rudes sacrifices; que de toutes les parties de la Grèce, de l'Italie et de la Sicile, on vit accourir un nombre infini de disciples; qu'il parut à la cour des tyrans sans les flatter, et les obligea de descendre du trône sans regret; et qu'à l'aspect de tant de changemens les peuples s'écrie-

s'écrièrent qu'un dieu avoit paru sur la terre, pour la délivrer des maux qui l'affligent.

Anacharsis. Mais lui, ou ses disciples, n'ont ils pas employé le mensonge pour entretenir cette illusion? Rappelez-vous tous ces prodiges qu'on lui attribue, à sa voix la mer calmée, l'orage dissipé, la peste suspendant ses fureurs; et puis cet aigle qu'il appelle du haut du ciel, et qui vient se reposer sur sa main, et cette ourse qui, docile à ses ordres, n'attaque plus les animaux timides.

Le Samien. Ces recits extraordinaires m'ont toujours paru dénués de fondement. Je ne vois nulle part que Pythagore se soit arrogé le droit de commander à la nature.

Anacharsis. Vous conviendrez du moins, qu'il prétendoit lire dans l'avenir, et avoir reçu ses dogmes de la prêtresse de Delphes.

Le Samien. Il croyoit en effet à la divination; et cette erreur, si c'en est une, lui fut commune avec les sages de son temps, avec ceux d'un temps postérieur, avec Socrate lui-même. Il disoit que sa doctrine émanoit de l'oracle d'Apollon. Si c'est un crime, il faut accuser d'imposture Minos, Lycurgue, presque tous les législateurs qui, pour donner plus d'autorité à leurs lois, ont feint que les dieux mêmes les leur avoient dictées.

Anacharsis. Permettez que j'insiste: on ne renonce pas facilement à d'anciens préjugés. Pourquoi sa philosophie est-elle entourée de cette triple enceinte de ténèbres? comment se fait-il qu'un homme qui eut assez de modestie pour préférer au titre de sage, celui d'ami de la sagesse, n'eût pas assez de franchise pour annoncer hautement la vérité?

Le Samien. Ces secrets qui vous étonnent, vous en trouverez de semblables dans les mystères d'Eleusis et de Samothrace, chez les prêtres Egyptiens, parmi toutes les sociétés religieuses.

 Que

Que dis-je? nos philosophes n'ont-ils pas une doctrine exclusivement réservée à ceux de leurs élèves dont ils ont éprouvé la circonspection. Les yeux de la multitude étoient autrefois trop foibles pour supporter la lumiere; et aujourd'hui même, qui oseroit, au milieu d'Athènes, s'expliquer librement sur la nature des dieux, et sur les vices du gouvernement populaire? Il est donc des vérités que le sage doit garder comme en dépot, et ne laisser, pour ainsi dire, tomber que goutte à goutte.

Anacharsis. Mais celles qu'on doit répandre à pleines mains, les vérités de la morale, par exemple, vous les couvrez d'enveloppes presque impénétrables. Lorsqu'au lieu de m'exhorter à fuir l'oisiveté, à ne pas irriter un homme en colère, vous me défendez de m'asseoir sur un boisseau, ou d'attiser le feu avec une épée, il est évident que vous ajoutez à la peine de pratiquer vos leçons celle de les entendre.

Le Samien. Et c'est cette peine qui les grave dans l'esprit. On conserve avec plus de soin ce qui coute beaucoup à acquérir. Les symboles piquent la curiosité, donnent un air de nouveauté à des maximes usées; et comme ils se présentent plus souvent à nos sens que les autres signes de nos pensées, ils ajoutent du crédit aux lois qu'ils renferment. Aussi le militaire ne peut être assis auprès de son feu, et le laboureur regarder son boisseau sans se rappeller la défense et le précepte.

Anacharsis. Vous aimez tellement le mystère, qu'un des premiers disciples de Pythagore encourut l'indignation des autres, pour avoir publié la solution d'un problème de géométrie.

Le Samien. On étoit alors généralement persuadé que la science, ainsi que la pudeur, doit se couvrir d'un voile qui donne plus d'attraits aux trésors qu'il recèle, plus d'autorité à celui qui

qui les possède. Pythagore profita sans doute de ce préjugé, et j'avouerai même, si vous voulez, qu'à l'imitation de quelques législateurs, il employa de pieuses fraudes pour s'accréditer auprès de la multitude; car je me défie également des éloges outrés qu'on lui donne, et des accusations odieuses dont on le noircit. Ce qui assure sa gloire, c'est qu'il conçut un grand projet: celui d'une congrégation, qui toujours subsistante, et toujours dépositaire des sciences et des moeurs, seroit l'organe de la vérité et de la vertu, quand les hommes seroient en état d'entendre l'une, et de pratiquer l'autre.

Un grand nombre d'élèves embrassèrent le nouvel institut. Il les rassembla dans un édifice immense, où ils vivoient en commun, et distribués en différentes classes. Les uns passoient leur vie dans la méditation des choses célestes; les autres cultivoient les sciences, et sur-tout la géométrie et l'astronomie; d'autres enfin, nommés économes ou politiques, étoient chargés de l'entrétien de la maison, et des affaires qui la concernoient.

On n'étoit pas facilement admis au nombre des novices. Pythagore examinoit le caractère du postulant, ses habitudes, sa démarche, ses discours, son silence, l'impression que les objets faisoient sur lui, la maniere dont il s'étoit conduit envers ses parens et ses amis. Dès qu'il étoit agréé, il déposoit tout son bien entre les mains des économes.

Les épreuves du noviciat duroient plusieurs années. On les abrégeoit en faveur de ceux qui parvenoient plus vite à la perfection. Pendant trois ans entiers, le novice ne jouissoit dans la société d'aucun égard, d'aucune considération; il étoit comme dévoué au mépris. Ensuite, condamné pendant 5 ans au silence, il apprenoit à dompter sa curiosité, à se détacher du monde, à ne s'occuper que de Dieu seul.

Quand on étoit content de ses progrès, on l'admettoit à la doctrine sacrée ; s'il trompoit l'espérance de ses maîtres, on le renvoyoit, en lui restituant son bien considérablement augmenté ; dès ce moment il étoit comme effacé du nombre des vivans, on lui dressoit un tombeau dans l'intérieur de la maison, et ceux de la société refusoient de se reconnoître, si, par hasard il s'offroit à leurs yeux. La même peine étoit décernée contre ceux qui communiquoient aux profanes la doctrine sacrée

Les associés ordinaires pouvoient, avec la permission, ou plutôt avec un ordre du chef, rentrer dans le monde, y remplir des emplois, y vaquer à leurs affaires domestiques, sans renoncer à leurs premiers engagemens.

Des externes, hommes et femmes, étoient agrégés aux différentes maisons. Ils y passoient quelquefois des journées entières, et assistoient à différens exercices.

Enfin des hommes vertueux, la plupart établis en des endroits éloignés, s'affilioient à l'ordre, s'intéressoient à ses progrès, se pénétroient de son esprit, et pratiquoient la règle.

Les disciples qui vivoient en commun, se levoient de très grand matin. Leur reveil étoit suivi de deux examens ; l'un de ce qu'ils avoient dit ou fait la veille, l'autre de ce qu'ils devoient faire dans la journée : le premier pour exercer leur mémoire, le second pour régler leur conduite. Après avoir passé une robe blanche et extrêmement propre, ils prenoient leur lyre, et chantoient des cantiques sacrés, jusqu'au moment où le soleil se montrant à l'horizon, ils se prosternoient devant lui, et alloient chacun en particulier se promener dans des bosquets rians, ou des solitudes agréables. L'aspect et le repos de ces beaux lieux mettoient leur ame dans une assiette tranquille, et la disposoient aux savantes conversations qui les atten-

attendoient à leur retour. Elles se tenoient presque toujours dans un temple, et rouloient sur les sciences exactes ou sur la morale. Des professeurs habiles en expliquoient les élémens, et conduisoient les élèves à la plus haute théorie. Aux exercices de l'esprit, succédoient ceux du corps, tels que la course et la lutte; et ces combats paisibles se livroient dans les bois ou dans les jardins.

A dîner, on leur servoit du pain et du miel, rarement du vin. Ceux qui aspiroient à la perfection, ne prenoient souvent que du pain et de l'eau. En sortant de table, ils retournoient à la promenade. Revenus à la maison, ils entroient dans le bain, au sortir duquel ils se distribuoient en différentes pièces, où l'on avoit dressé des tables, chacune de dix couverts. On leur servoit du vin, du pain, des legumes cuits ou crus, quelquefois des portions d'animaux immolés, rarement du poisson. Le souper, qui devoit finir avant le coucher du soleil, commençoit par l'hommage de l'encens et de divers parfums qu'ils offroient aux dieux.

J'oubliois de vous dire qu'en certains jours de l'année, on leur présentoit un repas excellent et somptueux, qu'ils en repaissoient pendant quelque temps leurs yeux, qu'ils l'envoyoient ensuite aux esclaves, sortoient de table, et se passoient même de leur nourriture ordinaire.

Le souper étoit suivi de nouvelles libations et d'une lecture que le plus jeune étoit obligé de faire, que le plus ancien avoit le droit de choisir. Ce dernier avant de les congédier, leur rappeloit ces préceptes importans: „Ne cessez d'honorer „les dieux, les génies et les héros; de respecter „ceux dont vous avez reçu le jour ou des bien„faits, et de voler au secours des lois violées.„ Pour leur inspirer de plus en plus l'esprit de douceur et d'équité: „Gardez-vous, ajoutoit-il, d'ar„racher l'arbre ou la plante dont l'homme retire

„de l'utilité, et de tuer l'animal dont il n'a point „à se plaindre.„

Retirés chez eux, ils se citoient à leur propre tribunal, repassoient en détail, et se reprochoient les fautes de commission et d'omission. Après cet examen, dont la constante pratique pourroit seule nous corriger de nos défauts, ils reprenoient leurs lyres, et chantoient des hymnes en l'honneur des dieux. Le matin, à leur lever, ils employoient l'harmonie, pour dissiper les vapeurs du sommeil; le soir pour calmer le trouble des sens. Leur mort étoit paisible. On renfermoit leurs corps, comme on fait encore, dans des cercueils garnis de feuilles de myrtes, d'olivier et de peuplier; et leurs funérailles étoient accompagnées de cérémonies, qu'il ne nous est pas permis de révéler.

Pendant toute leur vie, deux sentimens, ou plutôt un sentiment unique, devoit les animer, l'union intime avec les dieux, la plus parfaite union avec les hommes. Leur principale obligation étoit de s'occuper de la divinité, de se tenir toujours en sa présence, de se régler en tout sur sa volonté. De là ce respect qui ne leur permettoit pas de mêler son nom dans leurs sermens, cette pureté de moeurs qui les rendoit dignes de ses regards. De là découloient encore les sentimens qui les unissoient entre eux et avec les autres hommes. Jamais on ne connut, on ne sentit l'amitié comme Pythagore. Ce fut lui qui dit le premier ce mot, le plus beau, le plus consolant de tous; *Mon ami est un autre moi-même.* En effet, quand je suis avec mon ami, je ne suis pas seul, et nous ne sommes par deux.

Il apprenoit à ses disciples à s'oublier eux-mêmes, à se sacrifier mutuellement leurs opinions, à ne pas blesser l'amitié par la défiance, par les mensonges même legers, par des plaisanteries hors de propos, par des protestations inutiles.

Ils

Ils apprenoient encore à s'alarmer du moindre refroidissement. Lorsque dans ces entretiens où s'agitoient des questions de philosophie, il leur échappoit quelque expression d'aigreur, ils ne laissoient pas coucher le soleil sans s'être donné la main en signe de réconciliation. Un d'eux, en pareille occasion, courut chez son ami, et lui dit: Oublions notre colère, et soyez le juge de notre différend. J'y consens volontiers, reprit le dernier; mais je dois rougir de ce, qu'étant plus âgé que vous, je ne vous ai pas prévenu.

Ils apprenoient à vaincre ces inégalités d'humeur qui fatiguent et découragent l'amitié. Sentoient-ils bouillonner leur sang au fond de leur coeur? prévoyoient-ils un moment de tristesse ou de dégoût? ils s'écartoient au loin, et calmoient ce trouble involontaire, ou par la réflexion, ou par des chants appropriés aux différentes affections de l'ame.

C'est à leur éducation qu'ils devoient cette docilité d'esprit, cette facilité de moeurs qui les rapprochoient les uns des autres. Pendant leur jeunesse, on s'étoit fait un devoir de ne point aigrir leur caractère; des instituteurs respectables et indulgens les ramenoient par des corrections douces, faites à propos et en particulier, qui avoient plus l'air de la représentation que du reproche.

Pythagore, qui regnoit sur tout le corps avec la tendresse d'un père, mais avec l'autorité d'un monarque, vivoit avec eux comme avec ses amis; il les soignoit dans leurs maladies, et les consoloit dans leurs peines. C'étoit par ses attentions autant que par ses lumières, qu'il dominoit sur leur esprit, au point que ses moindres paroles étoient pour eux des oracles, et qu'ils ne répondoient souvent aux objections que par ces mots: *C'est lui qui l'a dit.* Ce fut encore par là qu'il sut imprimer dans le coeur de ses disciples,

cette amitié rare et sublime qui a passé en proverbe.

Les enfans de cette grande famille, dispersée en plusieurs climats, sans s'être jamais vus, se reconnoissoient à certains signes, et se traitoient au premier abord comme s'ils s'étoient toujours connus. Leurs intérêts se trouvoient tellement mêlés ensemble, que plusieurs d'entre eux ont passé les mers, et risqué leur fortune, pour établir celle de l'un de leurs frères, tombé dans la détresse ou dans l'indigence.

Voulez-vous un exemple touchant de leur confiance mutuelle? Un des nôtres, voyageant à pied, s'égare dans un désert, arrive épuisé de fatigue dans une auberge où il tombe malade. Sur le point d'expirer, hors d'état de reconnoître les soins qu'on prend de lui, il trace d'une main tremblante quelques marques symboliques sur une tablette qu'il ordonne d'exposer près du grand chemin. Long-temps après sa mort, le hasard amène dans ces lieux écartés, un autre disciple de Pythagore. Instruit par les caractères énigmatiques offerts à ses yeux, de l'infortune du premier voyageur il s'arrête, rembourse avec usure les frais de l'aubergiste et continue sa route.

Anacharsis. Je n'en suis pas surpris. Voici ce qu'on me racontoit à Thèbes.

Un jour, en sortant du temple de Junon, un disciple de Pythagore, nommé Lysis, rencontra sous le portique un de ses confrères, Euryphémus de Syracuse, qui, l'ayant prié de l'attendre un moment, alla se prosterner devant la statue de la déesse. Après une longue méditation, dans laquelle il s'engagea sans s'en appercevoir, il sortit par une autre porte. Le lendemain, le jour étoit assez avancé, lorsqu'il se rendit à l'assemblée des disciples. Ils étoient inquiets de l'absence de Lysis; Euryphémus se souvint alors de la promesse qu'il en avoit tirée; il courut à

lui,

lui, le trouva sous le vestibule, et tranquillement assis sur la même pierre où il l'avoit laissé la veille.

Le Samien. On n'est point étonné de cette constance, quand on connoît l'esprit de notre congrégation. Il est rigide et sans ménagement. Loin d'apporter la moindre restriction aux lois de rigueur, il fait consister la perfection à convertir les conseils en préceptes.

Anacharsis. Mais vous en avez de minutieux et de frivoles qui rapetissent les ames; par exemple de n'oser croiser la jambe gauche sur la droite, ni vous faire les ongles les jours de fêtes, ni employer, pour vos cercueils le bois de cyprès.

Le Samien. Eh! ne nous jugez point d'après cette foule d'observances, la plupart ajoutées à la règle par des rigoristes qui vouloient reformer la réforme, quelques-unes tenant à des vérités d'un ordre supérieur, toutes prescrites pour nous exercer à la patience et aux autres vertus &c. Quant à Pythagore, il se contentoit de desirer que les hommes fussent tous libres et heureux.

Anacharsis. Mais pouvoit-il se flatter qu'ils le desireroient aussi vivement que lui, et que la moindre secousse ne détruiroit pas l'édifice des lois et des vertus?

Le Samien. Il étoit beau du moins d'en jeter les fondemens, et les premiers succès lui firent espérer qu'il pourroit l'élever jusqu'à une certaine hauteur. Je vous ai parlé de la révolution que son arrivée en Italie causa d'abord dans les moeurs. Elle se seroit étendue par degrés, si des hommes puissans, mais souillés de crimes, n'avoient eu la sotte ambition d'entrer dans la congrégation. Ils en furent exclus, et ce refus occasionna sa ruine. La calomnie se souleva dès qu'elle se vit soutenue. Nous devînmes odieux à la multitude, en défendant d'accorder les magistratures par la voie du sort; aux riches en ne les faisant accorder qu'au mérite.

 Nos

Nos paroles furent transformées en maximes séditieuses, nos assemblées en conseils de conspirateurs. Pythagore, banni de Crotone, ne trouva point d'asyle chez des peuples qui lui devoient leur félicité. Sa mort n'éteignit point la persécution. Plusieurs de ses disciples, réunis dans une maison, furent dévoués aux flammes, et périrent presque tous. Les autres s'étant dispersés, les habitans de Crotone, qui avoient reconnu leur innocence, les rappelèrent quelque temps après; mais une guerre étant survenue, ils se signalèrent dans un combat, et terminèrent une vie innocente par une mort glorieuse.

Quoiqu'après ces malheureux évènemens, le corps fut menacé d'une dissolution prochaine, on continua pendant quelque temps à nommer un chef pour le gouverner. Diodore qui fut un des derniers, ennemi de la propreté que Pythagore nous avoit si fort recommandée, affecta des moeurs plus austères, un extérieur plus négligé, des vêtemens plus grossiers. Il eut des partisans et l'on distingua dans l'ordre ceux de l'ancien régime et ceux du nouveau.

Maintenant, reduits à un petit nombre, separés les uns des autres, n'excitant ni envie ni pitié, nous pratiquons en secret les préceptes de notre fondateur. Jugez du pouvoir qu'ils eurent à la naissance de l'institut, par celui qu'ils ont encore. C'est nous qui avions formé Epaminondas; et Phocion s'est formé sur nos exemples.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler que cette congrégation a produit une foule de législateurs, de géomètres, d'astronomes, de naturalistes, d'hommes célèbres dans tous les genres; que c'est elle qui a éclairé la Grèce, et que les philosophes modernes ont puisé dans nos auteurs la plupart des découvertes qui brillent dans leurs ouvrages.

La gloire de Pythagore s'en est accrue; partout il obtient un rang distingué parmi les sages;

dans

dans quelques villes d'Italie, on lui décerne des honneurs divins. Il en avoit joui pendant sa vie, vous n'en serez pas surpris. Voyez comme les nations, et même les philosophes, parlent des législateurs et des précepteurs du genre humain. Ce ne sont point des hommes, mais des dieux, des ames d'un degré supérieur, qui, descendues du ciel dans le tartare que nous habitons, ont daigné se revêtir d'un corps humain, et partager nos maux pour établir parmi nous les lois et la philosophie.

Anacharsis. Cependant, il faut l'avouer, ces génies bienfaisans n'ont eu que des succès passagers; et puisque leur réforme n'a pu ni s'étendre ni se perpétuer, j'en conclus que les hommes seront toujours également injustes et vicieux.

Le Samien. A moins, comme disoit Socrate, que le ciel ne s'explique plus clairement, et que dieu, touché de leur ignorance, ne leur envoie quelqu'un qui leur apporte sa parole, et leur revèle ses volontés.

CHA-

CHAPITRE LII.

Suite de la Bibliothèque.

De retour de mon voyage, je menai chez Euclide le jeune Lysis fils d'Apollodore. Nous entrâmes dans une des pièces de la bibliothèque; elle ne contenoit que des ouvrages de poésie et de morale, les uns en très grande quantité, les autres en très petit nombre. Lysis parut étonné de cette disproportion; Euclide lui dit: Il faut peu de livres pour instruire les hommes; il en faut beaucoup pour les amuser. Nos devoirs sont bornés; les plaisirs de l'esprit et du coeur ne sauroient l'être; l'imagination qui sert à les alimenter, est aussi libérale que féconde, tandis que la raison, pauvre et stérile, ne nous communique que les foibles lumieres dont nous avons besoin; et comme nous agissons plus d'après nos sensations que d'après nos réflexions, les talens de l'imagination auront toujours plus d'attraits pour nous, que les conseils de la raison sa rivale.

Cette faculté brillante s'occupe moins du réel que du possible, plus étendu que le réel; souvent même, elle préfère au possible des fictions auxquelles on ne peut assigner des limites. Sa voix peuple les déserts, anime les êtres les plus insensibles, transporte d'un objet à l'autre les qualités et les couleurs qui servoient à les distinguer: et par une suite de métamorphoses, nous entraîne dans le séjour des enchantemens, dans ce monde idéal où les poètes, oubliant la terre, s'oubliant eux-mêmes, n'ont plus de commerce qu'avec des intelligences d'un ordre supérieur.

C'est là qu'ils cueillent leurs vers dans les jardins des Muses, que les ruisseaux paisibles roulent

en

en leur faveur des flots de lait et de miel, qu'Apollon descend des ciux pour leur remettre sa lyre, qu'un souffle divin éteignant tout à coup leur raison, les jette dans les convulsions du délire, et les force de parler le langage des dieux dont ils ne sont plus que les organes.

La chaleur qui doit animer toutes les productions de l'esprit, se développe dans la poésie, avec plus ou moins d'intensité, suivant que le sujet exige plus ou moins de mouvement; suivant que l'auteur possède plus ou moins ce talent sublime qui se prête aisément aux caractères des passions, ou ce sentiment profond, qui tout-à-coup s'allume dans son coeur, et se communique rapidement aux nôtres.

Lysis fit alors quelques questions dont on jugera par les réponses d'Euclide. La poésie, nous dit ce dernier, a sa marche et sa langue particulière. Dans l'épopée et la tragédie, elle imite une grande action dont elle lie toutes les parties à son gré, altérant les faits connus, y en ajoutant d'autres qui augmentent l'interêt, les relevant tantôt au moyen des incidens merveilleux, tantôt par les charmes variés de la diction, ou par la beauté des pensées et des sentimens. Souvent la fable, c'est à dire la manière de disposer l'action, coute plus, et fait plus d'honneur au poète, que la composition même des vers.

Les autres genres de poésie n'exigent pas de lui une construction si pénible. Mais toujours doit-il montrer une sorte d'invention, donner par des fictions neuves, un esprit de vie à tout ce qu'il touche, nous pénétrer de sa flamme, et ne jamais oublier que suivant Simonide, la poésie est une peinture parlante, comme la peinture est une poésie muette.

Il suit de là que le vers seul ne constitue pas le poète. L'histoire d'Hérodote mise en vers ne

seroit

feroit qu'une histoire, puisqu'on n'y trouveroit ni fable, ni fictions.

J'ai dit que la poésie avoit une langue particuliere. Dans les partages qui se sont faits entre elle et la prose, elle est convenue de ne se montrer qu'avec une parure très riche, ou du moins très élégante, et l'on a remis entre ses mains toutes les couleurs de la nature avec l'obligation d'en user sans cesse, et l'espérance du pardon, si elle en abuse quelquefois.

Elle a réuni à son domaine quantité de mots interdits à la prose, d'autres qu'elle alonge ou raccourcit, soit par l'addition, soit par le retranchement d'une lettre ou d'une syllabe. Elle a le pouvoir d'en produire de nouveaux, et le privilège presque exclusif d'employer ceux qui ne sont plus en usage, ou qui ne le sont que dans un pays étranger, d'en identifier plusieurs dans un seul, de les disposer dans un ordre inconnu jusqu'alors, et de prendre toutes les licences qui distinguent l'élocution poétique du langage ordinaire.

Les facilités accordées au génie, s'étendent sur tous les instrumens qui secondent ses opérations. De là ces formes nombreuses que les vers ont reçues de ses mains, et qui toutes ont un caractère indiqué par la nature. Le vers héroïque marche avec une majesté imposante : on l'a destiné à l'épopée; l'iambe revient souvent dans la conversation : la poésie dramatique l'emploie avec succès. D'autres formes s'assortissent mieux aux chants accompagnés de danses; elles se sont appliquées sans effort aux odes et aux hymnes. C'est ainsi que les poètes ont multiplié les moyens de plaire.

Euclide, en finissant, nous montra les ouvrages qui ont paru en différens temps sous les noms d'Orphée, de Musée, de Thamyris, de Linus, d'Anthès, de Pamphus, d'Olen, d'Abaris, d'Epiménide &c. Les uns ne contiennent que des hymnes

nes sacrés, ou des chants plaintifs; les autres traitent des sacrifices, des oracles des expiations et des enchantemens. Dans quelques-uns, et surtout dans le cycle épique, qui est un recueil de traditions fabuleuses où les auteurs tragiques ont souvent puisé les sujets de leurs pièces, on a décrit les généalogies des dieux, le combat des Titans, l'expédition des Argonautes, les guerres de Thèbes et de Troie. Tels furent les principaux objets qui occupèrent les gens de lettres pendant plusieurs siècles. Comme la plupart de ces ouvrages n'appartiennent pas à ceux dont ils portent les noms, Euclide avoit négligé de les disposer dans un certain ordre.

Venoient ensuite ceux d'Hésiode et d'Homère. Ce dernier étoit escorté d'un corps redoutable d'interprètes et de commentateurs.

A l'exemple d'Homère, plusieurs poètes entreprirent de chanter la guerre de Troie. Tels furent entre autres Arctinus, Stésichore, Sacadas, Lesches. Ces auteurs ne connurent jamais la nature de l'épopée; ils étoient placés à la suite d'Homère, et se perdoient dans ses rayons, comme les étoiles se perdent dans ceux du soleil.

Euclide avoit tâché de réunir toutes les tragédies, comédies et satyres, que depuis près de 200 ans on a représentées sur les théatres de la Grèce et de la Sicile. Il en possédoit environ 3000. Quelle haute idée ne donnoit-elle pas de la littérature des Grecs et de la fécondité de leur génie? Je comptai souvent plus de 100 pièces qui venoient de la même main.

Les mimes ne furent dans l'origine que des farces obscènes ou satyriques qu'on représentoit sur le théatre. Leur nom s'est transmis ensuite à de petits poèmes qui mettent sous les yeux du lecteur des aventures particulieres. Ils se rapprochent de la comédie par leur objet; ils en diffèrent par le défaut d'intrigue, quelques-uns par

une

une extrême licence. Il en est où il règne une plaisanterie exquise et décente. Parmi les mimes qu'avoit rassemblés Euclide, je trouvai ceux de Xénarque et ceux de Sophron de Syracuse; ces derniers faisoient les délices de Platon, qui, les ayant reçus de Sicile, les fit connoître aux Athéniens. Le jour de sa mort, on les trouva sous le chevet de son lit *).

Avant la découverte de l'art dramatique, nous dit encore Euclide, les poëtes, à qui la nature avoit accordé une âme sensible, et refusé le talent de l'épopée, tantôt retraçoient dans leurs tableaux, les desastres d'une nation, ou les *infortunes* d'un personnage de l'antiquité; *tantôt* déploroient la mort d'un parent ou d'un ami, et soulageoient leur douleur en s'y livrant. Leurs chants plaintifs, presque toujours accompagnés de la flûte, furent connus sous le nom d'élégies ou de lamentations.

Ce genre de poésie procède par une marche régulierement irréguliere; je veux dire que le vers de six pieds, et celui de cinq, s'y succèdent alternativement. Le style en doit être simple, parce qu'un coeur véritablement affligé, n'a plus de prétention; il faut que les expressions en soient quelquefois brulantes comme la cendre qui couvre un feu devorant; mais que dans le recit, elles n'éclatent point en imprécations et en desespoir. Rien de si intéressant que l'extrême douceur jointe à l'extrême souffrance.

L'elégie peut soulager nos maux quand nous sommes dans l'infortune; elle doit nous inspirer du courage quand nous sommes près d'y tomber. Elle prend alors un ton plus vigoureux, et employant

*) On peut présumer que quelques-uns des poëmes qu'on appeloit mimes, étoient dans le goût des contes de La Fontaine.

ployant les images les plus fortes, elle nous fait rougir de notre lâcheté, et envier les larmes répandues aux funérailles d'un héros mort pour le service de la patrie.

Lasse enfin de gémir sur les calamités trop réelles de l'humanité, l'élégie se chargea d'exprimer les tourmens de l'amour. Plusieurs poëtes lui durent un éclat qui réjaillit sur leurs maîtresses. Les charmes de Nanno furent célébrés par Mimnerme de Colophon, qui tient un des premiers rangs parmi nos poëtes; ceux de Battis le sont tous les jours par Philétas de Cos, qui, jeune encore, s'est fait une juste réputation. On dit que son corps est si grêle et si foible, que pour se soutenir contre la violence du vent, il est obligé d'attacher à sa chaussure des semelles de plomb ou des boules de ce métal. Les habitans de Cos, fiers de ses succès, lui ont consacré sous un platane une statue de bronze.

Je portai ma main sur un volume intitulé la *Lydienne* Elle est, me dit Euclide, d'Antimaque de Colophon, qui vivoit dans le siècle dernier. C'est le même qui nous a donné le poëme si connu de la Thébaïde; il étoit éperdument amoureux de la belle Chryséis. Il la suivit en Lydie où elle avoit reçu le jour; elle y mourut entre ses bras. De retour dans sa patrie, il ne trouva d'autre remède à son affliction, que de la répandre dans ses écrits et de donner à cette élégie le nom qu'elle porte.

Je connois sa Thébaïde, répondis-je; quoique la disposition n'en soit pas heureuse, et qu'on y retrouve de temps en temps des vers d'Homère transcrits presque syllabe pour syllabe, je conviens qu'à bien des égards l'auteur mérite des éloges. Cependant l'enflure, la force, et j'ose dire la sécheresse du style, me font présumer qu'il n'avoit ni assez d'agrément dans l'esprit, ni assez de sensibilité dans l'ame, pour nous intéresser à

la mort de Chryséis. Mais je vais m'en éclaircir. Je lus en effet la *Lydienne* pendant qu'Euclide montroit à Lysis, les élégies d'Archiloque, de Simonide, de Clonas, d'Ion &c. Ma lecture achevée: je ne me suis pas trompé, repris-je. Antimaque a mis de la pompe dans sa douleur Sans s'appercevoir qu'on est consolé quand on cherche à se consoler par des exemples, il compare ses maux à ceux des anciens héros de la Grèce, et décrit longuement les travaux pénibles qu'éprouvèrent les Argonautes dans leur expédition, —

Plusieurs tablettes étoient chargées d'hymnes en l'honneur des dieux, d'odes pour les vainqueurs aux jeux de la Grèce, d'éclogues, de chansons, et de quantité de pièces fugitives.

L'éclogue, nous dit Euclide, doit peindre les douceurs de la vie pastorale; des bergers assis sur le gazon, aux bords d'un ruisseau, sur le penchant d'une colline, à l'ombre d'un arbre antique, tantôt accordent leurs chalumeaux au murmure des eaux et du zéphir, tantôt chantent leurs amours, leurs démêlés innocens, leurs troupeaux et les objets ravissans qui les environnent.

Ce genre de poésie n'a fait aucun progrès parmi nous. C'est en Sicile qu'on doit en chercher l'origine. C'est là, du moins à ce qu'on dit, qu'entre les montagnes couronnées de chênes superbes, se prolonge un vallon où la nature a prodigué ses trésors. Le berger Daphnis y naquit au milieu d'un bosquet de lauriers, et les dieux s'empressèrent à le combler de leurs faveurs. Les nymphes de ces lieux prirent soin de son enfance; il reçut de Vénus les graces et la beauté, de Mercure le talent de la persuasion; Pan dirigea ses doigts sur la flûte à sept tuyaux, et les Muses réglèrent les accens de sa voix touchante. Bientôt rassemblant autour de lui les bergers de la contrée, il leur apprit à s'estimer heureux de leur

sort.

fort. Les roseaux furent convertis en instrumens sonores. Il établit des concours, où deux jeunes émules se disputoient le prix du chant et de la musique instrumentale. Les échos animés à leurs voix, ne firent plus entendre que les expressions d'un bonheur tranquille et durable. Daphnis ne jouit pas long-temps du spectacle de ses bienfaits. Victime de l'amour, il mourut à la fleur de son âge; mais jusqu'à nos jours ses élèves n'ont cessé de célébrer son nom, et de déplorer les tourmens qui terminèrent sa vie. Le poème pastoral, dont on prétend qu'il conçut le première idée, fut perfectionné dans la suite par deux poètes de Sicile, Stésichore d'Himère et Diomus de Syracuse.

Je conçois dit Lysis, que cet art a du produire de jolis paysages, mais étrangement enlaidis par les figures ignobles qu'on y représente. Quel intérêt peuvent inspirer des pâtres grossiers et occupés de fonctions viles? Il fut un temps, répondit Euclide, où le soin des troupeaux n'étoit pas confié à des esclaves. Les propriétaires s'en chargeoient eux-mêmes, parce qu'on ne connoissoit pas alors d'autres richesses. Ce fait est attesté par la tradition, qui nous apprend que l'homme fut pasteur avant d'être agricole; il l'est par le recit des poètes, qui malgré leurs écarts, nous ont souvent conservé le souvenir des moeurs antiques. Le berger Endymion fut aimé de Diane; Paris conduisoit sur le mont Ida les troupeaux du roi Priam son père, Apollon gardoit ceux du roi Admète.

Un poète peut donc, sans blesser les règles de la convenance, remonter à ces siècles reculés, et nous conduire dans ces retraites écartées où couloient sans remords leurs jours, des particuliers qui, ayant reçu de leurs pères une fortune proportionnée à leurs besoins, se livroient à des

jeux paisibles, et perpétuoient, pour ainsi dire, leur enfance jusqu'à la fin de leur vie.

Il peut donner à ses personnages une émulation qui tiendra les ames en activité; ils penseront moins qu'ils ne sentiront; leur langage sera toujours simple, naïf, figuré, plus ou moins relevé, suivant la différence des états, qui, sous le régime pastoral, se régloit sur la nature des possessions. On mettoit alors au premier rang des biens, les vaches, ensuite les brebis, les chèvres et les porcs. Mais comme le poète ne doit prêter à ses bergers que des passions douces, et des vices legers, il n'aura qu'un petit nombre de scènes à nous offrir; et les spectateurs se dégoûteront d'une uniformité aussi fatigante que celle d'une mer toujours tranquille, et d'un ciel toujours serein.

Faute de mouvement et de variété, l'éclogue ne flattera jamais autant notre goût que cette poésie où le cœur se déploie dans l'instant du plaisir, dans celui de la peine. Je parle des chansons, dont vous connoissez les différentes espèces. Je les ai divisées en deux classes. L'une contient les chansons de table; l'autre celles qui sont particulieres à certaines professions, telles que les chansons des moissonneurs, des vendangeurs, des éplucheuses, des meûniers, des ouvriers en laine, des tisserands, des nourrices &c.

L'ivresse du vin, de l'amour, de l'amitié, de la joie, du patriotisme, caractérisent les premieres. Elles exigent un talent particulier; il ne faut point de préceptes à ceux qui l'ont reçu de la nature; ils seroient inutiles aux autres. Pindare a fait des chansons à boire; mais on chantera toujours celles d'Anacréon et d'Alcée. Dans la seconde espèce de chansons, le récit des travaux est adouci par le souvenir de certaines circonstances, ou par celui des avantages qu'ils procurent.

Combien la poésie doit se plaire dans un pays où la nature et les institutions forcent sans cesse

des

des imaginations vives et brillantes à se répandre avec profusion? Car ce n'est pas seulement aux succès de l'épopée et de l'art dramatique que les Grecs accordent des statues, et l'hommage plus précieux encore d'une estime réfléchie. Des couronnes éclatantes sont reservées pour toutes les espèces de poésie lyrique. Point de ville qui dans le courant de l'année, ne solennise quantité de fêtes en l'honneur de ses dieux; point de fête qui ne soit embellie par des cantiques nouveaux; point de cantique qui ne soit chanté en présence de tous les habitans, et par des choeurs de jeunes gens tirés des principales familles. Quel motif d'émulation pour le poete! Quelle distinction encore, lorsqu'en célébrant les victoires des athlètes, il mérite lui-même la reconnoissance de leur patrie! Transportons-le sur un plus beau théatre. Qu'il soit destiné à terminer par ses chants les fêtes d'Olympie ou des autres grandes solennités de la Grèce; quel moment que celui ou vingt, trente milliers de spectateurs, ravis de ses accords, poussent jusqu'au ciel des cris d'admirations et de joie! Non le plus grand potentat de la terre ne sauroit accorder au génie une récompense de si haute valeur. —

Je ne vous lirai point, continua Euclide, la liste fastidieuse de tous les auteurs qui ont réussi dans la poésie lyrique; mais je vous en citerai les principaux. Ce sont parmi les hommes Stésichore, Ibycus, Alcée, Alcman, Simonide, Bacchylide, Anacréon et Pindare; parmi les femmes, car plusieurs d'entre elles se sont exercées avec succès dans un genre si susceptible d'agrémens, Sapho, Erinne, Télésille, Praxille, Myrtis et Corinne.

Avant que d'aller plus loin, je dois faire mention d'un poème où souvent éclate cet enthousiasme dont nous avons parlé. Ce sont des hymnes en l'honneur de Bacchus, connus sous le nom

de dithyrambes. Il faut être dans une sorte de délire quand on les compose; il faut y être quand on les chante; car ils sont destinés à diriger les danses vives et turbulentes, le plus souvent exécutées en rond.

Ce poème se reconnoît aisément aux propriétés qui le distinguent des autres. Pour peindre à-la-fois les qualités et les rapports d'un objet, on s'y permet souvent de réunir plusieurs mots en un seul, et il en resulte des expressions quelquefois si volumineuses, qu'elles fatiguent l'oreille; si bruyantes quelles ébranlent l'imagination. Des métaphores, qui semblent n'avoir aucun rapport entre elles, s'y succèdent sans se suivre; l'auteur qui ne marche que par des saillies impétueuses, entrevoit la liaison des pensées, et néglige de la marquer. Tantôt il s'affranchit des règles de l'art; tantôt il emploie les différentes mesures de vers et les diverses espèces de modulation.

Ici le même poéte, qui pour célébrer Apollon, avoit mis son esprit dans une assiette tranquille, s'agite avec violence, lorsqu'il entame l'éloge de Bacchus; et si son imagination tarde à s'exalter, il la secoue par l'usage immodéré du vin. Frappé de cette liqueur, comme d'un coup de tonnerre, disoit Archiloque, je vais entrer dans la carriere.

Euclide avoit rassemblé les dithyrambes de ce dernier poète, ceux d'Arion, de Lasus, de Pindare, de Melanippide, de Philoxène, de Timothée, de Télestès, de Polyidès, d'Ion, et de beaucoup d'autres dont la plupart ont vécu de nos jours. Car ce genre qui tend au sublime, a un singulier attrait pour les poètes médiocres; et comme tout le monde cherche maintenant à se mettre au dessus de son état, chaque auteur veut de même s'élever au dessus de son talent.

Je vis ensuite un recueil d'impromptus, d'énigmes, d'acrostiches, de toutes sortes de griphes (*espèce de logogriphes*,) et d'autres productions

aussi

aussi puériles que laborieuses. Lysis passionné pour la poésie, craignoit toujours qu'on ne la mît au rang des amusemens frivoles; et s'étant apperçu qu'Euclide avoit déclaré plus d'une fois, qu'un poète ne doit pas se flatter du succès, lorsqu'il n'a pas le talent de plaire, il s'écria dans un moment d'impatience: C'est la poésie qui a civilisé les hommes, qui instruisit mon enfance, qui tempère la rigueur des préceptes, qui rend la vertu plus aimable en lui prêtant ses grâces, qui élève mon ame dans l'épopée, l'attendrit au théatre, la remplit d'un saint respect dans nos cérémonies, l'invite à la joie pendant nos répas, lui inspire une noble ardeur en présence de l'ennemi: et quand même ses fictions se borneroient à calmer l'activité inquiète de notre imagination, ne seroit-ce pas un bien réel de nous ménager quelques plaisirs innocens au milieu de tant de maux dont j'entends sans cesse parler?

Euclide sourit de ce transport, et pour l'exciter encore, il repliqua: Je sais que Platon s'est occupé de votre éducation: auriez-vous oublié qu'il regardoit ces fictions poétiques comme des tableaux infidèles et dangereux, qui, en dégradant les dieux et les héros, n'offrent à notre imitation que des phantômes de vertus?

Si j'étois capable de l'oublier, reprit Lysis, ses écrits me le rappelleroient bientôt; mais je dois l'avouer, quelquefois je me crois entraîné par la force de ses raisons, et je ne le suis que par la poésie de son style; d'autres fois le voyant tourner contre l'imagination les armes puissantes qu'elle avoit mises entre ses mains, je suis tenter de l'accuser d'ingratitude et de perfidie. Ne pensez-vous pas, me dit-il ensuite, que le premier et le principal objet des poètes est, de nous instruire de nos devoirs par l'attrait du plaisir? Je lui répondis: Depuis que vivant parmi des hommes éclairés, j'ai étudié la conduite de ceux qui

aspirent à la célébrité, je n'examine plus que le second motif de leurs actions; le premier est presque toujours l'intérêt ou la vanité. Mais sans entrer dans ces discussions, je vous dirai simplement ce que je pense: les poètes veulent plaire, la poésie peut être utile.

(Nous passâmes alors aux livres de Morale.) La Morale, nous dit Euclide n'étoit autrefois qu'un tissu de maximes. Pythagore et ses premiers disciples, toujours attentifs à remonter aux causes, la lièrent à des principes trop élevés au dessus des esprits vulgaires: elle devint alors une science; et l'homme fut connu, du moins *autant* qu'il peut l'être. Il ne le fut plus, lorsque les sophistes étendirent leurs doutes sur les vérités les plus utiles. Socrate, persuadé que nous sommes faits plutôt pour agir que pour penser, s'attacha moins à la théorie qu'à la pratique. Il rejeta les notions abstraites, et sous ce point de vue on peut dire qu'il fit descendre la philosophie sur la terre; ses disciples développèrent sa doctrine, et quelques-uns l'altérèrent par des idées si sublimes, qu'ils firent remonter la morale dans le ciel. L'école de Pythagore crut devoir renoncer quelquefois à son langage mystérieux, pour nous éclairer sur nos passions et sur nos devoirs. C'est-ce que Theagès, Métopus et Archytas exécutèrent avec succès.

Différens traités sortis de leurs mains se trouvoient placés dans la bibliothèque d'Euclide, avant les livres qu'Aristote a composé sur les moeurs; En parlant de l'éducation des Athéniens, j'ai taché d'exposer la doctrine de ce dernier, qui est parfaitement conforme à celle des premiers.

Lysis demanda, si les philosophes se partageoient sur certains points de morale. Quelquefois, répondit Euclide; en voici des exemples.

On

On établit pour principe qu'une action, pour être vertueuse ou vicieuse, doit être volontaire; il est question ensuite d'examiner si nous agissons sans contrainte. Des auteurs excusent les crimes de l'amour et de la colère, parce que suivant eux, ces passions sont plus fortes que nous; ils pourroient citer en faveur de leur opinion cet étrange jugement prononcé dans un de nos tribunaux. Un fils qui avoit frappé son père, fut traduit en justice, et dit pour sa défense, que son père avoit frappé le sien; les juges, persuadés que la violence du caractère étoit héréditaire dans cette famille, n'osèrent condamner le coupable. Mais d'autres philosophes plus éclairés s'élèvent contre de pareilles décisions: Aucune passion, disent-ils, ne sauroit nous entraîner malgré nous mêmes; toute force qui nous contraint est extérieure, et nous est étrangère.

Est-il permis de se venger de son ennemi? Sans doute répondent quelques-uns; car il est conforme à la justice de repousser l'outrage par l'outrage. Cependant une vertu pure trouve plus de grandeur à l'oublier. C'est elle qui a dicté ces maximes que vous trouverez dans plusieurs auteurs: Ne dites pas du mal de vos ennemis; loin de chercher à leur nuire, tâchez de convertir leur haine en amitié. Quelqu'un disoit à Diogène. Je veux me venger; apprenez-moi par quels moyens. En devenant plus vertueux répondit-il.

Ce conseil, Socrate en fit un précepte rigoureux. C'est de la hauteur où la sagesse humaine peut atteindre, qu'il crioit aux hommes: „Il ne „vous est jamais permis de rendre le mal pour le „mal.„

Certains peuples permettent le suicide; mais Pythagore et Socrate, dont l'autorité est supé-

rieure à celle de ces peuples, soutiennent que personne n'est en droit de quitter le poste que les dieux lui ont assigné dans la vie.

De tout temps, on a donné des éloges à la probité, à la pureté des moeurs, à la bienfaisance; de tout temps on s'est élevé contre l'homicide, l'adultère, le parjure, et toutes les espèces de vices. Les écrivains les plus corrompus sont forcés d'annoncer une saine doctrine, et les plus hardis, de rejeter les conséquences qu'on tire de leurs principes. Aucun d'eux n'oseroit soutenir, qu'il vaut mieux commettre une injustice que de la souffrir.

CHA-

CHAPITRE LIII.

ET DERNIER.

Nouvelles entreprises de Philippe; bataille de Chéronée; portrait d'Alexandre.

La Grèce s'étoit élevée au plus haut point de sa gloire; il falloit qu'elle descendit au terme d'humiliation fixé par cette destinée qui agite sans cesse la balance des empires. Le déclin, annoncé depuis long-temps, fut très marqué pendant mon séjour en Perse, et très rapide quelques années après. Je cours au dénouement de cette grande revolution; j'abrégerai le récit des faits, et me contenterai quelquefois d'extraire le journal de mon voyage.

SOUS L'ARCHONTE NICOMAQUE.

(Depuis le 30 Juin de l'an 341 jusqu'au 19 Juillet de l'an 340 avant J. C).

Philippe avoit formé de nouveau le dessein de s'emparer de l'île d'Eubée par ses intrigues, et de la ville de Mégare par les armes des Béotiens ses alliés. Maître de ces deux postes, il l'eût été bientôt d'Athènes. Phocion a fait une seconde expédition en Eubée, et en a chassé les tyrans établis par Philippe; il a marché ensuite au secours des Mégariens, a fait échouer les projets des Béotiens, et mis la place hors d'insulte.

Si Philippe pouvoit assujétir les villes Grecques qui bornent ses états du coté de l'Hellespont et de la Propontide, il disposeroit du commerce des blés que les Athéniens tirent du Pont-Euxin, et qui sont absolument nécessaires à leur subsistance.

Dans

Dans cette vue il avoit attaqué la forte place de Périnthe. Les assiégés ont fait une résistance digne des plus grands éloges. Ils attendoient du secours de la part du roi de Perse; ils en ont reçu de la part des Byzantins. Philippe irrité contre ces derniers, a levé le siège de Périnthe, et s'est placé sous les murs de Byzance, qui tout de suite a fait partir des députés pour Athènes: Ils ont obtenu des vaisseaux et des soldats commandés par Charès.

SOUS L'ARCHONTE THÉOPHRASTE.

(*Depuis le 19 Juillet de l'an 340 jusqu'au 8 Juillet de l'an 339 avant J. C*).

Le 16 d'Anthestérion (26 Fevr. 339). On a nommé aujourd'hui quatre députés pour l'assemblée des Amphictyons qui doit se tenir au printemps prochain à Delphes.

Le. . . Il s'est tenu ici une assemblée générale. Les Athéniens, allarmés du siège de Byzance, venoient de recevoir une lettre de Philippe qui les accusoit d'avoir enfreint plusieurs articles du traité de paix et d'alliance qu'ils signèrent il y a sept ans. Démosthène a pris la parole; et d'après son conseil, vainement combattu par Phocion, le peuple a ordonné de briser la colonne où se trouve inscrit ce traité, d'équiper des vaisseaux, et de se préparer à la guerre.

On avoit appris, quelques jours auparavant, que ceux de Byzance aimoient mieux se passer du secours des Athéniens, que de recevoir dans leurs murs des troupes commandées par un général aussi détesté que Charès. Le peuple a nommé Phocion pour le remplacer.

Le

Le 30 d'Elaphébolion (10 Avril 339). Dans la derniere assemblée des Amphictyons, un citoyen d'Amphissa, capitale des Locriens Ozoles, située à 60 stades de Delphes, vomissoit des injures atroces contre les Athéniens, et proposoit de les condamner à une amende de 50 talens (270,000 livres), pour avoir autrefois suspendu au temple des boucliers dorés, monumens de leurs victoires contre les Mèdes et les Thébains. Eschine voulant détourner cette accusation, fit voir que les habitans d'Amphissa, s'étant emparés du port de Cirrha et de la contrée voisine, pays originairement consacré au temple, avoient encouru la peine portée contre les sacrilèges. Le lendemain les députés de la ligue Amphictyonique, suivis d'un grand nombre de Delphiens, descendirent dans la plaine, brûlèrent les maisons, et comblèrent en partie le port. Ceux d'Amphissa, étant accourus en armes, poursuivirent les agresseurs jusqu'aux portes de Delphes.

Les Amphictyons indignés, méditent une vengeance éclatante. Elle sera prononcée dans la diète des Thermopyles, qui s'assemble pour l'ordinaire en automne, mais on la tiendra plus tôt cette année.

On ne s'attendoit point à cette guerre. On soupçonne Philippe de l'avoir suscitée; quelques uns accusent Eschine d'avoir agi de concert avec ce prince.

*Le. . . **) Phocion campoit sous les murs de Byzance. Sur la reputation de sa vertu, les magistrats de la ville introduisirent ses troupes dans la place. Leur discipline et leur valeur rassurèrent les habitans, et contraignirent Philippe à le-

ver

*) Vers le mois de Mai ou de Juin 339.

ver le siège. Pour couvrir la honte de sa retraite, il dit que sa gloire le forçoit à venger une offense qu'il venoit de recevoir d'une tribu de Scythes. Mais avant de partir, il eut soin de renouveler la paix avec les Athéniens, qui tout de suite oublièrent les décrets et les préparatifs qu'ils avoient fait contre lui.

SOUS L'ARCHONTE LISIMACHIDE.

(Depuis le 8 Juillet de l'an 339, jusqu'au 28 Juin de l'an 338 avant J. C).

Le . . Dans la diète tenue aux Thermopyles*, les Amphictyons ont ordonné de marcher contre ceux d'Amphissa, et ont nommé Cottyphe général de la ligue. Les Athéniens et les Thébains, qui désapprouvent cette guerre, n'avoient point envoyé de députés à l'assemblée. Philippe est encore en Scythie, et n'en reviendra pas sitôt; mais on présume que du fond de ces régions éloignées, il a dirigé les opérations de la diète.

Les malheureux habitans d'Amphissa, vaincus dans un premier combat, s'étoient soumis à des conditions humiliantes; loin de les remplir, ils avoient, dans une seconde bataille, repoussé l'armée de la ligue, et blessé même le général. C'étoit peu de temps avant la dernière assemblée des Amphictyons: elle s'est tenue à Delphes. Des Thessaliens vendus à Philippe, ont fait si bien par leur manoeuvres, qu'elle lui a confié le soin de venger les outrages faits au temple de Delphes. Il dut à la première guerre sacrée, d'être admis au rang des Amphictyons; celle-ci le placera pour jamais à la tête d'une confédération à laquelle on ne pourra résister, sans se rendre coupable d'impiété. Les Thébains ne peuvent plus lui disputer l'entrée des Thermopyles. Ils commencent néan-

néanmoins à pénétrer ses vues, et comme il se défie de leurs intentions, il a ordonné aux peuples du Péloponèse, qui font partie du corps Amphictyonique, de se réunir au mois de boédromion, avec leurs armes et des provisions pour 40 jours.

Le mécontentement est général dans la Grèce. Sparte garde un profond silence; Athènes est incertaine et tremblante; elle voudroit et n'ose pas se joindre aux prétendus sacrilèges.

Le 25 d'Elaphébolion (27 Mars 338). Le danger devient tous les jours plus pressant; les alarmes croissent à proportion. Ces Athéniens, qui l'année dernière résolurent de rompre le traité de paix qu'ils avoient avec Philippe, lui envoient des Ambassadeurs, pour l'engager à maintenir ce traité jusqu'au mois de Thargélion. Il veut bien souscrire à leur demande, et signer une trève, mais à condition qu'ils n'écouteront plus les funestes conseils de leurs orateurs.

Le 15 de Scirophorion (12 Juin 338). Philippe avoit passé les Thermopyles, et pénétré dans la Phocide. Les peuples voisins étoient saisis de frayeur; cependant, comme il protestoit qu'il n'en vouloit qu'aux Locriens, on commençoit à se rassurer. Tout à coup il est tombé sur Elatée; c'est une de ces villes qu'il eut soin d'épargner en terminant la guerre des Phocéens. Il compte s'y établir, s'y fortifier; peut-être même a-t-il continué sa route: si les Thébains, ses alliés, ne l'arrêtent pas, nous le verrons dans deux jours sous les murs d'Athènes.

La nouvelle de la prise d'Elatée est arrivée aujourd'hui. Les Prytanes étoient à souper; ils se lèvent aussitôt; il s'agit de convoquer l'assemblée pour demain. Les uns mandent les généraux et

le trompette; les autres courent à la place publique, en délogent les marchands et brulent les boutiques. La ville est pleine de tumulte: un mortel effroi glace tous les esprits.

Le 16 de Scirophorion (13 Juin 338). Pendant la nuit, les généraux ont couru de tous côtés, et la trompette a retenti dans toutes les rues. Au point du jour, les Sénateurs se sont assemblés, sans rien conclure; le peuple les attendoit avec impatience dans la place. Les Prytanes ont annoncé la nouvelle; le courier l'a confirmée; les généraux les orateurs étoient présens. Le héraut s'est avancé et a demandé si quelqu'un vouloit monter à la tribune: il s'est fait un silence effrayant. Le héraut a répété plusieurs fois les mêmes paroles. Le silence continuoit, et les regards se tournoient avec inquiétude sur Démosthène; il s'est levé: „Si Philippe, a-t-il dit, étoit „d'intelligence avec les Thébains, il seroit déja „sur les frontieres de l'Attique; il ne s'est emparé d'une place si voisine de leurs états, que „pour réunir en sa faveur les deux factions qui „les divisent, en inspirant de la confiance à ses „partisans, et de la crainte à ses ennemis. Pour „prévenir cette réunion, Athènes doit oublier „aujourd'hui tous les sujets de haine qu'elle a depuis long-temps contre Thèbes sa rivale, lui „montrer le péril qui la menace, lui montrer une „armeé prête à marcher à son secours, s'unir s'il „est possible avec elle, par une alliance et des „sermens qui garantissent le salut des deux républiques, et celui de la Grèce entiere.„

Ensuite il a proposé un décret dont voici les principaux articles. „Après avoir imploré l'assistance des dieux protecteurs de l'Attique, on équipera 200 vaisseaux; les généraux conduiront les „troupes à Eleusis; des députés iront dans toutes „les

„les troupes à Eleusis; des députés iront dans tou-
„tes les villes de la Grèce; ils se rendront à l'ins-
„tant-même chez les Thébains, pour les exhor-
„ter à défendre leur liberté, leur offrir des armes,
„des troupes, de l'argent, et leur représenter que
„si Athènes a cru jusqu'ici qu'il étoit de sa gloire
„de lui disputer la prééminence, elle pense main-
„tenant qu'il seroit honteux pour elle, pour les
„Thébains, pour tous les Grecs, de subir le joug
„d'une puissance étrangère.„

Ce décret a passé sans la moindre opposition; on a nommé cinq députés, parmi lesquels sont Démosthène et l'orateur Hypéride: il vont partir incessamment.

Le 2. Nos députés trouvèrent à Thèbes les députés des alliés de cette ville. Ces derniers, après avoir comblé Philippe d'éloges et les Athéniens de reproches, représentèrent aux Thébains, qu'en reconnoissance des obligations qu'ils avoient à ce prince, ils devoient lui ouvrir un passage dans leurs états, et même tomber avec lui sur l'Attique. On leur faisoit envisager cette alternative, ou que les dépouilles des Athéniens seroient transportées à Thèbes, ou que celles des Thébains deviendroient le partage des Macédoniens. Ces raisons, ces menaces furent exposées avec beaucoup de force, par un des plus célèbres orateurs de ce siècle, Python de Byzance, qui parloit au nom de Philippe; mais Démosthène répondit avec tant de supériorité, que les Thébains n'hésitèrent pas à recevoir dans leurs murs l'armée des Athéniens, commandée par Charès et Stratoclès. Le projet d'unir les Athéniens avec les Thébains est regardé comme un trait de génie; le succès comme le triomphe de l'éloquence.

Le. . . En attendant des circonſtances plus favorables, Philippe prit le parti d'exécuter le décret des Amphyctions, et d'attaquer la ville d'Amphiſſa; mais pour en approcher, il falloit forcer un défilé que défendoient Charès et Proxène, le premier avec un détachement de Thébains et d'Athéniens, le ſecond avec un corps d'auxiliaires que les Amphiſſiens venoient de prendre à leur ſolde. Après quelques vaines tentatives, Philippe fit tomber entre leurs mains une lettre, dans laquelle il marquoit à Parménion que les troubles tout-à-coup élevés dans la Thrace, exigeoient ſa préſence, et l'obligeoient de renvoyer à un autre temps le ſiège d'Amphiſſa. Ce ſtratagème réuſſit. Charès et Proxène abandonnèrent le défilé; le roi s'en ſaiſit auſſitôt, battit les Amphiſſiens et s'empara de leur ville.

Le. . . *) Il paroît que Philippe veut terminer la guerre; il doit nous envoyer des Ambaſſadeurs. Les chefs des Thébains ont entamé des négociations avec lui, et ſont même près de conclure. Ils nous ont communiqué ſes propoſitions, et nous exhortent à les accepter. Beaucoup de gens ici opinent à ſuivre leur conſeil; mais Démoſthène, qui croit avoir humilié Philippe, voudroit l'abattre et l'écraſer. Dans l'aſſemblée d'aujourd'hui il s'eſt ouvertement déclaré pour la continuation de la guerre, et ſon avis a prévalu contre Phocion qui étoit d'un avis contraire. Au ſortir de l'aſſemblée il eſt parti pour la Béotie.

Le. . . **) Démoſthène a forcé les Thébains et les Béotiens à rompre toute négociation avec Philippe. Plus d'eſpérance de paix.

Le.

*) Dans les premiers jours de Juillet de l'an 338 avant J. C.

**) Vers le même temps.

Le. . . Philippe s'est avancé à la tête de 30,000 hommes de pied et de 2000 chevaux au moins, jusqu'à Chéronée en Béotie: il n'est plus qu'à 700 stades d'Athènes (26 lieues 1150 toises).

Démosthène est par-tout, il fait tout, il imprime un mouvement rapide aux diètes des Béotiens, aux conseils des généraux: jamais l'éloquence n'opéra de si grandes choses; elle a excité dans toutes les âmes l'ardeur de l'enthousiasme, et la soif des combats. A sa voix impétueuse, on voit s'avancer vers la Béotie les bataillons nombreux des Athéens, des Corinthiens, des Leucadiens et de plusieurs autres peuples. La Grèce étonnée s'est levée, pour ainsi dire, en pieds, les yeux fixés sur la Béotie, dans l'attente cruelle de l'événement qui va décider de son sort. Athènes passe à chaque instant par toutes les convulsions de l'espérance et de la terreur. Phocion est tranquille. Hélas! je ne saurois l'être; Philotas est à l'armée. On dit qu'elle est plus forte que celle de Philippe.

La bataille est perdue. Philotas est mort; je n'ai plus d'amis; il n'y a plus de Grèce. Je retourne en Scythie.

Mon journal finit ici; je n'eus pas la force de le continuer; mon dessein étoit de partir à l'instant; mais je ne pus résister aux prières de la soeur de Philotas et d'Apollodore son époux; je passai encore un an avec eux et nous pleurâmes ensemble.

Je vais maintenant me rappeler quelques circonstances de la bataille. Elle se donna le 7 du mois de métageitnion (le 3 Août, de l'an 338 avant J. C).

Jamais les Athéniens et les Thébains ne montrèrent plus de courage. Les premiers avoient même enfoncé la phalange Macédonienne; mais leurs généraux ne fusent pas profiter de leur avantage. Philippe, qui s'en apperçut, dit froidement que les Athéniens ne savoient pas vaincre; et il rétablit l'ordre dans son armée. Il commandoit l'aile droite, Alexandre son fils l'aile gauche. L'un et l'autre montrèrent la plus grande valeur. Démosthène fut des premiers à prendre la fuite. Du coté des Athéniens, plus de mille hommes périrent d'une mort glorieuse; plus de deux mille furent prisonniers. La perte des Thébains *est* à peu près égale.

Le roi laissa d'abord éclater une joie indécente. Après un repas où ses amis, à son exemple, se livrèrent aux plus grands excès, il alla sur le champ de bataille, n'eut pas de honte d'insulter ces braves guerriers qu'il voyoit étendu à ses pieds, et se mit à déclamer, en battant la mesure, le décret que Démosthène avoit dressé pour susciter contre lui les peuples de la Grèce.

L'orateur Démade, quoique chargé de fers, lui dit: „Philippe vous jouez le rôle de Ther„site, et vous pourriez jouer celui d'Agamemnon.„ Ces mots le firent rentrer en lui-même. Il jeta la couronne de fleurs qui ceignoit sa tête, remit Démade en liberté, et rendit justice à la valeur des vaincus.

La ville de Thèbes qui avoit oublié ses bienfaits, fut traitée avec plus de rigueur. Il laissa une garnison dans la citadelle; quelques uns des principaux habitans furent bannis, d'autres mis à mort. Cet exemple de sévérité qu'il crut nécessaire, éteignit sa vengeance, et le vainqueur n'exerça plus que des actes de modération. On lui con-

seil-

ſeilloit de s'aſſurer des plus fortes places de la Grèce; il dit qu'il aimoit mieux une longue reputation de clémence, que l'éclat paſſager de la domination. On vouloit qu'il ſévît du moins contre ces Athéniens qui lui avoient cauſé de ſi vives alarmes; il répondit: „Aux dieux ne plaiſe „que je détruiſe le théatre de la gloire, moi qui „ne travaille que pour elle.„ Il leur permit de retirer leurs morts, et leurs priſonniers; ces derniers, enhardis par ſes bontés, ſe conduiſirent avec l'indiſcrétion et la légereté qu'on reproche à leur nation. Ils demandèrent hautement leurs bagages et ſe plaignirent des officiers Macédoniens. Philippe eut la complaiſance de ſe prêter à leurs voeux, et ne put s'empécher de dire en riant: „Ne ſemble-t-il pas que nous les ayons vaincus „au jeu des oſſelets? Quelque temps après, et pendant que les Athéniens ſe préparoient à ſoutenir un ſiège, Alexandre vint, accompagné d'Antipater, leur offrir un traité de paix et d'alliance.

Je vis alors cet Alexandre, qui depuis a rempli la terre d'admiration et de deuil. Il avoit dix-huit ans, et s'étoit déja ſignalé dans pluſieurs combats. A la bataille de Chéronée, il avoit enfoncé et mis en fuite l'aile droite de l'armée ennemie. Cette victoire ajoutoit un nouvel éclat aux charmes de ſa figure. Il a les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné et fortifié par un exercice continuel. On dit qu'il eſt très leger à la courſe, et très recherché dans ſa parure. Il entra dans Athènes ſur un cheval ſuperbe qu'on nommoit Bucéphale, que perſonne n'avoit pu dompter juſqu'à lui, et qui avoit couté 13 talens. (70200 livres).

Bientôt on ne s'entretint que d'Alexandre. La douleur où j'étois plongé ne me permit pas de le suivre de près. J'interrogeai dans la suite un Athénien qui avoit long-temps séjourné en Macédoine; il me dit;

Ce prince a beaucoup d'esprit et de talens, un desir insatiable de s'instruire, et du goût pour les arts, qu'il protège sans s'y connoître: Il a de l'agrément dans la conversation, de la douceur et de la fidélité dans le commerce de l'amitié, une grande élévation dans les sentimens et dans les idées. La nature lui donna le germe de toutes les vertus, et Aristote lui en développa les principes. Mais au milieu de tant d'avantages, règne une passion funeste pour lui, et peut-être pour le genre humain; c'est une envie excessive de dominer qui le tourmente jour et nuit. Elle s'annonce tellement dans ses regards, dans son maintien, dans ses paroles et ses moindres actions, qu'en l'approchant on est comme saisi de respect et de crainte. Il voudroit être l'unique souverain de l'univers, et le seul dépositaire des connoissances humaines. L'ambition et toutes ces qualités brillantes qu'on admire dans Philippe, se trouvent dans son fils avec cette différence, que chez l'un elles sont mêlées avec des qualités qui les tempèrent, et que chez l'autre la fermeté dégénère en obstination, l'amour de la gloire en phrénésie, le courage en fureur. Car toutes ses volontés ont l'inflexibilité du destin, et se soulèvent contre les obstacles, de même qu'un torrent s'élance en mugissant au dessus d'un rocher qui s'oppose à son cours.

Philippe emploie différens moyens pour aller à ses fins; Alexandre ne connoit que son épée. Philippe ne rougit pas de disputer aux jeux Olympiques la victoire à de simples particuliers; Alexan-

Alexandre ne voudroit y trouver pour adversaires que des rois. Il semble qu'un sentiment secret avertit sans cesse le premier qu'il n'est parvenu à cette haute élévation qu'à force de travaux, et le second qu'il est né dans le sein de la grandeur.

Jaloux de son père, il voudra le surpasser; émule d'Achille, il tâchera de l'égaler. Achille est à ses yeux le plus grand des héros, et Homère le plus grand des poètes, parce qu'il a immortalisé Achille. Plusieurs traits de ressemblance rapprochent Alexandre du modèle qu'il a choisi. C'est la même violence dans le caractère, la même impétuosité dans les combats, la même sensibilité dans l'ame. Il disoit un jour qu'Achille fut le plus heureux des mortels, puisqu'il eut un ami tel que Patrocle, et un panégyriste tel qu'Homère.

La négociation d'Alexandre ne traîna pas en longueur. Les Athéniens acceptèrent la paix. Les conditions en furent très douces. Philippe leur rendit même l'île de Samos, qu'il avoit prise quelque temps auparavant. Il exigea seulement que leurs députés se rendissent à la diète qu'il alloit convoquer à Corinthe, pour l'intérêt général de la Grèce.

SOUS L'ARCHONTE PHRYNICHUS.

(Depuis le 17 Juillet de l'an 337, jusqu'au 7 Juillet de l'an 335 avant J. C).

Les Lacédémoniens refusèrent de paroître à la diète de Corinthe. Philippe s'en plaignit avec hauteur, et reçut pour toute réponse ces mots: „Si tu te crois plus grand après ta victoire, mesure ton ombre, elle n'a pas augmenté d'une ligne.„

 Phi-

„Philippe irrité repliqua, Si j'entre dans la La-„conie, je vous en chasserai tous.„ Ils lui ré-pondirent : „Si.„

Un objet plus important l'empêcha d'effectuer ses menaces. Les députés de presque toute la Grèce étant assemblés, ce prince leur proposa d'abord d'éteindre toutes les dissentions qui jusqu'alors avoient divisé les Grecs, et d'établir un conseil permanent, chargé de veiller au maintien de la paix universelle. Ensuite il leur représenta qu'il étoit temps de venger la Grèce des outrages qu'elle avoit éprouvés autrefois de la part des Perses, et de porter la guerre dans les états du Grand-Roi. Ces deux propositions furent reçues avec applaudissement, et Philippe fut élu tout d'une voix Généralissime de l'armée des Grecs, avec les pouvoirs les plus amples; en même temps on régla le contingent des troupes que chaque ville pourroit fournir. Elles se montoient à 200,000 hommes de pied, 15,000 de cavalerie, sans y comprendre les soldats de la Macédoine, et ceux des nations bárbares soumises à ses lois. Après ces resolutions, il retourna dans ses états pour se préparer à cette glorieuse expédition.

Ce fut alors qu'expira la liberté de la Grèce; ce pays si fécond en grands hommes, sera pour long-temps asservi aux rois de Macédoine. Ce fut alors aussi que je m'arrachai d'Athènes, malgré les nouveaux efforts qu'on fit pour me retenir. Je revins en Scythie, dépouillé des préjugés qui m'en avoient rendu le séjour odieux. Accueilli d'une nation établie sur les bords du Boristhène, je cultive un petit bien qui avoit appartenu au sage Anacharsis, un de mes aïeux. J'y goûte le calme de la solitude, j'ajouterois toutes les douceurs de l'amitié, si le coeur pouvoit reparer ses per-

tes.

tes. Dans ma jeunesse, je cherchai le bonheur chez les nations éclairées; dans un âge plus avancé, j'ai trouvé le repos chez un peuple qui ne connoît que les biens de la nature.

FIN du dernier Chapitre.

TABLES D'APPROXIMATION,

pour les distances des lieux, et la valeur des monnoies.

Rapport du pied Grec au Pied de Roi (et au pied du Rhin).

Le pied de Roi se divise en douze pouces, et chaque pouce en douze lignes. Si on suppose, chaque ligne divisée en dix parties, nous aurons pour le pied Grec 1360 de ces parties qui donnent 11 pouces 4 lignes. (Le pied du Rhin a 1390 de ces parties).

Pieds Grecs.	pieds de roi.	pouces.	lignes.
1	—	11	4
2	1	10	8
3	2	10	—
4	3	9	4
5	4	8	8
6	5	8	—
7	6	7	4
8	7	6	8
9	8	6	—
10	9	5	4
15	14	2	—
20	18	10	8
30	28	4	—
40	37	9	4
50	47	2	8
100	94	5	4
500	472	2	8

Rap-

*Rapport des Stades avec les lieues et les toises francoises *).*

ſtades	lieues	toiſes
1	—	94½
2	—	189
3	—	283½
4	—	378
5	—	472½
6	—	567
7	—	661½
8	—	756
9	—	850½
10	—	945
20	—	1890
30	1	335
40	1	1280
50	1	2225
100	3	1950
500	18	2250
1000	87	2000

Evaluation des monnoies d'Athènes.

Le talent valoit - - 6000 drachmes.
La mine - - 100 drachmes.
Le tétradrachme - 4 drachmes.
La drachme ſe diviſoit en ſix oboles.

On

*) Six pieds de Roi font une toiſe, et 2500 toiſes une lieue francoiſe. Mais il faut remarquer que ce ſont de grandes lieues *d'une bonne heure de chemin* dont trois à peu près font deux communes lieues d'Allemange qui contienent 3626 toiſes ou environ 39 ſtades chacune.

On ne peut fixer d'une maniere précife la valeur de la drachme. Tout ce qu'on peut faire, c'eft d'en approcher. Pour y parvenir j'ai fait examiner le poids et le titre, et fuivant ces recherches, et voici le refultat de mes recherches.

drachmes.	livres.	fols.
une drachme valoit	-	18*)
obole, 6me. partie de la drachme.		3
2 drachmes	1	16
3	2	14
4	3	12
5	4	10
6	5	8
7	6	6
8	7	4
9	8	2
10	9	—
20	18	—
30	27	—
40	36	—
50	45	—
100 drachm. ou 1 mine	90	—
200 — ou 2 mines	180	—
300 — ou 3 mines	270	—
400 — ou 4 mines	360	—
500 — ou 5 mines	450	—
600 — ou 6 mines	540	—
700 — ou 7 mines	630	—
800 — ou 8 mines	720	—
900 — ou 9 mines	810	—
1000 — ou 10 mines	900	—
6000 — ou 60 mines composent le talent.		talens

*) Vingt fols font une livre qui vaut 27½ creches ou 6¾ gros de Saxe. Six livres valent un gros écu (Laubthaler), et 24 livres un louis neuf, ou 11 florins.